

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

**ROUTES ET CIRCUITS TOURISTIQUES AU QUÉBEC:
DE LA POÉTIQUE DU DÉPLACEMENT
À LA RENCONTRE DES PATRIMOINES**

**THÈSE PRÉSENTÉE COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES**

**PAR
SABRINA ALAÏS**

JANVIER 2021

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
DOCTORAT EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES (Ph. D.)

Direction de recherche :

Maryse Paquin Directrice de recherche

Jury d'évaluation

Maryse Paquin Directrice de recherche

Félix Bouvier Président du jury

François De Grandpré Évaluateur interne

Yves Bergeron Évaluateur externe

Thèse soutenue le 27-11- 2020

To see a World in a Grain of Sand
And a Heaven in a Wild Flower
Hold Infinity in the palm of your hand
And Eternity in an hour

William Blake, *Auguries of Innocence*, 1863.

RÉSUMÉ

Ma thèse de doctorat, intitulée : *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines*, s'inscrit dans le domaine des études culturelles et, plus spécifiquement, dans celui du tourisme culturel. Elle est consacrée à l'étude de la route conduisant aux patrimoines de la province de Québec, en tant qu'objet de visite et destination touristique. Il est question d'analyser les changements culturels que l'éventail des activités touristiques insuffle aux sociétés modernes, tout en provoquant chez les touristes, une réflexion en rapport avec la mémoire du lieu visité, leur rapport avec l'autre, ainsi qu'une introspection de nature identitaire sur leur pratique touristique, leur milieu et leur conception de l'environnement.

La recherche s'appuie sur des données recueillies dans le cadre d'une enquête ethnographique, réalisée de 2012 à 2014 au cours de laquelle, j'ai pratiqué cinq routes et circuits touristiques, au volant d'une automobile, à la rencontre des touristes qui s'y étaient aventurés : le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France, la Route du Fjord, la Route des Vins Brome-Missisquoi et le Circuit du Paysan. Ces routes et ces circuits ont été choisis au regard de sites incontournables mettant en valeur la région, l'histoire, la mémoire et l'identité nationale du Québec. Dans un souci de rigueur, l'approche méthodologique qualitative est basée sur deux pratiques du terrain, instituées par l'anthropologue américain George E. Marcus : la technique du *Following* ou *Tracking* et l'ethnographie multi-située. Le paradigme ethnographique du multi-site consiste à saisir un phénomène en repérant ses expressions à travers plusieurs sites. Cette méthode sert à cerner la figure nomadisante du touriste, dépendamment des temporalités du voyage, de même qu'à identifier les mécanismes qui font que l'automobilité s'impose comme instrument d'une fuite du monde. Enfin, elle sert à étudier la découverte des patrimoines comme mise en tourisme de la poétique du déplacement.

Ma recherche doctorale repose sur un sujet novateur. L'étude de « prendre la route » en tant qu'objet, pratique, comportement et manière de poser son regard sur soi-même et sur le monde, à travers le regard intérieur/extérieur porté sur son propre patrimoine et celui des autres, demeure une voie de recherche scientifique quelque peu inexplorée jusqu'ici. Ainsi, la recherche proposée permet non seulement d'appréhender une nouvelle forme de tourisme et du rapport au patrimoine en émergence, mais aussi d'explorer la route en tant que destination touristique de proximité. De plus, l'originalité de ma recherche doctorale consiste à démontrer que les activités touristiques proposées tout au long des routes et des circuits touristiques sont les signes d'une révolution en cours, visant à appréhender le territoire autrement, dans le but ultime de réduire l'impact néfaste des activités humaines sur l'environnement. Il y a, pour ainsi dire, tout un éventail d'actions en ce sens, qui éclatent partout dans le monde, constituant les prémices d'une ère nouvelle dans l'histoire des hommes, que j'ai nommées modernité consciente. Ce concept ouvre la voie à une réflexion sur un renouveau nécessaire du tourisme postmoderne, que je propose de penser, tel un corps-sans-organe écoresponsable, afin de considérer les préoccupations écologiques des touristes et les enjeux environnementaux actuels.

Mots-clés : Expériences et pratiques de tourisme ; Routes et circuits touristiques ; Rencontre des patrimoines ; Changements culturels ; Paysages sociaux ; Modernité liquide ; Modernité consciente.

DÉDICACES

*À ma mère, Yvonne Parsade Alaïs,
Qui m'a initié à l'amour des livres et au goût pour l'étude,*

*À mon père, Louis Alaïs,
Qui m'a enseigné la persévérance, le dépassement de soi et le souci du détail,*

*À la mémoire de ma grand-mère, Williana Parsade,
Qui m'a toujours encouragée à faire de mes études,
Mon unique priorité pour devenir, disait-elle, une personne accomplie,*

*À ma sœur de coeur, Salomé Yvon Dontigny,
Dont le courage inépuisable demeure une source d'inspiration,*

*À Dalson dont le regard doux et bienveillant, l'amour inconditionnel et nos promenades
sur les bords sur Lac Saint-Pierre furent de purs moments de bonheur et d'évasion,*

*À Maryse Paquin, la réponse à mes questionnements académiques,
Une héroïne gracieuse dont l'œuvre m'a permise de dépasser mes limites
Dans un éclat et un fracas aussi inattendus que fascinants,*

*Infinitement merci à vous
Qui m'avez soutenu inconditionnellement avec amour et foi.*

PRÉFACE

Dès le début de mes années universitaires à la Maîtrise en histoire de l'art et archéologie, à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, j'ai développé un intérêt particulier pour la route que j'ai pu expérimenter, en juillet-août 2000, à l'occasion d'un voyage au cours duquel j'ai parcouru l'immensité du territoire québécois en automobile. Subitement nomade, grisée par les grands espaces, les rencontres volatiles à l'authenticité inégalée et l'irrésistible attrait des patrimoines, puis extasiée par tous ces chemins, ces kilomètres, ces distances, cette nature millénaire aux visages multiples qui défilait sans retenue à travers la fenêtre de l'automobile, je revins, à Paris, totalement changée, marquée alors par tout ce que la route offre de diversité en expériences touristiques, culturelles, humaines et identitaires. Bien plus tard, durant le programme de DESS en muséologie obtenu à l'Université Laval, en mai 2010, j'élaborais le concept d'exposition *Rhapsodie pour une route*, destiné à être réalisé à la Maison Hamel-Bruneau, de Québec. Il était question de la route, source d'inspiration dans l'art actuel québécois, puis de différentes formes et manifestations qu'elle évoque dans l'imaginaire collectif. Médium de découverte exotique, la route se présente telle une voie de recherche nouvelle et originale en ethnologie du tourisme, car elle juxtapose et conjugue nombre de problématiques et considérations récurrentes dans le champ des études culturelles relatives au tourisme : la mise en valeur des patrimoines, les préoccupations en matière de développement durable, la recherche de l'authentique, l'effet de rencontre et l'impact identitaire. Le sujet étant particulièrement riche et passionnant, je souhaitais consacrer une recherche doctorale à cette thématique de la route, située au croisement de concepts-clés que sont la culture, le patrimoine et le tourisme. Par conséquent, je me suis inscrite, en janvier 2017, au Doctorat en Études québécoises, à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), afin d'y produire ma thèse, intitulée : *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines*.

Cette recherche s'inscrit dans le champ des *Cultural studies*. Le courant de recherche des études culturelles ou selon la terminologie anglo-saxonne, *Cultural studies*, est apparu dans les années 1960, en Grande-Bretagne. Il est introduit dans les années 1970 aux États-Unis où le mouvement est mis en relation avec la *French Theory*, un regroupement de travaux de philosophes, tels que Claude Lévi-Strauss, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Félix Guattari, Jean Baudrillard ou, encore, Michel Foucault, pour ne citer que les plus célèbres. Tandis qu'en France, la *French Theory* s'efface graduellement du paysage médiatique, elle prend son essor aux États-Unis avant de connaître un ravivement, dans les années 2000, à travers l'internationalisation des *Cultural studies*. Ce courant de recherche transdisciplinaire est à la croisée de la sociologie, de l'anthropologie culturelle, de la philosophie, de l'ethnologie, de la littérature, de la médiologie, des arts, etc. En général, les *Cultural studies* analysent les connexions entre culture et pouvoir, mais à partir des années 1990, elles proposent une approche transversale des cultures populaires, minoritaires ou contestataires. Aujourd'hui, elles s'ouvrent aux *Performance studies*, *Visual studies*, *Gender studies*, *Postcolonial studies*, *Tourism studies*, pour ne citer que quelques exemples. En définitive, les *Cultural studies* s'intéressent à l'ensemble des études dont l'objet est l'analyse de l'hétérogénéité des cultures humaines.

Dans la mesure où le programme de Doctorat en Études québécoises prône une ouverture scientifique au travail interdisciplinaire, il ouvre la voie aux études culturelles menées dans la sphère francophone. À ce titre, ma recherche doctorale s'insère principalement en ethnologie et, secondairement, en sociologie et en anthropologie. L'ethnologie emprunte quelques-unes de ses méthodes et concepts à la sociologie tandis que ses frontières avec l'anthropologie sont de plus en plus floues. Disciplines apparemment distinctes et étudiant les différents aspects de l'humain, la sociologie, l'anthropologie et l'ethnologie se sont considérablement rapprochées au cours de leur histoire. En vue de mieux cerner la complexité des problématiques contemporaines qui « affectent » le sociétal, elles confrontent et échangent théories et méthodes, devenant ainsi plus multidisciplinaires que jamais. À cet égard, les recherches sur le tourisme culturel s'épanouissent dans le champ des études culturelles, offrant ainsi un cadre fécond, dans lequel s'inscrit ma recherche doctorale.

REMERCIEMENTS

Je remercie ma directrice de recherche Madame Maryse Paquin, professeure titulaire au département d'Études en loisir, culture et tourisme de l'UQTR, habilitée au Doctorat en Études québécoises pour sa confiance en mon projet doctoral, son appui, sa générosité et ses encouragements. Je remercie également Messieurs Yves Bergeron, Félix Bouvier et François de Grandpré pour leurs commentaires. Je suis sincèrement reconnaissante à tous les membres du jury de m'avoir accompagné avec enthousiasme dans cette importante étape de mon cheminement académique.

J'adresse mes sincères remerciements à tous les participants de ma recherche doctorale : (1) les voyageurs d'ici et d'ailleurs rencontrés au détour des routes et ayant collaboré à la collecte de données, ils constituent le cœur de cette étude ; (2) les acteurs du tourisme québécois tellement aimables et passionnés par leur métier. J'ai d'ailleurs une pensée particulière pour l'auberge Racine de Chicoutimi, le zoo sauvage de Saint-Félicien, le vignoble L'Orpailleur et la savonnerie Poussière d'étoiles de Dunham qui m'ont généreusement accueillie sur leur site, encourageant donc ce projet, à leur manière.

La recherche a financièrement été soutenue de 2012 à 2014 par la Région Guyane en partenariat avec le Fonds social européen (FSE), deux organismes que je remercie ici.

Enfin, je remercie mes parents. Sans leur support, cette recherche doctorale n'aurait jamais pu être réalisée. Je voudrais qu'ils soient assurés de ma plus parfaite gratitude, mon indéfectible amour et mon absolue admiration, bien au-delà de ce que les mots peuvent exprimer. Si un jour, je parvenais à être aussi aimante et encourageante pour un autre, j'aurais atteint l'accomplissement d'une vie.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
DÉDICACES	vi
PRÉFACE	vii
REMERCIEMENTS	ix
TABLE DES MATIÈRES	x
LISTE DES TABLEAUX.....	xv
LISTE DES FIGURES	xvi
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES.....	xx
INTRODUCTION GÉNÉRALE	22
CHAPITRE 1.....	65
LA PROBLÉMATIQUE D'ENSEMBLE DE LA RECHERCHE.....	65
1.1 Le programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques : une mise en tourisme du territoire	66
1.2 Genèse et gestion de la route et du circuit touristique	85
1.2.1 La thématique	85
1.2.2 Les critères d'admissibilité à la signalisation touristique	86
1.2.3 Le processus de signalisation touristique.....	96
1.2.4 Les rôles et les responsabilités des partenaires.....	97
1.3 Sélection des routes et des circuits touristiques de la collecte de données ...	101
1.4 Les problèmes de recherche	102
1.5 Les objectifs de la recherche.....	103
1.6 Les questions de recherche	104

CHAPITRE 2.....	106
LE CADRE THÉORIQUE DE LA RECHERCHE.....	106
2.1 Le tourisme : un croisement de mobiles sur la route d'une heuristique récréative du monde.....	107
2.1.1 Étymologies et définitions de « tourisme »	107
2.1.2 Historique et sociologie du tourisme	108
2.1.3 L'industrie touristique actuelle en chiffres	117
2.1.4 Le tourisme comme rhizome : une cartographie mouvante du monde.....	123
2.1.5 La distinction touriste/voyageur	141
2.1.6 Authenticité de l'expérience touristique : entre consommation du monde et philosophie de voyage	151
2.1.7 Le touriste, figure éclatée des modernités	162
2.2 De la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines : la route et le circuit touristiques comme art de l'échappée libertaire du soi et instrument de conquête dynamique du territoire	180
2.2.1 Qu'est-ce qu'une route ?.....	180
2.2.2 Des pratiques utilitaires de la route.....	213
2.2.3 Des pratiques mythiques de la route	225
2.2.4 La production des corps	257
2.2.5 Étymologies et définitions de « patrimoine »	269
2.2.6 L'élévation de la route à la dignité d'artefact	282
2.2.7 La route comme <i>museum</i>	288
2.2.8 Processus et dispositifs de patrimonialisation	303
2.2.9 Muséaliser le monde	308
2.2.10 Aménagement et consommation du territoire.....	313
2.3 Effets de culture postmoderne : vagabondage social et nomadisme identitaire	328
2.3.1 La culture comme fait social global.....	328
2.3.2 La culture, entre différences et identités.....	334
2.3.3 Noblesse et disgrâce de la culture : des Lumières à la Modernité liquide....	339
2.3.4 <i>Liquid Modernity</i> : une culture de mobilités.....	347
2.3.5 Identités liquides	354

CHAPITRE 3.....	370
LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE.....	370
3.1 La méthodologie de la recherche	371
3.1.1 Le paradigme	371
3.1.2 Le type d'étude	372
3.1.3 L'approche de la recherche	373
3.1.4 La stratégie de recherche	381
3.1.5 La méthode de recherche	381
3.1.6 Les instruments de collecte de données	394
3.2 La population à l'étude	404
3.2.1 La méthode d'échantillonnage.....	404
3.2.2 Le recrutement des touristes participants potentiels	405
3.2.3 La présentation de l'échantillon et sa représentativité.....	410
3.3 Les dimensions et les thèmes à l'étude.....	411
3.4 Le traitement des données	413
3.5 L'analyse des données	414
3.6 La méthode d'interprétation des données.....	418
3.7 Les précautions éthiques.....	419
3.7.1 Les certifications éthiques obtenues	419
3.7.2 Le processus de consentement libre, éclairé et continu	420
3.7.3 La protection des données confidentielles	421
3.7.4 La conservation des données	422
3.8 Les forces et les limites de l'étude	422
3.9 La validité du devis de recherche.....	424
CHAPITRE 4.....	430
LE DÉROULEMENT DE LA COLLECTE DE DONNÉES	430
4.1 Au rythme des saisons	431
4.2 Le Chemin du Roy.....	432
4.3 La Route de la Nouvelle-France.....	436
4.4 La Route du Fjord.....	441
4.5 La Route des Vins Brome-Missisquoi.....	446
4.6 Le Circuit du Paysan.....	449

4.7 Les lieux de rencontre	452
CHAPITRE 5.....	456
LA PRÉSENTATION DES RÉSULTATS	456
5.1 Le traitement des données	457
5.2 Le portrait des touristes participants	460
5.2.1 Sexe.....	463
5.2.2 Âge.....	463
5.2.3 Niveau scolaire	464
5.2.4 Statut professionnel.....	467
5.2.5 Statut familial.....	467
5.2.6 Revenu socioéconomique	468
5.2.7 Lieu de résidence	469
5.2.8 Habitudes de voyage.....	470
5.2.9 Hébergements	472
5.3 L'analyse, l'interprétation et la discussion des résultats	474
5.3.1 Perceptions touristiques de la route et du mythe de la route	475
5.3.2 Corrélations entre perceptions de la route et motivations de voyage	490
5.3.3 L'appropriation identitaire des patrimoines au miroir des dispositifs de patrimonialisation	511
5.3.4 Conscientisation environnementale progressive.....	528
5.4 La synthèse des résultats.....	530
5.5 Recommandations	534
5.6 Pistes de recherche : phénoménologie de la modernité consciente	539
5.6.1 Le réchauffement climatique en question.....	539
5.6.2 Vers une redéfinition du lien écologique.....	542
5.6.3 La notion de conscience.....	551
CONCLUSION GÉNÉRALE	555
BIBLIOGRAPHIE.....	567
Sources primaires	567
Sources secondaires.....	585

ANNEXES.....	602
ANNEXE 1	603
GUIDE D'ENTREVUE SEMI-DIRIGÉE.....	603
ANNEXE 2	607
ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS :.....	607
LA LETTRE D'INFORMATION	607
ANNEXE 3	612
ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS :.....	612
LE FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	612
ANNEXE 4.	615
LES ROUTES ET LES CIRCUITS TOURISTIQUES AU QUÉBEC	615
SOUS FORME DE DOCUMENTATION ICONOGRAPHIQUE	615
ISSUE DE LA COLLECTE DE DONNÉES	615
Le Chemin du Roy.....	615
La Route de la Nouvelle-France	630
La Route du Fjord	640
La Route des Vins Brome-Missisquoi.....	649
Le Circuit du Paysan.....	659

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Mise en cohérence des dimensions et des thèmes à l'étude avec les objectifs de la recherche	412
Tableau 2 : Les lieux de rencontre avec les touristes participants	453
Tableau 2 (suite).....	454
Tableau 3 : Requête de croisements matriciels par nœuds et par cas	458
Tableau 3 (suite).....	459
Tableau 4 : Données sociodémographiques et socioéconomiques des touristes participants	461
Tableau 4 (suite).....	462
Tableau 5 : Rapport entre type de voyage et niveau d'instruction.....	465
Tableau 5 (suite).....	466
Tableau 6 : Nombre de touristes participants par revenu annuel en dollars canadiens.	469
Tableau 7 : Répartition des types d'hébergement par touriste participant.....	473

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Qualités intrinsèques du Chemin du Roy	89
Figure 2 : Qualités intrinsèques de la Route de la Nouvelle-France.....	90
Figure 3 : Qualités intrinsèques de la Route du Fjord.....	91
Figure 4 : Qualités intrinsèques de la Route des Vins Brome-Missisquoi.....	93
Figure 5 : Qualités intrinsèques du Circuit du Paysan	94
Figure 6 : La voie appienne ou <i>via appia</i>	182
Figure 7 : Section d'une voie romaine de Pompéi	185
Figure 8 : Une ancienne voie romaine en Gaule, près de Raon-lès-Leau, dans le département de la Meurthe-et-Moselle	186
Figure 9 : L'ancienne piste Natchez aux États-Unis	189
Figure 10 : Paysages du Kirghizistan sur la Route de la Soie.....	190
Figure 11 : Sur la route qui sépare la ville de Kashgar des monts du Pamir, le lac glacé de Karakol, qui signifie le « lac noir » en ouïgour.	191
Figure 12 : Route 66 en Arizona	196
Figure 13 : Christopher McCandless devant le <i>magic bus</i> (photographie retrouvée dans son propre appareil-photo).....	235
Figure 14 : Carte du Chemin du Roy	435
Figure 15 : Carte de la Route de la Nouvelle-France.....	438
Figure 16 : Carte de la Route du Fjord.....	444
Figure 17 : Carte du Lac-Saint-Jean	445
Figure 18 : Carte de la Route des Vins Brome-Missisquoi.....	448
Figure 19 : Carte du Circuit du Paysan	451
Figure 20 : Nombre de touristes participants par tranche d'âge et par sexe	463
Figure 21 : Corrélation entre destination et budget.....	471
Figure 22 : Le Chemin du Roy, à l'entrée de Pointe-du-Lac, à proximité immédiate du Lac Saint-Pierre	616

Figure 23 : Le Chemin du Roy, à proximité immédiate du Lac Saint-Pierre	617
Figure 24 : Lac Saint-Pierre, désigné réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO en 2000	618
Figure 25 : Lac Saint-Pierre, désigné réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO en 2000	618
Figure 26 : Lac Saint-Pierre, désigné réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO en 2000	619
Figure 27 : Le Chemin du Roy, à l'entrée du Moulin seigneurial de Pointe-du-Lac....	619
Figure 28 : Sur le Chemin du Roy, en direction de Trois-Rivières	620
Figure 29 : Circuit d'interprétation en groupe, dans le haut fourneau et la forge basse du Lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice, à proximité immédiate de Trois-Rivières	621
Figure 30 : Circuit d'interprétation mené par un ancien prisonnier, dans la Vieille prison de Trois-Rivières, après un passage à travers le Musée québécois de culture populaire, rebaptisé Musée POP	622
Figure 31 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	623
Figure 32 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	624
Figure 33 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	625
Figure 34 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	625
Figure 35 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	626
Figure 36 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	627
Figure 37 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	628
Figure 38 : Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec ..	629
Figure 39 : Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré	631
Figure 40 : Vue de la Route de la Nouvelle-France surplombant le Fleuve Saint-Laurent	632
Figure 41 : Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré	633
Figure 42 : Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré	634

Figure 43 : Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré	634
Figure 44 : Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France.....	635
Figure 45 : Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France.....	635
Figure 46 : Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France.....	636
Figure 47 : Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France.....	637
Figure 48 : Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France.....	637
Figure 49 : Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France.....	638
Figure 50 : Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré	639
Figure 51 : À 20 km de la Route du Fjord, le pont couvert de l'Anse-Saint-Jean.....	641
Figure 52 : Touriste photographiant une œuvre de l'exposition permanente du pont couvert à l'Anse-Saint-Jean	642
Figure 53 : Une œuvre de l'exposition permanente du pont couvert à l'Anse-Saint-Jean	643
Figure 54 : Une œuvre de l'exposition permanente du pont couvert à l'Anse-Saint-Jean	643
Figure 55 : Sur la Route du Fjord, à l'Anse-Saint-Jean	644
Figure 56 : Voie navigable sur la rivière Saguenay, à la marina de l'Anse-Saint-Jean	645
Figure 57 : Sur la rivière Saguenay	646
Figure 58 : Parc national du Fjord-du-Saguenay, à l'Anse de Tabatière, belvédère et vue sur le Fjord du Saguenay	647
Figure 59 : Vue de la baie des Ha! Ha! à la Baie	648
Figure 60 : Sur la Route des Vins avec les touristes participants Louise L. et son fils Yvan D.....	650
Figure 61 : Sur la Route des Vins, dans les ruelles de Farnham, accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.	651
Figure 62 : Sur la Route des Vins, dans les ruelles de Farnham, accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.	651
Figure 63 : Vue sur la Route des Vins du vignoble des Côtes d'Ardoise, à Dunham, accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.....	652

Figure 64 : Sur la Route des Vins, à Dunham, au vignoble des Côtes d'Ardoise, accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.....	653
Figure 65 : Sur la Route des Vins, à Dunham, dans le quartier gourmand « La Rumeur Affamée », accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.....	654
Figure 66 : Sur la Route des Vins, à Brigham, au vignoble de la Bauge accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.....	655
Figure 67 : Vue sur la route conduisant à la Route des Vins, après une autocueillette de pommes au Domaine Dunham.....	656
Figure 68 : Sur la Route des Vins, en direction de Frelighsburg	657
Figure 69 : Sur la Route des Vins, Festiv'art de Frelighsburg	657
Figure 70 : Sur la Route des Vins, en direction de Dunham.....	658
Figure 71 : Sur le Circuit du Paysan, aux abords du lac Champlain.....	660
Figure 72 : Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de Hemmingford.....	661
Figure 73 : Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de Hemmingford.....	662
Figure 74 : Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de Hemmingford.....	663
Figure 75 : Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de la frontière américaine	664
Figure 76 : Perdue : Errance sur le Circuit du Paysan	665

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

ATR	Associations touristiques régionales
ATR associées du Québec	Associations touristiques régionales associées du Québec
BNF	Bibliothèque nationale de France
CCT	Commission canadienne du tourisme
CeROArt	Conservation, Exposition, Restauration d'Objets d'Art
CLD	Centre local de développement
CNRS	Centre national de la recherche scientifique
CNRTL	Centre national de ressources textuelles et lexicales
CST	Compte satellite du tourisme
ESG	École des sciences de la gestion
EUROSTAT	Office statistique des Communautés européennes
GIEC	Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat
ICE	Itinéraires culturels européens
IEIC	Institut Européen des Itinéraires Culturels
ICOFOM	Comité international pour la muséologie du conseil international des musées
ICOM	(en anglais <i>International Council of Museums</i>) Conseil international des musées
ICOMOS	(en anglais <i>International Council on Monuments and Sites</i>) Conseil international des monuments et des sites

IFSTTAR	Institut français des sciences et technologies des transports, de l'aménagement et des réseaux
INRA	Institut national de la recherche agronomique
IRSA	Institut de recherches sociologiques et anthropologiques
MAPAQ	Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec
MRC	Municipalité régionale de comté
ND	Non disponible
OCDE	Organisation de coopération et de développement économiques
OMT	Organisation mondiale du tourisme
ONU	Organisation des Nations unies
PNUE	Programme des Nations unies pour l'environnement
SÉPAQ	Société des établissements de plein air du Québec
UNESCO	(en anglais <i>United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization</i>) Organisation des nations unies pour l'éducation, la science et la culture
UQAM	Université du Québec à Montréal
UQTR	Université du Québec à Trois-Rivières

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Définition de l'ethnologie

Fondée à la fin du XIX^e siècle, l'ethnologie renvoie à l'étude des ethnies. Aujourd'hui, elle recouvre « [...] un champ qui dépasse de loin la seule étude de groupes sociaux restreints et comprend l'étude de modes de sociabilités dans les différents espaces du monde moderne¹ ». La question centrale est de savoir comment faire société, c'est-à-dire comment construire des manières d'être ensemble en tâchant d'appréhender toute la diversité des sociétés humaines. Utilisant les outils de l'ethnographie afin de décrire des faits, l'ethnologie a toujours été associée au dépaysement, à la notion d'exotisme, à cet autre primitif peuplant des contrées lointaines que le chercheur observe au cours de son enquête de terrain. Elle est « une science de l'altérité, une science de l'autre – des autres² ». L'ethnologie c'est faire du terrain, soit de compiler des données sous formes variées (journal, notes, diagrammes, croquis, enregistrements audiovisuels, etc.) dans le but d'étudier des populations de cultures autres que la sienne à des fins de découverte scientifique comme le firent Marcel Griaule avec les Dogons³, Bronislaw Malinowski avec les Trobriandais⁴, Edward E. Evans-Pritchard avec les Nuer⁵ ou, encore, Franz Boas

¹ Sylvaine Camelin et Sylvie Houdart, *L'ethnologie*, 1^{ère} éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 3.

² *Ibidem* (*Ibid.*), p. 3-4.

³ Marcel Griaule, *Masques Dogons*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1938 et Marcel Griaule, *Jeux Dogons*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1938. Les Dogons sont un peuple du Mali en Afrique de l'Ouest.

⁴ Bronislaw Malinowski, *Les jardins de corail*, Paris, La Découverte, 2002 (1935) ; Bronislaw Malinowski, *La vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Paris, Payot, 2000 (1929) et Bronislaw Malinowski, *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1989 (1922). L'anthropologue réalisa une trilogie sur les habitants des îles Trobriand, atolls coraliens formant un archipel au large de la côte orientale de la Nouvelle-Guinée.

⁵ Edward Evan Evans-Pritchard, *Nuer Religion*, Oxford, Clarendon Press, 1956 ; Edward Evan Evans-Pritchard, *Parenté et mariage chez les Nuer*, Paris, Payot, 1973 (1951) et Edward Evan Evans-Pritchard, *Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, Paris, Gallimard, 1968 (1940). L'anthropologue réalisa une trilogie sur les Nuer, l'un des grands peuples du Soudan du Sud qui vivent aussi dans l'Ouest de l'Éthiopie. Evans Pritchard ne mena pas moins de six expéditions dans le Soudan du Sud afin d'étudier les Nuer et les Zandes.

avec les KwaKiutl⁶. Aujourd'hui, si la pratique anthropologique du terrain par l'ethnologue lui-même s'avère primordiale, quant à l'étude culturelle et sociale de groupes humains, il en était tout autrement avant les travaux de l'américain Franz Boas et du polonais Bronislaw Malinowski⁷.

Origine et évolution du tourisme

En effet, le modèle dominant jusqu'aux années 1950 en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis fut celui des grandes enquêtes qui regroupaient des informations indirectes provenant de sources multiples : missionnaires, voyageurs, coloniaux, militaires, administrateurs (dans le cas des populations dites « primitives » que l'on qualifierait aujourd'hui de Peuples Premiers), ou tout autre type d'interlocuteur résidant sur les lieux du terrain. Ces pratiques visaient à couvrir de « grandes étendues » et à quadriller « des nations entières »⁸. Elles furent le résultat d'une longue tradition héritée des voyages d'exploration nés au XVI^e siècle et de la découverte du Nouveau Monde. Entre le milieu des XVIII^e et XIX^e siècles, les expéditions scientifiques prirent leur essor avant de se multiplier, avec pour ambition : expérimenter et décrire le monde de manière exhaustive grâce à l'accumulation de relevés cartographiques, de spécimens de faunes et de flores, de croquis, d'enregistrements sonores, puis de films afin d'élaborer des collections en vue d'établir des classifications⁹.

Voyager, collectionner, gérer et organiser, en visant l'exhaustivité dans le recensement et la description de toutes les sociétés humaines, entrent dans un projet de savoir [...] du point de vue de la discipline qui est en train de voir le jour, il s'agit de mettre en place une méthode d'observation et de collecte qui puisse faire état de la diversité et sache faire science¹⁰.

⁶ Franz Boas, *KwaKiutl Ethnography*, Chicago, University of Chicago Press, 1966. Les KwaKiutl sont un peuple amérindien de la province de la Colombie-Britannique au Canada. Ils vivent principalement au nord de l'île de Vancouver et sur le continent.

⁷ Au début du XX^e siècle, Franz Boas introduit la méthode intensive du terrain scientifique, s'imposant comme le père fondateur de l'anthropologie américaine. Il initie une approche personnelle qu'il partage avec Bronislaw Malinowski : l'observation participante. Cette méthode consiste pour le chercheur à être en immersion prolongée sur son terrain d'enquête afin de partager les interactions et le quotidien des autochtones.

⁸ Daniel Céfai, dir., *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 2003, p. 26.

⁹ Camelin et Houdart, *L'ethnologie*, p. 9.

¹⁰ *Ibid.*, p. 10.

Les débuts de la discipline sont donc liés à l'histoire de la découverte et de l'appropriation du monde. Marquée dès son origine par les notions d'altérité et de diversité, l'ethnologie est héritière de la tradition du voyage, du souffle de l'exploration et du fantasme de l'ailleurs. Ce ne fut qu'une question de temps avant que l'ethnologue pratique par lui-même l'objet de son étude au lieu de considérer des données provenant de sources variées. Les travaux de Boas et de Malinowski consacrèrent la présence de l'ethnologue directement sur le terrain de son enquête faisant alors de lui, un voyageur (au sens romantique du terme), un touriste (au sens postmoderne) découvrant des cultures autres, ailleurs, à l'issue d'un périple qui le conduisait hors de son quotidien et de sa propre culture. En effet, l'ethnologue est un voyageur tout comme le sont souvent les présumés « indigènes », qu'il étudie *in situ*, puisqu'en fin de compte comme le spécifie si bien James Clifford : « We are all travelers¹¹ ». Une telle acception s'incarne, d'ailleurs, dans cette recherche doctorale dont la thématique de la route nous concerne tous, reflétant à chacun le type de touriste qu'il est, tout en renvoyant, directement, à des paramètres de l'ordre de l'identitaire, de l'imaginaire et du voyage.

Selon l'universitaire et juriste américain Daniel Joseph Boorstin, l'une des plus anciennes raisons de voyager était le désir de voir l'inconnu, de découvrir ailleurs un autre aspect des choses :

Au XV^e siècle, la découverte des Amériques, l'exploration des côtes de l'Afrique et les voyages en Inde ouvrirent les yeux, élargirent la pensée et aidèrent à enfanter la Renaissance. Les voyages du XVII^e siècle à travers l'Europe, l'Amérique et l'Orient, initièrent les hommes à des modes de vie différents des leurs et conduisirent au siècle des Lumières. La découverte de mondes nouveaux a toujours revivifié l'esprit humain. Le voyage a servi de catalyseur universel, incitant l'homme à penser plus vite, à imaginer plus grand, à désirer plus passionnément¹².

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, de nombreux jeunes aristocrates voyageaient dans toute l'Europe pour y mûrir, s'adonner au plaisir et perpétrer les frasques les plus

¹¹ James Clifford, *Routes : Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Massachusetts), London (England), Harvard University Press, 1997, p. 24.

¹² Daniel Joseph Boorstin, *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*, Montréal, Lux Éditeur, 2012 (1961), p. 121.

extravagantes, à distance confortable de leur maison et de leur réputation. « Voyager, c'était devenir cosmopolite¹³ ». À cette époque, le voyage constituait une forme d'éducation propice à l'ouverture d'esprit des jeunes hommes, tel que le souligne Adam Smith dans le premier ouvrage moderne d'économie : *La Richesse des Nations*, publié en 1770. Ce dernier affirmait qu'en Angleterre, il était d'usage pour ceux qui en avaient les moyens de faire voyager les jeunes gens dans les pays étrangers, immédiatement après l'école, sans les envoyer à l'université. « Les voyages, dit-on, forment la jeunesse. Un jeune homme, qui part à l'étranger à dix-sept ou dix-huit ans et qui revient à vingt et un ans, a passé trois ou quatre ans à l'étranger ; et à cet âge, il est très difficile de ne pas s'améliorer beaucoup en trois ou quatre ans¹⁴ ». Activité traditionnellement liée à un certain niveau d'érudition, le voyage était l'apanage d'un petit nombre de nantis :

Aux yeux des Européens, le voyage à l'étranger était une institution pour monarques en exil, aristocrates aventureux, princes, négociants et érudits errants. Chez les Américains, du moins jusque vers la fin du XIX^e siècle, le voyage à l'étranger (c'est-à-dire presque exclusivement en Europe) était aussi le fait de quelques privilégiés¹⁵.

Jusqu'alors, le voyage constituait une aventure à part entière dans la mesure où « [...] seul un petit nombre de gens pouvaient se le permettre ou osaient en subir les épreuves¹⁶ ». Effectivement, « Jadis, un voyage exigeait une longue préparation, d'importantes dépenses et beaucoup d'argent. Il impliquait des risques pour la santé, voire pour la vie. Le voyageur était actif ; il est aujourd'hui passif. [...] Ce changement tient en peu de mots : déclin du voyage et naissance du tourisme¹⁷ ».

Au milieu du XIX^e siècle, avec la révolution de l'image, la nature du voyage à l'étranger se mit à changer, d'abord pour les Européens, puis pour les Américains¹⁸. C'est

¹³ *Ibid.*, p. 125.

¹⁴ Adam Smith, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Livre V, chapitre 1, Paris, Presses Universitaires de France, 1995 (1770), p. 869.

¹⁵ Boorstin, *Le triomphe de l'image...*, p. 125.

¹⁶ *Ibid.*, p. 127.

¹⁷ *Ibid.*, p. 127-128.

¹⁸ *Ibid.*, p. 127.

donc bien au moment où la pratique du voyage s'essouffle, qu'il perd son essence, sa *raison d'être* et que le tourisme naît avant de le détrôner.

De plus, avec le développement des transports ferroviaires, au XIX^e siècle, et les transformations sociales (à l'origine de l'avènement de nouvelles classes), le voyage n'est plus l'apanage des aristocrates. Il tend à se démocratiser progressivement tout en devenant un produit plus abordable. Thomas Cook, véritable pionnier de l'organisation des voyages collectifs et de leur mise sur le marché, propose, dès 1841, des formules de voyages à moindre coût. Celles-ci connurent un vif succès. Il devint « le géant de la commercialisation des voyages effectués à l'étranger par les membres de la classe moyenne¹⁹ ». Néanmoins, avec le droit aux congés payés votés, par exemple, en France, en 1936 s'accélère l'accès des masses populaires au tourisme. Cela eut pour effet, plusieurs décennies plus tard, de créer l'un des premiers secteurs économiques du XXI^e siècle. « Le voyage à l'étranger cessa d'être une activité – une entreprise, une expérience – pour devenir une simple marchandise. Dès qu'on se mit en quelque sorte à emballer les éléments d'un voyage et à les vendre en paquets, c'est-à-dire dès qu'on inventa le “voyage organisé”, le tourisme était né²⁰ ». Le tourisme se développa alors, tel un rhizome, à l'image de la route lui faisant écho.

Phénomène social, culturel et économique, le tourisme implique le mouvement de personnes vers des pays ou des endroits situés en dehors de leur environnement habituel, à des fins personnelles ou professionnelles. Ces personnes sont génériquement appelées des visiteurs. Ils peuvent être des touristes ou des excursionnistes, des résidents ou des non-résidents. Pour cette raison, l'usage du terme « visiteur » est privilégié dans la thèse, lorsqu'il est question de référer au touriste, dans son expression la plus globale et la plus désengagée.

¹⁹ Roy Porter, « Les Anglais et les loisirs », Alain Corbin, dir., *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier, 1995, p. 33.

²⁰ Boorstin, *Le triomphe de l'image...*, p. 128.

Le sujet de recherche

Chaque année au Québec, nombre de visiteurs empruntent la route afin de se rendre à des pôles d'attraction patrimoniaux, valorisés par des routes et des circuits touristiques. La route est alors un moyen d'accéder à ces patrimoines. Toutefois, dans certains cas, elle est la raison du voyage et, pour cette seconde catégorie de visiteurs, ceux qui *hit the road*, qui partent sur la route comme on part en pèlerinage à l'occasion d'un voyage initiatique, ce qui importe est bien d'expérimenter le chemin plutôt que la destination²¹. La route devient une fin en soi, grâce à laquelle le patrimoine est découvert subséquemment. En choisissant la route comme voie de circulation, le visiteur cherche à se rapprocher intimement d'une culture, à partager des expériences avec l'autre à échelle humaine. Cette appétence mène à considérer les représentations qu'il se fait de lui en tant que touriste, mais aussi de la route, métaphore du progrès et domestication du *wilderness* (traduit de l'anglais par : « nature sauvage »). En propulsant le corps dans l'espace, tel un vulgaire colis, l'automobilité en fait un paquet de chair anonyme et conduit à une consommation étourdissante de non-lieux.

« Les non-lieux, ce sont aussi bien les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens (voies rapides, échangeurs, aéroports) que les moyens de transport eux-mêmes ou les grands centres commerciaux, ou encore les camps de transit prolongé où sont parqués les réfugiés de la planète²² ». Ces lieux permettent de passer d'un espace à un autre, et leur point commun est une expérience caractérisée par la perte des repères et des identités. Cette définition du non-lieu ne prend pas en considération les interactions qui peuvent se créer entre les individus circulant dans ces zones de passage, lesquelles sont avant tout des espaces de mobilités. En ce sens, un non-lieu est un lieu de « perte » identitaire et non de « gain ». Cette perte conduit à un processus qui tend à faire du voyage en automobile, l'incarnation d'un vagabondage

²¹ « Pilgrimage is what does of necessity, to avoid being lost in a desert ; to invest the walking with a purpose while wandering the land with no destination » dans Zygmunt Bauman, « From Pilgrim to Tourist : A Short History of Identity », Stuart Hall et Paul Du Gay, dir., *Questions of Cultural Identity*, Londres, Sage, 1996, p. 21, *New York University* [En ligne], <https://www.nyu.edu/classes/bkg/tourist/Baumann-pilgrim-tourist.pdf> (Page consultée le 7 novembre 2017).

²² Marc Augé, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 48.

identitaire et social. D'ailleurs, *hobos* et écrivains de la *Beat Generation* (à l'image de l'écrivain américain Jack Kerouac) l'ont bien compris puisqu'ils firent du voyage sur la route un mode de vie basé sur la fuite de la modernité, l'expérimentation intime de territoires et la rencontre avec l'autre ; allant ainsi jusqu'à auréoler la pratique de la route d'un caractère quasiment mystique. Ces éléments contribuèrent à la construction de ce qu'on nomme communément « mythe de la route ». L'automobile le véhicule et nous le remémore sensuellement par le biais d'une sorte d'engourdissement de la pensée, une concentration méditative qui résulte du mouvement et du balancement du conducteur dans son habitacle, engendrant une sorte de quiétude de l'esprit²³. Ainsi, enraciné dans la psyché, ce mythe allégorique de la route est à définir comme représentation collective hybride baignant dans le sacré, commandée par l'émotion plus que par la raison et porteuse de sens, de valeurs et d'idéaux façonnés dans l'environnement social et historique²⁴ nord-américain des années 1950-1960.

Les représentations que le touriste se fait de la route sont un héritage de ce mythe façonné aux États-Unis d'Amérique, grâce notamment au mouvement littéraire et artistique *Beat Generation*, dont l'une des œuvres les plus emblématiques fut le roman *Sur la route* de Jack Kerouac, originellement publié en 1957. Le mythe de la route se réinvente, pour ainsi dire, dans une version postmoderne : la poétique du déplacement. Le mythe de la route est l'ombre de Jack Kerouac sillonnant les routes américaines ; le défilé étourdissant de paysages et d'individus anonymes ; la quête identitaire à travers l'exploration et l'expérience intime d'un territoire ; l'érosion de son identité sur les macadams du monde, afin d'être en perte de soi pour mieux renouer avec son identité primaire trop longtemps étouffée par les exigences socioculturelles ; l'initiation des connexions avec le genre humain par la pratique de la route, laquelle se révèle être ainsi terre d'autocréation, à l'image du désert des pèlerins. À l'issue de ce périple, le pèlerin embrasse une entité divine tandis que le touriste sur la route rejoint son soi fondamental, loin du bruit et de la fureur d'une aliénante modernité. En somme, le mythe de la route

²³ Bernard Arcand et Serge Bouchard, *Cow-boy dans l'âme. Sur la piste du western et du country*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2002, p. 111-112.

²⁴ Gérard Bouchard, *Raison et déraison du mythe, au coeur des imaginaires collectifs*, Montréal, Éditions du Boréal, 2014, p. 41.

incarne la quête identitaire à travers l'expérience intime du local et de l'humain parce que cela revient à vivre la rencontre avec l'autre sur le mode du mysticisme, à renouer avec une certaine authenticité de son être dans une tentative de revenir à l'essentiel.

La notion d'authenticité constitue un angle de recherche non négligeable dans la thèse. En effet, la recherche de l'authentique motive le visiteur dans sa découverte culturelle du territoire et dans son appréciation des patrimoines. À ce titre, la recherche doctorale s'articule autour de deux figures principales. Celles-ci vont s'alterner et se confondre dépendamment des temporalités du voyage, chacune se revendiquant comme parangon légitime d'authenticité : le touriste, consommateur de biens culturels et le voyageur, héritier du pèlerin et aventurier des grands espaces. Que le visiteur se définisse comme un touriste ou un voyageur, ces statuts se rejoignent toujours dans la rencontre avec l'autre et la notion du vivre ensemble, en dehors de l'enclosure et de l'assignation à résidence, imposées par la bulle sociétale.

Alors, le propos concerne la route sous ses différentes formes d'expression et les appropriations multiples qui s'y attachent. L'originalité de l'analyse se base sur les représentations culturelles que touristes et voyageurs se font de la route, lesquelles influencent directement leur manière d'appréhender la découverte des patrimoines québécois lorsqu'ils explorent des routes et des circuits touristiques en automobile. Il en découle cette idée d'un tourisme comme expérience de vie à partager autour d'un patrimoine visité et au détour de la route empruntée pour le rejoindre. L'intention de la recherche est de proposer des éléments de réponse à la récurrente, mais épineuse, question en études culturelles que pose, sobrement, Scott McCabe : *Who is a tourist ?*²⁵ Il s'agit de découvrir qui est le visiteur empruntant les routes et les circuits touristiques à la découverte des patrimoines québécois. L'enquête ethnographique met en lumière cette question et produit des données à partir desquelles la problématique de la thèse est développée. À ce titre, cette dernière identifie les motivations ayant incité le visiteur à

²⁵ Scott McCabe, « Who is a Tourist ? A Critical Review », *Tourist Studies-Sage Publications* [London, Thousand Oaks et New Delhi], vol. 5, n° 1 (avril 2005), p. 85-106.

voyager en automobile sur une route ou un circuit touristiques, en contexte de modernité liquide, à une époque où la route au miroir d'un tourisme planétaire « rhizome » un monde touristiquement mis à nu et au sein duquel il nomadise entre différents patrimoines et sites d'exploration plutôt que de s'enfermer dans des destinations délimitées. Cela amène à se demander pourquoi le visiteur utilise une voie de circulation destinée à la vitesse pour se retirer du temps quotidien, se mettre en dehors du temps utile afin de regarder, admirer et jouir des patrimoines humains et naturels, en utilisant l'automobilité comme mode de déplacement.

La thèse est structurée autour de deux axes de réflexion. Le premier consiste à étudier la route comme instrument d'une expérience touristique au cours de laquelle le visiteur se voit endosser différents statuts (touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventurier, vagabond ou néo-nomade), dépendamment des temporalités et des activités touristiques pratiquées lors du voyage. Néanmoins, au-delà des définitions officielles, il est important de préciser que, traditionnellement, les études culturelles dépeignent le voyageur comme un contre-touriste, incarnation d'un retour au touriste premier (celui du « Grand Tour »). D'ailleurs, les premières recherches relatives au tourisme et à la condition du touriste tendent à offrir une vision quelque peu idéalisée du problème en se basant sur la dualité (mauvais) touriste et (bon) voyageur avant d'adopter une position plus nuancée. L'objectif de la recherche doctorale est d'aller au-delà de cette dichotomie et de réaliser une phénoménologie des expériences et pratiques touristiques sur la route (québécoise). La manière dont le visiteur aborde la route, médium premier du déplacement pour certains et « destination » touristique en soi pour les autres, conditionne la découverte des patrimoines du Québec.

Considérant cette assertion : « la route et le circuit touristique comme destinations de voyage pour certains visiteurs », il convient de définir le concept de destination. D'abord, la définition la plus élaborée du mot demeure celle que propose Jafar Jafari dans *Encyclopedia of Tourism* :

Destination, as distinct from origin or market, refers to the place where tourist intend to spend their time away from home. This geographical unit visited by

tourists may be a self-contained centre, a village or a town or a city, a region or an island or a country. Furthermore, a destination may be a single location, a set of multi-destinations as part of a tour, or even a moving destination such as a cruise. [...] The demand for tourism to a particular destination may be a function of push factors in the origin and pull factors in destination areas. [...] The tourists' destination choices can be influenced by examining several elements which make up the attractivity of a place. The success of any geographical unit as a destination is primarily determined by several factors²⁶.

Ces facteurs sont au nombre de cinq :

(1) les attractions *naturelles*, soit les paysages, les plages ; les attractions *construites*, soit les sites historiques, les complexes hôteliers ; les attractions *culturelles*, soit les musées et les attractions *sociales*, soit les rencontres avec des résidents de destination et le récit de leurs expériences de vie ; (2) les équipements aménagés *in situ* (infrastructures de base, hébergements, transports, services de restauration, divertissements, centres commerciaux et offices du tourisme) contribuent à la qualité de la destination et mettent en valeur ses attraits, encourageant les touristes à demeurer sur place et à participer aux attractions touristiques ; (3) l'accessibilité des destinations par le biais d'infrastructures de transport (aéroports, ports, routes et voies ferrées) facilite la circulation du point d'origine à la destination, réduit les allers-retours entre différentes destinations et dynamise la viabilité des régions touristiques ; (4) les images sont les représentations (idées et croyances) que les touristes se sont forgées à propos de leurs destinations et qui les influencent, que celles-ci soient vraies ou non et (5) le prix, c'est-à-dire la somme des coûts de déplacement, d'hébergement et de participation à une gamme de services sélectionnés²⁷.

Compte tenu des différents facteurs déterminant le succès d'une unité géographique en qualité de destination, celle-ci est considérée comme un produit de tourisme en soi, où un nombre quelconque de produits différents peut être acheté et expérimenté. Elle constitue une partie des produits de l'industrie du tourisme²⁸.

²⁶ Jafar Jafari, éd., *Encyclopedia of Tourism*, London, New York, Routledge, 2000, p. 144.

²⁷ *Ibid.*, p. 144-145.

²⁸ *Ibid.*, p. 145.

Toutefois, selon d'autres auteurs, une destination est un croisement de projets transdisciplinaires, influençant le social et le culturel. Boualem Kadri, Mohamed Reda Khomsi et Maria Bondarenko se sont intéressés aux significations liées au mot « destination », dans leur article, intitulé : « Le concept de destination : diversité sémantique et réalité organisationnelle », publié en 2011²⁹. Pour eux, s'il fait l'objet d'une grande utilisation en tourisme, et est doté d'une richesse anthropologique, le concept de destination souffre d'un déficit définitionnel, voire d'une absence de définition partagée par la communauté scientifique. Les auteurs déroulent une analyse sémantique et analytique du concept, à partir de l'étude d'un corpus constitué de 73 documents francophones portant sur le rapport entre le tourisme et l'urbain. Leur conclusion consiste à proposer une nouvelle perspective d'approche du concept, basée sur la notion de projet, élaborant ainsi la destination comme un ensemble de « projets » différenciés, mais intégrés à un « projet » global³⁰ :

Notre hypothèse est que la destination se présente comme un ensemble dynamique de projets conçus comme efforts intentionnels et intéressés des acteurs intervenant dans la construction de la destination. Ces projets, à la fois différenciés mais concourant à la formation d'un projet intégré, renvoient à des dimensions diverses. Ainsi, nous distinguerions cinq projets liés organiquement entre eux : un projet anthropologique (vision des leaders, motivation des touristes), un projet économique (marché, produit touristique), un projet d'aménagement (mise en tourisme des espaces), un projet de gestion (mécanisme d'organisation et de gouvernance), un projet urbain (projet sociétal) [...]. Cette perspective contribuerait au renouvellement de la compréhension de la destination en tant que concept et projet de société dans le cadre de la destination urbaine, en s'enrichissant notamment d'une approche transdisciplinaire³¹.

Selon les auteurs, on comprend par « projet », l'ensemble des activités, intentionnelles et intéressées, projetées dans le futur, dont le but est de changer l'état actuel des choses³². Ainsi, la destination se résume à être un ensemble dynamique de projets différenciés intégrés à un projet de société global voué à sa construction, en tenant

²⁹ Boualem Kadri, Mohamed Reda Khomsi et Maria Bondarenko, « Le concept de destination : diversité sémantique et réalité organisationnelle », *Teoros*, vol. 30, n° 1 (2011), p. 12-24 [En ligne], <https://journals.openedition.org/teoros/1229> (Page consultée le 19 octobre 2018).

³⁰ *Ibid.*, p. 12.

³¹ *Ibid.*, p. 23-24.

³² *Ibid.*, p. 23.

compte de paramètres d'ordre anthropologique, économique, structurel, gestionnaire et urbanistique. Les efforts intentionnels et intéressés des acteurs intervenant dans la construction de la destination visent à en optimiser l'attractivité, le rendement, l'accessibilité, la gouvernance et l'impact social. En effet, la destination n'est pas simplement un lieu localisé. Ce qu'elle offre, en matière de réponses face aux attentes des touristes et des acteurs intervenants du tourisme, de bénéfices et de produits touristiques, d'infrastructures et d'équipements, de pratique du lieu et de référents identitaires, s'apparente davantage à un processus. Elle s'envisage comme une expérience multidimensionnelle du social, une mise en relation du présent et de l'ailleurs.

C'est dans cette perspective définitionnelle que doit être comprise la tournure sémantique de la route et du circuit touristiques comme destinations de voyage. Ils offrent le long de leur parcours des attraits, des équipements et des référents identitaires (à travers les patrimoines, par exemple) facilement accessibles, promus, reconnus et élus espaces d'expériences multidimensionnelles du présent et de l'ailleurs. L'appréhension de la route ou du circuit touristiques en tant que destination dénote un mode d'exploration immersif et participatif de la région visitée.

Pour en revenir au propos initial, la manière dont la route est abordée, d'une part, en tant que simple support de mobilités pour certains et, d'autre part, en tant que « destination » touristique en soi pour d'autres, tend à conditionner la découverte des patrimoines du Québec. De cette idée découle la matérialisation de cette distinction touriste/voyageur initiée par Boorstin, dans *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*, originellement publié en 1961. Cette distinction demeure aujourd'hui un point d'ancrage réflexif nécessaire à l'identification des conceptions protéiformes du phénomène socioculturel qu'est le voyage. Les points communs à ces deux figures contemporaines du visiteur se situent au niveau du déroulement de leur voyage, marqué d'actions similaires : la recherche du plaisir, la libération du corps et de l'esprit, l'effet de rencontre, l'exploration du territoire et de la culture visitée. Il est question d'étudier de quelle manière la notion de mobilité influence

l'expérience touristique, c'est-à-dire la pratique d'activités de loisirs, de découvertes patrimoniales et territoriales.

Le second axe de réflexion réfère à la route en tant que support d'une démarche identitaire. Elle est étudiée en tant que support de mobilités, vecteur de déplacement, médium de communication et espace d'introspection identitaire. Mythe culturel, héritage d'une partie d'Histoire, se faisant écho de mémoires, espace de représentation et producteur d'espaces, la route trace des itinéraires qui ramènent le visiteur en d'autres temps et d'autres lieux. En la parcourant, le visiteur se l'approprie. Elle devient alors l'instrument d'une démarche identitaire, puisqu'elle offre à chacun la possibilité de partir à la redécouverte de soi et à la rencontre de l'autre, dans sa propre culture comme dans une culture inconnue. Elle est observée dans sa dimension immatérielle en qualité d'objet symbolique, outil de conquête sociale oscillant entre exotisme et endotisme. L'endotisme « exprime le désir d'une appropriation cognitive et pratique socialement et culturellement valide, c'est-à-dire la volonté d'un accès à la réalité de l'autre à la manière de l'autre³³ » selon le sociologue français Rodolphe Christin, dans *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*. Néanmoins, le sociologue et ethnologue français Jean-Didier Urbain donne une définition plus précise de l'endotisme en mettant en avant une citation de Georges Perec dans le préambule d'*Ethnologue, mais pas trop*. « Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique mais l'endotique³⁴ ». Il est question de regard et de sentiment, de vécu et de positionnement de soi par rapport au monde. Cette posture de distanciation par rapport à soi permet « de restaurer l'étrangeté en des mondes proches et familiers³⁵ ». Si l'exotisme concerne l'exploration de l'autre et de l'ailleurs dans le lointain, l'endotisme est la découverte de soi comme un autre donc de sa propre altérité dans l'ici. On dira que l'exotisme concerne

³³ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, Montréal, L'Harmattan, 2000, p. 46.

³⁴ Jean-Didier Urbain, *Ethnologue, mais pas trop : ethnologie de proximité, voyages secrets et autres expéditions minuscules*, Paris, Payot & Rivages, 2003, p. 9.

³⁵ *Ibid.*, p. 10.

l'altérité extérieure, tandis que l'endotisme relève de l'altérité intérieure. Voyager sur la route crée une tension vers l'ailleurs et esquisse une parenthèse dans l'ici.

Par ailleurs, il convient de préciser que l'emploi formel de « l'autre » et des « autres », dans la thèse, se base sur les précédentes définitions des concepts et des notions présentés, jusqu'ici. En effet, l'autre réfère à tout ce qui n'est pas moi, c'est-à-dire à un objet, une personne humaine, une communauté, une culture, etc. Il désigne, également, un *alter ego*, soit un autre moi-même. Il constitue donc à la fois un autre que moi et un autre moi. L'autre est un autre moi, car il se fait le miroir de « mon » fondement ontologique, en tant qu'il me révèle, moi comme un autre, par une mise en contact avec lui et son milieu. Le rapport est d'ordre intérieur et intime. Puis, les autres englobent la totalité de la réalité plurielle de l'autre, comme autre que moi et autre moi-même. Les autres incluent ainsi la juxtaposition de plusieurs « l'autre », issus d'autres cultures et d'autres communautés, auxquels moi ne peut s'identifier, tant culturellement que socialement, mais qu'il cherche à appréhender, dans un rapport d'ordre extérieur à moi et générique.

« Rhapsodie pour la route »³⁶

La route est une voie terrestre aménagée pour permettre la circulation de véhicules à roues. Itinéraire, trajet, trajectoire, cheminement, déplacement, etc., elle est la plus élémentaire des médias. Elle constitue un réservoir inépuisable de métaphores et demeure une somme de paradoxes. Territoire de la collectivité, construite pour l'usage de tous, la route est révélatrice de la nature qu'elle embrasse, car elle ne se contente pas d'être purement rectiligne ou sinueuse. Elle ne perce pas le paysage ni ne l'abîme. Elle s'accorde au relief du terrain, en se moulant à la diversité des courbes topographiques qu'elle révèle.

³⁶ Titre du texte d'ouverture rédigé par Régis Debray, dans l'ouvrage de François Dagognet, dir., *Qu'est-ce qu'une route ?* Évreux, Gallimard, 1996, p. 8, *Les Cahiers de Médiologie* [En ligne], http://mediologie.org/cahiers-de-mediologie/02_route/sommaire02.html (Page consultée le 9 mars 2018).

Espace de matérialité de la mouvance, la route donne à « [...] l'espace sa profondeur de temps et au temps une étendue palpable³⁷ ». Installée dans la permanence, sa finalité est d'être un lieu de passage, d'incitation au mouvement et de matérialisation de déplacements. Elle s'ouvre sur deux directions, relie l'ici et l'ailleurs, rapproche et éloigne d'un point de départ ou d'un point d'arrivée, implique une entrée ou une sortie d'une zone urbaine ou rurale et, par elle seule, même lorsque rien ne transite sur elle, elle est déjà une « communication » (une voie)³⁸. Que la mobilité humaine soit accomplie à des fins économiques, sociales ou culturelles, elle est conditionnée par la route, support matériel du déplacement et matérialisation des liaisons ville-nature, donc culture-nature.

Sa conception obéissant à des nécessités géodésiques, la route est représentation de l'espace, car elle est « l'espace *conçu*, celui des savants, des planificateurs, des urbanistes, des technocrates “découpeurs” et “agenceurs”, de certains artistes proches de la scientificité, identifiant le vécu et le perçu au conçu. [...] C'est l'espace dominant dans une société³⁹ ». Plus encore, « les représentations de l'espace seraient pénétrées de *savoir* (connaissance et idéologie mêlées) toujours relatif et en transformation. Elles seraient donc objectives bien que révisables⁴⁰ » et « auraient ainsi un projet s'insérant dans un contexte spatial et une texture⁴¹ ». La route est une création scientifique, urbaniste et spatiale des planificateurs et des savants. Elle découpe, souligne, organise et sublime l'espace de ses tracés. Elle se décline à l'infini, car elle peut être goudronnée, composée de sable ou de graviers ; elle peut se résumer à un simple chemin de terre, un sentier, une ruelle, une voie pavée, etc. Elle peut être signifiée par la seule présence d'empreintes de pas dans un sol sablonneux, neigeux, argileux et, ainsi de suite. Elle emprunte une infinité de formes et de textures.

³⁷ François Dagognet, dir., *Qu'est-ce qu'une route ?* Évreux, Gallimard, 1996, p. 8, *Médiologie* [En ligne], https://www.mediologie.org/ancien-site/cahiers-de-mediologie/02_route/sommaire02.html (Page consultée le 3 août 2018).

³⁸ François Dagognet, « Route, anti-route et méta-route », *Qu'est-ce qu'une route ?* Évreux, Gallimard, 1996, p. 21-22.

³⁹ Henri Lefèbvre, *La production de l'espace*, 4^e éd., Paris, Anthropos, 2000, p. 48.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 51.

⁴¹ *Ibid.*, p. 52-53.

La route est à la fois un objet et un moyen. Elle permet aux individus d'initier des interactions entre eux-mêmes et les autres par la pratique du voyage automobile. Instrument d'évasion et de liberté, elle nourrit l'imaginaire. Espace de représentation, elle est un « espace vécu à travers les images et symboles qui l'accompagnent, donc espace des “habitants”, des “usagers”. [...] C'est l'espace dominé, donc subi, que tente de modifier et d'approprier l'imagination. Il recouvre l'espace physique en utilisant symboliquement ses objets⁴² ». La route est un espace créé pour répondre à des besoins fonctionnels et dans lequel l'humain place du subjectif, du sensible, des référents culturels et affectifs ou, encore, des symboles. Elle est une représentation conceptualisée et un espace habité par la perception humaine. Elle est multidimensionnelle.

Sans commencement ni fin, la route multiplie les ramifications avec d'autres lieux. De cette infinité, introduction d'une certaine immatérialité, il découle l'idée que la route connecte le réel au rêve : qu'elle transite d'un village historique du début du XX^e siècle à une église du XVII^e siècle, en passant par un site naturel, la route apparaît de toutes parts. Elle traverse des époques, dévale un versant temporel et permet de remonter l'abîme du temps. Au cours de cette échappée, elle rattache simultanément le passé le plus lointain à un événement présent. Une route s'associe à une rue, une ruelle, un chemin, etc., quelles que soient leurs dates de construction, et débouche sur une autre route. Les points culminants d'une route sont constitués d'intersections d'où convergent, de toutes les directions, des routes secondaires et des rues, mais également, tous les flux de leur histoire. Puissante, géante, ondoyant dans l'infini tel un réseau rhizomique, la route débouche sur de multiples voies de circulation, utilisées chaque jour pour des motivations variées. Par exemple, des patrimoines qui ne trouvent guère d'écho ou d'existence réelle en dehors d'événements culturels sont valorisés par les routes et les circuits touristiques. Ils deviennent, désormais, une destination de visite précise, un portrait et une représentation d'une région, d'une culture et de pratiques traditionnelles. Ils se trouvent être reliés au monde et centrés dans le monde, dans le mouvement, le fugitif, l'infini de la marche automobile, par la grâce de la route malgré sa pesanteur de bitume, parfumant

⁴² *Ibid.*, p. 49.

l'air des vivantes vibrations historiques dont elle fut le témoin. En effet, la route est le théâtre d'aventures et d'autres expéditions minuscules se baladant sur la ligne du temps. Empreinte de son intrinsèque histoire passée, présente et future, elle exhale l'aura de son authentique essence dans la tiédeur de l'empyrée, légèrement perceptible par le visiteur, sans qu'il parvienne, toutefois, à l'identifier avec clarté, tel que le décrivait Marcel Proust :

Alors, bien en dehors de toutes ces préoccupations littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher au-delà de ce que je voyais, quelque chose qu'ils invitaient à venir prendre et que malgré mes efforts je n'arrivais pas à découvrir⁴³.

La route est une médiation culturelle du temps avec l'espace rêvé et construit par l'homme. La « médiation culturelle déploie des stratégies d'intervention (activités et projets) qui favorisent dans le cadre d'institutions artistiques et patrimoniales, de services municipaux ou de groupes communautaires, la rencontre des publics avec une diversité d'expériences⁴⁴ » esthétiques, corporelles, sensibles et réflexives, en réduisant les écarts entre les univers culturels différents d'où proviennent ces publics, au sein d'une société multiculturelle. La médiation culturelle aide le visiteur à construire son regard sur ce qui lui est présenté. Elle souligne, traduit et transmet le sens de l'artefact, du lieu, du patrimoine qu'elle met en valeur. Elle est une mise en présence du sens qu'elle rend perceptible au récepteur. Par le fait même, la route et le circuit touristiques rendent les patrimoines, qu'ils mettent en présence, accessibles et intelligibles aux publics tout en leur permettant de se déplacer dans l'espace et le temps.

D'ailleurs, cette conception de la route comme mise en présence de l'homme avec ses patrimoines matériels (paysages culturels, formations biologiques ou géologiques,

⁴³ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, t. I, 3^e éd., Paris, 1939, p. 256, cité par Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 2009, p. 439.

⁴⁴ Marie-Blanche Fourcade, *Lexique : la médiation culturelle et ses mots-clés*, Montréal, Culture pour tous, 2014, p. 6 [En ligne], https://www.culturepourtous.ca/professionnels-de-la-culture/mediation-culturelle/wp-content/uploads/sites/6/2015/05/lexique_meditation-culturelle.pdf (Page consultée le 9 avril 2019).

lieux, monuments, sites bâtis et artefacts) et immatériels (traditions orales, arts du spectacle, rituels) est exprimée de manière quasiment scénographique dans les routes et les circuits touristiques, officiellement reconnus par le Gouvernement du Québec⁴⁵. Tel est le sujet de recherche de la thèse doctorale, intitulée : *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines*. Elle porte sur la manière dont le visiteur appréhende la découverte des patrimoines du Québec alors qu'il explore des routes et des circuits touristiques en automobile. Plus précisément, l'objet de l'étude est la route en tant que destination touristique, soit comme référent au mythe libertaire de la route qui se met en tourisme et en tant que support de visite, soit un médium qui met en scène des patrimoines.

Concernant la notion de patrimoine, il sera démontré, dans le développement de l'analyse doctorale, que la route et le circuit touristiques peuvent être élevés à la dignité d'objets patrimoniaux au sens de la *Loi sur le patrimoine culturel*⁴⁶, entrée en vigueur le 19 octobre 2012. En fonction de la définition de l'objet patrimonial proposée par cette loi, il sera établi que les routes et les circuits touristiques officiels, sélectionnés pour la collecte de données, relèvent d'un intérêt historique et emblématique. De plus, une définition du patrimoine sera soumise. Corrélativement au sujet de recherche doctorale, le patrimoine désigne tout objet, personne, monument et site, de nature mémorielle, témoignant d'un intérêt archéologique, artistique, emblématique, ethnologique, historique, scientifique ou technologique qui supporte et nourrit une approche culturelle et sociale, de nature cognitive et empirique, du visiteur au monde.

⁴⁵ Tourisme Québec, « Les routes touristiques », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/ou-aller/routes-touristiques> (Page consultée le 25 février 2018).

⁴⁶ Ministère de la Culture et des Communications de Québec, « Glossaire de l'archéologie », *Ministère de la Culture et des Communications de Québec* [En ligne], <https://www.mcc.gouv.qc.ca/index.php?id=5283> (Page consultée le 28 avril 2018).

Les objectifs de la recherche

Ces constats révèlent les objectifs de la recherche :

- (1) interroger les perceptions que se font les touristes, voyageant dans la province de Québec, de la route et du mythe qui l'entoure, un demi-siècle après son institution en Amérique du Nord ;
- (2) établir des corrélations entre les perceptions qu'ils en ont et leurs motivations de voyage. L'intérêt sera d'analyser la valeur ajoutée par la poétique du déplacement dès lors qu'il y a rencontre avec des patrimoines culturels et naturels ;
- (3) étudier les dispositifs de patrimonialisation comme mise en tourisme des sites, des lieux et des monuments offerts à la découverte, le long des routes et des circuits touristiques du Québec. En outre, il est pertinent de se demander si ces mêmes dispositifs tendent à encourager une appropriation identitaire des biens présentés ;
- (4) démontrer que l'exploration touristique de la route participe à une prise de conscience environnementale progressive.

Ces quatre objectifs mènent aux questions de recherche suivantes, principale et secondaires.

Les questions de recherche

Les questions de recherche découlent des objectifs. Elles amènent à identifier les motivations qui animent le visiteur, en contexte de postmodernité, l'incitent à voyager en automobile sur une route et/ou un circuit, touristiques, en nomadisant entre différents patrimoines et sites d'exploration plutôt que de s'enfermer dans des destinations délimitées. La question générale de recherche est la suivante : au-delà de la simple expérience de découverte du monde, découpé en routes et en circuits touristiques, par le biais des dispositifs de patrimonialisation de l'espace, quelles sont les perceptions que se font les touristes, voyageant dans la province de Québec, de la route et du mythe qui l'entoure ?

En effet, il s'agit plus largement d'analyser les changements culturels que l'éventail des activités touristiques provoque chez les touristes, suscitant en eux, une réflexion en rapport avec la mémoire du lieu visité, une introspection de nature identitaire sur leur pratique touristique, leur milieu, leur conception de l'environnement et leur rapport avec l'autre. Puis, à partir de l'analyse d'un échantillon de touristes automobiles visitant le territoire québécois, les bouleversements socioculturels engendrés par le tourisme et menant à la formulation d'une nouvelle modernité sont identifiés.

En ce sens, trois questions secondaires de recherche émergent :

- (1) quelles sont les corrélations entre les perceptions que se font les touristes de la route et du mythe qui l'entoure et leurs motivations de voyage ?
- (2) quels sont les dispositifs de patrimonialisation (sites, lieux et monuments) offerts à la découverte, le long des routes et des circuits touristiques, qui contribuent à encourager une appropriation identitaire ?
- (3) de quelle manière la pratique de la route et du circuit touristiques participe-t-elle à une prise de conscience environnementale progressive ?

La recherche doctorale intègre donc le phénomène du tourisme, la notion de patrimoine et le concept de culture. Le cadre théorique expose l'état des connaissances relatif aux thématiques majeures constitutives de la recherche. Elles sont les suivantes :

- (1) les perceptions qu'a le touriste de lui, de l'autre et du monde, au cours de son expérience touristique des patrimoines sur les routes et les circuits touristiques du Québec ;
- (2) la route en tant que mythe référentiel du déplacement automobile ;
- (3) les routes et les circuits touristiques sont appréhendés comme ordre rhizomique du monde au sein de la modernité liquide, ère de consommation effrénée et de nomadisme anthropologique itératif.

Par conséquent, les angles de recherche suivants sont privilégiés :

- (1) le phénomène du tourisme (expérientiel) étudié à travers la distinction touriste/voyageur, les déclinaisons de la figure du touriste et la valeur de l'expérience touristique ;
- (2) la notion de patrimoine (collectif) envisagée par le biais de la mythologie de la route et de la sociologie des « *homeless men* » ;
- (3) le concept de culture (sociale) développé avec la *Liquid Modernity* du sociologue polonais Zygmunt Bauman.

De l'état des connaissances à la critique des sources : le phénomène du tourisme

Avec l'avènement du tourisme de masse, dans les années 1970, le tourisme devint un sujet de recherche scientifique investi, au préalable, par les géographes, les économistes et les politologues. En France, il fut ignoré jusque dans les années 2000, par les sociologues et les anthropologues. En effet, ceux-ci le tinrent pour une activité secondaire, bien qu'il se révèle être une métaphore des contradictions des sociétés contemporaines. Toutefois, dès les années 1970, dans les pays anglophones, l'étude du tourisme relevant des *Cultural studies* commença par le biais de certains ouvrages appelés à devenir des références dans le domaine, comme *The Tourist : A New Theory of the Leisure Class* du sociologue américain Dean MacCannell, publié en 1976, ou *The Tourist Gaze : Leisure and Travel in Contemporary Societies* du sociologue britannique John Urry, publié en 1990. De plus, des centaines d'articles sur le sujet sont continuellement publiés depuis des décennies dans des revues d'importance toujours en activité telles que, *American Journal of Sociology* créé en 1895, *American Sociological Review* (1936), *British Journal of Sociology* (1950), *Sage Journals* (1965), *Sociology* (1967), *Annual Review of Anthropology* (1972), *Annals of Tourism Research* (1973-1974), *Tourist Studies* (2001), etc.

La distinction touriste/voyageur constitue l'une des premières voies de recherche des *Cultural studies* relatives au tourisme, en dépit du fait qu'elle demeure particulièrement ténue, voire inexistante dans des rapports officiels commandités par des

organisations internationales comme ceux du Compte satellite du tourisme (CST). Cependant, il convient de l'étudier, car la manière dont le touriste perçoit et habite son expérience touristique s'établit directement en lien avec le statut qu'il endosse, que celui-ci s'identifie à la figure du touriste ou à celle du voyageur. En réalité, la distinction touriste/voyageur traduit une perception du soi-touriste, ressentie et formulée par des touristes de plus en plus nombreux à la surface du globe, amenés à se croiser, constamment. De manière schématique, le touriste est un client capitalisant des expériences touristiques et des visites de patrimoines tandis que le voyageur serait un hédoniste consommant des kilomètres et une mythologie de la route⁴⁷. Animés par l'endotisme, tous deux tendent à se rapprocher d'une culture et à partager des expériences avec l'autre. Ce faisant, ils renoueraient avec le sens originel de l'activité touristique telle qu'elle était pratiquée au XVIII^e siècle sous la dénomination de « Grand Tour », en Angleterre, avant de s'épanouir vers le XIX^e siècle pour aboutir à la forme contemporaine du tourisme.

Dans *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, publié en 1991, Jean-Didier Urbain, explore l'idée qu'il existe une mythologie moderne du voyageur dont la clé de voûte se base sur la divergence touriste/voyageur. *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique* de Rodolphe Christin, publié en 2000, s'est aussi intéressé à cette divergence en soulignant la dimension mythologique du voyageur opposé à un touriste réduit à la consommation profane du voyage. Le *Manuel de l'antitourisme* du même auteur, publié en 2008, poursuit la stigmatisation du touriste initiée huit ans plus tôt. Celui-ci est présenté comme un dévoreur de monde tandis que le voyageur demeure ce héros cultivant sa poétique du déplacement pour rencontrer l'autre.

Imaginaire touristique et sociabilités du voyage du sociologue français Rachid Amirou, publié en 1995, et *L'idiot du voyage : histoires de touristes* de Jean-Didier Urbain, affirment que le voyage est, objectivement, une idéalisation des tours du passé

⁴⁷ Franck Michel, « Mieux routard que jamais ! » *L'autre voie*, n° 1 (printemps 2005) et *La croisée des Routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_c3568f77c0e54bc89aacdf35672d62e6.pdf (Page consultée le 19 juin 2018).

tels qu'ils furent pratiqués dans l'Antiquité, à la Renaissance ou au XVIII^e siècle. Cette acception est partagée par l'anthropologue voyageur français Franck Michel. Si ce dernier aborde, à son tour, la divergence supposée entre touriste et voyageur, dans l'un de ses ouvrages les plus notables, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, publié en 2000, il considère le voyage, avant tout, comme une activité polysémique et polymorphe, car il existerait autant de types de touristes que de tourisms pratiqués.

Plurielle, l'expérience touristique engendre différentes déclinaisons de la figure du touriste : voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventurier, vagabond et néo-nomade. Toutes ces déclinaisons et leurs spécificités de pratiques touristiques sont principalement étudiées par Franck Michel. La majeure partie de ses travaux, consacrée aux figures éclatées du touriste, est présentée sous forme d'articles, dans sa revue électronique *L'autre voie*. Cette revue a été créée en 2005, fermée en 2013, puis déplacée vers une nouvelle plate-forme de webdiffusion, *La croisée des routes*. On y retrouve tous les articles autrefois publiés dans *L'autre voie* (n° 1 à 9, 2005-2013).

L'aventurier et le vagabond sont des figures documentées notamment par *L'Aventure, l'ennui, le sérieux* du philosophe et musicologue français Vladimir Jankélévitch, publié en 1963, et *Le vagabond américain en voie de disparition* de l'écrivain américain Jack Kerouac, paru en 1969.

Figure, hautement, contemporaine et métaphore culturelle des sociétés postmodernes, le néo-nomade fait l'objet d'un ouvrage de la sociologue française Yasmine Abbas, intitulé : *Le néo-nomadisme : mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines*, publié en 2011. Également, architecte et designer, Abbas s'intéresse aux constructions identitaires et aux technologies numériques du soi.

Enfin, il convient de mentionner une catégorie de personnes qui ne peut être étudiée dans la recherche doctorale, car elles ne correspondent pas à la définition du visiteur (touriste et voyageur), à part entière, bien qu'elle en présente certains aspects. Il

s'agit du *Full-time Rver*. Il œuvre à temps complet et habite continuellement dans le voyage.

Il est l'objet de la thèse de doctorat de Célia Forget intitulée : « Le *Full-time RVing* : une nouvelle approche de la culture de la mobilité en Amérique du Nord »⁴⁸, soutenue en 2006. La problématique de la recherche consistait à identifier la manière dont le mode de vie des *Full-time RVers*⁴⁹ faisait état d'une nouvelle approche de la culture de la mobilité et comment celle-ci se vivait au quotidien. Célia Forget appliqua la technique du *Following* ou *Tracking* et l'ethnographie multi-située de Georges E. Marcus⁵⁰, pour la réalisation de sa collecte de données. Concrètement, elle partagea l'intimité de ses groupes cibles, au cours de différents terrains d'observation, menés aux États-Unis et au Canada.

Quelques millions d'adeptes arpentent les routes d'Amérique du Nord, à bord de véhicules récréatifs. Ils font le choix d'une vie nomade au cours de laquelle le rapport au territoire et les notions du chez-soi, de la famille ou de la culture matérielle est bousculé. À cet égard, nous sommes en présence d'un nomadisme réinventé et actualisé qui transforme le *Rver*, tour à tour, en touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventurier, vagabond ou néo-nomade et citoyen dans le voyage. Tout ce qui constitue son quotidien est happé, puis incorporé à un nouveau centre : celui, où il habite dans le voyage permanent et où l'inconstance est de l'ordre de l'ordinaire. Le *RVer* est en perpétuelle recherche et en perpétuelle position de découverte. Nouvel apôtre du tourisme vécu à outrance, il déploie une formidable capacité à moduler sa réalité, afin de s'adapter à toute situation, à réagir à tout changement, à jongler avec ses différents statuts et à embrasser, puis à vivre passionnément une perte de contrôle du temps et de l'espace,

⁴⁸ Célia Forget, « Le Full-time RVing : une nouvelle approche de la culture de la mobilité en Amérique du Nord », Thèse de Doctorat (Anthropologie), Université Laval en cotutelle avec l'Université d'Aix-Marseille, 2006.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 17. « Le terme de full-time RVer désigne une personne décidant de vivre à plein temps dans un véhicule récréatif (VR), terme regroupant tous les types de camping-cars et de caravanes, et d'arpenter les routes nord-américaines ».

⁵⁰ George E. Marcus, « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24 (octobre 1995), p. 95-117.

épousant ce que nombre de chercheurs nomment hypermodernité⁵¹, et que Zygmunt Bauman présente comme étant la modernité liquide.

Les sources présentées regroupent principalement les travaux de chercheurs faisant autorité dans le domaine des *Cultural studies*. Dean MacCannell, John Urry, Jean-Didier Urbain, Rodolphe Christin, Rachid Amirou et Franck Michel offrent un éclairage nouveau à la distinction touriste/voyageur initiée par Daniel Joseph Boorstin, en 1961, et aux déclinaisons de la figure du touriste. En effet, à l'aube du tourisme moderne, il apparaissait sans doute nécessaire de catégoriser les activités touristiques et leurs adeptes à des fins d'études du phénomène. Il semblait également plus facile de procéder à ce genre de schémas et de raccourcis, dans la mesure où le tourisme n'était que le fait de quelques privilégiés. Mais, à une époque où les statistiques annoncent 1,8 milliard de touristes internationaux, pour 2030⁵², il convient de se questionner quant à la pertinence de telles catégorisations des pratiques et des personnes. S'il est admis qu'il existe autant de touristes que de tourisms, on reconnaît que le tourisme s'intronise comme une réalité incorporée aux pratiques culturelles de l'individu, voire même à son propre corps. Son application concrète, le voyage, demeure toujours une pratique du monde, une expérience des autres et une découverte de soi. Pour le visiteur, le voyage est une révélation de ce qui lui est inconnu, une imprégnation de ce qu'il aura vu ailleurs chez les autres culturels, une conscience des limites de son savoir, une épreuve physique marquante dans son corps au gré de ses déplacements ou, encore, une thérapie de l'esprit grâce à la diversion du quotidien. À cet égard, les différences notables entre le touriste et le voyageur ne peuvent

⁵¹ Selon le Littré, le terme *hyper* exprime en général « l'excès, le plus haut degré, » c'est donc l'au-delà d'une norme ou d'un cadre. Il induit une connotation d'intensité, de dépassement constant et de maximum, ce qui renvoie à l'idée d'une modernité exacerbée, au sein de laquelle les individus fonctionneraient selon des logiques de trop plein ou de vide, dans une société où tout est poussé à l'excès. Dans la société hypermoderne, tout est poussé à outrance y compris la consommation, la concurrence, le profit, la recherche de jouissance, la violence, le terrorisme, le capitalisme. Produit de la mondialisation économique, la société contemporaine implique des exigences de performance, d'adaptabilité, d'immédiateté et de réactivité, toujours poussés à l'extrême. Ce phénomène conduit à une modification profonde des comportements et une impossibilité de s'épanouir dans le long terme.

⁵² Organisation mondiale du tourisme, « On s'attend à 1,8 milliard de touristes internationaux en 2030 », 11 octobre 2011, *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2011-10-12/s-attend-18-milliard-de-touristes-internationaux-en-2030> (Page consultée le 8 février 2018). Antérieures à la pandémie de COVID-19, ces prévisions devront être révisées et validées dans un avenir proche de manière à faire le point sur la situation du tourisme à l'échelle mondiale.

être que de l'ordre du degré de l'expérience touristique vécue, soit sa valeur. Il ne peut s'agir d'une différence de nature, car tous deux ont en commun la compréhension du tourisme comme transcendance de l'ordinaire et sa pratique comme traversée récréative de l'espace : « Travel at its most primary level is about the movement of bodies through space⁵³ ». Il en va de même concernant les déclinaisons de la figure du touriste. Elles n'ont de différences que dans la valeur que chacune accorde à l'expérience touristique vécue.

L'essence du voyage, dérivative et libertaire, transfigure l'expérience touristique du visiteur en une « expérience », au sens heideggérien du terme, de son présent. Dans *Unterwegs zur Sprache*, Heidegger précise que :

Faire une expérience (*eine Erfahrung machen*) avec quelque chose, qu'il s'agisse d'une chose, d'un homme, d'un dieu, cela veut dire : le laisser venir sur nous (*es uns widerfährt*), qu'il nous atteigne, nous tombe dessus (*über uns kommt*), nous renverse et nous transforme. L'expression « faire » dans cette tournure ne signifie justement pas que nous soyons nous-mêmes les opérateurs de l'expérience ; faire veut dire ici : passer à travers (*durchmachen*), endurer (*erleiden*), supporter (*annehmen*), accueillir ce qui nous atteint (*das uns Treffende vernehmend*) en nous soumettant à lui⁵⁴.

L'expérience est une traversée. Cela suppose « une distance intervallaire et un franchissement, de soi à soi, par lequel seulement nous pouvons accueillir ce qui nous advient, en nous advenant à nous-mêmes comme autre⁵⁵ ». « L'expérience touristique » est donc une traversée du monde, le monde en tant qu'hôte des autres culturels et des milieux naturels, en tant que représentation de l'ailleurs et de l'inconnu. Le touriste se laisse atteindre, renverser et imprégner par les contacts avec ceux qu'il rencontre et ce qu'il visite, le révélant autre, dans ce qui s'apparente à une expérience de nature exotopique du monde.

Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le moteur le plus puissant de la compréhension. [...] Un sens se révèle dans sa profondeur pour avoir rencontré et s'être frotté à un autre sens, à un sens étranger : entre les deux s'instaure comme un dialogue qui a raison du caractère clos et univoque, inhérent au sens et à la

⁵³ Jane C. Desmond, *Staging Tourism : Bodies on Display from Waikiki to Sea World*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.

⁵⁴ Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole (Unterwegs zur Sprache)*, Paris, Gallimard, 1976 (1959), p. 177.

⁵⁵ Claude Romano, *L'événement et le monde*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 195.

culture pris isolément. À une culture étrangère, nous posons des questions nouvelles telles qu'elle-même ne se les posait pas. Nous cherchons en elle une réponse à ces questions qui sont les nôtres, et la culture étrangère nous répond, nous dévoilant ses aspects nouveaux, ses profondeurs nouvelles de sens⁵⁶.

Appliquée aux études culturelles, la notion d'exotopie désigne le fait que l'on quitte son chez-soi pour entrer en contact avec un autre culturel, avant de rentrer avec des signes de gain et de perte résultant de cette expérience. Ceux-ci sont d'autant mieux accueillis par le touriste qu'ils sont interprétés comme manifestations des liens authentiques créés avec l'autre, forcément exotique, et vers lequel conduit le voyage.

Considérant tous ces éléments, il importe de comprendre de quelle manière le type de voyage pratiqué sur la route influence et valorise l'expérience touristique du visiteur. Il apparaît également nécessaire de vérifier si cette expérience constituerait l'un des éléments qui concourent à définir le touriste qu'il est, colorant ses perceptions du monde, des autres et de soi. *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel* de l'anthropologue canadienne Julia D. Harrison, publié en 2003, fournit des voies de réflexion à ce sujet. Elle y analyse ses conversations avec des *upper-middle-class travellers* sélectionnés après publication d'une annonce dans différents journaux nationaux et diverses revues de voyages. En se basant sur ce qu'elle nomme leurs « *Travellers' Biographies*⁵⁷ », l'anthropologue étudie les raisons qui poussent les 33 *travel enthusiasts* retenus pour sa collecte de données, à investir leurs ressources financières, émotionnelles, psychologiques et physiques dans chacun de leurs voyages. La recherche prend en compte les motifs du départ, les destinations choisies, les activités touristiques effectuées *in situ*, ce que ces amateurs de voyage ramènent à la maison et ce qu'ils retiennent de leur expérience. Selon l'anthropologue, l'expérience touristique est l'occasion d'élaborer une cartographie mentale personnalisée d'un monde en pleine confusion de globalisation, de comprendre son propre pays à la lumière de l'ailleurs, d'établir des connexions humaines, et même de créer une forme d'intimité, « *Touristic*

⁵⁶ Mikhail M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 347-348.

⁵⁷ Julia D. Harrison, *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel*, Vancouver, UBC University of British Columbia Press, 2003, p. 214-232.

*intimacy*⁵⁸ », avec d'autres touristes croisés au cours du voyage. Au-delà de la distinction (mauvais) touriste et (bon) voyageur, Julia D. Harrison prend en compte le contexte des sociétés occidentales postmodernes où chacun peut être un touriste, à tout moment. Elle démontre que la valeur de l'expérience touristique est liée à la façon d'aborder le voyage. Il s'agit là d'une voie de recherche pertinente et intéressante à explorer si on cherche à comprendre de quelle manière se construit la valeur de l'expérience touristique.

De l'état des connaissances à la critique des sources : la notion de patrimoine

Ce ne fut qu'à partir des années 1970 que les études en sciences humaines et sociales ont considéré la route comme objet du fantasme de l'ailleurs. Auparavant, aucune étude n'avait appréhendé la route comme support au voyage ou vecteur de l'errance et du nomadisme. La littérature scientifique consacrée à la route en qualité de sujet de recherche dans le domaine des études culturelles demeure relativement limitée à deux tendances. La première utilise la route comme support et amorce d'une réflexion sur des groupes sociaux spécifiques. La seconde présente des problématiques qui permettent d'appliquer les notions de nomadisme, d'errance et de voyage à des phénomènes sociaux dans le but d'appréhender les paysages culturels des sociétés modernes.

L'ouvrage multidisciplinaire et collectif « Qu'est-ce qu'une route ? », publié en 1996, dans la revue *Cahiers de médiologie*, fondée par le philosophe français Régis Debray, traite du concept de la route sous toutes ses formes : de sa plus simple expression, soit une trace tangible inscrite matériellement dans le sol, à sa plus formidable symbolique, soit un réservoir de métaphores et une mise en ordre du monde. L'originalité des propositions théoriques que suscite la thématique de la route, sa richesse et l'étendue des définitions qui s'y rattachent, constituent une véritable encyclopédie (tour à tour mythe, héritage *beatnik*, sujet d'études littéraires, cinématographiques ou artistiques, tracé du marcheur, médium, réseaux, etc.), dans laquelle chaque auteur tente de percer et de comprendre la fascination mystérieuse que cette voie de communication exerce sur nous. À l'exception de cet ouvrage collectif, aucune recherche n'avait jusqu'alors consacré à la

⁵⁸ *Ibid.*, p. 49-50.

route, une étude aussi approfondie de toutes ses dimensions : géographique, littéraire, artistique, cinématographique, etc. Néanmoins, quelques études en sciences humaines et sociales étudient la route comme point de référence alimentant un ailleurs fantasmé et comme territoire de transit privilégié de certains types de nomades (figures du *hobo*, du *tramp* et du pèlerin).

À ce titre, deux monographies sont à signaler. D'abord, *The Hobo : The Sociology of the Homeless Man*, du sociologue américain Nels Anderson, publié en 1923, et traduit en français par le titre : *Le hobo : sociologie du sans-abri*⁵⁹. La figure du *hobo* (dont l'étymologie demeure incertaine) apparaît au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, sur les ruines de la Grande Dépression (1873-1896). Il est décrit par Anderson comme un nomade qui travaillait l'été à l'ouest et regagnait les grandes villes en saison hivernale. Dépourvu d'emploi fixe et de domicile, le *hobo* se rendait n'importe où pour trouver du travail, se déplaçant de ville en ville, voyageant par la route, longeant les voies ferrées ou montant clandestinement à bord de trains de marchandises. *Le hobo : sociologie du sans-abri* est une sociologie des populations *hobos* dans le quartier des sans-abris de Chicago surnommé *Hobohème*. L'étude est basée sur un terrain relatif à des segments tels que les institutions en présence, les habitations, l'emploi, la santé et la sexualité, la participation à la vie politique, la relation aux autorités ou, encore, la vie intellectuelle et affective.

Ensuite, en 1982, *Good Company : A Tramp Life* de l'américain Douglas Harper, est publié. Il est traduit en français sous le titre : *Les vagabonds du nord-ouest américain*⁶⁰. L'élève du célèbre sociologue Everett Hughes fait le récit d'un groupe social en voie de disparition, les *tramps*. Ces ouvriers vagabonds traversent les États-Unis d'est en ouest, en *hotshots*⁶¹, satisfont aux besoins en main-d'œuvre bon marché, temporaire et nombreuse de l'agriculture capitaliste nord-américaine, au moment des récoltes.

⁵⁹ Nels Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011.

⁶⁰ Douglas Harper, *Les vagabonds du nord-ouest américain*, Paris, L'Harmattan, 1998.

⁶¹ Aux États-Unis, il s'agit d'un train longue distance de très haute priorité par rapport à d'autres trains. Exceptés les trains de voyageurs, les *UP hot shots* sont des trains intermodaux qui maintiennent les horaires les plus rapides : « Railroad terms », *Union Pacific Building America* [En ligne], https://www.up.com/aboutup/reference/glossary/railroad_terms/index.htm (Page consultée le 28 juin 2015).

L'approche ethnographique de Harper consistait à s'immerger totalement durant plusieurs mois dans la vie des personnes suivies et observées, au quotidien, jusqu'à devenir assez proche de certaines d'entre elles. L'ouvrage est de facture narrative, ce qui était peu courant à l'époque en ethnographie, mais contribua aussi à un succès rare en Europe et aux États-Unis pour une étude sociologique. En mêlant textes, photographies et extraits de conversations, Harper partage son expérience qu'il tient à rendre vivante pour le lecteur, tout en livrant son regard « de l'intérieur » sur la microsociété étudiée.

Le hobo : sociologie du sans-abri de Nels Anderson et *Les vagabonds du nord-ouest américain* de Douglas Harper sont deux études basées sur la méthode de l'observation participante. Elles firent rayonner ces figures jumelles du nomade contemporain au-delà des frontières du continent. Elles relatent la réalité des sans-abris, des « *homeless men* », terme générique qu'Alice W. Solenberger utilisa pour désigner tous types de personnes sans attaches (*hobos*, vagabonds, clochards) et toutes variétés de nomades, les *go-abouts*, dépourvus d'appellation⁶². Si le *tramp* finit par partager des aspirations similaires avec le *hobo*, le deuxième est toutefois présenté comme une figure autrement plus noble et solaire que le premier. Aspirant au *wanderlust*, de l'anglais « envie de voyager », le *hobo* se situe à l'origine du mythe du voyage libertaire et de la figure postmoderne du voyageur. En proie à un ardent désir d'expériences nouvelles, sa vie demeure une invitation à toute une carrière d'expériences et d'aventures diverses, motivée par son désir d'un ailleurs libérateur de l'aliénation du quotidien⁶³. La philosophie *hobo*, domestication du *wilderness* et aspiration au *wanderlust*, est à l'origine de l'engouement que nourrit la culture nord-américaine à l'égard de la route, perçue comme synonyme d'aventure et à travers laquelle l'homme assouvit son instinct de liberté primitive, brute et essentielle.

Dans *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*, publié en 1997, le sociologue français Michel Maffesoli explique pourquoi la route bénéficie d'un tel pouvoir

⁶² Alice W. Solenberger, *One Thousand Homeless Men : A Study of Original Records*, New York, 1911, p. 209 cité par Nels Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 147.

⁶³ Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, p. 144.

d'attraction. En effet, « prendre la route » est la cause et l'effet d'un allègement existentiel. Selon le sociologue, le voyageur rechercherait davantage d'authenticité dans ses rapports avec autrui et dans son contact avec l'absolu, en se dépouillant d'obligations superflues et superficielles. L'aventure sur la route produirait ainsi chez celui-ci, l'impression d'un paroxysme sensoriel, culturel, social jamais atteint autrement, car le désir de briser l'enclosure et l'assignation à résidence, propres à la modernité, sont comme autant de moments d'une nouvelle quête du Graal⁶⁴. *Du nomadisme : vagabondages initiatiques* amène à réfléchir sur l'époque moderne, caractérisée par le glissement du nomadisme vers la sédentarité au cours de l'histoire des civilisations. L'homme postmoderne semble emprisonné dans le rôle que la structuration sociale lui assigne. Le nomadisme apparaît alors, telle une sorte d'ascèse remplissant une double fonction : une ouverture de soi en direction de l'étranger et de ses potentialités, mais aussi en direction de quelque chose de plus grand, englobant le monde et ses richesses. En proposant une investigation du social et une sociologie de l'aventure, l'auteur décortique l'origine et les mécanismes de fascination, mais aussi de rejet, engendrés par la pratique de l'errance qui alimente l'imaginaire collectif.

Cette vision fantasmée de la route est inlassablement étudiée par Franck Michel qui consacre sa carrière à la réalisation d'une anthropologie du voyage⁶⁵, en lien avec les usages des chemins et des routes du monde, l'éloge de « l'autonomadie⁶⁶ », la multiplication des mobilités contemporaines, le nomadisme et l'errance, sous toutes leurs manifestations, afin de redécouvrir un autre sens au voyage, une pratique découlant du

⁶⁴ Michel Maffesoli, *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*, Paris, Librairie Générale Française, 1997, p. 14.

⁶⁵ Franck Michel, *Routes, éloge de l'autonomadie : une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*, Québec, Presse Universitaire de l'Université Laval, 2009 ; Franck Michel, *Voyage au bout de la route : essai de socio-anthropologie*, La Tour d'Aigues, De l'Aube, 2004 ; Franck Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, Québec, Presse Universitaire de l'Université Laval, 2004 ; Franck Michel, *L'autre sens du voyage : manifeste pour un nouveau départ*, Paris, Homnisphères, 2003.

⁶⁶ L'autonomadie est une philosophie utopique destinée aux voyageurs libres. Cette notion est développée par Franck Michel depuis une décennie, au cours de ses voyages et de ses ouvrages. Les deux termes (autonomie et nomadisme) qui la compose, « renvoient à l'indépendance d'esprit, à la liberté d'expression et à la libre circulation des idées, des personnes, bien avant celle des marchandises » dans Franck Michel, « De l'utopie à l'autonomadie, un autre voyage est possible ! », *Études caribéennes*, 37-38 (août-décembre 2017) [En ligne], <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/11151> (Page consultée le 21 mars 2018).

mythe de la route. L'anthropologue est également responsable de l'association sans but lucratif *La croisée des routes*⁶⁷, en charge de l'ancienne revue annuelle *L'autre voie*⁶⁸, dont les publications sont relatives aux formes de mobilités, de tourisme, de voyage et de nomadisme. Ces publications reflètent une approche sans cesse renouvelée des notions d'authenticité de l'expérience vécue et d'altérité (cet autre rencontré dans un ailleurs lointain) pour un désir d'ailleurs sans compromission : le *voyage autrement*⁶⁹. Il est donc question d'étudier les symboles et les perceptions qu'évoque la route dans l'imaginaire collectif, lesquels sont perçus et vécus de l'intérieur (si j'ose dire) par l'anthropologue au cours de ses voyages en Asie.

En général, l'état actuel des connaissances sur les routes et les circuits touristiques est fortement limité. Il est quasiment absent en ce qui concerne les dimensions patrimoniales et écologiques des routes et des circuits touristiques. Cependant, on peut retenir des rapports officiels gouvernementaux parce qu'ils représentent un apport informatif important quant à la genèse des routes et des circuits touristiques au Québec et à l'appréciation des équipements touristiques par le visiteur. D'abord, il convient de mentionner la *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*⁷⁰ de Simon Trépanier et Jacinthe Dumoulin, laquelle écrivit un article sur le même sujet, publié

⁶⁷ Franck Michel, *La croisée des routes* [En ligne], <http://www.croiseedesroutes.com/franck-michel-asso-deroutes-detours> (Page consultée le 21 mars 2018).

⁶⁸ Franck Michel, *L'autre voie* [En ligne], <http://www.croiseedesroutes.com/revue-lautre-voie> (Page consultée le 21 mars 2018).

⁶⁹ « L'objectif de Déroutes & Détours est encore de promouvoir, grâce à l'outil pédagogique et au combat pour la liberté de circulation pour tous, une véritable éducation au voyage, au tourisme responsable, au respect des autres et des ailleurs. [...] Notre intention ici n'est pas de prétendre changer le monde mais simplement de le voir avec d'autres yeux, de l'arpenter avec plus de curiosité et de modestie, bref de respecter ses habitants dans leurs différences afin de ne plus (seulement) prendre mais (surtout) apprendre d'eux. Et inversement. Car il s'agit aussi, pour tous, d'échanger pour mieux changer. De tisser sur la toile de nouveaux liens et débats sur une échelle plus humaine que marchande. De nous interroger sur le sens, l'essence et l'effervescence des tourisms et des mobilités. Et puis, pourquoi pas, de vivre et de voyager autrement afin d'imaginer et de bâtir, dès demain, un autre "vivre-ensemble" plus fraternel » dans *Déroutes & Détours* [En ligne], <http://www.deroutes.com/index.htm> (Page consultée le 11 novembre 2010).

⁷⁰ Jacinthe Dumoulin (ministère du Tourisme du Québec) et Simon Trépanier (ministère des Transports du Québec), *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, Québec, Direction des communications du ministère des Transports, 2006, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/programmes/routes.pdf> (Page consultée le 19 septembre 2017).

dans la revue *Teoros*, en 2003⁷¹. Dumoulin y explique la genèse des routes et des circuits touristiques signalisés et officiellement reconnus en vertu du programme gouvernemental du Québec.

En outre, il faut s'intéresser à la recherche quantitative réalisée par la Chaire de tourisme Transat École des Sciences de la Gestion (ESG) de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Elle brosse un portrait plutôt complet du touriste automobile⁷², en mettant l'accent sur son degré de satisfaction vis-à-vis de l'offre touristique qui lui est faite. Par ailleurs, l'étude prône une promotion plus active du programme des routes et des circuits touristiques. Elle suggère également d'harmoniser les outils informationnels, soit de développer des sites internet pour chaque route et circuit touristiques, de même qu'une application mobile, de manière à améliorer l'identité visuelle du produit « Routes et circuits touristiques officiels ». Enfin, elle propose un meilleur encadrement de l'expérience du touriste *in situ*, ce qui aurait pour action d'en enrichir considérablement tant le contenu que la perception des lieux. Il est question d'enrichir le trajet d'une application mobile géoréférencée qui mettrait des contenus informatifs ou ludiques à la disposition des visiteurs et de mettre en place des zones wi-fi le long du parcours.

Ces deux études officielles ont l'avantage de présenter des résultats ethnographiques, comme réponse à des questionnements précis relatifs à l'usage des routes et des circuits touristiques et aux profils des touristes automobiles qui y circulent. Elles constituent une source pertinente regroupant un recueil de données sur la fréquentation des touristes, leur réception des patrimoines naturel et culturel, leur satisfaction face aux équipements et aux infrastructures mis à leur disposition,

⁷¹ Jacinthe Dumoulin, « Les routes touristiques au Québec : de la conception à la signalisation », *Téoros*, vol. 22, n° 2 (2003), p. 34-40 [En ligne], <http://journals.openedition.org/teoros/1763> (Page consultée le 6 mars 2018).

⁷² Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volets 1, 2, 3, 4, 5 et 6, Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, juin 2012-avril 2013, Montréal, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/publication/etude-programme-signalisation-routes-circuits-touristiques-quebec-318.html?categorie=127> (Page consultée le 7 février 2018).

l'appréciation de leur expérience générale de visite, leur connaissance du Programme des routes et des circuits touristiques de la province, etc. Elles sont une base de réflexion pour toute recherche sur le sujet.

Autrement, il convient de mentionner l'ouvrage *Les routes touristiques*, référencé en Géographie et dirigé par Laurent Bourdeau et Pascale Marcotte⁷³. Les 19 auteurs issus de sept pays ayant participé à l'élaboration de ce collectif multidisciplinaire (histoire, géographie, sociologie, ethnologie, littérature, psychologie, marketing) abordent le rôle et la perception de la route touristique à divers endroits et époques, son impact dans le développement économique et social des régions où elle est implantée, son apport dans la protection des patrimoines culturel et naturel, par exemple. En rapport avec cet ouvrage, un numéro des *Cahiers de géographie du Québec* réunissant 24 articles, intitulé : « Routes touristiques : lire le passé, lier l'avenir »⁷⁴, a aussi été dirigé par Laurent Bourdeau et Pascale Marcotte, en 2013.

La littérature scientifique n'offre pas de recherches centrées sur la question des routes et des circuits touristiques. Celle-ci apparaît toujours comme une thématique secondaire traitée au détour d'un sujet principal autre. Ainsi, les routes et les circuits touristiques sont étudiés en rapport avec autre chose, par exemple, avec le mythe (principalement littéraire) de la route et les figures de nomades qu'il engendre au cours de l'histoire, avec l'expérience du voyage, les mobilités pratiquées ou, simplement, en qualité de levier économique et social de la région d'accueil. De plus, aucune des sources précédemment citées et utilisées comme support à l'élaboration d'un état des connaissances sur le sujet des routes et des circuits touristiques ne présente de cadre théorique sur la question. Par conséquent, l'étudiante-chercheuse se propose de combler ce manque. La construction d'un cadre théorique sur le sujet des routes et des circuits touristiques est soutenue par la présentation des résultats de collecte de données, effectuée

⁷³ Laurent Bourdeau et Pascale Marcotte, dir., *Routes touristiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015.

⁷⁴ Laurent Bourdeau et Pascale Marcotte, dir., « Routes touristiques : lire le passé, lier l'avenir », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 57, n° 162 (décembre 2013), p. 327-526. *Érudit* [En ligne], <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2013-v57-n162-cgq01512/> (Page consultée le 7 mars 2018).

pour la recherche doctorale. Le cadre théorique est posé comme référence analytique. Les résultats interprétés sont présentés comme reflet de la réalité du phénomène étudié. Ainsi superposés, ces deux aspects de la recherche permettent d'établir des différences remarquables entre la théorie et la pratique. Ils servent également à répondre aux objectifs et aux questions de recherche posés par la problématique d'un sujet contextualisé dans la modernité liquide.

De l'état des connaissances à la critique des sources : le concept de culture

La question générale de recherche s'inscrit dans le contexte actuel qualifié de « modernité liquide » par le sociologue polonais Zygmunt Bauman. La modernité liquide⁷⁵ ou seconde modernité succède à la modernité solide au sens de liquéfaction, de dé-structuration. Dans *Liquid Modernity*, Bauman explique de quelle manière nous avons migré de la modernité, lourde et solide, basée sur le matériel, à une modernité, légère et liquide, basée sur le logiciel⁷⁶. Flexible, précaire et soumise à une évolution effrénée et perpétuelle, la société liquide semble dépourvue de structures (qui limitent les choix individuels) et d'institutions stables (qui veillent au maintien des traditions et modes de comportement acceptable). L'individu est ballotté par des forces économiques et sociales qui le contraignent à s'adapter en permanence à une « conjoncture » en redéfinition permanente. Le nomadisme devient un trait général de l'homme liquide⁷⁷ tandis qu'il circule à travers sa propre vie comme le ferait un touriste. Celui-ci est contraint d'épouser les changements sociaux constants qui se répercutent dans sa sphère intime, comme autant d'ondes progressives à mouvement oscillatoire sur une surface liquide. À cet effet, il se voit pratiquer un nomadisme physique et mental faisant de lui un touriste endotique qui

⁷⁵ Zygmunt Bauman, *Culture in a Liquid Modern World*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Polity Press, 2011 ; Zygmunt Bauman, « From Pilgrim to Tourist : A Short History of Identity », Stuart Hall et Paul Du Gay, dir., *Questions of Cultural Identity*, Londres, Thousand Oaks, Californie, Sage, 1996, p. 18-36, New York University [En ligne], <https://www.nyu.edu/classes/bkg/tourist/Baumann-pilgrim-tourist.pdf> (Page consultée le 7 novembre 2017) ; Zygmunt Bauman, *L'amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes*, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004 (2003) ; Zygmunt Bauman, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995) ; Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2013 (2005) ; Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010a (1998) ; Zygmunt Bauman, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Le Seuil, 2007 ; Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Blackwell, 2000.

⁷⁶ Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Blackwell, 2000, p. 8.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 13.

voyagerait à l'intérieur de sa propre vie, lui-même devenant un autre voire des autres, au fil des expériences multiples que lui impose la société liquide. De ce fait, il cumule différents types de relations professionnelles et personnelles, d'emplois, de familles, parfois organisés ou oubliés dans des bulles spatio-temporelles, cultivant ainsi une certaine mobilité schizophrénique de plus en plus déroutante et rapide au fur et à mesure que s'accélère l'évolution de la société liquide. Ainsi, la modernité liquide décrit un monde assujéti au phénomène de globalisation, qui impose une mobilité et un changement perpétuels. Le concept de modernité liquide constitue le fil conducteur de la recherche doctorale, axée sur la découverte de l'espace patrimonialisé, par le biais de la route et du circuit touristiques, et sur l'expérience touristique du monde.

Le cadre géographique de la recherche

Le terrain de la collecte de données se limite à la province de Québec, choisie au regard de l'abondance de ses patrimoines et de ses ressources naturelles. L'industrie touristique y occupe une place très importante, du point de vue de l'économie. Le Québec est la plus grande province du Canada, avec 1 667 441 km² de superficie. À ce jour, il abrite sur son sol 28 parcs nationaux totalisant une superficie de 42 765, 55 km², ce qui représente 2,5 % du territoire. À ces parcs nationaux, s'ajoute le parc marin du Saguenay-Saint-Laurent d'une superficie de 1 246 km². La province héberge, également, un réseau de 21 réserves fauniques : 17 territoires totalisent près de 67 000 km² et quatre réserves fauniques s'étendent sur près de 500 km linéaires de rivières à saumon. Elle offre un large éventail de ressources naturelles, d'écosystèmes et d'activités touristiques à visiter à une majorité de touristes locaux, nationaux et internationaux, dont la circulation sur le territoire est facilitée par l'un des réseaux routiers les plus denses du monde, puisque l'on compte environ 228 300 km d'autoroutes, de routes nationales, régionales, de rues et de chemins locaux.

La méthode de recherche

Un sujet d'étude dont les idées principales sont la route, les mobilités et les pratiques touristiques, le rapport au patrimoine, la rencontre des autres ou l'introspection

identitaire exige un va-et-vient constant entre ces différentes notions, mais surtout entre le terrain, les données et la théorie. Ce mouvement qui imprime le rythme de construction de la thèse se répercute aussi bien, dès le départ, sur la manière d'aborder le terrain. Les touristes sont amenés à transiter d'un lieu à d'autres. Ils sont, de ce fait, des entités mobiles qu'il convient de suivre, d'un site à l'autre, d'intercepter sur leurs flux de circulation.

La méthode employée est de type qualitatif, donc interprétatif, afin de comprendre les significations que les touristes donnent à leurs expériences touristiques. Il s'agit, plus précisément, de l'observation participante, une méthode d'étude ethnologique, initiée par l'anthropologue américain Franz Boas et le Polonais Bronislaw Malinowski⁷⁸, au début du XX^e siècle. L'observation participante plonge le chercheur en immersion prolongée sur son terrain, facilitant sa rencontre avec l'autre, en réduisant la tendance naturelle à l'ethnocentrisme.

De plus, l'ethnographie multi-située et la technique du *Following* ou *Tracking*, élaborées par l'anthropologue américain George E. Marcus, s'imposent naturellement comme méthode d'observation directe supplémentaire, pour constituer le recueil de données. S'il est incontestable que l'ethnographie traditionnelle ait pu être multi-située, dans les recherches impliquant l'étude des logiques culturelles tant prisées par l'anthropologie, c'est George E. Marcus qui la théorise dans son célèbre article, « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », publié en 1995⁷⁹, dont il existe une traduction française dans l'ouvrage collectif, intitulé : *L'engagement ethnographique*⁸⁰. L'ethnographie multi-située emploie la

⁷⁸ C'est avec l'introduction des *Argonautes du Pacifique occidental* paru en 1922 que Bronislaw Malinowski questionne l'importance jusqu'alors accordée au travail de terrain scientifique. Il expérimente cette méthode de l'observation participante, lors d'un séjour de deux ans (1915-1916 et 1918) chez les Mélanésien des îles Trobriand, au nord-est de la Nouvelle-Guinée. Isolé, sans autre contact que la fréquentation quotidienne des indigènes, il acquiert une connaissance parfaite de leur langue vernaculaire. Malinowski est indiscutablement associé à la naissance des méthodes de terrain intensives qui ont révolutionné la méthode anthropologique.

⁷⁹ George E. Marcus, « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24 (octobre 1995), p. 95-117.

⁸⁰ George E. Marcus, « Ethnographie du/dans le système-monde. L'émergence d'une ethnographie multi-située », Daniel Céfai, dir., *L'engagement ethnographique*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 371-395.

méthode traditionnelle à divers endroits dans l'espace et le temps. Elle consiste à suivre en parallèle plusieurs terrains, plusieurs acteurs, plusieurs objets dans plusieurs lieux. Elle exige des allers-retours fréquents entre la vision théorique et le terrain, contrairement à ce qui est le cas lors des longues permanences sur des terrains éloignés. Une ethnographie multi-située peut suivre une « chose » comme un produit particulier, les histoires ou les rumeurs qui apparaissent dans des endroits « multiples » et dans les périodes de temps « multiples », les métaphores qui apparaissent dans des endroits ethnographiques « multiples » ou, même, les biographies de différentes personnes ou différents groupes pendant qu'ils se déplacent dans l'espace et le temps. Elle privilégie l'observation et la prise en compte de plusieurs sites, leur comparaison et leur traduction, leurs différents niveaux d'interaction, l'examen des trajectoires mouvantes des gens, des récits et des objets. Cette ethnographie vise à cartographier les sites où les mécanismes de la mondialisation s'expriment dans les pratiques culturelles de la vie quotidienne⁸¹. Cette méthode semble donc tout à fait indiquée pour mener la présente recherche doctorale. En effet, il s'agit de juxtaposer différents sites ; l'essentiel étant de « pister » le touriste, cet atome mobile, pressé de traverser des territoires et des cultures, à des fins de loisirs. Dans le développement de l'analyse, le choix de cette pratique méthodologique est justifié en cinq points : la flexibilité de la méthode, l'impératif de mobilité, l'exploration des mondes vécus des touristes participants, la cartographie du monde et la mise en contact des lieux de production culturelle. Cette méthode a été mise à profit en vue de suivre les découvertes que font les touristes sur eux-mêmes, les autres, le territoire, les patrimoines et le monde.

Logique d'espace mouvant de l'ethnographie⁸², le *Following* ou *Tracking* est une technique utilisée afin d'étudier les origines du phénomène de la rencontre touristique (avec soi, les autres et les patrimoines), ses manifestations, ses ramifications à l'échelle de la culture et de la société québécoise, ainsi que son évolution au sein du tourisme actuel,

⁸¹ Laurier Turgeon, dir., *Regards croisés sur le métissage*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 214.

⁸² George E. Marcus, « Au-delà de Malinowski et après *Writing Culture* : à propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie », *Ethnographiques.org*, n° 1 (avril 2002), p. 4 [En ligne], http://www.ethnographiques.org/spip.php?page=article&id_article=51 (Consultée le 8 juin 2017).

imprégné par les mouvances perpétuelles de la modernité liquide, ce système-monde auquel le touriste est subalterne. L'essence de l'approche méthodologique a consisté à faire le *Following* ou *Tracking* de cet effet de rencontre avec le touriste, tandis que l'étudiante-chercheuse conduisait son automobile de site en site, à la croisée des touristes et des patrimoines.

Ainsi, la problématique, le cadre théorique et méthodologique proposent une réflexion qui tend vers l'ébauche d'une étude culturelle du tourisme automobile au Québec, en contexte de modernité liquide. La recherche qualitative orientée sur l'ethnographie multi-située, comme mode d'observation participante et comme méthode de collecte de données, conduit à identifier des phénomènes de transformations socioculturelles observées directement sur le terrain : l'intérêt des touristes au Québec pour la découverte patrimoniale du territoire et leur préoccupation des enjeux environnementaux, à travers la pratique de la route et du circuit touristiques au Québec.

Présentation des chapitres

La recherche doctorale permet d'interroger la façon de voyager du visiteur. À cet égard, il convient de comprendre de quelle manière l'automobilité le conduit à renouer avec la tradition du voyage libertaire tandis qu'il nomadise d'un patrimoine à d'autres et d'un site d'exploration à d'autres. Il importe, notamment, d'investiguer afin de savoir si cette tradition du voyage suscite en lui une quelconque pratique touristique à visée identitaire. En outre, il apparaîtra que le voyage produit une pluralité d'expériences, nécessaires à la transcendance de l'expérience touristique ordinairement pratiquée comme simple bulle de loisirs et de découverte culturelle. Partir ailleurs s'inscrit dans une démarche de retraite vers l'authentique inviolée des autres et des territoires de façon à sublimer le vécu touristique en une expérience de soi et de son présent. Le sujet de recherche porte sur la découverte des patrimoines du Québec au moyen de l'exploration des routes et des circuits touristiques officiels, en tant que destinations touristiques de proximité. L'analyse est développée en cinq chapitres.

Le « chapitre 1. La problématique d'ensemble de la recherche » établit le contexte général, identifie les problèmes de recherche, développe les objectifs de la recherche, et présente les questions de recherche.

Puis, le « chapitre 2. Le cadre théorique de la recherche » fait le point sur les aspects sémantiques, factuels et théoriques du phénomène de tourisme, de la notion de patrimoine et du concept de culture. Cette présentation permet d'étudier la distinction touriste/voyageur, les déclinaisons de la figure du touriste et la valeur accordée à l'expérience touristique pratiquée par le visiteur, relativement au phénomène du tourisme. Par la suite, la notion de patrimoine collectif est envisagée par le biais de la mythologie de la route et de la sociologie des « *homeless men* ». Il s'agit de démontrer qu'en raison de sa nature, de l'histoire et des symboles qui y sont attachés, la route est génériquement un patrimoine et particulièrement un objet patrimonial. Enfin, le concept de culture sociale insère la *Liquid Modernity* du sociologue polonais Zygmunt Bauman, afin de penser les principes qui régissent les sociétés contemporaines.

La manière dont les touristes participants de la collecte de données se perçoivent, circulant sur des routes et des circuits touristiques du Québec, définit leur appréhension de l'expérience touristique vécue. Tous s'affirment « uniquement », soit dans leur propre individualité, endossant différentes figures alternatives du touriste comme s'il s'agissait d'habits, de statuts qu'il est possible d'enfiler et d'ôter à volonté. En dépit de ces endossements schizophréniques, ils partagent une réalité commune : l'effet de rencontre et la notion du vivre ensemble, en dehors de l'enclosure et de l'assignation à résidence qu'impose la bulle sociétale. Voyager sur la route leur permet de se redéfinir, en tant que soi, à travers une expérience touristique qui se rapproche de l'éthique du désert, laquelle engendre une « expérience de l'Être », tandis qu'ils nomadisent d'une destination à d'autres, à la recherche d'un centre qui apportera du sens et de l'authenticité à leur cheminement. Outre la voie, relativement, mystique du pèlerin, l'expérience touristique peut trouver du sens lorsqu'elle est basée sur l'émerveillement de la découverte plutôt que sur l'extase méditative indexée à une perception symbolique du monde. En fin de chapitre,

l'expérience touristique est mise en perspective, parce que le voyage automobile sur la route se coordonne à la modernité liquide, un concept qu'analyse le sociologue polonais Zygmunt Bauman, dans ses travaux, depuis plusieurs décennies. La modernité liquide décrit les mobilités sociales et culturelles agitant les sociétés postmodernes au sein desquelles chacun se doit d'être nomade, car contraint au changement perpétuel. Il est d'ailleurs démontré que le concept de modernité liquide explique les causes qui conduisent à l'éclosion de statuts multiples œuvrant à l'intérieur du touriste.

Le « chapitre 3. Le cadre méthodologique de la recherche » développe et justifie la méthodologie utilisée pour encadrer la collecte de données. Il présente également les routes et les circuits touristiques sélectionnés, notamment sous forme de cartes géographiques ; celles-ci comportant le trajet effectué, les sites visités et les rencontres avec les touristes participants ayant collaboré à la collecte de données.

Tous les touristes participants partagent cette idée du voyage comme un mode d'immersion dans la culture visitée, comme un moyen de se laisser pénétrer par elle, comme une mise en contact avec les autres, et même avec soi, dans une tentative de conquérir son identité. Dans une certaine mesure, l'intensité de l'expérience, que vit le visiteur au cours de son voyage, est composée d'autant de singularités, qui lui renvoient le caractère imparfait et éphémère de son existence, tout en la revalorisant grâce à l'éclat, exceptionnellement, positif que revêt la pratique touristique.

Le « chapitre 4. Le déroulement de la collecte de données » s'apparente à un récit narratif basé sur l'examen attentif et la transcription de données brutes, telles que le journal de bord et les notes de terrain, illustré avec les cartes géographiques des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés pour l'investigation ethnographique : le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France, la Route du Fjord, la Route des Vins Brome-Missisquoi et le Circuit du Paysan. Puis, un tableau résume les lieux de la rencontre des touristes participants de la collecte de données avec l'étudiante-chercheuse et la date de l'entrevue semi-dirigée enregistrée sur caméra. Ces informations font nécessairement

suite au Chapitre 3 sur la présentation de la méthodologie de la recherche qualitative et précède logiquement le Chapitre 5 qui rend compte des résultats.

Le « chapitre 5. La présentation des résultats » introduit l'analyse et l'interprétation des résultats de la collecte de données. Ceux-ci permettent de confirmer que la route et le circuit touristiques sont utilisés comme instruments de l'expérience touristique et de quête identitaire par les visiteurs.

Patrimoine et *museum*, la route et le circuit touristiques soutiennent la mise en exposition des définitions sociales, historiques, culturelles et géographiques des territoires qu'ils traversent par l'entremise de sites d'intérêt touristique, lesquels sont cristallisés par toute la procédure, en *muséalia*. Espace de visites et d'échanges, ils servent à explorer des territoires mis en scène à des fins de préservation des écosystèmes. La séduction comme outil de prise de conscience écologique demeure un moyen privilégié d'atteindre les publics. Elle transcende la route et le circuit touristiques en machines désirantes. Mais en réalité, elle s'opère au sein du visiteur tandis qu'il pratique l'espace, croise la beauté des panoramas, teste la qualité et la diversité des attraits touristiques dispersés le long des routes et goûte à la culture hôte. Donc, le territoire s' imagine et se découvre au visiteur, tel un corps organique consommé (au sens propre comme au sens figuré), lui-même devenu un corps mobile nourri de la substance de la terre qu'il explore, au cours d'un itinéraire touristique souvent animé par des activités de dégustation et des présentations de produits locaux. La route et le circuit touristiques servent à la production des corps. Ils mettent en contact le touriste avec l'altérité intérieure et extérieure, une altérité exotique littéralement ingérée et assimilée à son soi, pour la sublimer en un fait endotique. Instruments d'introspection et de rapprochement du visiteur avec l'ailleurs et les autres, la route et le circuit touristiques sont une médiation culturelle de la rencontre. Ce faisant, l'action de les pratiquer devient la circonstance ludique et sincère d'une construction intime d'un soi révélé au contact de l'altérité, authentiquement entier, composé d'identités liquides dans un monde en révolution.

La recherche doctorale démontre que les activités touristiques proposées le long des routes et des circuits touristiques sont autant de signes de la révolution en cours, au même titre que les mesures mises en place, par les gouvernements et les institutions culturelles et scientifiques, visant à réduire l'impact néfaste des activités humaines sur l'environnement. Il y a, pour ainsi dire, tout un éventail d'actions en ce sens qui éclatent partout dans le monde au même moment, constituant ainsi les prémices d'une ère nouvelle dans l'Histoire des hommes, que j'ai nommée modernité consciente. Elle succède à la modernité liquide de Zygmunt Bauman. Pour le sociologue, le touriste est la figure par excellence d'un individu évoluant dans une société liquide ; son but étant la recherche systématique et consciente de l'expérience de la nouveauté et de la différence, selon une logique de consommation effrénée.

Globalement, la route incarne l'autoroute menant à soi, par les détours de l'ailleurs et des autres. Il convient donc de se pencher sur la question de la construction intime de soi, en contexte de modernité liquide, puisque l'air du temps, la société et l'époque sont autant de variables pesant sur ce processus. Par conséquent, il est essentiel d'observer les événements et les tendances caractéristiques de notre ère, aujourd'hui, simples esquisses des acquis et des évidences de demain. *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines* se présente comme une voie de réflexion du phénomène touristique de la rencontre, devenu partie intégrante du quotidien et de la construction d'un soi hybride, sujet d'une ethnologie nécessaire à l'herméneutique de notre temps.

CHAPITRE 1

LA PROBLÉMATIQUE D'ENSEMBLE DE LA RECHERCHE

La politique des routes et des circuits touristiques du Québec repose principalement, depuis 1985, sur le Programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques. Le document *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, rédigé par Jacinthe Dumoulin (ministère du Tourisme du Québec) et Simon Trépanier (ministère des Transports du Québec), paru en 2006, en évoque les directives. Il s'agit actuellement du seul document officiel publié qui expose la politique de création et de gestion des routes et des circuits touristiques du Québec. Ce statut d'unicité fut confirmé par madame Marie-France Fusey, responsable des programmes de signalisation touristique au ministère du Tourisme du Québec, à l'occasion d'échanges électroniques et téléphoniques ayant eu lieu le 16 juillet 2014, le 8 octobre 2015 et le 13 octobre 2015. En outre, la consultation de ce document contribue, de manière significative, à l'élaboration du contexte général dans lequel s'inscrit la genèse des routes et des circuits touristiques du Québec.

Avant tout autre développement, il convient de présenter les définitions de la route et du circuit touristique. Effectivement, dans le cadre du programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques, Tourisme Québec et le ministère des Transports les appréhendent, comme suit : « Une route ou un circuit touristique correspond [*sic*] à un trajet à suivre pour atteindre une destination en passant par un certain nombre de sites touristiques ouverts aux visiteurs, le long d'un chemin pittoresque où des

services sont disponibles¹ ». De plus, « quand le trajet est en boucle, c'est-à-dire que le départ et l'arrivée se font au même point, on l'appelle circuit ; et si les points de départ et d'arrivée sont différents, on l'appelle route² ».

1.1 LE PROGRAMME GOUVERNEMENTAL DE SIGNALISATION DES ROUTES ET DES CIRCUITS TOURISTIQUES : UNE MISE EN TOURISME DU TERRITOIRE

En 1992, le ministère du Tourisme produisit un guide destiné aux organisations de voyages étrangères. Il proposait cinq grands circuits touristiques régionaux dont l'appellation et la planification des itinéraires furent l'aboutissement d'une étroite concertation avec les régions.

En 1995, l'offre commerciale touristique des régions reposait sur les routes et les circuits touristiques. On estime que 13 des 18 guides touristiques régionaux élaborés par les Associations touristiques régionales (ATR) présentaient plus de soixante routes et circuits touristiques. À thématiques historiques, archéologiques, naturelles ou panoramiques, les itinéraires différaient d'une région à une autre, afin de refléter les spécificités culturelles et territoriales des terres qu'ils traversent. Ils se présentaient sous forme d'un trajet linéaire (route), en boucle (circuit) ou d'un circuit pédestre. Toutefois, aucun ne bénéficiait d'une signalisation qui aurait permis aux visiteurs de les emprunter.

En 1996, les régions se sont adressées au ministère des Transports et au ministère du Tourisme, car elles désiraient améliorer la promotion des richesses touristiques de la province pour ceux qui empruntaient les routes québécoises. L'objectif était d'attirer et de retenir la clientèle de passage dans le but de créer une activité touristique permanente par une signalisation adaptée aux itinéraires touristiques. À ce titre, le ministère du

¹ Jacinthe Dumoulin, « Les routes touristiques au Québec : de la conception à la signalisation », *Téoros*, vol. 22, n° 2 (2003), p. 34-40 [En ligne], <https://journals.openedition.org/teoros/1763> (Page consultée le 21 mai 2018).

² *Ibid.*

Tourisme et le ministère des Transports, en collaboration avec les Associations touristiques régionales associées du Québec (ATR associées du Québec), eurent recours à la signalisation touristique sur les routes du Québec.

Néanmoins, le programme de signalisation touristique routière était déjà composé de trois volets : en 1985, la signalisation d'accueil aux principales portes d'entrée du Québec et des régions touristiques ; dès 1988, la signalisation des équipements touristiques privés relatifs aux attraits, activités et hébergements ; en 1992, la signalisation des services d'essence et de restauration présents sur les autoroutes. Quoique très appréciées, ces différentes signalisations touristiques routières ne semblaient pas répondre de manière satisfaisante à la volonté du milieu de signaler plus particulièrement certaines routes et certains circuits touristiques. Par conséquent, un nouveau programme de signalisation fut expérimenté par les deux ministères, à l'occasion de deux projets pilotes menés de 1996 à 1999 sur le Chemin du Roy dans le secteur de Portneuf et sur la Route des Navigateurs dans le Bas-Saint-Laurent³.

En 2012, le Programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec fut révisé à la demande du ministère du Tourisme en collaboration avec le ministère des Transports et les ATR associées du Québec.

L'objectif principal est d'analyser les différentes problématiques recensées afin d'actualiser le programme pour qu'il réponde adéquatement aux besoins de la clientèle touristique, des promoteurs, des associations touristiques régionales et des autres organismes impliqués⁴.

³ Jacinthe Dumoulin (ministère du Tourisme du Québec) et Simon Trépanier (ministère des Transports du Québec), *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, Québec, Direction des communications du ministère des Transports, 2006, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/programmes/routes.pdf> (Page consultée le 19 septembre 2017).

⁴ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 1 : « Inventaire et analyse comparative des routes touristiques québécoises, canadiennes et étrangères », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, juin 2012, p. 1, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-1-rapport-routes-touristiques-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

En fait, il s'agissait d'identifier les obstacles à la réception adéquate des patrimoines promus le long des routes et à l'utilisation des équipements mis à la disposition des visiteurs. La révision devait permettre d'actualiser le programme, afin qu'il réponde aux besoins de la clientèle touristique, des promoteurs, des ATR et des autres organismes partenaires impliqués.

Pour ce faire, une vaste recherche, en six volets, intitulée : *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*⁵ fut réalisée par la Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, en 2013, à la demande des ministères du Tourisme et des Transports. Elle effectue un inventaire et une analyse comparative des routes et des circuits touristiques au Québec, dans les autres provinces et à l'étranger, ainsi que de leur programme de signalisation des routes et des circuits touristiques. Elle collecte et étudie également les besoins et les attentes de l'industrie touristique par rapport au programme gouvernemental. Elle évalue le niveau de satisfaction de la clientèle touristique et les retombées. De ces éléments, elle opère un diagnostic du programme de signalisation touristique avant d'en faire émerger des pistes d'amélioration.

Le rapport de l'étude dénombre 115 routes recensées, dont 28 signalisées, en vertu d'un programme gouvernemental au Canada et 114 routes recensées, dont 15 officielles, signalisées en vertu du programme gouvernemental au Québec⁶. Les 15 routes et circuits touristiques officiellement reconnus, à l'époque, au Québec sont les suivants :

- (1) Circuit du Paysan (Montérégie) ;
- (2) Route des Navigateurs (Bas-Saint-Laurent, Centre-du-Québec, Chaudière-Appalaches) ;
- (3) Route des Frontières (Bas-Saint-Laurent) ;

⁵ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volets 1, 2, 3, 4, 5 et 6, Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, juin 2012-avril 2013, Montréal, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/publication/etude-programme-signalisation-routes-circuits-touristiques-quebec-318.html?categorie=127> (Page consultée le 28 février 2018).

⁶ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 1 : « Inventaire et analyse comparative des routes touristiques... », p. i.

- (4) Chemin des Cantons (Cantons-de-l'Est) ;
- (5) Chemin du Terroir (Laurentides) ;
- (6) Route des Montagnes (Charlevoix) ;
- (7) Route du Richelieu (Montérégie) ;
- (8) Route de la Nouvelle-France (Québec) ;
- (9) Route des Sommets (Cantons-de-l'Est) ;
- (10) Route des Rivières (Mauricie) ;
- (11) Route du Fjord (Saguenay-Lac-Saint-Jean, Manicouagan) ;
- (12) Route du Fleuve (Charlevoix) ;
- (13) Route des Baleines (Manicouagan, Duplessis) ;
- (14) Route des Vins Brome-Missisquoi (Cantons-de-l'Est) ;
- (15) Chemin du Roy (Mauricie, Québec, Lanaudière).

Le but du programme est de diriger les automobilistes circulant sur les grands axes routiers vers une route touristique, afin de mettre en valeur l'offre touristique régionale située le long de cette route et de faire découvrir aux touristes qui l'empruntent des paysages pittoresques, des attraits ou des activités touristiques en lien avec une thématique particulière⁷.

Concernant la structure de la présentation des résultats :

Le premier volet consiste à répertorier les routes touristiques comparables aux routes reconnues par un programme gouvernemental au Québec, au Canada et à l'étranger puis d'en faire une analyse comparative afin de faire ressortir les meilleures pratiques pour les routes québécoises et pour le programme. Plus de 500 routes ont été inventoriées dans 16 destinations au Canada (les 10 provinces) et à l'étranger (États-Unis, France, Espagne, Croatie, Australie et Nouvelle-Zélande)⁸.

Les routes mises en valeur à l'échelle locale ou régionale n'ont pas été prises en compte, à l'exception de celles du Québec. En outre, la récolte des données a

⁷ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 6 : « Diagnostic global et pistes d'amélioration pour le programme », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, avril 2013, p. 2, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-6-diagnostic-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

⁸ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 1 : « Inventaire et analyse comparative des routes touristiques ... ».

exclusivement été effectuée sur les sites internet d'information touristique générale ainsi que sur les sites internet des routes et des circuits touristiques étudiés. La longue liste intitulée « Références de l'inventaire des routes touristiques » placée en fin de document (cette partie est non paginée) en témoigne.

Le deuxième volet répertorie certains programmes étrangers de signalisation des routes touristiques, afin de les comparer au programme québécois et « d'en faire ressortir des pratiques inspirantes⁹ ». Seules 9 destinations ont été retenues sur les 16 recensées dans le volet 1, en raison « du manque de disponibilité de la documentation sur internet et de la difficulté à joindre les organismes impliqués dans la gestion de ces programmes¹⁰ ». L'information recueillie a donc été le fruit d'une collaboration des ministères ou des organismes impliqués dans la gestion de la signalisation¹¹. Les neuf destinations sont les suivantes : la Colombie-Britannique, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, l'Île-du-Prince-Édouard, l'Ontario, les États-Unis, la France, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Le troisième volet dresse un aperçu des tendances pouvant influencer l'évolution du programme québécois de signalisation des routes et des circuits touristiques, telles que :

[...] Certaines tendances de consommation, des segments de clientèles à surveiller, l'évolution des modes de planification de voyage, l'environnement technologique en pleine mouvance et des tendances en matière de produits touristiques rejoignant l'offre des routes touristiques. L'information présentée provient de multiples sources, dont évidemment le Réseau de veille en tourisme qui s'intéresse de près aux tendances touristiques¹².

⁹ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 2 : « Analyse comparative des programmes étrangers de signalisation des routes touristiques par rapport au programme québécois », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, février 2013, p. i, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-2-rapport-programmes-signalisation-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 1.

¹² Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 3 : « Aperçu des tendances pouvant influencer l'évolution du programme québécois de signalisation des routes et des circuits touristiques », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, novembre 2012, p. 1, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne],

Le quatrième volet détaille les intervenants touristiques concernés par le programme de signalisation des routes et des circuits touristiques.

En concertation avec le comité de signalisation des routes et des circuits touristiques, la Chaire de tourisme Transat a élaboré trois questionnaires distincts qui ont été administrés auprès de trois groupes cibles, soit les promoteurs/associations touristiques régionales, les municipalités et finalement les entreprises touristiques situées le long ou à proximité des routes¹³.

L'objectif est d'obtenir l'opinion des intervenants touristiques concernés sur le programme de signalisation, puis sur les routes et les circuits touristiques, quant aux aspects suivants : « la proportion de leur achalandage due à la route, les points forts et points faibles du programme, les pistes d'amélioration envisageables, l'utilisation de la route dans le marketing, la nature des commentaires perçus auprès de leur clientèle, les opinions sur la présente signalisation¹⁴ ». La collecte de données a été effectuée du 31 mai au 22 juin 2012 auprès de 23 promoteurs de routes et d'ATR, de 61 municipalités et de 269 entreprises. Tous ont participé à la collecte de données par courrier électronique¹⁵, exclusivement, via le logiciel de sondages en ligne SurveyMonkey¹⁶.

L'une des principales finalités de l'étude est d'analyser différents aspects du programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec, de manière à s'assurer qu'il réponde adéquatement aux besoins de la clientèle touristique. Ainsi, il faut considérer les routes et les circuits touristiques signalisés constituant un aspect majeur de l'offre touristique. Le Québec en compte 15 à travers 13 régions¹⁷. Cela représente un

<http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-3-rapport-tendances-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

¹³ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 4 : « Rapport des sondages menés auprès des promoteurs, des municipalités, des entreprises touristiques et des associations touristiques régionales (ATR) », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, février 2013, p. 1, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-4-rapport-sondages-intervenants-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. v.

¹⁶ *Ibid.*, p. 5.

¹⁷ À l'hiver 2021, le Québec offre un total de 18 routes et circuits touristiques : Bonjourquebec, *Les routes touristiques officielles* [En ligne], <https://www.bonjourquebec.com/fr-ca/ou-aller/itineraires-et-routes> (Page consultée le 7 janvier 2021).

territoire de plus de 3 800 km d'itinéraires balisés. Ces routes et ces circuits touristiques mettent en valeur l'offre touristique régionale à destination des visiteurs longeant le réseau routier. Dans ce contexte, l'étude menée vise à mesurer l'ensemble des comportements touristiques et le niveau de satisfaction de la clientèle pratiquant les routes et les circuits touristiques du Québec. À cet effet, un sondage web fut effectué auprès de personnes ayant visité l'une de ces routes ou l'un de ces circuits touristiques au cours des trois dernières années. Il s'agit de se renseigner sur la manière dont les visiteurs ont pris connaissance de la route, du détail de leur voyage (durée, nombre de nuitées, types d'attractions visitées, etc.), de leurs dépenses touristiques opérées sur la route ; puis de l'utilisation de la technologie durant le voyage, des expériences antérieures pour ce type de séjour, des caractéristiques des visiteurs et du type de voyage accompli ; enfin, du degré de satisfaction de la clientèle envers les différentes composantes de la route et des améliorations souhaitées par la clientèle¹⁸. Les résultats détaillés de ce sondage, qui évalue les comportements touristiques et le niveau de satisfaction des visiteurs sur les routes et les circuits touristiques du Québec, sont pour ainsi dire l'objet même du cinquième volet de l'étude.

Dans l'étude, il est précisé que l'échantillon est fourni par Tourisme Québec. Il est constitué de personnes ayant fait une demande d'information touristique à l'un des points de services de Tourisme Québec, par téléphone, lors d'une visite à un bureau d'information touristique ou sur leur site internet officiel¹⁹. Néanmoins, il est indiqué que l'échantillon ne peut pas être représentatif de la population touristique totale. La collecte de données s'est déroulée du 26 septembre au 21 octobre 2012. Les personnes y ayant participé pouvaient gagner un iPad d'une valeur de près de 900 \$²⁰. En fin de compte,

¹⁸ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 5 : « Évaluation du niveau de connaissance et de satisfaction des routes touristiques du Québec par la clientèle touristique », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, mars 2013, p. xxiii, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-5-rapport-sondages-clienteles-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

¹⁹ Tourisme Québec, *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca> (Page consultée le 21 novembre 2019).

²⁰ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 5 : « Évaluation du niveau de connaissance et de satisfaction des routes... », p. v.

3 909 personnes ont dûment rempli le questionnaire qui leur a été soumis : 3 390 ont effectivement parcouru une route ou un circuit touristiques signalisés au cours des trois dernières années, 447 n'ont pas pu préciser le nom de la route et ont donc été rejetés de l'échantillon. L'information relative aux routes a ainsi été recueillie auprès de 2 943 personnes²¹.

Le sixième et dernier volet propose une analyse sous forme de tableaux, des forces, des faiblesses, des opportunités et des menaces du programme de signalisation des routes et des circuits touristiques dont découlent des pistes d'amélioration et un ensemble d'actions concrètes à mettre en place²².

L'intérêt de l'*Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec* réside dans le fait qu'elle fait le point sur la relation entre la nécessité d'un développement économique des régions voulu par les acteurs du tourisme (promoteurs, municipalités, entreprises touristiques et ATR) et les attentes de la clientèle en termes d'authenticité, d'enchantement, de découvertes des sites et des panoramas.

Les statistiques élaborées à partir des résultats des deux collectes de données reflètent la complexité des motivations qui animent les acteurs du tourisme et les visiteurs. Les premiers affrontent les difficultés de la mise en valeur de l'ailleurs qu'ils promeuvent, tandis que les seconds confrontent leur fantasme de l'ailleurs à la réalité de leur aventure. La présentation du diagnostic global de cette étude, dans ce qui suit, sert de contexte réflexif à l'introduction ultérieure des résultats de la recherche doctorale.

²¹ *Ibid.*, p. vi.

²² Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 6 : « Diagnostic global et pistes d'amélioration pour le programme », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, avril 2013, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTF/Volet-6-diagnostic-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

La première collecte de données, effectuée du 31 mai au 22 juin 2012, avait pour cible 23 promoteurs de routes et ATR, 61 municipalités et 269 entreprises, tous concernés par le programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec. Les résultats sont classés par type d'intervenants dans le quatrième volet : (1) les promoteurs ; (2) les municipalités et (3) les entreprises.

(1) Les promoteurs jugent très pertinent d'être présentés dans divers outils d'information, ainsi que dans les lieux d'accueil et d'information touristique. En outre, 61,9 % d'entre eux estiment très pertinent pour la route touristique de posséder une ou plusieurs qualités intrinsèques²³. Ils sont 42,9 % à être « tout à fait d'accord » et 52,4 % à être « assez d'accord » que les noms des routes devraient obligatoirement faire l'objet d'un enregistrement comme marque de commerce de manière à en protéger l'appellation. De plus, 26,3 % des promoteurs interrogés affirment être « tout à fait d'accord » et 42,1 % semblent « assez d'accord » pour qu'une région puisse posséder plus d'une route sur une même thématique générale²⁴. Concernant les qualités intrinsèques du programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec, 57,1 % sont « tout à fait d'accord » et 42,9 % sont « assez d'accord » sur le fait que celles-ci demeurent utiles, afin d'inventorier et de catégoriser l'offre touristique le long des parcours proposés. De surcroît, 60 % sont « tout à fait d'accord » et 35 % sont « assez d'accord » qu'elles facilitent le choix d'une thématique²⁵. Quand il leur a été demandé d'évaluer l'importance qu'ils accordent à différents aspects d'une route touristique, 54,5 % considèrent comme « essentielle » et 40,9 % comme « très importante » la qualité de l'expérience pour le visiteur ; 34,8 % ont répondu que la beauté du paysage, la disponibilité des outils d'information et d'interprétation en lien avec la thématique de la route est « essentielle », alors que 52,2 % estiment chacun de ces aspects comme « très important ». Pour 43,5 %, la présence d'un nombre suffisant de services d'hébergement, de restauration et d'essence tout au long du parcours est « essentielle » et pour 26,1 %, elle est « très importante²⁶ ». Selon 82,6 % des promoteurs, il est « très pertinent » que le nom de la route doive être

²³ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 4 : « Rapport des sondages menés auprès des promoteurs... », p. 8.

²⁴ *Ibid.*, p. 12.

²⁵ *Ibid.*, p. 15.

²⁶ *Ibid.*, p. 17.

cohérent avec la thématique retenue. Par ailleurs, 78,3 % considèrent « très pertinent » que le nom de la route doive être évocateur et identitaire²⁷.

En ce qui a trait aux avantages et aux retombées pour tous les intervenants touristiques affiliés à « une route touristique signalisée », 45,5 % sont « tout à fait d'accord » et 50 % sont « assez d'accord », pour un total de 95,5 %, que celle-ci favorise la mise en valeur des milieux urbains et des cœurs villageois traversés. Ils sont 34,8 % à être « tout à fait d'accord » et 65,2 % à être « assez d'accord », pour un total de 100 %, qu'une route touristique contribue à la valorisation des attraits situés hors des grands axes routiers. Le même pourcentage de promoteurs interrogés affirme qu'une route touristique permet, également, de mieux structurer l'offre touristique et d'améliorer l'expérience des visiteurs. Par la suite, il convient de noter que 23,8 % sont « tout à fait d'accord » et 71,4 % sont « assez d'accord », sur l'idée qu'une route touristique augmente l'achalandage dans les attraits ou les activités touristiques situés à proximité de la route. Elle est donc un facteur important de clientèle pour un total de 95,2 % des promoteurs. Il faut souligner que 36,4 % sont « tout à fait d'accord » et 50 % sont « assez d'accord », pour un total de 86,4 %, qu'une route touristique soit considérée comme un produit d'appel pour la région. À ce titre, 31,3 % sont « tout à fait d'accord » et 43,8 % sont « assez d'accord », donc au total 75 %, sur le fait que la reconnaissance officielle d'une route touristique par le programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec facilite la recherche de partenaires financiers. Pour 78,9 %, une route touristique augmente la durée moyenne de séjour des visiteurs. Selon 73,7 % d'entre eux, elle augmente significativement le niveau d'achalandage touristique vers la région. Plus encore, 68,8 % estiment qu'elle augmente carrément la proportion de visiteurs provenant de l'extérieur du Québec. Enfin, 66,7 % considèrent qu'elle permet de prolonger la saison touristique, ce qui implique que les entreprises touristiques soient aussi ouvertes plus longtemps²⁸ ;

(2) la beauté du paysage est un aspect « essentiel » d'une route touristique pour 46,7 % des municipalités et il est « très important » pour 40 % d'entre elles. Les entrées

²⁷ *Ibid.*, p. 25.

²⁸ *Ibid.*, p. 40.

de la ville ou de l'agglomération sont « essentielles » pour 38,3 % et « très importantes » pour 41,7 %²⁹. Ensuite, les questions posées concernent le degré de satisfaction des municipalités à l'égard des panneaux de signalisation de la route touristique qui traverse leur territoire ; leur désir d'implication dans l'approbation du nom, du pictogramme, du tracé de la route et de l'installation de sa signalisation ; leur avis sur les coûts relevant de la signalisation ; leurs interventions visant à améliorer certains aspects de la route ; les avantages et les retombées des routes ; l'accessibilité de celles-ci aux personnes à capacité physique restreinte et les suggestions d'amélioration du programme³⁰.

En ce qui a trait aux avantages et aux retombées pour les municipalités affiliées à « une route touristique signalisée », un total de 92,8 % estime que les routes touristiques contribuent à mettre en valeur les milieux urbains et les cœurs villageois traversés par les routes. De plus, 98,3 % affirment que les routes touristiques participent à la mise en valeur des attraits situés hors des grands axes routiers. Le même pourcentage considère qu'une route touristique augmente l'achalandage dans les attraits ou les activités touristiques situés à proximité de la route. Pour 89,5 %, celle-ci permet également de mieux structurer l'offre touristique et d'améliorer l'expérience des visiteurs. Selon 92,7 % des municipalités, une route touristique est appréciée comme un produit d'appel pour la région, à tel point que 78,8 % d'entre elles pensent que la reconnaissance officielle d'une route touristique par le programme de signalisation facilite la recherche de partenaires financiers. Pour 73,1 %, une route touristique augmente la durée moyenne de séjour des visiteurs. En outre, 94,9 % estiment que celle-ci augmente significativement le niveau d'achalandage touristique vers la région. Plus encore, 85,2 % considèrent qu'elle augmente carrément la proportion de visiteurs provenant de l'extérieur du Québec. Enfin, selon 78,2 %, elle permet de prolonger la saison touristique, ce qui implique que les entreprises touristiques soient aussi ouvertes plus longtemps³¹ ;

(3) quand il a été demandé aux entreprises de classer différents aspects devant être pris en considération en qualité de critère d'admissibilité d'une route touristique, par

²⁹ *Ibid.*, p. 53.

³⁰ *Ibid.*, p. 51-74.

³¹ *Ibid.*, p. 68.

ordre d'importance, la beauté du paysage est perçue comme « essentielle » par 57,6 % d'entre elles et comme « très importante » par 35,2 %. Ce critère importe donc auprès de 92,8 % des entreprises. Puis, vient la qualité de l'expérience pour les visiteurs estimée comme « essentielle » pour 53,1 % ou « très importante » pour 39,6 %, soit un total de 92,7 % des entreprises. La disponibilité des outils d'information et d'interprétation en lien avec la thématique de la route est « essentielle » pour 33,8 % et « très importante » pour 43,7 %, ce qui représente 77,5 % des entreprises. Dans le même tableau, les autres aspects importants sont le contrôle de l'affichage publicitaire (73,8 %), l'état de la chaussée (67,2 %), la possibilité de faire le trajet de la route en vélo de façon sécuritaire (65 %), la présence d'un nombre suffisant de services d'hébergement, de restauration et d'essence le long du parcours (66,4 %), l'existence d'un organisme de coordination des activités de route (68,9 %), l'accessibilité de la route à tous types de véhicules (64 %), le pavage de la route sur tout le trajet (59,6 %) et l'accessibilité des sites touristiques pour les personnes à capacité physique restreinte (52 %)³². Ensuite, les questions posées concernent la pertinence des critères d'admissibilité du programme ; le degré de satisfaction à l'égard de la promotion et des outils visant la mise en valeur de la route ; les améliorations à apporter à la promotion de la route ; le degré de satisfaction à l'égard des outils favorisant la valorisation de la route ; le degré de satisfaction à l'égard des panneaux utilisés pour signaler les routes touristiques ; les améliorations à apporter aux panneaux ; les avantages et les retombées des routes ; la problématique des technologies mobiles ; l'accessibilité des routes aux personnes à capacité physique restreinte et enfin les suggestions d'amélioration du programme³³.

En ce qui a trait aux avantages et aux retombées pour les entreprises affiliées à « une route touristique signalisée », 88,7 % considèrent qu'une route touristique contribue à mettre en valeur les milieux urbains et les cœurs villageois. De plus, 93,8 % des entreprises estiment qu'elle participe à la mise en valeur des attraits situés hors des grands axes routiers. Pour 91,1 %, elle aide à mieux structurer l'offre touristique et à améliorer l'expérience des visiteurs. Selon 87,3 % des entreprises, une route touristique joue un rôle

³² *Ibid.*, p. 83.

³³ *Ibid.*, p. 88-105.

de produit d'appel pour la région, à tel point que pour 74,8 % d'entre elles, celle-ci augmente le niveau d'achalandage de leur commerce, tandis que pour 69,7 %, elle augmente carrément la proportion de visiteurs provenant de l'extérieur du Québec. Dans une moindre proportion, 58,7 % considère que la route touristique permet de prolonger la saison touristique, ce qui implique que les entreprises touristiques soient ouvertes plus longtemps. Enfin, pour 60,2 %, elle augmente la durée moyenne de séjour des visiteurs³⁴.

La deuxième collecte de données, effectuée du 26 septembre au 21 octobre 2012, avait pour cible des visiteurs qui s'étaient renseignés de 2007 à 2013 à l'un des points de services de Tourisme Québec, par téléphone, lors d'une visite à un bureau d'information touristique ou sur leur site internet officiel. Ainsi, 21 % des répondants proviennent des demandes de renseignements de 2009, 22 % des demandes de 2010, 17 % des demandes de 2011, 14 % des demandes de 2012, et 26 % d'un sondage réalisé en 2010. Ils n'ont pas tous, forcément, visité le Québec. Néanmoins, ils ont manifesté un certain intérêt pour la province, ses routes et ses circuits touristiques. L'échantillon originel réunissait 23 261 répondants. Toutefois, il a fallu éliminer les profils reliés à des courriels désabonnés de SurveyMonkey, à des courriels invalides, à des répondants non éligibles, car n'ayant pas séjourné au Québec les trois années précédant la collecte de données, à ceux qui n'ont simplement pas répondu soit 17 714, ainsi qu'à des questionnaires partiellement remplis. En fin de compte, 3 909 personnes ont répondu correctement au questionnaire, mais 447 répondants n'ont pu préciser le nom de la route parcourue. Ils ont donc été rejetés de l'échantillon. En définitive, l'information retenue et analysée concerne 2 943 personnes³⁵. Les résultats du sondage sont détaillés dans le cinquième volet. Ils indiquent que 57 % des répondants se situent dans la tranche d'âge 45-64 ans. En fait, 66 % sont Québécois, 11 % proviennent du reste du Canada et de la France, 5 % des États-Unis et 7 % d'un autre pays. En outre, 27 % des répondants déclarent engranger un revenu familial annuel supérieur à 100 000 \$. D'ailleurs, 56 % ont terminé des études supérieures. En ce qui concerne l'hébergement au cours du voyage, 50 % ont séjourné dans une auberge, un hôtel

³⁴ *Ibid.*, p. 96.

³⁵ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 5 : « Évaluation du niveau de connaissance et de satisfaction des routes... », p. 1-2.

ou un motel, 17 % dans un camping, 17 % dans un gîte et 9 % dans un chalet ou un condominium loué³⁶.

Dans le cadre de la visite de la route, les répondants ont effectué un séjour de 5,6 nuitées, ce qui est nettement supérieur à la moyenne des touristes d'agrément du Québec, qui est de 3,4 nuitées. Plus d'une personne sur quatre (27 %) a effectué un séjour de 7 nuitées ou plus. Parmi les répondants hors Québec, les visiteurs des routes ont passé 9,6 nuitées au Québec³⁷.

Les trois activités les plus populaires auprès des visiteurs fréquentant une route touristique sont : la visite de parcs naturels ou la randonnée (59 %), les attractions de divertissement (43 %), les activités autochtones, la visite de musées et de zoos (37 %)³⁸. Selon le sondage, « les visiteurs ont dépensé en moyenne 1 554 \$ pour leur séjour et pour leur groupe. Les dépenses les plus importantes concernent l'hébergement (591 \$), l'alimentation (376 \$) et le transport dans sa portion québécoise (323 \$)³⁹ ». Les routes éloignées de Montréal sont associées à des dépenses plus élevées. Les Québécois ont dépensé en moyenne 313 \$ pour leur séjour, les Canadiens 529 \$, les Américains 663 \$, les Français 1 501 \$ et les résidents des autres pays 1 757 \$. « Enfin, les visiteurs attribuent en moyenne 52 % de leurs dépenses à la visite de la route, ce qui équivaut à 594 \$. Le quart des répondants estiment avoir consacré 100 % de leurs dépenses à la visite de la route⁴⁰ ».

Les routes les plus connues sont : (1) le Chemin du Roy, les visiteurs en ayant fait 1 064 mentions ; (2) la Route des Vins avec 553 mentions ; (3) la Route des Navigateurs avec 475 mentions ; (4) la Route des Baleines avec 374 mentions et, enfin (5) la Route du Fleuve avec 236 mentions. Les routes sont plus connues des Québécois, mais elles le sont tout autant des Français et des visiteurs d'outre-mer. Les trois routes les plus fréquentées sont le Chemin du Roy puisqu'elle attire 17 % des visiteurs, la Route des Navigateurs avec 15 % et la Route du Fleuve avec 11 %. Or, 61 % de ces visiteurs avaient déjà exploré

³⁶ *Ibid.*, p. vi.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. vii.

⁴⁰ *Ibid.*

la route, ce pourcentage concentrant une forte proportion de Québécois. Cependant, les visiteurs venant de loin sont plus nombreux à parcourir la route pour la première fois⁴¹. De plus, 51 % des visiteurs ont exploré une autre route au cours du même voyage et cela concerne surtout les trois quarts des Français et des autres touristes d'outre-mer, ayant visité au moins deux routes pendant leur séjour⁴².

Concernant l'attrait de la route touristique, 29 % des visiteurs ont affirmé que l'exploration de la route était la raison principale du séjour.

En effet, pour près d'une personne sur trois (29 %), la route constituait la principale raison de leur séjour. Près des deux tiers (64 %) affirment le contraire, alors que 7 % l'ont découverte par hasard, en passant. [...] Plus on habite au Québec et près du Québec, plus on fait de la route la raison principale du voyage. C'était le cas pour 34 % des Québécois, comparativement à 29 % des résidents des autres provinces, 16 % des Américains et 10 % des Français⁴³.

Les routes exerçant un pouvoir d'attraction plus élevé que les autres sont la Route des Vins (considérée pour 49 % comme raison principale du voyage), la Route des Baleines (46 %), la Route du Fleuve (36 %) et la Route des Montagnes (36 %). On estime à 42 % le pourcentage de visiteurs ayant parcouru la route dans sa totalité. Cet état de fait concerne également la Route du Fleuve explorée dans sa totalité par 63 % des visiteurs, la Route des Frontières par 56 % et la Route de la Nouvelle-France par 55 %. Plus de la moitié des visiteurs ont passé plus d'une journée sur la route, 22 % lui ont consacré deux jours, 17 % trois à quatre jours, 7 % quatre à six jours et 5 % plus de six jours⁴⁴. « Les résidents des autres provinces (58 %), de la France (59 %) et des autres pays (61 %) sont plus nombreux à avoir passé plus d'une journée sur la route⁴⁵ ». En outre, il a été observé que les routes situées à proximité de Montréal ont tendance à être moins souvent parcourues dans leur totalité et produisent les séjours les plus courts, attirant alors de nombreux excursionnistes⁴⁶.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. viii.

⁴³ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁴ *Ibid.*, p. viii et p. 24.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁶ *Ibid.*

En ce qui a trait à l'importance accordée à différents aspects d'une route touristique, 79 % des visiteurs estiment que la beauté des paysages est un aspect « très important » (choix le plus élevé du questionnaire), tandis qu'ils sont 20 % à le trouver « assez important » (choix secondaire) pour un total de 99 %. L'expérience globale est « très importante » pour 60 % et « assez importante » pour 38 %. La qualité et la diversité des attraits touristiques situés le long de la route sont « très importantes » pour 41 % et « assez importantes » pour 50 %. La disponibilité des outils d'informations tels que les brochures, les sites internet, les cartes routières, etc. est considérée comme « très importante » pour 43 % et « assez importante » pour 47 %. Paradoxalement, la présence d'activités et d'animations le long de la route est « très importante » pour seulement 18 % des visiteurs, 47 % l'évaluent comme étant « assez importante⁴⁷ ». Ensuite, les questions posées concernent l'intérêt des usagers des routes touristiques pour les nouvelles technologies, soit l'accessibilité et l'utilisation de l'information touristique via téléphone mobile ou tablette électronique. Puis, on leur demande de détailler les caractéristiques de la dernière route touristique fréquentée, c'est-à-dire le temps passé sur la route, les motivations de la visite, les sources d'information utilisées, la satisfaction découlant de l'expérience vécue, les particularités du séjour et les dépenses qui y sont associées⁴⁸.

Les résultats des deux collectes de données soulignent d'une part que les promoteurs, les municipalités et les entreprises abordent le concept de route touristique de manière commerciale. Tous l'envisagent essentiellement à titre de marque déposée faisant la promotion de leur identité régionale et d'outil de développement économique. D'autre part, les résultats mettent en lumière la perception et l'usage que font les visiteurs des routes touristiques. La présence d'activités et d'animations sur le parcours de la route explorée est « très importante » pour seulement 18 % et 47 % l'évaluent comme étant « assez importante ». Ainsi, elle est relativement secondaire pour la majorité des visiteurs. Pire, seuls 29 % ont fait de la route, la raison principale de leur voyage, et 64 % affirment qu'elle ne l'est tout simplement pas. En réalité, ce qui leur importe, en premier lieu, est la beauté des paysages et, en second lieu, l'expérience globale.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 16-72.

Par la suite, il faut considérer le parcours, les discours et les messages communiqués par les attractions et les sites d'intérêt patrimonial et touristique que les routes et les circuits touristiques génèrent comme autant d'éléments visant à interpeller, émerveiller, amuser, surprendre et éduquer le visiteur, tout en l'invitant à un effort de réflexion sur la région pratiquée, sa culture et son identité.

« Le message, c'est le médium » selon le Canadien Marshall McLuhan. Formule emblématique de la pensée du philosophe des médias, elle signifie que la nature d'un médium (canal de transmission d'un message) compte plus que le sens ou le contenu du message. Dans *Pour comprendre les médias*, publié en 1964, il écrit : « [...] en réalité et en pratique, le vrai message, c'est le médium lui-même, c'est-à-dire que les effets d'un médium sur l'individu ou sur la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous-mêmes, dans notre vie⁴⁹ ». Le moyen de transmission par lequel le message est reçu, donc le média, exerce davantage d'influence que le contenu lui-même. De plus, la manière de percevoir le message est transformée par le médium qui nous le transmet. En s'inspirant de quelques vers des pièces de Shakespeare, McLuhan démontre qu'il est impossible d'appréhender ces vers à la manière dont ils étaient compris jadis, puisque nos perceptions sont différentes. Notre façon d'appréhender le monde a changé. Le média, le canal qui établit la transmission crée un milieu agissant sur nos perceptions sensorielles. Celles-ci réagissent différemment selon le média.

Ici, les médias sont les routes et les circuits touristiques, puis les activités, les attractions et les sites d'intérêt patrimonial et touristique qui les animent le long de leur parcours. Ces éléments sont des médias. En effet, ils transmettent individuellement du sens, compris immédiatement, simultanément et globalement par le récepteur. Par l'interaction qu'ils établissent avec le territoire dans lequel ils s'inscrivent, les routes et les circuits touristiques créent une bulle spatio-temporelle à l'intérieur de laquelle se

⁴⁹ Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme*, Saint-Laurent, Québec, Bibliothèque Québécoise, 1993, p. 37.

mettent en place des messages différents de ceux que le territoire délivrerait quotidiennement sans eux. De ce fait, les perceptions que nous avons du territoire sont modifiées. Au fond, la seule présence de la route et du circuit touristiques et de ses attraits dans le paysage exerce une plus grande influence que le contenu de leurs discours. Elle habille et habite le territoire dans une mise en valeur qui en révèle et communique le sens et l'originale beauté aux visiteurs. En conséquence, il serait pertinent de considérer cette voie de réflexion dans une prochaine révision du Programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec, afin d'enrichir l'éventail de propositions culturelles et touristiques faites aux visiteurs.

De plus, en analysant les résultats de l'étude réalisée par la Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, il apparaît clairement que l'essentiel des répondants pratique un tourisme de mode récréatif, au sens où l'entend Érik Cohen, dans sa typologie de l'expérience touristique⁵⁰, la route et le circuit touristiques s'apparentant alors à des supports de leurs « expériences récréatives ».

Le tourisme de mode récréatif s'applique également à la majorité des touristes participants de la collecte de données de la recherche doctorale. Le tourisme de mode récréatif est celui qui se vit le plus de manière hédoniste et consumériste. Il est une forme de divertissement comme une autre. Le touriste jouit de ses expériences de voyages. Celles-ci lui permettent de restaurer ses forces. Elles lui donnent, également, un sentiment général de bien-être, sans qu'elles soient pour autant personnellement significatives. En effet, le touriste « récréatif » ne s'implique nullement dans le voyage. Il ne le considère pas comme moyen de réalisation de soi ou d'autodéveloppement. En quête de récréation, il ne questionne pas l'authenticité de ce qu'il voit. Ce qui prime est la recherche du plaisir. Futile, le tourisme récréatif restitue, cependant, l'individu à sa société et à ses valeurs, qui malgré les pressions qu'elles génèrent, constituent le centre de son monde. Ce type de tourisme suppose un mouvement en dehors du centre et sert éventuellement à renforcer

⁵⁰ Érik Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2 (mai 1979), p. 179-201.

l'appartenance de l'individu envers lui. Comme d'autres formes de divertissement de masse, le tourisme récréatif apparaît, du point de vue de la culture mondaine, comme une activité peu profonde, superficielle, triviale et souvent frivole qui remplit un rôle de dépressurisation pour l'individu avide d'exotiser son quotidien sans impacter son identité⁵¹. En conséquence, il serait tout aussi pertinent de considérer les types de tourisms pratiqués par les visiteurs, le long des routes et des circuits touristiques de la province, dans une prochaine révision du Programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec. L'intérêt consisterait à proposer un éventail suffisamment dense, construit et cohérent de propositions culturelles et touristiques susceptible de satisfaire tant les désirs de découvertes discursives que rigoureuses de tous les types de publics.

Au-delà des routes et des circuits touristiques officiels signalisés, il faut souligner la création de routes et de circuits agrotouristiques présentant autant de fermes et de boutiques du terroir à visiter, de producteurs et d'artisans à rencontrer, ainsi qu'une gamme de produits locaux à déguster. Les parcours officiellement reconnus sont répertoriés sur le site internet du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ)⁵². Le site internet Terroir & Saveurs du Québec⁵³ les présente, en plus d'une vingtaine d'autres routes et circuits non certifiés du sceau Terroir & Saveurs, de manière plus détaillée avec cartes et suggestions d'arrêts gourmands ou pittoresques.

Actuellement, les routes et les circuits touristiques sont manifestes dans la grande majorité des régions du Québec, chacun possédant sa réalité, ses attraits et ses composantes propres. La pertinence de leur création est de définir correctement une ligne

⁵¹ *Ibid.*, p. 183-185.

⁵² Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, « Routes et circuits agrotouristiques », 2017, *Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec* [En ligne], <https://www.mapaq.gouv.qc.ca/fr/Regions/centreduquebec/produitsCDQ/Pages/Routes-et-circuits-.aspx> (Page consultée le 4 mars 2018).

⁵³ Terroirs & Saveurs du Québec, « Routes, circuits et parcours gourmands », 2018, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.terroirsetsaveurs.com/routes-circuits.html> (Page consultée le 4 mars 2018).

directrice qui permette au visiteur de faire l'expérience des patrimoines et d'activités touristiques originales. Pour la région, ils sont un moyen de se mettre en valeur, de développer une offre touristique diversifiée et de qualité, de même que de mettre en place une stratégie de promotion, afin d'engendrer des retombées économiques.

1.2 GENÈSE ET GESTION DE LA ROUTE ET DU CIRCUIT TOURISTIQUE

1.2.1 La thématique

Initialement, la conception d'une route ou d'un circuit touristiques peut être le fait d'un petit groupe d'acteurs, tel que les municipalités, les intervenants touristiques, les agents de développement, les offices de tourisme, les ATR, les Centres locaux de développement (CLD), etc., désireux de mettre en valeur une zone, un secteur ou une région touristique avec une thématique qui sera soulignée le long du parcours par le biais de sites significatifs. La création et le développement d'une route ou d'un circuit touristiques se réalisent en plusieurs étapes : d'abord, il faut en mesurer la pertinence, rechercher des partenaires pour la mise en œuvre du projet, définir la route ou le circuit touristiques, c'est-à-dire préciser les étapes et les points d'ancrage liés à la thématique, de même que les services connexes qui vont enrichir son parcours. Ensuite, il conviendra de concevoir un plan de mise en valeur et de gestion de la route ou du circuit touristiques⁵⁴.

L'aménagement d'une route ou d'un circuit touristiques permet d'introduire une thématique précise autour d'un trajet particulier afin de faciliter l'accès des visiteurs aux produits et services touristiques de manière à susciter des retombées économiques pour la région. Avant d'entreprendre toute démarche pour le faire signaler et en vue d'être déclaré admissible au programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques, une route ou un circuit touristiques doivent respecter certains critères.

⁵⁴ Jacinthe Dumoulin (ministère du Tourisme du Québec) et Simon Trépanier (ministère des Transports du Québec), *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, Québec, Direction des communications du ministère des Transports, 2006, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/programmes/routes.pdf> (Page consultée le 19 septembre 2017), p. 7.

À cet effet, il faut que le produit soit reconnu par l'ATR comme étant l'une des trois routes touristiques à signaler sur son territoire⁵⁵. Il doit constituer un trajet continu d'au moins 50 km, afficher une thématique représentative du trajet et de la région touristique, posséder une ou plusieurs qualités intrinsèques, comporter un nombre suffisant de sites touristiques servant de points d'ancrage ou d'étapes reflétant la thématique principale, afin de maintenir éveillé l'intérêt des visiteurs le long du parcours. Le nom, le pictogramme, le trajet et les lieux où sera installée la signalisation de la nouvelle route ou du nouveau circuit touristiques doivent être approuvés par les municipalités qu'ils traversent. Enfin, il devrait être présenté dans les divers outils d'information (guide touristique régional, dépliant, site internet, etc.), ainsi que dans les lieux d'accueil et les kiosques d'information touristique.

Concernant la thématique de la route ou du circuit touristiques, celle-ci doit être suffisamment forte et riche pour englober une ou plusieurs qualités intrinsèques. Elle est pourvue d'une cohérence d'ensemble, laquelle donne une identité et une image spécifiques à la route ou au circuit touristiques, de manière à la (ou le) différencier des autres routes touristiques. Aussi, elle se décline en sous-éléments (visites guidées, animations, expositions temporaires, activités, etc.) et propose des événements ou des animations censés l'incarner et mettre en lumière le territoire. La thématique retenue doit être évocatrice et simple, de telle sorte que la mise en marché l'illustre à travers des actions de commercialisation et des plateformes d'information comme un guide touristique régional, un dépliant, un site internet, etc. Le nom doit également s'harmoniser avec la thématique tout en demeurant simple, court, identitaire et rassembleur⁵⁶.

1.2.2 Les critères d'admissibilité à la signalisation touristique

Comme signifié précédemment, une route ou un circuit touristiques doivent posséder une ou plusieurs qualités intrinsèques représentatives de l'identité et des attraits

⁵⁵ *Ibid.*, p. 22. Le document ne fournit aucune précision supplémentaire sur ce point, or il aurait été pertinent d'expliquer pourquoi seules trois routes touristiques peuvent être signalisées sur le territoire d'une ATR.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 9.

de la région. Dans le document *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, cinq qualités intrinsèques sont présentées comme étant incontournables⁵⁷ :

(1) les qualités intrinsèques archéologiques-historiques concernent les traces du passé mises en valeur, interprétées et accessibles au public. Elles comprennent des vestiges de bâtiments et de sites qui témoignent des traditions, des modes de vie ou des événements de la période préhistorique à l'ère contemporaine. Ces qualités peuvent englober des aspects aussi variés que des patrimoines agricoles, architecturaux, religieux, maritimes ou industriels. Les exemples donnés dans le document sont des vestiges d'anciens campements ou de sites de pêche autochtones, d'ouvrages militaires de défense, de sites industriels ou d'épaves. On y retrouve aussi des arrondissements historiques, des maisons patrimoniales, des églises, des cimetières, des usines, des mines, des musées, des lieux d'interprétation, etc. ;

(2) les qualités culturelles reflètent les différents modes d'expression artistique, les sciences, les technologies, les savoir-faire ou les traditions des communautés qui ont traversé le temps et existent encore aujourd'hui. Les exemples donnés sont des musées, des jardins botaniques et zoologiques, des spectacles, des arts de la scène, des festivals, des ateliers d'artisans ou d'artistes ;

(3) les qualités naturelles réfèrent aux milieux physiques naturels dont les habitats et les phénomènes terrestres forment des écosystèmes typiques d'une région vierge ou peu affectée par les activités humaines. Les exemples sont les vues surplombant le fleuve Saint-Laurent et ses affluents, les vues de vignobles et de villages ;

(4) les qualités panoramiques se rapportent à la beauté des paysages (naturels ou anthropiques) offrant un caractère mémorable, distinctif, continu et harmonieux en tenant compte des spécificités géographiques et culturelles du territoire ;

(5) les qualités intrinsèques récréotouristiques regroupent les infrastructures, les équipements et les installations qui composent la route ou le circuit touristiques et permettent aux visiteurs de pratiquer des activités de plein air en toutes saisons. Les

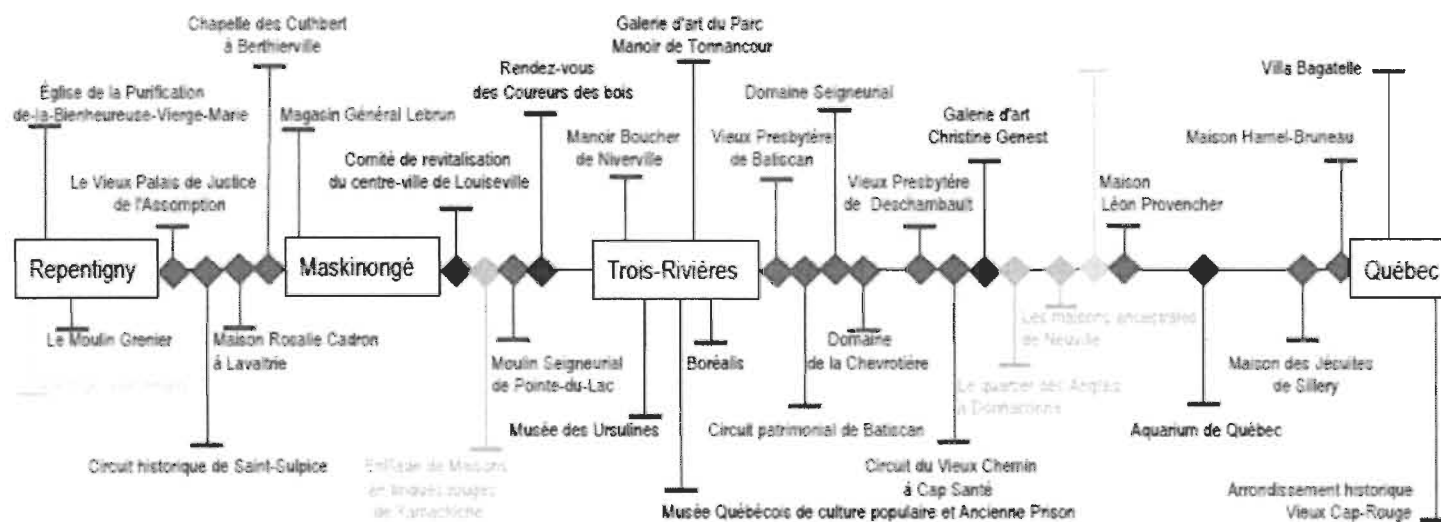
⁵⁷ *Ibid.*, p. 8. À cet effet, il serait pertinent de consulter le tableau rapportant les définitions des qualités intrinsèques illustrées d'exemples.

exemples donnés sont les réseaux de pistes cyclables, de sentiers de randonnée pédestre ou de ski de fond, de centres de ski alpin, de terrains de golf et de parcs nationaux, etc.⁵⁸

Les cinq schémas suivants présentent les qualités intrinsèques des routes et des circuits touristiques sélectionnés pour la collecte de données, à titre informatif. Les attraits touristiques y sont répertoriés par type de qualités intrinsèques en fonction d'un système de couleurs. Les sites d'hébergement et de restauration, les kiosques et les bureaux d'information touristique en sont exclus.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 7-8.

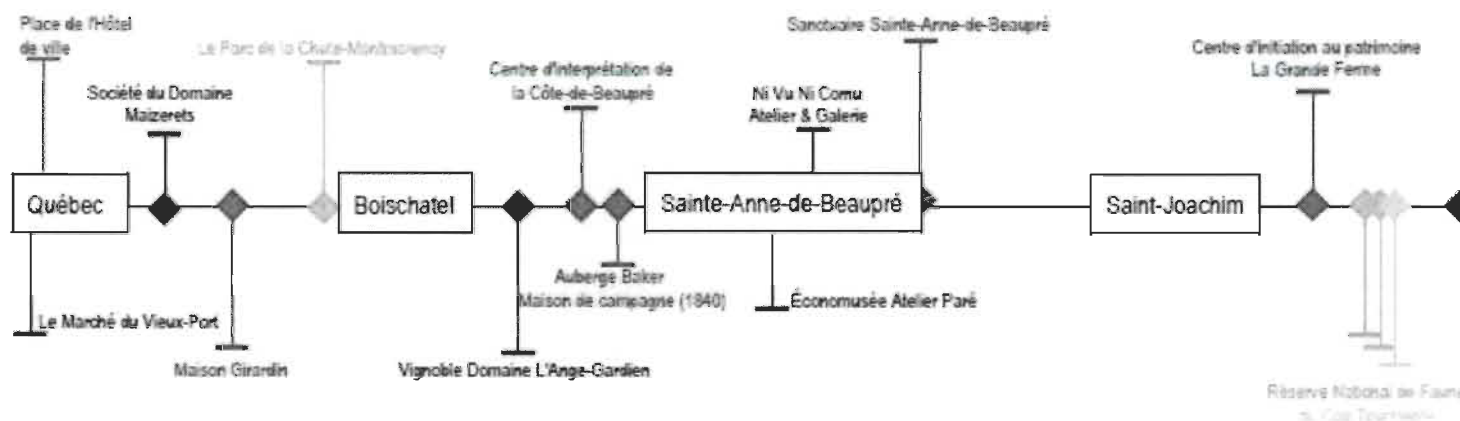
FIGURE 1
Qualités intrinsèques du Chemin du Roy



Légende

- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque « Archéologique et historique »
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque « Culturelle »
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque « Naturelle »
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque « Panoramique »
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque « Récréotouristique »

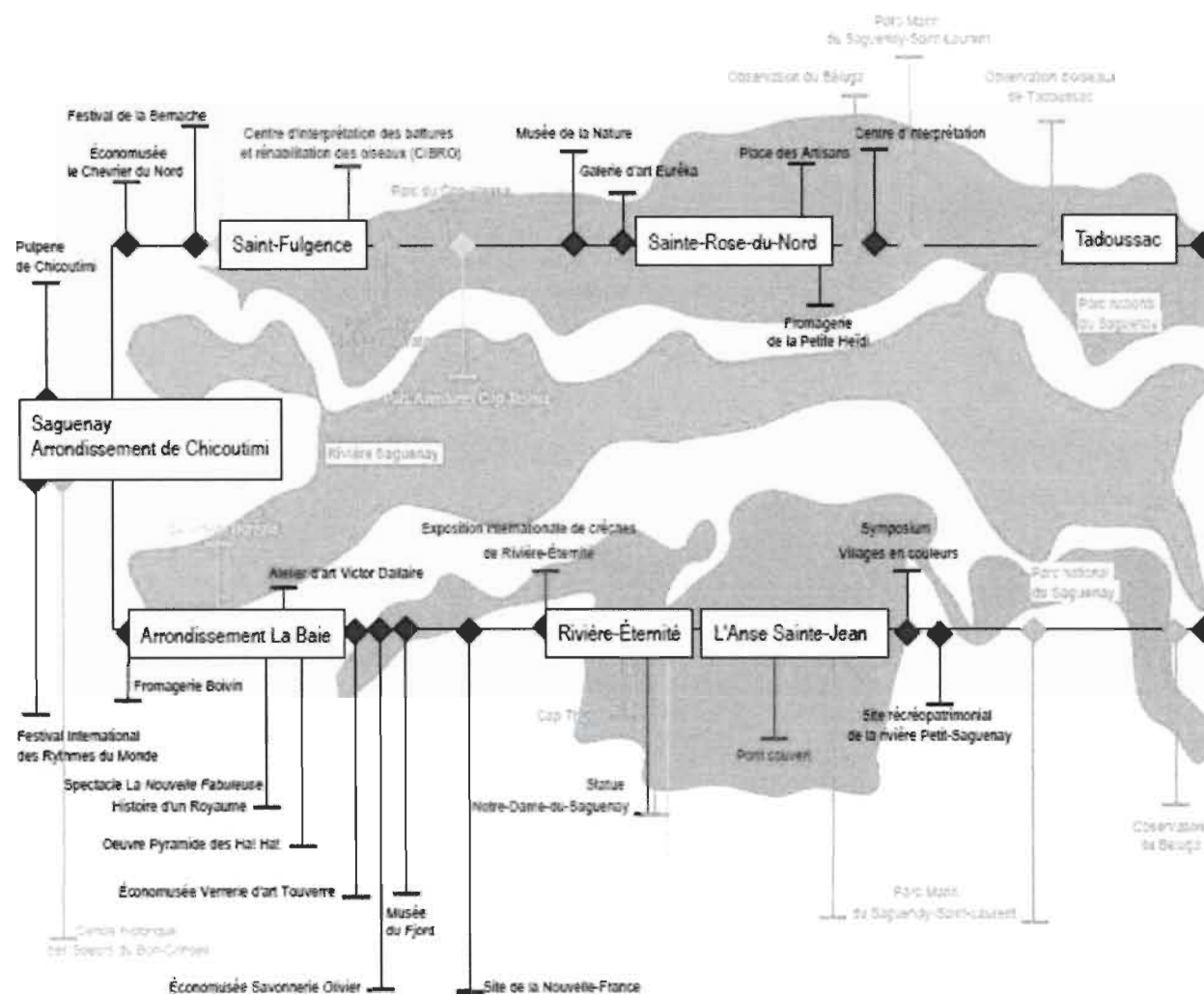
FIGURE 2
Qualités intrinsèques de la Route de la Nouvelle-France



Légende

- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Archéologique et historique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Culturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Naturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Panoramique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Récréotouristique

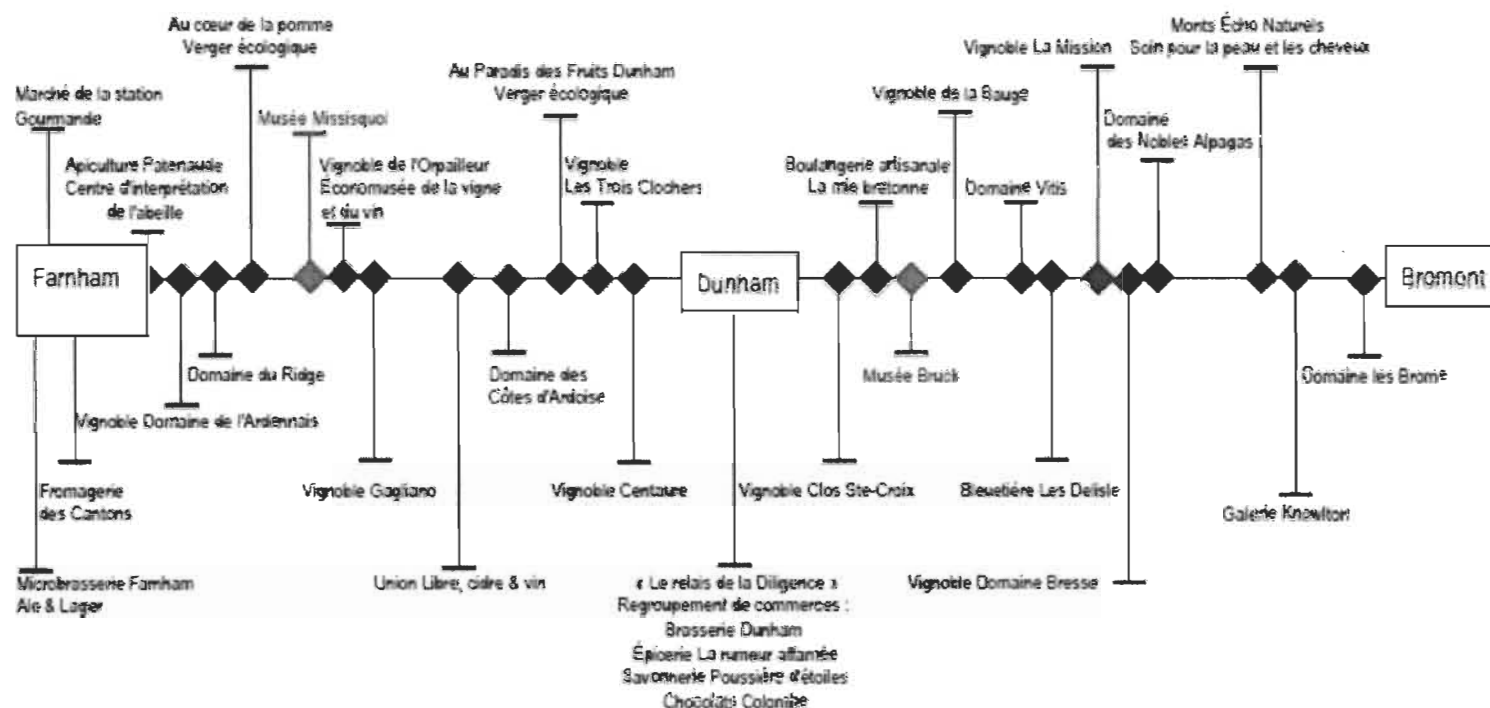
FIGURE 3
Qualités intrinsèques de la Route du Fjord



Légende

- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Archéologique et historique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Culturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Naturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Panoramique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Récréotouristique

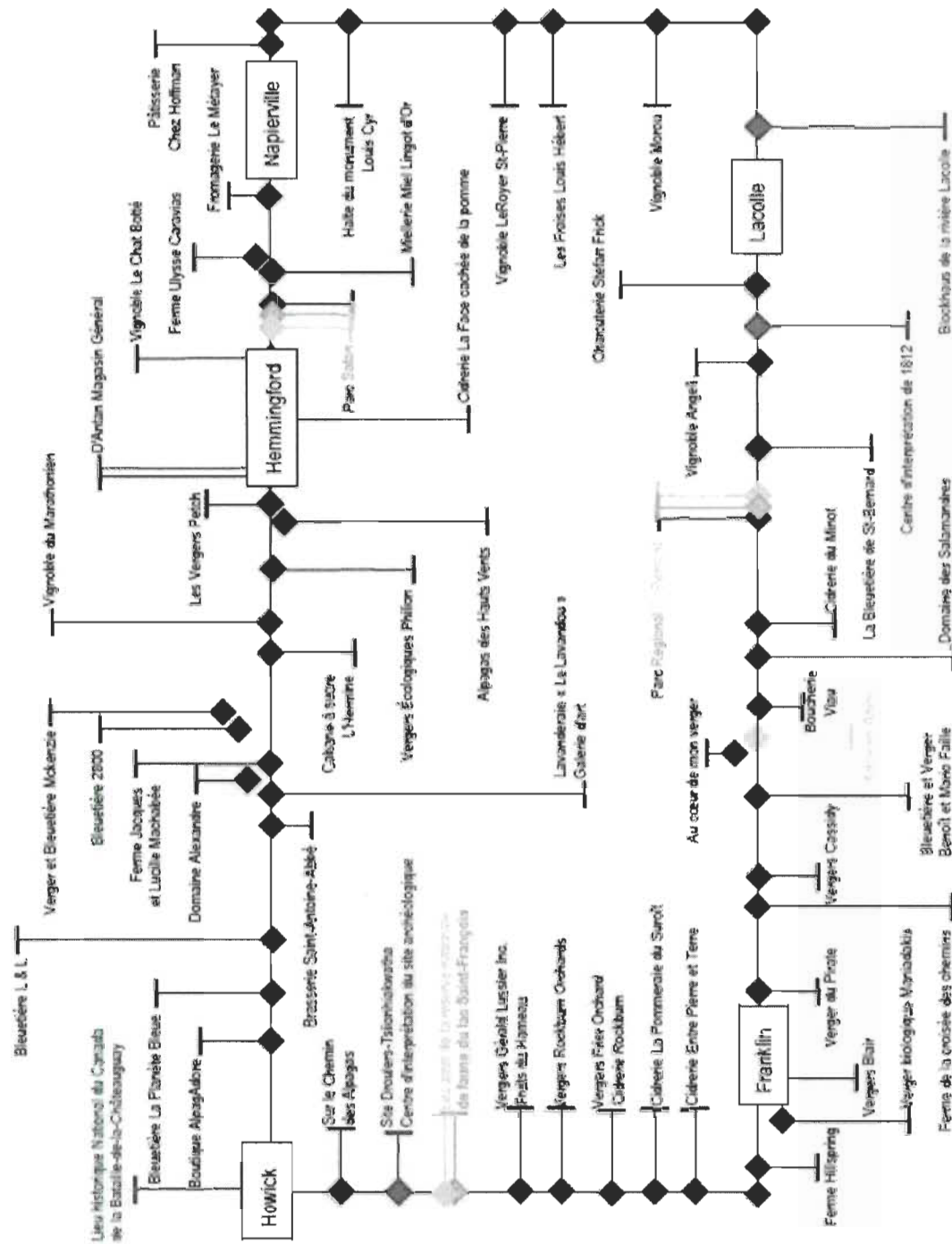
FIGURE 4
Qualités intrinsèques de la Route des Vins Brome-Missisquoi



Légende

- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Archéologique et historique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Culturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Naturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Panoramique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Récréotouristique

FIGURE 5
Qualités intrinsèques du Circuit du Paysan



Légende

- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Archéologique et historique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Culturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Naturelle
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Panoramique
- Site ou attrait à relier à la qualité intrinsèque Récréotouristique

Ainsi, la thématique d'une route ou d'un circuit touristiques doit intégrer une ou plusieurs de ces qualités intrinsèques, car celles-ci vont enrichir, animer, dynamiser le trajet et contribuer à lui forger une identité et à accentuer son originalité. Elles font éclater une étincelle qui mettra en valeur l'essence, soit la substance de la thématique générale retenue dont on veut auréoler la route ou le circuit touristiques. Elles leur confèrent, ainsi, une intentionnalité de sens à travers l'exposition des patrimoines de la région, rendant celle-ci, par le fait même, digne d'être visitée.

1.2.3 Le processus de signalisation touristique

À la suite de la création d'une route ou d'un circuit touristiques, et dans la mesure où des ATR, une institution ou un intervenant touristique régional voudraient que l'itinéraire jouisse d'une certaine visibilité, il conviendrait de le faire signaler à l'aide de : (1) panneaux annonceurs de la route ou du circuit touristiques, placés avant le point de départ ; (2) panneaux qui en jalonnent le parcours ; (3) panneaux qui en indiqueraient la fin⁵⁸.

Faire signaler une route ou un circuit touristiques nécessite la soumission d'une demande de signalisation au Comité de signalisation des routes et des circuits touristiques. Dans cette demande, une large documentation (carte de la route présentant le projet, pictogramme proposé, etc.) doit être présentée. Elle est censée définir clairement la route ou le circuit touristiques en fonction de critères spécifiques exigés par ce comité et les ministères du Tourisme et des Transports du Québec⁵⁹. La demande de signalisation d'une route ou d'un circuit touristiques doit être déposée par une ATR, un CLD, une municipalité régionale de comté (MRC), un organisme touristique, un office de tourisme ou un groupe de municipalités, bien que dans tous les cas, seule l'ATR soit apte à présenter le dossier au comité.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 11-15.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 20-21.

Si le projet de signalisation de la route ou du circuit touristiques est refusé, le processus s'achève immédiatement et les promoteurs pourront déposer ultérieurement une nouvelle demande auprès du comité. Si le projet est accepté, le ministère des Transports du Québec procède à la conception du plan final de signalisation qui devra être approuvé par le comité et réalise ensuite l'évaluation du coût total de la signalisation.

Après signature du contrat d'une durée de cinq ans et du paiement du premier versement par les promoteurs du projet, le ministère des Transports du Québec entreprend la fabrication et l'installation de la signalisation⁶⁰. Puis, trois ans après le début de la signalisation de la route ou du circuit touristiques, les membres du comité parcourent le trajet, afin de vérifier que toutes les composantes environnementales, touristiques et signalétiques prévues lors de l'acceptation de la demande de signalisation sont toujours effectives. Toute irrégularité relative à ces composantes sera communiquée à l'ATR et aux promoteurs, puis prise en considération lors de l'analyse du renouvellement du contrat à son échéance, car aucun droit de signalisation n'est définitivement acquis. Il doit être renouvelé⁶¹.

1.2.4 Les rôles et les responsabilités des partenaires

Le programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec permet d'assurer une valorisation du territoire par le tourisme, par le biais de quatre actions principales :

- (1) améliorer l'expérience touristique des visiteurs en créant des routes auréolées d'une thématique touristique censée mettre en valeur le caractère distinctif d'un trajet et d'une région ;
- (2) contribuer au développement touristique régional notamment en facilitant l'accès des visiteurs à un ensemble d'activités, d'attrait et de services organisés autour de la thématique distinctive et du trajet particulier qui caractérise la route ou le circuit touristiques concernés. Bien sûr, il y a aussi une mise en valeur de l'offre touristique

⁶⁰ *Ibid.*, p. 20.

⁶¹ *Ibid.*, p. 22.

régionale située le long du parcours touristique et la nécessité d'en harmoniser la signalisation avec les différents outils d'information offerts aux visiteurs tels que les guides touristiques, les sites internet, les services d'accueil et d'information touristiques ;

(3) favoriser la collaboration interrégionale sur le plan de la mise en valeur du produit touristique en donnant la priorité à la signalisation des grandes routes touristiques interrégionales de la province ;

(4) compléter le système de signalisation touristique en favorisant l'uniformité et la continuité avec la signalisation touristique existante⁶².

Quatre organismes sont appelés à mener ces actions.

Le ministère des Transports du Québec est le maître d'œuvre de toute signalisation sur les routes du Québec. Ainsi, il a la responsabilité de définir et de gérer les programmes de signalisation touristique, de coordonner leur mise en place et d'en assurer le suivi, en collaboration avec le ministère du Tourisme. Il conçoit et normalise la signalisation des routes touristiques, il est chargé de la gestion des contrats de signalisation comprenant les plans de localisation des panneaux et de la fabrication, de l'installation et de l'entretien des panneaux de signalisation et il participe au Comité de signalisation des routes et des circuits touristiques⁶³.

Le ministère du Tourisme s'assure que les visiteurs auront pleinement accès aux produits, aux services et aux attractions des différentes régions de la province. Il a la responsabilité de définir les programmes de signalisation touristique en collaboration avec le ministère des Transports du Québec. Il compose, avec la contribution des ATR, les critères d'admissibilité qui permettront de sélectionner les routes et les circuits touristiques à signaler. Avec le soutien du ministère des Transports du Québec et des ATR, il veille à la conception d'une procédure de présentation des dossiers destinés à être

⁶² *Ibid.*, p. 6-7.

⁶³ *Ibid.*, p. 16.

déposés au Comité de signalisation des routes et des circuits touristiques qu'il préside et dont il coordonne les activités⁶⁴.

Les ATR ont la responsabilité de coordonner les actions relatives à la création, la reconnaissance et la promotion des routes et des circuits touristiques aux niveaux régional et interrégional. De ce fait, elles informent et conseillent les intervenants touristiques de leur région en vue d'aménager une route ou un circuit touristiques. Elles doivent assurer la concertation régionale et interrégionale afin de respecter le nombre prévu de routes ou de circuits touristiques (soit un maximum de trois) devant faire l'objet d'une signalisation. Elles établissent des ententes avec les ATR limitrophes lorsque la route ou le circuit s'étendent sur plusieurs régions. Elles ont le devoir de reconnaître officiellement les routes et les circuits touristiques signalisés dans leur région et d'en faire la promotion auprès des plateformes d'information touristique (guide touristique régional, site internet, lieux d'accueil et d'information, etc.). Elles s'assurent de la qualité et de la validité des renseignements communiqués dans les différentes plateformes d'information touristique mentionnées ci-dessus. Ce sont les ATR qui présentent au Comité de signalisation des routes et des circuits touristiques, la sélection de dossiers des routes et des circuits touristiques que les régions veulent faire signaler. Enfin, elles assurent le suivi en région, des décisions du comité⁶⁵.

Les ATR associées du Québec sont des organismes de regroupement des ATR. Leur responsabilité est d'informer et de conseiller les ATR en vue de l'élaboration des routes et des circuits touristiques. Elles veillent à ce que les ATR diffusent l'information relative aux routes et aux circuits touristiques dans leur guide touristique régional et dans les documents promotionnels et d'information. Enfin, elles participent au Comité de signalisation des routes et des circuits touristiques⁶⁶.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 18.

⁶⁶ *Ibid.*

Le Comité de signalisation des routes et des circuits touristiques, sous la présidence du ministère du Tourisme, est formé de trois représentants du ministère du Tourisme, de deux représentants du ministère des Transports du Québec et d'un représentant des ATR associées du Québec. Sa mission est d'analyser les dossiers de signalisation des routes et des circuits touristiques présentés par les ATR et les promoteurs régionaux. Il doit alors s'assurer de leur conformité aux objectifs du programme de signalisation. Il analyse la faisabilité du projet, vérifie sa conformité par rapport aux critères d'admissibilité en vigueur et aux normes de signalisation. Il étudie le financement du projet et de son maintien à long terme. Ensuite, il statue sur l'acceptation ou le rejet de la demande de signalisation. À la suite de quoi, il avise officiellement l'ATR et les promoteurs de sa décision. Si le projet final de signalisation de la route ou du circuit touristiques est accepté, le comité s'engage à évaluer le produit fini, à la troisième année du contrat. Afin de remplir son mandat, le Comité de signalisation des routes et des circuits touristiques se réunit deux fois par an, à l'automne vers octobre ou novembre et au printemps aux alentours de mars ou avril, selon les demandes à étudier⁶⁷.

De manière générale, le programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec est un outil de développement touristique et culturel du territoire. À ce titre, la multiplication des routes et des circuits touristiques quadrillant la province, durant les dernières décennies, tend à laisser penser qu'une telle formule de dynamisation de l'offre touristique serait redoutablement efficace. Or, les résultats de la collecte de données réalisée de 2012 à 2014, le long des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés, tendent à témoigner du contraire. Des observations issues du terrain découlent les problèmes et les objectifs de la recherche.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 19.

1.3 SÉLECTION DES ROUTES ET DES CIRCUITS TOURISTIQUES DE LA COLLECTE DE DONNÉES

De 2012 à 2014, l'étudiante-chercheuse a exploré en automobile le Chemin du Roy (Mauricie, Québec, Lanaudière), la Route de la Nouvelle-France (Québec), la Route du Fjord (Saguenay-Lac-Saint-Jean, Manicouagan), la Route des Vins Brome-Missisquoi (Cantons-de-l'Est) et le Circuit du Paysan (Montérégie). Ces routes et ces circuits touristiques sont signalisés et officiellement reconnus en vertu du programme gouvernemental du Québec. Ils ont été choisis en fonction de facteurs analogues à ceux proposés par Jafar Jafari, dans son explication du concept de destination⁶⁸ :

(1) les attractions : la richesse et la pertinence des patrimoines et des attraits touristiques proposés au visiteur, reconnus d'importance culturelle majeure pour la région qu'ils traversent et mettent en scène par la mise en lumière de l'histoire, l'originalité des panoramas, la gastronomie, la mémoire et l'identité nationale du Québec.

(2) les images : les représentations (idées et croyances) que les touristes se sont forgées à propos de leurs destinations, en se documentant sur internet, dans les guides touristiques, auprès des offices de tourisme, etc. Elles les influencent, que celles-ci soient vraies ou non. Alors, la sélection de routes et de circuits touristiques a été soigneusement effectuée, en raison de leurs dimensions exotiques recherchées par la majorité des touristes en déplacement. En effet, la dimension historique de certaines routes (Chemin du Roy et Route de la Nouvelle-France) appelle à s'instruire sur la culture visitée. D'autres suscitent une immersion dans les grands espaces et une exploration des territoires (Route du Fjord). Toutes permettent de construire une cartographie mentale d'un monde qui renverse par sa beauté et fascine par son caractère sauvage et authentique. Enfin, quelques routes et circuits touristiques incitent le visiteur à découvrir des produits du terroir (Route des Vins et Circuit du Paysan). L'enchantement des papilles est toujours une manière à la fois traditionnelle et originale de s'approprier une culture inconnue, car expérimenter des goûts nouveaux revient à « manger » l'ailleurs exotique de l'autre, cet autre représentatif

⁶⁸ Jafar Jafari, éd., *Encyclopedia of Tourism*, London, New York, Routledge, 2000, p. 144-145.

de spécialités culinaires et de spécificités culturelles inédites, avec un étonnement ravi et satisfait.

(3) les équipements aménagés *in situ* : infrastructures de base, hébergements, transports, services de restauration, offices du tourisme, divertissements, accès internet, etc. Ils facilitent l'accomplissement des rituels du quotidien (manger, dormir, se laver, etc.) et permettent de conserver un lien avec son chez-soi tout en étant plongé dans l'ailleurs et l'exotisme.

(4) l'accessibilité appréciable des patrimoines et des attraits touristiques, à distance raisonnable des trois villes principales d'une province comptant 1 667 441 km² de superficie, soit Montréal, Trois-Rivières et Québec.

(5) le prix du séjour : la somme des coûts de déplacement, d'hébergement, de participation à une sélection de services touristiques et d'activités culturelles s'accroît en fonction de l'éloignement et de la durée du séjour. En effet, plus on s'éloigne de son lieu de résidence et plus le séjour se prolonge, plus le prix du séjour est élevé.

1.4 LES PROBLÈMES DE RECHERCHE

Les résultats de l'enquête ethnographique permettent de consolider les problèmes de recherche. Généralement, les touristes au Québec n'ont nullement conscience de circuler sur une route ou un circuit touristiques signalisés. La raison principale étant que les panneaux de signalisation sont trop peu nombreux et mal distribués le long du parcours, pour la totalité des routes et des circuits touristiques pratiqués par l'étudiante-chercheuse ; cette dernière allant même jusqu'à se perdre durant plusieurs heures, notamment, sur le Circuit du Paysan, et ce, à de multiples reprises sur le même itinéraire.

Par ailleurs, la plupart des touristes ne connaissent pas l'existence des routes et des circuits touristiques du Québec. Ils sont plutôt intéressés par des attraits particuliers des régions qu'ils visitent. Toutefois, les touristes québécois évoquent la nécessité de préserver les patrimoines de leur culture, qu'ils considèrent comme une représentation féconde de leur identité nationale. En outre, les touristes français semblent spécifiquement

fascinés par la découverte exotique de panoramas exceptionnels et d'une nature sauvage dominante. Ils sont conquis par la restitution pédagogique de l'histoire et de l'identité québécoises au moyen des centres d'interprétation et des expériences immersives se multipliant dans les musées et autres lieux de conservation mémorielle.

Globalement, plusieurs touristes visitant la province de Québec manifestent le désir de voir préserver les patrimoines et les écosystèmes menacés par les activités humaines néfastes. Ils se montrent même soucieux de leur propre impact de visite touristique sur les milieux de la biodiversité qu'ils explorent.

1.5 LES OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

Ces constats révèlent les objectifs de la recherche suivants :

- (1) interroger les perceptions que se font les touristes, voyageant dans la province de Québec, de la route et du mythe qui l'entoure, un demi-siècle après son institution en Amérique du Nord ;
- (2) établir des corrélations entre les perceptions qu'ils en ont et leurs motivations de voyage. L'intérêt sera d'analyser la valeur ajoutée par la poétique du déplacement dès lors qu'il y a rencontre avec des patrimoines culturels et naturels ;
- (3) étudier les dispositifs de patrimonialisation comme mise en tourisme des sites, des lieux et des monuments offerts à la découverte, le long des routes et des circuits touristiques du Québec. En outre, il est pertinent de se demander si ces mêmes dispositifs tendent à encourager une appropriation identitaire des biens présentés ;
- (4) démontrer que l'exploration touristique de la route participe à une prise de conscience environnementale progressive.

Ces quatre objectifs mènent aux questions de recherche suivantes, principale et secondaires.

1.6 LES QUESTIONS DE RECHERCHE

Les questions de recherche découlent des objectifs. Elles amènent à identifier les motivations qui animent le visiteur, en contexte de postmodernité, l'incitent à voyager en automobile sur une route et/ou un circuit, touristiques, en nomadisant entre différents patrimoines et sites d'exploration plutôt que de s'enfermer dans des destinations délimitées.

En somme, (1) la question générale de recherche est la suivante : au-delà de la simple expérience de découverte du monde, découpé en routes et circuits touristiques par le biais des dispositifs de patrimonialisation de l'espace, quelles sont les perceptions des touristes, voyageant dans la province de Québec, de la route et du mythe qui l'entoure ?

Puis, trois questions secondaires de recherche émergent :

(2) quelles sont les corrélations entre les perceptions des touristes, voyageant dans la province de Québec, de la route et du mythe qui l'entoure et leurs motivations de voyage ?

(3) quels sont les dispositifs de patrimonialisation (sites, lieux et monuments) offerts à la découverte, le long des routes et des circuits touristiques, qui contribuent à une appropriation identitaire ?

(4) de quelle manière la pratique de la route touristique participe-t-elle à une prise de conscience environnementale progressive ?

L'originalité de la recherche doctorale se base sur les perceptions culturelles que les touristes automobiles se font des routes et des circuits touristiques, lesquelles influencent directement leur manière d'appréhender les patrimoines québécois offerts aux visiteurs. La route est étudiée, à la fois comme instrument d'une expérience touristique multiple soutenant la découverte du monde et comme support d'une démarche identitaire de découverte de soi et de l'autre. À cet effet, les objectifs de la recherche doivent permettre d'interroger les perceptions que se font les touristes de la route et du mythe qui

l'entoure, d'établir des corrélations entre les perceptions qu'ils en ont et leurs motivations de voyage, d'examiner les dispositifs de mise en tourisme des patrimoines offerts à la visite tout le long des routes et des circuits touristiques, puis de démontrer que l'exploration touristique de la route participe à une prise de conscience environnementale progressive. Par conséquent, la question de recherche générale consiste à savoir, au-delà de la simple expérience de découverte du monde découpé en routes et en circuits touristiques par le biais des dispositifs de patrimonialisation de l'espace, ce que révèlent les pratiques du tourisme des sociétés postmodernes. En fait, il s'agit d'analyser les changements culturels que l'éventail des activités touristiques leur insuffle, tout en provoquant chez les touristes une réflexion en rapport avec la mémoire du lieu visité, une introspection de nature identitaire sur leur pratique touristique, leur milieu, leur conception de l'environnement et leur rapport avec l'autre.

Enfin, ma contribution au savoir consiste en l'ouverture de la recherche doctorale consacrée aux pratiques touristiques singulières à un sujet résolument plus vaste, celui de l'énonciation de nouveaux phénomènes de conquête touristique du monde menant à la formulation d'une nouvelle modernité à une époque où le poids des enjeux et des défis environnementaux affecte le quotidien et les pratiques culturelles des touristes : ce qu'il convient de nommer « la modernité consciente ».

CHAPITRE 2

LE CADRE THÉORIQUE DE LA RECHERCHE

Ce chapitre introduit les définitions du tourisme, du patrimoine et de la culture, couramment employées dans la thèse, ainsi que les principes théoriques qui en structurent la pensée. Il convient de les présenter avant toute réflexion analytique. Le concept de culture et la notion de patrimoine, comportant une multitude encyclopédique de définitions pour la première et des applications floues pour la seconde, seront définis en lien avec le sujet de recherche doctorale, c'est-à-dire en relation directe avec les questions de mise en valeur des pratiques et des services culturels et touristiques. En outre, seront également présentées les définitions de ces trois éléments, proposées par des textes officiels d'organisations internationales faisant autorité, à l'exemple de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), l'International Council on Monuments and Sites (ICOMOS) et l'Organisation mondiale du tourisme (OMT). Effectivement, il est pertinent d'observer de quelles manières ces institutions à vocation universelle parviennent à synthétiser, en une unique définition, les facettes multiples d'un même phénomène existant différemment et à des degrés divers, dans une pluralité infinie de cultures et de pays qui habitent le monde, tout en l'adressant à cette même pluralité infinie de cultures et de pays, lesquels devraient, en plus, être capables de se reconnaître dans ladite définition. En basant l'analyse théorique sur ces définitions, j'utilise plusieurs notions et concepts qui y sont liés afin d'étudier : (1) le phénomène du tourisme à travers la distinction touriste/voyageur, la valeur de l'expérience touristique en confrontant pseudo-événements et authenticité ; les déclinaisons de la figure du touriste ; (2) la route comme patrimoine, appréhendée sous le prisme du mythe qui l'entoure et de la sociologie des « *homeless men* », soit les représentations symboliques attachées à la route et (3) le concept de culture dont la forme postmoderne s'incarne dans la *Liquid Modernity* du sociologue polonais Zygmunt Bauman.

2.1 LE TOURISME : UN CROISEMENT DE MOBILES SUR LA ROUTE D'UNE HEURISTIQUE RÉCRÉATIVE DU MONDE

2.1.1 Étymologies et définitions de « tourisme »

Dans l'introduction de son *Histoire générale du tourisme, du XVI^e au XXI^e siècle*, l'historien français Marc Boyer présente la passionnante historiographie des termes « touriste » et « tourisme ». Tout d'abord, il semblerait que la figure du touriste apparaît bien avant que l'on soit en mesure de nommer son activité et de la qualifier de « tourisme ». En effet, le touriste en tant que catégorie d'homme naît au XVIII^e siècle en Grande-Bretagne. « *Tourist* vient de *Tour* ; l'expression, au XVIII^e siècle, désigne le voyage éducatif que les jeunes aristocrates britanniques font sur le Continent et qui les conduit toujours à Rome. Les Européens, outre-manche "ainsi, incorrection signalée ([sic])", alors ne comprennent même pas le mot ; à la fin du XVIII^e siècle, débute une timide imitation¹ ». À l'époque romantique, Stendhal est le premier à utiliser l'appellation « touriste », en 1838, avec ses *Mémoires d'un touriste*, publié à Paris, en deux tomes. Plus tard, en 1863, le Littré élabore la première définition du touriste : « Touriste. Se dit des voyageurs qui ne parcourent des pays étrangers que par curiosité et désœuvrement, qui font une espèce de tournée dans des pays habituellement visités par leurs compatriotes. Se dit des voyageurs anglais en France, en Suisse et en Italie² ». En 1875, dans sa première édition, Larousse recopie la définition du Littré, en supprimant la double négation, afin de lui donner une forme légèrement plus positive, donnant ainsi : « Touriste : personne qui voyage par curiosité et désœuvrement ... ». De plus, si le terme « tourisme » existe, les dictionnaires tardent à le définir. Le *Supplément Larousse de 1877* le qualifie sobrement de la manière suivante : « Tourisme, habitude de touriste ». Il renvoie pour ainsi dire, au touriste. « Quand, fin XIX^e siècle, la bicyclette puis l'automobile apparaissent, comme précieux moyens de pratiquer, de manière autonome, l'art d'être touriste, c'est le mot anglais *Touring* qui s'impose ; des clubs regroupent les privilégiés qui font l'action d'être touriste³ ».

¹ Marc Boyer, *Histoire générale du tourisme, du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 5.

² *Ibid.*, p. 54.

³ *Ibid.*, p. 6.

Il faut patienter 60 ans avant qu'une institution officielle propose des définitions formelles des deux notions. En 1937, la Société des nations, prédécesseur de l'Organisation des nations unies (ONU) définit le touriste comme suit : « Touriste, toute personne qui, voyageant pour son agrément, s'éloigne pendant plus de 24 heures et moins d'un an de son domicile habituel ; les déplacements de moins de 24 heures étant des excursions⁴ ». Comme le souligne à juste titre Marc Boyer, les définitions officielles postérieures reprendront l'essence de cette définition du touriste en se focalisant uniquement sur les durées des séjours, puisqu'elles auront tendance à occulter, quelque peu, leur mobile. Quant à l'acception conceptuelle du mot « tourisme », les instances internationales d'experts ne s'y sont penchées qu'après les années 1960, sans toutefois s'accorder réellement.

2.1.2 Historique et sociologie du tourisme

Selon Marc Boyer, la préhistoire du tourisme est à situer entre 1492 et 1642 ; 1492 étant la date à laquelle Charles VIII, roi de France (1483 à 1498), en chemin pour l'Italie, décide de faire un détour, afin de gravir le Mont-Aiguille en Dauphiné, un mont dont il avait entendu parler. « *De omni re scibili*, l'appétit de savoir s'étend à tout ; [...] incroyable anticipation de cet alpinisme qui est, au XIX^e siècle, la forme la plus haute – on peut le dire – de l'art d'être touriste⁵ ».

Dès le Moyen Âge, il est habituel de voyager vers l'Italie pour pratiquer des pèlerinages. Néanmoins, au XVI^e siècle, une diversification des mobiles de déplacements amène à différencier le voyage du pèlerinage. Par la suite, le voyage en Italie devient individuel et culturel. Les Clercs, les guerriers, les artistes ou les marchands s'y rendent par obligation professionnelle.

Dès la fin du XVI^e siècle, les Britanniques sont de plus en plus nombreux à se rendre en Italie ; ces humanistes écrivent des journaux de voyage dans leur langue ; ces antipapistes ont une curiosité de Rome sans mobile de

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 11.

pèlerinage ; souvent ces curieux ne se limitent pas à l'Italie ; leurs périple sont de plus en plus vastes⁶.

Avec le nombre croissant de voyageurs humanistes, davantage de guides et de journaux de voyage sont publiés en français, en anglais et en latin. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, des ouvrages spécialisés, rédigés en latin et ne traitant que de l'Italie, apparaissent. Le plus célèbre est *Descriptio omnis Italiae*, du dominicain Léandre Alberti. En 1550, il décrit toute l'Italie et la Corse. Le philosophe humaniste Érasme incarne, quant à lui, le modèle type des voyageurs de la Renaissance. Il écrit en latin, parcourt l'Europe entière, accumule ses impressions de voyage et ses notes sur les mœurs rencontrées, dans les *Colloquia et Diversoria*. En parallèle, il convient de mentionner l'important *Journal de voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 et 1581*, de Michel de Montaigne. Découvert dans le grenier du château de Montaigne, en 1770, et publié, en 1774, ce journal n'était initialement pas destiné à la publication. Il était de contenu novateur, car originellement, son auteur n'écrivait que pour lui. Montaigne s'était appliqué à tout voir, à tout regarder et il avait été très attentif à se conformer aux usages du pays, « ne ressemblant pas à ceux qui portent avec eux des lunettes de leur village, il prenait celles de chaque endroit où il passait ...⁷ ». De cette manière, le philosophe français institua un tourisme novateur et moderne. Les voyageurs humanistes conquièrent « une culture du moi », ouverte à l'altérité, alors que s'instaurait un nouveau discours « [...] où le voyageur est "en reconnaissance" d'un Ailleurs qui est Soi, trouvant dans les lieux vus, les sources de sa culture, l'Italie, les Antiquités, reconnaissant ses références⁸ ».

Afin de comprendre ce qui interpelle les voyageurs de cette époque dans la pratique du voyage, l'historien Marc Boyer analyse trois types de documents : (1) les *Iter* ou guides décrivent les routes principales partant de Paris ; (2) les *Itinerarium* ou *Descriptio* proposent des choix de visite de la France et (3) les *journaux de voyage* non

⁶ *Ibid.*, p. 13.

⁷ *Ibid.*, p. 19. Marc Boyer rapporte les propos de l'écrivain français Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. II, [s. l. n. é. n. d.], p. 161.

⁸ *Ibid.*, p. 20.

destinés à la publication, mais grâce auxquels il a été constaté que plusieurs auteurs empruntaient les mêmes routes. Cette découverte confirme l'existence de circuits coutumiers, considérant la rareté des chemins. De ces sources, Marc Boyer conclut que le premier attrait touristique des voyages de l'époque demeure les Antiquités en Italie, que l'on partait visiter après avoir lu des ouvrages érudits sur l'archéologie romaine⁹. L'autre attrait nouveau consiste dans la *Grande Chartreuse*¹⁰. À cette époque, il est traditionnellement admis que les couvents accueillent, dans leurs hôtelleries, des laïcs souhaitant faire une retraite. À la Renaissance, se produit une curiosité. Elle anticipe le grand mouvement touristique des XVIII^e et XIX^e siècles : de nouveaux visiteurs, ni dévots, ni catholiques, des touristes avant le nom, sont attirés par la Grande Chartreuse, la plus importante communauté d'ermites d'Europe, dont l'hospitalité était vantée aux quatre coins du continent¹¹. Enfin, il y avait, également, l'incroyable attrait pour les grandes cités d'Europe telles que Lyon, Rouen, Milan, Florence ou Venise. « Les voyageurs admiraient la puissance de ces villes, louaient leur splendeur, rehaussée par les monuments qu'y avaient laissés la Renaissance¹² ». Les voyageurs « prétouristiques » avaient donc un goût prononcé pour les prouesses de l'esthétique urbaine de type Renaissance¹³.

Après le contemplatif XVI^e siècle, le XVII^e siècle s'impose comme ère du voyage désintéressé, dont l'objectif est l'érudition. Du milieu du XVII^e au milieu du XVIII^e siècle, la France concurrence l'Italie comme destination des « gens de qualité » qui voyagent, mais « ne le font ni pour le plaisir de voir des pays nouveaux, ni pour découvrir d'autres aspects du monde. Ils séjournent dans leurs châteaux, se rendent mutuellement visite, organisent des parties, font bonne chère¹⁴ ». Ils sont les acteurs d'une époque mondaine habitée par le badinage, les rencontres de société, les potins de la Cour, l'intérêt pour les

⁹ *Ibid.*, p. 20-21.

¹⁰ Le monastère de la Grande Chartreuse est le premier monastère et la maison-mère de l'ordre des Chartreux. Il est situé sur la commune de Saint-Pierre-de-Chartreuse dans l'Isère au pied du Grand Som, quatrième plus haut sommet du massif de la Chartreuse.

¹¹ Boyer, *Histoire générale du tourisme...*, p. 22-23.

¹² *Ibid.*, p. 26.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 34.

vins et les plaisirs de la table. Le tourisme gastronomique est né, tandis que le type de voyage badin et mondain de ce siècle se perpétuait, durant tout le XVIII^e siècle.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'aristocratie aspire à être reçue par le Roi et à vivre à la Cour. Dans ce système, ce qui importe est d'assister au quotidien du Roi, constamment mis en scène dans un décor grandiose et dont l'exemple jamais inégalé fut celui de Louis XIV au Château de Versailles. Ce dernier forgea, d'ailleurs, sa légende à travers une personnification de lui-même en soleil, à la face du monde. Les souverains d'Europe cherchèrent à imiter la géométrique splendeur de Versailles, dans le but d'offrir à leurs Cours, des lieux idylliques où les jardins, les pièces d'eau et les galeries seraient ordonnancés à la perfection. L'idéal aristocratique est de « faire le tour » de son château ou du château du souverain, des jardins et des parcs, afin de s'y promener, d'y faire des rencontres mondaines et d'assister aux fêtes galantes. Le XVIII^e siècle est le siècle où l'on montre sa ville, ses jardins, son château. On affiche sa fierté d'appartenir à l'endroit, et ses Antiquités sont exhibées aux personnes importantes, de passage¹⁵.

Enfin l'époque classique a établi les bases des migrations alternantes d'oisiveté qui, aux siècles suivants, constituèrent le tourisme élitiste multi-saisonnier. Les Grands de l'époque classique, ceux qui avaient des bénéfices ecclésiastiques, des pensions royales n'avaient ni travail, ni fonction ; ils avaient des sédentarités successives, toujours oisives. À la cour, on paraît, si on le peut. Dans son château, on réside l'été et l'automne ; dans les grandes forêts, on s'adonne à la chasse, non pas quelques heures mais plusieurs jours. Déjà au XVII^e siècle, il est de bon ton d'aller aux eaux [...] les rythmes saisonniers ne sont pas encore fixés, mais les pierres d'attente sont posées. L'hôtel urbain tend à devenir résidence saisonnière hivernale¹⁶.

Dans ce contexte riche en découvertes plurielles du monde, le tourisme, *the tour*, cette nouveauté britannique éclot, en 1700, tel que le soutiennent les travaux des historiens William Mead avec *The Grand Tour in XVIIIth Century*, publié en 1914, et Constantia Maxwell avec *The English Traveller in France 1698-1815*, paru en 1932. Le tourisme émergea de la crise de conscience du continent européen. Ses habitants aspiraient à des horizons voyageurs et succombaient à un souffle de liberté. « Les Anglais voyageaient,

¹⁵ *Ibid.*, p. 38-39.

¹⁶ *Ibid.*, p. 40.

c'était le complément de leur éducation ; les jeunes seigneurs fraîchement sortis d'Oxford et de Cambridge, bien pourvus de guinées et flanqués d'un sage précepteur, franchissaient le détroit et entreprenaient le *Grand Tour*¹⁷ ».

Pendant un siècle, de la fin du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle, le voyage éducatif était exclusivement le fait de l'aristocratie britannique ou, plus précisément, d'une partie qui se distinguait. Il ne s'agissait donc pas de la totalité de la classe supérieure. Seulement les plus sensibles aux inventions culturelles se montraient intéressés par cette pratique du voyage, comme complément d'éducation. Voyager devenait antonyme de sédentarité, d'insularité et de prison. Si le voyage s'apparentait à une nouvelle manière de rendre hommage à la sagesse et à la bonté, il était surtout la célébration de la plus totale des libertés, celle de se rendre, sans contrainte aucune, dans n'importe quelle partie du monde. L'élite britannique voulait ainsi devenir, *citizen of world*, cosmopolite parce que cela était chic et dans l'air du temps¹⁸.

Cette tendance à voyager pour s'instruire trouve ses racines dans l'Europe médiévale, où il était déjà coutumier de pratiquer l'échange des étudiants les plus doués, arrivés en fin d'études, dans les universités de Bologne, Mantoue ou Montpellier. Au XVI^e siècle, le nombre d'universités d'accueil se mit à croître au moment où les échanges estudiantins s'intensifiaient. Au XVII^e siècle, deux types de voyages éducatifs coexistaient : celui de l'étranger qui terminait ses études dans une université de renom et celui de l'érudit, ancien étudiant, avide de s'instruire en France, mais plus encore, en Italie. Puis, dans le dernier tiers du XVII^e siècle, les Anglais conquièrent la première place dans la littérature de voyage « mêlant le genre érudit, le témoignage vécu et le "voyage

¹⁷ *Ibid.*, p. 41. Marc Boyer cite Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, t. I, chapitre 1. « De la stabilité au changement », [s. l. n. é. n. d.]. Pour référence, voir Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne 1680-1715*, Paris, Livre de Poche, 1994. 1^{ère} éd., Paris, Boivin et Cie, 1935, mis en ligne le 15 août 2005, p. 11, *UQAC-Université du Québec à Chicoutimi* [En ligne], http://classiques.uqac.ca/classiques/hazard_paul/crise_conscience_europe/crise_conscience.html (Page consultée le 20 mars 2015).

¹⁸ *Ibid.* Marc Boyer reprend les propos de Constantia Maxwell, *The English Traveller in France 1698-1815*, [s. l. n. é. n. d.], p. 2.

imaginaire”¹⁹ ». Comme le souligne Marc Boyer, cette précocité voyageuse des Anglais correspondait à leur avancée technologique dont ils marquèrent tout le XVIII^e siècle : ils furent les inventeurs de la machine à vapeur et des machines textiles, les initiateurs des Révolutions industrielle, agricole, bancaire, nautique et politique.

Les Britanniques furent, au XVIII^e siècle, à l’origine des sensibilités et des pratiques nouvelles ; citons pêle-mêle la saison thermale mondaine, le désir du rivage et l’attrait des Glacières, l’amour de la campagne et des manoirs, les inventions de lieux de tourisme ou stations où il est élégant de se trouver à la saison qui convient : l’hiver dans le Midi, à Nice, Hyères en attendant Cannes après 1834, l’été aux eaux, à Bath, puis Spa et aux bains de mer, à Brighton avant Ostende ou encore au pied des plus hautes cimes, à Chamonix, Zermatt ...²⁰.

Forte de ses incroyables réussites, l’Angleterre faisait office de modèle pour toutes les noblesses européennes. Celles-ci s’entichèrent de toutes les modes qu’elle produisait, et cela incluait, notamment, la pratique du voyage éducatif. Toutefois, selon l’historien, les jeunes Britanniques ne s’intéressaient guère aux monuments ni à la langue du pays visité, mais étaient davantage inspirés par les mets et les vins, transformant alors leur voyage en pure partie de plaisirs débridés²¹. Au XVIII^e et durant la majeure partie du XIX^e siècle, les points forts de ce genre de voyages étaient Paris, en France et Rome, en Italie, bien que la France demeurât le premier attrait touristique indiscuté.

En définitive, la Révolution touristique du XVIII^e siècle était l’œuvre d’une aristocratie britannique en crise. Celle-ci voulait se distinguer des nouveaux riches, issus du commerce, dépourvus de valeurs et des noblesses européennes engoncées dans leur sédentarité. À ce titre, dès la fin du XVII^e siècle, la noblesse anglaise tentera de s’éloigner de la domination culturelle sclérosante de la France du Roi Soleil, notamment, par le biais du tourisme, appréhendé comme une manière de faire un tour au loin, ailleurs. L’exaltation de l’Antiquité, le goût du néo-classique et l’appel de l’Italie étaient autant de prétextes justifiant de tout quitter pour voyager. Aussi, pendant plus d’un siècle, les Anglais demeuraient les seuls à pratiquer ce type de voyage initiatique qui conduisait leurs

¹⁹ *Ibid.*, p. 44.

²⁰ *Ibid.*, p. 9.

²¹ *Ibid.*, p. 45.

jeunes gens bien nés à découvrir le Continent et à se former par le voyage. Ce fort besoin de distinction de la société anglaise en évolution rapide²² représentait une réponse symbolique à ses problématiques fondamentales.

Au XIX^e siècle, l'histoire du tourisme reflète celle d'une diffusion élitiste. Après 1840, le mot « touriste » s'impose, progressivement, dans presque toutes les langues, en même temps que croissait le nombre de voyageurs anglais, imités par de riches Européens et des voyageurs nord-américains²³. Le XIX^e est le siècle du Romantisme, grande époque de voyages durant laquelle les grands écrivains s'accomplissaient en tant que grands voyageurs. Ils publiaient leurs journaux de voyage et écrivaient des guides ou des articles pour des revues. Ce siècle fit une belle place aux mots *spleen* et « exotique » dans la littérature et les mœurs de voyages.

Introduit dès le XVIII^e siècle, *spleen* est un mot anglais que la langue française traduit, vaguement, par un « ennui que rien ne peut justifier²⁴ ». Il désigne un genre de neurasthénie inexplicable dont souffraient les gens riches et que seul le voyage semblait soulager, tel que l'illustrent ces propos de Stendhal : « J'étais au désespoir ou, pour mieux dire, profondément dégoûté de la vie de Paris, de moi surtout. Je me trouvais tous les défauts ; j'aurais voulu être un autre. J'allais à Londres chercher un remède au spleen et l'y trouvais assez²⁵ ».

Par contre, le mot « exotique » eut davantage de difficulté à prendre sa place. Étymologiquement, il signifie étranger. Pendant des siècles, les pèlerinages, les explorations et les voyages extraordinaires à la découverte de l'Italie, aux sources de la civilisation gréco-romaine, conduisaient le voyageur parfois très loin. Mais, à partir du XIX^e siècle, le touriste recherchait le dépaysement, même s'il pouvait le trouver à

²² *Ibid.*, p. 180.

²³ *Ibid.*, p. 182.

²⁴ *Ibid.*, p. 188.

²⁵ Henri Beyle Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, Paris, Le Divan, 1927, vers 88, *Bibliothèque Nationale de France (BNF) Gallica* [En ligne], <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6937c.texteBrut> (Page consultée le 12 décembre 2014).

proximité. La différence est dans le mobile du voyage et non pas dans la distance parcourue. « Le spleen, état d'âme, pousse au départ ; l'exotique est rêve de dépaysement²⁶ ».

Ce désir d'exotisme motive les autorités et les particuliers à fouiller, à restaurer les monuments antiques et à se découvrir un intérêt nouveau pour la Préhistoire. « Mérimée sauvegarde les menhirs et les dolmens que des voyageurs commencent à visiter. L'exotisme du passé pousse même à s'occuper des coutumes et mœurs d'autrefois, aux chants et au folklore traditionnels²⁷ ».

Tandis que s'éveille une conscience globale pour le patrimoine, de nouveaux modes de transports se développent, dans la dernière partie du XIX^e siècle. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur permettaient aux voyageurs d'effectuer des déplacements longue distance, nettement plus agréables que par le passé, l'inconfort et les risques étant soudainement réduits. Ainsi industrialisé et produit à grande échelle, le transport longue distance devenait accessible et le voyage à l'étranger se démocratisait. Dès 1840, ces possibilités permirent l'apparition et la mise sur le marché du voyage organisé ou dit collectif, dont le pionnier fut Thomas Cook. Il organisa, notamment, en 1851, le voyage de milliers de personnes à la première exposition universelle, au Crystal Palace de Londres. En 1856, il annonça son premier grand tour du continent. En 1869, il programma la première « croisade guidée » en Terre sainte pour les membres de la classe moyenne. Il développa aussi, rapidement, toutes les commodités qui rendaient le voyage facile et agréable : des guides intelligents et courtois, des coupons d'hôtels, des réservations de chambres, des protections et des conseils contre les vols et les maladies, etc. Les Anglais cultivés voyaient dans ces voyages organisés, une privation d'initiative et d'aventure, mais surtout la cause d'un désordre inacceptable qu'impliquait la présence de la classe moyenne béotienne dans les paysages continentaux, autrefois réservés à l'élite. Face aux critiques, Thomas Cook défendit son organisation, la qualifiant « d'agence ayant pour but

²⁶ Boyer, *Histoire générale du tourisme...*, p. 188.

²⁷ *Ibid.*, p. 189.

le progrès de l'humanité », car aucun endroit digne d'intérêt ne saurait être exclusivement réservé à l'élite de la société et soustrait à la contemplation des gens ordinaires. La terre de Dieu, dans toute sa plénitude et sa beauté, appartient à tous²⁸. Le siècle suivant inaugure la démocratisation du voyage à l'étranger.

Au milieu du XX^e siècle, le voyage à l'étranger était devenu une grosse affaire, un trait caractéristique du niveau de vie américain et un élément primordial des relations culturelles et financières du pays avec le reste du monde. Ainsi, en 1957, environ 10 millions d'Américains dépensèrent 2 milliards de dollars en voyages internationaux. Un million et demi d'entre eux traversèrent les mers. Pour le seul été 1961, il ressort des estimations que 800 000 Américains visitèrent l'Europe en y dépensant environ 700 millions de dollars. C'est ainsi que le voyage à l'étranger est devenu une marchandise²⁹.

Au cours de la période des Trente Glorieuses (1945-1975), le tourisme de masse explosa, puisque le pouvoir d'achat grandissait rapidement. La croissance était forte et il y avait peu de chômage. Dans ce contexte florissant, le voyage du XX^e siècle s'organisait : il était fabriqué à la chaîne et traité comme n'importe quelle autre marchandise industrialisée, afin d'être disponible pour le plus grand nombre de publics. En contrepartie, il ne permettait plus réellement à son pratiquant de parcourir le monde à la rencontre des autres. Entouré de compatriotes, le touriste se concentrait sur son plaisir sans pour autant s'ouvrir à l'inconnu. Ce facteur constituait pourtant l'essence du voyage à l'origine. L'apparition du commerce touristique engendra la production de pures attractions touristiques ayant pour but d'attirer des étrangers dans un lieu, un site ou face à un monument, un artefact, etc., dans l'unique intérêt du propriétaire ou de la nation hôte.

Tous ces siècles, à travers lesquels le tourisme a grandi, mûri et évolué, ont nourri de leur substance, pour ainsi dire, le tourisme que nous connaissons aujourd'hui. Chaque pan des tourisms des siècles précédents incarne une facette du tourisme actuel, qui s'offre telle une ardoise vierge sur laquelle chacun peut dessiner, inventer, créer, imaginer, rêver et vivre son tourisme. Si, fondamentalement, le tourisme actuel opère un retour à ses

²⁸ Daniel Joseph Boorstin, *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*, Montréal, Lux Éditeur, 2012 (1961), p. 129-132.

²⁹ *Ibid.*, p. 134.

valeurs premières (découvertes de trésors patrimoniaux et historiques, rencontres avec les autres, dépaysement, exotisme, etc.), on peut affirmer qu'il y a autant de tourisms qu'il y a de touristes. Telle est la liberté que ce XXI^e siècle nous permet de conquérir : celle de façonner le tourisme à notre propre image et par effet de conséquence, de nous élever Dieu au miroir de notre condition humaine. Il s'agit du propos dont il est question au cours de la recherche doctorale : appréhender le tourisme comme voie souveraine de découverte de soi et du monde dont l'Homme est le noyau, à l'image de l'Humanisme qui lui prêtait des capacités intellectuelles potentiellement illimitées, au point d'en faire le centre de l'univers. Cette conception universaliste est, d'ailleurs, le sujet de l'illustre dessin à la plume, encre et lavis sur papier du génial Leonardo da Vinci (1452-1519), intitulé : *L'homme de Vitruve* (1492). Cette œuvre est sans conteste considérée comme le symbole allégorique emblématique de l'Humanisme. Croqué dans le cadre d'une étude des proportions idéales du corps humain, selon les mesures énoncées par l'architecte romain Vitruve (90 av. J.-C.-20 av. J.-C.), un homme nu est représenté, bras et jambes étendus et ouverts vers l'infini. Si, autrefois, le courant humaniste de la Renaissance italienne situait l'Homme au centre de l'univers, aujourd'hui le tourisme en fait la mesure de toute chose.

2.1.3 L'industrie touristique actuelle en chiffres

Dans le rapport CST dont les recommandations furent approuvées en 2000³⁰, le tourisme est présenté comme étant la somme des « [...] activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et de leurs séjours dans des lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs non liés à l'exercice d'une activité

³⁰ Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), Bureau de statistique des Communautés européennes, OMT et ONU, *Compte satellite du tourisme : recommandations concernant le cadre conceptuel*, 2000, *Commission Européenne* [En ligne], http://ec.europa.eu/eurostat/ramon/statmanuals/files/TSA_method_framework_fr.pdf (Page consultée le 7 février 2018).

Le CST fut établi par un groupe de travail inter secrétariats, réuni par la Division de statistique des Nations Unies avec la participation du Bureau de statistique des Communautés européennes, de l'OCDE et de l'OMT. Ces organismes étaient supposés faire le nécessaire dans le but de promouvoir la mise en œuvre des recommandations dans leurs pays membres ; lesquelles furent approuvées par la Commission de statistique à la trente et unième session en 2000.

rémunérée dans le lieu visité³¹ ». Le tourisme est communément défini comme le fait de voyager et de parcourir, pour son plaisir, un ou plusieurs lieux autres que celui où l'on vit habituellement. Dans le second rapport³², de 2008, une mise à jour de la publication de 2000, le tourisme est qualifié de phénomène social, culturel et économique, impliquant le mouvement de personnes vers des pays ou des endroits situés en dehors de leur environnement habituel, à des fins personnelles (loisir, éducation, santé, religion, transit, commerce, etc.), professionnelles ou pour affaires³³. Ces personnes sont appelées des visiteurs (et peuvent être des touristes ou des excursionnistes, des résidents ou des non-résidents) et le tourisme se rapporte à leurs activités, qui supposent, pour certaines, des dépenses touristiques³⁴.

D'après l'OMT, les recettes du tourisme international dans les destinations du monde entier ont augmenté de 4 % en 2012 pour atteindre 1 075 milliards de dollars américains. Cette hausse est égale à celle des arrivées de touristes internationaux, qui furent au nombre de 1 035 millions. Des recettes supplémentaires d'un montant de 219 milliards de dollars américains ont été enregistrées au titre du transport international de voyageurs. Cela porte le total des exportations du tourisme international en 2012 à 1 300 milliards de dollars américains. En outre, les Amériques ont connu la plus forte hausse de recettes, soit une augmentation de 7 %. En chiffres absolus, cela représente 215 milliards de dollars américains, soit 20 % des recettes touristiques mondiales³⁵.

³¹ *Ibid.*, p. 14.

³² Le CST de 2008, publié en 2010, est une mise à jour de la précédente publication de 2000. Il fut établi par un groupe de travail inter secrétariats réuni par la Division de statistique de l'ONU avec la participation de l'Office statistique des Communautés européennes (EUROSTAT), de l'OCDE et de l'OMT. Le CST est la première étape d'un processus d'amélioration et de mise au point méthodologique du système de statistiques du tourisme, notamment, la collecte de données de base.

³³ Département des affaires économiques et sociales, Division de statistique, *Compte satellite du tourisme : recommandations concernant le cadre conceptuel 2008*, Luxembourg, Madrid, New York, Paris, Nations Unies, 2010, p.1, *United Nations Statistics Division* [En ligne], http://unstats.un.org/unsd/publication/SeriesF/SeriesF_80rev1f.pdf (Page consultée le 7 février 2018).

³⁴ Organisation mondiale du tourisme, « Comprendre le tourisme : Glossaire de base », *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/content/comprendre-le-tourisme-glossaire-de-base> (Page consultée le 7 février 2018).

³⁵ Organisation mondiale du tourisme, « Les recettes du tourisme international en hausse de 4 % en 2012 », 15 mai 2013, *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2013-05-15/les-recettes-du-tourisme-international-en-hausse-de-4-en-2012-0> (Page consultée le 7 février 2018).

À l'image de ce contexte mondial, l'industrie touristique constitue également un pilier économique majeur au Québec.

En 2012, le ministère du Tourisme du Québec comptait 344 494 travailleurs, œuvrant dans plus de 30 971 entreprises québécoises associées au tourisme.

En 2014, 90,4 millions de touristes avaient visité la province : 81,4 millions étaient des visiteurs québécois, 8,9 millions étaient des visiteurs hors Québec dont 5,3 millions provenaient des autres provinces canadiennes, 2,4 millions étaient issus des États-Unis et 1,2 million, des autres pays. Ces visites sur le territoire avaient généré une moyenne de 12,8 milliards de dollars³⁶ dans le secteur touristique québécois, alors que l'OMT comptabilisait 1 159 milliards de dollars engendrés par le tourisme dans le monde en 2013³⁷.

En 2012, les recettes touristiques québécoises provenant des visiteurs hors Québec étaient de 3,7 milliards de dollars, dont 2,2 milliards de dollars générés par des Américains et des visiteurs issus d'autres pays. Les recettes touristiques représentaient alors 3,5 % de la valeur totale des exportations internationales du Québec. Ces chiffres positionnaient la province au troisième rang des produits d'exportation.

À l'échelle canadienne, le Québec est la deuxième province en importance avec 21,5 % des dépenses touristiques. Il est prévu que le nombre de touristes internationaux augmente de 3,3 % par année d'ici 2030. Les visites touristiques devraient croître à un rythme annuel moyen de 2,3 % au Canada et de 2,1 % au Québec d'ici 2018. La croissance annuelle des dépenses des touristes se situerait aux environs de 4,5 % au Québec et au

³⁶ Ministère du Tourisme du Québec « Tourisme en chiffres », 2014, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <https://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/tourisme-chiffres-2014.pdf> (Page consultée le 5 février 2019).

³⁷ Organisation mondiale du tourisme, « Recettes du tourisme international 2013 », 2014, *OMT* [En ligne], http://dtxiq4w60xqpw.cloudfront.net/sites/all/files/pdf/receipts_may_2014_fr.pdf (Page consultée le 22 avril 2015).

Canada d'ici 2018. Au Québec, le tourisme dépend de plus en plus du marché intérieur, le positionnement du Canada dans le classement des destinations les plus prisées au monde ayant chuté depuis le début des années 2000. En 2012, le Canada occupait le 16^e rang des produits d'exportation. Par ailleurs, les dépenses des touristes américains au Québec sont en baisse constante depuis l'année record 2002. Cet état de fait devrait probablement être mis en corrélation avec l'évolution du taux de change qui fut, par contre, profitable aux Canadiens et permit à un plus grand nombre de Québécois, voyant ainsi leur pouvoir d'achat augmenter, de voyager aussi bien à l'intérieur de la province qu'à l'extérieur. En 2000, les dépenses des Québécois représentaient 58 % des recettes touristiques du Québec, tandis qu'elles en représentent plus de 71 % en 2012³⁸. Aujourd'hui destination touristique internationale et lieu de villégiature privilégié des Québécois, la province de Québec est un terrain de choix pour traiter la recherche doctorale. En effet, celle-ci regorge de patrimoines et dispose d'un réseau routier dense qui englobe environ 185 000 km d'autoroutes, routes nationales, régionales, rues et chemins locaux.

L'épanouissement de l'industrie du tourisme dans la province québécoise fait écho à celui qui s'opéra à l'échelle mondiale. En 2013, les arrivées de touristes internationaux dans le monde augmentèrent de 5 % :

Selon le dernier Baromètre OMT du tourisme mondial, les arrivées de touristes internationaux ont grimpé de 5 % en 2013, atteignant le chiffre record de 1 087 millions. Malgré les défis économiques mondiaux, les résultats du tourisme international ont largement dépassé les attentes puisque 52 millions de touristes supplémentaires ont parcouru le monde en 2013. Pour 2014, l'OMT prévoit une croissance de 4 à 4,5 %, de nouveau supérieure aux projections à long terme³⁹.

³⁸ Ministère du Tourisme du Québec « Tourisme en chiffres », 2014, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <https://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/tourisme-chiffres-2014.pdf> (Page consultée le 5 février 2019).

³⁹ Organisation mondiale du tourisme, « Le tourisme international surpasse les attentes avec des arrivées en hausse de 52 millions en 2013 », 20 janvier 2014, *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2014-01-20/le-tourisme-international-surpasse-les-attentes-avec-des-arrivees-en-hausse> (Page consultée le 8 février 2018).

De plus, on prévoit 1,8 milliard de touristes internationaux en 2030⁴⁰. Cette approche comptable fait du tourisme la première industrie au monde. Contribuant à l'accélération du système-monde, il est officiellement plébiscité comme facteur de développement économique et de rencontre avec l'autre, dans le Code Mondial d'Éthique du Tourisme, adopté en 2001 par l'OMT :

L'Assemblée générale [...] Reconnaisant la dimension importante et le rôle du tourisme comme instrument positif propre à atténuer la pauvreté et à améliorer la qualité de vie de tous les peuples, sa contribution potentielle au développement socioéconomique en particulier dans les pays en développement, et sa fonction naissante de force vitale pour la promotion de la compréhension, de la paix et de la prospérité internationales [...]»⁴¹.

Le Code mondial d'éthique du tourisme réunit en totalité dix articles. Ceux-ci définissent les pratiques du tourisme, autrefois abruptement surnommé « tourisme de masse » en contradiction duquel, le code officialise l'appellation « tourisme responsable » et le présente comme étant la nouvelle forme de voyage alternatif dans l'air du temps. Ces dix commandements prescrivent un tourisme éthique, soucieux du développement économique et de l'épanouissement des populations locales, de la préservation des ressources culturelles (sociales, patrimoniales et naturelles) et incitant aux rencontres authentiques entre voyageurs et indigènes. On retiendra plus, particulièrement, les articles 1, 2, 4 et 5 :

- article 1. « Contribution du tourisme à la compréhension et au respect mutuel entre hommes et sociétés ». Il encourage la promotion des valeurs éthiques communes à l'humanité, le respect des croyances religieuses, philosophiques et morales, la découverte des traditions ou des pratiques sociales et culturelles de tous les peuples, dans un esprit de partage et d'éducation réciproque entre autochtones et touristes ;

- article 2. « Le tourisme, vecteur d'épanouissement individuel et collectif ». Il réitère cette idée d'un tourisme comme agent d'auto-enseignement, de tolérance mutuelle,

⁴⁰ Organisation mondiale du tourisme, « On s'attend à 1,8 milliard de touristes internationaux en 2030 », 11 octobre 2011, OMT [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2011-10-12/s-attend-18-milliard-de-touristes-internationaux-en-2030> (Page consultée le 8 février 2018).

⁴¹ Nations Unies et Organisation mondiale du tourisme, « Code Mondial d'Éthique du Tourisme, pour un tourisme responsable », 2001, OMT [En ligne], <http://cf.cdn.unwto.org/sites/all/files/docpdf/gcetbrochureglobalcodefr.pdf> (Page consultée le 3 août 2018).

d'apprentissage des diversités des peuples et des cultures. L'épanouissement passe par la connaissance des autres et le respect de l'égalité des hommes, des femmes, de tous les groupes vulnérables de populations (handicapés, personnes âgées, enfants) et des minorités ethniques. Aucune activité touristique ne devrait porter atteinte à l'intégrité des personnes. D'ailleurs, il est bien spécifié que l'exploitation des êtres humains de quelques natures qu'elle soit (sexuelle ou autre) n'est ni plus ni moins qu'une négation du tourisme ;

- article 4. « Le tourisme, utilisateur du patrimoine culturel de l'humanité et élément contribuant à son enrichissement ». Il affirme que la mise en tourisme des monuments, des artefacts et des sites archéologiques ou historiques permet de générer des ressources. Elles devront être utilisées pour en assurer l'entretien, la sauvegarde et la valorisation à des fins de transmission aux futures générations. Les activités touristiques doivent être conçues de manière à encourager l'épanouissement des pratiques et des productions artisanales traditionnelles et folkloriques « et non à provoquer leur standardisation et leur appauvrissement » ;

- article 5. « Le tourisme, activité bénéfique pour les pays et communautés d'accueil ». Il plaide pour une implication directe des populations locales dans les activités touristiques ayant cours sur leur territoire et dans les projets de développement pouvant avoir un impact sur l'environnement et les milieux naturels. De plus, les politiques touristiques doivent être conduites de manière à améliorer le niveau de vie des populations visitées, à les associer à la création d'emplois qu'elles génèrent et à répondre à leurs besoins.

Les six autres articles du code traitent davantage des valeurs de libertés, de droit et d'éthique que le tourisme responsable implique. Dans les quatre articles précédemment évoqués, l'accent est mis sur le tourisme en tant que construction à dimension dialogique, organisation rhizomique⁴² du monde et rapprochement entre les peuples. Le tourisme est une pratique culturelle au sens anthropologique du terme. Il est devenu un élément structurant la société, bien que les écarts entre classes sociales se maintiennent (une

⁴² L'adjectif *rhizomique* fait référence au rhizome, tige souterraine émettant à chaque printemps des racines et des tiges aériennes. Il image le monde en termes de connexions et de dimensions.

situation qu'il était pourtant censé combattre à l'origine), allant jusqu'à révolutionner les différents champs de la vie d'un individu, sa vision de lui, des autres⁴³ et d'un monde qu'il métamorphose en plateforme d'échanges. Aujourd'hui parcouru par des millions de touristes, puis demain par des milliards, le monde est devenu un village planétaire que le tourisme redéfinit en termes de mobilités, de réseaux et de connexions multiples. Chaque monument, artefact et site archéologique ou historique sont autant de racines connectées les unes aux autres par la pratique du tourisme, ramifiées sans centre et hiérarchie, à travers des infrastructures et des activités touristiques. Le tourisme bâtit un réseau infini de possibilités de découvertes et crée des dimensions, voire des directions mouvantes multiples. Le tourisme est rhizome, c'est-à-dire qu'il infiltre le monde, cartographie ses contrées passées, présentes et à venir. Il valorise tout ce que le monde a d'historique, d'esthétique, de didactique à léguer comme héritage aux générations suivantes.

2.1.4 Le tourisme comme rhizome : une cartographie mouvante du monde

Le tourisme s'apparente à un système non hiérarchique et « asignifiant »⁴⁴, en perpétuel changement qui module le monde en vibrations « rhizomatiques »⁴⁵. Il est une machine désirante de construction rhizomique du monde. Dans le volume 1 : *L'Anti-Œdipe*, de l'ouvrage *Capitalisme et schizophrénie* (qui en comporte deux), Gilles Deleuze et Félix Guattari définissent le concept du désir. Il n'incarne pas une scène de théâtre,

⁴³ Bertrand Réau et Saskia Cousin, « Tourisme. Une histoire de pouvoir », 29 juillet 2009, *Espaces Temps.Net* [En ligne], <http://www.espacestems.net/articles/tourisme/> (Page consultée le 8 février 2018).

⁴⁴ Le préfixe a- est un affixe, provenant du grec qui signifie « privé de », « pas » ou « sans ». En étant ainsi placé avant le radical, il forme ce nouveau mot qu'est asignifiant, utilisé par Gilles Deleuze et Félix Guattari. D'ailleurs à ce sujet, ils écrivent : « *Les multiplicités plates à n dimensions* sont asignifiantes et asubjectives. Elles sont désignées par des articles indéfinis, ou plutôt partitifs (c'est du chiendent, du rhizome...) » dans Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2 : *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 2009 (1980), p. 16. Plus spécifiquement : « Dans le langage et l'écriture elle-même, tantôt les lettres comme coupures, objets partiels éclatés, [...] constituent des signes asignifiants qui se rendent à l'ordre du désir, souffles et cris. (Notamment les recherches formelles de l'écriture manuelle ou imprimée changeant de sens suivant que les caractères des lettres et les qualités des mots sont au service d'un signifiant dont ils expriment les effets [...] ou au contraire franchissent ce mur pour faire couler des flux, instaurer des coupures qui débordent ou cassent les conditions d'identité du signe [...]) » dans Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 1 : *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972, p. 289. En ce sens, asignifiant est ce qui n'a de sens que dans un ensemble spécifique.

⁴⁵ « Rhizomatique » fait référence au modèle descriptif et épistémologique du rhizome que Gilles Deleuze et Félix Guattari composèrent dans *Mille Plateaux*, publié en 1980. Il s'agit du seul adjectif qu'ils utilisèrent tout au long des 37 pages de l'introduction, consacrée à la présentation du concept du rhizome.

mais une usine qui produit sans cesse, crée des agencements et est cause de déterritorialisation et de reterritorialisation.

Les processus de « déterritorialisation » et de « reterritorialisation » sont des concepts politiques et philosophiques élaborés par Deleuze et Guattari, dans *L'Anti-Œdipe* publié en 1972, et développés dans *Mille Plateaux*. Le concept de « déterritorialisation » traverse la politique, le social et le monde artistique. Il décrit le mouvement de déclassification dit « surcodage » des objets, des animaux, des gestes, des signes, etc. Cette déclassification les libère de leurs usages conventionnels envers d'autres usages et d'autres vies. Il s'agit d'un mouvement créatif, et non pas destructif, où un territoire défini se libère de cette ancienne définition. Un territoire acquis par répétition, par un processus de territorialisation d'un animal, par exemple, qui encercle en permanence son territoire, perd cette acquisition, cette territorialisation acquise par habitude, d'où le terme de « déterritorialisation ». L'espace libéré dans la déterritorialisation reste rarement un espace purement déterritorialisé, car ce mouvement n'est pas celui d'une « libération pour la libération ». Il s'agit, au contraire, d'un double mouvement où la reterritorialisation réaffecte l'espace territorialisé, et dans ce cas, la déterritorialisation était, simplement, un des moments de la réaffectation du territoire. Dans *Mille Plateaux*, Deleuze et Guattari utilisent l'exemple de la main de l'homme pour décrire ce processus et nous amènent à une définition profondément teintée par une pensée de la technique. D'abord, les auteurs introduisent le fait que :

Chez les animaux nous savons l'importance de ces activités qui consistent à former des territoires, à les abandonner ou à en sortir, et même à refaire territoire sur quelque chose d'une autre nature (l'éthologue dit que le partenaire ou l'ami d'un animal « vaut un chez soi » [*sic*], ou que la famille est un « territoire mobile »)⁴⁶.

Ce à quoi, ils ajoutent :

À plus forte raison l'hominien : dès son acte de naissance, il déterritorialise sa patte antérieure, il l'arrache à la terre pour en faire une main, et la reterritorialise sur des branches et des outils. Un bâton à son tour est une branche déterritorialisée. Il faut voir comme chacun, à tout âge, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes épreuves, se cherche un territoire, supporte ou mène des

⁴⁶ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Minuit, 2005 (1991), p. 66.

déterritorialisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche, ou rêve [...]. On ne peut même pas dire ce qui est premier, et tout territoire suppose peut-être une déterritorialisation préalable ; ou bien tout est en même temps⁴⁷.

Indissociable de la reterritorialisation, la déterritorialisation permet de remettre en question toutes les structures de pouvoir et de domination. Ce concept décrit tout processus de décontextualisation d'un ensemble de relations qui permet leur actualisation dans d'autres contextes. « Se déterritorialiser, c'est quitter une habitude, une sédentarité. Plus clairement, c'est échapper à une aliénation, à des processus de subjectivation précis⁴⁸ ». Cependant, pour Gilles Deleuze et Félix Guattari, la déterritorialisation n'est pas une fin en soi. Il n'y a pas de déterritorialisation sans retour. Ce concept n'est pas envisageable sans son pendant qu'est la reterritorialisation⁴⁹. « À la limite, il est impossible de distinguer la déterritorialisation et la reterritorialisation, qui sont prises l'une dans l'autre ou sont comme l'envers et l'endroit d'un même processus⁵⁰ ». Se reterritorialiser correspond au moment où « la conscience retrouve son territoire, mais sous de nouvelles modalités [...] jusqu'à une prochaine déterritorialisation⁵¹ ». Déterritorialisation et de reterritorialisation sont des processus de réécriture, de conquête et d'appropriation du monde, immanents à tout rapport et à toute interaction ayant cours au sein d'un territoire qui, de toute manière, est toujours en voie de déterritorialisation, en voie de passage à d'autres agencements, quitte à ce que l'autre agencement opère une reterritorialisation, soit quelque chose qui équivaut au chez-soi⁵². Ce sont des processus de construction mouvante et de remise en question du monde, au point de créer

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Stéphan Leclercq et Arnaud Villani, « Répétition », Robert Sasso et Arnaud Villani, dir., *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, Paris, Librairie Philosophie J. Vrin, Printemps 2003, p. 301. Ils résument, ainsi, deux pages de Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 1 : *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972, p. 161-162.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 1 : *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972, p. 307.

⁵¹ Leclercq et Villani, « Répétition », p. 301-302. Ils résument ainsi deux pages de Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 1 : *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972, p. 306-307.

⁵² Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2 : *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 2009 (1980), p. 402.

inlassablement des « communautés imaginées⁵³ », pour reprendre l'expression de Benedict Anderson.

Pour en revenir à la définition deleuzienne du désir, il faut spécifier que le désir crée des agencements machiniques de choses, des machines désirantes. Entendu comme usine, il permet de concevoir des machines désirantes, puisque dans la nature et dans tout corps, il n'y a que des agencements machiniques, une multiplicité de machines soit des machines-organes, des machines-énergies et des couples, ces accouplements de machines. En ce sens, le tourisme comme machine désirante de construction rhizomique réfère à l'industrie du tourisme qui déploie son emprise sur le monde, s'élabore telle une usine, produit sans cesse et construit des agencements machiniques, soit une multiplicité étourdissante d'activités touristiques. Chacune d'elles est dotée d'une originalité spécifique et constitue ensemble un catalogue complet prompt à éveiller le désir et à satisfaire la curiosité et les passions des publics les plus exigeants.

On peut affirmer que le tourisme assure la déterritorialisation du monde, mais que le monde opère à son tour une reterritorialisation du tourisme, jusqu'à une prochaine déterritorialisation. Ce processus est sans cesse relancé par les nouvelles attractions, les nouvelles destinations, les nouvelles découvertes et les nouvelles pratiques touristiques qui nourrissent, constamment, une industrie du tourisme pantagruélique et insatiable en matière d'exotisme, de pittoresque et d'authenticité. Le tourisme fait du monde, une ruelle traversant un village, une route mordant un paysage naturel grandiose, une chaussée magnifiant un tissu urbain délirant et éclaté, un monument ou un site patrimonial témoignant de l'Histoire ou, encore, des mets gourmands permettant de déguster une culture. Le tourisme résume, sublime, et expose ce que le monde recèle de beau, d'original et de spécial à offrir à ses clients.

⁵³ Benedict R. O'G. Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte/Poche, 2002 (1983).

Quant au monde, il reterritorialise le tourisme, il reconquiert les territoires du tourisme. Dérangé, éveillé et secoué dans ses fonctionnements et ses modalités par le tourisme, le monde brutalise, surprend et révolutionne à son tour le tourisme, avec ses nouvelles tendances, ses nouveaux espaces de découvertes (gastronomiques, muséales, ludiques, etc.), ses nouveaux loisirs, ses nouvelles technologies utilisées pour animer une visite touristique et ses nouveaux types d'hébergements (à Ottawa, par exemple, une auberge de jeunesse est installée dans une ancienne prison⁵⁴ et n'est-il pas déjà question de tourisme spatial ?). Ces processus répétitifs de déterritorialisation et reterritorialisation engendrent un réseau de connexions, au sein, de ce que j'appellerais, un « tourisme-monde ».

Ce concept s'inspire du « système-monde », élaboré par le sociologue américain Immanuel Wallerstein. Le système-monde capitaliste est caractérisé par des disparités fondamentales du développement culturel et social et par une distribution inégale du pouvoir politique et du capital. Il est donc loin d'être homogène, que ce soit culturellement, politiquement ou économiquement. Contrairement aux théories en faveur de la mondialisation et du capitalisme, Wallerstein ne conçoit pas ces disparités comme de simples résidus ou irrégularités qui peuvent, et seront effacées à mesure que le système évoluera, de façon globale. Selon lui, la division actuelle du monde, en centre, en semi-périphérie et en périphérie, est une caractéristique propre au système-monde. Les régions restées à l'écart du système-monde y demeurent en tant que périphérie. Il y a une division du travail, fondamentale et institutionnelle, entre le cœur et la périphérie : tandis que le cœur possède un haut niveau de développement technique et des produits manufacturés de haute complexité, le rôle de la périphérie se limite à apporter les matières premières, des produits agricoles et de la main-d'œuvre bon marché aux acteurs de croissance du centre. L'échange économique entre le cœur et la périphérie est inégal, puisque la périphérie est obligée de vendre ses produits à bas prix, mais doit acheter les produits du centre au prix fort. Cette inégalité tend à se stabiliser en raison de contraintes quasi

⁵⁴ Hélène Buzzetti, « Un lieu, un nom - L'auberge de jeunesse d'Ottawa ou comment dormir avec les fantômes », Montréal, 25 juillet 2013, *Le Devoir* [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/383668/l-auberge-de-jeunesse-d-ottawa-ou-comment-dormir-avec-les-fantomes> (Page consultée le 12 février 2018).

déterministes. En revanche, les situations du centre et de la périphérie ne sont ni déterminées ni attribuées de façon rigide à certaines zones géographiques, car elles sont relatives et se déplacent. Il existe une zone appelée semi-périphérie. Elle agit en tant que périphérie par rapport au centre et en tant que centre par rapport à la périphérie. À la fin du XX^e siècle, cette zone pourrait comprendre l'Europe de l'Est, la Chine et le Brésil, par exemple.

Immanuel Wallerstein définit le système-monde comme « une zone spatiale temporelle qui traverse nombre d'unités politiques et culturelles, et qui constitue des zones intégrées d'activités et d'institutions régies par certaines règles systémiques⁵⁵ ». La principale idée féconde du système-monde est qu'il définit un monde connecté par un réseau complexe de relations d'échanges économiques. Il est aussi caractérisé par la multiplication des échanges entre différentes parties du monde et l'augmentation continue de la marchandisation des choses, c'est-à-dire que les ressources naturelles, les terres, la main-d'œuvre et les relations humaines sont peu à peu vidées de leur valeur intrinsèque, puis transformées en marchandises, sur un marché dictant leur valeur d'échange. Considérant le concept de système-monde, il faut définir le tourisme tel un monde à lui seul : soit un « tourisme-monde » qui s'érige telle une tentaculaire industrie, économiquement autonome, substantiellement capable de se suffire à elle-même et de s'autoalimenter. Le tourisme-monde est caractérisé par la multiplicité illimitée d'un réseau de liaisons et d'échanges intérieurs lui conférant une certaine unité organique prenant corps et matière en une immense machine qui s'éclate, fleurit et se reproduit en d'infinis nœuds et connexions, à l'image du rhizome.

Le concept du rhizome fut développé dans l'introduction du volume 2 : *Mille Plateaux*, de l'ouvrage *Capitalisme et schizophrénie*, du philosophe Gilles Deleuze et du psychanalyste Félix Guattari. Il s'inspire de l'image du rhizome, tige souterraine parfois

⁵⁵ Immanuel Wallerstein, *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, 2009 (2006), p. 34. On consultera aussi Immanuel Wallerstein, *L'Après-libéralisme : essai sur un système-monde à réinventer*, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2003 (1999) et *id.*, *Le capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 2002 (1983).

subaquatique, remplie de réserves alimentaires, chez certaines plantes vivaces. Comme les racines, le rhizome contribue au décolmatage naturel du sol, voire à la fixation et à la stabilisation durable des berges, de certaines zones vaseuses (par les iris et les roseaux par exemple) ou des dunes. Il nourrit certaines espèces capables de le consommer. S'il meurt, il enrichit le sol en matière organique.

Le mot « rhizome » vient du grec *ρίζωμα* [touffe de racines] et de *ρίζα* [riza], racine. Le rhizome diffère d'une racine et du tubercule par les caractéristiques suivantes :

- sa relative horizontalité (pouvant être contrainte par la texture du sol, la présence de roches, la pente est une éventuelle instabilité du sol, etc.) ;
- sa structure interne (il s'agit souvent d'un organe de réserve stockant de l'amidon ou de l'inuline, par exemple) ;
- il comporte des feuilles réduites à des écailles, des nœuds et des bourgeons, qui produisent des tiges aériennes et des racines adventives.

Réserve d'énergie, le rhizome peut dans certains cas s'enfoncer profondément dans le sol, se ramifier considérablement et permettre ainsi la multiplication végétative de la plante. Celle-ci peut devenir proliférante ou traçante comme c'est le cas du chiendent ou des bambous. Certains rhizomes épaissis sont comestibles comme, par exemple, le gingembre ou l'asperge. D'autres contiennent des substances toxiques à des fins de protection contre les prédateurs de la plante. Certaines de ses substances sont lessivables une fois le rhizome broyé ou perdent leur toxicité à la cuisson comme le manioc. Certains rhizomes se transforment parfois en tubercule ou produisent des tubercules, tels que la pomme de terre, le topinambour ou l'igname⁵⁶.

Dans la théorie philosophique de Gilles Deleuze et Félix Guattari, le rhizome est un modèle descriptif et épistémologique. Il réfère à l'objet livre, le prototype du livre rhizomatique étant *Mille Plateaux*, que les auteurs écrivent à deux, au même titre que le

⁵⁶ Encyclopédie Libre Wikipédia, « Rhizome », *Wikipédia* [En ligne], <http://fr.wikipedia.org/wiki/Rhizome> (Page consultée le 12 février 2018).

premier tome. « Nous avons écrit *L'Anti-Cédipe* à deux. Comme chacun de nous était plusieurs, ça faisait beaucoup de monde [...] au point où ça n'a plus aucune importance de dire ou de ne pas dire je⁵⁷ ». Ils ont utilisé des pseudonymes afin de se rendre méconnaissables. « Nous ne sommes plus nous-mêmes [...]. Nous avons été aidés, aspirés, multipliés⁵⁸ ». Cette manière de procéder anticipe, d'ailleurs, l'idée de la complexité, de la multiplicité si caractéristique du rhizome. En appliquant l'image du rhizome organique à un concept, lui-même utilisé pour écrire, signifier et cartographier ce qui nous entoure, les auteurs s'efforcent de traduire la multiplicité d'un monde chaotique où l'unité est sans cesse contrariée et empêchée. Dans ce système, tout élément peut affecter ou influencer tout autre. En effet, dans un rhizome, l'organisation des éléments ne suit pas une ligne de subordination hiérarchique, avec une base ou une racine, qui prendrait son origine dans plusieurs branchements. « Un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, *intermezzo*⁵⁹ ». Le rhizome est uniquement question d'alliance, et a pour tissu la conjonction de coordination « et... et... et... ». D'ailleurs, Deleuze et Guattari affirment, dès l'avant-propos du livre, ne pas vouloir se soucier de l'organisation linéaire des chapitres, qu'ils préfèrent qualifier de « plateaux », donnant ainsi vie à leur modèle sous nos yeux ébahis. En effet, leurs phrases sont à rallonges et à virgules. Elles additionnent inlassablement des décalages, de nouvelles hypothèses, de nouvelles définitions, illustrant le potentiel de la langue à se mouvoir, à rester vivante, à faire bulbe, à évoluer par tiges et par flux souterrains. Le rhizome est régi par six principes : connexion et hétérogénéité, multiplicité, rupture asignifiante, cartographie et décalcomanie.

- 1° et 2° principes de connexion et d'hétérogénéité :

« N'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être⁶⁰ ». Le concept du rhizome est mis en rapport avec la linguistique. Les auteurs stipulent qu'il n'y a pas d'interlocuteurs ou de communautés linguistiques, homogènes et idéaux, mais une pluralité de langues cohabitant les unes avec les autres.

⁵⁷ Deleuze et Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2 : *Mille Plateaux*, p. 9.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. 36.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 13.

[...] Il n'y a pas de langue en soi, ni d'universalité du langage, mais un concours de dialectes, de patois, d'argots, de langues spéciales. Il n'y a pas de locuteur-auditeur idéal, pas plus que de communauté linguistique homogène. La langue est, selon une formule de Weinrich, « une réalité essentiellement hétérogène ». Il n'y a pas de langue-mère, mais prise de pouvoir par une langue dominante dans une multiplicité politique. La langue se stabilise autour d'une paroisse, d'un évêché, d'une capitale. Elle fait bulbe. Elle évolue par tiges et flux souterrains, le long des vallées fluviales, ou des lignes de chemin de fer, elle se déplace par taches d'huiles⁶¹.

- 3° principe de multiplicité :

« C'est seulement quand le multiple est effectivement traité comme substantif, multiplicité, qu'il n'a plus aucun rapport avec l'Un comme sujet ou comme objet, comme réalité naturelle ou spirituelle, comme image et monde. Les multiplicités sont rhizomatiques, et dénoncent les pseudos-multiplicités arborescentes⁶² ». Or, une multiplicité n'a ni sujet ni objet, mais uniquement, des déterminations, des grandeurs, des dimensions qui ne peuvent croître sans qu'elle change de nature⁶³. Il y a une croissance des dimensions au cœur d'une multiplicité changeant de nature au fur et à mesure qu'elle augmente ses connexions. Dans un rhizome, il n'y a que des lignes, et non des points ou des positions comme on en trouve dans une structure, un arbre ou une racine. On parle d'un « plan de consistance » des multiplicités, composé de dimensions croissantes suivant le nombre de connexions qui s'établissent sur lui⁶⁴. Ces multiplicités se définissent par le dehors, par la ligne abstraite, la ligne de fuite ou de déterritorialisation suivant laquelle elles vont alors changer de nature en se connectant avec d'autres. Ce plan de consistance est quant à lui, une grille, en dehors de toutes les multiplicités et la ligne de fuite marque la réalité d'un nombre de dimensions finies que la multiplicité remplit⁶⁵.

- 4° principe de rupture assignifiante :

« Contre les coupures trop assignifiantes qui séparent les structures, ou en traversent une. Un rhizome peut être rompu, brisé en un endroit quelconque, il reprend suivant telle

⁶¹ *Ibid.*, p. 14.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 16.

ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes⁶⁶ ». Les auteurs donnent l'exemple des fourmis avec lesquelles il est impossible d'en finir pour la simple et bonne raison que, même si la plus grande partie de ce rhizome animal peut être détruite, il ne cesse de se reconstituer.

Tout rhizome comprend des lignes de segmentarité d'après lesquelles il est stratifié, territorialisé, organisé, signifié, attribué, etc. ; mais aussi des lignes de déterritorialisation par lesquels il fuit sans cesse. Il y a rupture dans le rhizome chaque fois que les lignes segmentaires explosent dans une ligne de fuite, mais la ligne de fuite fait partie du rhizome. Ces lignes ne cessent de se renvoyer les unes aux autres⁶⁷.

Par conséquent, la dichotomie ou le dualisme ne peuvent jamais exister dans le système rhizomique, même sous la forme élémentaire du bon et du mauvais. Même si on fait rupture, on trace une ligne de fuite, on risque toujours de retrouver sur elle, des formations qui redonnent du pouvoir à un signifiant, des attributions qui reconstituent un sujet. Ces mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation sont perpétuellement connectés les uns dans les autres⁶⁸.

Le livre n'est pas image du monde, suivant une croyance enracinée. Il fait rhizome avec le monde, il y a évolution parallèle du livre et du monde, le livre assure la déterritorialisation du monde, mais le monde opère une reterritorialisation du livre, qui se déterritorialise à son tour en lui-même dans le monde (s'il en est capable et s'il le peut)⁶⁹.

Il ne faut pas confondre les effets de la déterritorialisation avec le mimétisme qui serait un très mauvais concept, selon les auteurs dans la mesure où il emprunte une logique dichotomique pour désigner des phénomènes d'une tout autre nature.

Le crocodile ne reproduit pas un tronc d'arbre, pas plus que le caméléon ne reproduit les couleurs de l'entourage. La Panthère rose n'imité rien, elle ne reproduit rien, elle peint le monde à sa couleur, rose sur rose, c'est son devenir-monde, de manière à devenir imperceptible elle-même, assignifiante elle-même, faire sa rupture, sa ligne de fuite à elle, mener jusqu'au bout son « évolution parallèle⁷⁰ ».

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 16-17.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 18.

⁷⁰ *Ibid.*

Le principe de rupture asignifiante est « écrire, faire rhizome, accroître son territoire par déterritorialisation, étendre la ligne de fuite jusqu'au point où elle couvre tout plan de consistance en une machine abstraite⁷¹ ».

Leur exemple de la plante emprunté à Carlos Castaneda⁷² est édifiant de clarté : la plante est rhizome avec quelque chose, que ce soit avec le vent, un animal et avec l'homme. À la première plante cultivée, on observe, attentivement, de quelle manière l'eau s'écoule à partir de ce point. La pluie transporte les graines de la plante au loin, et en suivant les rigoles que l'eau de ruissellement a creusé, l'homme peut chercher la plante qui, dans cette direction, se trouve la plus éloignée de la sienne. Alors, toutes les plantes qui poussent entre la plante initiale et cette dernière sont à lui. Plus tard, lorsque ces dernières sèmeront à leur tour, il pourra en suivant le cours des eaux, à partir de chacune de ces plantes, accroître son territoire⁷³. Cet exemple illustre bien que les lignes de fuite sont comme autant de multiplicités à transformation et qu'un rhizome est comparable à de la mauvaise herbe, jusque dans ses ruptures et ses proliférations.

- 5° et 6° principe de cartographie et de décalcomanie :

Les auteurs expliquent les notions de l'axe génétique et de la structure profonde pour exprimer tout ce que le rhizome n'est pas. « Un axe génétique est comme une unité pivotale objective sur laquelle s'organisent des stades successifs ; une structure profonde est plutôt comme une suite de base décomposable en constituants immédiats, tandis que l'unité du produit passe dans une autre dimension, transformationnelle et subjective⁷⁴ ». Ceci réfère au modèle représentatif de l'arbre ou de la racine, pivotale ou fasciculée. Ainsi, l'axe génétique et la structure profonde sont des principes de calque, reproductibles à l'infini. Elles sont inhérentes à la logique de l'arbre, qui est elle-même, une logique du calque et de la reproduction. Cette logique consiste à décalquer quelque chose qu'on se

⁷¹ *Ibid.*, p. 19.

⁷² Carlos Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*, Paris, Soleil noir, 1968, p. 160.

⁷³ Deleuze et Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2 : *Mille Plateaux*, p. 19.

⁷⁴ *Ibid.*

donne, à partir d'une structure qui surcode ou d'un axe qui supporte. L'arbre articule et hiérarchise des calques, lesquelles sont comme les feuilles de l'arbre.

Le rhizome est, quant à lui, carte et non pas calque. « L'orchidée ne reproduit pas le calque de la guêpe, elle fait carte avec la guêpe au sein d'un rhizome. Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel⁷⁵ ». À l'inverse du calque qui ne fait que reproduire, la carte construit un inconscient fermé sur lui-même. Elle concourt à la connexion des champs et fait elle-même partie du rhizome. La carte est ouverte, modifiable à l'infini et en permanence, connectable dans toutes ses dimensions.

Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale. On peut la dessiner sur un mur, la concevoir comme une œuvre d'art, la construire comme une action politique ou comme une méditation. C'est peut-être un des caractères les plus importants du rhizome, d'être toujours à entrées multiples ; le terrier en ce sens est un rhizome animal, et comporte parfois une nette distinction entre la ligne de fuite comme couloir de déplacement, et les strates de réserve ou d'habitation (cf. le rat musqué). Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque qui revient toujours « au même ». Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une « compétence » prétendue⁷⁶.

Ensuite, afin d'expliciter parfaitement ce que sont des calques, les auteurs présentent l'exemple de Mélanie Klein, pionnière de la psychanalyse d'enfants, durant la Seconde Guerre mondiale, avec son analyse du petit Richard, en 1941. Pour Deleuze et Guattari, elle ne comprend pas le problème de cartographie de son patient et se contente de tirer des calques tout faits, c'est-à-dire Œdipe, le bon et le mauvais papa, la mauvaise et la bonne maman. Alors, les calques seraient des idées préconçues, des théories, des thèses, des hypothèses fabriquées d'avance, soit un modèle que l'on attribue systématiquement à chaque situation problématique qui pourrait convenir. Or, la carte est un modèle ouvert, assujettie à toutes sortes de modifications. Elle est une construction sur mesure pour répondre à une situation donnée.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁶ *Ibid.*

Néanmoins, les auteurs se questionnent quant à l'usage de la carte. Est-ce qu'ils n'instaurent pas un dualisme en opposant cartes et calques comme un bon et un mauvais côté ? N'est-ce pas le propre d'une carte de pouvoir être décalquée ? N'est-ce pas la nature d'un rhizome de croiser des racines et de se confondre, parfois, avec elles ? Une carte ne comporte-t-elle pas des phénomènes de redondance qui sont déjà comme ses propres calques ? Il faut toujours reporter le calque sur la carte même s'il n'est pas exact qu'un calque reproduise la carte. Le calque est plutôt comme une photo, une radio, qui isolerait ce qu'il a l'intention de reproduire avec des moyens artificiels, tels que des colorants ou d'autres procédés. Mais, pour les auteurs, le calque reste dangereux, car il est capable de traduire la carte en image, de transformer le rhizome en racines et en racelles. Il organise, stabilise ou neutralise des multiplicités en suivant des axes de signifiante et de subjectivation qui sont les siens. « Il a généré, structuralisé le rhizome, et le calque ne reproduit déjà que lui-même quand il croit reproduire autre chose⁷⁷ ». Le calque injecte des redondances et reproduit de la carte ou du rhizome, uniquement des impasses, des blocages, des germes de pivot ou des points de structuration. Pour cette raison, il vaut mieux tenter l'opération inverse, c'est-à-dire retrancher les calques sur la carte, rapporter les racines ou les arbres à un rhizome⁷⁸.

En arrivant vers la fin de l'introduction de *Mille Plateaux*, les auteurs opèrent, progressivement, une récapitulation de la définition du rhizome. Avant d'y parvenir, ils énoncent une métaphore de manière à expliquer, en annihilant définitivement tout doute possible chez le lecteur, la différence entre le rhizome et l'arbre-racine via l'opposition qu'ils font d'un Orient rhizomatique et un Occident arborescent. En effet, l'Occident a un rapport privilégié avec la forêt et le déboisement et le champ cultivé tandis que l'Orient aurait un lien avec la steppe et le jardin (le désert et l'oasis dans d'autres cas). L'Orient est plutôt « [...] une culture de tubercules qui procède par fragmentation de l'individu ; une mise à l'écart, une mise entre parenthèses de l'élevage confiné dans des

⁷⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 22.

espaces clos, ou repoussé dans la steppe des nomades⁷⁹ ». Afin de souligner leurs propos, ils reprennent les mots d'Henry Miller dans son *Hamlet* :

La Chine est la mauvaise herbe dans le carré de choux de l'humanité. [...] La mauvaise herbe est la Némésis des efforts humains. [...] L'herbe n'existe qu'entre les grands espaces non cultivés. Elle comble les vides. *Elle pousse entre*, et parmi les autres choses. La fleur est belle, le chou est utile, le pavot rend fou. Mais l'herbe est débordement, c'est une leçon de morale⁸⁰.

La Chine est présentée comme la mauvaise herbe de l'humanité. Elle ne produit ni ne crée rien d'original, mais fleurit perpétuellement et a finalement toujours le dernier mot. Elle pousse entre les interstices et elle est débordement. Puis, en face, il y a l'Amérique, marquée par la quête d'une identité nationale et, même, d'ascendances ou de généalogies européennes, à l'exemple de Jack Kerouac. En juin 1965, l'écrivain se rendit à Paris où il rencontra son éditeur Gallimard, avant de se rendre en Bretagne, dans ses bibliothèques spécialisées, pour y entamer de frénétiques recherches de généalogie, persuadé, par intuition, que ses ascendants sont de nobles bretons. Il tente sans succès d'en retrouver la trace dans les vieux registres qui établissent les arbres des grandes familles. Cet épisode donna naissance à son roman *Satori à Paris*⁸¹. La recherche de ses ancêtres français demeura pour lui une véritable lubie qui ne le quitta jamais. La même année, l'un de ses premiers romans *Anges de la Désolation* ou *Les Anges vagabonds* est publié. Composé de 1956 à 1961, il date de l'époque durant laquelle il écrivit son illustre *Sur la route*, paru en 1957.

Pour Deleuze et Guattari, tout ce qui s'est passé et se passe d'important procède par rhizome américain.

Beatnik, underground, souterrains, bandes et gangs, poussées latérales successives en connexion immédiate avec un dehors. [...] C'est à l'Est que se font la recherche arborescente et le retour au vieux monde. Mais l'Ouest rhizomatique, avec ses

⁷⁹ *Ibid.*, p. 28.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 28-29.

⁸¹ Le « satori » désigne l'*illumination* en japonais. Jack Kerouac l'assimile à la recherche de son origine généalogique dans son court roman largement autobiographique, *Satori à Paris* (*Satori in Paris*), publié en 1966. L'écrivain y raconte l'épopée de Duluoz, son double littéraire, à Paris et en Bretagne, à la recherche de ses racines familiales. Il relate ses rencontres avec des Français, notamment des Bretons, à la manière de ses autres romans de voyage à l'image de *Sur la route* et *Le Vagabond solitaire* où il rapporte ses voyages solitaires, ses échecs et son alcoolisme.

Indiens sans ascendance, sa limite toujours fuyante, ses frontières mouvantes et déplacées. Toute une « carte » américaine à l'Ouest, où même les arbres font rhizome. L'Amérique a inversé les directions : elle a mis son orient à l'ouest, comme si la terre était devenue ronde précisément en Amérique ; son Ouest est la frange même de l'Est⁸².

L'Amérique fait pivot. Elle est intermédiaire entre l'Occident et l'Orient. Il y a la bureaucratie occidentale d'origine agraire, cadastrale, féodale avec un schéma d'arborescence doté de classes préétablies, arbrifiées et enracinées, à l'image du lys, plante à racines profondes accrochant les talus et choisi comme emblème des rois de France. À l'inverse, se trouve l'Orient dont la bureaucratie de canaux engendre des classes canalisantes et canalisées. Les auteurs se demandent alors si l'Amérique n'a pas agi comme intermédiaire, introduisant un troisième type de bureaucratie. Elle agit à la fois par exterminations, par liquidations internes (les Indiens, les Fermiers, etc.) et par poussées successives externes d'immigrations, auxquelles il faut ajouter les flux monétaires et les trafics de pouvoir.

Le flux du capital y produit un immense canal, une quantification de pouvoir, avec des « quanta » immédiats où chacun jouit à sa façon dans le passage du flux-argent (d'où le mythe-réalité du pauvre qui devient milliardaire pour redevenir pauvre) : tout se réunit ainsi dans l'Amérique, à la fois arbre et canal, racine et rhizome⁸³.

Pour conclure leur réflexion sur le rhizome, les auteurs prennent soin de résumer le concept sur deux pages, en soulignant ses principales caractéristiques. À la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte à un point quelconque, avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature. Il ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple, car il n'est pas fait d'unités, mais de dimensions, de directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde. Le rhizome n'est fait que de lignes : lignes de segmentarité, de stratification, comme dimensions, mais aussi ligne de fuite ou de déterritorialisation comme dimension maximale d'après laquelle, en la suivant,

⁸² Deleuze et Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2 : *Mille Plateaux*, p. 29.

⁸³ *Ibid.*, p. 30.

la multiplicité se métamorphose en changeant de nature⁸⁴. À l'opposé de l'arbre, le rhizome n'est pas objet de reproduction. Le rhizome est une anti-généalogie. Il est une mémoire courte ou une anti mémoire.

Le rhizome procède par variation, expansion, conquête, capture, piqure. À l'opposé du graphisme, du dessin ou de la photo, à l'opposé des calques, le rhizome se rapporte à une carte qui doit être produite, construite, toujours démontable, connectable, renversable, modifiable, à entrées et sorties multiples, avec ses lignes de fuite. Ce sont les calques qu'il faut reporter sur les cartes et non l'inverse⁸⁵.

Le rhizome est un système non hiérarchique et non signifiant, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement défini par une circulation d'états.

Ce qui est en question dans le rhizome, c'est un rapport avec la sexualité, mais aussi avec l'animal, avec le végétal, avec le monde, avec la politique, avec le livre, avec les choses de la nature et de l'artifice, tout différent du rapport arborescent : toutes sortes de « devenir »⁸⁶.

Dernier point important, le rhizome est constitué de plateaux. Un plateau est toujours placé au milieu et non au début ou à la fin. Ce concept de « plateau » est repris de l'ouvrage *Vers une écologie de l'esprit* de l'anthropologue et épistémologue américain Gregory Bateson. Il désigne « une région continue d'intensités, vibrant sur elle-même, et qui se développe en évitant toute orientation sur un point culminant ou vers une fin extérieure⁸⁷ ». Gregory Bateson a utilisé ce concept en rapport avec la culture balinaise où des jeux sexuels mère-enfant ainsi que les querelles entre hommes passent par cette stabilisation intensive. « Une espèce de plateau continu d'intensité est substitué à l'orgasme⁸⁸ » à la guerre ou au point culminant, ce qui signifie que le plateau régule les paroxysmes, les explosions, les points culminants. Selon Deleuze et Guattari, un livre

⁸⁴ *Ibid.*, p. 32.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Gregory Bateson, *Steps to an Ecology of Mind : Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology*, Chicago, University of Chicago Press, 1972, traduit sous le titre *Vers une écologie de l'esprit*, t. I, 1977 et t. II, 1980, Paris, Seuil. En référence au texte, on consultera le t. I, p. 125-126 : « La tendance, peut-être humainement fondamentale, vers une interaction cumulative, est ainsi bridée : une espèce de "plateau" continu d'intensité est substituée à l'orgasme [...], au fur et à mesure que l'enfant s'adapte à la vie balinaise ».

normal est fait de chapitres avec ses points culminants et ses points de terminaisons. Or, un livre fait de plateaux communiquant les uns avec les autres, à travers des micro-fentes, fonctionne comme un cerveau. « Nous appelons “plateau” toute multiplicité connectable avec d’autres par tiges souterraines superficielles, de manière à former et étendre un rhizome. Nous écrivons ce livre comme un rhizome. Nous l’avons composé de plateaux⁸⁹ ». Par conséquent, chaque plateau peut être lu à n’importe quelle place et mis en rapport avec n’importe quel autre.

En appliquant ce concept du rhizome au tourisme, il est possible de l’aborder comme un corps autonome vivant et doté d’une logique intrinsèque propre qui le conduit à dominer et à modeler le monde. Le rhizome permet de penser le tourisme dans son aspect organique et biologique. En parallèle, le concept de tourisme-monde précédemment évoqué tend à l’analyser davantage d’un point de vue économique et culturel. Le tourisme est à observer comme un système composé de centre, semi-périphérie et périphérie. Le centre concernerait les pays visiteurs dont est issue la crème des touristes internationaux, ceux qui ont les moyens de voyager partout, là où les porte leur désir d’ailleurs. La périphérie englobe les pays visités, les terres d’accueil paradisiaques, de loisirs ou de découvertes culturelles en tout genre. Ils reçoivent les touristes du monde. Enfin, la semi-périphérie, là où se rejoignent aisément les ressortissants des deux autres cercles, puisque ceux de la périphérie n’ont finalement que peu de chance de pouvoir se rendre jusqu’au centre, par manque de moyens financiers ou d’intérêt culturel. Le tourisme-monde est un réseau spatial temporel. Celui-ci réunit nombre de zones géographiques et culturelles et constitue des zones intégrées d’activités et d’institutions régies par les désirs impérieux des touristes en matière d’émerveillement, de découvertes et d’éducation, le tout étant stimulé par des effets de rencontres.

En outre, le tourisme « rhizome » le monde, car ses artefacts culturels sont autant de racines connectées et ramifiées les unes aux autres par le biais de plateaux, c’est-à-dire toute multiplicité connectable des infrastructures et des activités touristiques construites,

⁸⁹ Deleuze et Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2 : *Mille Plateaux*, p. 33.

et ayant cours autour de ces mêmes artefacts. Communiquant les uns avec les autres, les plateaux en saisissent les dimensions et élaborent un réseau infini de possibilités de découvertes à saveur historique, esthétique et didactique. Aussi, le tourisme est une machine désirante, une production de désirs et d'images, un fantasme, une expérimentation. Il est souvent présenté comme un tout, à côté de parties auxquelles il s'ajoute. Plus encore, le tourisme est ce corps intellectualisé, cognitif ou pratiqué, pensé comme entité traversée par toutes sortes de désirs, d'attractions, de liaisons, de connexions, d'intensités et de tensions avec lequel on cherche à expérimenter soi-même, les autres et le monde. En fin de compte, le tourisme est comme un cerveau composé de neurones faisant bulbes, multipliant les tiges souterraines et dont les dendrites feraient circuler une infinité de flux et d'intensités à travers elles, de manière à former et à étendre cet autre rhizome vivant que sont les touristes.

Les touristes sont un rhizome animal tout comme ces fourmis qu'évoquent Deleuze et Guattari. Ils se multiplient perpétuellement et exponentiellement. Il est impossible de contrecarrer le grossissement et le mouvement des populations touristiques, car elles ne cessent de se reconstituer inlassablement et en plus grand nombre, sillonnant les moindres recoins de la planète. Selon l'OMT, l'expansion du tourisme international devrait se poursuivre pendant la période 2010-2030, bien que cela se fasse à un rythme moins soutenu qu'au cours des décennies précédentes. Néanmoins, la croissance moyenne sera de 3,3 % par année du nombre des arrivées de touristes internationaux dans le monde. Ainsi, 43 millions de touristes internationaux supplémentaires feront leur entrée chaque année sur le marché du tourisme. En 2010, on dénombra 940 millions de voyageurs et on en prévoit 1,8 milliard en 2030 (comme précisé précédemment) pour une population mondiale estimée à 7,2 milliards, en 2014, par les Nations Unies⁹⁰. En d'autres termes, dans 20 ans, cinq millions de personnes franchiront tous les jours, les frontières internationales pour toutes sortes de raisons : loisirs, affaires, visites d'amis ou de

⁹⁰ United Nations, Department of Economic and Social Affairs, Population Division, Population Estimates and Projections Section, « World Population Prospects : The 2012 Revision », *United Nations, Department of Economic and Social Affairs* [En ligne], <http://esa.un.org/unpd/wpp/Excel-Data/population.htm> (Page consultée le 14 octobre 2014).

proches⁹¹. À ce titre, il est certain que le poids économique grandissant de l'industrie du tourisme pousse à se questionner sur la figure du touriste surtout à une époque où 1/7 de la population mondiale est concernée et voyage pour son plaisir vers des destinations autres que son lieu de résidence. Il est essentiel de se demander ce qu'est un touriste, en contexte de postmodernité globalisée, afin de comprendre ce que représentent ses déplacements en dehors de son quotidien.

2.1.5 La distinction touriste/voyageur

Daniel Joseph Boorstin nous rappelle que le mot anglais *travel*, au sens de voyage, *journey*, a la même origine que le mot français « travail ». Celui-ci évoque une peine, un dur labeur ou un tourment et proviendrait d'un mot latin populaire ou du romain vulgaire, *tripalium*, qui désignait un instrument de torture à trois pieux. Il en conclut que voyager - travailler ou plus tard, *to travel* - était une activité laborieuse et épuisante. Au début du XIX^e siècle, naissait le nouveau mot *tourist*, d'abord formé à l'aide d'un trait d'union *tour-ist*, définissant selon les dictionnaires américains, une personne faisant un voyage d'agrément ou qui fait un voyage en particulier pour son plaisir⁹².

« Le voyageur travaille à quelque chose ; le touriste est en quête de plaisir. Actif, le voyageur part avec énergie à la recherche des gens, d'aventures, d'expériences. Passif, le touriste attend que se produisent les choses intéressantes. Il s'attend à ce que tout soit fait pour lui et son plaisir⁹³ ». Les voyages organisés auxquels s'adonne le touriste sont toujours l'occasion d'expérimenter « l'émotion et le travail des voyageurs de jadis⁹⁴ » sans, toutefois, y parvenir, puisque la nature même de ces voyages les isole des cultures et des populations visitées.

⁹¹ Organisation mondiale du tourisme, « On s'attend à 1,8 milliard de touristes internationaux en 2030 », 11 octobre 2011, *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2011-10-12/s-attend-18-milliard-de-touristes-internationaux-en-2030> (Page consultée le 8 février 2018).

⁹² Daniel Joseph Boorstin, *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*, Montréal, Lux Éditeur, 2012 (1961), p. 128.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Ibid.*, p. 136.

Au XX^e siècle, l'explosion des modes de mobilités permet l'éclosion de formes alternatives du déplacement et est par conséquent à l'origine de la multiplication des déclinaisons de la figure du touriste. Le voyage est la promesse d'une promenade à travers l'authentique inspirant des autres. En effet, le visiteur explore l'exotique de l'ailleurs, cherche à se vider de tout ce qui lui est familier et quotidien, avant de se repaître de tout ce qui lui est étranger, avec extase, dans le but de créer une certaine intimité dans le lointain, avec les autres. Il s'agit de « se sentir chez soi [*sic*] dans la coquille des autres⁹⁵ ». Grisé par la perspective d'appréhender une culture inconnue dans son entièreté, en l'espace de quelques jours à peine, le visiteur est devenu ce vorace consommateur d'ailleurs, de panoramas, de patrimoines, dévastant sites culturels et naturels, partout sur la planète, avant que n'apparaisse le tourisme responsable. Cette nouvelle conscience mondiale prône un tourisme soucieux de la préservation des ressources naturelles, culturelles et sociales. Il encourage notamment l'effet de rencontre entre touristes et populations locales. Cette pratique alternative du monde tend à modifier la figure traditionnelle du touriste. Celle-ci se rapproche alors de la figure du voyageur d'autrefois soit le touriste du Grand Tour. Ainsi, les figures du touriste et du voyageur se sont emmêlées, puis sont entrées en compétition au cours du XX^e siècle, allant jusqu'à s'inverser par la suite.

Effectivement, dès le début XX^e siècle, le touriste devient une figure dominante dans l'industrie du tourisme, supplantant peu à peu celle du voyageur, laquelle est finalement tombée dans l'oubli, au point d'être assimilée à celle du vagabond. Le touriste se présente, dès lors, comme un visiteur réfléchi qui prend le temps d'organiser ses voyages, de prévoir ses déplacements, ses loisirs et ses moments de détente tandis que le voyageur est devenu, pour reprendre l'expression de Daniel Joseph Boorstin, un visiteur passif. Mais, est-il réellement passif ou a-t-il tout simplement embrassé son désir de voyager différemment, loin des lumières d'un tourisme formaté, uniforme et confortable ? Certes, il attend que se produisent des choses intéressantes, dans l'ennui de son temps extensible. Néanmoins, il se laisse porter par le hasard du voyage et de la rencontre, prêt

⁹⁵ Jacques Lacarrière, « Le Bernard-L'Hermite ou le treizième voyage », Alain Borer *et al.* *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1999 (1992), p. 106-107.

à s'inviter dans les recoins d'un paysage ou de la vie des autres, ouvert et respectueux de l'ailleurs et de l'inconnu.

Avec l'apparition des différentes formes du tourisme alternatif au XXI^e siècle, les pratiques touristiques respectueuses des milieux naturels, des patrimoines et des populations locales, priment. Conséquemment, la figure du voyageur est reconsidérée. Il redevient l'exemple à suivre, car il est celui qui laisse le moins de traces de sa modernité et de sa culture sur les patrimoines naturels et culturels à préserver. Il sait voyager autrement. Il n'impose ni n'imprègne sa présence étrangère à l'autochtone. Il s'adapte à l'autre, chez cet autre et n'exige pas, comme le touriste, que son hôte soit celui qui doit s'adapter à sa spécificité postmoderne.

Ainsi, les définitions du touriste et du voyageur que proposait Boorstin rendent parfaitement compte des différences qui les habitent y compris aujourd'hui. Le voyageur travaille à connaître, intimement, le monde sans le modifier. Il recherche l'aventure, l'expérience et la rencontre, en demeurant ouvert aux possibilités que l'ailleurs aurait à lui offrir. Son état d'esprit est le partage, le dialogue et l'éducation. Dans *Discours de la méthode*, publié en 1637, le philosophe français René Descartes écrivait : « C'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager⁹⁶ » parce que le dépaysement est absolu. On découvre, ailleurs, d'autres aspects des choses. « Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule, et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu⁹⁷ ». Quant au touriste, il est surtout axé sur le plaisir qu'il peut retirer du voyage. Il s'attend à ce que tout soit fait pour lui plaire. Il suce tout le suc du monde, cherchant dans le frisson de l'ailleurs, ce qui pourrait combler son vide dans l'ici. Au point qu'il soit, aujourd'hui, perçu de manière quelque peu caricaturale et péjorative, tel que le résumait Boorstin

⁹⁶ René Descartes, *Discours de la méthode*, Librairie Philosophique J. Vrin, 1964 (1637), p. 51.

⁹⁷ *Ibid.*

lorsqu'il affirma qu'en quête de grandeur et d'aventure, le voyageur se met à la fenêtre, tandis que le touriste se regarde dans un miroir⁹⁸.

Nombre de chercheurs ont étudié cette distinction touriste/voyageur dans le champ des études culturelles. Dans son ouvrage *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, Jean-Didier Urbain s'attache à démontrer qu'il existe une mythologie moderne du voyageur dont la clé de voûte se base sur la divergence touriste/voyageur, ancrée dans l'opinion comme étant une différence de nature : « En Europe, la distinction entre touriste et voyageur demeure dans l'opinion une inébranlable *différence de nature*⁹⁹ ». Selon Jean-Didier Urbain, le tourisme se réduirait à une pratique marchande d'espaces tandis que le voyage serait une pratique de l'étonnement généralisé et philosophique du monde. « Touriste n'est [...] pas un mot sans arrière-pensée. Péjoratif, il dépouille dans l'instant le voyageur de sa qualité principale : *voyager*. Sur ce point, le préjugé ordinaire est formel : le touriste ne voyage pas. Adepte des "circuits", il ne fait que *circuler*. Cela suffit à faire de ce voyageur un mauvais voyageur : un nomade aux pieds plats¹⁰⁰ ». Le touriste suit un parcours quasiment fléché, s'adonne à des activités planifiées dans le cadre de circuits touristiques et demeure irrémédiablement lié à la culture de masse. Il s'agit là d'une assertion que partage l'anthropologue français Marc Augé. Celui-ci prend, d'ailleurs, pour exemple ces familles américaines qui passent leurs vacances en France, mais se sentent obligées d'aller à Disneyland afin de ne pas perdre le contact avec des marqueurs culturels qui leur sont familiers¹⁰¹. À l'opposé, le voyageur se nourrit d'un art consommé du voyage, possède, incarne et vit une philosophie.

Rodolphe Christin s'est également penché sur cette divergence, en soulignant la dimension mythologique du voyageur présenté comme une sorte de héros des temps modernes, dans *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*.

Cependant, il semble bien qu'une part de la différence entre voyage et tourisme tienne dans cette relation au mythe : si le voyageur est l'acteur, le « héros » d'un

⁹⁸ Boorstin, *Le triomphe de l'image...*, p. 166.

⁹⁹ Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, 3^e éd., Paris, Payot, 2002 (1991), p. 35.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰¹ Marc Augé, *L'impossible voyage : le tourisme et ses images*, Paris, Payot, 1997, p. 24.

mythe, fondateur parce qu'exemplaire, et mis en scène comme tel par l'imaginaire social, le touriste, lui, sera perçu comme agi par le mythe qu'il ne rejoindra jamais. Le tourisme, pris ainsi, serait un sous-produit du voyage qu'il réduirait à un *produit de consommation profane*. Profane et profanateur de l'autre et de son monde¹⁰².

Le voyageur prend le risque de la différence. Il aborde son voyage, telle une épreuve susceptible de le transformer, ou une initiation qui l'amène à revisiter son rapport intime au monde. À l'opposé, le tourisme se résumerait à une légèreté parodique dont les exigences sont liées à la spectacularisation du monde. Où qu'il aille, le touriste emporte avec lui, son ensemble de valeurs culturelles qu'il superpose à l'altérité¹⁰³.

Huit ans plus tard, Rodolphe Christin ira beaucoup plus loin dans son ouvrage rédigé sous forme de pamphlet, intitulé : *Manuel de l'anti-tourisme*. Il y compare le tourisme à un rouleau compresseur¹⁰⁴ et stigmatise le touriste en une sorte d'antihéros du voyage, qu'il convient d'éloigner à tout prix de l'ailleurs authentique inviolé de nos semblables. Le voyageur explore et cultive sa culture du voyage pour aller à la rencontre de l'autre, alors que le touriste dévore et exploite, se livrant sans pitié à la mondophagie, dans un élan frénétique de consommation¹⁰⁵. Ce discours clairement militant encourage la pratique de différentes formes de tourisme alternatif. Le sociologue n'hésite pas à suggérer le contre-tourisme comme moyen de :

[...] Résister à la mise en prestations (touristiques) du monde en recherchant la gratuité, l'échange de dons et de contre-dons... Pour ne plus endosser sans réfléchir les habits de touriste-consommateur qu'on tend à nous imposer où qu'on aille, et cultiver ces qualités voyageuses que sont la lucidité et l'attention, ces deux rivières de la conscience¹⁰⁶.

Mais, si l'engagé Rodolphe Christin croit en la possibilité de faire évoluer nos manières de voyager, Rachid Amirou estime que le voyage n'est rien de plus qu'un mythe, une idéalisation des « tours » du passé, tels que pratiqués dans l'Antiquité, la Renaissance

¹⁰² Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, Montréal, L'Harmattan, 2000, p. 23-24.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 24-25.

¹⁰⁴ Rodolphe Christin, *Manuel de l'anti-tourisme*, Montréal, ÉcoSociété, 2010 (2008), p. 17.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 20-29.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 32.

ou le Grand Tour au XVIII^e siècle : « Le “véritable voyageur”, dont on loue les raisons “sérieuses” de pérégrination et qui jouit d’une légitimité naturelle dans les discours sur le voyage, est un mythe, au sens de modèle exemplaire, bien ancré dans l’imaginaire social¹⁰⁷ ».

Cette idée du voyage comme idéal à suivre est défendue par Franck Michel. Celui-ci consacre sa carrière à la réalisation d’une anthropologie du voyage en lien avec les usages des chemins et des routes du monde. Dans l’un de ses ouvrages les plus connus, *Désirs d’ailleurs : essai anthropologique de voyages*, il affirme que le voyage sert tout simplement de modèle, et « qu’il le veuille ou non, le voyageur actuel est également un touriste, même si rien n’indique franchement qu’il n’en fut pas de même autrefois¹⁰⁸ ». Il aborde, à son tour, la divergence touriste/voyageur qu’il utilise comme introduction à sa définition du touriste postmoderne. Si dans son *Manuel de l’Anti-tourisme*, Rodolphe Christin dressait une frontière tangible entre la figure du touriste (qu’il rejetait violemment) et celle du voyageur (à laquelle il s’identifiait), Franck Michel présente le problème autrement. Selon lui, « La figure du voyageur est aussi multiple et complexe que peut l’être sa façon de voyager¹⁰⁹ » et il existerait autant de types de touristes que de tourisms¹¹⁰ dépendamment des :

[...] Modes forcément éphémères du voyage. La nature et l’aventure sont en vogue, le spirituel a le vent en poupe, la culture est devenue une valeur marchande efficace, etc. Trop usé et trop critiqué, le modèle des 3S – *sea, sex & sun* – tend aujourd’hui à être progressivement remplacé par un modèle plus « respectable » dominé par le développement personnel et la découverte culturelle¹¹¹.

Néanmoins, l’anthropologue estime que l’ancien modèle, tant dénigré, demeure encore majoritaire comme l’attestent le contenu des brochures touristiques et les statistiques de ventes des agences de voyages¹¹². En outre, si le tourisme est une extension

¹⁰⁷ Rachid Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 29.

¹⁰⁸ Franck Michel, *Désirs d’ailleurs : essai anthropologique de voyages*, 3^e éd. rev. et aug., Québec, Presses de l’Université Laval, 2004 (2000), p. 28.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 45.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 57.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 46.

¹¹² *Ibid.*

du voyage, Franck Michel s'interroge sur ce qui initie le désir de l'ailleurs et par quel processus naissent le ou les tourisms. Il s'interroge, au demeurant, sur d'autres problématiques pertinentes, telles que celles du touriste comme pèlerin (même si l'angle de réflexion aurait pu être davantage orienté sur les études culturelles), du désir d'exotisme et du voyage d'aventure oscillant entre nature et culture.

Dès lors, on peut se demander de quelle manière le type de voyage pratiqué sur la route influence l'expérience touristique du visiteur. Les types de voyage dont il est question sont schématiquement partagés en deux catégories : (1) le voyage d'intention touristique axé sur la découverte de l'ailleurs et de l'inconnu et (2) le voyage d'inspiration mythique orienté sur l'expérience authentiquement intime du monde (notamment, en raison des rencontres effectuées en chemin). Entre ces deux extrêmes se créent autant de types de voyage que de tourisms pratiqués et de touristes circulant sur la route.

Pensé en termes d'exemplarité, le voyage apparaît pour certains comme une vocation vitale, inspirée et érudite, auréolée d'une dimension mythique. Cette perception a donné lieu à un exercice littéraire, soit les récits et les carnets de voyage des écrivains-voyageurs, désignés plus volontiers sous l'appellation « grands voyageurs », à l'instar de leur chef de file contemporain, Nicolas Bouvier.

En outre, selon Franck Michel, il existerait autant de types de touristes que de tourisms, dépendamment des « modes forcément éphémères du voyage ». Autrement dit, il existerait logiquement autant de significations de l'expérience touristique qu'il y a de touristes. En effet, chacun pratique un type de voyage, sur la route, spécifique à ses attentes. Chaque voyage se différencie du dernier et du prochain, métamorphosant à l'infini la définition de l'expérience touristique.

Ce postulat est également admis par Julia D. Harrison, dans son ouvrage intitulé : *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel*, publié en 2003, et dont l'objectif de recherche est d'investiguer sur ce qui rend l'expérience du voyage

significative. Elle y analyse ses conversations avec des *upper-middle-class travellers* sélectionnés après publication d'une annonce dans différents journaux nationaux et différentes revues de voyages. En se basant sur ce qu'elle nomme leurs « *Travellers' Biographies*¹¹³ », l'anthropologue étudie les raisons qui poussent les 33 *travel enthusiasts* retenus pour sa collecte de données, à investir leurs ressources financières, émotionnelles, psychologiques et physiques dans leurs voyages.

La recherche prend en compte les motifs du départ, les destinations choisies, les activités touristiques effectuées *in situ*, ce que ces amateurs de voyage ramènent à la maison et ce qu'ils retiennent de leur expérience. Selon l'anthropologue, l'expérience touristique est l'occasion d'élaborer une cartographie mentale personnalisée d'un monde en pleine confusion de globalisation, de comprendre son propre pays à la lumière de l'ailleurs, d'établir des connexions humaines, et même de créer une forme d'intimité, « *Touristic intimacy*¹¹⁴ », avec d'autres touristes croisés au cours du voyage. « *Touristic intimacy* » se produit lorsqu'un petit groupe se forme, au point de fonctionner comme une structure familiale, pendant un court laps de temps¹¹⁵.

Dans une société médiatique laissant peu de place à l'inattendu et à la spontanéité ; au sein de laquelle l'individu s'aliène par les contraintes qu'elle lui impose ; l'activité touristique offre à celui-ci, la possibilité de rencontres alternatives, discontinues et imprévues. Elle crée, par ailleurs, des sociabilités plurielles et une expérimentation du « vivre ensemble » avec l'inconnu, soit l'autre et l'ailleurs, qui seraient demeurés irrévélés sans son accomplissement. Se faisant palimpseste de la rencontre, elle lui donne l'occasion de nouer des liens avec l'autre, puis suscite en lui le sentiment de se distinguer de la masse des non-visiteurs ; le désir de se soustraire, pendant un temps, aux normes qui régissent le social et l'envie d'expérimenter en groupe une communauté de l'instant. Ces expériences du vivre ensemble font du tourisme un rhizome

¹¹³ Julia D. Harrison, *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel*, Vancouver, UBC University of British Columbia Press, 2003, p. 214-232.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 49-50.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 44.

interconnectant les hommes entre eux. Il les met en phase avec le monde, dans lequel ils vivent, par la prise de conscience de leur environnement proche et lointain.

L'expérience touristique est à appréhender en qualité de connexions avec les autres et le monde, c'est-à-dire : « [...] As an opportunity for human connection and even intimacy ; as an expression of a personal aesthetic ; as a way to understand both "home" and, relatedly, Canada ; and as an aid to the construction of a personalized landscape in the confusion of the globalized world that we are now all told we live in¹¹⁶ ». Le sens et la valeur de l'expérience touristique seraient, selon Julia D. Harrison, ambigus et hautement contradictoires.

Travel also affirmed a sense of self, as well as invigorating relations with a partner. New connections were made with others who valued the travel experience. In revealing the essence of a common humanity, travel connected people with the mythic and the real. Such was the potential of the sociability and intimacy of travel¹¹⁷.

Pourtant, aucun participant de sa collecte de données n'était revenu totalement transformé à la maison, bien qu'ils ne rentraient pas, non plus, inchangés. Loin de chez eux, ils eurent l'impression de rejoindre une humanité commune, alors que leurs rencontres ne firent que souligner l'ampleur des différences culturelles entre les peuples, à travers le globe. Se sentir chez-soi devient, à la fois, quelque chose d'ancré dans un lieu particulier et quelque chose qui peut être recréé ailleurs¹¹⁸.

Selon Julia D. Harrison, dépendamment du type de voyage engagé, ce qui motive l'individu dans son expérience touristique est sa quête de sincérité, plutôt que d'authenticité au sens maccannellien du terme. En dépit de son admiration pour Dean MacCannell, elle estime que ses travaux sont dépassés en contexte de postmodernité.

I applaud the contribution prompted by MacCannell's work on the tourist, but such discussions need to be put aside. In postmodernity they have little validity : few

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 12.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 90.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 208.

believe that there are pristine corners of the globe, and even fewer want to go to such places, which would have no space/place for tourists¹¹⁹.

Ainsi, elle préfère retenir la notion de « sincérité » développée par l'anthropologue australien John Taylor. Autrement dit, la sincérité de la rencontre touristique transculturelle entre le touriste et les populations locales¹²⁰ donne de la valeur à l'expérience touristique. Taylor définit la notion de sincérité comme impliquant un partage interactif d'expériences entre les participants, dans une rencontre touristique donnée¹²¹. Elle est significativement différente, en ce sens qu'elle se produit dans la zone de contact entre les groupes participants ou les individus, plutôt que d'apparaître comme référent à la qualité interne d'une chose, soi-même ou un autre¹²².

L'expérience touristique est donc l'opportunité d'expérimenter et de connaître le genre humain à travers les connexions que le touriste initie avec l'autre culturel : « The tourists and tourees were now sitting down at the same table to digest spoils, to share communally the new globalized, postcolonial world¹²³ ». De plus :

Food is something to be thankful for, as it nourishes one's body and soul. Accordingly then, one should approach a meal table with humility. [...] If tourists approach it in this manner, the connections they make and build could be stronger ; the beauty and aesthetic value of each moment enriched ; and they will understand and more deeply value both their own nation, and what really constitutes a good home. [...] Such will be the authenticity of touristic travel experiences if they assume such a humble posture¹²⁴.

Seuls l'humilité, le respect, la sincérité des moments vécus et la connexion engagée avec l'autre permettent aux protagonistes de la rencontre, de profiter, équitablement, de ce que l'expérience touristique aurait à leur offrir, aussi bien le touriste

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ John P. Taylor, « Authenticity and Sincerity in Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 1 (janvier 2001), p. 16.

¹²² *Ibid.*, p. 23.

¹²³ Harrison, *Being a Tourist...*, p. 211.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 212.

que l'hôte¹²⁵ : une meilleure appréciation de leur propre nation et de leur foyer. Cette manière de faire tend à rendre l'expérience certainement authentique.

Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel amorce une réflexion sur l'expérience touristique, aussi multiple que peut l'être le large éventail de destinations potentielles, soumises à l'appréciation du touriste et praticables, d'un type de voyage à un autre : « They did not all partake in one kind of travel experience, but whether in any one year or throughout their travel careers they undertook many different kinds of trips to a wide range of destinations¹²⁶ ».

Dans sa recherche, Julia D. Harrison intègre le paramètre contextuel des sociétés occidentales postmodernes au centre desquelles chacun peut être un touriste, à tout moment : « We have all been tourists or travellers at some point in our lives¹²⁷ ». Elle démontre que le sens et la valeur de l'expérience touristique sont inhérents à la manière d'aborder le voyage. Toutefois, une expérience touristique est, par nature, exotopique, car toujours valorisée de l'effet de rencontre. Par conséquent, elle imprègne le touriste ou le voyageur de signes de gain et de perte (culturels) résultant de sa pratique. En effet, la découverte d'usages et de cultures autres, la pratique de pèlerinages identitaire, spirituel et gastronomique vers des lieux significatifs, l'adoption d'une éthique du désert s'épanouissant dans la pureté de la raréfaction, etc., sont autant de types de voyages dont l'intentionnalité commune demeure la régénération de l'individu et la redéfinition de soi, par le biais d'une diversion ludique du quotidien.

2.1.6 Authenticité de l'expérience touristique : entre consommation du monde et philosophie de voyage

Bien qu'il fut publié en 1961, *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*, de Daniel Joseph Boorstin, offre une critique relativement

¹²⁵ *Ibid.*, p. 213.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 209.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 205.

contemporaine du tourisme. Ce faisant, il propose un point de départ pertinent à toute réflexion sur le sujet. Il est intéressant de retenir son idée du tourisme comme pseudo-événement, ce « type de nouveautés artificielles qui a envahi la vie quotidienne des Américains¹²⁸ », tout en sachant que ce concept universaliste est également applicable à l'industrie touristique du XXI^e siècle. Voici pourquoi.

Boorstin nous explique que le préfixe « pseudo » vient du grec et signifie « faux » ou « destiné à tromper¹²⁹ ». Un pseudo-événement comporte quatre caractéristiques :

- (1) il n'est pas spontané et survient uniquement parce qu'une personne l'aura prévu, imaginé ou suscité ;
- (2) il est principalement conçu (mais pas toujours, précise Boorstin), dans le but d'être diffusé ou reproduit. Il se déroule dans un horizon temporel fictif soit, à une date décidée d'avance et son accomplissement se plie aux exigences des médias écrits et électroniques ;
- (3) il est quelque peu ambigu : les relations entre les faits et la réalité qui le sous-tendent sont toujours équivoques ;
- (4) il vise, pour reprendre les mots de Boorstin, à être une prophétie autoréalisatrice¹³⁰.

Alors, il est possible d'opérer un parallèle entre le tourisme et le pseudo-événement, en suivant les caractéristiques de ce dernier, comme suit :

- (1) le tourisme est un pseudo-événement, car un voyage est généralement prévu et organisé d'avance par le touriste lui-même ou par les voyagistes ;
- (2) au retour de sa destination, le touriste partage ses souvenirs et son matériel « ethnographique » (expériences touristiques, observations personnelles, photographies, vidéos, etc.) avec son entourage, par le biais de différents modes communicationnels : sur les réseaux sociaux, lors de rencontres avec des amis ou de discussions entre collègues.

¹²⁸ Daniel Joseph Boorstin, *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*, Montréal, Lux Éditeur, 2012 (1961), p. 34.

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ *Ibid.*, p. 36-37.

Cette manière de diffuser son expérience touristique est un moyen de faire revivre à sa mémoire des moments particuliers, de l'habiter durablement et de lui faire prendre corps auprès des autres, que l'on éduque ou que l'on rejoint ;

(3) l'expérience touristique implique des significations multiples, en fonction du type de voyage entrepris ;

(4) celle-ci est une prophétie autoréalisatrice, car en affirmant combien l'expérience touristique fut originale, éducative, divertissante ou relaxante, elle le devient et perdure dans la mémoire, tel un amour de jeunesse idéalisé à l'image du phénomène de cristallisation stendhalien¹³¹.

L'accroissement significatif de la production de la consommation d'informations remonte au début du XIX^e siècle et a induit un appétit vorace pour les récits d'événements d'intérêt public.

Depuis un demi-siècle, une part de plus en plus importante de ce qu'on lit, regarde et écoute est constituée de pseudo-événements. Le public en veut toujours plus et l'on s'empresse de lui en fournir en quantité. Sa conscience s'en trouve littéralement submergée. Aux États-Unis, cette multiplication a été plus rapide que partout ailleurs et s'avère aujourd'hui exponentielle¹³².

Selon Boorstin, cette invasion de pseudo-événements dans tous les domaines de l'éducation, de la consommation, des relations interpersonnelles, ainsi que dans le monde des affaires¹³³, et ce, de manière particulièrement intense, nous conduit constamment à nous duper nous-mêmes. Nous nourrissons des attentes démesurées, alimentées par la conviction que le monde pourrait être le lieu d'un maximum d'aventures, c'est-à-dire ces événements inattendus¹³⁴. Dès lors, le touriste moderne se gave de pseudo-événements.

Il recherche à la fois plus d'étrangeté et plus de familiarité que le monde ne peut en offrir naturellement. Il en est venu à croire qu'il pouvait vivre l'aventure en deux semaines et connaître tous les frissons du risque extrême en toute sécurité. Il souhaite de l'insolite et du coutumier sur commande, et veut découvrir l'enchantement du Vieux-Monde dans un lieu de vacances peu éloigné ou, s'il a déniché un bon lieu d'hébergement, retrouver au cœur de l'Afrique le confort de

¹³¹ Henri Beyle Stendhal, *De l'amour*, Paris, Armand Colin, 1959 (1822).

¹³² Boorstin, *Le triomphe de l'image...*, p. 37.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*, p. 120.

sa maison. Désirant tout cela, il exige qu'on le lui fournisse ; ayant payé pour cela, il aime à penser qu'il en a eu pour son argent. Il a demandé que le monde entier servît de théâtre aux pseudo-événements¹³⁵.

Ainsi, dès 1961, Daniel Joseph Boorstin analysait ce qui caractérisait la pratique du tourisme de son époque, depuis plus d'un demi-siècle. Il en a conclu que les pays étrangers, terres d'accueil saisonnier de hordes de touristes, donnent vie à des pseudo-événements, que celles-ci brûlent de découvrir. Le désir de ces touristes est de savoir si l'impression laissée par l'incursion dans ces pays demeure conforme à l'image que les journaux, le cinéma et la télévision en ont donnée¹³⁶.

Toutefois, les infinis modes et types d'exploration du monde contemporain permettent à chacun de le réinventer, au gré de sa fantaisie : en automobile dans l'Ouest américain, à dos de chameau sur la Route de la soie, ou qu'il s'agisse de rencontrer des Bédouins dans le Sahara, de faire des treks au Népal, de flâner à Pétra (l'antique cité nabatéenne préislamique de Jordanie), de prendre part aux croisières sur le fjord de la Suède en mer Baltique, d'admirer les fresques de la Renaissance sur tous les murs et les plafonds des églises d'Italie, de visiter les sites inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO, etc. L'inépuisable variété en matière de proposition touristique n'a de limite que celle de l'imagination. Il faut dire que le bond technologique de ces dernières années a considérablement favorisé l'essor des autoroutes de l'information, ainsi que le développement des infrastructures économiques, informatiques, médicales et touristiques, à grande échelle. Ces changements eurent pour effet immédiat de réduire le monde à un immense village, une grandiose attraction touristique à ciel ouvert, un Disneyland constamment renouvelé, au sein duquel le voyage est devenu « prévisible, convenu, irréel et factice¹³⁷ ». Le tourisme est un pseudo-événement. Il produit des expériences touristiques, ces packages de pseudo-événements, de nature préfabriquée. Cette même nature factice pousse de nombreux touristes à rechercher une certaine authenticité au cours de leur voyage. Ils désirent voir au-delà de ce monde spectacularisé, « mis en

¹³⁵ *Ibid.*, p. 122.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 164.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 165.

scène », pour reprendre l'expression chère au sociologue américain Dean MacCannell, lorsqu'il développa son célèbre concept d'authenticité, en 1976¹³⁸.

Pour Dean MacCannell, les touristes cherchent à établir un contact privilégié avec la population locale du pays hôte, afin de vivre une expérience authentique, donc enrichissante et éducative. Ils veulent assister au déroulement du quotidien véritable de ceux qu'ils visitent. Néanmoins, le sociologue estime que l'authenticité recherchée est rarement accessible aux touristes dans la mesure où la culture est toujours mise en scène. Son modèle d'analyse s'inspire du travail qu'Erving Goffman réalisa sur les notions de scènes et de coulisses¹³⁹, appliquées au tourisme.

Dean MacCannell constate que les touristes essaient de pénétrer dans les coulisses, soit l'arrière-scène des lieux qu'ils explorent, car elles sont associées à l'intimité des relations et l'authenticité des expériences. Il soutient également que les infrastructures touristiques sont disposées de manière à produire l'impression que les coulisses ont été mises à part, même lorsque ce n'est pas le cas. Dans les milieux touristiques, entre la scène et les coulisses, il y a une série d'espaces spéciaux conçus pour accueillir les touristes et pour soutenir leurs croyances dans l'authenticité de leurs expériences¹⁴⁰. Il dénombre six scènes, des « *stages* », chacune ayant une fonction bien précise.

En premier lieu, il y a trois *front region* ou avant-scènes :

- « *stage (1)* » est l'avant-scène d'Erving Goffman, un genre d'espace social, que les touristes tentent de franchir ou pas ;
- « *stage (2)* » constitue une véritable avant-scène décorée, comme s'il s'agissait d'une arrière-scène, avec des rappels cosmétiques trahissant les activités de l'arrière-

¹³⁸ Dean MacCannell, *The tourist : A new theory of the Leisure Class*, Berkeley et Los Angeles, Californie, University of California Press, 1999 (1976) et Dean MacCannell, « Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings », *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3 (novembre 1973), p. 589-603.

¹³⁹ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1 : *La présentation de soi*, vol. 2 : *Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973 (1956).

¹⁴⁰ Dean MacCannell, « Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings », *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3 (novembre 1973), p. 589.

scène. Les exemples donnés sont un restaurant de fruits de mer avec un filet de poisson suspendu au mur ou un comptoir de viandes dans un supermarché, comportant trois répliques tridimensionnelles en plastique de fromages et de mortadelles, accrochés au mur. On cherche à créer une atmosphère ;

- « *stage (3)* » se présente comme une avant-scène totalement organisée pour ressembler à une arrière-scène. Elle comporte des simulations de promenades au clair de lune pour les audiences de télévision, et même des spectacles en direct des *sex-shops* de Berlin où le client peut payer pour regarder des couples interracial copuler, selon ses instructions spécifiques.

En second lieu, il y a trois *back regions* ou arrières-scènes :

- « *stage (4)* » est une scène ouverte aux étrangers. Ainsi, un magazine expose les actions privées de personnages célèbres ou des révélations officielles des détails de négociations diplomatiques secrètes. Elle est la caractéristique ouverte qui distingue principalement les infrastructures touristiques (*stages 3 et 4*) des autres arrières-scènes, l'accès à la plupart des arrières-scènes non touristiques étant quelque peu restreint ;

- « *stage (5)* » forme une région peut être quelque peu nettoyée ou changée parce que les touristes y sont autorisés afin d'avoir un aperçu occasionnel de la réalité locale : cuisine, usine, navire ou orchestre de répétition, selon les exemples d'Erving Goffman ;

- « *stage (6)* » réfère aux coulisses de Goffman, le genre d'espace social motivant la conscience touristique¹⁴¹. Les espaces partagés des touristes et de leurs hôtes constituent la scène. Les coulisses sont les espaces normalement inaccessibles aux touristes. Toutefois, même lorsque les coulisses sont accessibles aux touristes, elles demeurent mises en scène. En effet, selon MacCannell, ce qu'on leur présente est sélectionné et préparé en fonction de leur venue¹⁴². Par conséquent, ils n'ont finalement jamais accès aux coulisses, donc à l'authenticité tant recherchée. Pire, ces nouveaux espaces de visite ne sont pas seulement des copies ou des répliques de situations de la vie réelle, mais des

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 598.

¹⁴² *Ibid.*, p. 595.

copies qui se présentent comme étant plus révélatrices sur l'authentique que l'authentique en dévoile elle-même¹⁴³.

Si le sociologue reconnaît la difficulté de mesurer le degré d'authenticité d'une expérience touristique¹⁴⁴, il considère qu'elle est toujours une mystification, alors qu'elle se présente comme la révélation de la vérité¹⁴⁵. C'est ce qu'il nomme *Staged Authenticity*, une authenticité purement « mise en scène ». Selon Dean MacCannell, le voyage endosse certaines fonctions sociales que la religion n'assume plus dans les sociétés modernes ; « [...] tourism absorbs some of the social functions of religion in the modern world¹⁴⁶ ». La superficialité de leur vie et l'inauthenticité de leurs expériences dans la vie de tous les jours conduisent les touristes à voyager. En quête de sacré, ils cherchent à téter l'authenticité du monde qu'ils ne parviennent pas à rejoindre de chez eux. L'intrusion dans l'arrière-scène des lieux visités leur donne l'illusion de pénétrer dans la réalité des autres et leur offre de nouveaux lieux et modes de connexion avec l'authentique.

Mais en réalité, les touristes se satisfont aisément de l'authentique de l'inauthentique, car ils « [...] recherchent la caricature, et l'industrie du tourisme est prompte à la leur offrir. Rares sont ceux qui aiment les œuvres authentiques d'une culture étrangère, qui leur sont souvent inintelligibles¹⁴⁷ ». L'image et l'imitation surpassent l'authentique. Ainsi, les pseudo-événements éclipsent les événements authentiques et spontanés. Les pseudo-événements séduisent par leur mise en scène culturelle simplifiée et superficielle du monde. Les raisons de cette appréciation au détriment de l'authentique sont que les pseudo-événements sont plus dramatiques. Ils sont préfabriqués pour être largement diffusés afin de frapper les esprits sans difficulté. Leur répétition permet de renforcer l'effet recherché. Leur publicisation sert à les dépeindre comme réalités importantes dignes de l'attention de tous. Ils sont rassurants, car conçus pour être compris sans effort. Ils sont agréables, parce que leur déroulement est prévu pour l'agrément

¹⁴³ *Ibid.*, p. 598-599.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 597.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 599.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 595.

¹⁴⁷ Boorstin, *Le triomphe de l'image...*, p. 153.

collectif. Enfin, ils s'engendrent les uns les autres selon une progression géométrique. Ils dominent par le simple fait que leur nombre croît sans cesse¹⁴⁸. Ce faisant, ils offrent aux touristes une conception prémâchée et globalisée des cultures autres visitées, évacuant de la sorte la moindre complexité susceptible d'entraver leurs expériences touristiques.

La question de l'authenticité au sein de l'expérience touristique a également fait l'objet d'une réflexion de la part de l'anthropologue britannique Tom Selwyn. Dans *The Tourist Image : Myths and Myth Making in Tourism*, publié en 1996, il distingue « authenticité froide » et « authenticité chaude ». L'authenticité froide est relative à la mise en scène des objets à observer et relève du registre de la connaissance. Elle se réfère à la qualité des connaissances acquises par les touristes. L'authenticité chaude repose sur l'expérience du touriste. Elle est directement associée à sa recherche de solidarité sociale et à la sensation de s'affranchir de la fragmentation propre à la société postmoderne¹⁴⁹. Selwyn conçoit l'authenticité chaude comme cet aspect du monde imaginé de l'imaginaire touristique préoccupé par les questions de soi et de société, en particulier par la quête d'un soi authentique et d'un autre authentique¹⁵⁰. La distinction entre authenticité chaude et authenticité froide sert à rétablir la frontière entre anthropologues et touristes. « Elle permet de penser l'originalité de l'expérience touristique tout en maintenant conjointement une distinction ontologique entre approche scientifique, débats de connaissances et approche touristique¹⁵¹ ».

Relative aux mythes du soi authentique, l'authenticité chaude est une expression spécifique de la version existentielle du sociologue chinois Ning Wang. S'inspirant de l'article intitulé : « Sincerity and Authenticity in Modern Society » de Peter L. Berger, publié en janvier 1973¹⁵², il définit son concept d'authenticité existentielle comme

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 71-72.

¹⁴⁹ Tom Selwyn, « Introduction », Tom Selwyn, dir., *The Tourist Image : Myths and Myth Making in Tourism*, Chichester, John Wiley & Sons, 1996, p 1-32.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 20-21.

¹⁵¹ Céline Cravatte, « L'anthropologie du tourisme et l'authenticité. Catégorie analytique ou catégorie indigène ? », *Cahiers d'études africaines*, vol. 193-194, n° ½ (2009), p. 603-619 [En ligne], <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18852#tocto1n2> (Page consultée le 6 décembre 2018).

¹⁵² Peter L. Berger, « Sincerity and Authenticity in Modern Society », *The Public interest*, (janvier 1973).

« [...] un état existentiel dans lequel chacun serait fidèle à lui-même, qui agirait comme un antidote face à la perte du “vrai soi” dans les rôles et les sphères publics de la société occidentale moderne¹⁵³ ». L’authenticité existentielle peut souvent n’avoir aucun lien avec la question de savoir si les objets visités sont réels. En quête d’une expérience touristique existentiellement authentique, les touristes sont préoccupés par un « *existential state of Being* » activé par certaines activités touristiques. Pour le dire autrement, l’expérience existentielle est l’authenticité de l’être qui, en tant que potentiel, doit être subjectivement ou intersubjectivement testée par les touristes en tant que processus de tourisme, c’est-à-dire que ceux-ci sont amenés à participer activement à l’activité touristique qui leur est proposée au lieu de demeurer de simples spectateurs. De fait, si la pratique touristique peut être inauthentique au sens maccannellien, elle génère toutefois un sens d’authenticité existentielle en raison de sa nature créative et cathartique¹⁵⁴.

L’authenticité existentielle héritée de la philosophie heideggérienne, dont Wang souligne le caractère ontologique, se rapporte essentiellement au touriste et à son état d’être tandis qu’il se trouve dans une situation liminale – où il se tient à l’écart des contraintes sociales (prescriptions, obligations, éthique de travail, etc.) – à la lumière de laquelle il se sent en contact avec son « vrai » soi, son soi authentique. Ainsi, l’autre soi s’active par le biais des expériences touristiques à travers lesquelles le touriste se sent changer et devenir un autre. Il fait éclater son « être-au-monde » (ce nom de la transcendance propre au *Dasein*), qui réfère au processus d’appréhension du monde, principalement par le biais de démarches empiriques. Le *Dasein* traduit par « être-là », désigne la réalité humaine dans la philosophie heideggérienne. Il comprend l’être, est concerné par l’être, est ouvert à l’être. En faisant éclater, par la consommation sincèrement impliquée d’expériences touristiques, son *Dasein* – qui n’est auprès des choses, d’autrui et de lui-même qu’en soutenant le monde comme ouverture –, le touriste se propulse au

¹⁵³ Traduction du texte de Ning Wang, « Rethinking Authenticity in Tourism Experience », *Annals of Tourism Research*, vol. 26, n° 2 (1999), p. 349-370, de Céline Cravatte « L’anthropologie du tourisme et l’authenticité. Catégorie analytique ou catégorie indigène ? », *Cahiers d’études africaines*, vol. 193-194, n° ½ (2009), p. 603-619 [En ligne], <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18852#tocto1n2> (Page consultée le 6 décembre 2018).

¹⁵⁴ Ning Wang, « Rethinking Authenticity in Tourism Experience », *Annals of Tourism Research*, vol. 26, n° 2 (1999), p. 359.

cœur de l'authentique du monde et de son « vrai soi », embrassant par là même l'authenticité existentielle qui, en définitive, siège en lui.

Le contact avec l'authenticité culturelle demeure l'un des principaux attraits et l'une des intentionnalités les plus significatives du voyage. Expression métonymique d'une culture, le patrimoine constitue à lui seul un univers autre et authentique, révélé au touriste. Fait des traits les plus saisissables et les plus pittoresques, il incarne une sorte de paroxysme, « un moment d'intensité redoublant l'effet d'exotisme¹⁵⁵ ». Le culturel garantissant l'authentique, l'importance du patrimoine pèse dans les pratiques touristiques. D'ailleurs, l'OMT estime que le tourisme culturel représente environ 40 % du total des arrivées des 1,2 milliard de touristes internationaux, en 2015¹⁵⁶.

Enfin, l'aventure de l'authentique est restée possible pour ceux qui veulent rejoindre des ailleurs inusités, et dont l'appétit insatiable pour les voyages impossibles les conduit à rechercher toujours plus de sensations neuves, en pratiquant le « tourisme de l'extrême ». Ses apôtres se rendent dans des pays à risque : Afghanistan, Yémen, Corée du Nord, Somalie, Iran, et Pakistan, Kurdistan Irakien et Papouasie-Nouvelle Guinée. Des mois de préparation sont nécessaires pour s'assurer de trouver sur place, « l'adrénaline » et « l'excitation ». L'intérêt est d'accéder à une réalité forcément différente de celle relayée par les médias. Dans le but d'atteindre ces objectifs, il convient de dénicher les rares informations disponibles et de trouver des contacts sur place¹⁵⁷. Il s'agit d'un type de voyage exigeant et les démarches mises en place visent à débusquer l'authenticité en tout lieu qui fera l'objet d'une visite.

¹⁵⁵ Anne Decoret-Ahiha, « L'exotique, l'ethnique et l'authentique : regards et discours sur les danses d'ailleurs », *Civilisations*, vol. 53, n° 1 (2005), p. 149-166 [En ligne], <https://journals.openedition.org/civilisations/600> (Page consultée le 6 décembre 2018).

¹⁵⁶ Organisation mondiale du tourisme, « Congrès de l'OMT sur les liens entre le patrimoine culturel et le tourisme créatif », 23 novembre 2016, OMT [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2016-11-30/congres-de-l-omt-sur-les-liens-entre-le-patrimoine-culturel-et-le-tourisme-> (Page consultée le 6 décembre 2018).

¹⁵⁷ Maud Pierron, « Tourisme : Baroudeurs de l'extrême », 27 février 2015, *20 Minutes* [En ligne], <http://www.20minutes.fr/societe/1528135-20150227-tourisme-baroudeurs-extreme> (Page consultée le 12 juin 2015).

Dans un monde pensé en termes de flux et de réseaux, construit d'après des principes d'efficacité, de rendement et de rapidité, le touriste est celui qui fait une pause. Il s'extirpe hors du temps utile pour rejoindre un espace hors temps où il laisse libre cours à son goût du loisir, à condition que l'expérience touristique, à laquelle il souhaite s'adonner, lui offre la promesse de l'authentique. Tel un anthropologue en herbe, il rêve d'accéder aux coulisses, « *stage 6* », de ses destinations de voyage. Il veut que sa visite ait un sens et son expérience touristique, une valeur d'originalité. Seule la poursuite de l'authenticité peut lui permettre de croire qu'il lui serait possible d'atteindre ces desseins.

Le touriste s'est échappé de la bulle des activités touristiques qui lui était assignée pour traquer l'authenticité, dans un fût de chêne d'un vignoble de campagne et dans une danse populaire. L'authenticité historique, symbolique et esthétique d'une fresque d'église, d'un site archéologique, d'un sous-sol de cathédrale ou d'un musée, ne suffit plus à satisfaire sa curiosité. Il veut saisir l'essence même de tout ce que son regard peut embrasser. Aussi, l'authenticité n'est-elle pas un substrat (référant à la réalité profonde de son soi) cherchant à faire écho avec la singularité siégeant en toute chose exotique, extérieure à soi ? Cette chose étant un témoin d'un espace-temps proche et lointain, digne d'être remémoré et conservé, donc finalement, traité en qualité de patrimoine. Bref, en passant d'une sphère restreinte à une présence généralisée, l'authenticité a quitté son âge récréatif pour entrer dans son âge référentiel : celui du patrimoine.

À la suite de ce point, il importe de vérifier si l'expérience touristique constituerait l'un des paramètres qui concourent à définir ce qu'est le touriste, marqué de ses perceptions du monde, des autres et de soi. À ce titre, il convient d'étudier les déclinaisons de la figure du touriste, les figures symboliques attachées à celle du voyageur ainsi que les représentations liées à la route, ce rhizome communicationnel du monde. Cette voie de réflexion devrait permettre d'identifier ce qui valorise l'expérience touristique du visiteur et ce qui l'amènerait à endosser différents statuts (touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventureux, vagabond ou néo-nomade)

dépendamment des temporalités et des activités touristiques habitant le voyage, en contexte de modernité liquide.

2.1.7 Le touriste, figure éclatée des modernités

Dans le rapport CST de 2008, le tourisme est défini comme :

[...] Un concept plus restreint que le voyage étant donné qu'il se réfère à des types spécifiques de voyages : ceux qui conduisent un voyageur en dehors de son environnement habituel pour une période inférieure à une année et pour un motif principal autre que celui d'être employé par une entité résidente dans le lieu visité. Les individus, au moment où ils effectuent ces voyages, sont appelés visiteurs. Le tourisme est ainsi un sous-ensemble du voyage et les visiteurs forment un sous-ensemble des voyageurs [...] dans des contextes aussi bien internationaux qu'intérieurs¹⁵⁸.

Le voyage est simplement présenté comme un domaine majeur de l'analyse économique et une entité ayant des incidences économiques dans les emplacements visités par le voyageur. Le voyageur est « une personne qui se déplace entre deux emplacements géographiques distincts pour tous motifs et toutes durées¹⁵⁹ ». Le mot « voyage » désigne tout départ du domicile et le retour à celui-ci avec au moins une nuit passée en dehors de son environnement familial. Un voyage se décompose en « séjours » définis par le fait d'avoir passé au moins une nuit en un même lieu. La durée des séjours et des voyages est comptabilisée en nuitées. D'une façon générale, on entend par voyageur « toute personne qui se déplace entre deux ou plusieurs pays ou entre deux ou plusieurs localités dans son pays de résidence¹⁶⁰ ».

Les personnes qui s'adonnent au tourisme sont des visiteurs. On en dénote deux types : ceux qui passent une ou plusieurs nuits dans le lieu visité sont des touristes, tandis

¹⁵⁸ Département des affaires économiques et sociales, Division de statistique, *Compte satellite du tourisme : recommandations concernant le cadre conceptuel 2008*, Luxembourg, Madrid, New York, Paris, Nations Unies, 2010, p. 11, *United Nations Statistics Division* [En ligne], http://unstats.un.org/unsd/publication/Seriesf/SeriesF_80rev1f.pdf (Page consultée le 11 juillet 2018).

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ OCDE et Bureau de statistique des Communautés européennes, *Recommandations de l'ONU et de l'OMT : mise à jour des Recommandations sur les Statistiques du Tourisme ONU-WTO*, Révisé le 20 octobre 1999, p. 6, *United Nations Statistics Division* [En ligne], <http://unstats.un.org/unsd/statcom/doc00/m83note-f.pdf> (Page consultée le 13 juillet 2018).

que ceux qui ne passent pas de nuit dans le lieu visité sont des excursionnistes ou des visiteurs d'un jour. Le visiteur est d'ailleurs défini comme :

Un voyageur ayant une destination principale en dehors de son environnement habituel pour une période inférieure à une année pour tout motif principal (affaires, loisirs ou toute autre fin personnelle) non lié à l'exercice d'une activité rémunérée pour une entité résidente dans le pays ou le lieu visité¹⁶¹.

« Visiteur » est un terme générique englobant tous les types de touristes¹⁶². En outre, qu'il soit en position de pratiquer un tourisme international ou un tourisme interne (dans son pays de résidence), le touriste est une figure du voyageur qui se déplace pour son plaisir afin de satisfaire son désir d'ailleurs. Il est à la recherche de découvertes multiples qui lui permettront d'enrichir sa vision du monde et d'expérimenter sa propre altérité, mais aussi celle des autres.

Ces définitions officielles établissent une classification de ceux qui se déplacent et circulent à des fins personnelles ; le visiteur et le touriste étant présentés comme des sous-divisions du voyageur, en raison de la nature récréative de leur voyage. Le touriste est d'ailleurs un sous-produit du visiteur, lequel est une sous-division du voyageur. La notion de voyageur englobe donc les figures du visiteur et du touriste. Il n'y a pas de divergence établie dans les définitions officielles entre le touriste et le voyageur, contrairement au débat qui agite les études culturelles depuis les théories de Daniel Joseph Boorstin. En effet, la réalité sur le terrain est toute autre. Dans la mesure où il est admis qu'il existerait autant de types de touristes que de tourisms, dépendamment des modes forcément éphémères du voyage, des déclinaisons de la figure du touriste émergent. Elles sont spontanément engendrées par ce qui habite, influence ou affecte l'intentionnalité du déplacement, c'est-à-dire les attentes (différant parfois d'une destination à une autre) que nourrit le touriste ; les modes de mobilités (avion, bateau, train, automobile, vélo, marche,

¹⁶¹ Département des affaires économiques et sociales, Division de statistique, *Compte satellite du tourisme : recommandations concernant le cadre conceptuel 2008*, p. 1.

¹⁶² On consultera les tableaux présentant les différents types de voyageurs dans le document pdf de Andrea Möller, *Tourisme et environnement*, chapitre 21, DWIF Munich, 2000, p. 201-202 [En ligne], <http://fama2.us.es:8080/turismo/turismo.net1/economia%20del%20turismo/turismo%20y%20medio%20ambiente/turismo%20et%20environment.pdf> (Page consultée le 17 janvier 2011).

etc.) ; les ressources financières ; les rencontres inattendues qui modifieraient le programme préétabli ; et, même, les contingences du voyage (horaires de vol décalés, voire annulés, accident, automobile à réparer, etc.). Par conséquent, ce qui suit est une présentation des déclinaisons contemporaines de la figure moderne du touriste. Elles réfèrent spécifiquement à son désir d'aventures ludiques, son goût de l'ailleurs et son envie de rencontres. Ces aspirations de découverte constituent autant d'outils servant au décryptage, à la cartographie mentale et à la connaissance du monde dans lequel il évolue, mais qu'il souhaite appréhender sous différents angles.

Le routard

La figure du routard est définie dans l'article « Mieux routard que jamais ! », de Franck Michel. Il y introduit les dimensions primordiales du routard, une alternative nomade du touriste :

En Occident, le routard est l'héritier de la génération Beatnik puis de celle de Mai 68, autrement dit de Kerouac et de la « route des Zindes ». Mais avant cela, sans revenir aux pèlerins et autres mendiants en tout genre de la période médiévale, son ancêtre remonte au moins aux chemineaux et aux vagabonds de la fin du XIX^e siècle, premiers oubliés de la révolution industrielle. Réfractaire à la société dominante qui souvent l'a exclu, le routard fut d'abord un errant en quête de survie. Autant London que Rimbaud¹⁶³.

À l'origine, le routard est un rebelle. Il va à l'encontre de l'ordre social et moral et fuit pour rompre avec le monde. Il revient ensuite à lui pour le créer, autrement. Les ouvrages mythiques *Sur la route* de Jack Kerouac et *L'Usage du monde* de l'écrivain et voyageur suisse Nicolas Bouvier, publiés dans les années 1960, soulignent bien cet aspect de la fuite : un désir de liberté combiné à une tentative d'autocréation. Ces deux écrivains offrent une nouvelle image romantique de la pratique du voyage, au charme nomade. Le routard actuel se nourrit de l'ailleurs, bien que sa découverte s'avère souvent plus un prétexte qu'un objectif en soi. « Mais dans une acception plus large, le terme de routard peut aussi rassembler tous ceux qui, du vagabond au touriste, du *hobo* d'antan au *bobo*

¹⁶³ Franck Michel, « Mieux routard que jamais ! », *L'autre voie*, n° 1 (printemps 2005), chapitre « Vie et mort du routard... » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_c3568f77c0e54bc89aacdf35672d62e6.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

d'aujourd'hui, errent sur les routes en quête de travail ou s'en vont retrouver la ville à la campagne au volant de leur 4x4¹⁶⁴ ». Ce qui importe pour le routard est sa pratique de l'errance, libertaire et poétique.

Au-delà de ces considérations descriptives, l'anthropologue pose une question de fond : quel est l'héritage laissé par ces prestigieux devanciers *beatniks*, sachant que le routard est le fruit sinon le produit d'après-guerre et bientôt des « Trente Glorieuses » ?

Les routards ont été et restent des touristes expérimentaux, c'est-à-dire ceux qui fréquentent les premiers des lieux qu'emprunteront plus tard des *trekkers*, des vacanciers, bref des touristes comme tout le monde. Plus le routard quitte la misère et plus il ressemble au touriste. Des années 50 aux années 80, cette évolution est sensible, le passage du temps et l'essor du libéralisme aidant. La différence entre routard et touriste est de plus en plus tenue¹⁶⁵.

La distinction entre les deux figures n'est plus que symbolique. Le touriste consomme du voyage et des monuments, tandis que le routard consomme des kilomètres et une mythologie¹⁶⁶ de la route. Selon Franck Michel, le routard serait devenu un touriste consommateur beaucoup plus curieux que ses congénères voraces, qui se goinfrent indistinctement de découvertes touristiques. Il n'est plus cet inquiétant marginal anticonformiste, autrefois redouté lorsqu'il arpentait les routes avec son baluchon.

En effet, la tendance actuelle est de présenter le routard comme figure nomade et libertaire du touriste, car on a choisi d'oublier ce qu'il fut naguère un flirt avec le zonard, ce marginal de la rue. « Route et rue portent des sens différents dans le langage courant : "je te mets à la rue" contraste avec "je te mets sur la route", la première phrase note une forme de désespoir, la seconde plutôt d'espoir... Il vaut mieux se retrouver sur la route que dans la rue¹⁶⁷ ». Un routard qui se perd en route peut sombrer et errer sans

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ Franck Michel, « Mieux routard que jamais ! », *L'autre voie*, n° 1 (printemps 2005), chapitre « De la route à la rue et du routard au zonard, le chemin est parfois rapide... » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_c3568f77c0e54bc89aacdf35672d62e6.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

but, sans le vouloir et sans joie, comme le fait Sal Paradise, *alter ego* littéraire de Jack Kerouac, dans *Sur la route*. Cette déroute peut changer le routard en zonard et le transformer en un « sans domicile fixe ».

L'univers routard devient mythe au contact de la détresse. C'est aussi pourquoi je ne pense pas que la philosophie du zonard se rapproche de celle des routards d'antan. Autrefois, aux yeux de la société, ce sont les vagabonds, les clochards, les errants, et autres mendiants ou indigents, qui étaient pourrait-on dire l'équivalent des zonards d'aujourd'hui. Le routard est étranger de l'univers véritable de la misère. La privation subie et la souffrance involontaire ne sont pas de son registre¹⁶⁸.

Si le routard est désargenté, c'est parce qu'il a choisi de vivre une existence de nomadisme volontaire. Il y a un siècle, l'ancêtre du routard arpentait les routes pour trouver un emploi saisonnier mal payé. Aujourd'hui aisé, le routard est devenu *job-trotter* ou expatrié. Il semble se situer aux antipodes de son misérable prédécesseur. Toutefois, la précarité galopante induite par un taux croissant du chômage tend à le rattraper et lui rappeler impitoyablement ses origines. Il rejoint alors le pauvre, le délinquant, le nomade, le clandestin, etc.

Le néo-routard

Dans le même article « Mieux routard que jamais ! », l'anthropologue aborde la figure du néo-routard relativement proche de la définition que propose Yasmine Abbas du néo-nomade, en 2011.

Cette figure du routard nouveau est héritière du routard originel né dans la misère, épanoui dans le tourbillon hippie des années 1960 et volontairement désargenté, car le nomadisme volontaire lui apparaît comme une réponse à son désir d'ailleurs et des autres. En outre, sa spécificité demeure sa volonté de se démarquer du touriste ordinaire, quitte à ressembler à un aventurier de la route plutôt qu'à un vacancier plagiste. Ce souci de distinction est l'une de ses raisons d'être.

Mais le profil type n'existe plus, et je ne suis pas persuadé qu'il ait existé un jour, sinon dans l'imaginaire des voyageurs. Dans *Travellers*, Alexandre Kauffmann

¹⁶⁸ *Ibid.*

montre bien en quoi le néo-routard est un touriste honteux, en rupture d'Occident, mais hélas encore bien incapable de rencontrer l'Autre. D'ailleurs comment le pourrait-il, chargé de bagages et riche d'un pouvoir d'achat qui fait rêver des millions de gens qui ne voyageront jamais !¹⁶⁹

Le routard nouveau, ce *backpacker* alourdi par le poids grandissant de la société de consommation et étourdi par son pouvoir d'achat délaisse volontiers les affres d'un déplacement médiocre au profit d'un voyage confortable. Le touriste s'apparente au villégiateur ou au vacancier tandis que le routard, ce flâneur, cet auto-stoppeur devient une figure alternative se situant à la croisée du touriste et de l'aventurier. Tout ceci ne signifie pas pour autant que le routard soit un « bon » voyageur ou que le touriste ne soit que l'idiot du voyage. Voyageur néo-libertaire, consommateur malgré lui et usager de la route, le routard nouveau « n'est que l'ombre de son image mythique, un doux fantasme occidental pour Occidentaux en rupture de ban, en mal de vie et d'Orient, mais ne manquant de rien... Partir relève de nos jours d'un fin calcul. Le routard – ou ce qu'il en reste – est un voyageur comme les autres, ni meilleur ni pire¹⁷⁰ ».

Les néo-routards, qui sont-ils ? Des capitalistes à la petite semaine autant en perdition qu'assoiffés d'exotisme ? [...] Le routard moderne a fait sa révolution du voyage en mêlant mondialisation et consommation, rendant la route moins libertaire et plus confortable. Ces faits révolutionnaires sont essentiellement au nombre de cinq : la carte de crédit ; le téléphone portable ; l'e-mail et l'usage d'internet ; l'assurance rapatriement, et des dates fixes de retour ; la « démocratisation » du voyage et la multiplication des vols aériens. Une sur-communication technologique qui ne laisse plus guère de temps ni d'espace pour la rencontre humaine...¹⁷¹

Le néo-routard est le routard d'aujourd'hui. En dépit de ces facilités, il n'est ni oisif ni flâneur. Pour être rentable, son voyage doit faire le plein de lieux visités, de photographies, d'exotisme et de vide de temps libre. Comme n'importe quel touriste, le

¹⁶⁹ Franck Michel, « Mieux routard que jamais ! », *L'autre voie*, n° 1 (printemps 2005), chapitre « Le néo-routard, idiot de la route ou nouvel Ulysse ? » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_c3568f77c0e54bc89aacdf35672d62e6.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ Franck Michel, « Mieux routard que jamais ! », *L'autre voie*, n° 1 (printemps 2005), chapitre « De la Route 66 à l'Autoroute du Sud, On the Road again mais The Times are changing... » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_c3568f77c0e54bc89aacdf35672d62e6.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

routard n'a plus la liberté de circuler là où il le désire, en raison des difficultés financières, des problématiques de visas, de frontières, de conflits et d'instabilités géopolitiques qui divisent le monde. De nos jours, on voyage de plus en plus souvent, mais aussi de moins en moins longtemps. « [...] Rares sont les voyageurs individuels qui partent longtemps, plusieurs mois voire années, cela relève de plus en plus du domaine "réservé" de l'aventure et de l'exploit¹⁷² ». Leur destination, la route, relève davantage d'un exotisme que d'une nécessité. « Elle conduit à la quête d'un paradis et non pas à l'exil ou à la demande d'un asile... Le routard est d'abord un adepte volontaire du nomadisme du loisir¹⁷³ ». Finalement, le routard a été contraint de faire des compromis. Il adapte son idéologie *beatnik* – flânerie, liberté et nomadisme – à l'actuel contexte de consommation et de mondialisation, lequel redéfinit le paysage socioéconomique et rend la pratique de la route, moins libertaire et poétique, mais plus confortable. Ainsi, naquit la figure du néo-routard, successeur du routard et figure postmoderne du voyageur libre et romantique.

Franck Michel affirme donc que le routard et le néo-routard sont des nomades du loisir. Néanmoins, dans son article « Nomadismes », publié cinq ans plus tard, en 2010, il spécifie que les nomades du loisir sont des vacanciers et des touristes. « On le connaît et le reconnaît : le nomade de loisir, c'est d'abord ce vacancier temporaire qui encombre les routes toujours à la même époque, surpris de remarquer qu'il n'est pas tout seul à avoir eu la même idée¹⁷⁴ ». Plus loin, il identifie les nomades de la route à des auto-stoppeurs et à des routards. Leur particularité est d'avaler des kilomètres de bitume et de pratiquer le nomadisme volontaire, vecteur de rencontre et de partage. Il semble que l'anthropologue ait été quelque peu confus sur son concept de « nomadisme de loisir », en 2005. C'est pourquoi, en 2010, il rectifia son propos et étoffa sa réflexion sur les nomadismes, en proposant une déclinaison de sept types de « nomades authentiques et artificiels¹⁷⁵ ».

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Franck Michel, « Nomadismes », *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010), chapitre « A. Des nomades aux sédentaires et inversement, 3. Nomades du loisir, de la route, de profession » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

¹⁷⁵ Franck Michel, « Nomadismes », *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010), chapitre « B. Mobilités en

Le mot « loisir », selon le Littré, vient du verbe latin *licere*, être permis. « Il est un temps de liberté où l'on a permission d'agir ou de ne pas agir. L'oisiveté est un temps d'inaction. Il est l'espace de temps nécessaire pour faire quelque chose à son aise. C'est le temps qui reste disponible après les occupations¹⁷⁶ ». Aussi, un nomade du loisir désignerait celui qui utilise son temps libre comme bon lui semble, afin d'assouvir tout type d'activités, touristiques, culturelles ou oisives. Mais, dans la mesure où le routard et le néo-routard sont des consommateurs de la route, à la conquête d'une mythologie du *wilderness* et de l'humain, ils relèvent clairement du nomadisme de route qu'évoque Franck Michel, dans « Nomadismes ». Situés à mi-chemin entre l'aventurier et le touriste, ils sont une alternative nomade du voyage vers le monde, les autres et soi. Cette réflexion amène naturellement à considérer la figure du nomade, cette version panoramique du routard.

Le nomade

Le nomade ne reste pas longtemps au même endroit. Il se caractérise par ses déplacements continuels. À l'origine, les peuplades nomades sont des chasseurs-cueilleurs vivant de la chasse et de la cueillette, et des pasteurs-éleveurs pratiquant l'élevage et la transhumance. La philosophie du nomadisme se désagrègea avec l'édification des empires, des États, des armées et des villes. Le modèle urbain supplanta peu à peu l'idéologie nomade, devenue au fil du temps un mode de vie alternatif, à l'inverse des contraintes sociales de la vie occidentale. Plus encore, le sédentaire est vu comme un assigné à résidence, comme celui qui vit dans un monde sans ailleurs¹⁷⁷. Pour Jean-Didier Urbain :

[...] Contrairement à l'idée reçue, le nomade n'est pas un vagabond, mais un homme prévoyant. Il est d'itinéraire, pas d'errance. Il sait où il va. Le frisson du dépaysement n'est pas son *trip* ni sa « tasse de thé ». Il va d'un lieu habituel vers

mouvement, 2. Nomades d'ici et d'ailleurs » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

¹⁷⁶ Dictionnaire Littré, « Loisir, définition dans le dictionnaire Littré », *Le Littré* [En ligne], <https://www.littre.org/definition/loisir> (Page consultée le 13 juillet 2018).

¹⁷⁷ Franck Michel, « Nomadismes », *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010), chapitre « A. Des nomades aux sédentaires et inversement, 1. Hermès et Hestia, et la mobilité à repenser » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

d'autres qui ne le sont pas moins. L'imprévu n'est certes pas la dimension fondamentale de son voyage¹⁷⁸.

Le nomade suit des trajectoires, parcourt des itinéraires et emprunte des routes en connaissant la destination. Néanmoins, ce qui importe est le chemin, ce milieu du voyage, qui revêt quelque peu les aspects d'une quête. D'ailleurs, selon Rachid Amirou, « l'errance, le vagabondage, ne sont pas synonymes de nomadisme : le nomade suit depuis longtemps les mêmes étoiles, les mêmes traces et les mêmes points d'eau. Il ne cherche pas à se perdre, mais à retrouver un ami, un pâturage, une oasis¹⁷⁹ ». Le nomade possède donc un territoire, suit des trajets coutumiers et se rend d'un point à l'autre.

La vie du nomade est intermezzo. [...] Le nomade n'est pas du tout le migrant ; car le migrant va principalement d'un point à un autre, même si cet autre est incertain, imprévu ou mal localisé. Mais le nomade ne va d'un point à un autre que par conséquence et nécessité de fait : en principe, les points sont pour lui des relais dans un trajet¹⁸⁰.

De plus, le nomadisme est une voie médiane, soit celle de la poursuite d'un juste milieu qui serait à la mesure de l'homme. À ce sujet, dans la préface de *L'esprit nomade*, le poète britannique Kenneth White reprend l'adage asiatique préconisant le détour comme voie la plus droite qui soit. Il soutient à juste titre que :

[...] Le mouvement nomade ne suit pas une logique droite, avec un début, un milieu et une fin. Tout, ici, est milieu. Le nomade ne va pas quelque part, surtout en droite ligne, il évolue dans un espace et il revient souvent sur les mêmes pistes, les éclairant, peut-être, s'il est nomade intellectuel, de nouvelles lumières¹⁸¹.

Les nomades sont des gens en partance parmi lesquels beaucoup sont des touristes-voyageurs potentiels, une catégorie de voyageurs que Franck Michel subdivise en deux types, dans son article intitulé : « Nomadismes ». Tout d'abord, il y a le pèlerin animé par

¹⁷⁸ Jean-Didier Urbain, *Paradis verts : désirs de campagne et passions résidentielles*, Paris, Payot, 2002, p. 255.

¹⁷⁹ Rachid Amirou, « Vers une herméneutique du voyage », Rachid Amirou, dir., *Imaginaire, tourisme et exotisme*, Université Montpellier III, *Les Cahiers de l'Institut de Recherches Sociologiques et Anthropologiques (IRSA)*, n° 5 (mai 2001), p. 11.

¹⁸⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2 : *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 2009 (1980), p. 471.

¹⁸¹ Kenneth White, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, p. 12.

la « foi », le destin, la mission. Il se déplace, habituellement seul, mais demeure ouvert à l'altérité, l'autre étant l'occasion d'une rencontre. De nos jours, dans le contexte du voyage, il symbolise le touriste-voyageur indépendant et éveillé. Le pèlerin est la figure mythique du désir d'intériorité dans l'ailleurs. Puis, il y a l'explorateur, le conquérant, l'aventurier motivé avant tout par la gloire du voyage. Généralement égocentré, il se montre peu disponible pour les autres y compris pour ses hôtes. L'autre fait partie d'un décor. Il voyage habituellement en groupe. Actuellement, dans l'univers du voyage, il symbolise le touriste-voyageur dépendant et organisé¹⁸². Le nomade est la figure mythique du désir du dehors, de la consommation de l'espace dans l'ici et dans l'ailleurs. Le nomade occupe son territoire sans chercher à le quitter. Il circule dans son univers et s'approprie son monde.

Dans le même article, Franck Michel différencie les nomades du loisir, des nomades de la route. Les nomades du loisir sont les vacanciers et les touristes. Le vacancier temporaire est celui qui voyage toujours à la même époque. Il est prévisible et ses voyages se ressemblent. Sur son chemin, il rencontre le touriste, sorte d'*alter ego* impensable au projet de voyage qui se veut différent, mais d'identique nature. Le touriste moyen se rêve en vacancier averti et ambitionne d'être un voyageur en devenir. Ensuite, il y a les nomades de la route. Ils sont des auto-stoppeurs et des routards. Dans un monde moins sécurisé, pratiquer l'auto-stop revient le plus souvent à côtoyer des dangers imprévisibles pour parcourir quelques kilomètres de routes. « Les plaisirs évidents, de rencontre et de partage, que procure cette activité de nomadisme volontaire (en principe), s'amenuisent au fil des ans, même s'il reste toujours, heureusement, de notables exceptions¹⁸³ ». Quant au routard, il s'est mieux adapté à son époque et si, jadis, il s'adonnait volontiers à l'auto-stop, il préfère désormais emprunter les transports locaux

¹⁸² Franck Michel, « Nomadismes », *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010), chapitre « A. Des nomades aux sédentaires et inversement, 2. Des migrations et de la liberté de circulation » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

¹⁸³ Franck Michel, « Nomadismes », *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010), chapitre « A. Des nomades aux sédentaires et inversement, 3. Nomades du loisir, de la route, de profession » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).

ou se promener à pied, à bicyclette ou à moto. Voyageur indépendant, le routard ne se différencie plus, en définitive « des autres touristes-voyageurs que par le fait de voyager seul (ou presque) et de ne pas intégrer, officiellement du moins, l'industrie du voyage organisé. En ce sens, le routard du troisième millénaire ressemble davantage au touriste décrit ci-dessus qu'à l'auto-stoppeur errant de ville en ville et sans le sou...¹⁸⁴ ».

Le touriste-voyageur

Le concept de touriste-voyageur est utilisé à plusieurs reprises par Franck Michel, dans l'article « Nomadismes », sans qu'il l'explique. Pour cause, il l'a développé dix ans plus tôt, dans son ouvrage paru en 2000, intitulé : *Désirs d'ailleurs : essai d'anthropologie des voyages*. Dans la préface, Jean-Didier Urbain introduit cette toute nouvelle figure du touriste qui s'épanouirait au sein d'un tourisme responsable. Le touriste-voyageur incarne une manière différente de voyager, consciente et respectueuse de l'altérité. Il accepte la pluralité des mondes, voit la vie au pluriel, fait l'effort de sortir de lui-même pour aller à la rencontre de l'autre et change réellement de monde en voyageant dans sa peau d'étranger, sans pour autant être un intrus. Il est un « connivent »¹⁸⁵.

Selon Franck Michel, on ne doit pas se contenter de perpétuer les préjugés à l'encontre du touriste et du voyageur. Désormais, le voyageur ne peut plus être défini comme un explorateur en puissance et le touriste comme un médiocre visiteur. Pour l'anthropologue-voyageur français, la seule opposition significative est le touriste-voyageur, d'une part, et le badaud-flâneur, d'autre part. « Le "vrai" touriste actuel ressemble davantage au voyageur d'autrefois que celui qui se pense voyageur aujourd'hui¹⁸⁶ ». Il va même plus loin en affirmant que le voyageur et le touriste ne sont plus qu'un même individu en quête d'ailleurs et d'expériences non ordinaires.

Différence notable, le touriste-voyageur prépare et anticipe son périple au point qu'il voyage bien avant de partir (livres, expos...) alors que le flâneur-badaud se

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, 3^e éd. rev. et aug., Québec, Presses de l'Université Laval, 2004 (2000), p. 10.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 66.

laisse porter par le hasard du voyage et de la rencontre ; le premier sait ce qu'il va trouver, voir et photographier, le second ne sait rien à l'avance sinon par le biais d'approches détournées et originales de ce qui l'attend une fois sur place ; le premier s'est documenté mais n'aura guère le loisir de s'ouvrir à toutes les curiosités compte tenu d'un emploi du temps surchargé, le second ne fera peut-être « rien » de son temps mais il sera prêt à s'immiscer dans les moindres recoins d'un paysage méconnu ou de la vie des gens qu'il visite ou plutôt qu'il rencontre¹⁸⁷.

Si les efforts de Franck Michel pour faire évoluer le débat concernant la distinction académique qui opposait le touriste au voyageur sont à souligner, il n'en demeure pas moins que ses concepts de touriste-voyageur et de badaud-flâneur ne sont que des schémas répétitifs, pour ne pas dire de simples copies complexifiées, de la fameuse opposition qui confrontait le touriste au voyageur. Il me semble plus opportun d'admettre qu'après quelques siècles d'errance et d'exploration de leur propre nature, le touriste et le voyageur actuels renouent simplement avec leur véritable définition originelle, telle que le décrivait Daniel Joseph Boorstin, dans *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*.

L'aventurier et le vagabond

Il existe des formes altérées du nomade que sont l'aventureux et le vagabond, observées par le philosophe et musicologue français Vladimir Jankélévitch et Jack Kerouac. Selon Franck Michel, l'aventureux actuel a cédé la place à l'aventurier, tout comme le vagabond est passé d'un état d'errance à celui d'exclusion¹⁸⁸. Dans sa réflexion autour de l'aventure, Vladimir Jankélévitch distingue l'aventureux de l'aventurier, dès les premières pages de son ouvrage, intitulé : *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, publié en 1963.

L'homme aventureux représente un véritable style de vie, au lieu que l'aventurier est un professionnel des aventures ; pour ce dernier, l'essentiel n'est pas de courir des aventures, mais de gagner de l'argent ; et s'il savait un moyen de gagner de l'argent sans aventures, il choisirait ce moyen ; il tient bazar d'aventures, et affronte des risques comme l'épicier vend sa moutarde. [...] Pour l'entrepreneur

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 67-68.

¹⁸⁸ Franck Michel, « Nomadismes », *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010), chapitre « B. Mobilités en mouvement, 1. Nomades d'hier et d'aujourd'hui » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 18 juillet 2018).

de cette entreprise, pour ce professionnel égoïste et utilitaire le nomadisme est devenu une spécialité, le vagabondage un métier, « l'exceptionnalité » une habitude¹⁸⁹.

Pour l'aventureux, l'aventure (série d'épisodes ou de péripéties s'enchaînant à travers la durée¹⁹⁰) est un décret autocratique de liberté qui se confond avec la vie elle-même et comporte son lot de péripéties. À ce propos, Franck Michel commente :

L'aventureux pratique une philosophie de vie où la part de risque est omniprésente et inhérente au sens du voyage tandis que l'aventurier n'est qu'un professionnel de plus du voyage organisé, médiatisé, suréquipé. [...] Prétentieux et soucieux de sa postérité, il marche sur les pas d'un Ulysse qui ne rêve que de retrouver son foyer, avec femme aux fourneaux et maison à crédit¹⁹¹.

La forme extrême de l'aventureux s'accomplit dans le vagabond. Jack Kerouac relate le désespoir de celui-ci, notamment en raison de l'accroissement de la surveillance de la police et de ses complices, dans *Le vagabond américain en voie de disparition*. Il y rappelle que « le vagabond a deux montres que l'on ne peut acheter chez Tiffany ; à un poignet le soleil, à l'autre poignet la lune, les deux mains sont faites de ciel¹⁹² ». Telle est la liberté, exquise et totale, dont jouit le vagabond. Elle lui permet de n'être soumis à aucune règle quelle qu'elle soit.

Ces formes de nomadisme sont davantage un état d'esprit qu'une question d'organisation ou de « faire touristique ». Il existe justement une figure du touriste, véritable icône du nomadisme postmoderne, qui parvient à être ici et ailleurs, simultanément, en étant résolument ancré dans les pratiques culturelles d'une contemporanéité alimentée par les avancées technologiques. Il s'agit du néo-nomade auquel Yasmine Abbas consacra un ouvrage. Il incarne une réelle révolution de l'académique et centenaire figure du touriste. En contexte de postmodernité, le formidable

¹⁸⁹ Vladimir Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Aubier, 1963, p. 9-10.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 14.

¹⁹¹ Franck Michel, « Nomadismes », *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010), chapitre « B. Mobilités en mouvement, I. Nomades d'hier et d'aujourd'hui » & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 18 juillet 2018).

¹⁹² Jack Kerouac, *Le vagabond américain en voie de disparition*, Paris, Gallimard, 1969 (1960), p. 79.

essor des nouvelles technologies permet l'usage d'internet dans presque n'importe quelle partie du monde. Il rend les réseaux sociaux, les messageries instantanées et les courriers électroniques accessibles à tous, partout. Ce processus fait plus que jamais de ce monde, un vaste réseau connecté en wi-fi et exhorte tous ceux qui se déplacent plus de 24h pour motifs de loisirs, à devenir un touriste, conformément aux définitions présentées dans le rapport CST de 2008, précédemment évoqué.

Le néo-nomade

Le néo-nomade s'apparente à un hybride, évoluant entre sédentarité et nomadisme, dans un espace écotone, c'est-à-dire « un espace transitionnel entre deux écosystèmes et qui produit un troisième écosystème particulier. [...] L'«hybride» peut appartenir à plusieurs groupes à la fois car son identité est modulable¹⁹³ ». Selon Yasmine Abbas, auteure de : *Le néo-nomadisme : mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines*, le concept de l'hybride rappelle l'impossibilité d'établir une franche dichotomie entre sédentaire et nomade, dans la mesure où chaque figure peut bien adopter des règles similaires. Afin d'illustrer son propos, elle cite l'urbaniste et philosophe français Paul Virilio, l'un des plus grands critiques du monde numérique, qui participa, en 2009, à la publication du catalogue collectif de l'exposition *Terre natale : ailleurs commence ici*¹⁹⁴.

L'exposition conçue par Paul Virilio et le photographe Raymond Depardon illustre le paradoxe de l'enracinement et du déracinement. Elle traite également de la notion de la terre, du nomadisme et des mobilités, en contexte de monde numérique, ainsi que des questions identitaires qui leur sont rattachées. Dans le catalogue de l'exposition, les textes réunis permettent d'explorer les problématiques présentées dans *Terre natale*. À l'occasion de son entretien avec Raymond Depardon, Paul Virilio affirme ce qui suit : « Aujourd'hui, le sédentaire est celui qui est partout chez lui, grâce aux

¹⁹³ Yasmine Abbas, *Le néo-nomadisme : mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines*, Limoges, Fyp, 2011, p. 30.

¹⁹⁴ *Terre natale, Ailleurs commence ici* s'est tenue du 21 novembre 2008 au 15 mars 2009 à la Fondation Cartier pour l'art contemporain de Paris. L'exposition fut ensuite présentée au Kunsthall Charlottenborg de Copenhague du 5 décembre 2009 au 21 février 2010, pendant la COP15, Conférence sur le changement climatique, organisée par les Nations Unies, avant d'entamer une itinérance internationale.

télécommunications, grâce à l'interactivité. Et le nomade celui qui n'est nulle part chez lui, sauf dans les camps de transit, ici ou là¹⁹⁵ ». Suite à ces deux phrases qu'elle nous rapporte, Yasmine Abbas fait immédiatement part de son opinion personnelle : « On pourrait aussi philosopher sur le fait que les nomades traditionnels sont "sédentaires" du fait de leurs habitudes, rituels millénaires et mobilité selon un circuit prédéterminé¹⁹⁶ ». Elle souligne en fin de compte que sédentarité et nomadisme peuvent parfaitement résulter de mobilités physiques, numériques et mentales. Elle abonde dans le sens de Paul Virilio, lequel explicite son propos précédent au cours d'une entrevue accordée, en novembre 2008 (mais publiée en 2012), au site internet *Culture Mobile*, dans le cadre de la promotion de l'exposition *Terre natale : ailleurs commence ici* :

Aujourd'hui, avec les dernières prouesses techniques et économiques, on est en train de dépasser cette sédentarité, tout simplement parce que le sédentaire, c'est maintenant celui qui est partout chez lui, avec son téléphone ou son ordinateur, dans le jet, dans l'avion, dans la voiture, dans n'importe quoi, et le nomade c'est celui qui est nulle part chez lui, sauf dans les tentes du quai Saint-Martin, sur les trottoirs de Paris ou d'ailleurs, ou dans les camps de transit, des « déplacés internes » comme on les appelle en Afrique. [...] Le sédentaire, c'est désormais celui qui est partout chez lui, parce que le temps réel de sa présence est plus important que l'espace réel de sa demeure¹⁹⁷.

Le nomade est quelque peu considéré comme un réfugié. « Ces millions, bientôt ce milliard de nomades, ils sont littéralement en fuite, et ce sont aussi des exclus du monde numérique. Le nomadisme, pour eux, ce n'est pas un choix. Auparavant, le nomadisme, c'était un choix de tribus. Ils partaient à la dérive¹⁹⁸ ».

On définit, communément, le sédentaire comme étant confiné à l'unique espace-temps de son quotidien. Il est « celui qui ne déroge pas aux règles établies, pour qui la

¹⁹⁵ Abbas, *Le néo-nomadisme...*, p. 31. Elle cite les propos issus de Paul Virilio, *Terre natale : ailleurs commence ici*, Arles, Actes Sud ; Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2009, sans référer à la page. Il est possible de trouver les textes réunis à l'occasion de l'exposition sous la référence suivante : Raymond Depardon, *Donner la parole = Hear them speak* ou *Terre natale : ailleurs commence ici*, Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Göttingen, Steidl, 2008.

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ « Paul Virilio, Terra Nova », 8 juin 2012, p. 6, *Culture Mobile, penser la société du numérique* [En ligne], <http://www.culturemobile.net/visions/paul-virilio-terra-nova> (Page consultée le 16 décembre 2014).

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 7.

matérialité est importante. C'est un individu *Scotch* fermement attaché à son environnement et dont les codes et les frontières de l'habitat sont bien établis¹⁹⁹ ». Plus précisément, le sédentaire est partout chez lui, car il vogue d'une culture à une autre, en s'adaptant de manière phénoménale. Il utilise différents espaces simultanément et improvise son espace de manière dynamique. Il peut ainsi recréer son chez-soi n'importe où, dans une autre culture et dans des lieux inconnus, en se rattachant numériquement aux points d'ancrage qui peuplent son quotidien, tels que les réseaux sociaux, les messageries instantanées ou les courriers électroniques.

Le nomade se caractérise par une vie vécue sur le mode du mouvement perpétuel, bien qu'il puisse parcourir des trajets coutumiers et posséder un territoire.

Le nomade absolu est l'individu égoïste ou centré sur lui-même, sans attache – changeant de partenaires et d'espaces selon les envies et les circonstances. C'est un individu « savon », glissant, difficilement saisissable et dont l'habitat est autonome et mobile, individuel et éphémère – une bulle. Son espace est celui de la « déterritorialisation », aliénant²⁰⁰.

Le néo-nomade se situe entre ces deux figures extrêmes. Le néo-nomadisme change les manières de travailler, engendre des décentrement du soi et des espaces, parce que nous pouvons être ici et ailleurs en un même instant. Le néo-nomade est un nomade apprivoisé. Il évolue là où l'infrastructure de la mobilité existe, c'est-à-dire là où se trouvent les routes, les ponts aériens, les espaces de transit, les non-lieux de l'abondance (aéroports, autoroutes, supermarchés, etc.) et les non-lieux de la misère (refuges, prisons, etc.)²⁰¹. Au fil du temps, le néo-nomade échantillonne les cultures dans lesquelles il a voyagé. Il les mixe et stocke également des relations humaines improbables. Autrement dit, il amasse des informations, collectionne des choses et des espaces. Il pratique la dissémination géographique du soi, car il est chez lui partout dans le monde. Le néo-nomade mobilise des ressources et de l'énergie, afin de trouver des objets physiques à posséder, des informations et des relations à stocker sur internet, dans des « nuages » ; ces moyens d'ancrage lui permettant de rattacher l'espace de vie temporaire dans lequel il se

¹⁹⁹ Abbas, *Le néo-nomadisme...*, p. 32.

²⁰⁰ *Ibid.*

²⁰¹ *Ibid.*, p. 35-38.

trouve à un moment donné, aux autres espaces physiques, mentaux et numériques qu'il traverse. Le néo-nomade est un collectionneur-mixeur. Le néo-nomadisme promeut et met en réseau l'éclatement et la multiplication des éléments servant à habiter²⁰².

D'ailleurs, dans le même ordre d'idées, le néo-nomade maîtrise la logique de configuration d'espaces qu'il collectionne. Puis, il les utilise au gré de ses envies et besoins. En étant fréquemment mobile, le néo-nomade transforme son territoire et produit des espaces, c'est-à-dire que chaque espace évolue à la demande, en fonction des activités qu'il pratique. Alors : « Le café du coin devient un bureau temporaire ou une salle de conférence annexe provisoire ; un hôtel devient son chez-soi transitoire, ou un espace de réunion où se conduisent des entretiens ; en ligne, une fenêtre de *chat* est un salon ; le domaine public, une aire de jeux ; etc.²⁰³ ». Par conséquent, le territoire du néo-nomade est multiple, flou, dispersé et dynamique à l'image de son identité, car celui-ci peut jouer et afficher autant de rôles différents qu'il le désire.

Sur le web, ils peuvent être un chef de guilde, et dans le monde physique, un universitaire qui change de cursus scolaire, quelqu'un qui s'improvise auto-entrepreneur ; ils font partie de cercles différents. Comparables aux hybrides de la mondialisation, les néo-nomades changent fréquemment de masques²⁰⁴.

Pour ainsi dire, le néo-nomadisme est « l'hybridisme des solutions, la collection et l'assemblage de choses différentes, plus ou moins mobiles, le *mixing*, la navigation dans des espaces hétérogènes, plus ou moins fixes²⁰⁵ ». Le néo-nomade est multifonctionnel, actif et énergique. Il optimise ses espaces modulés à l'infini, selon ses activités, au point de déconstruire un chez-soi à chaque départ, pour en reconstruire un autre ailleurs, identique ou divergent. En qualité d'exploration de cet entre-deux, situé à la jonction de la sédentarité et du nomadisme : « Le néo-nomadisme est une condition et un état d'esprit, mouvant, mais qui a l'avantage de nous pousser à toujours être aux aguets, de vouloir tout questionner²⁰⁶ ».

²⁰² *Ibid.*, p. 57-59.

²⁰³ *Ibid.*, p. 63.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 65.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 120.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 130.

La figure du néo-nomade, développée par Yasmine Abbas, semble s'inspirer de la description que fait Zygmunt Bauman de l'individu ordinaire vivant en contexte de modernité liquide, dans ses travaux consacrés à la notion de liquidité. Selon le sociologue polonais, au sein de la modernité liquide, l'individu se doit d'être nomade dans la mesure où il est contraint au changement perpétuel et à l'inconstance. Cet état d'esprit en fait un individu vif et prompt à sautiller d'un espace à un autre, prêt à accueillir tous les changements, les contradictions et les exigences d'une société hédoniste et insouciante de l'avenir.

Étudier les déclinaisons contemporaines de la figure du touriste moderne ouvre la voie à une réflexion sur la question des mobilités et des identités dans la société postmoderne. Toutes ont en commun la pratique de l'espace, que celui-ci soit restreint à un site ou à un endroit donné pour certains ou qu'il soit totalement démesuré pour d'autres et consiste en de grands espaces, des paysages infinis faisant place au *wilderness* le plus exotique. En outre, le touriste et ses formes alternatives partagent le goût de l'inconnu, puisqu'ils franchissent, tous, les frontières géographiques de leur lieu, ville, contrée ou pays de résidence, ainsi que les frontières mentales de leur monde connu grâce à l'aventure et à la rencontre avec autrui, dans d'autres cultures, sur d'autres territoires. *In fine*, ils sont animés du désir de l'ailleurs ; lequel s'accomplit sur la route, là où se jouent les rituels de découvertes culturelles à travers l'exploration des patrimoines mis à leur disposition. De la poétique du déplacement (la version postmoderne revisitée du mythe de la route) à la rencontre des patrimoines, routes et circuits touristiques sont un rhizome connectant le touriste au monde (soi, les autres, les patrimoines, l'ailleurs, etc.). Par le fait même, ils sont alors les vecteurs d'une échappée libertaire de soi et de conquête du territoire.

2.2 DE LA POÉTIQUE DU DÉPLACEMENT À LA RENCONTRE DES PATRIMOINES : LA ROUTE ET LE CIRCUIT TOURISTIQUES COMME ART DE L'ÉCHAPPÉE LIBERTAIRE DU SOI ET INSTRUMENT DE CONQUÊTE DYNAMIQUE DU TERRITOIRE

2.2.1 Qu'est-ce qu'une route ?

*Les routes anciennes*²⁰⁷

Le mot « route » est dérivé du latin (*uia*) *rupta* et signifie littéralement « voie brisée », « voie rompue », « voie frayée », par substantivation au féminin du participe passé, *rupta* de *rumpere* « rompre » et de *rumpere viam* « ouvrir une route », c'est-à-dire creusée dans la roche pour ouvrir le chemin.

Les premières voies de transports de l'Histoire se résument à de simples sentiers. Ils sont la forme la plus primitive de la route. En effet, la création d'une piste ne demande aucune connaissance technique, car celle-ci se construit de manière naturelle et ne nécessite pas d'entretien. Les sentiers façonnés par les hommes existent depuis leur sédentarisation, il y a plus de 10 000 ans. Autrement dit, avec la sédentarisation s'installe la routine qui leur faisait prendre le même itinéraire, de jour en jour, jusqu'à créer un sentier.

²⁰⁷ Deux articles publiés dans l'*encyclopédie universelle Wikipédia* m'ont permis de relater, succinctement, la genèse de la route. « Succinctement », car le sujet, dense, n'est pas la thématique principale de la recherche doctorale. Il s'agit, plutôt, d'une question périphérique, néanmoins, à considérer, puisque la prise en compte de l'historique de la route permet d'établir un contexte à la recherche, et d'identifier la nature des dimensions habitant la route symbolique et contemporaine. Voir : Encyclopédie Libre Wikipédia, « Histoire des routes », *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 31 juillet 2018) et Encyclopédie Libre Wikipédia, « Route », *Wikipédia* [En ligne], <http://fr.wikipedia.org/wiki/Route> (Page consultée le 31 juillet 2018). Pour creuser la question, on consultera l'incontournable Maxwell G. Lay et Foreword-James Vance, *Ways of the World : A History of the World's Roads and the Vehicles that Used Them*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1992. Le survol historique de la création des routes, de l'Antiquité à nos jours, dans différentes régions du monde met en lumière la longue évolution des civilisations humaines. Il démontre, également, que la route est le reflet des progrès économiques, industriels, techniques et sociaux de l'Homme, toutes cultures confondues.

Par la suite, les premiers chemins naquirent en Mésopotamie²⁰⁸ quand les pistes qui reliaient les plus grandes agglomérations de la région entre elles finirent par s'élargir pour former des chemins. Contrairement au sentier, le chemin permet le passage de front de plusieurs hommes. En étant relativement large et dégagé, il facilitait le développement du troc, puis du commerce. Ensuite, l'utilisation d'animaux de trait, du travois²⁰⁹ et du traîneau a entraîné une évolution majeure dans l'histoire des routes. Dès lors, la construction de chemins aménagés est devenue totalement indispensable.

Les premières routes sont liées à l'invention de la roue, du char et des chariots. On situe l'invention de la roue au IV^e millénaire av. J.-C., à Sumer, dans le bassin mésopotamien, formé par le Tigre et l'Euphrate. Les premières roues auraient été utilisées pour la poterie avant de servir au transport. Elles étaient attachées à l'arrière des travois afin de réduire les frottements. Plus tard, elles étaient fixées sur des essieux en bois qui devaient être lubrifiés régulièrement avec des graisses animales ou des huiles végétales. De l'utilisation de la roue pour le transport routier découlait un impératif besoin d'aménager de meilleures routes. À cet effet, au V^e siècle av. J.-C., le roi perse Darius 1^{er} fit construire une route d'excellente qualité. Longue de ses 2 683 km, la voie royale traversait l'Empire perse et raccordait la ville de Suse, dans l'actuel Iran, à celle de Sardes, en Turquie.

Toutefois, le premier réseau routier d'envergure fut introduit par les Romains pour le déplacement de leurs armées et le fonctionnement de leurs administrations. Pavées par des esclaves, les routes romaines étaient des chaussées construites avec des matériaux résistants et stables et revêtues de larges dalles. Pendant longtemps, elles furent considérées comme un modèle de construction routière. « L'importance accordée aux fondations explique leur pérennité et le fait que de nombreux fragments sont encore

²⁰⁸ La Mésopotamie est une région historique du Moyen-Orient, située dans le Croissant fertile, entre le Tigre et l'Euphrate. Elle correspond, pour sa plus grande partie, à l'Irak actuel.

²⁰⁹ « Traîneau sommaire, constitué par deux brancards adaptés au cheval et traînant au sol par leur autre bout, et sur lesquels on dépose une charge », dans Portail lexical du Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL), « Travois », CNRTL [En ligne], <http://www.cnrtl.fr/definition/travois/substantif> (Page consultée le 31 juillet 2018).

visibles »²¹⁰. La première voie, *Via Appia* « Voie Appienne », était romaine. Sa construction fut ordonnée en 312 av. J.-C., par Appius Claudius Caecus²¹¹. À l'origine, elle reliait Rome à Capoue avant d'être prolongée jusqu'à Brindes, *Brundisium*, soit *Brindisi*, ville de la province de *Brindisi* dans les Pouilles en Italie. La voie Appienne est certainement la voie romaine la mieux conservée dont les nombreux vestiges sont encore visibles, à ce jour, comme il est possible de le constater en Figure 6 présentée ci-après. Son importance est confirmée par le surnom de « Reine des voies » *Regina Viarum*, que lui donnaient les Romains.

FIGURE 6
La voie Appienne ou *Via Appia*



Source : Encyclopédie libre Wikipédia, « Histoire des routes », *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 31 juillet 2018).

²¹⁰ Michel Rival, *Grandes inventions de l'humanité*, Paris, Larousse, 2005 (1988), p. 164.

²¹¹ Appius Claudius Caecus fut censeur (magistrat romain) en 312 av. J.-C. et le premier écrivain latin connu.

Dès la fin de la République romaine (509 av. J.-C. à 27 av. J.-C.), l'ensemble de la péninsule italienne était pourvu d'un réseau de voies, dense et en bon état ; chaque voie portant le nom du censeur qui l'avait fait construire²¹². Les voies étaient pavées exceptionnellement et uniquement dans les centres urbains et aux alentours, exceptée la *Via Appia*. Celle-ci fut progressivement pavée sur la totalité de son parcours.

Ailleurs, des sables et des granulats étaient prélevés dans des carrières ouvertes, à proximité. De la terre couvrait parfois les pavés de manière à en atténuer l'inconfort. D'ordinaire, la voie romaine était une chaussée reposant sur des fondations faites de matériaux stables et résistants (sable, terre, gravier, etc.), recouverts de larges dalles. La plupart des voies romaines existent toujours et ont inspiré le tracé des routes modernes. À titre d'exemple, en France, on peut citer les réseaux routiers aux alentours des villes de Bavay, dans le département du nord de la région Nord-Pas-de-Calais, et de Théroutte dans le département du Pas-de-Calais, de la même région.

Avec l'avènement de Rome et de l'Empire romain, au 1^{er} siècle apr. J.-C., le besoin d'utiliser des voies rapides et fonctionnelles se fit sentir. À cette époque, l'Empire romain s'étendait sur un vaste territoire, allant de la Bretagne au fin fond de l'Égypte. Les légions romaines devaient pouvoir se déplacer rapidement et sur de longues distances. De plus, le commerce s'intensifiant entre les différentes régions de l'Empire, il importait d'ériger un excellent réseau routier. Cet ambitieux projet fut réalisé grâce à la pratique de l'esclavage qui forçait au travail un nombre colossal d'ouvriers, à moindre coût. Sous le principat (27 av. J.-C. à 285 apr. J.-C.), il y aurait eu jusqu'à trois millions d'esclaves dans l'Empire romain ; ce qui représente près de 30 % de la population²¹³. Ainsi fabriquées, les voies romaines étaient dotées d'une signalisation routière très moderne : des bornes kilométriques, dites bornes milliaires, jalonnaient le parcours. Elles indiquaient, aux

²¹² Jean-Claude Fredouille, *Dictionnaire de la civilisation romaine*, Paris, Larousse, 1999 (1968), p. 211-212.

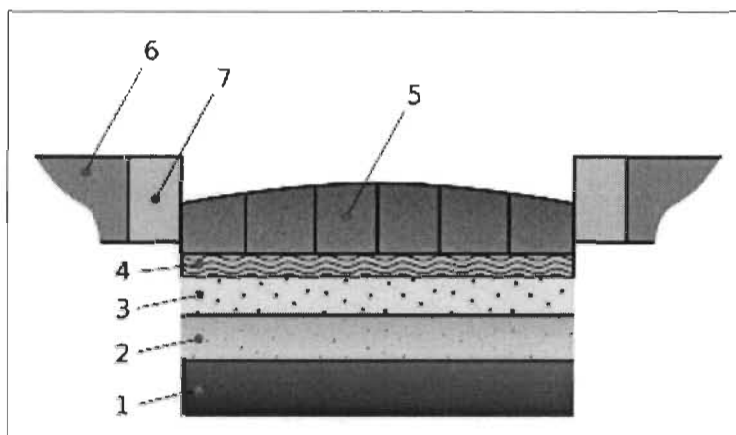
²¹³ Marc Ferro, « Autour de la traite et de l'esclavage », Marc Ferro, dir., *Le livre noir du colonialisme, XVI^e-XXI^e siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 103.

voyageurs, les distances et les directions. Des marches permettaient également de monter à cheval et des dégagements étaient prévus pour les croisements.

La construction d'une voie romaine classique répondait à un schéma d'ouvrage précis. D'abord, on creusait une fosse, profonde de 110 à 150 centimètres. Le sol, au fond de la fosse, était nivelé et éventuellement tassé. Ensuite, une couche de cailloux grossiers était étalée dans le fond de la fosse. L'épaisseur de cette dernière pouvait varier entre 30 à 60 centimètres. La troisième étape consistait à étaler un lit de gravier, épais de 25 centimètres, puis une couche de sable ou de ciment, dont la profondeur variait entre 30 à 50 centimètres. Le revêtement final était souvent constitué de dalles de pierre ou d'*Opus caementicium*, sorte de béton Romain²¹⁴. La composition de la voie romaine classique est schématisée dans la Figure 7 présentée ci-après.

²¹⁴ L'*Opus caementicium* est une maçonnerie faite de mortier et de pierres, de toute sorte pierres appelées *caementa* (fragments de pierre, déchets de taille, par exemple) et qui a l'aspect du béton. Le mélange se faisait à la montée de l'ouvrage, en alternant des pelletées de mortier et de caillasse.

FIGURE 7
Section d'une voie romaine de Pompéi²¹⁵



Légende

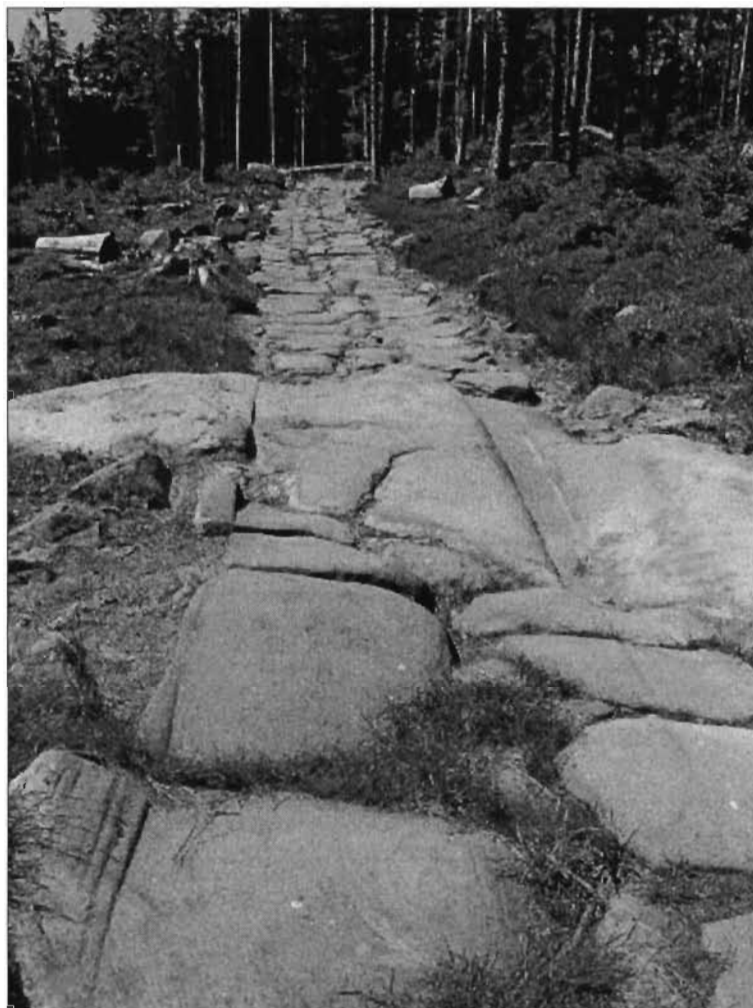
- (1) *Native Earth* : terre tassée avec des coléoptères, si nécessaire ;
- (2) *Statumen* : amas de cailloux de la taille d'une main ;
- (3) *Rudus* : ciment romain et gravier agglomérés avec des décombres ou du béton de pierres cassées et de chaux ;
- (4) *Nucleus* : débris de poterie agrégés par du ciment fin et de la chaux ;
- (5) *Dorsum* ou *agger viae* : la surface elliptique ou couronne de la voie est faite de blocs polygonaux de silex (lave basaltique) ou de blocs rectangulaires *saxum quadratum* (travertin, *peperino*, ou autres pierres du pays). La surface supérieure a été conçue pour rabattre la pluie ou l'eau comme pour la coquille d'une tortue. Le dessous des blocs était parfois volontairement entaillé afin de leur donner une meilleure tenue sur le *nucleus* ;
- (6) *Crepido, margo* ou *semita* : trottoir surélevé de chaque côté de la voie pour les piétons ;
- (7) Bordure de pierres : elle renforce le trottoir surélevé.

Source : Encyclopédie libre Wikipédia, « Histoire des routes », *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 31 juillet 2018).

Après l'Antiquité, le Moyen Âge européen semblait dans une période de régression : l'immense réseau de voies romaines se détériora, faute d'entretien, tel qu'en témoigne la Figure 8 présentée ci-après.

²¹⁵ La source du schéma est tirée de Sir William Smith, William Wayte et George E. Marindin, dir., *A Dictionary of Greek and Roman Antiquities*, London, John Murray, 1890 (1842), p. 951, *Internet Archive* [En ligne], <https://archive.org/details/adictionarygree01smitgoog> (Page consultée le 2 août 2018).

FIGURE 8
Une ancienne voie romaine en Gaule, près de Raon-lès-Leau,
dans le département de la Meurthe-et-Moselle



Source : Encyclopédie libre Wikipédia, « Histoire des routes », *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 31 juillet 2018).

Ailleurs, la technologie du monde arabe faisait un bond en avant, avec l'invention de l'astrolabe²¹⁶ et du zéro. Des procédés révolutionnaires pour la construction des routes furent également découverts : au courant du VIII^e siècle, les toutes premières routes

²¹⁶ L'astrolabe (du grec *astrolabos* « instrument pour prendre la hauteur des astres » ou *almincantarat*, en arabe) est un ancien instrument astronomique à vocation pédagogique. Outil aux fonctions multiples, il permet, notamment, de mesurer la hauteur des astres et de lire l'heure, en fonction de la position des étoiles ou du soleil.

goudronnées apparaissent en Arabie. Les routes de Bagdad (ville située dans l'actuel Irak) étaient pavées avec un revêtement goudronné. Le goudron, dérivé du pétrole des gisements de naphte, était distillé à haute température, afin d'en obtenir une pâte brûlante, noire, à l'odeur âcre²¹⁷. Toutefois, ce ne fut qu'à partir du XI^e siècle, et avec les premières croisades, que l'Europe put profiter de ces nouvelles technologies.

À cette époque, l'une des principales raisons de voyager sur les routes était la pratique du pèlerinage, usuellement défini comme un cheminement spirituel vers un lieu considéré comme saint, parce qu'il incarne le siège d'une religion, son berceau ou, encore, le lieu de naissance d'un prophète. Particulièrement courants au Moyen Âge, les pèlerinages étaient rarement effectués dans un but de pure piété. On cheminait souvent dans l'espoir d'une guérison miraculeuse ou pour expier ses fautes et obtenir le salut. Les pèlerinages les plus fréquents de la chrétienté se faisaient en Terre Sainte ; de Jérusalem, de Rome et de Saint-Jacques-de-Compostelle²¹⁸, la capitale de la Galice encore très fréquentée puisque 192 488 pèlerins s'y sont rendus, en 2012, 215 880 en 2013²¹⁹, 277 915 en 2016 et 301 036 en 2017²²⁰. Le chemin le plus utilisé est le *Camino francés*²²¹ « Chemin des francs », foulé par quelque 134 973 pèlerins en 2012. Il comptabilise 1 731 km de long depuis la capitale française, Paris. Il est aujourd'hui l'itinéraire le plus

²¹⁷ Encyclopédie libre Wikipédia, « Histoire des routes », chapitre « Les routes au Moyen Âge, Monde arabe », *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 31 juillet 2018). L'encyclopédie en ligne référence sa source dans Kasem Ajram, *The Miracle of Islam Science*, Knowledge House Publishers, 1992 (dont il n'existe aucun exemplaire en bibliothèque au Canada).

²¹⁸ Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle ou pèlerinage de Compostelle est un pèlerinage catholique, dont le but est d'atteindre le tombeau attribué à l'apôtre saint Jacques le Majeur, situé dans la crypte de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice (Espagne). Le pèlerinage est né de la découverte dite miraculeuse d'un tombeau, faite en Galice vers l'an 800, par l'ermite Pelagius. Celui-ci aurait eu une révélation dans son sommeil, puis aurait été guidé jusqu'au tombeau, par une étoile dans le ciel. De cet événement naquit une des étymologies avancées pour Compostelle : *Campus Stellae* ou champ de l'étoile. Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, qui correspondent à plusieurs itinéraires en Espagne et en France, ont été déclarés, en 1987, « premier itinéraire culturel » par le Conseil de l'Europe.

²¹⁹ « Les statistiques 2013 du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle », *Les Chemins vers Compostelle* [En ligne], <http://www.chemin-compostelle.info/statistiques/statistiques-pelerinage-compostelle-2013.php> (Page consultée le 3 août 2018).

²²⁰ « Les statistiques 2017 du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle », *Les Chemins vers Compostelle* [En ligne], <http://www.chemin-compostelle.info/statistiques/statistiques-pelerinage-compostelle.php> (Page consultée le 3 août 2018).

²²¹ Inscrit depuis 1993 au patrimoine mondial de l'UNESCO, cet itinéraire fait également partie des Itinéraires culturels européens (ICE), label créé par le Conseil de l'Europe, pour promouvoir une culture européenne commune.

fréquenté en Espagne pour le pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Dans la religion musulmane, le pèlerinage appelé *hajj* ou *hadj* est effectué dans la ville sainte de l'islam, La Mecque²²². Le premier pèlerinage musulman vers La Mecque a été effectué en l'an 629 du calendrier julien, par le prophète Mahomet. Le grand pèlerinage de La Mecque est considéré comme l'un des cinq piliers de l'islam, obligatoire selon le Coran pour toute personne qui en a la capacité financière et physique²²³. Objet de grand prestige, le Grand pèlerinage de la Mecque a été pratiqué, en 2012, par près de quatre millions de pèlerins²²⁴. Dès sa création, la route s'auréole donc d'une formidable fonction : celle de rapprocher les hommes du divin, mais surtout d'eux-mêmes et des autres, au cours d'un long périple potentiellement riche en aventures et en effet de rencontre. Néanmoins, si la route apparaissait comme un moyen symbolique d'expiation et d'expression de la foi, pour les croyants pratiquant le pèlerinage, elle demeure avant tout une voie terrestre aménagée pour la circulation des personnes et des marchandises.

La « Piste Natchez » *Natchez Trace*, aux États-Unis, est un exemple de voie ayant servi au transport des hommes et des marchandises. Cette ancienne piste cumulait 708 km de long, soit 440 miles, entre Natchez, dans le Mississippi, et Nashville, dans le Tennessee. Elle reliait les rivières Cumberland et Tennessee au fleuve Mississippi. Elle fut intensément utilisée par les Indiens d'Amérique et les explorateurs européens blancs comme route de transit, à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle. Il est possible que cette piste ait originellement été créée par les déplacements de troupeaux préhistoriques, entre les terres salées du Tennessee et les plaines au sud du fleuve Mississippi²²⁵. De nos jours, la Natchez Trace Parkway, longue de 277 km, commémore la Piste Natchez. Elle en suit approximativement le tracé originel et certaines portions sont encore accessibles.

²²² La Mecque ou La Mekke (en arabe مكة *makka*) est une ville de l'Ouest de l'Arabie saoudite, située à 80 km de la mer Rouge. Elle est la capitale de la province de la Mecque. Lieu de naissance du prophète de l'islam, Mahomet, à la fin du VI^e siècle, elle est la ville sainte la plus sacrée de l'Islam.

²²³ Coran, Sourate 3, 97 : « [...] Et c'est un devoir envers Allah pour les gens qui ont les moyens, d'aller faire le pèlerinage de la Maison ».

²²⁴ Renaud Girard, « Record de pèlerins attendus à la Mecque », 24 octobre 2012, *Le Figaro* [En ligne], <http://www.lefigaro.fr/international/2012/10/24/01003-20121024ARTFIG00672-record-de-pelcrins-attendus-a-lamecque.php> (Page consultée le 3 août 2018).

²²⁵ Maxwell G. Lay et Foreword-James Vance, *Ways of the World : A History of the World's Roads and the Vehicles that Used Them*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1992, p. 1-25.

FIGURE 9
L'ancienne Piste Natchez aux États-Unis



Source : Encyclopédie libre Wikipédia, « Histoire des routes », *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 3 août 2018).

Cependant, la route commerciale par excellence demeure sans conteste la Route de la Soie²²⁶. De toutes les routes historiques inscrites dans la mémoire, elle est la plus illustre. Réseau de routes commerciales, entre l'Asie et l'Europe, la Route de la Soie relie Chang'an, l'actuelle Xi'an en Chine, jusqu'à Antioche, en Syrie médiévale. Elle doit son nom à la marchandise qui y transitait, c'est-à-dire la soie dont seuls les Chinois maîtrisaient la fabrication. On y transportait également de nombreux biens commerciaux, tels que de l'ambre, du corail, de l'ivoire, du jade, de la laine, de la laque, du lin, de la porcelaine, du verre et nombre de pierres et de métaux précieux. La Route de la Soie rassemblait plusieurs pistes sur lesquelles circulaient ces diverses marchandises. Elle a monopolisé les échanges est-ouest durant des siècles et, de ce côté du monde, la route était notamment utilisée par des pèlerins qui cherchaient à suivre les traces de Bouddha.

²²⁶ Cette dénomination fut imaginée, en 1870, par le géographe allemand Ferdinand von Richthofen.

Les Figures 10 et 11, présentées ci-après, imagent deux des paysages exotiques de la Route de la Soie.

FIGURE 10
Paysages du Kirghizistan sur la Route de la Soie



Source : Le col Torugart, voyage Chine-Kirghizistan, 2 mondes différents, « L'aventure du passage de la frontière au col Torugart sur notre voyage Chine-Kirghizistan sur la Route de la Soie », 31 juillet 2012, *Planète Découverte, Le voyage autrement* [En ligne], <http://www.planete-decouverte.com/blog/le-col-torugart-voyage-chine-kirghizistan/> (Page consultée le 3 août 2018).

FIGURE 11
Sur la route qui sépare la ville de Kashgar des monts du Pamir,
le lac glacé de Karakol, qui signifie le « lac noir » en ouïgour.
 © Photo : Reza



Source : « Sur les Routes de la Soie », [s.d.], *L'Internaute* [En ligne],
<http://www.linternaute.com/voyage/sur-les-routes-de-la-soie/sur-les-routes-de-la-soie.shtml>
 (Page consultée le 3 août 2018).

Les plus anciennes traces connues de la Route de la Soie, en tant que voie de communication avec les populations de l'ouest, remontent au moins à 2000 ans avant notre ère. La route fut surtout développée sous la dynastie Han (221 av. J.-C. à 220 apr. J.-C.), en particulier pendant le règne de Han Wudi, septième empereur de la dynastie Han, ensuite sous la dynastie Tang (618 à 907 apr. J.-C.). La traversée des continents durait parfois plus d'un an et se déroulait dans des conditions climatiques extrêmes. Cette réalité eut raison de la fréquentation de la route. À partir du XV^e siècle, elle est progressivement abandonnée, principalement en raison de la fin de l'empire mongol et de l'instabilité des guerres turco-byzantines qui provoquèrent la chute de Constantinople, en 1453. Tous ces événements poussèrent les Occidentaux à rechercher

une nouvelle route maritime plus sûre vers les Indes : c'est l'avènement de la Route des Épices. Par ailleurs, l'abandon de la Route de la Soie correspond au début de la période des « Grandes découvertes » durant laquelle les techniques de transport maritime devinrent de plus en plus performantes²²⁷. Depuis 2011, il est question d'un projet de connexion routière, ferroviaire et maritime, baptisé « nouvelle Route de la Soie », en vue de mieux relier la Chine et l'Europe²²⁸.

Les routes modernes

À l'aube du siècle des Lumières (1715-1789), en France, sous le règne de Louis XIV (1643-1715), la création d'une administration spécifique (la future École nationale des ponts et chaussées, fondée en 1747 par Daniel-Charles Trudaine), relança le projet de construction d'un réseau routier. Sous Louis XV, l'aménagement du territoire débuta. En 1764, les « chemins ferrés » furent entamés par l'inspecteur général des Ponts et Chaussées, Pierre Marie Jérôme Trésaguet²²⁹. Il fit rénover les techniques d'empierrement des chaussées et institua le corps des Cantonniers, des ouvriers préposés à l'entretien des routes ou des voies ferrées et de leurs abords.

Au XIX^e siècle, le savoir-faire anglais dominait et se diffusa dans toute l'Europe. Dans *Remarks on the Present System of Road Making*, originellement publié en 1821, l'ingénieur écossais John Loudon McAdam présente une méthode grâce à laquelle il a traité près de 300 km de routes, dans le but de les rendre plus résistantes à une intense circulation. Son idée consistait à remplacer les fondations constituées de pierres par le dépôt, sur un sol préalablement asséché et lissé, d'une couche de petits cailloux liés avec du sable et de l'eau. Ces cailloux seraient tassés et agglomérés par le poids du trafic roulant. Ce matériau peu coûteux est connu sous le nom de macadam. Il fut adopté par

²²⁷ Encyclopédie Libre Wikipédia, « Histoire des routes », *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 3 août 2018).

²²⁸ Patrick Saint-Paul, « La Chine bétonne la nouvelle route de la soie », 9 septembre 2013, *Le Figaro* [En ligne], <http://www.lefigaro.fr/international/2013/09/09/01003-20130909ARTFIG00777-la-chine-betonne-la-nouvelle-route-de-la-soie.php> (Page consultée le 7 août 2018).

²²⁹ Michel Rival, *Grandes inventions de l'humanité*, Paris, Larousse, 2005 (1988), p. 164.

l'Australie et les États-Unis, dès 1820, et bien plus tard par l'Europe continentale, en 1830. Il s'agit des premières routes modernes de l'Occident.

Au début du XX^e siècle, avec l'essor du trafic automobile et de la bicyclette, des chaussées de meilleure qualité devaient être construites. De ce fait, une fois tassées au rouleau compresseur, les chaussées étaient par la suite revêtues de goudrons, de pavés bitumineux ou d'asphalte ; comme c'était déjà le cas pour les trottoirs depuis le début du XIX^e siècle. Le goudronnage des routes a été demandé en France, dès 1901, afin de se protéger de la poussière soulevée par les voitures. En 1913, on comptait 1 000 km de routes goudronnées en France²³⁰. La chaussée en béton n'est apparue que durant l'entre-deux-guerres.

Sur un autre continent, dans les États-Unis du XIX^e siècle, des routes à péage étaient construites par des compagnies privées qui recevaient une franchise gouvernementale²³¹. Le plus souvent, celles-ci remplaçaient une ancienne route, devenue trop étroite pour sa fréquentation, en espérant que la route améliorée détournerait suffisamment de trafic afin de rendre toute l'entreprise rentable. Ainsi, entre 1793 et 1812, l'État de Pennsylvanie avait engagé 55 compagnies de routes à péage. Dans la mesure où le système routier s'étendait, les trajets s'éternisaient de moins en moins. Par exemple, le trajet Boston-Washington, en diligence, fut réduit à quatre jours²³², à partir de 1815. Cependant, les subventions manquaient car la politique interne relative aux aménagements routiers ne faisait guère l'unanimité. En réalité, ce fut sous la présidence de John Adams, puis de celle de Thomas Jefferson, que la construction des ponts et des routes a été la plus encouragée puisqu'ils travaillèrent à donner aux États, les prérogatives

²³⁰ Institut Français des Sciences et Technologies des Transports, de l'Aménagement et des réseaux (IFSTTAR), « Au vingtième siècle jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale », chapitre « 9.1 -Jusqu'à la Première Guerre mondiale », 8 mars 2010, *IFSTTAR* [En ligne], http://www.lcpc.fr/francais/sources-d-information/hist_routes/article/lcpc-sources-d-informations-391 (Page consultée le 24 décembre 2014).

²³¹ À consulter : Daniel B. Klein et John Majewski, « Turnpikes and Toll Roads in Nineteenth Century America », 10 février 2008, *EH.Net Encyclopedia* [En ligne], <http://eh.net/encyclopedia/turnpikes-and-toll-roads-in-nineteenth-century-america/> (Page consultée le 7 août 2018).

²³² Allen Johnson, « Union and Democracy », Cambridge (Massachusetts), The Riverside Press, 1915, p. 255, mis en ligne le 30 août 2007, *The Project Gutenberg eBook* [En ligne], http://www.gutenberg.org/files/22461/22461-h/22461-h.htm#Page_318 (Page consultée le 7 août 2018).

nécessaires à l'aménagement de nouvelles routes²³³. À cette époque, l'ampleur des problèmes de transports était telle qu'aucun État ni aucune corporation privée ne semblait pouvoir répondre à la demande croissante de la population en matière de réseau routier. Ensuite, le milieu XIX^e siècle états-unien se démarqua comme période faste d'effervescence industrielle et de grandes migrations, surtout de l'est vers l'ouest. Attirés par les rumeurs de richesses cachées dans les sols du Far West, les pionniers tracèrent les premières pistes transaméricaines, futurs trajets des voies ferrées. La route fluviale, canal Érié, fut la première route transaméricaine. Situé dans l'État de New York, il relie encore aujourd'hui l'Hudson au lac Érié, établissant une voie fluviale entre l'océan Atlantique et les Grands Lacs. Cette voie navigable ouvrit, dès 1825, la conquête de l'Ouest aux émigrants, bien que l'idée de sa réalisation date de 1699. Plus tard, lorsque le Nord et le Sud se déchiraient durant la Guerre de Sécession, le service de courrier Pony Express rapprocha l'Est et l'Ouest. Puis, le télégraphe transcontinental contribua à réduire les distances. Enfin, la Central Pacific, officiellement créée le 28 juin 1861 sous le nom de Central Pacific Rail Road Company of California, partit de Sacramento pour rejoindre l'est, tandis que l'Union Pacific Railroad Company, fondée le 1^{er} juillet 1862 et abrégée en Union Pacific, traça sa voie dans les grandes plaines, vers l'ouest. En fin de compte, le train conquiert le premier l'espace nord-américain et permit aux personnes de traverser les États-Unis²³⁴.

La voie ferrée transcontinentale est inaugurée en 1867. C'est une première ! La seule route commerciale qui reliait jusque-là les deux rives atlantique et pacifique des États-Unis s'effectuait par la mer en passant par le Cap Horn. Tous les gros chargements étaient transportés ainsi par bateau. Les voyages étaient longs et périlleux, mais plus sûrs que de s'aventurer en diligence sur des chemins isolés où les attaques de pillards et d'Indiens étaient fréquentes²³⁵.

Au début du XX^e siècle, le gouvernement et les industriels se penchèrent sur la nécessité de construire un véritable réseau national de routes. L'Amérique avait alors déjà développé un réseau de voies ferrées, totalisant 300 000 km²³⁶. Avancée en 1923, l'idée

²³³ *Ibid.*, p. 319-320.

²³⁴ Marie-Sophie Chabres et Jean-Paul Naddeo, *Éternelle route 66, au cœur de l'Amérique*, Italie, Timée Éditions, 2008, p. 11.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ *Ibid.*

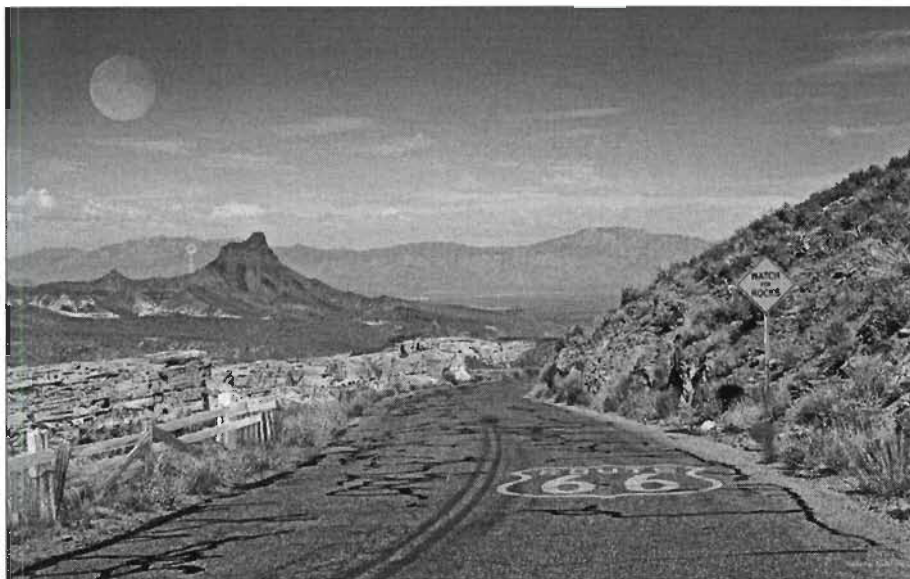
d'une route nationale qui traverserait le pays, d'Est en Ouest, est celle de l'entrepreneur Cyrus Avery, témoin du succès et du développement de l'automobile individuelle, ainsi que du manque de routes organisées. Il imagina remplacer les chemins et les autres pistes aménagés au hasard des besoins par un véritable réseau de routes interétat numérotées.

« C'est ainsi qu'il proposa en 1925 à l'American Association of State Highway Officials, dont il était membre, une route qui désenclaverait Chicago, Illinois et tous les états traversés vers le Pacifique et Los Angeles [...]»²³⁷. Cette route, inaugurée en 1926 et baptisée Route 66, est longue de 2 448 miles, soit environ 4 000 km. Elle traverse trois fuseaux horaires et huit États, d'Est en Ouest : Illinois, Missouri, Kansas, Oklahoma, Texas, Nouveau-Mexique, Arizona et Californie. Achevée en 1938 et dallée de béton rose, elle est rebaptisée par la suite Main Street of America, la rue principale de l'Amérique. L'écrivain John Steinbeck préfère y référer avec le terme de « *Mother Road* ». Première route transcontinentale goudronnée en Amérique, la Route 66 fut utilisée pour transporter des armes, des troupes et du matériel de guerre, dès la Seconde Guerre mondiale. Pour l'économie des États-Unis à la fin des années 1940, elle était empruntée par des milliers de personnes dans les deux sens. La main-d'œuvre continuait d'affluer vers l'ouest, attirée par les nouvelles industries qui s'y développaient. Les années 1950 marquèrent un tournant dans l'utilisation de la route parce que de nouveaux phénomènes, tels que les vacances et les déplacements de loisirs, émergèrent. En fait, des millions d'Américains commencèrent à parcourir la Route 66 : son itinéraire leur permit d'accéder aux parcs nationaux fraîchement créés et de découvrir de fabuleux panoramas, le long du trajet.

La Figure 12 illustrant un tronçon de la route 66 dans l'état de l'Arizona est présentée ci-après.

²³⁷ *Ibid.*, p. 11-12.

FIGURE 12
Route 66 en Arizona



Source : Vítězslav Válka, « Route66-Watch-For-Rocks.jpg », *Wikimédia Commons* [En ligne], <http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Route66-Watch-For-Rocks.jpg> (Page consultée le 7 août 2018).

Néanmoins, la route devint rapidement dangereuse et se révéla inadaptée face à la vitesse grandissante des automobiles et aux nouveaux besoins des voyageurs. Alors, le président américain Dwight David Eisenhower (1953-1961), impressionné par la politique intérieure allemande, décida de lancer, en 1957, les grands chantiers des réseaux d'autoroutes, l'*Interstate Highway System*. Les 40 *Interstates* furent officiellement inaugurées, le 13 octobre 1984²³⁸. Devenue obsolète, la Route 66 est formellement déclassée, le 27 juin 1985. Officiellement désavouée, elle conserve cependant un caractère mythique et reste, sans conteste, la plus connue des routes américaines.

Plus au nord du continent, l'évolution routière du Canada a pratiquement été similaire. Les plus anciennes routes du pays furent les rivières et les lacs que les peuples autochtones empruntaient en canot, l'été, et dont ils suivaient le cours gelé, à la saison hivernale. Ils furent imités par les explorateurs, les colons et les militaires, puisque le

²³⁸ *Ibid.*, p. 12-13.

réseau de voies navigables était, finalement, très pratique. La construction des routes demeurait relativement marginale jusqu'au début du XIX^e siècle. Toutefois, il convient de mentionner la construction de la première route nivelée, à des fins militaires, ordonnée par le navigateur et cartographe Samuel de Champlain, en 1606. Ce tronçon routier de 16 km, situé en Nouvelle-Écosse, reliait Port-Royal au Cap Digby. En outre, il faut également souligner qu'en 1734, 267 km de route reliaient déjà les villes de Montréal et de Québec pouvant être parcourus en voiture, en quatre jours.

De la fondation de la Nouvelle-France jusqu'en 1832, les ponts et les chaussées étaient sous la responsabilité du commissaire-voyer ou agent voyer (fonction attribuée par la Couronne, à une personne chargée de gérer les biens communaux et d'entretenir la voirie). Une loi de 1793 du premier Parlement du Haut-Canada plaçait toutes les routes sous la supervision de maîtres cantonniers. La construction des premières routes se faisait par le biais d'un système de « travaux obligatoires », qui contraignait les colons à entretenir les routes adjacentes à leur propriété ou à consacrer 3 à 12 jours par année à la voirie. Il s'agit là du même procédé institué par la Corvée Royale en France (1738-1789). Mais, avec le temps, le système de travaux obligatoires fut remplacé par le paiement d'une amende, constituant dès lors la première source de financement pour les dépenses consacrées au réseau routier.

Les premières routes de l'Amérique du Nord britannique naquirent des besoins militaires : Yonge Street (1796) s'étend sur 60 km, entre York et le lac Simcoe ; Dundas Street relie York à London. Yonge Street est aujourd'hui la voie principale de Toronto et de sa banlieue nord. Longue de 1 896 km, elle est la rue la plus longue au monde. Quant à Dundas Street, elle est maintenant connue comme étant l'autoroute 5 de l'Ouest de Toronto. Artère importante, elle relie le centre de la ville avec ses banlieues ouest et sud-ouest de l'Ontario. Ces deux routes furent initialement construites par les Queen's Rangers, les Rangers de la Reine. Elles faisaient partie d'un important réseau de routes militaires, conçues sous la direction de John Graves Simcoe, premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada.

Dès 1801, des subventions pour la construction des routes étaient régulièrement accordées par l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick. Pourtant, voyager demeurait une aventure inconfortable, en raison de l'état désastreux des routes canadiennes. Les voyageurs préféraient se déplacer à pied ou à cheval plutôt que d'utiliser des véhicules. Les chariots étaient artisanaux et rudimentaires. Les roues consistaient en de simples troncs taillés dans du chêne. Plus tard, les chariots américains à quatre roues faisaient leur apparition. Parallèlement, l'ère de la diligence commença au début du XIX^e siècle et dura pendant plus de 50 ans. Par conséquent, les besoins en matière d'infrastructure routière furent grandissants, jusqu'à dépasser les capacités locales. Ainsi, les routes à péage et les *trusts* routiers se développèrent, en 1805. Au plus fort de l'ère de la diligence, il y eut des services réguliers de poste et de transport de passagers, entre toutes les grandes villes canadiennes et, même, jusqu'aux États-Unis. Néanmoins, l'ère de la diligence s'acheva avec l'arrivée du chemin de fer. L'usage des routes se limitait aux déplacements locaux tandis que le réseau ferroviaire s'étendait. Finalement, la construction des routes fut purement et simplement abandonnée dans la mesure où les chemins de fer exigeaient beaucoup d'investissements.

La première route de la Colombie-Britannique fut construite, en 1854, par des marins de la Royal Navy. Elle reliait Victoria à Esquimalt. Quatre ans plus tard, de l'or fut découvert à Hope et de nombreux prospecteurs traversèrent les vallées du fleuve Fraser et de la rivière Thompson, afin de se rendre dans la région de Cariboo. La route Cariboo fut alors construite dans le but de desservir les nouvelles villes. L'exploitation croissante des ressources naturelles a ainsi aiguillonné la construction des routes, dans toutes les provinces du Canada, dès le début du XX^e siècle. Mais, ce fut l'invention du moteur à combustion interne qui accéléra assurément la construction du réseau routier moderne. John Moodie, de Hamilton, rapporta des États-Unis une voiture Winton d'un cylindre, en 1898. Six ans plus tard, l'industrie de l'automobile canadienne s'établit avec l'institution d'une usine d'assemblage Ford, à Windsor, en Ontario. En 1907, 2 131 automobiles étaient enregistrées au Canada et plus de 50 000 à l'aube de la Première Guerre mondiale. Désormais, avec une efficacité accrue et une technologie en constante évolution, des efforts soutenus étaient réalisés afin d'améliorer l'état des routes et la condition des rues

mal adaptées à la circulation²³⁹. Un peu plus tard, en 1948, le Canada se décida à entamer la construction de la Route Transcanadienne, un système de voies routières à régime fédéral et provincial, qui relie les dix provinces du pays. Les travaux débutèrent en 1950, avant de s'achever en 1970. Inaugurée en 1962, elle est la route nationale la plus longue au monde avec ses 7 821 km, connectant le Pacifique à l'Atlantique. À certains endroits, elle est composée de deux, et même de trois routes parallèles comme, par exemple, dans l'ouest du pays, sur la route Yellowhead, une branche de la Transcanadienne originale. Si la route est de compétences provinciales, son entretien est financé par le gouvernement fédéral qui octroie un budget annuel aux provinces qu'elle traverse. D'ailleurs, la numérotation de la Transcanadienne relève également de celles-ci. Les provinces de l'Ouest, telles que la Colombie-Britannique, l'Alberta, le Saskatchewan et le Manitoba ont harmonisé leurs numéros de la route. Mais, dans l'Est, la situation s'avère différente et quelque peu chaotique. En effet, les numéros de la Route Transcanadienne changent à chaque frontière provinciale, car des sections de routes importantes la composant existaient avant son introduction²⁴⁰.

Au cours du XX^e siècle, le développement accéléré des routes au Canada et partout dans le monde touche pratiquement tous les aspects de la vie économique et sociale. En 1946, le Canada disposait de 28 982 km de routes rurales pavées et environ 10 000 km de routes et de rues urbaines pavées. En 1966, le total passe à 148 987 km, dont près des deux tiers sont des routes rurales. En 1995, le pays est doté d'une infrastructure routière de 901 903 km répartis de la façon suivante : 442 408 km de routes en gravier, 301 348 km de routes pavées, 69 292 km de routes dont la surface est traitée, 66 829 km de routes en terre, 16 571 km d'autoroutes et 5 455 km de routes classées « autres » (par exemple, les chemins d'hiver)²⁴¹.

²³⁹ L'intégralité des informations relatives aux routes canadiennes a pour référence : Charles Willard Gilchrist, « Routes et autoroutes », 7 février 2006, *The Canadian Encyclopedia* [En ligne], <http://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/m/article/roads-and-highways/> (Page consultée le 7 août 2018).

²⁴⁰ Encyclopédie Libre Wikipédia, « Route transcanadienne », *Wikipédia* [En ligne], https://fr.wikipedia.org/wiki/Route_Transcanadienne (Page consultée le 7 août 2018).

²⁴¹ Gilchrist, « Routes et autoroutes », chapitre « Développement après 1945 ».

Les débuts du tourisme automobile

Dans sa thèse de doctorat en histoire, intitulée : « À travers le pare-brise : la création des territoires touristiques à l'ère de l'automobile (Québec et Ontario, 1920-1967) », l'historienne Maude-Emmanuelle Lambert montre le rôle crucial de l'automobilité dans le développement touristique du Québec et de l'Ontario et les manières dont elle a façonné certains de leurs territoires. D'une part, son étude reconstitue le processus de mise en tourisme des territoires par : (1) la conception, la construction et la promotion du système routier ; (2) l'élaboration d'itinéraires et de circuits touristiques et (3) le développement d'outils accompagnant le touriste dans sa mobilité. D'autre part, l'étude analyse l'embellissement en tant qu'élément structurant de la transformation des territoires. Enfin, elle considère la publicité, les récits et les pratiques touristiques de manière détaillée, afin d'identifier les mécanismes par lesquels se construisent les représentations des territoires par l'apport de différents acteurs. La recherche doctorale de Maude-Emmanuelle Lambert ambitionne de révéler les liens étroits et complexes entre l'automobilité, le tourisme et la modification des territoires, à partir des années 1920. Elle contribue à exposer l'historicité de certaines orientations ayant encore cours, dans l'industrie touristique canadienne, qui consistent à aborder son développement en fonction de l'accessibilité du territoire à l'automobile et du regard à travers le pare-brise. En dévoilant le rôle du système automobile œuvrant au sein de l'expérience touristique, l'étude ajoute un nouvel élément à la compréhension de la démocratisation des loisirs²⁴².

Souvent expliquée par la hausse du niveau de vie, du temps libre et de la généralisation des congés payés, cette démocratisation se trouve aussi favorisée par l'accessibilité à l'automobile qui, à son tour, rend accessible des territoires de plus en plus éloignés à des fins de loisirs. La dimension récréative de l'automobile permet d'expliquer son adoption rapide par les Nord-Américains et les Canadiens ainsi que la dépendance qu'ils ont progressivement développée à son égard²⁴³.

À titre d'historienne, Maude-Emmanuelle Lambert a basé sa recherche sur la juxtaposition de plusieurs sources. Au Québec, elle a utilisé des fonds du ministère de la Voirie (1923-1936), du ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce

²⁴² Maude-Emmanuelle Lambert, « À travers le pare-brise : la création des territoires touristiques à l'ère de l'automobile (Québec et Ontario, 1920-1967) », thèse de doctorat (histoire), Université de Montréal, Mai 2013, p. i-ii.

²⁴³ *Ibid.*, p. ii.

(1936-1939), du Premier Ministre (1939-1960), du secrétariat provincial (1961-1963) et du ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche (1963-1972). Elle a également travaillé à partir des archives relatives au tourisme dans les fonds du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche (les dossiers des syndicats d'initiative touristique régionaux) et du ministère des Communications (dont les archives de l'Office de la publicité du Québec). Du côté de l'Ontario, elle s'est informée des activités du Department of Travel and Publicity (à partir de 1946). Dans ce fonds, conservé aux Archives publiques de l'Ontario, subsistent de nombreuses publications et rapports internes, les correspondances du ministre et du sous-ministre, des documents relatifs aux relations avec différentes associations touristiques régionales, nationales et transnationales. Néanmoins, les archives du Tourist and Publicity Bureau, créé en 1926, et celles du Department of Highways, avant 1945, n'ont pas été conservées par la Province. Dans l'intention de combler ce vide, l'historienne s'est tournée vers des publications officielles comme les rapports annuels du Department of Lands and Forest et du Department of Highways. Les rapports du ministère de la Voirie ont été systématiquement dépouillés pour l'ensemble de la période étudiée. Finalement, les rapports du Travel and Publicity Bureau (Ontario), publiés à partir de 1946, et ceux de l'Office du tourisme de la province de Québec, devenu le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, ont été mis à profit, en vue d'éclaircir l'organisation et la planification du tourisme après la Deuxième Guerre mondiale²⁴⁴.

Par ailleurs, elle a étudié la soixantaine de guides routiers et touristiques recensés dans les collections de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, de Bibliothèque et Archives Canada, des Archives publiques de l'Ontario et de différentes bibliothèques universitaires, ainsi que dans des fonds d'archives d'origine privée²⁴⁵. Puis, elle a examiné plusieurs périodiques, provenant de diverses associations engagées directement ou indirectement dans le développement touristique. Ils mettent en lumière le rôle des acteurs non gouvernementaux²⁴⁶.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 34.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 35.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 37.

Le troisième grand ensemble de sources utilisées est généré par des individus engagés dans la mise en tourisme du territoire ou par des utilisateurs des infrastructures aménagées²⁴⁷. Les récits de voyage lui ont permis de retracer l'expérience touristique du territoire pratiquée par différents individus d'origine canadienne ou américaine. À cet égard, elle a repéré plus d'une centaine de témoignages, dans différentes bibliothèques et centres d'archives. Elle n'en a conservé qu'une trentaine, le principal critère de sélection étant que les déplacements avaient été réalisés à bord d'une automobile, entre 1920 et 1967.

À l'issue de l'étude de ces sources, Maude-Emmanuelle Lambert décrit l'évolution des mobilités dans les deux provinces. Dans le cas du Québec, qui m'intéresse plus particulièrement, elle décrit ainsi que pendant longtemps le fleuve demeure la principale voie de communication, de transport et d'approvisionnement des populations installées le long de ses rives. Au XIX^e siècle, les premiers touristes voyagent à bord d'embarcations telles que des canots et des bateaux Durham, type de voilier à fond plat, sur cet axe maritime²⁴⁸. Vers la fin de ce siècle, le déploiement du réseau de chemin de fer à l'échelle du pays et dans la presque totalité de la province contribue au développement du tourisme de villégiature, pratiqué par la classe bourgeoise, à proximité des villes de Montréal et de Québec, dès le XVIII^e siècle. D'une villégiature privée, absorbée par la ville et la banlieue, on passe à une villégiature éloignée à bonne distance de la ville, comme à Kamouraska et à La Malbaie²⁴⁹. « Le début des liaisons par bateaux à vapeur (1853) en direction du Bas-Saint-Laurent et l'avènement du chemin de fer (1860) favorise le déploiement des grandes stations de villégiature comme Cacouna, Métis-sur-Mer et Tadoussac²⁵⁰ ».

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les lieux de villégiature se distribuent en bordure de la baie des Chaleurs, du Saint-Laurent, du Lac Saint-Jean, sur les rives des plans d'eau et des rivières de la région montréalaise, dans les Laurentides au nord de Montréal, dans les Cantons de l'Est. Ces stations de villégiature sont fréquentées par la bourgeoisie de la province et celles des agglomérations industrielles alors en plein essor comme Toronto, New York, Boston et

²⁴⁷ *Ibid.*

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 44.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 46.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 46-47.

Philadelphie. Elles font partie d'un vaste ensemble à l'échelle sous-continentale de destinations touristiques qui englobent plusieurs états américains, le Québec et l'Ontario. Ce collier de positions romantiques attire les trajectoires de mobilité de ceux qui désirent s'évader et que Serge Gagnon désigne comme une *Tourist Belt*, c'est-à-dire une région touristique transfrontalière²⁵¹.

Au début des années 1920, tandis que le tourisme initie ses débuts au Québec et en Ontario, l'automobile n'est plus une nouveauté. Le nombre de véhicules enregistrés au Canada s'élève de 408 000, en 1920, à 1 235 000, en 1930, faisant du pays, le plus motorisé après les États-Unis²⁵². « L'Ontario et le Québec, qui sont de loin les provinces les plus peuplées avec respectivement 2 933 662 (33,4 % de la population canadienne) et 2 361 199 habitants (26,9 %), sont aussi les seules où la majorité de la population vit en milieu urbain : 56 % au Québec et 58,2 % en Ontario²⁵³ ». Dans ces provinces se trouve le plus grand parc automobile²⁵⁴.

Avant les années 1920, l'organisation et la promotion touristique sont l'apanage des compagnies de transport comme le *Canadien Pacifique* et la *Canada Steamship Lines*. Ces entreprises établissent au Québec, en Ontario et ailleurs au Canada des réseaux d'hôtels et d'attractions desservis par train ou par bateau. Elles produisent des brochures et des guides qui décrivent le parcours emprunté et fournissent anecdotes et informations d'ordre historique sur les lieux visités²⁵⁵.

Mais, les touristes automobilistes veulent échapper au contrôle qu'exercent ces compagnies. Nouvellement libres de leurs déplacements, ils ont d'autres besoins : repousser les limites de la spatialité tracée par les circuits touristiques, afin de se rendre dans des endroits inexplorés tels un coin de campagne bucolique, vide de guides²⁵⁶. De ce fait, « [l']un des premiers plaisirs associés à l'automobilisme a été de partir en excursion. Bien avant d'être utilisée pour le travail et le commerce, l'automobile a servi à la randonnée et au tourisme. Pour les classes aisées du début du XX^e siècle, elle est un instrument idéal pour explorer des territoires de plus en plus excentrés²⁵⁷ ». Selon le

²⁵¹ *Ibid.*, p. 47. Maude-Emmanuelle Lambert cite Serge Gagnon, *L'échiquier touristique québécois*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2003, p. 122 et 124.

²⁵² *Ibid.*, p. 48.

²⁵³ *Ibid.*, p. 48-49.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 49.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 50.

²⁵⁶ *Ibid.*

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 51.

polytechnicien et urbaniste Marc Desportes, « le touriste automobiliste du début du siècle délaisse les lieux trop galvaudés desservis par les chemins de fer [...], et se lance à la conquête de nouveaux sites encore peu fréquentés²⁵⁸ ». « L'idée de se rendre dans des lieux encore peu fréquentés, éloignés, difficiles d'accès ou encore de repousser les frontières marque l'imaginaire de l'entre-deux-guerres²⁵⁹ ». D'ailleurs, « [...] Plusieurs récits des années 1920 insistent sur la volonté de sortir des sentiers battus, voire de tracer de nouveaux itinéraires que d'autres pourront ensuite emprunter²⁶⁰ ». Au plaisir de rouler, s'ajoute le goût de l'exploration (de nouveaux territoires) et la sensation de l'infini qui se déroule devant soi²⁶¹. De plus, le fait d'explorer le territoire en automobile rend l'aventure possible ; le voyage sur la route amenant son lot d'imprévu et de risques.

L'automobile incarne donc la conquête du territoire y compris de la nature, par les touristes automobiles, atteints d'un fort sentiment d'indépendance, car libérés des horaires de trains et des destinations préétablies²⁶². Instrument d'une liberté brute, l'automobile permet de rejoindre des lieux « [...] perçus comme sauvages, d'entrer au coeur d'une forêt, de découvrir une campagne isolée, la seule condition étant bien sûr qu'une route y mène²⁶³ ».

Partir à l'improviste, se laisser guider par une route et découvrir à chaque tournant de nouveaux paysages : cette nouvelle façon d'entreprendre le voyage devient au début de l'aventure automobile un des credo de l'expérience touristique. L'automobile favorise chez le touriste une spontanéité, celle d'emprunter une route inconnue, d'aller où bon lui semble, au gré de ses humeurs et de ses envies. [...] La lecture de certains témoignages donne à penser que la route et l'automobile développent aux yeux du touriste une sorte de pouvoir auquel il ne peut échapper ni même résister, et qui ne fait qu'accentuer l'imprévu. Routes et automobiles ont la force de le guider, d'orienter l'expérience touristique. Les reportages touristiques de l'époque et certains guides suggèrent à l'automobiliste de se laisser surprendre par la route et par la beauté du paysage²⁶⁴.

²⁵⁸ Marc Desportes, *Paysages en mouvement : transports et perception de l'espace, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 2005, p. 234.

²⁵⁹ Lambert, « À travers le pare-brise... », p. 52.

²⁶⁰ *Ibid.*

²⁶¹ *Ibid.*, p. 51-52.

²⁶² *Ibid.*, p. 61.

²⁶³ *Ibid.*, p. 53.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 56 et 57.

« Cette liberté et cette spontanéité que procure l'automobile permettent aux touristes de poursuivre leur aventure dans toutes les directions possibles, tant et aussi longtemps qu'ils auront quelques dollars en poche pour acheter des vivres et de l'essence²⁶⁵ ». Ainsi, la conquête du territoire, l'imprévu et l'indépendance sont les trois caractéristiques de l'expérience du tourisme automobile, à ses débuts²⁶⁶.

Alors, ce bref survol historique de la route et des débuts du tourisme automobile, ayant cours sur ses itinéraires tracés dans les confins de l'ère moderne, permet de se rendre compte de la nature plurielle de ses dimensions. D'une part, elles sont d'ordre symbolique, car la route est une pratique du territoire ; un cheminement vers soi et les autres ; une aventure du monde. D'autre part, elles sont, bien entendu, d'ordre technique et économique, quand il est question du revêtement des sols et de la circulation des marchandises. Avec l'avènement de nouveaux motifs de mobilités (les vacances et les déplacements de loisirs), la route revêt une nouvelle dimension d'ordre social. Elle se fait ethnologie du voyage, de la rencontre puis, plus largement, matérialisation du progrès et de l'évolution des pratiques culturelles qu'elle initie, en instaurant de nouvelles mobilités.

Routes, chemins, parcours, itinéraires et circuits touristiques

Dans la thèse, l'usage de certains mots est récurrent. Il s'avère donc nécessaire d'en préciser les définitions, avant toute démonstration. Ainsi, dans le titre de la thèse *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines*, le terme « à la rencontre des patrimoines » fait écho aux « circuits touristiques ». L'usage du pluriel sous-entend qu'il y a une diversité de patrimoines en jeu. Des patrimoines dont les multiples déclinaisons ont d'ailleurs été précédemment évoquées (patrimoines culturels mobilier, immobilier, subaquatique, immatériel et patrimoines naturels tels que les paysages culturels, les formations physiques, biologiques ou géologiques, etc.). En outre, les termes suivants sont utilisés : « chemin », « parcours », « itinéraire » et « circuit touristique ». Bien que ceux-ci semblent avoir des

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 62.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 63.

significations similaires, ils comprennent une connotation qui tend à en faire davantage que de simples synonymes. Toutes les définitions lexicographiques suivantes (en plus de celles présentées dans l'ensemble de la thèse), placées en guillemets français, sont issues du portail lexical du CNRTL. Celui-ci fut créé par le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) de France et mis en ligne en 2005.

La « route » y est, notamment, définie comme suit²⁶⁷ :

- « Voie de communication importante (par opposition à chemin) qui permet la circulation de véhicules entre deux points géographiques donnés, généralement deux agglomérations » ;
- « *Route royale, impériale.* Autrefois, route de grande importance dont la construction et l'entretien incombaient au royaume, à l'empire » ;
- « *Route nationale* (abrév. RN). Route de grande importance reliant à la capitale les villes principales ou reliant les villes principales entre elles et qui est construite et entretenue aux frais de l'État » ;
- « Réseau routier, moyen de communication, de transport par la route » ;
- « Voie de communication utilisant un autre élément que la terre » ;
- « Itinéraire, direction vers un point donné ».

La route est une communication entre les villes, d'usage démocratique et normalement placée sous la responsabilité des États.

Quant au « chemin », il est expliqué ainsi²⁶⁸ :

- « Voie reliant un point de l'espace à un autre » ;
- « Voie de communication terrestre d'intérêt local, le plus souvent à la campagne, d'importance secondaire par rapport à la route » ;
- « Toute voie terrestre pour aller d'un lieu à un autre » ;

²⁶⁷ Portail lexical du CNRTL, « Route », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/route> (Page consultée le 8 octobre 2019).

²⁶⁸ Portail lexical du CNRTL, « Chemin », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/chemin> (Page consultée le 8 octobre 2019).

- « Ce qui conduit à un lieu; voie, passage pour avancer, se déplacer, se rendre quelque part » ;

- « Itinéraire ou direction vers un lieu déterminé ».

Le sens du mot « chemin » a quelque chose de très général et évasif. Il est la plus simple expression de la route, mais comporte une connotation mystique :

- « [Référence à la Bible, Acte des Apôtres, IX, 3-19] *Chemin de Damas*. Chemin sur lequel Saint Paul, qui se rendait à Damas persécuter les Chrétiens, se convertit au christianisme à la suite d'une révélation aux portes de la ville où il entendit la voix de Jésus qui lui demandait : "Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" » ;

- « *Trouver son chemin de Damas*. Se convertir ; s'amender ; modifier profondément ses convictions, ses idées dans un domaine ou un autre » ;

- « *Chemin de (la) croix*. Chemin parcouru par Jésus Christ chargé de sa croix, de Gethsémani où il fut arrêté, au Golgotha où il fut crucifié » ;

- « Ensemble des arrêts, des moments les plus marquants de la marche du Christ jusqu'au Calvaire (chacun d'eux étant appelé *station de la croix*) » ;

- « Suite de quatorze tableaux ou bas-reliefs figurant les principaux moments de la Passion, les quatorze stations de la croix. *Un chemin de croix. Les quatorze stations du chemin de la croix* ».

Cette connotation mystique teinte le mot « chemin » d'une certaine esthétique²⁶⁹ de la douleur. En effet, le voyage ne peut exister sans souffrance, sacrifice, contrainte ou simplement sans stress. Tout déplacement s'accompagne forcément d'un renoncement de soi ou, encore, du monde connu dans lequel on évolue avec facilité, car balisé et pratiqué, fréquemment, voire quotidiennement.

²⁶⁹ « Esthétique » est à comprendre comme l'ensemble des caractéristiques de ce qui est beau, la perception et la sensation du beau. Ainsi, l'esthétique de la douleur est la recherche de ce qui est beau et transcendant dans la douleur.

Le mot « parcours » s'inscrit tout autant dans cette idée de trajet à arpenter, tel que le précise le portail lexical du CNRTL²⁷⁰ :

- « Action de parcourir » ;
- « Déplacement déterminé accompli ou à accomplir d'un point à un autre ; espace correspondant, chemin, distance parcourue » ;
- « Itinéraire fixe de voyageurs ou d'un véhicule de transport, par exemple le *parcours d'un autocar* » ;
- « Durée d'un trajet ».

Toutefois, le mot comporte aussi son lot de significations périphériques ayant, notamment, trait aux sports :

- « Dans certaines épreuves, distance parcourue ou à parcourir en un temps déterminé (par un coureur, un cheval, un véhicule de course) ; itinéraire matérialisé » ;
- « *Parcours du combattant*. Suite d'installations et d'obstacles divers que doivent franchir les fantassins en armes dans un temps donné et faisant partie de leur entraînement au combat (Dict. XIX^e siècle et XX^e siècle.) ».

Il y a toute une connotation de l'effort qui accompagne la définition du « parcours », que l'on retrouve dans la pratique du voyage. Lorsque le touriste se rend sur les sites patrimoniaux à pied, en vélo ou même en automobile, il fournit à la fois un effort physique dans son déplacement pour aller à la rencontre des patrimoines, mais également un effort intellectuel, émotionnel et sentimental parce qu'il consent à vivre des expériences exotiques en territoire inconnu. De plus, le parcours exprime une notion de temporalité : la définition rend compte de l'action de sillonner une voie terrestre de circulation. Ce qui importe est le cheminement, l'expérimentation du déplacement. Or, concernant le chemin, il est question du mouvement, de partir d'un point donné pour avancer jusqu'à une destination, de franchir l'espace, d'accomplir un trajet, de marcher,

²⁷⁰ Portail lexical du CNRTL, « Parcours », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/parcours> (Page consultée le 8 octobre 2019).

de voyager. Le chemin est l'accomplissement de la mobilité tandis que le parcours est le triomphe de l'effort.

Puis, il y a l'« itinéraire » expliqué comme suit²⁷¹ :

- « Chemin, route à suivre ou suivie pour aller d'un lieu à un autre » ;
- « Qui a rapport aux routes, aux chemins ».

Néanmoins, un itinéraire décrit également :

- Une « relation écrite dans laquelle une expédition militaire, une mission d'exploration, des pèlerins ou des voyageurs donnent, avec plus ou moins de détails, la description des pays traversés » ;
- Un « cheminement, parcours, périple à suivre, à accomplir pour accéder à un certain état de l'évolution personnelle ».

Dans ce cas, la connotation est l'esthétique de l'aventure, cette succession d'événements imprévisibles qui surviennent au cours du voyage. Les définitions laissent transparaître que dans un itinéraire, le voyageur s'immobilise (symboliquement) et soustrait du temps de voyage, afin de s'adonner à un exercice de narration, de réflexion et d'introspection. L'itinéraire laisse la place à un retour contemplatif vers soi.

Par ailleurs, il convient de présenter le concept d'« itinéraire culturel », promu dans la Charte des Itinéraires Culturels (toujours écrits en majuscules dans la Charte), ratifiée par la 16^e Assemblée générale de l'ICOMOS, le 4 octobre 2008. « Le concept d'Itinéraire Culturel nous découvre le contenu patrimonial d'un phénomène spécifique de mobilité et d'échanges humains qui s'est développé à travers les voies de communications qui ont facilité son expansion et qui ont été utilisées ou délibérément mises au service d'un but concret et déterminé²⁷² ». Ensuite, les Itinéraires Culturels doivent être vus

²⁷¹ Portail lexical du CNRTL, « Itinéraire », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/itineraire> (Page consultée le 8 octobre 2019).

²⁷² ICOMOS, *Charte ICOMOS des Itinéraires Culturels*, Québec, 2008, p. 2, *ICOMOS* [En ligne], http://www.international.icomos.org/charters/culturalroutes_f.pdf (Page consultée le 12 août 2018).

comme des symboles de traits d'union entre les peuples²⁷³. Représentant une nouvelle catégorie de patrimoines, les Itinéraires Culturels acquièrent une notoriété croissante, dès 1987. Cette année-là, le Conseil de l'Europe inaugurait la classification des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en premier itinéraire culturel européen, de surcroît, reconnu patrimoine mondial par l'UNESCO, en 1993. Cet intérêt pour les Itinéraires Culturels s'explique par le fait qu'ils reflètent l'essence nouvelle du patrimoine, reçus comme message d'un passé à conserver et traités comme ressource et source de développement économique à exploiter. En outre, le réseau des Itinéraires Culturels met l'accent sur la communauté et se construit sur l'ouverture à l'autre²⁷⁴.

Dans ce contexte, l'UNESCO lance l'un des principaux projets de la Décennie mondiale pour le développement culturel (1988-1997)²⁷⁵, à savoir l' *Étude intégrale des routes de la soie : routes du dialogue, un projet interculturel de l'UNESCO* ²⁷⁶. Plusieurs autres projets dévolus aux routes suivront, toujours dans la même optique : analyser le patrimoine commun (matériel et immatériel) des peuples et promouvoir cette idée d'un héritage mondial pluriel. Le projet « Route de l'esclave » lancé à Ouidah, au Bénin, en 1994 ou celui des « Routes du fer en Afrique » entrepris à Abuja, au Nigéria, en 1995, en sont des exemples. L'étude de ces routes met en évidence les interactions œuvrant au cœur des sociétés multiethniques. Elle permet de restituer un historique et une géographie du

²⁷³ *Ibid.*, p. 11.

²⁷⁴ Todor Krestev, « Routes culturelles de l'Europe du Sud-Est », In 15th ICOMOS General Assembly and International Symposium : *Monuments and sites in their setting - conserving cultural heritage in changing townscapes and landscapes*, [Document issu d'une conférence ou d'un atelier], Xi'an, China, du 17 au 21 octobre 2005, *ICOMOS Open Archive* [En ligne], <http://openarchive.icomos.org/430/1/4-22.pdf> (Page consultée le 12 août 2018).

²⁷⁵ La Décennie mondiale du développement culturel (1988-1997) fut proclamée par l'Assemblée générale des Nations Unies, placée sous l'autorité de l'ONU et de l'UNESCO. L'objectif de la Décennie était de rendre une place centrale, dans le développement technique et économique, aux valeurs culturelles et humaines. Ainsi, l'UNESCO pris la « route » et la « rencontre » comme points de départ d'une série de projets qui devaient célébrer la diversité culturelle et les échanges interculturels. Le premier de ces projets fut lancé en 1988 et intitulé *Étude intégrale des routes de la soie : routes du dialogue, un projet interculturel de l'UNESCO*. Il amorçait un programme ambitieux : redécouvrir les traces du passé, afin d'apporter un éclairage nouveau au présent. L'étude a réuni des scientifiques, des universitaires et des médias du monde entier, pour la réalisation d'un vaste programme qui comprenait cinq expéditions, retraçant les routes terrestres et maritimes de la soie.

²⁷⁶ John Lawton, dir., *Étude intégrale des routes de la soie : routes du dialogue, un projet interculturel de l'UNESCO*, [s. l. n. d.], UNESCO [En ligne], <http://unesdoc.unesco.org/images/0015/001592/159291fo.pdf> (Page consultée le 12 août 2018).

dialogue interculturel, à travers les siècles, mais contribue surtout à dessiner un futur de ce même dialogue. Depuis 1992, l'Union européenne a encouragé des initiatives importantes, telles que la création de la *Via Romana*, des routes du vin ou, encore, des *Routes to the roots*²⁷⁷. La route culturelle en tant que lieu d'échanges, vecteur d'interactions humaines, symbole de diversité culturelle, témoin d'un passé commun et enjeu d'un futur partagé entre les peuples, est l'objet d'une préoccupation majeure des organisations internationales.

Le dernier terme à définir est : « circuit ». Il qualifie les éléments suivants²⁷⁸ :

- « Limite, pourtour d'un lieu, ligne que décrit quelque chose » ;
- « Déplacement autour d'un lieu, mouvement circulaire » ;
- « Parcours organisé avec retour au point de départ » ;
- « Parcours touristique » ;
- « Suite d'étapes à parcourir (avec retour au point de départ) ».

Le goût de l'effort imprègne le mot « circuit » parce qu'il désigne également :

- « Le parcours d'une épreuve sportive ; l'épreuve sportive elle-même ; le lieu du parcours ».

De plus, le mot fait allusion au caractère accidenté du sol :

- « Partie sinueuse d'un chemin, d'un cours d'eau, ou d'une chose quelconque ».

Appliqué au tourisme :

L'itinéraire, le circuit ou le tour sont les plus « purs » produits touristiques et l'expression la plus achevée de l'art de recevoir des touristes. [...] En concevant un circuit, par exemple, une région se présente et se raconte aux étrangers en vacances qui traversent son territoire. Elle le fera comme elle le peut, avec ses

²⁷⁷ Tourisme Culturel, « Itinéraires Culturels : UNESCO et UE », *Institut Européen des Itinéraires Culturels (IEIC)* [En ligne], http://www.culture-routes.lu/php/fo_index.php?lng=fr&dest=bd_pa_dct&id=00000095 (Page consultée le 24 décembre 2014).

²⁷⁸ Portail lexical du CNRTL, « Circuit », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/circuit> (Page consultée le 8 octobre 2019).

moyens, la connaissance qu'elle a de ses ressources et de son patrimoine, sa perception des touristes et sa vision des retombées (économiques ou autres) à en attendre²⁷⁹.

La route et le circuit touristiques sont des produits similaires, à quelques différences près, comme en témoigne la définition que propose le document intitulé : *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, publié sur le site internet officiel du ministère du Tourisme du Québec.

Une route touristique se définit comme un trajet à suivre le long d'un chemin pittoresque, axé sur une thématique distinctive et qui relie un certain nombre de sites touristiques évocateurs et ouverts aux visiteurs. On y trouve également une variété de services complémentaires, tels l'hébergement, la restauration, des postes d'essence ainsi que des services d'accueil et d'informations touristiques. Si le trajet est en boucle, c'est-à-dire si le départ et l'arrivée se font au même point, il sera appelé « circuit ». Si les points de départ et d'arrivée sont différents, il sera appelé « route ». La route touristique constitue une destination en soi ou elle peut permettre d'atteindre une destination par un itinéraire touristique. [...] La route touristique permet d'être en contact avec le patrimoine d'une région, qu'il soit culturel, historique ou naturel, et sert de lien entre les différents sites distinctifs qui la composent²⁸⁰.

Autrement dit, le circuit touristique s'inscrit davantage dans un espace raisonnablement circonscrit ou se définit comme un itinéraire ayant une thématique spécifique, à l'exemple du Circuit du Paysan, en Montérégie. Par contre, la « route touristique » désigne tout « circuit touristique » qui s'étendrait sur des distances beaucoup plus vastes, n'impliquant pas un point de départ et d'arrivée identique.

En définitive, si la route, le chemin, le parcours, l'itinéraire ou le circuit touristique désignent tous une voie terrestre empruntée par le touriste, afin de découvrir les spécificités culturelles d'un lieu, seule la manière de le visiter en fait des modes différents

²⁷⁹ Marc Laplante, *L'expérience touristique contemporaine : fondements sociaux et culturels*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1996, p. 155-156.

²⁸⁰ Jacinthe Dumoulin (ministère du Tourisme du Québec) et Simon Trépanier (ministère des Transports du Québec), *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, Québec, Direction des communications du ministère des Transports, 2006, p. 6, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/programmes/routes.pdf> (Page consultée le 12 août 2018).

d'exploration. En effet, le touriste chemine, sillonne, se promène, déambule ou randonne, en fonction des activités touristiques choisies, de sa soif d'ailleurs et de son degré d'implication dans la découverte culturelle.

La définition de la route, combinée aux pratiques touristiques, met en exergue des thématiques propres au voyage, en tant que produit culturel. Elle réfère, également, à la figure du touriste en tant que métaphore de l'individu, ce mobile enraciné dans la société postmoderne. Tourisme et patrimoine l'interconnectent au monde par la pratique de la route, qu'elle soit consommée de manière utilitaire ou symbolique. La route est un rhizome organisationnel du territoire, car elle matérialise, par la continuelle découpe texturée de l'espace, les déplacements s'accomplissant à la surface du globe. En parallèle, le tourisme et le patrimoine sont tout autant des rhizomes. Le tourisme est un rhizome récréatif de l'espace public et le patrimoine est un rhizome andragogique de l'Histoire. Effectivement, toutes les infrastructures et les activités touristiques proposées, ayant cours autour de diverses expéditions culturelles (gastronomiques, muséales, ludiques, etc.) sont autant de racines connectées et ramifiées les unes aux autres formant un réseau infini de découvertes inexplorées, car inlassablement renouvelées. De plus, tout lieu, site, monument, œuvre d'art, instrument, ameublement, artefact, etc., présentant un intérêt pour sa valeur archéologique, artistique, emblématique, ethnologique, historique, scientifique, technologique, etc., est un bulbe de patrimoine, ramifié à d'autres bulbes de patrimoines, créant ainsi un réseau infini de patrimoines, à explorer. En fin de compte, tourisme, patrimoine et route se font écho. Tous trois sont des rhizomes liant les hommes à l'absolu : aux choses comme aux hommes, au matériel comme à l'immatériel, à l'ici comme à l'ailleurs.

2.2.2 Des pratiques utilitaires de la route

La promenade et la déambulation : à la quête de soi

Dans *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, publié en 2007, l'historien Laurent Turcot s'intéresse à la pratique de la promenade, au siècle des Lumières. Au siècle

précédent, ère du triomphe des normes de la société de cour et des valeurs du paraître courtois, la promenade apparaissait comme un élément du loisir mondain, fortement théâtralisé et comme un exercice utile à la santé du corps, qui facilitait l'apprentissage de la maîtrise de soi et permettait une honnête sociabilité. Au temps des Lumières, la convergence de plusieurs éléments conduisit à définir la promenade davantage comme un loisir authentique, accessible à tous, tel que la diffusion sociale de sa pratique, son embourgeoisement, l'invention d'instruments adaptés (des vêtements plus lâches, des souliers « morphologiques », etc.) et la concurrence nouvelle de la promenade pédestre face à certaines formes ostentatoires de promenade, en voiture ou à cheval. Le promeneur y trouvait délasserment, plaisir et santé. À la fin du siècle, la promenade prit une dimension nettement plus contemplative. Elle devint un rituel tourné vers l'intime, tout en demeurant une composante essentielle du spectacle urbain, au point de voir se développer l'aménagement d'espaces citadins, spécifiquement dédiés à son usage²⁸¹.

La promenade se définit comme²⁸² :

- « Action de se promener, d'aller à l'extérieur pour se divertir ou faire de l'exercice ; le déplacement effectué, le trajet parcouru pendant cette action » ;
- « Trajet, voyage sans risque et de courte durée » ;
- « Cheminement mental, intellectuel, spirituel ».

Dans *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Laurent Turcot rapporte que, selon François de Grenaille, sieur de Chatonnières, né en 1616, si « la promenade relâche l'esprit, égaie le corps et entretient le commerce du monde²⁸³ », elle est avant tout un moyen de connaître le monde : « Bien qu'un homme qui se promène quitte son estude, il semble porter encore son cabinet ; il ne voit plus de livre, mais tout le monde luy sert de

²⁸¹ Vincent Milliot, « Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle* », Paris, Gallimard, 2007, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 56-3, n° 3 (mars 2009), p. 214-216. *Cairn.info* [En ligne], <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2009-3-page-214.htm> (Page consultée le 17 août 2018).

²⁸² Portail lexical du CNRTL, « Promenade », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/promenade> (Page consultée le 8 octobre 2019).

²⁸³ Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 41.

livre²⁸⁴ ». Autrement dit, tel que le souligne l'auteur : « Le monde est ainsi un grand livre dans lequel le philosophe peut lire et la promenade une pratique intellectuelle sûre permettant d'accéder à cette connaissance²⁸⁵ ». Il ajoute que bien que les voyages aient souvent été évoqués comme moyen de connaissance, d'après François de Grenaille, « la Promenade est plus utile que les voyages, pour ce qu'agitant moins le corps, elle éveille mieux l'esprit, & le fait agir avec d'autant plus de vigueur, qu'elle occupe une personne en la délassant²⁸⁶ ».

L'historien fait référence à une autre source, le *Discours sur l'emploi du loisir* d'Antoine Pecquet, publié en 1739. Celui-ci évoque un « état de loisir » pour signifier la promenade. Il s'agit d'un état « dans lequel l'homme peut acquérir les bénéfices de la distraction utile. En d'autres termes, le loisir est bénéfique au travail, il constitue un envers régénérateur²⁸⁷ ». Néanmoins, la vision fonctionnaliste et formaliste des divertissements, que partage Pecquet avec les conceptions moralistes du XVII^e siècle, vise à éloigner l'homme de l'oisiveté. En ce sens, il distingue le loisir oisif et le loisir salubre au corps et à l'esprit : « Le vrai loisir [...] n'est pas un état oisif, mais occupé. Ce n'est pas celui que le commun des enfants aime, mais celui qui convient aux gens sages ; qui rend les hommes libres, & non esclaves ; [...] qui n'émousse point, mais aiguise les ressorts de l'esprit humain ; enfin qui loin d'étouffer les semences de la vertu, les vivifie²⁸⁸ ». De surcroît, la promenade s'apparente plutôt à un simple exercice récréatif, parce qu'il permet un recentrement sur soi. « Rendus au loisir & à la vie tranquille, c'est presque indispensablement & machinalement que nous tournons nos pensées sur nous-mêmes. Il ne reste plus assez de choses extérieures à nous pour nous occuper : malgré nous-mêmes c'est notre intérieur qui doit y suppléer²⁸⁹ ». Par conséquent, selon Laurent Turcot, cette source tend à démontrer que « non seulement la promenade est détachée de

²⁸⁴ François de Grenaille, *Les Plaisirs des dames*, Paris, Clousier, 1641, p. 167, *BNF Gallica* [En ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k109758k.image> (Page consultée le 17 août 2018).

²⁸⁵ Turcot, *Le promeneur à Paris...*, p. 42.

²⁸⁶ De Grenaille, *Les Plaisirs des dames*, p. 166.

²⁸⁷ Turcot, *Le promeneur à Paris...*, p. 97.

²⁸⁸ Antoine Pecquet, *Discours sur l'emploi du loisir*, Paris, Nyon fils, 1739, p. 201-202, *BNF Gallica* [En ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9628525v/f226.image.texteImage> (Page consultée le 17 août 2018).

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 94.

la civilité pour être associée à un divertissement, mais elle devient un vecteur par lequel l'homme individualise l'utilisation qu'il en fait. C'est donc un véritable reclassement de la promenade dans la catégorie du loisir²⁹⁰ ».

Le Maître de Claville voit en la promenade, « le remède de l'homme corrompu par les plaisirs vils et oisifs, tel que le jeu²⁹¹ ». « [...] La promenade n'a plus cette unique fonction sociale de visibilité et de prestige, mais sert également à se divertir et se délasser. De pratique sociale distinctive, elle passe à un loisir où la liberté de mouvement et d'attitude est assurée²⁹² ». En effet, auparavant, dès le début du XVII^e siècle, la promenade était mondaine. Qu'elle se fit à pied ou en carrosse, la promenade était une pratique ritualisée s'appuyant sur des codes sociaux, qui assuraient la visibilité du promeneur²⁹³.

Confirmant la tendance qui se développe au cours du siècle des Lumières, le philosophe français Jean-Jacques Rousseau compose une nouvelle esthétique de la marche dans ses écrits, conduisant à l'individualisation de la promenade et au déclassement de la notion de civilité²⁹⁴.

Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte²⁹⁵.

²⁹⁰ Turcot, *Le promeneur à Paris...*, p. 98.

²⁹¹ Charles François Nicolas Le Maître de Claville, *Traité du vrai mérite de l'homme*, La Haye, Van Duren, 1742, p. 190.

²⁹² Turcot, *Le promeneur à Paris...*, p. 98.

²⁹³ *Ibid.*, p. 25.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 100.

²⁹⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, t. I, Lausanne, Rencontre, 1960 (1782-1789), p. 212-214.

Il explique :

Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur, errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne!²⁹⁶

D'ailleurs, Laurent Turcot abonde dans le sens du philosophe, puisqu'il écrit :

[...] La promenade, associée dans un premier temps à une forme collective de sociabilité pratiquée dans des espaces précis (jardins publics), s'autonomise ; elle devient signifiante en elle-même et n'a plus besoin d'espace physique pour définir ses modalités et ses fonctions. Au cours du XVII^e siècle, elle est indissociable du lieu dans lequel elle se pratique. Les auteurs des guides du XVIII^e siècle vont peu à peu considérer la pratique comme une forme indépendante de découverte de la ville. Elle s'étend dorénavant à l'ensemble du construit urbain. La promenade répond aussi à de nouveaux besoins, qui sont plus ceux de la distinction, mais plutôt de la quête de soi, de la découverte personnelle de la ville, de la liberté de mouvement, de la recherche de la bigarrure et du différent²⁹⁷.

« Dans les *Confessions*, Rousseau livre ses états d'âme sur la promenade, pratique philosophique lui permettant d'accéder à la compréhension du monde²⁹⁸ ». Chez Jean-Jacques Rousseau, la promenade sert au désir de retour en soi-même et à la contemplation philosophique²⁹⁹, telle que l'illustrent ses écrits : « La rêverie, quelque douce qu'elle soit, épuise et fatigue à la longue, elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête, en livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs » ; ce à quoi, il ajoute : « Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes dont j'ai le regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore³⁰⁰ ».

Ainsi, de ce que l'on comprend, l'esprit de la promenade du XVIII^e siècle survit dans la pratique contemporaine de la route, en se cristallisant en une promenade

²⁹⁶ *Ibid.*

²⁹⁷ Turcot, *Le promeneur à Paris...*, p. 276.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 364.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 365.

³⁰⁰ Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Garnier-Flammarion, 1995 (1782), p. 12.

automobile contemplative et récréative à travers les territoires visités. La promenade touristique sur la route s'apparente à une pratique philosophique de l'espace permettant d'accéder à la compréhension du monde, sur le mode de l'investigation et de l'information. L'assimilation contemplative d'informations relatives à la région et aux patrimoines visités se fait par le biais de la méditation pleine conscience suscitée par la conduite automobile. Il s'agit d'un mécanisme qui n'est pas sans rappeler ce que décrit Jean-Jacques Rousseau, dans *Les rêveries du promeneur solitaire*.

En effet, la méditation pleine conscience ou pleine conscience (parfois également appelée « attention juste », *samma-sati* en pali, *samyak-smriti* en sanskrit, ou « présence attentive ») est une expression dérivée de l'enseignement de Siddhartha Gautama. Elle désigne la conscience vigilante de ses propres pensées, actions et motivations. Elle joue un rôle primordial dans le Bouddhisme, où il est affirmé que la pleine conscience est un facteur essentiel pour la libération (*Bodhi* ou « éveil spirituel »). La pleine conscience consiste à ramener son attention sur l'instant présent, à examiner la matière (le corps), les habitudes mentales positives ou négatives, les perceptions, les sensations, qui se présentent à l'esprit, soit comment elles apparaissent, durent et disparaissent, mais aussi sur ce que le méditant est comme individu, et sur ce qu'il ressent. Ce réveil au monde lui apprend à sentir sa place au sein de l'univers. En plus de la méditation, la pleine conscience consiste à observer des objets physiques et mentaux qui se présentent à l'esprit. Aussitôt que ceux-ci disparaissent, elle est alors tournée vers un objet par défaut, tel que le souffle ou la marche. Finalement, quand un nouvel objet apparaît à l'esprit, l'attention délaisse l'objet par défaut pour observer attentivement le nouvel objet selon les deux aspects de sa nature : en qualité de vérité conventionnelle et de vérité ultime. En étant connecté à une prise de conscience directe avec ses sensations du moment présent, le méditant expérimente un effet d'apaisement mental.

Ce mécanisme s'opère tandis que le touriste automobile transite vers des destinations touristiques, des patrimoines ou d'autres expéditions minuscules. À ce titre, la promenade automobile a comme destination des objets précis (site, monument, œuvre

d'art, instrument, ameublement, artefact, etc.) que le touriste visite, en arpentant des routes et des circuits touristiques. Celui-ci décode, apprend et comprend l'autre, l'ailleurs et l'inconnu, en procédant à une connexion avec son intellect à travers l'objet de sa visite, support d'une investigation du monde. La promenade automobile se rapproche alors d'une pratique utilitaire de la route. Puis, il faut notamment considérer le cas du touriste qui fait de la route, sa destination touristique. En ce cas, il est question de déambulation, c'est-à-dire de l'action de marcher selon sa fantaisie, sans but précis³⁰¹. La déambulation est une pratique récréative dont l'objet est la découverte sensuelle du monde. Elle éveille le touriste au monde : il vit le monde (se déplacer et être dans le rythme du monde) et le respire (humer et aspirer l'air parfumé par la végétation environnante). Autrement dit, il appréhende, ressent, assimile et imagine le monde à un niveau méta. Promenade et déambulation automobiles permettent ainsi au touriste de s'affranchir du matériel, de conquérir sa liberté, soit l'éloignement du cercle de ce qui constitue son être fonctionnel dans le quotidien, donc de tout ce qui lui fait sentir sa dépendance face à un atomique rappel de sa routine.

Ces pratiques de mobilités « romantiques », au sens du mouvement culturel du Romantisme³⁰², de la fin du XVIII^e siècle, dégagent son âme, lui donnent une plus grande audace de penser, le jettent pour ainsi dire dans l'infinité de l'univers, lui font parcourir le fil du temps par l'usage des patrimoines visités, le confrontent aux autres rencontrés au détour des routes, pour les observer, les faire refléter à la lumière crue et primitive de son instinct et de sa psyché, avant de les appréhender à son gré. En maître de la nature visitée, le touriste circulant de patrimoine en patrimoine s'identifie à ce qu'il voit, l'absorbe et l'intègre comme autant de parties constitutives de l'univers dont il est l'une des composantes, donc comme autant de parties de lui-même. En définitive, avec la pratique de la promenade et de la déambulation, le touriste accède à la connaissance métémpirique de soi, des autres, de son environnement (l'espace immédiat qui l'entoure) et de son milieu (la Terre).

³⁰¹ Portail lexical du CNRTL, « Déambulation », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/d%C3%A9ambulation> (Page consultée le 8 octobre 2019).

³⁰² Idéal d'une sensibilité passionnée et mélancolique, exaltant le mystère et le fantastique, par la recherche de l'évasion et du ravissement, du sublime, de l'exotisme et du passé.

Mobilités modernes

Usant de différents modes de déplacement, le touriste peut en venir à expérimenter la libération du corps et de l'esprit par le biais de l'effort, ainsi que l'affranchissement des territoires et de l'espace grâce à la vitesse automobile.

Dans son ouvrage, *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, publié en 2005, John Urry consacre un chapitre à l'historiographie, la valeur et le rôle des mobilités comme la marche à pied (à laquelle il consacre une large place dans son analyse), le voyage en train, la conduite automobile et le voyage aérien. En se référant à l'article de Robert Hewison, « Field of Dreams », Urry affirme qu'avant la fin du XVIII^e siècle, en Europe, celui qui circule à pied est cet autre dangereux et peu recommandable, à ranger dans la même catégorie que les fous, les criminels ou les vagabonds.

Quand le roi Lear de Shakespeare quitte la cour pour errer sur la lande, il ne rencontre aucun randonneur en casquette à pompon et chaussures de marche, en train de s'aérer joyeusement à travers champs. Il se retrouve parmi les nus, les pauvres et les fous, les exclus de la société dans une région sauvage et hostile³⁰³.

Par la suite : « Les gens ordinaires ayant de moins en moins besoin de marcher en raison de l'accessibilité de nouvelles formes de transport, les marcheurs ne sont plus nécessairement pauvres ou peu respectables³⁰⁴ ». Avec l'évolution des moyens de transport, vers la fin du XVIII^e siècle, en particulier des routes de péages et du chemin de fer, la marche est dissociée de la misère et du vagabondage et les marcheurs sont de moins en moins associés à cette image péjorative. Dès le milieu du XIX^e siècle, la randonnée pédestre est pratiquée par la crème de la société britannique qui voit dans cette pratique, une expérience éducative de grande valeur. Puis, dans l'entre-deux-guerres, cet engouement se généralise à toutes les classes sociales européennes. Il repose sur l'idée que « le grand air était susceptible de rendre les gens meilleurs en leur apportant une vue panoramique, dégagée, des paysages. Les randonnées de vacances étaient destinées moins

³⁰³ John Urry, *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?* Paris, Armand Colin, 2005, p. 63. Il y cite Robert Hewison, « Field of Dreams », *Sunday Times*, Hiver 1993, 3.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 63.

à la détente qu'à la fortification du corps et de l'âme même, et peut-être surtout par mauvais temps³⁰⁵ ».

En fait, la pratique de la marche comme activité de loisir redéfinit le rapport de l'individu à l'espace. Elle donne forme à la manière dont les lieux sont habités et utilisés. Certains lieux invitent à la flânerie, tels que le décrivaient Walter Benjamin et Charles Baudelaire. D'autres sont propices à l'appropriation. Selon les groupes sociaux et l'activité pratiquée, la marche revêt une valeur différente. Par exemple, celui qui se promène en rêveur solitaire dans les ruelles du Marais, à Paris, ne découvre pas son environnement de la même manière que le touriste en sac à dos qui évolue sur des circuits touristiques dont les visites sont minutieusement programmées. De plus, pour beaucoup, la découverte touristique, conséquente à une pratique spatiale à pied, est consubstantielle à la notion d'effort. En effet, jouir d'un paysage, d'un panorama ou d'un marqueur culturel d'une région visitée est une récompense d'autant plus appréciable qu'elle viendrait couronner une dépense d'énergie fournie par le marcheur pour l'atteindre. « Seul l'effort peut permettre de surmonter la friction de la distance. Pour apprécier la nature, l'individu doit voyager, et donc ces diverses pratiques spatiales comportent des mouvements longs et souvent très lents³⁰⁶ ».

Cet état de fait est aux antipodes de la vitesse, une caractéristique de la vie moderne, célébrée par l'avènement de l'automobile et du chemin de fer. Celui-ci joue un rôle relativement important dans la structuration de la mobilité moderne, démocratisant le voyage longue distance et reconfigurant les relations entre nature, temps et espace. La construction des chemins de fer a pour effet d'aplatir le territoire et de domestiquer la campagne. Le train s'apparente à un projectile, sillonnant le paysage sur des rails plats et droits tandis que le paysage est devenu une perception panoramique, une succession fugitive de vues cadrées³⁰⁷. Dans ce mode de transport, les passagers sont propulsés à travers l'espace comme de vulgaire colis. Le corps devient un paquet de chair anonyme,

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 64.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 67.

³⁰⁷ *Ibid.*

ballotté comme n'importe quelle autre marchandise³⁰⁸. Mais, la situation serait nettement plus préoccupante concernant la voiture automobile, selon John Urry. En effet, au XX^e siècle, sa technologie est celle qui a le plus spectaculairement imposé et dominé les humains, avec son système de production, de consommation, de circulation, de localisation et de socialité³⁰⁹. En étant une forme prédominante de mobilité privée, l'automobile asservit les autres types de mobilités publiques, tels que la marche, le vélo, le train, etc. Elle tend à réorganiser la manière dont les gens négocient les opportunités et les contraintes de la vie professionnelle et privée. D'ailleurs, à ce sujet, John Urry déplore (et on peut le rejoindre sur ce point) l'absence d'analyses pertinentes des conséquences sociales (pourtant nombreuses) de la voiture en sociologie industrielle, en sociologie de consommation et en sociologie urbaine. Nul ne peut ignorer que l'automobilité, cet ensemble de systèmes de production et de consommation engendré par l'automobile, soit à l'origine d'un extraordinaire développement de modes de mobilités et de nouvelles manières d'habiter, de voyager, de socialiser, d'aborder l'espace à l'intérieur et à travers un espace-temps automobilisé, allant jusqu'à reconfigurer la société civile³¹⁰.

Les premières automobiles apparaissent à la fin du XIX^e siècle, en Grande-Bretagne. Les records de vitesse intéressent particulièrement leurs usagers propulsés toujours plus vite. Effectivement, « de nombreux automobilistes évoquent la vitesse en termes mystiques, comme si c'était là une expérience qui, loin de s'opposer au monde naturel, exprimait les forces profondes de l'univers³¹¹ ». Mais, au-delà de la vitesse, le facteur magnétique de liberté absolue, véhiculée par l'automobile, prévaut :

L'automobilité est source de liberté, la fameuse « freedom of the road », en raison de cette flexibilité qui permet au conducteur de se déplacer à grande vitesse, à n'importe quel moment, dans n'importe quelle direction, le long du réseau routier complexe des sociétés occidentales, reliant entre eux pratiquement tous les domiciles, lieux de travail et centres de loisir. La voiture élargit le rayon d'action

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 69. John Urry cite Nigel Thrift, *Spatial Formations*, London, Thousand Oaks ; Californie, Sage, 1996, p. 266 : « In particular, it is possible to note an increasing sense of the body as an anonymised parcel of flesh which is shunted from place to place, just like other goods ».

³⁰⁹ *Ibid.*

³¹⁰ *Ibid.*, p. 70.

³¹¹ *Ibid.*, p. 71-72.

des gens et donc le domaine de ce qu'ils peuvent accomplir. D'importants aspects de la vie sociale ne sauraient exister sans la voiture³¹².

En fait, la fascination pour l'automobile atteint des sommets à la Belle Époque et durant l'entre-deux-guerres. Parcourir un circuit touristique lent et sinueux, en automobile, devient l'un des passe-temps favoris des gens fortunés. Développé en Angleterre, le tourisme automobile est largement pratiqué par les plus aisés. Il est perçu comme un moyen de voyager à travers la vie et l'histoire du pays. « Voyager, s'arrêter, rouler lentement, choisir la route la plus longue, préférer le processus à la destination, tout cela fera partie de l'art du tourisme automobile, à mesure que les propriétaires de voitures se multiplient³¹³ ».

Plus tard, la démocratisation progressive de la voiture permet aux classes moyennes d'accéder à cet outil de déplacement révolutionnaire, y compris aux États-Unis. Devenue plus accessible, la fréquentation des parcs nationaux métamorphose le *wilderness*, espace d'élite que l'on n'atteignait autrefois qu'en chemin de fer, en espace de masse visité par l'automobiliste populaire³¹⁴. L'Amérique du Nord demeure le laboratoire d'analyse par excellence de la culture automobile comme métaphore vibrante de modernité : dès 1956, elle développe un réseau routier de plus de 66 000 km, à travers son immense territoire. Le pays fournit un support propice à la production des images et d'une littérature élevées au rang d'icônes de l'imaginaire automobile. À ce propos, John Urry cite Alexander Wilson. Celui-ci résume la manière dont la route est devenue une métaphore de progrès et de domestication du *wilderness*, aux États-Unis.

Les nouvelles routes ne donnaient donc pas seulement la mesure des prouesses technologiques de la société, mais étaient aussi pleinement intégrées à l'économie culturelle. On en parlait comme si elles tenaient un rôle important dans le processus de démocratisation, l'idée étant que la route moderne permettait à plus de gens d'apprécier les merveilles de la nature³¹⁵.

³¹² *Ibid.*, p. 71.

³¹³ *Ibid.*, p. 72.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 73.

³¹⁵ *Ibid.* John Urry cite Alexander Wilson, *The Culture of Nature : North American Landscape from Disney to the Exxon Valdez*, Toronto, Between the Lines, 1991, p. 30 : « The new highways were thus not only a measure of the culture's technological prowess but they were also fully integrated into the cultural economy. They were talked about as though they had an important democratizing role : the idea was that modern

Selon John Urry, il s'avère que la culture américaine est inconcevable sans celle de l'automobile. Des exemples abondent en ce sens : le roman *Sur la route* de Jack Kerouac et les films, *Easy Rider*, *Bonnie et Clyde*, *Thelma et Louise*, *Paris Texas*, etc. D'une certaine manière, les paysages vides des États-Unis représentent la modernité, métaphorisent le rêve américain et incarnent le rejet de l'histoire complexe des sociétés européennes³¹⁶. « Traverser le désert en voiture, c'est laisser son passé derrière soi, c'est aller toujours de l'avant, fixant dans le cadre du pare-brise ce vide sans cesse en train de disparaître³¹⁷ ». Ce qui fait la puissance du rêve américain est le vide vertigineux des paysages désertiques des routes s'étendant à perte de vue à travers le pare-brise, cette fenêtre ouverte sur le monde, cet écran donnant sur un monde de fiction et de récits romanesques. Alors, la culture aux États-Unis, « c'est l'espace, c'est la vitesse, c'est le cinéma, c'est la technologie³¹⁸ ». Il apparaît donc que « [d]ès son premier élan, ou presque, l'automobile a atteint ce qu'en astronomie l'on appellerait la vitesse de libération, soit un arrachement durable à la pesanteur³¹⁹ ». De ce fait, « sa puissance d'effraction dans des paysages divers et variés demeurait séduisante. [...] Ainsi, loin de gâcher les espaces naturels, l'automobile les humanisait dans le meilleur sens du terme³²⁰ ».

Néanmoins, le voyage aérien surpasse tout autre mode de déplacement, en matière de vitesse et de technologie. Non-lieu quintessenciel de la « super-modernité », ainsi qualifié par John Urry, l'avion permet au voyageur d'accéder à un réseau complexe de moyens dédiés à la mobilité et à l'habiter éphémère (navettes d'aéroport, taxis, hôtels, restaurants d'affaires, bureaux, etc.).

Dans le cadre de la thèse, la marche et l'automobile sont les deux modes de mobilités évoqués, en raison du sujet de recherche originel, mais également parce qu'ils

highways allowed more people to appreciate the wonders of nature ».

³¹⁶ *Ibid.*

³¹⁷ *Ibid.*

³¹⁸ *Ibid.* John Urry cite Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1986, p. 98.

³¹⁹ Mathieu Flonneau, *Les cultures du volant XX^e-XXI^e siècles : essai sur les mondes de l'automobilisme*, Paris, Autrement, 2008, p. 30.

³²⁰ *Ibid.*, p. 88.

furent les seuls modes utilisés par les touristes participants de la collecte de données. La marche incarne une certaine tradition de la découverte touristique noble et puriste. La conquête du paysage visité se fait par l'effort et l'affirmation de soi : à chacun de ses pas posés sur le territoire, le touriste se l'approprie. Il se trouve alors en quête de soi et du monde. À l'inverse, l'automobilité conduit à une consommation étourdissante de non-lieux. Ceux-ci s'accumulent dans sa conscience, comme un tourbillon de paysages défilant à toute vitesse, au contact (psychique) desquels il érode son identité, allant jusqu'à s'abîmer dans le plus total anonymat. Il se révèle en perte et fuite de soi et du monde. Chaque mode de mobilité propose des indications sur la manière dont il aborde son expérience de voyage. En outre, d'un mode de mobilité découlent différents statuts que chaque touriste peut endosser dépendamment de la nature du voyage et des temporalités qui l'habitent. Il faut s'interroger sur les causes qui conduisent à l'éclosion de statuts multiples à l'intérieur du touriste. Il sera démontré que, de ces statuts changeants et accumulés en lui, naît ce que j'appelle les « identités liquides ». Cette notion inspirée des travaux de Zygmunt Bauman se base sur l'effet de rencontre du touriste avec l'altérité et la découverte d'un soi éclaté, en constante révolution, car construit en rapport avec la logique d'hyper consommation mise en place par la société liquide.

2.2.3 Des pratiques mythiques de la route

Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines s'intéresse à la route, objet patrimonial, conduisant aux patrimoines de la province de Québec, en sa qualité utilitaire de support de visite et en sa définition symbolique de destination touristique.

À partir des années 1970, certaines études en sciences humaines et sociales appréhendèrent la route comme point de départ du fantasme de l'ailleurs³²¹ et comme territoire de transit de certains types de nomades (figures du *hobo*, du *tramp* et du pèlerin). D'ailleurs, ces segments constituent l'essence du mythe de la route. Globalement, la

³²¹ Marc-Olivier Gonseth, « Routes et autres voies : approche ethnologique du voyage marginal », Mémoire de Licence, Suisse, Université de Neuchâtel, Institut d'Ethnologie, 1982, n° 2.

littérature scientifique consacrée à la route, en qualité de sujet de recherche dans le domaine des études culturelles demeure relativement limitée à deux tendances. La première utilise la route comme support et/ou amorce d'une réflexion sur des groupes sociaux spécifiques. La seconde élabore des problématiques qui permettent d'appliquer les notions de nomadisme, d'errance et de voyage à des phénomènes sociaux dans le but de concevoir les paysages culturels des sociétés modernes.

Le hobo : sociologie du sans-abri et domestication du wilderness

Le pouvoir attractif de la route émane du mythe façonné autour d'elle, en Amérique du Nord, grâce notamment à la *Beat Generation* dont l'une des œuvres les plus représentatives fut le roman *Sur la route* de Jack Kerouac, publié en 1957. Cette ode aux grands espaces est un appel à l'aventure et à la découverte de mondes nouveaux. « Qu'est-ce qu'une route ?³²² » traite du concept de la route sous toutes ses formes : de sa plus simple expression, soit une trace tangible inscrite matériellement dans le sol, à sa plus formidable symbolique, soit un réservoir de métaphores et une mise en ordre du monde. L'originalité des propositions théoriques que suscite la thématique de la route, sa richesse et l'étendue des définitions qui s'y rattachent constituent une véritable encyclopédie (tour à tour mythe, héritage *beatnik*, sujet d'études littéraires, cinématographiques ou artistiques, tracé du marcheur, médium, réseaux, etc.), dans laquelle chaque auteur tente de percer et de comprendre la fascination mystérieuse que cette voie de communication exerce sur nous. À l'exception de cette véritable anthologie consacrée à la route, dans les *Cahiers de médiologie* dirigés par le philosophe français Régis Debray, aucune recherche n'a réellement consacré à la route une étude aussi approfondie de toutes ses dimensions : géographique, littéraire, artistique, cinématographique, etc. Les représentations modernes que chacun de nous se fait de la route sont un héritage d'un pan de la culture nord-américaine, à l'exemple des apports littéraires de la *Beat Generation*, ce mouvement en partie constitué d'écrivains fascinés par la culture du *hobo*. Certains embrassèrent d'ailleurs ce mode de vie parallèle.

³²² François Dagognet, dir., *Qu'est-ce qu'une route ?* Évreux, Gallimard, 1996, *Médiologie* [En ligne], https://www.mediologie.org/ancien-site/cahiers-de-mediologie/02_route/sommaire02.html (Page consultée le 3 août 2018).

Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, sur les ruines de la Grande Dépression (1873-1896), la figure du *hobo* (dont l'étymologie demeure incertaine) apparaît. Le *hobo* est un nomade. Il travaille l'été à l'ouest et regagne les grandes villes en saison hivernale. Durant cette crise économique mondiale, il devient un travailleur itinérant, vit de travaux manuels saisonniers et d'expédients. Ses secteurs de prédilection sont l'agriculture, l'abattage des forêts, le débitage de la glace, les mines et les chantiers de construction temporaires comme ceux des chemins de fer³²³ dont l'extension fut l'une des clés de l'expansion économique à l'ouest.

Celle-ci exigeait des populations ouvrières mobiles, capables de se déplacer sur de longues distances pour occuper des emplois intermittents, de circuler entre des tâches différentes et des sites souvent très éloignés les uns des autres, et de supporter des modes de vie fondés sur l'alternance de périodes de travail et de chômage³²⁴.

Travailleur intermédiaire, dépourvu d'emploi fixe et de domicile, le *hobo* se rend n'importe où pour trouver du travail, se déplace de ville en ville, voyage par la route, longe les voies ferrées ou monte, clandestinement, à bord de trains de marchandises. Il est le résultat des changements profonds qui bouleversent la société américaine du début du XX^e siècle (industrialisation, urbanisation). Il tente de fuir la misère provoquée par la crise des années 1920. Liée à la réalité historique des États-Unis, cette figure du travailleur manuel libre et itinérant a toujours été citée en voie de disparition, car confrontée à l'avancée de la machine agricole et de l'automatisation³²⁵, bien qu'il sache se renouveler, au gré des besoins de la main-d'œuvre temporaire.

Les modes de vie, les codes et les structures de cette sous-culture libertaire sont étudiés par le sociologue américain Nels Anderson, dans *The Hobo : The Sociology of the Homeless Man*, publié en 1923 et traduit en français par : *Le hobo : sociologie du sans-abri*. L'ouvrage propose une sociologie des populations *hobos* vivant dans le quartier des sans-abris de Chicago, surnommé *Hobohème*. La recherche qualitative de cette étude est

³²³ Olivier Schwartz, « Présentation » dans la préface de Nels Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011 (1923), p. 26.

³²⁴ *Ibid.*

³²⁵ Nels Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011 (1923), p. 56.

basée sur une collecte de données ayant trait à des segments tels que les institutions en présence, les habitations, l'emploi, la santé et la sexualité, la participation à la vie politique, la relation aux autorités ou, encore, la vie intellectuelle et affective. Riche d'illustrations concrètes et écrit de manière vivante, *Le hobo : sociologie du sans-abri* est dépourvu de concepts abstraits. En effet, Nels Anderson entamait à peine sa formation universitaire en sociologie au moment de la rédaction. Rattrapé incidemment par la sociologie, Nels Anderson explique, dans son introduction, avoir lui-même appartenu plusieurs années durant à ce milieu de travailleurs itinérants du fait de sa trajectoire personnelle et familiale : son père venu de Suède était *hobo*. Le sociologue s'était essayé à toutes sortes de métiers (muletier, ouvrier sur un chantier ferroviaire, forestier, employé dans une mine métallifère, etc.)³²⁶. Il s'avoue, faute de formation préalable, relativement novice en matière de méthodologie dans l'élaboration de son mémoire de maîtrise : « J'étais incapable de répondre si l'on m'interrogeait sur ma "méthode" », écrit-il³²⁷. Pourtant, l'ouvrage a contribué à faire reconnaître l'observation participante comme méthode de recherche sociologique ; Nels Anderson ayant eu recours aux récits de vie et à l'observation directe, en lien avec sa propre biographie. Ethnologue de son propre milieu, il est un « ethnologue indigène », selon Olivier Schwartz, impliqué et guidé par sa familiarité immédiate avec la société qu'il étudie³²⁸. L'appartenance intime de Nels Anderson à la population *hobo* lui permet d'intégrer aisément la *Hobohème* de Chicago.

Il eut l'idée d'adopter un style d'enquête aussi souple et informel que possible [...]. Il put – et su – puiser dans sa connaissance des codes et des expériences vécues pour inventer des tactiques de relation et d'interviews. La réussite de son enquête tient beaucoup à cette étendue et diversité de contacts, à cette habileté dans l'art de l'entretien qui manifestent elles-mêmes son incomparable insertion dans le milieu étudié³²⁹.

Ceci explique probablement le succès jamais démenti de *Le hobo : sociologie du sans-abri*, première monographie de la fameuse École de Chicago : l'ouvrage fut en vente sans interruption aux États-Unis, pendant plus d'une cinquantaine d'années.

³²⁶ *Ibid.*, p. 45-48.

³²⁷ *Ibid.*, p. 49.

³²⁸ Schwartz, « Présentation », p. 32.

³²⁹ *Ibid.*, p. 32-33.

En 1982, *Good Company : A Tramp Life* de Douglas Harper est publié. Il est traduit en français sous le titre : *Les vagabonds du nord-ouest américain*. L'élève du célèbre sociologue Everett Hughes fait le récit d'un groupe social en voie de disparition, les *tramps*. Ceux-ci sont des ouvriers vagabonds. Ils traversent les États-Unis d'est en ouest, en *hotshots*³³⁰ et satisfont aux besoins en main-d'œuvre bon marché, temporaire et nombreuse de l'agriculture capitaliste nord-américaine, au moment des récoltes.

Les *Tramps* sont des « vagabonds », des « cheminots » en français du XIX^e siècle, ceux qui vont par les chemins, ici par train, et dont la vie se résume à un cycle de « période de consommation d'alcool, de voyage et de travail ». Ils ont un langage propre [...]. Ils ont une culture faite de savoir-faire sur l'art de prendre les trains ou d'éviter les ennuis avec les chefs de train, la police ou les autres vagabonds, faite de valeurs, l'indépendance et la liberté, autour d'un symbole identitaire, le train de marchandise, le *hotshot*³³¹.

Dans la version française de l'ouvrage, publiée en 1998, aux éditions L'Harmattan, l'anthropologue et sociologue français Dominique Desjeux écrit en préface que la population *tramp* est mobile, méfiante et difficile à approcher. Ces vagabonds sont « des individus concrets, imprévisibles ou hostiles, en marge de la loi » en raison de leurs déplacements en train de marchandises. Généralement insouciant, les *tramps* vivent au jour le jour pour la simple joie d'exister³³². Travailler relève d'un aspect secondaire de leur situation et ne constitue guère leur situation tout entière. À la fois œuvre littéraire et leçon de sociologie, *Les vagabonds du nord-ouest américain* nous conduit au cœur d'une aventure à laquelle Douglas Harper prend part et s'implique durant plusieurs mois. Son approche ethnographique consiste à s'immerger dans la vie des personnes suivies et observées quotidiennement, au point de devenir assez proche de certaines d'entre elles. L'ouvrage est de facture narrative. Ce mode de récit peu courant à l'époque en ethnographie contribua à un succès rare en Europe et aux États-Unis pour une étude sociologique. De plus, les textes sont enrichis de photographies et d'extraits de

³³⁰ Aux États-Unis, il s'agit d'un train longue distance de très haute priorité par rapport à d'autres trains. Exceptés les trains de voyageurs, les *UP hot shots* sont des trains intermodaux qui maintiennent les horaires les plus rapides. Voir dans : « Railroad terms », *Union Pacific Building America*. [En ligne], https://www.up.com/aboutup/reference/glossary/railroad_terms/index.htm (Page consultée le 22 août 2018).

³³¹ Dominique Desjeux, « Préface » dans Douglas Harper, *Les vagabonds du nord-ouest américain*, Paris, L'Harmattan, 1998 (1982).

³³² Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, p. 154.

conversations. De cette manière, Douglas Harper partage son expérience qu'il tient à rendre vivante pour le lecteur, tout en livrant son regard « de l'intérieur » sur la microsociété étudiée.

Le hobo : sociologie du sans-abri de Nels Anderson et *Les vagabonds du nord-ouest américain* de Douglas Harper sont deux études basées sur la méthode de l'observation participante. Elles firent rayonner le *hobo* et le *tramp*, ces figures jumelles du travailleur nomade au-delà des frontières du continent. Elles relatent la réalité des sans-abris, ces « *homeless men* », terme générique qu'Alice W. Solenberger utilisa pour désigner tout type de personnes sans attaches (*hobos*, vagabonds, clochards) et toute variété de nomades, ces *go-about*s, dépourvus d'appellations³³³. Afin de signifier ces différentes figures du nomadisme, Nels Anderson rapporte les définitions qu'en firent des chercheurs et des intellectuels, spécialistes de la sous-culture *hobo*.

Le docteur Ben Lewis Reitman fut médecin des pauvres et personnage bien connu dans la *Hobohème* de Chicago. Ayant lui-même parcouru les routes comme vagabond, il estime que « l'espèce nomade comprend trois types : le *hobo*, le vagabond et le clochard. Le *hobo* travaille et se balade, le vagabond rêve et se balade, le clochard boit et se balade »³³⁴. Dans le même sens, St. John Tucker, ancien président de l'Université *Hobo* de Chicago explique que le *hobo* est un travailleur migrant, tandis que le vagabond est un migrant qui ne travaille pas et que le clochard est un sédentaire qui ne travaille pas.

Du travail fourni par le « travailleur migrant » dépendent toutes les industries de base. C'est lui qui s'élance des marchés de main-d'œuvre pour aller abattre les forêts, construire et réparer les voies ferrées, les tunnels de montagne et construire des barrages. C'est à lui que revient la tâche de moissonner le blé en automne et de couper la glace en hiver. Tous ces hommes sont des *hobos*³³⁵.

³³³ Alice W. Solenberger, *One Thousand Homeless Men : A Study of Original Records*, New York, 1911, p. 209 cité par Nels Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011 (1923), p. 147.

³³⁴ Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, p. 147.

³³⁵ *Ibid.*, p. 148.

Selon Nicholas Klein, avocat et président de l'Université *Hobo* :

Le *hobo* est un homme qui voyage à la recherche de travail ; c'est le travailleur saisonnier qui doit se déplacer pour trouver un emploi. Ce sont les travailleurs de cette espèce qui cueillent nos baies, nos fruits, notre houblon et aident à moissonner les champs dans les fermes de l'Ouest. Ils suivent les saisons, consacrant le printemps, l'été et l'automne au travail dans les fermes, et finissant leur parcours l'hiver dans les « champs de glace »³³⁶.

Il ajoute :

Le nom de *hobo* est issu des mots « hoe-boy »³³⁷ qui tirent clairement leur origine du travail à la ferme. Le vagabond est un homme qui voyage mais ne travaille pas, et le clochard est un homme qui reste à un endroit donné sans jamais travailler. Entre ces degrés, il y a l'abîme insondable des différenciations sociales. [...] Leur différence tient essentiellement en ceci que le *hobo* travaille, tandis que le vagabond s'en abstient, préférant vivre de ce qu'il peut grappiller aux portes de service qu'il trouve sur son chemin à travers le pays³³⁸.

Pour sa part, Nels Anderson souligne que ceux qui connaissent bien l'histoire du vagabond (le *tramp*) le considèrent comme un spécialiste de la débrouillardise. Il est animé du désir romantique de découvrir le pays et de s'enrichir d'expériences neuves sans jamais travailler³³⁹. Cette acception reflète les idées véhiculant en 1923, date à laquelle l'ouvrage de Nels Anderson est publié, alors même que 59 ans plus tard *Les vagabonds du nord-ouest américain* de Douglas Harper témoigne du contraire. Il y a une évolution de la condition *tramp*. Les *tramps* sont devenus des travailleurs saisonniers et temporaires. Pourtant, si le *tramp* a fini par partager des aspirations similaires avec le *hobo*, celui-ci est présenté comme une figure autrement plus noble et solaire. Selon le sociologue, les *hobos* sont des personnages romanesques de l'histoire américaine.

Depuis le début, on les a comptés parmi les pionniers. Ils ont joué un rôle considérable dans la mise en valeur du « désert » (*wilderness*) et la domestication des forêts vierges. Ils ont plus contribué à l'esprit ouvert, franc et aventureux du Vieil Ouest que nous ne sommes toujours prêts à le reconnaître. [...] C'est leur présence parmi les migrants qui explique essentiellement l'originalité du groupe des vagabonds américains par rapport à celui de n'importe quel autre pays³⁴⁰.

³³⁶ *Ibid.*, p. 149.

³³⁷ *Hoe-boy*, littéralement : « manieur de houe ».

³³⁸ Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, p. 149.

³³⁹ *Ibid.*, p. 154.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 152.

À ce titre, l'anthropologue français Franck Michel résume bien le sentiment de Nels Anderson, qui voit dans le *hobo*, l'origine du mythe du voyage libertaire (dimension psychique du mythe de la route) et de la figure postmoderne du voyageur :

Le *hobo* n'est pas qu'un chômeur ou un travailleur nomade, il est aussi un jouisseur de la vie, un rescapé du romantisme. [...] Mais pour Anderson, le « bon » *hobo* n'est pas le travailleur mais bien l'oisif, celui qui met son temps au service de la vie et non du labeur, celui qui refuse le diktat économique. Nourri d'un imaginaire puissant marqué notamment par la figure d'un Jack London, il est surtout un pionnier, un éclaireur, un découvreur potentiel d'un hypothétique Far West. L'image du *hobo* est mythique car elle représente l'extrême voyage au bout du « tourisme moyen ». Ce n'est donc pas par hasard que tous les aventuriers originaux en mal d'ancêtres, certains ethnologues, militants ou touristes soucieux de se démarquer, revendiquent l'héritage du *hobo*³⁴¹.

Il poursuit : « Ils lui attribuent le statut envié de “voyageur”, voyant en lui le modèle idéal – celui que généralement, par peur ou manque de courage, on ne parviendra pas à imiter... – du nécessaire détachement de nos attaches aliénantes, qu'elles soient matérielles ou affectives³⁴² ». Franck Michel retient la dimension idéaliste et poétique du *hobo*, aspirant au *wanderlust*, de l'anglais « envie de voyager ». Les formes d'expression caractéristiques du *wanderlust* sont le vagabondage, les moissons, la vie à la dure et la conquête du pays. De fait, elles esquissent un tableau social de la vie américaine et témoignent du pouvoir de fascination qu'exerce la route³⁴³. Travailleur nomade aspirant au *wanderlust*, le *hobo* est en proie à un ardent désir d'expériences nouvelles. Il brûle « de voir de nouveaux paysages, de vivre le frisson de nouvelles sensations, d'affronter de nouvelles situations, et de connaître la liberté et le vertige d'être un étranger »³⁴⁴. Selon Nels Anderson, ce désir d'expériences nouvelles peut être observé chez l'enfant, l'adolescent et l'homme adulte rêvant d'aventures et de voyages. Il s'incarne dans la pratique du jeu, la quête des plaisirs, la recherche du savoir ou la poursuite d'un idéal³⁴⁵. Certains prennent la route sans avoir conscience des raisons qui les poussent à voyager. Ils sont à la recherche des sensations fortes que procure le voyage. D'autres quittent tout

³⁴¹ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, 3^e éd. rev. et aug., Québec, Presses de l'Université Laval, 2004 (2000), p. 291.

³⁴² *Ibid.*

³⁴³ Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, p. 142.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 141.

³⁴⁵ *Ibid.*

ce qui constitue leur univers familier, stimulés par les promesses de libertés et d'aventures dont leur entourage fait expérience sur la route³⁴⁶. L'unique préoccupation du *hobo* est « de vivre et de poursuivre l'aventure ». Sa vie se fait l'invitation à toute une carrière d'expériences et d'aventures diverses. Motivé par la promesse de voir exaucer tous les désirs qui le troublent, le *hobo* relève le défi de quitter un quotidien auquel il se sent enchaîné³⁴⁷.

Pour Franck Michel, ce n'est pas un hasard si les aventuriers, les militants ou les touristes soucieux de se démarquer des (mauvais) touristes pollueurs et consommateurs du monde, se réclament héritiers du *hobo*. Tous lui attribuent le statut de « vrai voyageur », ce modèle idéal qu'il est impossible d'égaler par peur de se défaire des attaches matérielles et affectives qui aliènent³⁴⁸, mais qui équilibrent un individu.

La place accordée au *hobo* dans la littérature témoigne de la fascination qu'il exerce sur des écrivains comme Jack Kerouac, lui-même *hobo* durant quelque temps. Dans son illustre roman *Sur la route*, il relate ses pérégrinations sur les routes américaines, sous le pseudonyme de Sal Paradise. Voyageant en auto-stop, logeant chez celui qui l'accepte, partageant femmes et alcool avec des amis d'un jour, Kerouac s'abandonne à la loi du hasard et à la recherche d'une fraternité réelle. *Sur la route* est le compte rendu de cette quête, de ses moments d'euphorie, de ses passages à vide et de ses échecs. Naît une vision fantasmée du voyage, lequel est abordé sous la forme d'une errance où le héros est un nomade. Il apprend à découvrir son soi comme un autre, à l'instar de Christopher Johnson MacCandless, héros postmoderne du récit biographique *Voyage au bout de la solitude*³⁴⁹ et lecteur assidu de l'écrivain Jack London (lui-même, *hobo* au cours de l'année 1894³⁵⁰). *Voyage au bout de la solitude* de Jon Krakauer, titré originellement *Into the Wild* et publié en 1996, dépeint l'histoire véridique de Christopher J. MacCandless,

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 142-144.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 144.

³⁴⁸ Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, p. 291.

³⁴⁹ Jon Krakauer, *Voyage au bout de la solitude*, New York, Random House, 1996.

³⁵⁰ Jack London fait part de ses expériences comme *hobo* au cours des années 1890, pendant la Grande Dépression, aux États-Unis, dans son mémoire autobiographique, *The Road*, publié en 1907.

un jeune aventurier américain. Après l'obtention de son diplôme universitaire à l'Université Emory d'Atlanta, le jeune homme décide d'abandonner la civilisation pour expérimenter un retour à la vie sauvage. Durant deux ans, il sillonne les routes américaines à pied, subsistant grâce à de menus travaux et n'emportant avec lui que le strict minimum. Finalement, il réalise son grand projet : s'installer au cœur de l'Alaska sauvage, seul, en communion absolue avec la nature. Toutefois, il ne survit que 112 jours dans l'épave du Fairbanks Bus 142, habituellement, utilisé comme abri par les chasseurs locaux. Il meurt de malnutrition à l'âge de 24 ans, en août 1992. Le livre est publié aux États-Unis et dans neuf pays du monde. Il est adapté au grand écran en 2007 par le réalisateur américain Sean Penn sous le titre *Into the Wild*. La même année, le documentaire *Call of the Wild* de Ron Lamothe est présenté. Il est basé sur les entrevues d'une douzaine de personnes ayant côtoyé Christopher J. MacCandless. Ces œuvres témoignent de la fascination d'un grand nombre de publics à l'égard de l'aventure extrême sur la route comme choix de vie. D'ailleurs, l'engouement suscité par l'épopée de Christopher J. MacCandless est tel que de nombreux voyageurs font le trajet jusqu'au lieu de sa mort, au demeurant difficile d'accès. Le site internet *Global Voices* a publié un article qui présente les témoignages de personnes ayant pris la route afin de se rendre au *Magic Bus*, devenu un haut lieu de pèlerinage pour apprentis aventuriers³⁵¹. En outre, selon le journal canadien *The Star*, plus de 100 personnes font le voyage chaque année jusqu'à Healy, la ville où se trouve le *Magic Bus*. Elles postent ensuite des vidéos sur le site internet *YouTube* et publient des photographies sur *Facebook* comme témoignage de leur périple. En général, ces voyageurs imitent la posture originelle d'un Christopher J. MacCandless souriant, assis devant le fameux bus, d'après la dernière photographie qu'il aurait lui-même prise à l'aide d'un retardateur, quelques jours avant sa mort³⁵² (Figure 13 présentée ci-après).

³⁵¹ Lester Bolicenni, « Alaska : le bus 142 du film "Into the Wild" devient lieu de pèlerinage », 24 septembre 2009, *Global Voices* [En ligne], <http://fr.globalvoicesonline.org/2009/09/24/20069/> (Page consultée le 22 août 2018).

³⁵² Robyn Doolittle, « Alaskans tired of rescuing "pilgrims" in the wild », 16 octobre 2007, *The Star* [En ligne], http://www.thestar.com/news/world/2007/10/16/alaskans_tired_of_rescuing_pilgrims_in_the_wild.html (Page consultée le 22 août 2018).

FIGURE 13
Christopher McCandless devant le *Magic Bus*
 (photographie retrouvée dans son propre appareil-photo)



Source : Lester Bolicenni, « Alaska : le bus 142 du film “Into the Wild” devient lieu de pèlerinage », 24 septembre 2009, *Global Voices* [En ligne], <http://fr.globalvoicesonline.org/2009/09/24/20069/> (Page consultée le 22 août 2018).

Ces épopées retracent le parcours extra-ordinaire d'un homme en rupture avec la société. Jack Kerouac avec la conquête de l'Ouest américain et Christopher J. MacCandless avec l'Alaska optèrent pour un style de vie nomade. Ils devinrent un *hobo*, un « vrai » voyageur ayant soif d'absolu qui tente de domestiquer le *wilderness* le plus sauvage.

Le *hobo* a ainsi forgé son image au cours de l'histoire culturelle des États-Unis avant de s'imposer comme figure mythique dans l'imaginaire américain. Il est devenu une sorte de héros solitaire de la modernité, un personnage teinté de romantisme, épris de liberté et apte à survivre en dehors de toute organisation sociale. La philosophie *hobo* comprend la domestication du *wilderness* et l'aspiration au *wanderlust*. Elle est à l'origine de l'engouement que nourrit la culture nord-américaine à l'égard de la route, perçue

comme synonyme d'aventure, à travers laquelle l'homme assouvit son instinct de liberté primitive, brute et essentielle. Le *hobo* personnifie la figure du voyageur moderne et le réinvente au point d'accoucher d'une nouvelle figure, celle du pèlerin postmoderne. Ce dernier arpente les macadams du monde, terre d'autocréation, aux cours de voyages sur la route, lesquels condensent ce que Michel Maffesoli nomme « expérience de l'Être ».

Le voyageur, figure postmoderne du pèlerin : l'« expérience de l'Être »

Au XVIII^e siècle, époque à laquelle la figure du touriste naissait en Grande-Bretagne, tout était à découvrir de ce monde vierge et authentique. Celui-ci regorgeait de mystères du fait de son immensité vertigineuse que l'homme peinait à cartographier de manière précise. En quête d'étrangetés et d'aventures, il aspirait à conquérir un monde inconnu, foisonnant de terres et de merveilles inviolées. Mais, au XX^e siècle, avec le développement des modes de transports et de mobilités, l'industrie touristique permit aux touristes de rejoindre tous les recoins, jadis isolés de la planète, et d'interagir avec des populations aux mœurs inédites. Alors, la pratique du voyage se banalisa au siècle suivant. Le monde fut conquis et soumis à la volonté humaine. Village globalisé, il demeura en attente de visites touristiques, accessible à tout instant et à la merci du désir d'ailleurs des touristes. Les nouvelles pratiques culturelles (voyager), sociales (rencontrer) et économiques (consommer le monde) que le tourisme induisit, contribuèrent à *claquemurer pour ainsi dire, tout l'univers*³⁵³.

Dès le XXI^e siècle, l'industrie touristique essaie de se réinventer afin de faire éclater les frontières dans lesquelles elle avait autrefois emmuré le monde, pour mieux le cataloguer et l'offrir aux touristes sous forme de pseudo-événements. En ce sens,

³⁵³ Pour reprendre l'expression de Jean Davallon, dir., *Claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers : la mise en exposition*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, 1986. Cette formule fut empruntée au marquis Louis-René de Girardin qui témoignait dans son ouvrage *De la composition des paysages* (1777), des principes puisés dans l'expérience horticole, en Arcadie d'Ermenonville, dans l'Oise (Picardie). Des siècles plus tard, l'expression sera reprise afin d'exprimer la frénésie de notre époque à vouloir tout exposer et mettre en musée y compris la totalité du monde « dans une vision totalisante et totalitaire de classification et d'ordonnement de tout » dans Philippe Dubé, « Le musée dans ses états gazeux, vu sous l'angle de deux concepts : muséalité et communalité », *Sociétés, Revue des Sciences humaines et Sociales*, vol. 114, n° 4 (Avril 2011), p. 79-93 [En ligne], <https://www.cairn.info/revue-societes-2011-4-page-79.html> (Page consultée le 24 août 2018).

l'industrie s'attèle à proposer des séjours de plus en plus originaux et exotiques. Cependant, le monde ayant déjà été approché, perçu, vu, exploré et habité par tout type de visiteurs (touriste, voyageur, *hobo*, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventureux, vagabond ou néo-nomade etc.), tout voyage de l'époque postmoderne ne peut être qu'un pèlerinage. En effet, le visiteur part toujours découvrir et explorer quelque chose (soi, les autres, des paysages, des sites, des artefacts, etc.) dans des territoires déjà maintes fois foulés par d'autres, même s'il croit être le voyageur qui fera la différence (celui qui verra les lieux autrement), même s'il espère être l'unique passeur dans des régions isolées qu'il fantasme, vierges de circulations humaines, même s'il s' imagine explorateur d'ailleurs inaltérés, car tel est le rêve suprême du voyageur. En réalité, nous faisons tous le même voyage. Nous répétons des rites identiques vers des lieux touristiques sacralisés : préparatifs, déplacements, arrivées, visites de sites, découvertes des spécificités autochtones (gastronomie, mœurs, pratiques culturelles, architectures), rencontres avec les locaux et nos semblables touristes, échanges, *spleen* du retour, partage de souvenirs du séjour avec notre entourage, etc. Alors, si le voyage est un pèlerinage vers des terres inlassablement visitées et véhiculant son lot de rites essentiels, il est surtout une pratique ritualisée du pèlerinage vers soi, vers les autres et de la Terre, en tant que territoire partagé et commun aux hommes.

Avant d'approfondir la question du voyageur comme figure postmoderne du pèlerin (amenant différentes dimensions symboliques du mythe de la route), il convient d'évoquer certains travaux issus des *Cultural studies*. Dans ceux-ci, les auteurs tendent à rapprocher la figure du touriste de celle du pèlerin parce qu'en fin de compte l'expérience touristique s'apparente à un cheminement au cours duquel le touriste comme le voyageur s'éloigne de lui-même pour se frotter à l'authenticité des ailleurs exotiques qu'il sélectionne soigneusement dans le but de se sentir dépaysé. En quête de sens (un sens ontologique, métaphysique), il recherche cette frontière entre l'oubli volontaire de son quotidien, soit ce qui le définit tangiblement et l'absence totale de limites, soit ce territoire de liberté crue et primitive. Ceci étant, et au regard des définitions présentées dans la thèse jusqu'ici, il apparaît clairement que le touriste et le voyageur partagent des aspirations similaires. Tel que cela a été précédemment démontré, le touriste est l'héritage moderne

du voyageur, tandis que ce dernier s'effaça pour devenir une figure alternative du nomade. Au cours de leur histoire, les définitions et les caractéristiques de ces deux figures se sont entremêlées, inversées, puis réinventées avant de renouer avec leur définition originelle. Substantiellement, dans *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, le sociologue français Jean-Didier Urbain estime que la distinction entre touriste et voyageur demeure une différence de nature³⁵⁴. Or, il s'agit plutôt d'une différence de degré ; le touriste et le voyageur possédant une nature identique. D'un côté, le touriste est dans l'événement, cet avoir-lieu survenant à quelque chose ou à quelqu'un³⁵⁵. « L'événement n'"est" pas (une propriété ou un attribut ontique), il se contente de "se produire" : il est le pur fait de survenir qui ne se manifeste que quand il a eu lieu, où rien n'a lieu que l'"avoir-lieu" lui-même : l'événement au sens strict³⁵⁶ ». Le touriste veut frôler l'étrangeté, l'aventure, le *wanderlust* sans jamais trahir son identité et sans déranger son quotidien. D'ailleurs, il accepte de se perdre temporairement, car il sait qu'à son retour tout son univers confortable l'aura attendu, intact et inchangé. D'un autre côté, le voyageur s'installe dans le monde, c'est-à-dire dans l'universel et l'absolu : sa quête est d'être continuellement atteint, transformé, transfiguré par l'aventure et le *wanderlust*, afin de grandir et se révéler autre à lui-même. Le monde nourrit son appétit insatiable de nouveautés et de libertés. Pour résumer, le touriste trempe un orteil dans l'inconnu tandis que le voyageur s'y jette corps et âme, avec volupté. Ils sont, pour ainsi dire, les deux pratiques d'une même recherche de l'authentique.

Après ces précisions, il convient de revenir à la figure du touriste comme pèlerin, point de départ de la réflexion sur la question du voyageur comme pèlerin postmoderne. En 1979, le sociologue israélien Érik Cohen publie l'article « A Phenomenology of Tourist Experiences³⁵⁷ ». Il y propose l'une des premières typologies de l'expérience touristique ayant pour but d'élaborer une définition du touriste, que son auteur rapproche du pèlerin, autour de la notion de « centre ». Le sociologue israélien tente, dans la vie

³⁵⁴ Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, 3^e éd., Paris, Payot, 2002 (1991), p. 35.

³⁵⁵ Claude Romano, *L'événement et le monde*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 36-37.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 39.

³⁵⁷ Érik Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2 (mai 1979), p. 179-201.

moderne de l'individu, d'examiner le lieu et l'importance du tourisme, et soutient qu'ils sont issus de sa vision totale du monde. Ils seraient corrélatifs de la question qui consiste à savoir si l'individu adhère à un « centre », ainsi que de l'emplacement de ce « centre » par rapport à la société dans laquelle il vit. Phénoménologiquement, les modes distincts des expériences touristiques sont liés à différents types de relations à l'œuvre entre un individu et une variété de centres³⁵⁸.

Le centre d'Érik Cohen s'inspire de la notion de « centre » développée par Mircea Eliade, historien des religions et philosophe roumain, dans *The Myth of Eternal Return*. Pour ce dernier, chaque « cosmos » religieux possède un centre qui est avant tout « la zone du sacré par excellence, celle de la réalité absolue³⁵⁹ ». Dans les images cosmologiques traditionnelles, il est le point où l'*axis mundi* pénètre la sphère terrestre, « [...] le point de rencontre du ciel, de la terre et de l'enfer », c'est-à-dire le centre du monde³⁶⁰. Ainsi, toute création humaine se rapportant à la cosmogonie devient, à son tour, un centre, puisqu'elle répète la Création. Toutefois, le centre n'est pas nécessairement géographique, au centre de l'espace de vie de la communauté des croyants.

Érik Cohen s'inspire également des recherches du sociologue américain Edward Shils. Celui-ci considère que chaque société possède un « centre », soit la liaison charismatique de ses valeurs suprêmes et morales ultimes³⁶¹. La conception du « centre » de Shils est approfondie par le sociologue israélien Shmuel Noah Eisenstadt. Ce dernier distingue plusieurs centres ; par exemple, politique, religieux ou culturel. Dans la société moderne, ces centres ne se chevauchent pas nécessairement et leurs symboles suprêmes peuvent être situés différenciellement. Le centre spirituel de l'individu, religieux ou culturel est un centre qui symbolise des significations ultimes³⁶² pour lui. Ce centre est

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 179-180.

³⁵⁹ Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour : archétypes et répétition*, nouv. éd. rev. et aug., Paris, Gallimard, 1969 (1943), p. 30.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 24.

³⁶¹ Edward Shils, « Center and Periphery », Edward Shils, dir., *Center and Periphery : Essays in Macro-Sociology* (Selected Papers of Edward Shils, Book 2), University of Chicago Press, 1975, p. 3-16.

³⁶² Shmuel Noah Eisenstadt, « Transformation of Social, Political and Cultural Orders in Modernisation », Shmuel Noah Eisenstadt, dir. et éd., *Comparative Perspectives on Social Change*, Boston, Little, Brown

celui dont Érik Cohen s'inspire largement pour son article. Il le définit de la manière suivante : le centre spirituel de l'individu moderne est normalement situé à l'intérieur des confins de sa société et celui-ci se conforme aux valeurs ultimes de cette société. Une telle conformité peut générer des tensions et des insatisfactions dont l'individu s'affranchit par le biais de différents types de loisirs et d'activités récréatives. Ces activités se déroulent dans des contextes distincts et ne font pas partie de la vie réelle. Elles demeurent pourtant fonctionnelles, car si elles permettent à l'individu de se libérer des tensions accumulées, elles renforcent surtout son allégeance au centre, à long terme. Le tourisme est une activité récréative par excellence parce qu'il est une forme de fuite temporaire de son propre centre, mais en relation avec la biographie de l'individu, ses plans de vie et ses aspirations. Il est une signification périphérique et reste fonctionnel, tant qu'il ne devient pas central dans la vie de l'individu, et aussi longtemps qu'il régule ses tensions et ses insatisfactions. Il rafraîchit et restaure l'individu, sans altérer ses motivations à accomplir ses tâches de la vie quotidienne. Cela signifie que le tourisme est essentiellement un renversement temporaire des activités quotidiennes. Il s'apparente à un non-travail, un sans-souci, une économie de tension, dépourvu de sens plus profond : il est un « congé », à savoir un temps de « vacances ». Si le tourisme devenait central, l'individu deviendrait « déviant ». Il serait considéré comme « en retraite », se désengageant, fuyant les devoirs que lui impose sa société³⁶³.

De nos jours, nombre d'individus sont aliénés par la société dans laquelle ils vivent. Certains peuvent en être si exclus, qu'ils ne voient aucun centre. Ils ne cherchent d'ailleurs aucun centre symbolisant des significations ultimes. D'autres, conscients de l'irréversible perte de leur centre, veulent expérimenter indirectement une participation authentique dans le centre de leurs semblables, bien moins modernes qu'eux. Puis, ceux que le sociologue américain Vytautas Kavolis décrit comme étant « postmodernes » possèdent souvent une « personnalité décentralisée » : ils oscillent entre différents centres, tournant quasiment cette quête en but de leur vie³⁶⁴. Finalement, certains

and Co., 1968, p. 256-279.

³⁶³ Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », p. 181.

³⁶⁴ Vytautas Kavolis, « Post Modern Man : Psychocultural Responses to Social Trends », *Social Problems*, vol. 17, n° 4 (printemps 1970), p. 435-448.

imaginent que leur centre spirituel se situe ailleurs, dans une société ou une culture autre que la leur. Dans le cadre de chacune de ces attitudes possibles à l'égard du centre, le tourisme sera doté d'une signification différente. Ainsi, influencé par les recherches de son époque, le sociologue israélien s'intéresse spécifiquement au centre spirituel (religieux ou culturel) de l'individu, c'est-à-dire celui qui symbolise les croyances et les valeurs personnelles ultimes, faisant sens pour lui. Il démontre que pour chaque type de centre, le tourisme revêt différentes significations et qu'une phénoménologie des modes d'expériences touristiques permettrait de lier ces dites expériences à des formes alternatives de relations, s'établissant entre une personne moderne et des centres variés³⁶⁵. Il distingue cinq catégories d'expériences touristiques :

(1) *Recreational mode* : le tourisme de mode récréatif est celui qui se vit le plus de manière hédoniste et consumériste. Il est une forme de divertissement, de même nature que le cinéma, le théâtre ou la télévision. Il s'apparente à ce que Boorstin nomme « pseudo-événement ». Le touriste jouit de son voyage, car il lui permet de restaurer ses forces. Il lui donne un sentiment général de bien-être, en dépit du fait que ses expériences de voyages ne soient pas personnellement significatives. En effet, dans le mode récréatif, le touriste ne s'implique pas dans le voyage. Il ne le considère pas comme moyen de réalisation de soi ou d'autodéveloppement. En quête de récréation, il est plutôt avide d'accepter un simulacre d'authentique. Il ne conteste pas l'authenticité de ce qu'il voit, car après tout, écrit Érik Cohen, on n'a pas besoin d'être convaincu de l'authenticité d'une émission de télévision ou d'un film pour l'apprécier comme expérience récréative, divertissante et relaxante³⁶⁶. Ce qui prime est la recherche du plaisir. Toute notion d'authenticité est hors de propos : « [...] the tourist gets what he really wants - the pleasure of entertainment, for which authenticity is largely irrelevant³⁶⁷ ». Futile, l'expérience touristique de mode récréatif remplit toutefois une importante « fonction ». Elle restitue l'individu à sa société et à ses valeurs qui, malgré les pressions qu'elles génèrent, constituent le centre de son monde. À l'inverse, l'absence de pressions générées par la vie quotidienne à la maison ou si les pressions ont été résolues par des mécanismes alternatifs,

³⁶⁵ Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », p. 181-182.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 183-184.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 184.

comme dans les sociétés traditionnelles, l'individu peut ne pas ressentir le besoin de voyager. En ce cas, il resterait alors à la maison³⁶⁸. Dans le mode récréatif, le tourisme suppose un mouvement en dehors du centre et sert éventuellement à renforcer l'appartenance de l'individu à celui-ci. À l'instar d'autres formes de divertissement de masse, le tourisme récréatif apparaît, du point de vue de la culture mondaine, comme une activité peu profonde, superficielle, triviale et souvent frivole, au point d'être d'ailleurs ridiculisée par Boorstin et d'autres critiques culturels³⁶⁹. Il joue un rôle de dépressurisation pour l'individu fatigué, désireux d'exotiser son quotidien, et le recharge avant que ce dernier regagne son centre culturel, et ce, sans impacter son identité.

(2) *Diversionary mode* : le tourisme de diversion est un mouvement loin du centre qui sert à renforcer l'adhésion au centre. Il peut donc détenir du sens pour l'individu orienté vers ce centre. Comme cela a été souligné dans le mode récréatif, les hommes modernes sont souvent aliénés du centre de leur société ou de leur culture. Certains d'entre eux ne sont pas forcément en recherche de centres alternatifs : leur vie, à proprement parler, est « vide de sens », mais ils ne sont pas à la recherche de sens, que ce soit dans leur propre société ou ailleurs³⁷⁰. Pour ces individus, l'acte de voyager perd de sa signification récréative. Il devient pure diversion, une simple évasion de l'ennui et de l'insignifiance de la routine, dans la distraction des vacances. Cette distraction peut guérir le corps et apaiser l'esprit, mais ne « re-crée » pas l'adhésion à un centre significatif. Le mode de diversion ne fait que rendre l'aliénation supportable³⁷¹. Il est similaire au mode récréatif, sauf qu'il n'est pas significatif. Il s'agit d'un plaisir dénué de sens, pratiqué par un touriste dénué de centre : « The diversionary mode of tourist experience, hence, is similar to the recreational, except that it is not "meaningful" [...] It is the meaningless pleasure of a centre-less person³⁷² ». Les modes, récréatif et de diversion, de l'expérience touristique sont caractéristiques de la plupart des touristes de masse des sociétés urbaines modernes, industrielles³⁷³.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 185.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 184.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 185.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 185-186.

³⁷² *Ibid.*, p. 186.

³⁷³ *Ibid.*

(3) *Experiential mode* : Érik Cohen base la construction de ce mode en critiquant la notion de « *Staged Authenticity* » de Dean MacCannell. Le touriste récréatif adhère au centre de sa société ou de sa culture, tandis que le touriste de diversion se lance dans un espace sans centre³⁷⁴. Le tourisme expérientiel concerne principalement les jeunes de la classe moyenne de la société postmoderne. Dépourvus de centre, ils ont pris conscience de leur exclusion sociale et de la vacuité de leur quotidien. En outre, ils se révèlent incapables de mener une vie authentique à la maison. Ce mode de tourisme est pour certains une alternative qui permet de trouver du sens, ailleurs, au-delà des frontières de leur centre, bien que l'authenticité qu'ils expérimentent dans la vie d'autrui demeure superficielle et esthétique, c'est-à-dire vécue de manière extérieure en étant certes fascinés, mais nullement impliqués³⁷⁵. Le mode expérientiel caractérise le touriste tel que la description maccannellienne le présente. En effet, Dean MacCannell tente de doter le tourisme d'une dignité nouvelle. À ce titre, il affirme que le tourisme est une forme moderne de la quête de l'authenticité, dont la nature est essentiellement religieuse. D'ailleurs, il compare le tourisme au pèlerinage religieux :

Everett C. Hughes has suggested to me (in correspondence) that the original tours were religious pilgrimages. The connection between the two is not merely one of organizational similarities. The motive behind a pilgrimage is similar to that behind a tour : both are quests for authentic experiences. Pilgrims attempted to visit a place where an event of religious importance actually occurred. Tourists present themselves at places of social, historical, and cultural importance³⁷⁶.

Mais, si pour MacCannell, le touriste et le pèlerin sont tous deux en quête d'expériences authentiques, Cohen reproche à son collègue un manque de nuance et de profondeur dans son analyse. Pour le sociologue israélien, le pèlerin voyagerait vers le centre spirituel de sa propre religion, même si cela doit le conduire au-delà des frontières de son espace de vie ou de la société dans laquelle il évolue. Quant au touriste, il voyagerait en dehors de son propre champ culturel. Autrement dit, le pèlerin opère un

³⁷⁴ *Ibid.*

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 186-187.

³⁷⁶ Dean MacCannell, « *Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings* », *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3 (novembre 1973), p. 593.

déplacement vers son centre ; le touriste de type expérientiel s'éloigne du sien pour aller dans celui des autres³⁷⁷.

(4) *Experimental mode* : ce mode d'expérience touristique est spécifique aux individus qui n'adhèrent plus au centre spirituel de leur propre société. Ils préfèrent entreprendre la quête d'un centre alternatif, dans différentes directions. Les plus réfléchis des voyageurs postmodernes désorientés, ces *drifters* à la personnalité décentralisée, manquant clairement de priorités définies et d'engagements ultimes dans leur vie, sont prédisposés à essayer tous modes de vie alternatifs dans leur quête de sens. Voyager n'est pas la seule forme possible de leur recherche : mysticisme, drogues, etc., peuvent servir de chemins alternatifs conduisant au même objectif. Le touriste du mode expérientiel retire du plaisir et du réconfort en observant d'autres vivre authentiquement. À l'inverse, le voyageur du mode expérimental s'engage dans cette vie authentique, mais refuse de s'y consacrer totalement. À la place, il échantillonne et compare les différentes alternatives s'offrant à lui. Il espère, éventuellement, découvrir celle qui conviendra à ses besoins et à ses désirs particuliers. En un sens, il est à « la recherche de lui-même ». Au cours d'un processus d'essais et erreurs, il compte trouver une forme de vie qui suscitera une résonance en lui, bien qu'il ne soit pas réellement conscient de l'objet de sa quête ni de ses besoins ou de ses désirs réels. Les siens embrassent éventuellement une recherche d'ordre religieux néanmoins diffuse et dépourvue d'objectif réellement défini³⁷⁸.

(5) *Existential mode* : le mode existentiel dans sa forme extrême est caractéristique du voyageur, pleinement engagé dans un centre spirituel choisi, *elective spiritual centre*, soit un centre externe au centre traditionnel de sa société et de sa culture d'origine. L'acceptation d'un tel centre est phénoménologiquement plus proche d'une conversion religieuse, bien que le contenu des symboles et des valeurs ne doit pas être « religieux » au sens strict du terme. Le visiteur qui découvre une pleine réalisation de sa quête de communion humaine dans un kibboutz israélien ; le chercheur qui a atteint l'illumination dans un ashram indien ; le voyageur qui trouve l'accomplissement de ses envies de simplicité et de proximité avec la nature dans la vie d'un atoll isolé du Pacifique

³⁷⁷ Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », p. 188.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 189.

sont autant d'exemples d'expériences touristiques existentielles³⁷⁹. Le mode existentiel concerne donc les voyageurs impliqués dans un centre spirituel choisi, externe à leur culture ou à leur société d'origine. Suivant les exemples cités, le voyageur existentiel est tant attaché à cet autre style de vie observé durant ses déplacements que le temps de son voyage, il devient un membre d'un kibboutz israélien, un Hindou reclus dans un *âshrama*, et ainsi de suite. Il est capable de vivre en exil dans le centre choisi, mais également dans le centre duquel il est issu. Engagé dans deux, voire même plusieurs centres, le voyageur existentiel poursuit sa vie matérielle au sein de sa culture et de sa société, tout en revisitant périodiquement des lieux qu'il juge porteurs de sens, dans un centre autre que le sien. Pour l'individu attaché à un *elective external centre*, la vie loin de celui-ci revient à vivre en « exil », puisque la seule « vraie » vie significative s'accomplit dans ce centre extérieur choisi. L'expérience de vie au centre durant ses visites nourrit le voyageur au retour, dans son quotidien, au même titre que le pèlerin qui se « recrée » à travers son pèlerinage et dont il tire une nouvelle force spirituelle. Les plus engagés dans un nouveau centre spirituel peuvent s'y fixer définitivement et y commencer une nouvelle vie en se soumettant complètement à la culture ou à la société basée sur une orientation à ce centre : ils désireront être des natifs et deviendront respectivement des membres de kibboutz israéliens, des hindous reclus, des habitants des îles du Pacifique, etc. Toutefois, pour une variété de raisons pratiques, certains individus ne seront pas en mesure ou désireux de se déplacer en permanence vers leur centre choisi. Ils vivront dans deux mondes : le monde de leur vie quotidienne où ils poursuivent leurs activités pratiques, mais qui, pour eux, est dépourvu de sens profond, et le monde de leur *elective centre* vers lequel ils partiront en pèlerinages périodiques, afin d'en tirer une nourriture spirituelle. Par exemple, des touristes non-juifs retournent chaque année vivre pendant quelques mois dans un kibboutz, tout en passant le reste de l'année dans leur pays d'origine³⁸⁰. La visite que le touriste du mode existentiel réalise vers son centre est phénoménologiquement analogue à un pèlerinage. En termes de mise en relation de leur quête existentielle avec la culture de leur société d'origine, le pèlerinage traditionnel et le tourisme existentiel représentent deux configurations extrêmes : le pèlerinage religieux traditionnel est un

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 190.

³⁸⁰ *Ibid.*

voyage sacré vers un centre qui, bien que géographiquement « ex-centrique », demeure toujours le centre de la religion du pèlerin. Il est le centre spirituel de sa société originelle, le centre charismatique duquel la vie du pèlerin extrait du sens. Le pèlerin ne vit pas en « exil », même s'il vit loin du centre. Son monde et son quotidien demeurent sanctifiés ou donnent du sens à travers le centre. Néanmoins, le centre est donné. Il n'est pas optionnel et ne constitue pas une question de choix. À l'inverse, le centre du touriste existentiel n'est pas le centre de sa culture originelle. Il est un centre optionnel, celui qu'il a choisi et auquel il s'est converti. Par conséquent, il est non seulement ex-centrique à son quotidien consacré, mais il dépasse les limites du monde de son existence quotidienne. Il ne sanctifie pas son monde, il vit en « exil ». Son pèlerinage n'est pas un pèlerinage allant de la simple périphérie d'un monde religieux vers son centre ; il est un voyage de chaos dans un autre univers, de l'insignifiance à l'existence authentique³⁸¹. Entre ces deux extrêmes, le pèlerinage vers un centre traditionnellement donné et le parcours vers un centre choisi, différents types intermédiaires peuvent être discernés. Il existe d'autres centres que les centres de pèlerinage traditionnel purement religieux - tels que les centres culturels, esthétiques (artistiques ou naturels) ou nationaux. Selon Érik Cohen, les visites des grands centres artistiques du passé, les patrimoines de sa propre culture ou les visites des sites de l'Antiquité classique par des Occidentaux peuvent revêtir le statut de pèlerinage culturel. Les visites des sanctuaires de la religion civile, comme le Capitole ou le *Lincoln Monument*, par les citoyens américains ou, encore, de ceux de la religion officielle d'état, comme le tombeau de Lénine, par les citoyens soviétiques, sont autant de formes de pèlerinage politique. La culture d'un individu peut comprendre, en plus de la religion, un certain nombre de centres primaires et secondaires, soit des centres culturels, esthétiques et nationaux. Des visites peuvent être effectuées en mode existentiel des pèlerinages. En effet, face aux complexités du monde moderne, le centre de n'importe quelle culture et société donnée n'est pas clairement délimité ; l'héritage culturel d'une société étant souvent approprié par, et faisant partie, des autres cultures. Ainsi, de nombreux Occidentaux considèrent que les centres des anciennes cultures grecques ou hébraïques font également partie de leurs traditions. Aussi, ce qui est aujourd'hui le centre choisi de quelques individus, en dehors des limites de leur culture d'origine, peut être demain

³⁸¹ *Ibid.*, p. 190-191.

approprié par cette culture ; les centres sont traditionnels ou *elective*, seulement, relativement, à un moment donné dans l'histoire³⁸².

Les cinq modes de l'expérience touristique sont présentés dans un ordre croissant, soit de l'expérience touristique la plus superficielle, motivée par le désir du simple plaisir vers la plus profonde, déterminée par la quête de sens. Le touriste peut expérimenter plusieurs modes en un seul voyage. Un changement d'un mode à l'autre peut notamment se produire au cours de la biographie touristique de tout voyageur³⁸³. La typologie des expériences touristiques fait émerger deux groupes d'individus, dont la particularité est d'adhérer à des centres multiples. D'abord, ceux qu'Érik Cohen appelle « humanistes » nourrissent des conceptions plutôt libres de leur culture et sont prêts à y intégrer tout, ou presque tout l'humain. Pour eux, il n'y a pas de centre principal spirituel unique, car chaque culture est une forme dans laquelle l'esprit humain se manifeste. De ce fait, ils peuvent voyager, selon les modes expérientiel et existentiel, sans être aliénés par leur culture d'origine. La culture dans laquelle ils ont été élevés constitue une des nombreuses cultures équitablement valables³⁸⁴. Ensuite, il y a les « dualistes » ou plus largement les « pluralistes » qui adhèrent simultanément à deux ou à plusieurs centres hétérogènes spirituels ; chacun donnant lieu à des formes de vie tout autant authentiques, bien que différentes. Ces individus peuvent se sentir impartialement à l'aise dans deux ou plusieurs mondes et, même, profiter des expériences existentielles de leur séjour dans un autre centre ou des centres, sans être aliénés par le leur. Par exemple, les sionistes américains ne doivent pas nécessairement se sentir en « exil » aux États-Unis, mais peuvent adhérer simultanément à l'*American Dream* et à Israël comme centre sioniste tout en étant engagés dans les deux³⁸⁵.

Dans « A Phenomenology of Tourist Experiences », Érik Cohen s'intéresse donc au centre spirituel de l'individu (religieux ou culturel), siège des croyances et des valeurs

³⁸² *Ibid.*, p. 191.

³⁸³ *Ibid.*, p. 192-193.

³⁸⁴ *Ibid.*

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 193.

personnelles ultimes, faisant sens pour lui. Il veut démontrer que pour chaque type de centre, le tourisme revêt différentes significations. À cet effet, une phénoménologie des cinq modes d'expériences touristiques permettrait de lier ces expériences à des formes alternatives de relations qui s'établissent entre l'individu et des centres variés. L'objectif du sociologue israélien est de révéler la vraie nature de l'expérience touristique. Dans cet article, le tourisme s'apparente à la conquête d'un centre ou de plusieurs centres au cours de laquelle l'individu peut entreprendre l'absolue régénération de son soi. Effectivement, le contact avec l'authentique lui permet de s'accomplir ultimement, de renaître, de trouver du sens à ce qui le définit, l'habite et l'inspire dans son quotidien. L'expérience touristique authentique peut aussi bien consister en la découverte de cultures autres, la rencontre avec des populations aux mœurs insolites, le partage de la vie journalière des autochtones, etc. Cette mise en présence de l'authenticité à soi revient à apprécier le pittoresque de l'esprit humain, pour trouver du sens à sa propre réalité.

L'originalité de l'article réside dans le fait que le sociologue élabore une définition du touriste, en relation avec la figure du pèlerin. Il s'agit là d'une association que Dean MacCannell avait déjà effleurée avant lui, dès 1973, dans « Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings ». Selon MacCannell, ce qui rapproche le touriste du pèlerin est leur quête d'expériences authentiques dans leur désir partagé de faire un « tour ». Le pèlerin visite un lieu où un événement d'importance religieuse s'est effectivement déroulé. Le touriste se présente sur les lieux d'importance sociale, historique et culturelle³⁸⁶, officiellement reconnue.

Les théories d'Érik Cohen et de Dean MacCannell se rejoignent en un point : la quête d'expériences authentiques. Pour le sociologue israélien, le pèlerin voyage vers le centre de son monde, où l'ordre spirituel et cosmologique prévaut, tandis que le touriste circule en dehors de sa culture, attiré par les « autres », à la périphérie de son monde. Le pèlerin opère un déplacement vers son centre pour trouver du sens. Le touriste s'éloigne

³⁸⁶ Dean MacCannell, « Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings », *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3 (novembre 1973), p. 593.

du sien pour trouver ailleurs et chez les autres, ce qui fait tant défaut en lui. Ainsi, la quête de l'authentique rapproche le touriste du pèlerin.

D'ailleurs, cette quête constitue une problématique majeure du monde contemporain, selon MacCannell. Dans son ouvrage, *The tourist : A new theory of the Leisure Class*, publié en 1976, le sociologue américain affirme que dans le monde contemporain le tourisme reflète les déplacements et les différenciations de la société moderne. La différenciation structurelle sociale réfère au « développement » de la société ou à sa « modernisation ». Par différenciation, MacCannell désigne la totalité des différences entre les classes sociales, les modes de vie, les groupes raciaux et ethniques, les classes d'âge, les groupes politiques et professionnels, et la représentation mythique du passé au présent³⁸⁷. En outre, il estime que le tourisme est potentiellement voué à l'échec, car alors même qu'il tente de construire des totalités, il ne fait que célébrer la différenciation³⁸⁸ (d'autres cultures, d'autres peuples, d'autres valeurs, d'autres conceptions, d'autres industries, etc.). De plus, Dean MacCannell soutient que les tours modernes sont de vastes programmes de cérémonie impliquant de longues chaînes de rites obligatoires. Il reprend la définition du « rituel » que donne Erving Goffman, dans le vol. 2 : *Les relations en public de La mise en scène de la vie quotidienne*, à savoir comme un sens du devoir dans la conscience individuelle, bien que ce devoir puisse être souvent accompli, avec plaisir, et permette de s'intégrer, socialement³⁸⁹. De nos jours, les visites guidées seraient résumées à une succession de rites obligatoires : par exemple si on visite l'Europe, il faut voir Paris ; si on va à Paris, il faut voir Notre-Dame, la tour Eiffel, le Louvre, et si on se rend au Louvre, il faut voir la Vénus de Milo, et bien sûr Mona Lisa. De cette manière, ces attractions sont transformées en lieux de pèlerinage. L'attitude rituelle du touriste commence avec l'acte de voyager, puis culmine quand il est en présence de ces attractions. Ces pèlerinages sont pratiqués chaque année par des millions

³⁸⁷ Dean MacCannell, *The tourist : A new theory of the Leisure Class*, Berkeley et Los Angeles, Californie, University of California Press, 1999 (1976), p. 11.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 13.

³⁸⁹ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 2 : *Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973 (1956), p. 73.

de touristes, alimentant un système d'attractions qui sacralise les sites touristiques³⁹⁰. Cet aspect du tourisme sanctifie des villes, des lieux, des institutions ou des artefacts. Il tend à faire de celui qui le pratique un pèlerin des temps modernes en quête d'expériences authentiques, tel le pèlerin religieux de jadis, accomplissant une retraite spirituelle dont l'aspiration est de palper l'indicible Divin et de s'imprégner de l'absolue vérité de toute chose. Symboliquement, la quête de l'authentique fait du touriste, une sorte de pèlerin de l'ailleurs et de la rencontre, un consommateur du sacré touristique. Il convient d'étudier cette idée du touriste comme pèlerin moderne. En effet, l'analyse permettra de questionner les perceptions et les représentations que le touriste a de son voyage et, par extension, de lui-même en tant que voyageur explorant le monde, avec autant d'ouverture d'esprit et de réflexivité que le pèlerin qui, en son temps, abordait les paysages visités comme support de rapprochement avec le Divin.

La problématique du touriste comme pèlerin moderne, effleurée par Dean MacCannell en 1973, analysée en 1979 par Érik Cohen, puis reprise par ce dernier en 1992³⁹¹, fut étudiée plusieurs fois par le sociologue Zygmunt Bauman³⁹². Si pour MacCannell, la figure du touriste est à rapprocher de celle du pèlerin à cause de leur quête d'expériences authentiques, Bauman va plus loin dans son analyse. Selon lui, le touriste est un des successeurs du pèlerin, tous deux partageant le goût de l'ailleurs et flirtant avec une certaine éthique du désert.

Le mot « pèlerinage » vient du latin *peregrinatio* qui signifie voyage ou séjour à l'étranger. Selon le portail lexical du CNRTL³⁹³, un pèlerinage est un :

³⁹⁰ MacCannell, *The tourist : A new theory of the Leisure Class*, p. 43.

³⁹¹ Érik Cohen, « Pilgrimage and Tourism : Convergence and Divergence », Alan E. Morinis, dir., *Sacred Journeys : The Anthropology of Pilgrimage*, New York, Greenwood Press, 1992, p. 47-61.

³⁹² Zygmunt Bauman, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995) et Zygmunt Bauman, « From Pilgrim to Tourist : A Short History of Identity », Stuart Hall et Paul Du Gay, dir., *Questions of Cultural Identity*, Londres, Sage, 1996, p. 18-36, *New York University* [En ligne], <https://www.nyu.edu/classes/bkg/tourist/Baumann-pilgrim-tourist.pdf> (Page consultée le 7 novembre 2017).

³⁹³ Portail lexical du CNRTL, « Pèlerinage », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/p%C3%A9lerinage> (Page consultée le 8 octobre 2019).

- « Voyage individuel ou collectif effectué dans un lieu saint à des fins religieuses et dans un esprit de dévotion » ;

- « Voyage que l'on fait en un lieu avec l'intention de se recueillir ou une visite que l'on rend à quelqu'un que l'on admire, à qui on veut rendre hommage ou dont on vénère la mémoire ».

Il convient de porter une attention particulière à la seconde définition. Elle décrit la mystique du tourisme moderne, selon Dean MacCannell quand il brossait le portrait des visiteurs des tours modernes abordés comme une succession de cérémonies de rites obligatoires. Quant au pèlerin, il est un croyant. Il voyage vers un lieu de dévotion tenu pour sacré selon sa religion. Dans le chapitre « Vies brisées, stratégies brisées » de son ouvrage *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Zygmunt Bauman consacre une longue réflexion sur l'interrelation établie entre la définition du désert et la figure du pèlerin, dont le flâneur, le vagabond, le touriste et le joueur seraient des successeurs. Le pèlerin est une figure aussi vieille que le christianisme et le désert est l'habitat qu'il se doit de choisir, afin de se tenir à distance d'un quotidien tumultueux. En effet, le désert évoque une relative distanciation entre soi et ici ; un « ici » que le sociologue polonais définit comme étant :

[...] Nos devoirs et obligations, la chaleur et le supplice de la compagnie des autres, de leur regard, de leurs examens, demandes et attentes qui nous structurent et nous modèlent. Ici, dans la banalité du quotidien, nos mains étaient liées, de même que nos pensées. Ici, l'horizon était surchargé de huttes, de granges, de taillis, de vergers et de clochers. Ici, où que l'on aille, on se trouvait dans un lieu, et y être signifiait y rester coincé, faire ce dont ce lieu avait besoin³⁹⁴.

À l'inverse, le désert incarne l'absolue absence de traces humaines. Il est une terre vierge, non découpée en lieux et, pour cette raison, il est la terre de l'autocréation. Edmond Jabès, cité par Bauman, estime que le désert est :

[...] Un espace où tout pas cède au suivant qui l'annule, et l'horizon signifie l'espoir d'un lendemain qui parle. On ne se rend pas dans le désert pour trouver

³⁹⁴ Zygmunt Bauman, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995), p. 36.

son identité mais pour la perdre, perdre sa personnalité, devenir anonyme [...]. Puis quelque chose d'extraordinaire se produit : on entend parler le silence³⁹⁵.

Pour Zygmunt Bauman, le désert est la terre de l'absolu, puisqu'il est l'absence de limites, « l'archétype et la serre de la liberté crue, nue, primitive et essentielle³⁹⁶ ».

Si l'ermite médiéval se sentait si proche de Dieu dans le désert, c'était parce qu'il se sentait lui-même divin : délivré de l'habitude et de la convention, des besoins de son propre corps et des âmes des autres, de ses actions passées et de ses agissements présents. Selon les mots des théoriciens d'aujourd'hui, on pourrait dire que les ermites furent les premiers à vivre l'expérience d'un moi "désenchâssé" et "non encombré". Leur pèlerinage vers Dieu était un exercice d'auto-construction³⁹⁷.

Toutefois, il convient de considérer également le désert comme étant un acteur incontournable de la pratique du pèlerinage et de la recherche spirituelle du pèlerin.

Dans *Amérique*, Jean Baudrillard livre une fine analyse du désert, dans ce qui s'apparenterait à un genre de *road philosophy*. Il y explore sa fascination pour l'Amérique : un monde écrasé par l'espace où tout ne cesse de fuir en direction de la ligne d'horizon. Il définit le désert comme « un réseau lumineux et fossile d'une intelligence inhumaine, d'une indifférence radicale – non seulement celle du ciel, mais celle des ondulations géologiques où seules cristallisent les passions métaphysiques de l'espace et du temps. Ici, se renversent les termes du désir, chaque jour, et la nuit les anéantit³⁹⁸ ». Il faut lire les cinq pages débordantes de puissance évocatrice et de perfection poétique, qu'il consacre à la *Death Valley*, dont voici un des extraits les plus éloquents :

Ce qui m'a toujours frappé, c'est la douceur de la Vallée de la Mort, le pastel de ses couleurs, le voile fossile, la fantasmagorie brumeuse de son opéra minéral. [...] Une transverbération où tout est palpable, la douceur minérale de l'air, la substance minérale de la lumière, le fluide corpusculaire de la couleur,

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 37. Zygmunt Bauman cite, le poète français, Edmond Jabès, *The Book of Questions*, vol. 2, p. 342 (*Le Livre des Questions*, Paris, Gallimard, 1963) et *The Book of Margins* (*Le Livre des marges*, Saint-Clément, Fata morgana, 2001). Jabès cite, lui-même, l'écrivain français, Gabriel Bounoure : « [...] Le désert, en excluant la maison, ouvre un ailleurs infini aux pérégrinations essentielles de l'Homme. Ici, aucun ici n'a de sens » dans *The Book of Margins*, p. 16.

³⁹⁶ *Ibid.*

³⁹⁷ *Ibid.*

³⁹⁸ Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1986, p. 11-12.

l'extraversion totale du corps dans la chaleur. Un fragment d'une autre planète (d'avant toute espèce humaine en tout cas), porteur d'une autre temporalité, plus profonde, à la surface de laquelle vous flottez comme sur une eau lourde. Ce qui engourdit les sens, l'esprit, et tout sentiment d'appartenance à l'espèce humaine, c'est d'avoir devant soi le signe pur, inaltéré, de cent quatre-vingts millions d'années, et donc l'énigme impitoyable de votre propre existence. Le désert est une extension naturelle du silence intérieur du corps³⁹⁹.

Ensuite, il enchaîne avec *Monument Valley*, qu'il assimile au mausolée des Indiens, dans le sens où l'extermination des Indiens met fin au rythme cosmologique naturel de ces paysages auxquels leur existence magique fut liée, depuis des millénaires. Il lie, notamment, ce site naturel américain situé à la frontière entre l'Arizona et l'Utah, à la géologie de la terre.

La couleur y est comme subtilisée et détachée de la substance, diffractée dans l'air et flottant à la surface des choses – d'où l'impression spectrale, *ghostly* et en même temps voilée, translucide, calme et nuancée des paysages. De là l'effet du mirage, mirage du temps aussi, si proche de l'illusion totale. Les roches, les sables, les cristaux, les cactus sont éternels, mais aussi éphémères, irréels et détachés de leur substance. La végétation est minimale, mais indestructible, et chaque printemps, y éclate le miracle des fleurs. Par contre la lumière, elle, est substantielle, pulvérisée dans l'air, elle donne à toutes les teintes cette nuance pastel caractéristique, qui est comme l'image de la désincarnation, de la séparation de l'âme et du corps. Dans ce sens, on peut parler de l'abstraction du désert, d'une délivrance organique, au-delà de la transition abjecte du corps vers l'inexistence charnelle⁴⁰⁰.

Le désert est une forme extatique de la disparition, une forme sublime qui éloigne de toute *polis*, où « tout ce qui est humain est artificiel⁴⁰¹ », mais dont la pure étendue renvoie inévitablement l'homme à la vertigineuse origine de son existence. Pour les pèlerins, cette origine est Dieu lui-même, dont il convient de se rapprocher en sillonnant le désert, terre de rencontre métaphysique de l'espace et du temps. Loin de tout ce qui constitue l'ici, mais proche d'un cosmos criblé de galaxies, dont les étoiles brillent comme autant de manifestations éclatantes et silencieuses du Divin au-dessus de la voûte céleste, le désert sert de plateforme de dialogue au pèlerin avec l'ineffable. Le désert du pèlerin

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 67-68.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 69-70.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 66.

est le pendant de la route du touriste. Cette voie de communication sert tout autant de support au dialogue dans un entre-deux de soi avec le monde.

Le déplacement sur la route exerce une réelle fascination chez le visiteur : il crée en lui cette impression d'un paroxysme sensoriel, culturel et social jamais atteint autrement, parce que la route n'est pas qu'une simple liberté, mais bien une intériorité. Cette chimie ontologique et mystique du voyage automobile élève alors le visiteur à la digne figure romantique de voyageur.

Jean Baudrillard estime que « rouler crée une sorte d'invisibilité, de transparence, de transversalité des choses par le vide⁴⁰² ». Il en est de même pour le sociologue français Michel Maffesoli qui affirme, dans *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*, que prendre la route est la cause et l'effet d'un allègement existentiel⁴⁰³. Le nomade, l'homme du désert, en étant de partout et de nulle part, « [...] est en route avec, vers l'autre, et de là avec, vers l'absolu⁴⁰⁴ ». Le voyageur chercherait à conquérir une nouvelle quête du Graal : « [...] le désir de briser l'enclosure et l'assignation à résidence propres à la modernité sont comme autant de moments d'une nouvelle quête du Graal, jouant tout à la fois la dynamique de l'exil et celle de la réintégration⁴⁰⁵ ». Le Graal étant ce besoin de s'autocréer et de se redéfinir en tant que soi après une plongée volontaire dans l'oubli identitaire pour le pèlerin transitant au cœur d'un désert (vertige du vide), et pour le voyageur vivant une expérience touristique du monde (vertige de l'immensité spatiale et de la surcharge cognitive). Ainsi, le voyageur rechercherait davantage d'authenticité dans ses rapports avec autrui et dans son contact avec l'absolu, en se dépouillant d'obligations superflues et superficielles.

Sur la route et dans le désengagement, il y a comme un parfum de désert. Quelque chose de rude et d'abrupt, mais quelque chose, également qui ne manque pas de suavité. La pureté de la raréfaction. [...] Le dépouillement, en se débarrassant des choses secondaires ou d'une vision purement matérialiste, permet d'accéder à

⁴⁰² *Ibid.*, p. 12.

⁴⁰³ Michel Maffesoli, *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*, Paris, La Table Ronde, 2006 (1997), p. 191.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 165-166.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 24-25.

cette éthique du désert où l'on peut jouir de la moindre des choses, et où le sens de la solidarité retrouve ses lettres de noblesse. Dans cette éthique ce qui tend à prédominer est bien l'intensité de l'expérience de l'Être. Que ce dernier soit celui du prochain ou que ce soit, au contraire, la proximité du lointain, de l'absolu, de la déité qui devient, ainsi, expérience coutumière⁴⁰⁶.

L'éthique du désert s'épanouit dans le dépouillement et l'abandon des choses secondaires et prosaïques. La pureté de la raréfaction favorise une renaissance dans l'individu. Elle restaure sa plénitude en totalité. Elle permet de renouer avec son centre, d'éroder son identité sur les macadams du monde, afin d'être en perte de soi pour mieux rejoindre son identité primaire trop longtemps réprimée par une aliénante société postmoderne. Elle initie des connexions avec le cosmos par la pratique de la route, laquelle se révèle être ainsi terre d'autocréation à l'image du désert des pèlerins. Donc, le voyage sur la route convoque le phénomène « éthique du désert ». Celui-ci engendre une « expérience de l'Être » au cours de laquelle le touriste et le voyageur, certes à une échelle moindre, expérimentent une implosion de sens et d'expériences en eux. Il leur permet de s'aligner sur l'horizon du monde. L'« expérience de l'Être », c'est faire expérience de l'infini ou d'une forme d'absolu, en fuyant l'emprise sociale, en lâchant prise de tout ce qui constitue son quotidien aliénant ; c'est l'occasion de s'éclater de sens en tant qu'être humain lié à d'autres ; c'est se sentir pulvérisé en particules de lumière dans le cosmos, pour se connecter à l'essence des choses, de soi, des autres et, ultimement, du Divin, notamment dans le sens de ce qui est perfection et émerveillement.

J'ai affirmé, ci-dessus, « le touriste et le voyageur », car je veux insister sur le fait que le tourisme est un pèlerinage pratiqué à la fois par le touriste et par le voyageur. Le terme de voyageur désigne toute personne qui se déplace entre deux emplacements géographiques distincts pour tous motifs et toutes durées, selon le rapport CST de 2008. Ce document définit le tourisme comme un concept plus restreint que le voyage, puisqu'il se réfère à des déplacements qui conduisent un voyageur en dehors de son environnement habituel, pour une période inférieure à une année et pour un motif principal autre que l'exercice d'une activité professionnelle. Le tourisme est un sous-ensemble du voyage et

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 192.

les visiteurs forment un sous-ensemble des voyageurs, dans des contextes aussi bien internationaux qu'intérieurs⁴⁰⁷. D'une façon générale, on entend par voyageur : « toute personne qui se déplace entre deux ou plusieurs pays ou entre deux ou plusieurs localités dans son pays de résidence⁴⁰⁸ ».

Ainsi, ces définitions déjà largement analysées au début du présent chapitre sont issues du rapport, toujours d'actualité, du CST de 2008. Elles résument les conceptions de la figure du touriste et de celle du voyageur. En effet, le touriste tient du particulier : il est dans l'événement, il voyage pour des raisons spécifiques qui se résument à l'assouvissement de son plaisir et de ses désirs de consommation du monde. Il objectifie l'autre et l'ailleurs. Le voyageur, lui, est de l'ordre de l'absolu. Il est dans le monde et tend vers la sagesse. En réalité, il faudrait parvenir à dépasser cette basique distinction touriste/voyageur, car finalement elle ne mène presque nulle part. Mais, si l'on considère que touriste et voyageur sont de nature identique et que la distinction entre les deux figures n'est qu'une différence de degré, on peut interroger l'expérience touristique, aussi multiple que le nombre de ses pratiquants, car c'est bien elle qui fait sens ; c'est à travers elle que s'opère tout le processus de conquête du monde au sein de l'individu. Le voyageur amplifiant tout ce qui caractérise le touriste, il s'avère également être un pèlerin. Il est d'autant plus digne de ce statut qu'il n'est guère dupe du cosmos qui l'entoure, qu'il découvre, questionne et s'approprie continuellement. Dans son désir de plonger dans l'ailleurs, de transcender son quotidien et sa modernité, de s'accomplir lui-même comme un autre, d'accéder à d'autres réalités, par conséquent d'aller au-delà du superficiel, soit de courtiser l'authentique inviolée du monde, il rejoint le pèlerin.

⁴⁰⁷ Département des affaires économiques et sociales, Division de statistique, *Compte satellite du tourisme : recommandations concernant le cadre conceptuel 2008*, Luxembourg, Madrid, New York, Paris, Nations Unies, 2010, p. 11, *United Nations Statistics Division* [En ligne], http://unstats.un.org/unsd/publication/SeriesF/SeriesF_80rev1f.pdf (Page consultée le 11 juillet 2018).

⁴⁰⁸ OCDE et Bureau de statistique des Communautés européennes, *Recommandations de l'ONU et de l'OMT : mise à jour des Recommandations sur les Statistiques du Tourisme ONU-WTO*, Révisé le 20 octobre 1999, p. 6, *United Nations Statistics Division* [En ligne], <http://unstats.un.org/unsd/statcom/doc00/m83note-f.pdf> (Page consultée le 13 juillet 2018).

2.2.4 La production des corps

Au cours des mobilités engendrées par la pratique de la route ou du circuit touristiques, le corps subit des changements. Il se plie aux différentes temporalités du voyage, soit ces moments consacrés au déplacement (à pied, à vélo, en kayak, en automobile, en bateau, etc.), aux découvertes gastronomiques, aux ablutions ou au repos. La vitesse, la mobilité, l'exploration de l'ailleurs, la rencontre avec l'autre, la consommation d'aliments exotiques conduisent à fertiliser le corps du touriste, menant ainsi à la production d'un corps nouveau.

En parallèle, le territoire, dont le touriste savoure, ingère et assimile les particularités culturelles, s'envisage tels un corps organique en perpétuelle évolution, une table à laquelle il s'installe, dans le but de découvrir les spécialités gastronomiques régionales. Il utilise cette pratique comme méthode empirique d'exploration touristique du territoire. Cette idée du territoire comme corps organique, consommé par le touriste, est importante, en raison des interactions qui se jouent entre le monde et lui ; son corps étant le dénominateur commun de l'équation touristique (découverte, consommation et construction de soi).

La relation du corps organique consommé (le territoire) au corps mobile nourri (le touriste) est une dynamique fondamentale du tourisme, notamment observée sur le terrain. Elle persistera tant que l'expérience touristique sera considérée comme échanges ludiques de découvertes et de savoirs entre visiteurs et milieux hôtes, forcément de nature utilitaire et dans lesquels chacune des parties est supposée trouver son compte. En effet, l'hôte voit dans le tourisme un moyen de promouvoir ses produits locaux et de dynamiser le développement économique de sa région, tandis que le touriste, avide de sensations neuves, est totalement obnubilé par sa recherche de l'authentique.

Ainsi, le corps, objet premier de l'homme, est astreint à des techniques, selon l'anthropologue français Marcel Mauss. Par « techniques », il entend les manières dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur

corps⁴⁰⁹. Les quatre principales techniques du corps qu'il développe dans le troisième chapitre de son article, intitulé : « Les techniques du corps », publié en 1936, sont au croisement de la biologie, de la sociologie et de la psychologie. En présentant certains modes de fonctionnement de la société maorie (Nouvelle-Zélande) et beaucoup d'exemples le mettant lui-même en scène, Marcel Mauss veut souligner qu'il existe, selon les époques et les sociétés, des façons différentes de marcher, d'accoucher, de se reposer, de manger, de faire l'amour, etc.

Il propose une classification des techniques du corps :

- (1) techniques de la naissance et de l'obstétrique ;
- (2) techniques de l'enfance ;
- (3) techniques de l'adolescence ;
- (4) techniques de l'âge adulte :
 - 1° techniques du sommeil ;
 - 2° techniques du repos ;
 - 3° techniques de l'activité, du mouvement ;
 - 4° techniques des soins du corps. Frottage, lavage, savonnage ;
 - 5° technique de la consommation. Manger ;
 - 6° techniques de la reproduction ;
 - 7° techniques des soins, de l'anormal : massages, etc⁴¹⁰.

Dans cette classification relative au corps, les techniques du repos et les techniques de l'activité, du mouvement doivent être examinées précisément. Concernant les techniques du repos, Marcel Mauss s'arrête aux manières dont l'humanité se repose et s'assied, des habitants d'Équateur et d'Orient en passant par ceux de l'Afrique Nilotique et de la région du Tchad, par exemple. Leurs positionnements en situation de repos sont

⁴⁰⁹ Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, vol. XXXII, n° 3-4, 15 mars-15 avril 1936, communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934, p. 5, mis en ligne le 17 février 2002, *UQAC-Université du Québec à Chicoutimi* [En ligne], http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/techniques_corps.pdf (Page consultée le 24 septembre 2018).

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 14-20.

« [...] de véritables traits de civilisations, communs à un grand nombre, à des familles entières de peuples, que forment ces techniques du repos⁴¹¹ ». En ce qui a trait aux techniques de l'activité, du mouvement, l'anthropologue cite les pratiques de la course et de la danse pour illustrer les mouvements du corps entier (ramper, fouler, marcher), en fonction des sociétés. Puis, il énumère différents mouvements que l'on peut imposer à son corps, dépendamment de métiers et de son éducation : sauter, grimper, nager, lancer, tenir, etc.

Il y a une analogie à établir entre ces deux points et le corps mobile du touriste en situation de déplacement, d'un patrimoine, d'un attrait ou d'un site d'intérêt touristique à d'autres, au cours d'un voyage. Aujourd'hui, l'analyse de Marcel Mauss demeure pertinente, dans un monde broyé par les nouvelles technologies et les impératifs économiques qui n'ont de cesse de creuser les inégalités sociales. Le corps humain est d'autant plus « objectifié » qu'il se voit soumis à des pressions d'ordre médical (la lutte pour un corps en santé) et social (la course au corps physiquement parfait et toujours jeune). Celles-ci engendrent une sorte de malaise généralisé, touchant toutes les couches de populations auxquelles la pratique du tourisme offre une alternative lumineuse, une sorte d'échappatoire, certes, temporaire, mais perçue comme une pause, un temps hors du temps (utile) habité par l'opportunité d'accomplir une quête constructive de soi d'ordre mystique, un *habitus* du corps.

Première industrie au monde avec 1,8 milliard de touristes internationaux prévus en 2030⁴¹², le tourisme a introduit de nouvelles pratiques socioculturelles de compréhension du monde, tandis que les nouveaux modes de déplacement motorisé (automobile, train, TGV, avion, bateau) ont instauré un rapport autre au temps. Le tourisme est devenu une partie intégrante de la vie personnelle (vacances et loisirs) et professionnelle (voyage d'affaires) des individus. Tout ceci a produit de nouvelles

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 17.

⁴¹² Organisation mondiale du tourisme, « On s'attend à 1,8 milliard de touristes internationaux en 2030 », 11 octobre 2011, *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2011-10-12/s-attend-18-milliard-de-touristes-internationaux-en-2030> (Page consultée le 8 février 2018).

techniques du corps, et a accentué celles qui existaient déjà, pour les adeptes du Grand Tour. À ce titre, la classification des techniques du corps de Marcel Mauss peut être actualisée, sachant qu'il définit la technique comme suit :

J'appelle technique un acte *traditionnel efficace* (et vous voyez qu'en ceci il n'est pas différent de l'acte magique, religieux, symbolique). Il faut qu'il soit *traditionnel et efficace*. Il n'y a pas de technique et pas de transmission, s'il n'y a pas de tradition. C'est en quoi l'homme se distingue avant tout des animaux : par la transmission de ses techniques et très probablement par leur transmission orale⁴¹³.

L'actualisation de la classification des techniques du corps de Marcel Mauss consiste à adjoindre un huitième point aux techniques de l'âge adulte, soit :

8° techniques de voyage. Découverte, consommation, construction de soi.

Les techniques de voyage sont les façons dont les hommes savent se servir de leur corps pour se nourrir (matériellement et spirituellement) au cours de leur séjour, en usant de différents modes de mobilités et de *dwelling-in-travel*⁴¹⁴. Les techniques de voyage englobent les manières plurielles utilisées, en vue de découvrir l'ailleurs, de consommer le territoire et d'explorer son soi. Il est toutefois possible d'omettre la proposition « société par société », comme l'a fait Marcel Mauss car, de nos jours, tout touriste trouve des moyens personnels et partagés de découvrir et d'habiter le monde, peu importe la société dont il est issu. Ces moyens sont personnels : chacun adapte, selon ses préférences, son expérience de visite d'un ailleurs offert sur catalogue dans toute une déclinaison de propositions touristiques substantielles et flexibles accessibles à tous les publics. Ces moyens sont également communs et partagés : ce menu à la carte contraint à standardiser les pratiques de voyage et à catégoriser les expériences de visites. Pourtant, ils se rejoignent tous en une unique procédure : la découverte ludique, interactive et éducative du monde. En outre, il ne faut pas négliger le fait qu'un siècle nous sépare de l'article de

⁴¹³ Mauss, « Les techniques du corps », p. 9.

⁴¹⁴ « Everyone's on the move, and has been for centuries : dwelling-in-travel » dans James Clifford, *Routes : Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Massachusetts), London (England), Harvard University Press, 1997, p. 2. Le *dwelling-in-travel* est un concept de James Clifford, intellectuel interdisciplinaire (histoire, littérature et anthropologie) et professeur d'université américain, que l'on pourrait traduire par : l'« habiter » dans le voyage, soit une manière d'être dans le mouvement et le voyage perpétuels.

Marcel Mauss. Aujourd'hui, en contexte de mondialisation, le monde se présente davantage comme un village global, un formidable bassin de cultures et de sociétés communiquant toutes entre elles, reliées tel un rhizome. Le tourisme a résolument accentué l'intégration des marchés et le rapprochement des hommes, faisant de chaque habitant un touriste potentiel.

Lors d'un voyage automobile, le corps du touriste est soumis aux efforts qu'implique le déplacement permanent sur la route, aux contingences du voyage, aux contraintes géodésiques du territoire, aux aléas mécaniques du véhicule et à la fatigue. De surcroît, en fonction des activités touristiques auxquelles il s'adonne, le touriste peut avoir à parcourir l'espace à pied, à vélo, en kayak, en automobile, en bateau, etc. Ensuite, arrivé à destination de visites des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique, le touriste doit marcher, s'arrêter, se mouvoir jusqu'aux artefacts et monuments. Son corps doit regarder, percevoir, ressentir, s'imaginer dans un autre contexte, à une autre époque, lors des activités de visites effectuées. Envahi d'informations neuves, son corps est assiégé par l'altérité. Toutefois, dans les temps de repos, le corps assis, allongé ou assoupi, se relaxe. Il colle à son aspiration primaire et pure, à son corollaire, le besoin vital du sommeil. Par ailleurs, les différents types d'hébergement affectent également le corps : le manque d'espace d'une roulotte ou d'une tente installées dans un camping classique ou sauvage contraint, courbe, plie, affaisse, affaiblit, en somme, agit sur le corps. Ainsi, les techniques de voyage, en mode découverte, regroupent différentes actions telles que : circuler (dans l'espace), c'est-à-dire marcher, courir, rouler ; explorer (son environnement) ; entrer en contact avec l'altérité (d'autres touristes, d'autres populations hôtes, d'autres terres, d'autres paysages, d'autres gastronomies) et appréhender les spécificités culturelles des territoires visités par l'appréciation des patrimoines, des panoramas et des produits du terroir, dans la mesure où toutes ces nouveautés immergent le touriste dans un long processus de découverte culturelle, puis de questionnement ontologique et identitaire. En effet, son corps mobile explore l'espace (touristiquement) domestiqué et (naturellement) sauvage. Il se déplace d'une particularité culturelle à une autre, s'instruit et mûrit à l'issue des interactions initiées avec l'autre, dans un effort de connaissance et d'appropriation du monde par la mobilité et la consommation culturelle,

notamment alimentaire. Manger revient à ingérer les récoltes des terroirs, résultantes du sol nourricier des régions visitées, découpées en circuits touristiques agroalimentaires, tels que les officiels Route des Vins Brome-Missisquoi, Circuit du Paysan ou Chemin du terroir ; sans compter les autres routes et circuits touristiques officiels présentant des activités de dégustation (dans les fermes et les vignobles, etc.), des adresses de restaurants, de boucheries, de fromagers et de brasseries ; ainsi que les « routes, circuits et parcours gourmands⁴¹⁵ » non officiels. Il y a donc une réelle importance de la dimension alimentaire dans le processus de découverte touristique d'une région. À cet effet, l'abondance de ce genre d'activités touristiques, uniquement accessibles par la route, offre des possibilités multiples d'explorations panoramiques et gastronomiques des régions. Celles-ci encouragent le touriste à goûter, sensuellement, au territoire. Manger se résume à absorber et à accueillir en soi la sève du monde, que l'on s'approprie par le fait même de mêler les produits de la terre à sa propre substance, dans l'ici et dans l'ailleurs. De ces expériences gastronomiques liées à un territoire dans sa mémoire, le corps s'aligne sur une logique de consommation alimentaire du monde, qu'il va associer à une consommation somme toute spirituelle de celui-ci.

Ce qui amène aux techniques de voyage, en mode de consommation. Voyager permet l'ouverture sur le monde. Cela revient à appréhender d'autres pays, d'autres cultures, d'autres langues et d'autres mets. Plus encore, le système culinaire est un moyen d'appréhender les spécificités culturelles des territoires visités. Chaque région possédant ses particularités culturelles et ses gastronomies signatures, elle s'apparente alors à une microsociété. Manger se révèle comme un fait de langage, en ce sens que la « cuisine d'une société est un langage dans lequel elle traduit inconsciemment sa structure, à moins que, sans le savoir davantage, elle ne se résigne à y dévoiler ses contradictions⁴¹⁶ ». En outre, « Répondant aux exigences du corps, et déterminée dans chacun de ses modes par la manière particulière dont ici et là, l'homme s'insère dans l'univers, placée donc entre la nature et la culture, la cuisine assure plutôt leur nécessaire articulation. Elle relève des

⁴¹⁵ « Routes, circuits et parcours gourmands », *Terroirs et Saveurs du Québec* [En ligne], <http://www.terroirsaveurs.com/routes-circuits.html> (Page consultée le 24 septembre 2018).

⁴¹⁶ Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques*, vol. 3 : *l'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968, p. 411.

deux domaines, et reflète cette dualité dans chacune de ses manifestations⁴¹⁷ ». Le système culinaire médiatise les rapports entre la nature et la culture. Ainsi, en mangeant les produits du terroir, le touriste découvre le savoir-faire qui les a transformés en marchandise gastronomique. Symboliquement, le système culinaire permet donc de goûter au sel du territoire, d'ingérer la terre dans son essence la plus crue, de ressentir les forces telluriques, en somme de communier de tout son corps avec la Terre nourricière. D'ailleurs, il médiatise les rapports entre l'homme et l'univers, car les « [...] régimes alimentaires, bonnes manières, ustensiles de table ou d'hygiène [...] modèrent nos échanges avec le monde, leur imposent un rythme assagi, paisible et domestiqué⁴¹⁸ ». Manger est un acte qui s'accompagne de rituels (bonnes manières) et de techniques (règles d'hygiène) : se laver les mains, choisir, préparer ou se servir son repas, s'asseoir, utiliser des ustensiles, laver, ranger ou mettre à la poubelle les ustensiles jetables et les restes. Se sustenter offre notamment un temps de pause au cours de la journée. Celui-ci constitue une interruption des activités durant laquelle le corps est installé dans une parenthèse de repos actif et utilitaire. Il domestique le monde à travers cet arsenal de techniques policées, qui l'élèvent à des échanges de nature cosmologique avec ce dernier. Manger n'est guère anodin, encore moins lorsque celui qui le pratique est en situation d'exploration touristique. L'acte de manger participe à l'expérience touristique. Manger les spécialités gastronomiques d'un territoire que l'on visite revient à manger ce territoire, cette terre, et, par voie de conséquence, toutes les autres terres à laquelle elle est liée, tel un rhizome. À cet effet, le touriste en vient à « manger le monde », à s'imprégner tout entier de lui, à travers son expérience gastronomique de mets exotiques, dont les matières premières sont des produits de la Terre. L'infrastructure imaginaire qui organise le rapport de l'individu à la nourriture et au plaisir alimentaire serait d'ordre religieux, plus précisément inspirée de la morale catholique, selon le sociologue français Jean-Pierre Poulain.

L'esthétique gastronomique doit à la morale catholique non seulement dans l'originalité de son rapport au plaisir, mais surtout dans les rapports particuliers qu'entretient l'alimentation avec le sacré dans l'univers catholique. [...] Dans son ensemble, la chrétienté a fait de l'acte eucharistique, acte qui s'articule sur une pratique alimentaire concrète, le prototype du rapport au divin. Ce faisant, elle mobilise l'imaginaire de l'incorporation avec sa double composante : « je deviens

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 405.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 421.

ce que je mange » ; donc, ce que je mange transforme ma propre substance, et en consommant un aliment valorisé par un groupe social et en partageant cette consommation, je m'intègre dans cette communauté⁴¹⁹.

En définitive, déguster les mets d'une gastronomie étrangère durant un voyage touristique *métaphorise* l'acte de consommation du territoire visité, absorbé en soi, tel un corps organique. Au-delà du fait que cet acte conduit à se transformer soi-même (par l'apport extérieur du monde à sa substance), il permet surtout de s'intégrer dans la communauté d'accueil, tout en communiant avec le divin. Pourtant, l'acte de manger n'est pas la seule technique de consommation des lieux visités. Circuler, marcher, regarder, observer, respirer, humer les embruns exotiques, dormir sur le sol hôte, échanger avec les locaux, partager des moments particuliers (activités touristiques, visites guidées, randonnées en groupe, festivals, événements culturels, dégustation de produits locaux, cueillette de fruits, etc.) avec d'autres touristes sont autant de techniques de consommation des territoires. Toutes permettent de les consommer, symboliquement, d'une manière et d'une autre. Le corps mobile du touriste produit ce processus de consommation alimentaire et spirituelle du monde.

Ce faisant, les techniques de voyage, en mode de construction intime de soi, sont les suivantes. Elles se résument, principalement, aux effets de rencontres, soient ces séismes culturels et psychiques induits chez le touriste, à l'occasion des interactions initiées avec les autres. Visiter des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique ; flâner dans des lieux fréquentés par d'autres touristes et les hôtes ; communiquer avec les locaux ; partager des pratiques culturelles et touristiques sont autant de situations qui le confrontent à l'inconnu, l'ailleurs et les autres. Cette collision psychique le conduit à se questionner, s'imaginer et se construire. « La construction de soi se fait souvent par rapport à l'autre. L'autre, en fait, porte un masque qui n'est que le miroir du Moi⁴²⁰ ».

⁴¹⁹ Jean-Pierre Poulain, « Gastronomie française, gastronomies françaises », Darra Goldstein et Kathrin Merkle, dir., *Cultures culinaires d'Europe : identités, diversité et dialogue*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, Janvier 2006, p. 165-166.

⁴²⁰ Anne-Marie D'Hautesserre, « L'altérité et le tourisme : construction du soi et d'une identité sociale », *Espace, populations, sociétés*, n° 2 : *Varia*, 2009 [En ligne], <https://journals.openedition.org/eps/3693> (Page

Cette question de la construction de soi par rapport à l'autre culturel est abordée par l'ethnologue français Michel Leiris, dans son opuscule intitulé : *Race et civilisation*, publié en 1951, pour donner suite à une commande faite par l'UNESCO sur la question raciale⁴²¹. La même demande est faite à l'anthropologue et ethnologue français Claude Lévi-Strauss. Il y répond en rédigeant l'essai intitulé : *Race et histoire*, publié en 1952, depuis maintes fois réédité⁴²². Les deux intellectuels reconnaissent que l'approche de l'autre, à la fois de sa culture et des personnes qui la pratiquent, éveille le soi. D'abord, pour Michel Leiris, entrer en contact avec un autre individu, un autre peuple, une autre culture, constitue un enrichissement culturel, social et intime pour les acteurs de la rencontre. Plus encore, c'est à travers l'effet de rencontre qu'une culture entière se trouve changée, renouvelée et révélée. Selon Michel Leiris : « Bien qu'aucune culture ne soit absolument figée il faut admettre que, là où se rencontre une forte densité de population, les conditions sont meilleures pour que la culture du groupe en question reçoive de nouveaux développements⁴²³ ». En effet, la multiplicité des contacts entre différents individus génère, pour chacun, une cause de vie intellectuelle plus intense. Il ajoute :

[...] Chaque individu, d'une manière générale, se trouve en face de situations plus variées qui l'obligent, procédant à des innovations de conduite, à modifier les réponses traditionnelles pour les ajuster à ses expériences multiples. De même, moins un peuple sera isolé et plus il aura d'ouvertures sur l'extérieur et d'occasions de contact avec d'autres peuples [...], plus la culture de ce peuple aura de chances d'évoluer, s'enrichissant aussi bien par des emprunts directs qu'en raison d'une diversité plus grande d'expériences pour ses représentants et de la nécessité dans laquelle ils se trouvent de répondre à des situations inédites. [...] Contacts entre individus et entre peuples, emprunts, utilisation d'éléments préexistants pour des combinaisons neuves, découvertes de situations et de choses ignorées apparaissent donc comme les moyens par lesquels, de l'intérieur ou de l'extérieur, une culture se transforme⁴²⁴.

consultée le 26 septembre 2018).

⁴²¹ Michel Leiris, *Race et civilisation : la question raciale devant la science moderne*, Paris, UNESCO, 1951, UNESCO [En ligne], <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001354/135448fo.pdf> (Page consultée le 26 septembre 2018).

⁴²² Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, UNESCO, 1952, réédité à Paris, Gonthier, 1961 ; Paris, Denoël, 1987 ; Paris, Albin Michel et UNESCO, 2001 ; Paris, Gallimard, 2007.

⁴²³ Leiris, *Race et civilisation...*, p. 29-31.

⁴²⁴ *Ibid.*

Ensuite, pour Claude Lévi-Strauss, la « diversité des cultures humaines ne doit pas nous inviter à une observation morcelante ou morcelée. Elle est moins fonction de l'isolement des groupes que des relations qui les unissent⁴²⁵ ». De plus, les cultures humaines se fécondent mutuellement et collaborent :

[...] Pour progresser, il faut que les hommes collaborent ; et au cours de cette collaboration, ils voient graduellement s'identifier les apports dont la diversité initiale était précisément ce qui rendait leur collaboration féconde et nécessaire. Mais même si cette contradiction est insoluble, le devoir sacré de l'humanité est d'en conserver les deux termes également présents à l'esprit, de ne jamais perdre de vue l'un au profit exclusif de l'autre⁴²⁶.

D'ailleurs, selon l'anthropologue et ethnologue français : « [...] la civilisation implique la coexistence de cultures offrant entre elles le maximum de diversité, et consiste même en cette coexistence. La civilisation mondiale ne saurait être autre chose que la coalition, à l'échelle mondiale, de cultures préservant chacune son originalité⁴²⁷ ». Quelques décennies plus tard, Claude Lévi-Strauss explicite son propos dans *De près et de loin*, un livre d'entretiens publié en 1988, à la suite de ses rencontres avec le sociologue, philosophe et journaliste français du *Nouvel Observateur*, Didier Éribon :

C'est la différence des cultures qui rend leur rencontre féconde. [...] Que conclure de tout cela, sinon qu'il est souhaitable que les cultures se maintiennent diverses, ou qu'elles se renouvellent dans la diversité ? Seulement [...] il faut consentir à en payer le prix : à savoir, que des cultures attachées chacune à un style de vie, à un système de valeurs, veillent sur leurs particularismes ; et que cette disposition est saine, nullement – comme on voudrait nous le faire croire – pathologique. Chaque culture se développe grâce à ses échanges avec d'autres cultures. Mais il faut que chacune y mette une certaine résistance, sinon, très vite, elle n'aurait plus rien qui lui appartienne en propre à échanger. L'absence et l'excès de communication ont l'un et l'autre leur danger⁴²⁸.

Pour Claude Lévi-Strauss, la diversité des cultures et leur coalition à l'échelle mondiale sont deux préalables qui en garantissent la pérennité. Les rapprochements et les échanges entre les cultures humaines produisent d'autant plus de diversité, propre à

⁴²⁵ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1961, p. 17.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 82-83.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 77.

⁴²⁸ Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin ; suivi de Deux ans après*, Paris, Odile Jacob, 1990 (1988), p. 206-207.

enrichir, féconder, faire progresser les hommes qui la composent, qu'elles sont nourries de différences. En effet, « les bénéfices que les cultures retirent de ces contacts proviennent largement de leurs écarts qualitatifs⁴²⁹ ». Nul n'est besoin de préciser qu'au niveau de l'individu, il est également de même puisqu'il n'y aurait guère de cultures et de patrimoines sans l'habitant, le citoyen, l'homme.

En substance, pour le touriste, il s'agit de se rapprocher et d'interagir avec l'altérité. Cette action englobe ses rapports avec autrui, au même titre que ses immersions dans les cultures des autres touristes, des hôtes et même de la sienne. Elle comprend ses explorations des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique relevant des cultures autres et de ceux de sa propre culture qu'il aborderait comme si ceux-ci lui étaient inconnus. En outre, le touriste est lui-même une somme de patrimoines qu'il projette et confronte à la réalité des autres, donc à d'autres patrimoines. De ces rencontres naissent des bulles de patrimoines. En effet, lorsque « je » rencontre un autre culturel, naissent des bulles de patrimoines, soit ceux que « je » crée, symboliquement et inconsciemment, aux moments où il m'apprend des choses de lui, de ses spécificités propres, de ses *habitus*, de ses pratiques, de ses expériences de voyages, de son pays et de sa culture. Puis, inversement, « je » partage avec cet autre « mes » connaissances, « mes » pratiques, « ma » complexité sociale, « ma » biographie touristique et « ma » culture. Nous nous instruisons l'un et l'autre, créant des patrimoines de l'échange et de l'évasion commune composés d'expériences personnelles, de savoirs, de connaissances de notre propre altérité révélée, de tout ce qui nous définit et nous limite, dans notre culturelle humanité, ici ou ailleurs. Nous échangeons avec l'autre culturel, ce bagage d'expériences insolites et uniques, ce patrimoine intangible fait du suc de nos explorations et de nos différences. À un niveau externe, ce bagage existe comme autant de bulbes de rhizome. Il constitue ce qui rattache cette expérience touristique commune et partagée, en premier lieu au réseau rhizomique immatériel du tourisme (la découverte touristique inlassable et continuelle de l'altérité) ; ensuite, en second lieu au réseau rhizomique matériel du tourisme (les routes touristiques terrestres, maritimes et aériennes) ; en écho avec le réseau rhizomique de la

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 206.

route orchestré comme support au déplacement (sentiers, allées, chaussées, chemins, rues, autoroutes, voies ferrées, canaux, pistes maritimes, couloirs aériens, etc.). Ainsi, la pratique touristique de la route au Québec et ailleurs se fait le miroir d'un tourisme qui « rhizome » le monde, car elle fait voler en éclats les frontières instituées par l'homme pour lui permettre de connecter avec l'inconnu. Elle présente le monde au touriste, sous la forme exaltante d'un macadam planétaire sur lequel celui-ci se déplacerait d'un site touristique à d'autres, d'un autre culturel à d'autres, faisant conjuguer le fécond effet de rencontre avec l'altérité extérieure et intérieure. La construction intime de soi se forge sur la base des interactions initiées par le touriste avec les locaux et les autres touristes, chacun portant en lui les caractéristiques, les originalités et les contradictions de sa propre culture. Les contacts avec l'altérité constituent le socle du soi révélé, dans un échange différentiel au sein duquel chacun est un univers culturel.

L'annexion des techniques de voyage comme catégorie des techniques du corps est un ajout pertinent. Elle reflète la perception postmoderne du tourisme. En effet, le tourisme, vecteur de découvertes des cultures et des sociétés, voire de leurs produits (patrimoines), est pratiqué par tous à des degrés divers. Présent au quotidien, partout, il offre à toutes les classes sociales des modes adaptés d'appréhension ludique et éducative du monde. Média de la présence et de l'altérité, le tourisme a induit de nouvelles manières de pratiquer l'espace, de dormir, de se laver, de manger, de marcher et, même, de penser le monde, rétréci à un village global. Aujourd'hui, il est aisé de prendre l'avion, le train, le bus ou la voiture pour se rendre à son point de destination touristique. Une fois arrivé, le touriste loge dans des hôtels, des gîtes, des auberges de jeunesse, des campings (sous une tente ou dans une roulotte), chez l'habitant ou la parenté, etc. Il ne dort pas de la même manière, ailleurs, que s'il était dans le confort de sa maison et de son lit, ici. Sous une tente, il dormirait dans un sac de couchage, par exemple. Sans doute, ne se prêterait-il pas aux mêmes rituels entourant ses ablutions et son coucher. En camping, pour se doucher, il devra rejoindre le bâtiment qui abrite les salles de bains collectives. Sur la route, il sera contraint de changer ses habitudes alimentaires et l'horaire de ses repas, en fonction du programme de sa journée de visite touristique. Il devra s'organiser, afin de stocker ses provisions, faire ses courses ou cuisiner. Il mangera parfois au restaurant, grignotera dans

sa voiture, au bord de la route ou s'installera à une des tables de pique-nique d'un site touristique. Il y dégustera ce qu'il aura pu préparer et acheter comme des sandwiches ou des produits locaux, et ce, dans divers épiceries, boucheries ou dépanneurs du coin. Aussi, il marchera en adaptant son rythme dépendamment des loisirs auxquels il s'adonne ou des sites touristiques qu'il veut découvrir. Fondamentalement, les techniques de voyage servent à penser le tourisme comme dimension intégrante des manières dont disposent les individus pour envisager leurs rapports avec les sociétés coexistantes. Cette dimension est d'autant plus manifeste que le tourisme invite les touristes à des pratiques qui les influencent, du plus anodin aspect de leur expérience touristique (comme manger) à celui nettement plus substantiel de la construction d'un soi, notamment transcendé par le contact avec l'autre et les patrimoines visités.

Dans ce qui suit, la notion de patrimoine est explorée, tant dans sa dimension matérielle que dans sa dimension immatérielle, comme un processus culturel et social, un acte de communication et un fait de mémoire accompli dans le but de créer des manières d'envisager le présent par le biais d'artefacts.

2.2.5 Étymologies et définitions de « patrimoine »

Le sens le plus commun du mot « patrimoine », utilisé seul, est plus restreint. Depuis le XII^e siècle le mot signifie « l'héritage du père » (*patrimonium* en latin). Depuis le Moyen Âge et surtout à partir du XIX^e siècle, le patrimoine représente tout bien reçu par héritage de ses ascendants, ascendants de la famille biologique, ou ascendants de la vaste famille nationale⁴³⁰.

Initialement, le patrimoine est un :

Bien d'héritage qui descend, suivant la loi, des pères et des mères à leurs enfants. Par extension, ce terme en est venu à désigner les biens de l'Église, les biens de la couronne puis, au XVIII^e siècle, les biens de signification et valeur nationales d'une part, universelles de l'autre (patrimoine scientifique, patrimoine végétal et zoologique, etc.)⁴³¹.

⁴³⁰ Jean-Pierre Mohen, *Les sciences du patrimoine : identifier, conserver, restaurer*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 16.

⁴³¹ Pierre Merlin et Françoise Choay, dir., *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, 3^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 543.

Il est, donc, cet ensemble de biens transmis à une personne ou une collectivité, par les ancêtres ou par les générations précédentes et considéré comme un héritage commun.

Autant le concept de culture comprend un formidable réservoir de définitions qui tentent de saisir les facettes multiformes du terme, autant il existe un consensus quant à la définition de la notion de patrimoine. Néanmoins, il devient de plus en plus complexe d'identifier ce que sont les patrimoines, à une époque où le tourisme est ce significatif phénomène rhizomique global de « mise en ordre » ou « ordonnancement⁴³² » du monde (tel que le spécifiait le sociologue Adrian Franklin), voire de mise en valeur du monde.

Le tourisme est une activité de loisir et une industrie désormais d'une ampleur telle, que l'estampille « patrimoine » devient un Saint-Graal à apposer sur certains lieux, sites, monuments, artefacts et, même, sur certaines pratiques culturelles, afin de leur apporter une indéniable valeur touristique ajoutée. Le but est de leur assurer une visibilité internationale sans pareille. Par conséquent, la notion de patrimoine et le phénomène du tourisme se trouvent être inextricablement liés depuis l'ère moderne. Cependant, nombre de questionnements fusent à la simple évocation de la notion de patrimoine : quels types de patrimoines pour quels types de publics ? Comment les valoriser tout en ayant ce souci de conservation et de transmission intergénérationnelle propre à la définition même de la notion ? Surtout, qu'est-ce qui n'est pas patrimoine à l'heure où tous les déplacés sont considérés comme des touristes et où tout élément touristique pourrait être statufié au rang de patrimoine ? Toutes ces problématiques sont au cœur de la complexe et féconde relation qu'entretiennent patrimoine et tourisme, s'enrichissant l'un l'autre et faisant du XXI^e siècle, une ère de marchandisation mémorielle.

Si, à l'origine, on se contentait de conserver les gloires et les splendeurs historiques du passé, désormais dans un souci de préserver une certaine identité nationale on se met à conserver tout ce qui semblerait manifeste de cette identité au point, selon l'historien et

⁴³² Adrian Franklin, « Tourism as an Ordering : Towards a New Ontology of Tourism », London, Thousand Oaks et New Delhi, *Tourist Studies-Sage Publications*, vol. 4, n° 3 (décembre 2004), p. 277-301.

académicien français Pierre Nora, où le patrimoine s'insinue dans la vie de chacun, tous les jours et devient de ce fait accessible à tous en créant une unité culturelle et sociale :

Le patrimoine a explosé dans tous les sens. En vingt ans à peine, il a quitté le bas de laine et le « monument historique », l'église et le château, pour se réfugier au lavoir du village et dans un refrain populaire. Il s'est échappé du notarial et de l'artistique pour envahir tous les domaines dont il était précisément exclu : le vécu traditionnel, le contemporain encore en usage et, même, la nature. Ne parle-t-on pas d'un patrimoine ethnologique, mais aussi génétique, linguistique et, pourquoi pas, constitutionnel ?

Il ajoute, ensuite :

Révolution silencieuse et pourtant décisive. On est passé d'un patrimoine étatique et national à un patrimoine de type social et communautaire où se déchiffre une identité de groupe ; et, donc, d'un patrimoine hérité à un patrimoine revendiqué. De matériel et visible, le patrimoine est devenu invisible et symbolique, traces encore saisissables d'un passé définitivement mort, vestiges chargés d'un sens lourd, mais mystérieux. Bref, en passant, comme la relativité d'Einstein, d'un régime restreint à une définition généralisée, le patrimoine a quitté son âge historique pour entrer dans son âge mémoriel : le nôtre⁴³³.

Il apparaissait essentiel de transmettre aux générations suivantes des savoir-faire traditionnels, des contes et légendes et toutes sortes de formes artistiques.

Ensuite, le patrimoine a fini par absorber des sites culturels et des paysages jugés exceptionnels. Cela a conduit à la création, en 1978, de la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. En 2019, elle comporte 1 121 biens constituant du patrimoine culturel et naturel devant être préservé⁴³⁴, ainsi que 53 patrimoines déclarés « en péril⁴³⁵ ».

La définition du patrimoine culturel proposée par l'UNESCO englobe tous les types de patrimoines existants. Elle abonde dans le sens de Pierre Nora et soutient que :

⁴³³ Pierre Nora, Préface de Marie-Anne Sire, *La France du patrimoine : les choix de la mémoire*, Paris, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1996.

⁴³⁴ United Nations educational, scientific and cultural organization, « Liste du patrimoine mondial », UNESCO [En ligne], <http://whc.unesco.org/fr/list> (Page consultée le 17 octobre 2019).

⁴³⁵ United Nations educational, scientific and cultural organization, « Liste du patrimoine mondial en péril », UNESCO [En ligne], <http://whc.unesco.org/fr/peril/> (Page consultée le 17 octobre 2019).

Le patrimoine culturel dans son ensemble recouvre plusieurs grandes catégories de patrimoine :

- Le patrimoine culturel :
 - ❖ Le patrimoine culturel matériel :
 - le patrimoine culturel mobilier (peintures, sculptures, monnaies, instruments de musique, armes, manuscrits)
 - le patrimoine culturel immobilier (monuments, sites archéologiques)
 - le patrimoine culturel subaquatique (épaves de navire, ruines et cités enfouies sous les mers)
 - ❖ Le patrimoine culturel immatériel : traditions orales, arts du spectacle, rituels
- Le patrimoine naturel : sites naturels ayant des aspects culturels tels que les paysages culturels, les formations physiques, biologiques ou géologiques
- Le patrimoine culturel en situation de conflit armé⁴³⁶.

Parallèlement, il est intéressant de considérer la définition du patrimoine adoptée par la Ville de Montréal, en 2005, dans *Énoncé d'orientation pour une politique du patrimoine*. Les catégories de patrimoines reprises par le document sont celles définies ci-dessus par l'UNESCO, mais adaptées à la spécificité montréalaise.

Le patrimoine désigne tout objet ou ensemble, naturel ou culturel, matériel ou immatériel, qu'une collectivité reconnaît pour ses valeurs de témoignage et de mémoire historique et en faisant ressortir la nécessité de le protéger, de le conserver, de se l'approprier, de le mettre en valeur et de le transmettre⁴³⁷.

Ces définitions de la notion de patrimoine regroupent fondamentalement les mêmes idées : ils sont des témoins de l'homme, de son environnement et de son évolution, à travers les âges et les civilisations, d'intérêt collectif, conservés à des fins de transmission.

Pourtant, il convient d'aller au-delà de cette définition officielle et académique du patrimoine en observant celle que propose Laurajane Smith dans *Uses of Heritage*. Pour

⁴³⁶ United Nations educational, scientific and cultural organization, « Définition du patrimoine culturel », 2008, *UNESCO* [En ligne], www.unesco.org/new/fr/culture/themes/illicit-trafficking-of-cultural-property/unesco-database-of-national-cultural-heritage-laws/frequently-asked-questions/definition-of-the-cultural-heritage/ (Page consultée le 29 janvier 2018).

⁴³⁷ Ville de Montréal, « Énoncé d'orientation pour une politique du patrimoine », 2005 [En ligne], http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/page/cons_pat_mtl_fr/media/documents/enonce_orientation_politique_patrimoine.pdf (Page consultée le 29 janvier 2018).

l'anthropologue australienne, « patrimoine » ne peut se résumer à un mot défini par des instances internationales. Le patrimoine s'imprègne des dimensions émotionnelles et subjectives des communautés, cultures ou sociétés auxquelles il fait référence.

For instance, I would still tell the stories associated with my grandmother's necklace, should I be unfortunate enough to lose it before I passed it on to my daughter. The real sense of heritage, the real moment of heritage when our emotions and sense of self are truly engaged, is not so much in the possession of the necklace, but in the act of passing on and receiving memories and knowledge. It also occurs in the way that we then use, reshape and recreate those memories and knowledge to help us make sense of and understand not only who we 'are', but also who we want to be⁴³⁸.

Son ouvrage se base sur le postulat que tout patrimoine est intangible. Le fait de mettre l'accent sur l'immatérialité du patrimoine n'est pas une manière de rejeter le patrimoine matériel ou pré-discursif, mais il s'agit simplement de le détrôner de ce statut d'essence évidente du patrimoine. Il est question de le revisiter à la lumière de l'immatériel, car on peut et on doit s'interroger sur ce qui fait que des lieux, des sites, des monuments et des artefacts peuvent exister en tant que patrimoine. Intrinsèquement, ceux-ci n'ont pas de valeur patrimoniale, pas plus qu'ils ne portent en eux une signification innée. À titre d'exemple, Laurajane Smith évoque le site de Stonehenge qui demeure fondamentalement une collection de pierres dans un champ. Ces pierres deviennent significatives et atteignent le statut de patrimoine, en raison des processus et des activités culturelles contemporaines ayant cours autour d'elles et dont elles font partie. En effet, ces procédés les identifient comme symbolique physique d'événements sociaux et culturels particuliers et leur donnent valeur et sens⁴³⁹.

La vision occidentale traditionnelle du patrimoine tend à souligner la base matérielle du patrimoine et attribue une valeur ou signification culturelle inhérente à ces objets. De plus, le crédit accordé à ces valeurs est souvent directement lié à l'âge, la monumentalité ou, encore, aux qualités esthétiques du lieu. La « physicalité » du

⁴³⁸ Laurajane Smith, *Uses of Heritage*, New York, Routledge, 2006, p. 2.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 3. Laurajane Smith mentionne aussi les sites de Sydney Opera House, Colonial Williamsburg, the Roman Coliseum, Angkor Watt et Robben Island.

patrimoine, pour les occidentaux, est liée au fait qu'il peut être cartographié, étudié, géré, préservé ou conservé, et que sa protection peut faire l'objet d'une législation nationale et d'accords internationaux, de conventions et de chartes. En fait, le patrimoine ne se contente pas, d'« exister simplement », d'« être patrimoine ». Le patrimoine est patrimoine, car il est soumis à un processus de gestion et de conservation dont l'objectif ne se limite pas simplement à trouver des sites et des lieux dignes d'être protégés. De plus, le patrimoine est lui-même un processus culturel constitutif identifiant ces sites et ces lieux, lesquels peuvent également avoir un sens et une valeur comme patrimoine, tout en reflétant les débats et les aspirations socioculturels contemporains.

Pour l'anthropologue, le patrimoine est essentiellement un processus culturel et social, un acte de communication et de mémoire œuvrant dans le but de créer des manières de comprendre et d'appréhender le présent, comme elle aime à le réécrire plusieurs fois dans son introduction : « [...] This book explores the idea of heritage not so much as a “thing”, but as a cultural and social process, which engages with acts of remembering that work to create ways to understand and engage with the present⁴⁴⁰ ». Puis, une page plus loin, elle ajoute : « Heritage is a multilayered performance – be this a performance of visiting, managing, interpretation or conservation – that embodies acts of remembrance and commemoration while negotiating and constructing a sense of place, belonging and understanding in the present⁴⁴¹ ». Le patrimoine est un processus. Il entretient les braises d'un passé glorieux que l'on souhaite perpétuer. Elles sont le lit de la construction d'un présent signifiant, au sein duquel il est possible d'élaborer son identité et d'identifier ses racines, personnelles soit relevant strictement de l'individu, ou collectives soit concernant une culture ou une société entière qui se reconnaîtrait alors dans un passé commun. D'où ces notions de lieu, d'appartenance et de compréhension du présent que l'anthropologue conjugue avec la notion de patrimoine, à de nombreuses reprises au cours de son ouvrage. Laura Jane Smith définit plus précisément le patrimoine comme suit :

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 2.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 3.

- à un premier niveau, la promotion d'une version consensuelle de l'Histoire par les institutions et les élites afin de réguler les tensions sociales et culturelles dans le présent ;

- le patrimoine peut également être une ressource utilisée dans le but de défier et de redéfinir les valeurs et les identités admises par des groupes subalternes. Le patrimoine n'est pas qu'une question de valeurs ou de sens, mais peut aussi être vecteur de changement culturel ;

- le patrimoine est relatif à la négociation, soit d'une utilisation du passé, de la mémoire collective ou individuelle pour négocier de nouvelles manières d'être ou d'exprimer son identité ;

- le patrimoine est également un discours, soit une forme de pratique sociale. Il s'agit de formes et de significations sociales du savoir et de l'expertise, de relations de pouvoir et d'idéologies, implantées et copiées à travers la langue. Le discours n'organise pas seulement la manière dont les notions comme le patrimoine sont comprises, mais également la manière dont nous agissons par les pratiques sociales et les techniques et la manière dont le savoir est construit et copié⁴⁴².

En fin de compte, « Heritage, I want to suggest, is a cultural process that engages with acts of remembering that work to create ways to understand and engage with the present, and the sites themselves are cultural tools that can facilitate, but are not necessarily vital for, this process⁴⁴³ ». En définitive, le patrimoine est ce processus culturel visant à s'approprier le présent, par le biais d'un exercice de mise en mémoire de lieux et de sites eux-mêmes définis comme outils culturels. Toutefois, il est surtout une représentation symbolique de l'identité. Il incarne une représentation physique de toutes ces choses du passé, exprimant le sens du lieu, du soi, de l'appartenance et de la communauté : « The heritage literature maintains that heritage is a symbolic representation of identity. Material or tangible heritage provides a physical representation of those things from the "past" that speak to a sense of place, a sense of self, of belonging

⁴⁴² *Ibid.*, p. 2-4.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 44.

and community⁴⁴⁴ ». Le patrimoine est un processus culturel. Il est une mise en scène du passé par la préservation de ses témoins culturels tels que les sites ou les lieux que l'on déifie et élève au rang de patrimoine. Le patrimoine est une incarnation symbolique d'une identité forgée à partir du passé pour mieux comprendre son présent.

Les conceptions de Laurajane Smith, sur la notion de patrimoine, sont inspirantes, à plus d'un titre. Elles ouvrent la voie à une définition personnelle du patrimoine, à vocation englobante, donc universelle. Ainsi, le patrimoine peut être présenté comme une expérience matérielle (visites de lieux et pratique de la route) et immatérielle (effet de rencontre et de découverte) du monde. Cette mise en perspective relationnelle de la notion de patrimoine au monde rend visibles ses multiples dimensions, surtout quand il y a un lien établi avec le tourisme. Cela revient à qualifier de « patrimoine », tout lieu, site, monument et artefact visités qui tend à sublimer l'expérience de visite, soutenue par le sentiment d'émerveillement qu'engendre le processus de découverte. L'exploration touristique des patrimoines aide le visiteur à se questionner et à construire son identité, en rapport avec la culture et le territoire pratiqués afin de mieux appréhender son présent.

Concrètement, les routes et les circuits touristiques officiellement reconnus par le Gouvernement du Québec⁴⁴⁵ s'apparentent à une condensation culturelle de la région dont ils se font la vitrine. Ils sont à élever à la dignité de patrimoine. À titre de référence exemplaire, on peut citer le cas du Chemin du Roy, retenu d'ailleurs comme l'un des terrains de la recherche doctorale. Première route carrossable de la Nouvelle-France, inaugurée en 1737, le Chemin du Roy est une route historique, un élément matériel d'ordre culturel, à dimension collective, chargée de symboles et partagée par les générations passées et futures. On peut même dire qu'elle est porteuse de « muséalité », puisqu'elle est conservée, protégée et restaurée à l'image des *musealia*, ces objets de musées que l'on préserve le plus longtemps possible en vue de les transmettre aux

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁴⁵ Tourisme Québec, « Les routes touristiques », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/ou-aller/routes-touristiques> (Page consultée le 25 février 2018).

générations suivantes. En ce sens, le Chemin du Roy est à la fois patrimoine matériel et immatériel.

Les lieux, les sites, les monuments et les artefacts mis en valeur le long des routes et des circuits touristiques constituent du patrimoine matériel. Cependant, les messages dont ils sont porteurs concourent à élaborer un discours ayant du sens individuellement, mais aussi collectivement sur la totalité du circuit parcouru. Ces messages relèvent du patrimoine immatériel.

Il en est de même concernant le mythe libertaire de la route, héritage de la culture d'une époque. Il relève du patrimoine immatériel, puisque par « mythe de la route » peut être entendu un processus culturel et social de consommation de territoires et d'effet de rencontre, trouvant ses racines mémorielles dans les idéaux romantiques de la *Beat Generation*. Le mythe de la route est aussi acte de communication, voire de communion, car la pratique de la route est l'occasion de s'éclater de sens en tant qu'être humain, de se connecter à l'essence des choses, de soi et des autres et de s'aligner sur l'horizon du monde.

Tous ces outils culturels sont des patrimoines, selon la définition qu'en fait Laurajane Smith, parce qu'ils sont une représentation symbolique de l'identité québécoise et qu'ils incarnent une représentation physique de toutes ces choses du passé, exprimant le sens du lieu, du soi, de l'appartenance et de la communauté. De plus, ils s'inscrivent dans un processus culturel et social d'appropriation du passé et de compréhension du présent avec pour finalité la consolidation d'un héritage à transmettre.

De surcroît, les routes et les circuits touristiques officiels sélectionnés pour la collecte de données peuvent être élevés à la dignité d'objet patrimonial au sens de la *Loi sur le patrimoine culturel*⁴⁴⁶, entrée en vigueur le 19 octobre 2012. Dans celle-ci, l'objet

⁴⁴⁶ Ministère de la Culture et des Communications de Québec, « Glossaire de l'archéologie », *Ministère de la Culture et des Communications de Québec* [En ligne], <https://www.mcc.gouv.qc.ca/index.php?id=5283>

patrimonial est : « Tout bien meuble, autre qu'un document patrimonial, qui présente un intérêt pour sa valeur archéologique, artistique, emblématique, ethnologique, historique, scientifique ou technologique, notamment une œuvre d'art, un instrument, de l'ameublement ou un artéfact⁴⁴⁷ ». Les intérêts inhérents aux routes et aux circuits touristiques officiels sélectionnés, justifiant de leur élévation au rang d'objet patrimonial, sont historique et emblématique :

- l'intérêt est, fortement, historique concernant les cas du Chemin du Roy et de la Route de la Nouvelle-France, en vertu de leurs spécificités culturelles et historiques ;
- l'intérêt est, principalement, emblématique pour le Circuit du paysan, la Route des Vins Brome-Missisquoi et la Route du Fjord ;
 - ❖ la Route du Fjord fait du Fjord du Saguenay qu'elle encercle, son attraction majeure au point d'élever le fjord comme emblème de la région,
 - ❖ la Route des Vins Brome-Missisquoi dans les Cantons-de-l'Est est l'emblème d'un certain art de vivre gastronomique à la Québécoise,
 - ❖ le Circuit du Paysan, tel que son nom l'indique, stigmatise la région de la Montérégie comme le croissant fertile du terroir.

Ces cinq routes et circuits touristiques sont en substance des patrimoines, parce qu'ils œuvrent en qualité de conserveries mémorielles. Ils font résonner à travers le temps et l'espace, des lieux, des pratiques, des personnes et des événements. Ces derniers contribuent réciproquement à l'édification des routes et des circuits touristiques, à leur histoire et à leur notoriété de jadis, mais que perpétuent aujourd'hui et demain musées, centres d'interprétation, maisons patrimoniales, ateliers et autres activités touristiques offerts à la visite. Ils sont les vecteurs des interactions inédites entre le touriste et l'environnement, ainsi que les moyens de la découverte ludique et inusitée du territoire.

(Page consultée le 28 avril 2018).

⁴⁴⁷ Légisquebec source officielle, « Loi sur le patrimoine culturel », *Publications Québec* [En ligne], <http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cs/P-9.002> (Page consultée le 28 avril 2018).

Toutefois, la notion de patrimoine ne se cantonne pas uniquement à un rapport direct avec un artefact ou à l'expérience sensuelle et intellectuelle qui découle de la rencontre avec lui. Est patrimoine, tout lieu, site, monument ou artefact permettant au visiteur de faire expérience du monde. Si, au premier abord, celui-ci voyage pour se promener, visiter, faire des rencontres et apprendre afin d'éduquer au retour, il voyage aussi pour être émerveillé et communier avec la nature et les autres. En somme, le voyage permet d'approfondir sa perception de soi-même et du monde.

En outre, « l'action de » visiter des lieux historiques ou des paysages exceptionnels de la nature, rend possible l'évasion immatérielle du visiteur, sur le fil de l'espace et du temps. Par conséquent, celui-ci devient immortel par le biais de sa mise en présence avec l'objet patrimonial. La magie de l'immortalité s'opère en lui, car happé par l'aura intemporelle du patrimoine, il peut symboliquement traverser le temps, rejoindre le passé, contempler l'Histoire, toucher l'immatériel univers du bout des doigts et laisser son invisible trace dans des lieux, qui existeront encore après lui, là où d'autres visiteurs viendront fouler une terre qu'il aura déjà foulée. Son immortalité se trouve être exacerbée au cours de ses expéditions touristiques, par le simple fait qu'il incarne lui-même un patrimoine visitant d'autres patrimoines : tout individu demeure à la fois produit et vecteur de patrimoines, c'est-à-dire un passeur de patrimoines (génétique et culturel) pour la lignée dont il est le descendant, et un créateur de patrimoines pour celle dont il sera l'ascendant.

Cependant, au-delà de l'immortalité symbolique induite par l'attraction qu'exerce le patrimoine visité sur son corps, l'individu constitue, indépendamment et virtuellement, du patrimoine universel et intemporel. « L'azote de notre ADN, le calcium de nos dents, le fer de notre sang, le carbone de nos tartes aux pommes ont été façonnés à l'intérieur des étoiles en effondrement. Nous sommes faits de poussières d'étoiles » expliquait le célèbre scientifique et astronome américain Carl Sagan, dans son émission *Cosmos*, en 1980. Tout individu est, ainsi, intrinsèquement un amas de poussière d'étoiles⁴⁴⁸, une

⁴⁴⁸ Xavier Demeersman, « Sommes-nous faits de poussières d'étoiles ? », [s. l. n. d.], *Futura Sciences* [En

somme d'atomes au sein d'un univers en constante expansion, un écho dans la mémoire, donc à la fois, un substrat matériel et immatériel. L'individu est patrimoine parce qu'il est l'univers enfermant en lui les éléments constitutifs du cosmos, devenant par le fait même une galaxie à lui seul, se fondant dans l'espace et dans le temps, « existant » pendant un temps, « étant » tout et rien, simultanément.

Pourtant, une question émerge : tout ne serait-il pas condamné à être reconnu comme patrimoine, dans la mesure où tout lieu, tout site, tout monument, tout artefact, et même tout centimètre carré de terre sur laquelle l'individu circule, contiendrait, potentiellement et symboliquement dans chacun de ses atomes, la mémoire d'un passé digne d'être découvert et transmis ? À ce titre, il convient de se questionner de manière pragmatique et concrète sur le patrimoine. N'est-il pas une illusion ? En effet, rien ne peut perdurer, excepté en écho mémoriel prédestiné à résonner, à travers les âges. Finalement, tout est voué à disparaître, puisque l'œuvre du temps finira par enterrer dans l'oubli ce qui eut l'audace de perdurer dans la mémoire.

Les définitions de la notion tendent à présenter le patrimoine davantage comme une aspiration de l'homme à l'éternité. Le patrimoine représente la manifestation de cette volonté de conserver les vestiges du passé, d'un témoin de l'Histoire et d'une incarnation de la présence humaine dans l'ailleurs (passé lointain) et l'ici (présent), à des fins de contemplation et d'éducation. Éléments remarquables des civilisations humaines, pourvues de valeurs esthétiques et didactiques, ces traces du passé sont pourtant condamnées à une disparition certaine, que l'on cherche vainement à ralentir par le biais de principes de conservation scientifique. Il y a quelque part une ambition affichée et revendiquée de l'homme d'égaliser Dieu (cette entité créatrice suprême) en sacrifiant un lieu, un site, un monument ou un artefact, au point de vouloir lui faire traverser le temps et de lui accorder une petite parcelle d'éternité à défaut d'être en mesure de perdurer soi-même en tant qu'individu.

Notre ère se conjugue avec une réciprocité des pratiques. D'une part, la patrimonialisation du tourisme valorise des activités, des services ou des routes et des circuits touristiques en les présentant comme patrimoine ou, tout au moins, affublés des qualificatifs de « patrimonial » et « culturel ». L'application de telles appellations à certaines composantes des aménagements touristiques tend à les présenter comme des productions anthropologiques authentiques. Elles sont alors auréolées d'un certain prestige que l'on souhaite voir rejaillir sur les équipements et les aménagements touristiques du territoire auxquels elles sont rattachées dans le but de séduire plusieurs types de publics et d'en conquérir de nouveaux. D'autre part, la mise en tourisme des patrimoines permet de sortir certains patrimoines de l'ombre de leur histoire pour rejoindre les salles d'exposition du musée ou le corridor des fêtes populaires. La question est toutefois de savoir pourquoi il est actuellement impossible d'imaginer un tourisme exsangue de patrimonialité. Un premier élément de réponse serait d'avancer cette idée selon laquelle le tourisme témoigne d'une volonté d'encourager les visiteurs à s'approprier leur culture et leur histoire, à une époque où on n'a jamais été autant submergé d'informations en tout genre dans une société envisagée comme réseau rhizomique et matrice des rapports humains. En contexte de modernité liquide, prédominé par un désir insatiable de consommation du monde et condamnant chacun au supplice de Tantale, l'aventure identitaire est probablement devenue la quête la plus partagée des visiteurs, en raison qu'elle apparaît comme étant la seule fenêtre possible vers une authenticité de soi et des autres. En Europe, cette démarche renoue d'ailleurs avec la tradition du voyage tel qu'il était pratiqué au XVIII^e siècle, alliant raffinement, éducation, plaisirs et rencontres.

L'animation patrimoniale et touristique du territoire s'opère par le biais des routes et des circuits touristiques qui le quadrillent en zones de découvertes originales. De ce fait, il apparaît nécessaire de survoler les qualifications (artefact et *museum*) qui leur sont attribués, afin d'appréhender l'origine de son double pouvoir attractif de contenu et de contenant ; un statut unique pour un artefact, en tant qu'il est un support de mobilités et un miroir des perceptions symboliques que s'en font les touristes, ainsi que du mythe qui l'entoure. Sur la base de cette réflexion, il sera démontré que la route et le circuit

touristiques sont des patrimoines instrumentalisés, visant à desservir d'autres patrimoines et utilisés comme mode de conquête dynamique du territoire.

2.2.6 L'élévation de la route à la dignité d'artefact

De l'anglais *artefact* et du latin *artificialia*, le mot « artéfact » ou « artefact » fut surtout utilisé par les anglophones. Aujourd'hui, il désigne tout objet fabriqué par l'homme et notamment ceux requérant des procédés techniques. « “Ce qui est réalisé par l'homme, produit artificiel”, de l'italien *artefatto*, du latin *arte* “par habileté, compétence” (ablatif d'*ars* “art” + *factum* “chose faite”, de *facere* “faire”. L'application archéologique date de 1890. *Artifactual* (aussi *artefactual*) est enregistré depuis 1950)⁴⁴⁹ ».

Le biologiste français Jacques Monod définit les artefacts comme des objets artificiels, soit au sens propre, des produits de l'art et de l'industrie : « La distinction entre objets artificiels et objets naturels paraît à chacun de nous immédiate et sans ambiguïté. Rocher, montagne, fleuve ou nuage sont des objets naturels ; un couteau, un mouchoir, une automobile, sont des objets artificiels, des artefacts⁴⁵⁰ ». Toutefois, il ne peut s'empêcher de s'interroger sur une définition aussi élémentaire, puisqu'il estime que ces jugements ne sont finalement pas immédiats ni, strictement, objectifs.

Nous savons que le couteau a été façonné par l'homme en vue d'une utilisation, d'une performance envisagée à l'avance. L'objet matérialise l'intention préexistante qui lui a donné naissance et sa forme s'explique par la performance qui en étant attendue avant même qu'elle ne s'accomplisse. Rien de tel pour le fleuve ou le rocher que nous savons ou pensons avoir été façonnés par le libre jeu de forces physiques auxquelles nous ne saurions attribuer aucun « projet⁴⁵¹ ».

Cette réflexion le conduit au « postulat de base de la méthode scientifique : à savoir que la Nature est *objective* et non *projective*. C'est donc par référence à notre propre activité, consciente et projective, c'est parce que nous sommes nous-mêmes fabricants

⁴⁴⁹ Jean-Paul Kurtz, *Dictionnaire étymologique, lexicologique et historique des anglicismes et des américanismes*, vol. 1, Paris, BoD - Books on Demand, 2013, p. 42.

⁴⁵⁰ Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité : essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Le Seuil, 1970, p. 17.

⁴⁵¹ *Ibid.*

d'artefacts, que nous jugeons du "naturel" ou de l'"artificiel" d'un objet quelconque⁴⁵²». Mais, il se rend bien compte du manque de pertinence et de rigueur d'une telle définition, quand il s'attarde à des objets naturels possédant les mêmes propriétés de répétition et de géométrie que les artefacts. De manière à illustrer son propos, il prend pour exemple une ruche d'abeilles sauvages. On y trouverait tous les critères d'une origine artificielle comme les structures géométriques simples et répétitives des rayons et des cellules constitutives. La ruche est artificielle. Elle représente le produit de l'activité des abeilles ; une activité strictement automatique et non consciemment projective. À ce titre, Jacques Monod s'interroge : « N'y a-t-il pas une contradiction flagrante à considérer comme "artificiel" le produit de l'activité automatique d'un être "naturel" ?⁴⁵³ ». Par conséquent, il se voit contraint d'affiner sa définition, comme suit :

Tout artefact est un produit de l'activité d'un être vivant qui exprime ainsi, et de façon particulièrement évidente, l'une des propriétés fondamentales qui caractérisent tous les êtres vivants sans exception : celle d'être des *objets doués d'un projet* qu'à la fois ils représentent dans leurs structures et accomplissent par leurs performances (telles que, par exemple, la création d'artefacts)⁴⁵⁴.

Alors, un artefact vient au monde par l'homme et y demeure par sa seule et unique entremise. Objet fabriqué ou transformé, il représente une réponse tangible à un besoin humain. Caractérisé par ses matériaux, sa fabrication, son origine, sa fonction et sa valeur, l'artefact est tout de même déterminé par l'intentionnalité de son utilisateur. Celui-ci fait acte de volonté en le manipulant :

Les artefacts sont donc ces objets concrets qui n'existent, en tant qu'ils sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire en réponse à la question "qu'est-ce que c'est ?", que relativement à l'intentionnalité d'êtres humains, voire non humains, qui en sont les créateurs, les fabricants, les utilisateurs ou, simplement, les observateurs. Un artefact ne vient à faire partie du mobilier de notre monde, pour nous cantonner à celui-ci, que pour autant que des hommes en font usage ou considèrent qu'on peut en faire usage comme de l'artefact d'une certaine sorte qu'il est. Un artefact est ce qu'il est en vertu de ce qu'il sert à faire ; il est, par conséquent, autre chose que la chose physique qu'il est naturellement⁴⁵⁵.

⁴⁵² *Ibid.*

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁵⁵ Gérard Lenclud, « Être un artefact », Octave Debary et Laurier Turgeon, dir., *Objet & mémoire*, Paris, Maison des Sciences de l'homme ; Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 67.

La route est donc un artefact, car elle est une voie terrestre aménagée pour la circulation des hommes et des marchandises. Territoire de la collectivité, elle est un objet construit intentionnellement de la main de l'homme afin de répondre à ses exigences de mobilités et de vitesse. Elle représente une réponse tangible à un besoin élémentaire de pratiquer l'espace et de perpétuer le mouvement en vue de rejoindre les pôles essentiels de sa réalité spatiale, soit les différents lieux qui habitent sa vie : travail, loisirs, espace de vie privée, etc. Néanmoins, elle est bien plus encore.

En effet, dès la mise en place, en 1956, d'un réseau routier de plus de 66 000 km en Amérique du Nord, la route est devenue le symbole d'une révolution culturelle, entamée par la *Beat Generation* (instituée en 1948 par l'écrivain Jack Kerouac, puis soutenue par le romancier William Burroughs et le poète Allen Ginsberg). Ce mouvement littéraire et artistique ébranla fortement la société américaine avec son mode de vie alternatif et sa célébration d'une sexualité libérée, à tel point qu'il inspira directement les mouvements de mai 1968, l'opposition à la guerre du Vietnam ou les hippies de Berkeley et de Woodstock. Le mouvement *Beat Generation* contribua également à enrichir le mythe américain de la liberté absolue, matérialisée par l'infinité des paysages s'étendant à perte de vue au-delà de l'horizon, par le biais d'ouvrages tels que *Sur la route* de Jack Kerouac. Ainsi, Sal Paradise, alter ego de l'écrivain et héros du roman exprime sans retenue son affection pour la route : « Nos bagages cabossés étaient de nouveau empilés sur le trottoir ; nous avions encore bien du chemin à faire. Mais qu'importait, la route, c'est la vie⁴⁵⁶ ». De même, son compagnon de route, Dean Moriarty, inspiré de l'écrivain et poète Neal Cassady, s'exclame : « Oui ! Toi et moi, Sal, on savourerait le monde entier avec une voiture comme ça, parce que, mon pote, la route doit en fin de compte mener dans le monde entier. Il n'y a pas un coin où elle ne puisse aller, hein ?⁴⁵⁷ ». La *Beat Generation* témoigne d'un attachement profond aux grands espaces, à la nature et aux spiritualités chamaniques dans lesquelles l'homme ferait partie intégrante du cosmos. Elle a accompagné, consolidé et répandu le mythe de la route et son état d'esprit libertaire, au point d'imprégner la culture collective universelle, de génération en génération.

⁴⁵⁶ Jack Kerouac, *Sur la route*, Paris, Gallimard, 2007 (1960), p. 300.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 326.

De ce fait, la route est devenue un fantasme de liberté crue et primitive, une icône de domestication du *wilderness* par l'homme, résonant comme une promesse d'aventures sur des terres isolées et sauvages. La route est un pur projet d'évasion, une conquête de l'ailleurs, un dépaysement de soi et des autres. Elle incarne le produit de l'activité, projective, consciente et évidente, de création de passerelles entre plusieurs mondes (d'autres cultures, d'autres sociétés humaines, d'autres territoires, d'autres zones de transit, d'autres mobilités, etc.), par la main de l'homme. Celui-ci exprime ainsi sa capacité fondamentale à élaborer un projet qu'il est en mesure de représenter dans ses structures et d'accomplir par ses performances.

Fabriquée ou transformée par l'homme, l'artefact se caractérise par l'intentionnalité de l'usager qui fait acte de volonté en l'utilisant. En ce sens, la route se révèle être un artefact. Elle apparaît même comme étant l'artefact le plus remarquable de la création humaine : elle appelle à une pluralité des modes d'appropriation de sa pratique, qui s'accomplit par la multiplication, la superposition, la singularisation, la personnalisation du produit, initialement conçu pour la série industrielle, en favorisant certains critères. Ceux-ci concernent la praticabilité, la banalité et la régularité morphologique de l'objet individuel. Néanmoins, les concepteurs cherchent à varier l'aspect des routes à travers l'architecture, les matériaux, l'intégration et l'harmonie avec l'environnement. Ces efforts constituent quelques-uns des moyens utilisés afin d'élever la route à la dignité d'artefact. L'articulation principale, entre la valeur symbolique de l'artefact, la série (les routes) et le touriste demeure ses statuts d'objet fantasmé et de mythe libertaire. Ces rapports complexes font de la route un objet de série individué, doté d'une valeur symbolique supérieure et d'un esthétisme fonctionnel.

L'esthétisme fonctionnel de la route amène à établir une analogie avec l'œuvre d'art particulière qu'est le *ready-made*. En 1914, à Paris, Marcel Duchamp, peintre, plasticien et homme de lettres français achète un porte-bouteilles, qu'il signe. Cet objet est généralement considéré comme le premier véritable *ready-made*. Dans le domaine de l'art, le terme anglais *ready-made* est utilisé pour la première fois par Marcel Duchamp,

en janvier 1916⁴⁵⁸, lors de son premier séjour à New York. Il sert à désigner certaines de ses œuvres, réalisées depuis 1913. Cette année-là, Duchamp fixe, sur un tabouret de cuisine, une roue de bicyclette (sans le pneu). Cet assemblage s'intitule : *Roue de bicyclette*. En même temps, dans ses notes, il exprimait ses doutes envers l'exercice de l'art, au sens habituel du terme : « Peut-on faire des œuvres qui ne soient pas “d'art” ?⁴⁵⁹ ». Par ailleurs, André Breton, poète et écrivain français, principal animateur et théoricien du surréalisme est le premier à proposer une définition du *ready-made*. En 1928, dans *Crise de l'objet*, il le définit, ainsi : « Action de le [l'objet] détourner de ses fins en lui accolant un nouveau nom et en le signant, qui entraîne la requalification par le choix (“ready made” de Marcel Duchamp)⁴⁶⁰ ». Une décennie plus tard, il réitère dans son *Dictionnaire abrégé du Surréalisme* : « Objet usuel promu à la dignité d'objet d'art par le simple choix de l'artiste⁴⁶¹ ». Marcel Duchamp a insisté sur l'impossibilité, pour lui, de donner une définition du *ready-made*. On peut trouver, dans un entretien de 1961, sa déclaration suivante : « Un *ready-made* est une œuvre sans artiste pour la réaliser⁴⁶² ». Cette idée du *ready-made* constitue la principale contribution de Marcel Duchamp à l'art du XX^e siècle.

Autrement dit, un *ready-made* désigne tout artefact requalifié d'œuvre d'art par la seule volonté de l'artiste. Par conséquent, la roue serait un objet manufacturé élevé à la dignité d'artefact, par les équipes de concepteurs et de bâtisseurs chargées de sa réalisation. Ceux-ci parviennent à décliner une infinie variété du même produit. L'aspect,

⁴⁵⁸ Marcel Duchamp écrit : « Ici, à NY, j'ai acheté des objets dans le même goût [que le porte-bouteilles] et je les traite comme des “readymades”, tu sais assez d'anglais pour comprendre le sens de “tout fait” que je donne à ces objets. Je les signe et leur donne une inscription en anglais » dans Lettre du 15 janvier 1916 à sa sœur Suzanne, dans Francis Naumann, éd., *Affectionately, Marcel : The selected correspondence of Marcel Duchamp*, Ludion Press, Ghent-Amsterdam, 2000, p. 43-44 (original en français et traduction en anglais).

⁴⁵⁹ Marcel Duchamp, *Duchamp du signe : écrits de Marcel Duchamp réunis et présentés par Michel Sanouillet*, Paris, Flammarion, 1994, p. 105.

⁴⁶⁰ André Breton, « Crise de l'objet », André Breton, dir., *Le surréalisme et la peinture*, Paris, Folio, 1965 (1928), p. 359.

⁴⁶¹ André Breton, « Ready Made », André Breton et Paul Éluard, dir., *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, Paris, José Corti, 1991 (1938), cité dans Marcel Duchamp, *Duchamp du signe...*, p. 55, note 3.

⁴⁶² Entretien avec Richard Hamilton, enregistré le 27 septembre 1961 pour l'émission « Monitor » à la BBC, diffusée le 17 juin 1962. Corinne Diserens, Richard Hamilton, Gesine Tosin, dir., *Le Grand Déchiffreur : Richard Hamilton sur Marcel Duchamp : une sélection d'écrits, d'entretiens et de lettres*, traduction de l'anglais de Jeanne Bouniort, Zurich, JRP Ringier ; Paris, La maison rouge, 2009, p. 122.

l'architecture, les matériaux, l'intégration et l'harmonie avec l'environnement spécifique qui l'accueille, le rendu visuel du tracé dans le panorama sont autant de paramètres qui garantissent l'originalité, l'esthétique et l'unicité de chaque route. En ce sens, la route est artefact et ouvrage d'art, voire une sous-œuvre dans la lignée du *ready-made*, c'est-à-dire un produit individué et une œuvre d'art en tant que création esthétique résultant de l'ensemble des actions accomplies par quelqu'un qui ne soit pas un artiste appelé à la réaliser, selon la définition de Marcel Duchamp.

En outre, lorsque la route comporte un contexte historique particulier, à l'exemple du Chemin du Roy et de la Route de la Nouvelle-France, elle est surchargée, pour ainsi dire, de patrimoines, au point d'en devenir un, elle-même. Elle se trouve être porteuse de significations symboliques et se voit affublée d'un devoir de mémoire. Elle accède, ainsi, au statut de patrimoine, car le patrimoine désigne un ensemble d'éléments matériels et immatériels, d'ordre culturel, chargés de significations multiples, à dimension collective et transmis de génération en génération. Le Chemin du Roy et la Route de la Nouvelle-France constituent du patrimoine immatériel. Lieux de mémoires, ils font résonner à travers le temps, des lieux, des pratiques, des traditions, des savoir-faire, des personnes et des événements passés significatifs du cours de l'histoire. Ensuite, le Chemin du Roy et la Route de la Nouvelle-France matérialisent l'immatériel : ils incarnent l'histoire des régions de la Montérégie, la Mauricie, la région de Québec, donc par extension, de la Nouvelle-France, du XVI^e au XVIII^e siècle, par le biais d'activités touristiques et culturelles, ayant cours dans différents lieux patrimoniaux, le long de leur itinéraire. Actuellement, les tracés des deux routes sont absorbés dans leur parcours officiel respectif. Toutefois, certains tronçons du Chemin du Roy demeurent intacts et sont rendus à la lumière de la curiosité touristique, grâce à leurs localisations répertoriées par l'historien et géographe Christian Morissonneau, dans son article « Le Chemin du Roy, entre Québec et Montréal⁴⁶³ ».

⁴⁶³ Christian Morissonneau, « Le Chemin du Roy, entre Québec et Montréal », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique Française* [En ligne], http://www.ameriquedfrancaise.org/fr/article-522/Le_chemin_du_Roy_entre_Quebec_et_Montreal.html#.W49Ci_ZFzIX (Page consultée le 4 septembre 2018).

En évoluant entre matériel et immatériel, le Chemin du Roy et la Route de la Nouvelle-France s'inscrivent dans une perspective de pérennisation de l'histoire et des patrimoines. La patrimonialisation de ces routes élevées à la dignité d'artefact produit des mécanismes de reconnaissance, de transmission et de construction identitaire qui s'opèrent en chaque visiteur. Ces mécanismes sont également observés dans le cas des routes et des circuits touristiques pouvant accéder au rang de *museum*, car les patrimoines présentés, à l'image des *musealia*, racontent une histoire. Ceux-ci octroient un sens et élaborent un langage, sur l'ensemble du parcours. La Route du Fjord, la Route des Vins Brome-Missisquoi et le Circuit du Paysan sont autant d'exemples de routes et de circuits touristiques faisant office d'écrits aux patrimoines d'une région et de support à la narration de son histoire.

2.2.7 La route comme *museum*⁴⁶⁴

Étymologiquement, le mot « musée » vient du grec *museion*, qui signifie « temple et lieu consacré aux Muses ». Selon la mythologie grecque, ces divinités des arts sont les neuf filles de Zeus et de Mnémosyne. À ce titre, le *museion* réfère au premier musée construit à Alexandrie, aux alentours de 306 av. J.-C.⁴⁶⁵. Le *Mouseion* d'Alexandrie fut érigé par Ptolémée 1^{er} Sôter, fondateur de la dynastie grecque des Lagides, en Égypte. Du grec *Μουσείον*, « temple des Muses » ou « musée », le *Mouseion* fut l'un des plus importants centres intellectuels du monde hellénistique (323 av. J.-C. à 146 av. J.-C.). Il accueillit la première collection d'œuvres d'art. L'endroit comprenait une grande salle de colloque, des portiques et un cénacle pour les repas. Il faisait office de sanctuaire et de foyer de recherches intellectuelles. Ainsi, il servait de lieu de réunion d'un collège

⁴⁶⁴ L'essentiel de l'information relative à l'historique de l'institution « musée », de son origine à nos jours, est issu de l'article suivant : Encyclopédie Libre Wikipédia, « Musée », *Wikipédia* [En ligne], <https://fr.wikipedia.org/wiki/Musée> (Page consultée le 8 septembre 2018). Afin de creuser la question, on pourra se référer à la bibliographie de l'article sus-nommé, certes plutôt classique mais comportant des ouvrages de référence en la matière tel que Roland Schaer, *L'invention des musées*, Paris, Gallimard-Réunion des Musées Nationaux, 1993. De plus, il convient de mentionner l'article très complet et érudit du muséologue belge François Mairesse : François Mairesse, « Musée », André Desvallées et François Mairesse, dir., *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 271-320.

⁴⁶⁵ André Desvallées et François Mairesse, dir., *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 274. Ils citent Marie-Cécile Bruwier M.-C., « Le Mouseion d'Alexandrie, conservatoire du savoir universel à l'époque hellénistique », François Mairesse et al., *L'extraordinaire jardin de la mémoire*, Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2004, t. musée, p. 51-67.

d'érudits (philosophes, philologues⁴⁶⁶, mathématiciens, astronomes, géographes, poètes, etc.). Ceux-ci venaient étudier dans la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie, déambulaient dans les jardins botaniques et zoologiques, travaillaient dans l'observatoire astronomique ou dans le laboratoire d'anatomie. Ils y observaient la nature et les textes, jusqu'à l'incendie de la bibliothèque. Ce tragique événement entraîna la disparition du monument *Mouseion* et mit fin aux pratiques d'études qui s'y déroulaient.

MUSÉE, lieu de la ville d'Alexandrie en Égypte, où l'on entretenait, aux dépens du public, un certain nombre de gens de lettres distingués par leur mérite, comme l'on entretenait à Athènes dans le prytanée des personnes qui avaient rendu des services importants à la république. Le nom des muses, déesses et protectrices des beaux-arts était incontestablement la source de celui du musée.

[...] Le mot de musée a reçu depuis un sens plus étendu et on l'applique aujourd'hui à tout endroit où sont renfermées les choses qui ont un rapport immédiat aux arts et aux muses⁴⁶⁷.

Pendant l'ère de la Renaissance italienne, le musée conserva cette idée de lieux habités par les Muses. Néanmoins, ce ne fut qu'à partir de la seconde moitié du XV^e siècle que sa signification se précisa. À l'époque, on redécouvrait l'Antiquité à travers les textes de philosophes grecs et romains, comme Platon et Aristote, tandis que des vestiges matériels (restes de colonnes, des statues, des vases, des monnaies, des fragments gravés, etc.) de ce passé révolu étaient mis à jour, dans les sous-sols italiens, avant d'être collectionnés. À ce sujet, la pratique des collections n'apparut pas à la Renaissance, mais un peu plus tardivement.

« Les trésors » des temples anciens et des églises médiévales, ceux qui réunissent des princes à titre de réserves de matières précieuses, préfigurent le collectionnisme moderne. Mais celui-ci se développe véritablement du XV^e siècle

⁴⁶⁶ La philologie est une : « Discipline qui vise à rechercher, à conserver et à interpréter les documents, généralement écrits et le plus souvent littéraires, rédigés dans une langue donnée, et dont la tâche essentielle est d'établir une édition critique du texte » dans Portail lexical du CNRTL, « Philologie », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/philologie> (Page consultée le 8 octobre 2019).

⁴⁶⁷ Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, *L'encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1751-1765. Version électronique : University of Chicago, Department of Romance Languages & Literatures, *Encyclopédie Project*, vol. 10, 1998, p. 894, *American and French Research on the Treasury of the French Language* [En ligne], <http://artlslrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.9:2329.encyclopedia0513.8842577> (Page consultée le 8 septembre 2018).

au XVIII^e siècle à travers l'Europe, touchant aussi bien prélats, courtisans, médecins, juristes, savants, artistes, princes ou monarques⁴⁶⁸.

Les humanistes étaient prioritairement en quête de vestiges de l'Antiquité romaine. Objets d'un véritable culte, ces traces matérielles laissées par la Rome classique prirent alors une immense valeur. Dès lors, naquit le souci de leur conservation. Parallèlement, les fouilles, les relevés topographiques et les entreprises archéologiques se multipliaient. En 1462, le pape Pie II interdit la réutilisation de matériaux tirés des monuments anciens à destination de constructions neuves ; une pratique courante jusque-là. Les érudits étudiaient les manuscrits et redécouvraient les auteurs de l'Antiquité, tout en collectionnant ce qu'on appelle les « petites antiquités » : inscriptions, objets usuels ou précieux, fragments de sculpture et, surtout, médailles et pierres gravées. Selon les humanistes, ces objets sont à considérer comme des illustrations originales des textes. En effet, ils donnent figure aux personnages, aux décors ou aux événements qu'évoquent les manuscrits⁴⁶⁹.

Ce souci de restitution historique animait des hommes, tels que les papes, notamment Sixte IV. Ceux-ci initièrent les collections des musées du Capitole, en 1471. Ensuite, les humanistes, des princes tels que Cosme l'Ancien des Médicis, les familles Borghèse et Farnèse, tous épris de culture et d'histoire, s'intéressaient au phénomène de la collection, tant pour assouvir leur curiosité du passé que pour auréoler leur nom de prestige dans la postérité. Les princes italiens furent les premiers à envisager l'idée d'une collection réunissant, à la fois, des tableaux et des sculptures, exposée aux regards de leurs invités privés (des voyageurs et des artistes), à l'intérieur des cours et des jardins, puis dans les galeries (large couloir reliant un bâtiment à un autre) ; préfigurant ainsi le concept de musée des arts. Peu à peu, de nombreuses collections de médailles et d'objets antiques étaient créées partout en Italie, auxquelles on ajoutait des portraits d'hommes illustres de son époque.

⁴⁶⁸ Schaer, *L'invention des musées*, p. 14-15.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 15-16.

À ce propos, il faut citer l'exemple de l'historien humaniste Paolo Giovio, médecin de formation, ecclésiastique de profession et courtisan de vocation, qui entama dans les années 1520, une collection de portraits peints ; les uns originaux et les autres copiés à partir de médailles, de bustes ou d'autres documents. Sa collection rassemblait 400 pièces, classées par Giovio en quatre catégories : les philosophes et les hommes de lettres morts, les savants et les lettrés vivants, les artistes, enfin les prélats, les souverains et les hommes d'armes. De 1537 à 1543, Paolo Giovio fit construire à Borgo-Vico, à côté de Côme, sa ville natale, en Lombardie, une maison spécifiquement destinée à abriter l'ensemble de ses collections, composées d'antiquités et de médailles. Sa passion de l'antique l'amena à consacrer différentes salles à des divinités romaines. L'une d'elles, dédiée aux Muses et à Apollon, était appelée Musée, car ce nom était déjà utilisé par les humanistes en souvenir d'Alexandrie, afin de désigner un lieu consacré à l'étude et aux discussions savantes⁴⁷⁰.

Par la suite, toute l'Europe vit fleurir, en parallèle de l'institution « musée », une autre forme de collection : le cabinet de curiosités. « Le modèle en est donné, dans la seconde moitié du XV^e siècle, par les princes de l'époque maniériste, François 1^{er} de Médicis à Florence, l'archiduc Ferdinand dans son château d'Ambras au Tyrol, l'empereur Rodolphe II à Prague, Albert duc de Bavière...⁴⁷¹ ». La multiplication des voyages d'exploration, du milieu du XVI^e siècle au XVIII^e siècle, permit de récupérer des objets de partout dans le monde ; ce qui alimenta les collections d'histoire naturelle. Des objets collectionnés avec un certain goût pour l'hétéroclite et l'inédit y étaient entreposés et exposés. On y trouvait des médailles, des antiquités, des œuvres d'art ainsi que des objets d'histoire naturelle tels que des animaux empaillés, des insectes séchés, des coquillages, des squelettes, des carapaces, des herbiers et même des fossiles. Il y avait également de nouveaux types d'objets :

[...] Curiosités naturelles, ou artificielles, raretés exotiques. Fossiles coraux, « pétrifications », fleurs ou fruits venus des mondes lointains, animaux monstrueux ou fabuleux, objets virtuoses d'orfèvrerie ou de joaillerie, pièces ethnographiques ramenées par les voyageurs, toutes les bizarreries de la création

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 21.

sont réunies, pour que le collectionneur ait à portée du regard ce qui vient des confins du monde connu, et à quoi il attribue souvent des pouvoirs magiques⁴⁷².

Dès la fin XVII^e siècle, les collections s'organisèrent progressivement par spécialités et s'ouvrirent totalement aux publics comme le fit en premier le Cabinet d'Amerbach, à Bâle en Suisse, en 1671.

À partir du XVIII^e siècle et surtout au début du XIX^e siècle, l'accessibilité publique des collections privées se multiplia dans toute l'Europe. À Rome, les Musées du Capitole ouvrirent leurs portes, en 1734. À Londres, le *British Museum* ouvrit en 1759. À Florence, la Galerie des Offices ouvrit en 1765. En 1826, l'*Alte Pinakothek* de Munich et le Musée de Genève s'ouvrirent au public ; comme le firent, plus tard, la Glyptothèque de Munich et l'*Altes Museum* de Berlin, en 1830. Ces quatre musées ont la particularité de figurer parmi les premiers à être installés dans un bâtiment spécialement conçu pour cet usage.

Puis, le XIX^e siècle vit naître un retour de flamme pour les vestiges de l'Antiquité grecque et surtout égyptienne. « À l'aube du XIX^e siècle, qui est sans conteste l'âge d'or des musées, la sculpture antique représente la valeur suprême. Autour des œuvres rapportées de Grèce ou d'Égypte, témoins des origines et modèles pour les artistes, s'institue une véritable "religion de l'art", dont les musées deviennent les temples⁴⁷³ ». En 1798, accompagné de 160 savants (astronomes, naturalistes, mathématiciens, chimistes, peintres, dessinateurs ou architectes), le jeune Napoléon Bonaparte se rendit en Égypte à l'occasion d'une expédition sans précédent. L'objectif était d'explorer le pays et de collecter des informations, afin de mieux connaître l'histoire, la nature et les coutumes du pays. Le produit des fouilles égyptiennes grossit les collections des musées d'Égypte, d'Italie, de France et d'Angleterre. Il aboutit notamment à la création du Musée égyptien du Louvre, en 1826, du Musée égyptologique de Turin, en 1824, et du Musée égyptien du Caire, en 1863. Cependant, cette passion pour l'archéologie orientale n'empêcha pas de

⁴⁷² *Ibid.*, p. 21-22.

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 75.

s'intéresser à l'histoire de son propre pays, puisque de nombreux musées naquirent du fruit des recherches locales effectuées par des sociétés savantes. Ce fut le cas de nombreuses villes de France, telles que Caen, en 1824. On y trouve des éléments d'architecture, des objets religieux, des statues, des pièces de monnaie, etc., en somme, toute trouvaille du passé local, ensuite étudiée et conservée. Parallèlement à ce goût du passé que l'on cultive, l'art n'est point oublié. En effet, le musée d'art sert de lieu de formation pour les artistes et les étudiants : c'est le cas des grands musées et plus particulièrement du Musée du Louvre. Dans la seconde moitié du siècle, les grandes expositions attirent un grand nombre de public. Naissent alors les écoles des beaux-arts, les expositions universelles et les musées d'art appliqué.

Au XX^e siècle, on décide de moderniser l'institution « musée », accusée d'être trop conservatrice et d'ignorer l'évolution artistique de son époque, exception faite du musée du Luxembourg, ouvert en 1818, premier musée consacré aux artistes vivants. On aboutit ainsi à la conception de la nouvelle appellation de « musée d'art moderne ». Le premier musée d'art moderne est créé, en 1919, à Grenoble. Bénéficiant de dons d'artistes vivants encore méconnus comme Matisse, Monet ou Picasso et de collectionneurs, dont Marcel Sembat, qui lui léguaient les œuvres de leurs collections, le musée de Grenoble devint très rapidement une référence en France. Il fit des émules à Paris : Auguste Renoir imposa un legs de ses œuvres de son vivant, en échange de la création, en 1919, du musée Rodin dédié à son œuvre ; Claude Monet offrit le cycle des *Nymphéas*, en 1918, à l'État français qui l'installa dans les salles de l'Orangerie du jardin des Tuileries, en 1927. À la même époque, New York accueille une série d'expositions consacrées à des artistes modernes tels que Cézanne, Van Gogh, Gauguin et Seurat. En 1929, le MoMa, *Museum of Modern Art*, ouvre ses portes. Il s'agit du premier musée permanent dédié aux grands maîtres européens et américains de l'art moderne. En France, il faut attendre les années 1940 pour voir naître un nouveau genre de musées consacrés à ce type d'art. On parle ici du Palais de Tokyo, du Musée national d'art moderne et du Musée d'art moderne de la ville de Paris.

Dès 1975, on observe une série impressionnante de constructions, d'extensions et de rénovations des musées des métropoles et des villes moyennes du monde entier, mobilisant les stars de l'architecture contemporaine. L'un des exemples les plus probants de construction muséale demeure la gigantesque structure métallique du Centre Georges-Pompidou imaginée par Renzo Piano et Richard Rogers, inaugurée à Paris, en 1977. Dans la même classification, on peut mentionner la Cité des sciences et de l'industrie de Paris, construite dans le milieu des années 1980. Cette décennie est marquée par des projets de rénovation d'anciens monuments transformés en musées ou de réhabilitation de musées construits au XIX^e siècle. Le premier cas s'applique au Musée Picasso, ouvert en 1985, installé dans un hôtel particulier du XVII^e siècle du quartier parisien du Marais et au Musée d'Orsay, inauguré dans l'enceinte de l'ancienne gare d'Orsay, construite en 1900. Le second cas concerne de multiples exemples en province, mais la réhabilitation la plus marquante demeure celle de la Grande galerie de l'évolution du Muséum national d'histoire naturelle, ouverte au public en 1994.

Ailleurs, l'innovation architecturale s'accélère. Le tissu urbain devient la toile de fond de projets architecturaux de plus en plus audacieux et originaux, en matière de constructions, de rénovations et de réhabilitations d'institutions muséales. En effet, les musées s'organisent en véritables centres culturels. Ainsi, ils se dotent d'espaces d'expositions permanentes ou temporaires. Ils accueillent également des équipements variés comme des centres de recherches, de documentation ou de restauration d'œuvres. Parfois, ils installent des bibliothèques publiques, des auditoriums, des salles audiovisuelles, des ateliers pédagogiques, des services commerciaux, des librairies, des boutiques, des cafés, des restaurants et, enfin, des zones d'accueil, d'information et d'orientation des visiteurs. Le but est d'offrir suffisamment d'activités diverses pour attirer et combler le plus grand nombre de publics. Cette logique commerciale basée sur l'exigence de rentabilité est poussée à son paroxysme par le Musée du Louvre, qui va même jusqu'à exploiter sa marque dans les pays prospères du Golfe persique et aux États-Unis.

L'histoire du musée dans sa globalité, de ses origines à nos jours, démontre qu'il n'a eu de cesse d'enchâsser les produits de la nature et de l'homme, dans une tentative de ré-enchantement du monde par le biais de la collection, dont le rôle principal est d'établir des liens entre le visible et l'invisible, entre la matérialité des objets et l'immatérialité des fonctions, pratiques, cultures et lieux qu'ils évoquent. Le ré-enchantement du monde passe par une tentative d'ordonnancement et de classification universelle « de tout dans un tout total et totalisant⁴⁷⁴ ».

Il y a une volonté de puissance alliée à un sentiment d'ordre et de complétion qui motive l'homme à claquemurer, sous forme de série, un ensemble de choses de la nature et d'artefacts issu de son action sur son environnement. Elle le pousse à accumuler, organiser, classer et exposer des *musealia*⁴⁷⁵, ces objets de musée ou ce qu'on appelle communément des expôts⁴⁷⁶, ces « vraies choses » exposées. Quant à l'impact de

⁴⁷⁴ Philippe Dubé, « Le musée dans ses états gazeux, vu sous l'angle de deux concepts : muséalité et communalité », *Sociétés, Revue des Sciences humaines et Sociales*, vol. 114, n° 4 (Avril 2011), p. 79-93. Cairn.info [En ligne], <https://www.cairn.info/revue-societes-2011-4-page-79.html> (Page consultée le 24 août 2018).

⁴⁷⁵ *Musealia*, objet de musée, est « construit sur un modèle latin : *musealia* constituant alors un pluriel neutre, des *musealia* » dans Desvallées et Mairesse, dir., *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, p. 385. *Musealia* couvre des choses issues de la nature ainsi que des œuvres d'art et des artefacts, soit des objets provenant de l'industrie de l'homme. Il peut aussi bien s'agir d'*objets collectés et conservés* par le musée, que d'*outils de présentation* fabriqués pour le musée comme des vitrines, des interactifs et des étiquettes : [Autre], « Termes muséologiques de base », *Publics et Musées*, vol. 14, n° 1 (1998), p. 169, *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_1998_num_14_1_1128 (Page consultée le 8 septembre 2018). Les *musealia* sont « des êtres de langage (ils sont définis, reconnus comme dignes d'être conservés et présentés) et des supports de pratiques sociales (ils sont collectés, catalogués, exposés, etc.). C'est pourquoi la décision qui énonce leur nouveau statut possède toujours un caractère d'acte public (une décision d'entrée au musée qui ne serait pas publiée et qui serait le fait de la décision d'un homme agissant en son nom propre n'a guère de sens) » dans Jean Davallon, « Le musée est-il vraiment un média ? », *Publics et musées*, vol. 2, n° 1 (1992), p. 104, *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_1992_num_2_1_1017 (Page consultée le 8 septembre 2018).

⁴⁷⁶ Un expôt est : « tout ce qui est ou peut être exposé, sans distinction de nature, qu'il s'agisse d'original ou de reproduction, d'objet à deux ou à trois dimensions, d'objet d'art ou d'objet utilitaire, de statue, de peinture, de gravure, d'outil, de machine, de modèle, de photo ... » dans André Desvallées, « Les galeries du musée national des Arts et Traditions populaires : leçons d'une expérience muséologique », *Musées et Collections publiques de France*, n° 134 (1976), p. 5-37. Les expôts sont désignés comme étant des « choses réelles » ou de « vraies choses » par le muséologue canadien Duncan Cameron. Ils sont « les objets que l'exposition présente pour ce qu'ils sont et non comme l'image (le substitut, le symbole) de quelque chose d'autre. La distinction entre "choses réelles" et autres expôts est cependant difficile à établir de façon nette. C'est moins la nature de l'objet que le rôle qui lui est assigné dans l'exposition qui compte » dans Duncan Cameron, « A View Point : The Museum as a Communication System and Implications for Museums Education », *Curator*, vol. 11, n° 1 (1968), p. 33-40.

l'institution « musée » sur ses objets exposés et sur le visiteur, l'intellectuel français André Malraux l'exprime en ces termes :

Le rôle des musées dans notre relation avec les œuvres d'art est si grand, que nous avons peine à penser qu'il n'en existe pas, qu'il n'en exista jamais, là où la civilisation de l'Europe moderne est ou fut inconnue ; et qu'il en existe chez nous depuis moins de deux siècles. Le XIX^e siècle a vécu d'eux ; nous en vivons encore, et oublions qu'ils ont imposé au spectateur une relation toute nouvelle avec l'œuvre d'art. Ils ont contribué à délivrer de leur fonction les œuvres d'art qu'ils réunissaient ; à métamorphoser en tableaux, jusqu'aux portraits⁴⁷⁷.

Cette citation est l'introduction à une réflexion sur le musée. Il y explique que le portrait exposé dans un musée cesse d'être le portrait de quelqu'un. Jusqu'au XIX^e siècle, toutes les œuvres d'art étaient l'image de quelque chose qui existait ou pas, avant d'être des œuvres d'art, excepté pour le peintre dont la peinture demeurait une peinture, mais également une poésie. Le musée supprime les modèles des portraits et arrache la fonction des œuvres. Ainsi, il n'y a plus de saints, de Christ, d'objets de vénération, d'imagination ou de décor. Seules persistent « des images des choses, différentes des choses mêmes, et tirant de cette différence spécifique leur raison d'être⁴⁷⁸ ». Le musée est une confrontation de métamorphoses et un concert de mélodies contradictoires. Il exprime l'intellectualisation de notre relation à l'art. Cette confrontation de métamorphoses est une prise de conscience de la quête de l'art comme recreation de l'univers. L'homme recrée le monde, face à Dieu, et conquiert, par l'art, le sens de sa vie contre l'oubli et la mort. Après tout, le musée est un des lieux qui donnent la plus haute idée de l'homme⁴⁷⁹.

Ces idées sont reprises dans les statuts de l'International Council of Museums (ICOM), adoptés lors de la 22^e assemblée générale, à Vienne, en Autriche, le 24 août 2007. L'objectif était d'élaborer une définition universaliste du musée :

Le musée est une institution permanente sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation⁴⁸⁰.

⁴⁷⁷ André Malraux, *Le musée imaginaire*, Paris, Gallimard, 1965 (1947), p. 11-12.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 12-13.

⁴⁸⁰ ICOM, « Définition du musée », ICOM [En ligne], <http://icom.museum/fr/activités/normes-et-lignes->

Il s'agit de la définition officielle la plus universellement reconnue du musée et pratiquement inchangée depuis 1974, bien qu'un certain nombre de précisions y ont été ajoutées au cours du temps. Elle apparaît sur le site internet de l'ICOM lorsqu'une recherche sur la définition de « musée » est lancée. Régulièrement, le Conseil cherche à la mettre à jour. Ainsi, dans la logique de cette aspiration à la nouveauté, l'adoption d'une définition réinventée du musée devait être votée par ses membres lors de l'assemblée générale extraordinaire de l'ICOM, le 7 septembre 2019, à Kyoto, au Japon :

Les musées sont des lieux de démocratisation inclusifs et polyphoniques, dédiés au dialogue critique sur les passés et les futurs. Reconnaisant et abordant les conflits et les défis du présent, ils sont les dépositaires d'artefacts et de spécimens pour la société. Ils sauvegardent des mémoires diverses pour les générations futures et garantissent l'égalité des droits et l'égalité d'accès au patrimoine pour tous les peuples.

Les musées n'ont pas de but lucratif. Ils sont participatifs et transparents, et travaillent en collaboration active avec et pour diverses communautés afin de collecter, préserver, étudier, interpréter, exposer, et améliorer les compréhensions du monde, dans le but de contribuer à la dignité humaine et à la justice sociale, à l'égalité mondiale et au bien-être planétaire⁴⁸¹.

Finalement, le débat aboutit à l'ajournement de la votation, pour au moins un an. Pourtant, il convient de retenir que cette nouvelle définition devait permettre aux institutions de s'adapter aux nouvelles réalités du musée postmoderne, ou si je puis l'exprimer ainsi, « des » musées postmodernes, tant le « musée » endosse de multiples formes. D'ailleurs, l'ICOM reconnaît, parmi ses membres, un nombre croissant d'institutions spécifiques : centres de science, galeries d'art à but non lucratif, centres culturels traitant de patrimoines matériels et immatériels, etc. De ce fait, en 2003, le Conseil exécutif de l'ICOM décide de modifier radicalement la définition du musée. Il mandate Gary Edson pour l'animation d'un débat autour d'une nouvelle définition du musée avec les membres, via le forum de discussion ICOM-L⁴⁸². « Entre les mois de juin 2003 et août 2004, plus de 150 contributions sont échangées par 71 intervenants,

[directrices/definition-du-musee/](#) (Page consultée le 21 octobre 2019).

⁴⁸¹ *Ibid.*

⁴⁸² Desvallées et Mairesse, dir., *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, p. 308.

conduisant à une série de formulations particulièrement révélatrices des enjeux sous-jacents à la définition actuelle du musée⁴⁸³ ».

La définition de Giovanni Pinna retient l'attention. Il « propose de voir dans la notion de lieu de mémoire, référence rhétorique et immatérielle popularisée par l'ouvrage de Pierre Nora, le socle commun unissant toutes les institutions muséales⁴⁸⁴ », afin de définir le musée comme suit : « Les musées sont des lieux de mémoire, de connaissance et de création d'identité qui s'accomplissent à travers la collection, la préservation et la transmission du patrimoine culturel des communautés⁴⁸⁵ ». Cette définition englobe de nouveaux aspects du musée, c'est-à-dire la dimension mémorielle et l'aspect identitaire des patrimoines, mis en présence du visiteur par l'exposition. Aujourd'hui, considérées comme inaliénables à une traversée muséale, mémoire et identité le sont également dans le contexte des routes et des circuits touristiques, car route et tourisme s'interpénètrent l'un l'autre, faisant vibrer l'histoire, la culture et les patrimoines de la région cible de la visite.

Dans cet ordre d'idées, les routes et les circuits touristiques pourraient-ils être élevés à la dignité de musée ? Ceux-ci présentent au visiteur leurs attractions et leurs autres sites d'intérêt touristique, comme autant de micro-patrimoines gorgés de la culture et de l'histoire d'une région, dignes d'être étudiés, exposés, préservés et transmis perpétuellement aux générations futures, sur le mode de la récréation, du divertissement et du loisir. Généralement, le musée fige les expôts. À l'origine, le musée est un lieu de dépôts avant de devenir un lieu d'expôts, au sein duquel l'objet est en phase terminale⁴⁸⁶. Retiré de la vie économique, sociale et active, il est sacrifié et mis à mort pour ensuite

⁴⁸³ *Ibid.*

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 309.

⁴⁸⁵ Giovanni Pinna, « Definition of Museum », 3 décembre 2003, *ICOM-L-Archives* [En ligne], <http://home.ease.lsoft.com/scripts/wa-HOME.exe?A2=ind0312&L=ICOM-L&P=R568&1=ICOM-L&9=A&I=on&d=No+Match%3BMatch%3BMatches&z=4> (Page consultée le 11 septembre 2018).

⁴⁸⁶ « Dans la généralité des cas, le statut de pièce de musée est une phase terminale de la biographie des Choses [...] » dans Dominique Poulot, « Bilans et perspectives pour une histoire culturelle des musées », *Publics et musées*, vol. 2, n° 1 (1992), p. 129, *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_1164_5385_1992_num_2_1_1018 (Page consultée le 11 septembre 2018).

renaître dans une deuxième vie à l'issue de laquelle il est sacralisé, conservé et protégé, de manière à ralentir les étapes de son inéluctable progression vers une autre mort, celle de l'oubli. Analogiquement, sur les routes et les circuits touristiques, les patrimoines, les attraits et les sites touristiques sont autant d'expôts sacralisés, car conservés, restaurés et signalisés comme témoins culturels de l'activité humaine. Considérés comme dignes d'être vus, ils font donc l'objet d'un intérêt touristique. Ils mettent en valeur un territoire, un espace public, un site historique, un artefact conçu comme projet de valorisation touristique d'une région et perçu comme objet social et culturel. Mais, au-delà d'être un simple musée, la route et le circuit touristiques sont un musée hors les murs, *extra-muros*. Ils instaurent des interactions inédites entre le visiteur et l'environnement et sont le vecteur d'une découverte originale du territoire. Quant au visiteur, il est le récepteur des patrimoines, des attraits et des sites touristiques qu'il explore. Ce sont des lieux d'expériences plurisensorielles. Celles-ci laissent une trace dans sa mémoire. La route et le circuit touristiques sont donc un musée *extra-muros*, tandis que leur itinéraire chargé de patrimoines, d'attrait et de sites d'intérêt touristique pittoresques fait office d'exposition *extra-muros*.

Par ailleurs, si la route et le circuit touristiques marquent la terre, en soulignant des événements historiques, des lieux de commémoration et des sites de pratiques culturelles, il y a toujours un écart formel avec le destinataire, chacun étant relativement bien défini et cantonné à son rôle. Ils proposent toutes sortes d'activités, de distractions et d'évasions, tandis que la fonction assignée au visiteur est de l'ordre de la réception et de la consommation contemplative. Suivant la règle fondamentale du *Esse est percipi* « Être, c'est être perçu », les patrimoines, les attraits et les sites touristiques ont besoin d'être vus et perçus pour exister. Plus encore, le lieu d'accomplissement absolu des patrimoines et des sites touristiques siège au sein du visiteur lui-même, ce destinataire attentif, celui qui regarde et sans lequel ils n'auraient aucune raison d'être. Dans la relation établie entre la route ou le circuit touristiques avec le visiteur, les patrimoines, les attraits et les sites d'intérêt touristique sont investis comme objets d'exposition. Ils sont destinés à être visités. Ils sont le support de l'expérience vécue par le visiteur, oscillant entre pratique de l'espace et contemplation.

En outre, la réceptivité d'une route et d'un circuit touristiques se mesure à sa capacité à communiquer du sens à son pratiquant. La valorisation du territoire et le système de réception des attraits touristiques exposés forment « un couplage qui est un fait de langage⁴⁸⁷ ». Le fil conducteur de l'itinéraire d'une route ou d'un circuit touristiques est matérialisé dans un parcours duquel découlent différents types de mobilités, qui contribuent à une appropriation de l'espace et une compréhension du message véhiculé. Dans un musée, le parcours participe au phénomène de transmission des savoirs présentés (textes et cartels) et au processus d'interprétation. Chaque zone de l'exposition transmet du sens et le discours du musée s'incarne dans une narration qui implique de suivre un itinéraire intellectualisé, pensé où l'espace est mis en ordre, selon une logique précise. « [...] Le visiteur est obligé de découvrir successivement et dans un ordre déterminé les différentes unités. [...] Même s'il répond à certaines attentes des visiteurs comme la simplicité et la facilité d'orientation, le parcours strictement linéaire fait fi de la liberté du public⁴⁸⁸ ». Il en est justement tout autre sur la route ou le circuit touristiques. En effet, les différents sites, emplacements et localités, offrant une pleine diversité d'activités, d'animations, de regroupements et de découvertes patrimoniales à saveur touristique, sont porteurs de messages. Ceux-ci contribuent à élaborer un discours cohérent, individuellement et collectivement, sur la totalité de l'itinéraire parcouru. L'itinéraire touristique est davantage à considérer comme un éventail de suggestions heuristiques de la région, configurées de manière à garantir une totale latitude au déplacement et à l'expérience de visite du contemplateur.

Du croisement de ces patrimoines, attraits et sites d'intérêt touristique émerge une pluralité d'interactions et de rencontres. Celles-ci démultiplient la richesse et la teneur des messages communiqués, puisque chaque unité patrimoniale et touristique questionne l'espace public, instaurant alors un dialogue de nature réflexive entre le visiteur et son environnement. Chacune des unités exposées peut être considérée dans son unicité perçue et visitée telle une entité indépendante installée dans un lieu. Pourtant, intégrées dans la

⁴⁸⁷ Jean Davallon, dir., *Claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers : la mise en exposition*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, 1986, p. 256.

⁴⁸⁸ André Gob et Noémie Drouguet, *La muséologie : Histoire, développements, enjeux actuels*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2006, p. 111.

globalité du concept de la route ou du circuit touristiques, ces unités forment entre elles une trame narrative perceptible dans un espace public domestiqué et mis en scène. L'itinéraire touristique s'apparente à une route narrative illimitée menant d'un patrimoine à d'autres et d'un attrait et d'un site touristiques à d'autres. Ainsi, les instances touristiques ne proposent plus un itinéraire balisé, mais un véritable voyage libertaire à travers le territoire, devenu espace de jeu et lieu de l'imaginaire collectif. De plus, les activités touristiques saisonnières ayant cours autour des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique, font office de résurgences d'une saisie festive de la région, s'inscrivant dans une temporalité spécifique de l'éphémère (le visiteur vit l'instant présent lors de l'activité de découverte) et de l'impérissable (les instances touristiques cherchent à conserver durablement les unités patrimoniales et touristiques). L'itinéraire touristique « [...] constitue une sorte de fabrique imaginaire⁴⁸⁹ », qui prend forme au moment où le visiteur pratique l'espace. D'ailleurs, à travers cette mobilité, il s'approprie l'espace ainsi modifié pour son plaisir.

Fondamentalement, la route et le circuit touristiques sont un « croisement de mobiles⁴⁹⁰ » : ils existent en tant que lieu transformé en espace, par le déplacement de l'automobile, sachant que l'espace demeure lié à la mobilité, car il est un lieu pratiqué⁴⁹¹. Le déplacement façonne l'espace et en réécrit l'histoire de manière authentiquement vécue. En effet, le trajet du visiteur est un texte territorial. Il a pour effet d'encourager un sentiment d'appropriation du territoire à l'échelle du corps en mouvement.

D'une certaine manière, la pratique de la route ou du circuit touristiques est le siège d'une transformation éducative révolutionnaire du voyage touristique par le biais de la participation du visiteur et de la réintégration de la poétique de l'ailleurs dans l'ordinaire

⁴⁸⁹ Philippe Chaudroir, « La rue : une fabrique contemporaine de l'imaginaire urbain », *Cultures et musées*, n° 12, Michel Rautenberg, dir., *L'imaginaire de la ville, le regard et le pas du citoyen*, Avignon, Actes Sud, 2008, p. 51-64, *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2008_num_12_1_1485?h=philippe&h=chaudoir (Page consultée le 11 septembre 2018).

⁴⁹⁰ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, vol. 1 : *Arts de faire*, nouv. éd. établie et présentée par Luce Giard, Paris, Gallimard, 1990-1994 (1980), p. 172-173.

⁴⁹¹ *Ibid.*

du quotidien. Les stratégies ludiques à l'image de la route et du circuit touristiques sont spécifiquement élaborées dans le but de produire de nouveaux modes d'expérimentation, à vertu heuristique, d'une région et d'un territoire envisagés comme bassin de virtualités et de rencontres. Dériver, flâner le long de ces routes et de ces circuits touristiques est une pratique du territoire opérée en vue de le redécouvrir en tant que réseau narratif, trame d'expériences et de vécu, de façon à réinventer le quotidien. Cette pratique amène le visiteur à reconsidérer la manière dont il vit le territoire et l'exhorte à l'appréhender sous un angle radicalement nouveau.

Que le visiteur parcoure la route ou le circuit touristiques en étant préparé de manière quasiment militaire, ou à l'inverse, en laissant une certaine place à l'imprévu, la route (voie de circulation) devient le théâtre d'un déplacement de nature poétique et contemplative. Effectivement, elle conduit le visiteur à la conquête de l'ailleurs, de l'inconnu et de l'altérité, serpentant à travers des paysages connus ou inconnus, qu'il découvre de toute manière, comme s'il s'agissait de la première fois.

Circuler en automobile lui permet de s'approprier le discours narratif qu'exhale l'itinéraire, puis d'interagir avec les patrimoines, les attraits et les sites d'intérêt touristique qui y sont présentés. L'acte de conduire « implique de réduire l'usage du monde à l'essentiel⁴⁹² » ; un essentiel qui se manifeste lors du déplacement dans un espace transcendé par la découverte d'îlots culturels. Conduire concède une échappée furtive hors du monde tout en fixant le visiteur au cœur même de celui-ci par un lien psychique de nature rhizomique qui lui permet de se sentir interconnecté avec soi, les autres, l'histoire de la région visitée et le monde, par le biais de la route.

En fait, la mise en contact du visiteur avec l'histoire de la région visitée, à travers la trame narrative se déroulant le long de l'itinéraire touristique parcouru, le plonge dans différentes temporalités, éclatées en un unique espace. La route devient un paysage au moyen de la conduite automobile et un prolongement spatial de la vie subjective du

⁴⁹² David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, p. 162.

visiteur. Par conséquent, en prenant possession du territoire qu'ils traversent, la route et le circuit touristiques s'imprègnent de ces différentes dimensions et tendent à densifier l'expérience de visite du visiteur, dont ils enrichissent l'imaginaire. La présence des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique, naturellement intrusive et incongrue, modifie le rapport du visiteur au lieu tout autant que son rapport avec l'altérité et le monde. De plus, en intervenant dans l'espace public qu'ils questionnent, la route et le circuit touristiques perturbent la lecture ordinaire du paysage et provoquent une rupture avec une réalité, par là même, réécrite.

La route et le circuit touristiques sont *museums*, car ils exposent de manière permanente ou éphémère, des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique comme autant de *musealia* incarnant des fonctions de lieux de mémoire, de connaissance et de création d'identité qui s'accomplissent à travers la collection, la préservation et la transmission du patrimoine culturel des communautés. L'itinéraire est l'exposition permettant au visiteur de transiter d'un *musealium* à un autre. Globalement, la route et le circuit touristiques patrimonialisent et muséalisent le territoire en tant que matérialité de la terre sur laquelle le visiteur circule, et l'espace public en tant qu'espace préservé et partagé par des publics et des communautés humaines.

2.2.8 Processus et dispositifs de patrimonialisation

On peut appeler *patrimonialisation* ou *préservation muséale*, le geste culturel visant à extraire du premier ou du second contexte une vraie chose pour la préserver. La patrimonialisation participe du processus de muséalisation, mais ne l'englobe pas totalement : tout ce qui est muséalisé est patrimonialisé mais tout ce qui est patrimonialisé n'est pas muséalisé et le réflexe patrimonial (sauver ce que nous considérons comme du patrimoine des risques de la destruction) diffère du réflexe muséal (connaître et transmettre)⁴⁹³.

Le mode de patrimonialisation peut différer selon la nature de l'artefact à préserver. Ainsi, une préservation peut s'opérer *in situ* pour les sites historiques (les maisons historiques muséalisées), les monuments, les espaces du patrimoine immatériel,

⁴⁹³ Desvallées et Mairesse, dir., *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, p. 254.

les réserves naturelles et les écomusées. Les biens meubles, tels que les objets provenant d'une fouille, les œuvres d'art ou les spécimens naturels, sont le plus souvent conservés *ex situ*, même si certains peuvent être conservés *in situ*, ce qui est parfois le cas pour les sépultures exceptionnelles. En général, les objets sont regroupés en collection en vue de leur conservation. Quelques-uns peuvent être préservés à titre individuel et exposés seuls ; c'est le cas de très grands objets comme une épave de bateau. En outre, l'activité de préservation peut être privée, soit prise en charge par un collectionneur, ou être publique, soit institutionnalisée. Les objets patrimonialisés dans un musée public, des archives et des bibliothèques publiques sont préservés, *ex situ* et en collection, dans une institution publique. Toutefois, la préservation peut également s'opérer, uniquement, par le biais de la documentation (films, photos, croquis, enregistrements, etc.). Ceci se produit pour de nombreuses activités éphémères, telles que les performances, les phénomènes physiques ou chimiques, les témoignages oraux, les danses, etc. Alors, ces documents peuvent être préservés en tant qu'archives dans un établissement public ou privé, chez un collectionneur ou entre autres, dans une base de données⁴⁹⁴.

Explicitement, l'un des exemples les plus probants de patrimonialisation d'un site, au point de l'élever à la dignité de patrimoine, est celui du magasin général de Gaspésie, situé à L'Anse-à-Beaufils, à dix minutes de Percé. Il est relativement fréquenté et connu des touristes, y compris les visiteurs internationaux, séduits par sa reconversion en écomusée. « Les écomusées ont pour but de préserver ou de reconstituer sur les lieux mêmes des bâtiments, des types d'activité dont le passage du temps nous a coupés depuis un ou deux siècles, parfois à peine quelques décennies⁴⁹⁵ ». Le magasin général entremêle plusieurs récits. Il y a la narration du site lui-même, celle des acteurs qui vivaient pleinement de l'activité du magasin, celle des métiers et des pratiques d'une époque et celle de la pêche en Gaspésie. L'histoire du magasin général de L'Anse-à-Beaufils débute en 1870. Il appartenait à la Robin, Jones and Whitman, une compagnie jersiaise de pêche, qui régna sur la région durant plus d'un siècle et demi. En 1926, le magasin général brûle.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 255.

⁴⁹⁵ Claude Lévi-Strauss, « Postface », Marc Augé, dir., *Territoires de la mémoire : les collections du patrimoine ethnologique dans les écomusées*, Salins-les-Bains, Fédération des écomusées et des musées de société, 1992.

Il est reconstruit par la Robin, Jones and Whitman, puis rouvert en 1928. Dans les années 1970, il est transformé en commerce libre-service, les comptoirs sont retirés et l'intérieur est repeint en blanc⁴⁹⁶. En 1972, le magasin général est racheté par Gaston Cloutier, qui l'exploite jusqu'à son décès, en 2000. Le magasin étant peu rentable depuis plusieurs années, le fils Rémi Cloutier a l'idée de restaurer le magasin général tel qu'il était dans les années 1930-40, afin de lui redonner ses lettres de noblesse. « Les villageois participent à cette restauration, heureux et fiers de garder ce joyau dans leur village et d'encourager cette belle initiative familiale. Ils vont même jusqu'à donner des objets de collection⁴⁹⁷ ». Le magasin général présente une collection d'objets couvrant la période de 1900 à 1960. On y trouve tout ce qui pouvait être autrefois acheté dans ce type de commerce : tabac à chiquer, bonbons, petits outils, boîtes de conserve, lampes à huile, tissus à la verge, vêtements pour bébé, vêtements du dimanche, robes de mariée, chaussures, machines à coudre, produits de pharmacie, vaisselle, fournitures scolaires, phonographes, etc.⁴⁹⁸

Dans l'entrepôt, tout est comme à l'époque : voitures à chevaux avoisinent pièces de ferronnerie, engins de pêche, carrioles, instruments aratoires, et aussi... masques à gaz. « Lors de la Deuxième Guerre mondiale, nous rappelle Rémi Cloutier, 26 bateaux ont coulé dans la bataille du Saint-Laurent, et le magasin était un dépôt pour les masques à gaz... » À l'arrière du magasin, on présente au fil des ans diverses expositions reliées aux activités commerciales, maritimes et forestières de la Gaspésie⁴⁹⁹.

Tout est savamment orchestré de manière à créer une mise en immersion matérielle, sensuelle et temporelle du visiteur. Bien que le magasin général de L'Anse-à-Beaufils, en Gaspésie, se situe en dehors des limites du terrain de la collecte de données, il convient de le mentionner, eu égard à son statut de musée vivant, de chantier en perpétuel développement. Il est un exemple de patrimonialisation réussie d'un site

⁴⁹⁶ Lise Bernard, « À L'Anse-à-Beaufils, un magasin authentique, une tradition familiale », *Magazine Gaspésie*, vol. 47, n° 3, Dossier *Au temps des magasins généraux*, Hiver 2011, p. 21-23 [En ligne], https://docs.wixstatic.com/ugd/c706b4_d8b79a5df40c4c66be6a37a0666a5640.pdf (Page consultée le 13 septembre 2018).

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁹⁸ Sylvie Ruel, « Escapade vers nos vieux magasins généraux », 31 juillet 2014, *Le Bel Âge* [En ligne], <https://www.lcbelage.ca/mes-loisirs/tourisme/escapade-vers-nos-vieux-magasins-generaux?page=2> (Page consultée le 13 septembre 2018).

⁴⁹⁹ *Ibid.*

historique, que les efforts d'un petit nombre de personnes ont réussi à hisser au rang de musée. Elles ont opéré un geste culturel qui visait à extraire le site de son premier et second contexte de vraie chose pour le préserver, le restaurer et y collectionner des objets relevant de sa spécificité historique, sociale et économique en vue d'en faire un patrimoine collectif et, secondairement, touristique : « L'entreprise embauche six animateurs, et reçoit 9 000 personnes de la mi-juin à la fin septembre⁵⁰⁰ ».

Toutefois, il s'avère nécessaire de se méfier de l'excès de patrimonialisation, considéré par les touristes comme une procédure peu honnête, utilisée afin de les attirer dans des lieux à la pertinence patrimoniale relative. En effet, dans certains sites, tel que le Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières, rebaptisé Musée POP en mai 2018, le désenchantement des visiteurs internationaux confrontés à la notion de « musée » se fait sentir. Ils s'attendent à déambuler dans un site répondant adéquatement à leur perception culturelle de ce mot. C'est le cas des Français en visite, au Québec. En France, la majorité des musées correspond à la définition académique du musée, c'est-à-dire une institution majestueuse et élégante, dédiée à la préservation de collections, toujours plus complètes, complexes et riches d'objets inestimables figés dans le temps, mises en valeur par une architecture spectaculaire ou, du moins, originale de bâtiments conçus tel un écrin. Or, au Québec, la définition du musée est nettement plus actuelle ; elle épouse la définition de Giovanni Pinna, citée précédemment. Le musée s'est réinventé : on ne se contente plus d'en faire un mausolée d'expôts. Il devient *un lieu de démocratisation inclusif et polyphonique, dédié au dialogue critique sur les passés et les futurs*⁵⁰¹. Axé sur l'interprétation du réel et la compréhension de l'histoire culturelle des régions qu'il présente, le musée est un outil de patrimonialisation et de muséalisation de l'espace-temps, des traditions et des savoir-faire des communautés. Cette tendance à la classification ethnologique des productions humaines et de leurs contextes socioculturels tend à structurer les mémoires du monde.

⁵⁰⁰ Geneviève Gélinas, « L'histoire vivante à L'Anse-à-Beaufils », *Journal culturel Graffiti*, vol. 13, n° 8, Été 2012 [En ligne], https://docs.wixstatic.com/ugd/e706b4_84b541b63ea14bd7a9a5a555f3143c83.pdf (Page consultée le 13 septembre 2018).

⁵⁰¹ ICOM, « Définition du musée », ICOM [En ligne], <http://icom.museum/fr/activites/normes-et-lignes-directrices/definition-du-musee/> (Page consultée le 21 octobre 2019).

Dans le cas de la route et du circuit touristiques, ils sont patrimonialisés aussitôt que l'on use de processus de préservation, de restauration et de valorisation sur l'artefact route et sur les patrimoines desservis à tous les publics par leur itinéraire. D'ailleurs, les efforts de mise en valeur protéiforme des patrimoines offerts à la visite sont visibles grâce à la multiplication des outils d'interprétation (la signalisation routière, les cartes touristiques, les festivals, les animations, les jeux, les visites guidées, etc.) déployés sur les routes de la province de Québec ; ces dernières conduisant aux exploitations agricoles, aux vignobles, aux villages, aux maisons historiques, aux musées, aux parcs nationaux, etc., en empruntant ou pas le trajet de routes et de circuits touristiques. On peut ainsi relever certains dispositifs de patrimonialisation utilisés comme instruments de mise en valeur touristique des patrimoines matériels et immatériels :

- des exploitations agricoles telles que le Domaine de Dunham sur la Route des Vins Brome-Missisquoi proposent au visiteur d'appréhender les problématiques du terroir à travers des activités d'autocueillette et de dégustation à pratiquer sur leurs terres ;

- des activités « guidées » offertes dans des vignobles de la Route des Vins Brome-Missisquoi exposent le processus de fabrication du vin ;

- des routes à moitié abandonnées et des villages fantômes restaurés, tels que le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France et le village historique de Val-Jalbert (aux abords du lac Saint-Jean). Ils font revivre un temps passé au présent ;

- le Musée québécois de culture populaire récemment renommé Musée POP et la Vieille Prison de Trois-Rivières présentent une expérience d'immersion originale au visiteur dans l'enceinte d'une ancienne institution carcérale dont l'aspect didactique repose sur une visite guidée menée par un ex-détenu, mêlant récit personnel et narration historique ;

- des musées mettent en lumière la diversité de la faune et de la flore de tout un territoire, tel que le musée du Fjord, à La Baie (Saguenay) ;

- des parcs nationaux, dont les activités de randonnées et de visites guidées, permettent au visiteur d'observer *in situ* les mécanismes de fonctionnement d'une nature sauvage à des fins de contemplation, d'éducation et de sensibilisation écologique.

La mise en scène touristique des métiers de certains milieux, ainsi que la mise en tourisme de la nature et des lieux d'histoire offrent au visiteur l'occasion d'explorer l'inaltérable poétique, soit la beauté des choses qui existent et la silencieuse mécanique du monde, soit les fonctionnements naturels et humains qui en soutiennent le mouvement et l'évolution.

2.2.9 Muséaliser le monde

Muséaliser désigne le fait de « donner un caractère muséal à quelque chose », à un site ou à un monument historique.

La muséalisation d'un objet ou d'un ensemble implique nécessairement un arrachement, une rupture d'avec le contexte d'origine. L'objet muséalisé est coupé de son monde d'origine, celui où il était en usage, et il est incorporé dans un univers nouveau, celui du musée, qui est à proprement parler, un monde utopique, un monde construit, projeté. Par cette opération, l'objet perd certaines valeurs qu'il possédait, en particulier sa valeur d'usage, et se voit doté d'un nouveau statut, celui d'objet de musée⁵⁰².

Le groupe de travail *thésaurus* de l'ICOFOM définit la muséalisation « comme une opération tendant à extraire, physiquement et conceptuellement, une chose de son milieu naturel ou culturel d'origine et à lui donner un statut muséal, à la transformer en muséalium, “objet de musée”, soit à la faire entrer sur le champ du muséal⁵⁰³ ». Muséaliser réfère à la mise en musée, c'est-à-dire la transformation d'un îlot d'activités humaines ou d'un site naturel en une sorte de musée.

Dans le contexte de la recherche doctorale, la route et le circuit touristiques font office de musée. Aussi, un territoire naturel, un site, un monument ou un artefact qu'ils

⁵⁰² André Gob, « Le jardin des Viard ou les valeurs de la muséalisation », *Conservation, Exposition, Restauration d'Objets d'Art (CeROArt)*, n° 4, 2009 [En ligne], <https://journals.openedition.org/ceroart/1326?lang=fr#bodyftn4> (Page consultée le 14 septembre 2018).

⁵⁰³ François Mairesse, André Desvallées, Bernard Deloche avec la collaboration de Serge Chaumier et Martin Schärer, dir., « Concepts fondamentaux de la muséologie », François Mairesse et André Desvallées, dir., *Museology : Back to Basics- Muséologie : revisiter nos fondamentaux*, 32^e Symposium annuel de l'Icofom, ICOFOM Study Series, Issue 38, Synthesis of the Symposium Sessions, Morlanwelz (Belgique), Royal Museum of Mariemont, Juin 2009, p. 36, *ICOM International Committee for Documentation* [En ligne], http://network.icom.museum/fileadmin/user_upload/minisites/icofom/pdf/ISS%2038-2009.pdf (Page consultée le 14 septembre 2018).

desservent, peut être symboliquement retiré de son milieu d'origine, afin d'être intégré à la mise en exposition de la région hôte, soit la fonction que remplit leur itinéraire. Par ce biais de l'exposition de l'espace public, l'itinéraire se fait le vecteur de la muséalisation de la région. Il réorganise le territoire, en bouleverse les définitions culturelles, sociales, historiques et géographiques par l'installation ou la valorisation de patrimoines, d'attraits et de sites d'intérêt touristique, cristallisés par toute la procédure, en *muséalia*. L'itinéraire est le « média de la présence⁵⁰⁴ », car il réunit les attractions et le visiteur.

La route et le circuit touristiques s'inscrivent tous deux dans le monde et plongent au cœur de la réalité humaine : sociale, historique et politique. Somme d'expériences sensorielles et interface entre différents médias, chacun d'eux est en soi un média. En effet, la route et le circuit touristiques représentent un système de communication. Celui-ci diffuse des messages et des savoirs, participe à la réactualisation de traditions et de pratiques culturelles. Le visiteur est récepteur de médias, en tant que creuset d'une expérience sensuelle et esthétique du territoire. En outre, les animations, les événements culturels, les fêtes patrimoniales et les activités touristiques se déroulant aux abords de la route et du circuit touristiques sont une mise en exposition *in situ* des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique. Ces festivités sont l'occasion d'une valorisation esthétique et culturelle du territoire, qui se transforme en environnement d'immersion et d'interaction. Il s'agit d'autant d'éléments qui contribuent à la muséalisation de la société, sans que le musée y soit nécessairement associé.

Par le processus de muséalisation qui, comme acte intellectuel et physique, est toujours une décision de l'homme, les objets sont, d'une certaine manière, ôtés à la vie, ce qui paradoxalement retarde en même temps leur mort physique. Ce faisant, ils deviennent des témoins de la mémoire individuelle ou collective, avec un caractère de référence attribué par l'homme et qui ne se trouve jamais dans l'objet lui-même. Ils deviennent ainsi des objets de musée, ils acquièrent une nouvelle qualité : la muséalité. La muséalisation peut, par définition, se faire partout : au cœur d'un village restauré et protégé, dans un chalet de vacances, dans un jardin. Toutefois, l'endroit privilégié et socialement le plus établi reste le musée⁵⁰⁵.

⁵⁰⁴ Jean Davallon, dir., *Claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers : la mise en exposition*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, 1986, p. 275.

⁵⁰⁵ Martin R. Schärer, *Le musée et l'exposition : variation de langages, variation de signes*, Comité international de l'ICOM pour la muséologie, Cahiers d'études, 8, Groeninghe, Courtrai (Belgique), 2000,

La muséalisation ne se résume pas à prendre un objet pour le placer dans un musée, mais elle peut se réaliser en dehors de l'enceinte muséale, selon Martin R. Schärer. Le changement de contexte transforme le statut de l'objet. Il passe d'un statut utilitaire à celui de témoin de l'homme et de patrimoine matériel ou immatériel dont les publics peuvent se délecter au moyen de la médiation culturelle. L'objet acquiert une qualité culturelle spécifique en devenant sujet d'étude et d'exposition. Il incarne alors un document représentatif de la réalité qu'il constitue par le biais du processus de muséalisation, lequel produit la muséalité, cette valeur documentant le réel. Le néologisme « muséalité » est créé à la fin des années 1970 par le muséologue tchèque Zbynek Stransky. Il propose différentes définitions du concept. Aujourd'hui, la définition recouvre toujours plusieurs acceptions sans qu'un consensus n'ait vraiment été établi. Elle tend à désigner la qualité de la chose muséalisée ou, encore, l'attitude de l'homme face à la réalité. La muséalité est conçue telle une qualité et une valeur. Elle représente ce statut particulier conféré à l'objet de musée ou, du moins, à son potentiel objet. Zbynek Stransky définit la muséalité comme étant la relation spécifique de l'homme avec la réalité. Cette relation, basée sur la connaissance et le jugement de valeur, consiste à sélectionner des artefacts jugés dignes d'être indéfiniment conservés, à des fins de transmission transgénérationnelle. Selon lui, la muséalité désigne la globalité des processus de conservation des objets par l'homme, quelles que soient les raisons ayant motivé cette décision. Néanmoins, la définition suivante pose les bases du concept :

La muséalité serait la force ou qualité, identifiée dans certaines représentations du réel et qui les rend pertinentes pour certains groupes sociaux spécifiques et donc susceptibles de muséalisation (c'est-à-dire de subordination aux paramètres spécifiques de protection, documentation, recherche et interprétation). La perception de la muséalité découle des systèmes de valeurs spécifiques à chaque culture, dans le temps et l'espace : elle est en rapport avec leur façon d'être et d'interpréter le monde. En tant que valeur attribuée, le concept de muséalité peut varier, selon les systèmes de pensée des différentes sociétés, dans leur processus évolutif. C'est pourquoi ce que chaque groupe social perçoit en tant que musée peut aussi changer⁵⁰⁶.

p. 9-10. *Archives de l'ICOM* [En ligne], http://archives.icom.museum/study_series_pdf/8_ICOM-ICOFOM.pdf (Page consultée le 14 septembre 2018).

⁵⁰⁶ Tereza Scheiner, « Musée et muséologie : définition en cours », François Mairesse et André Desvallées, dir., *Vers une redéfinition du musée ?* Paris, L'Harmattan, 2007, p. 161-162.

Il est possible d'aller plus loin dans cette perspective de réflexion, en considérant une simple idée : chaque patrimoine, attrait et site d'intérêt touristique desservi par une route ou un circuit touristiques, serait un monde à lui seul, une planète muséale. Cette assertion se révèle à l'observation attentive des schémas représentant les qualités intrinsèques des routes et des circuits touristiques, sélectionnés pour la collecte de données de la recherche doctorale. Les figures numérotées 1, 2, 3, 4 et 5 résument les attraits d'intérêt patrimonial et touristique, en fonction des qualités intrinsèques que les instances touristiques ont souhaité valoriser le long des itinéraires. Les mêmes attraits reviennent d'une route à une autre et d'un circuit à un autre : parcs nationaux, jardins, lacs et rivières, musées, centres d'interprétation, zoos, villages et maisons historiques, exploitations agricoles et vignobles (activités de dégustations des produits du terroir et d'autocueillette de fruits et de légumes), commerces et boutiques locales. Ces attraits sont autant de foyers de découvertes, présentant les traditions et les modes de vie d'une communauté. La mise en valeur protéiforme de ces patrimoines, attraits et sites, grâce à des outils d'interprétation adaptés au terrain (signalisation, panneaux, cartes touristiques, festivals, animations, jeux, visites guidées, etc.), vise à divertir et à instruire les publics sur les particularismes socioculturels d'une région, sur les charmes spécifiques d'un site naturel, sur l'histoire d'un monument ou sur les difficultés d'une profession, comme c'est le cas pour les exploitants agricoles. À ce titre, selon le muséologue André Gob : « Lorsqu'un site historique ouvert au public est équipé d'outils d'interprétation (signalétique, panneaux, visites guidées...) de façon à en faciliter la compréhension par le visiteur, il peut être considéré comme un musée selon la définition de l'ICOM et on parle de muséalisation à son égard⁵⁰⁷ ». C'est à travers ce processus de mise en exposition que le site patrimonial devient un musée⁵⁰⁸.

Dans un souci de clarté, il s'avère indispensable d'énumérer ce que l'institution « musée » englobe, concrètement, comme organisations répondant à ses définitions. Outre, les « musées », désignés comme tels, sont admis comme répondant à cette définition :

⁵⁰⁷ Gob, « Le jardin des Viard ... »

⁵⁰⁸ *Ibid.*

- (1) les sites et monuments naturels, archéologiques et ethnographiques et les sites et monuments historiques ayant la nature d'un musée pour leurs activités d'acquisition, de conservation et de communication des témoins matériels des peuples et de leur environnement ;
- (2) les institutions qui conservent des collections et présentent des spécimens vivants de végétaux et d'animaux telles que les jardins botaniques et zoologiques, aquariums, vivariums ;
- (3) les centres scientifiques et les planétariums ;
- (4) les galeries d'art à but non lucratif ;
- (5) les réserves naturelles, les instituts de conservation et galeries d'exposition dépendant des bibliothèques et des centres d'archives ; les parcs naturels ;
- (6) les organisations nationales, régionales ou locales de musée, les administrations publiques de tutelle des musées tels qu'ils sont définis plus haut ;
- (7) les institutions ou organisations à but non lucratif qui mènent des activités de recherche en matière de conservation, d'éducation, de formation, de documentation et d'autres liées aux musées et à la muséologie ;
- (8) les centres culturels et autres institutions ayant pour mission d'aider à la préservation, la continuité et la gestion des ressources patrimoniales tangibles et intangibles (patrimoine vivant et activité créative numérique) ;
- (9) toute autre institution que le Conseil exécutif, sur avis du Comité consultatif, considère comme ayant certaines ou toutes les caractéristiques d'un musée, ou donnant à des musées et à des professionnels de musée les moyens de faire des recherches dans les domaines de la muséologie, de l'éducation ou de la formation⁵⁰⁹.

En observant sur le terrain, les efforts de mise en valeur (outils d'interprétation et activités éducatives) déployés par les responsables de sites spécifiques, tels que les parcs nationaux, les exploitations agricoles, les vignobles ou, encore, les villages et les maisons historiques, il faut se demander si la définition officielle du musée ne devrait pas

⁵⁰⁹ Archives de l'ICOM, « Évolution de la définition du musée selon les statuts de l'ICOM (2007-1946) », Statuts de l'ICOM amendés par la 20^e Assemblée générale de l'ICOM, Barcelone (Espagne), 6 juillet 2001, Ancien site de l'ICOM [En ligne], http://archives.icom.museum/hist_def_fr.html (Page consultée le 14 septembre 2018).

également s'élargir à ces nouveaux lieux du tourisme culturel, d'autant plus qu'ils participent activement à dévoiler au visiteur, l'inaltérable poétique et la silencieuse mécanique du monde.

La volonté de l'homme à vouloir « claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers » l'a conduit à observer, étudier, répertorier et classer les composantes des cultures humaines et les éléments de la nature. La muséalisation est l'outil de cette mise en ordre du monde, car elle soustrait l'objet de son monde originel pour le projeter dans le monde utopique d'un savoir encyclopédique collecté, classifié, conservé et partagé avec tous les publics. Elle est la loupe qui fixe l'attention de celui qui regarde, sur les mécanismes de fonctionnement du monde.

2.2.10 Aménagement et consommation du territoire

En empruntant les routes et les circuits touristiques du Québec, tout visiteur peut accéder aux patrimoines culturels que constituent les 28 parcs nationaux, totalisant une superficie de 42 765,55 km², soit 2,5 % du territoire. À ces parcs nationaux, s'ajoute le parc marin du Saguenay-Saint-Laurent comptabilisant 1 246 km² de superficie⁵¹⁰. De plus, la province héberge un réseau de 21 réserves fauniques : 17 territoires totalisent près de 67 000 km² et quatre réserves fauniques s'étendent sur près de 500 km linéaires de rivières à saumon⁵¹¹. Ces zones ont été constituées afin de préserver les spécimens les plus représentatifs du territoire, en vue de rendre accessible à tous des pans inexploités de la nature. L'interprétation patrimoniale de la faune et de la flore québécoise est une préoccupation majeure des administrateurs des réseaux de parcs nationaux et de réserves fauniques. L'intention sous-jacente à cette entreprise est la sensibilisation et l'éducation des publics, au respect des différents écosystèmes et des espèces animales qui y habitent, ainsi qu'à leur nécessaire conservation. Dans la section « Notre organisation » du site

⁵¹⁰ Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec, « Qu'est-ce qu'un parc national ? », *Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec* [En ligne], <https://mffp.gouv.qc.ca/les-parcs/reseau-parcs-nationaux/quest-ce-parc-national/> (Page consultée le 17 septembre 2018).

⁵¹¹ Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec, « Réserves fauniques », *Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec* [En ligne], <https://mffp.gouv.qc.ca/faune/territoires/reserve.jsp> (Page consultée le 17 septembre 2018).

internet de la Société des établissements de plein air du Québec (SÉPAQ), la société d'État du gouvernement du Québec assurant la gestion et la conservation des parcs nationaux, des réserves fauniques, d'une partie de l'île d'Anticosti et de huit établissements touristiques à travers le territoire, affirme que la sensibilisation et l'éducation en développement durable alliées à un souci de protection de l'environnement demeurent des volets incontournables de son mandat.

À l'heure où le réchauffement climatique inquiète, de plus en plus de visiteurs voyagent pour découvrir et apprécier les merveilles d'une nature encore vierge, pourtant menacée par les activités humaines. À ce titre, des routes touristiques telles que la Route du Fjord sont très appréciées. Son itinéraire conduit au cœur de contrées lointaines, peu usitées, à la rencontre d'une nature sauvage immémoriale. Conciliant aventure et authenticité, une route touristique de ce genre offre au visiteur la possibilité d'être submergé par un flot de sensations inédites. En effet, elle engendre un voyage de nature, soit un type de séjour relevant du tourisme de nature que Jean-Didier Urbain définit ainsi : « [...] le tourisme de nature, au sens de voyage de découverte caractérisé par la traversée d'une terre sans hommes ou presque. C'est là son cadre propitiatoire général, et ses figures, lieux et paysages, sont multiples⁵¹² ». De ce fait, le voyage de nature devient une « expérience de l'Être », à dimension esthétique⁵¹³ et sensuelle, complémentaire au voyage culturel (lequel tend davantage vers l'expérience touristique cognitive élémentaire). L'« expérience de l'Être » intensifie le voyage, par la conscience de fouler une terre de tous les ailleurs et de tous les possibles ; une terre qui devient un lieu exotique où l'altérité spatiale (désir de l'ailleurs) et le vertige temporel (désir d'être en contact avec des temps immémoriaux) s'entremêlent. Néanmoins, il convient de préciser que tout type de tourisme est lié à la notion d'altérité, car une activité touristique demeure animée par

⁵¹² Jean-Didier Urbain, *L'envie du monde*, Paris, Bréal, 2011, p. 191.

⁵¹³ « The purpose is new experience ; the tourist is a conscious and systematic seeker of experience, of a new and different experience, of the experience of difference and novelty - as the joys of the familiar wear off and cease to allure. [...] The tourist's world is fully and exclusively structured by aesthetic criteria » dans Zygmunt Bauman, « From Pilgrim to Tourist : A Short History of Identity », Stuart Hall et Paul Du Gay, dir., *Questions of Cultural Identity*, Londres, Sage, 1996, p. 29-30, *New York University* [En ligne], <https://www.nyu.edu/classes/bkg/tourist/Baumann-pilgrim-tourist.pdf> (Page consultée le 7 novembre 2017).

un facteur de différence : dans un autre pays, une autre culture, un autre paysage ; face à un autre touriste, un autre (cet hôte local) qui accueille, etc. Originellement, la passion de l'étrange et de l'altérité conjuguée au désir de fuir en dehors de soi, « vers le prochain et le lointain », pousse nombre de visiteurs à partir loin de leur quotidien. Effectivement, voyager revient à « se risquer, à la nouveauté, à l'étrangeté, à l'inconnu, à l'incommensurabilité⁵¹⁴ ». Voyager permet de devenir étranger, de se transporter ailleurs, hors de soi et de son monde, de se remettre en question non forcément pour se changer, mais au moins avoir conscience de ce qui est. Il s'agit d'apprendre plutôt que de prendre, d'observer au lieu de juger⁵¹⁵.

D'une part, on observe l'éclosion de routes touristiques arborant toutes sortes de thématiques (gastronomique, agroalimentaire, sport et plein air, artistique et culturel, etc.), afin de séduire le plus grand nombre de publics. D'autre part, des directives en matière de tourisme durable et d'écotourisme sont développées dans un souci de préservation des ressources pour l'avenir des zones naturelles du Québec. La politique culturelle en matière de tourisme durable met en place des stratégies, dont le but principal est de sensibiliser et d'exalter la perception que le visiteur acquiert des patrimoines protégés, par le biais de la mise en valeur interprétative des parcs nationaux et des réserves fauniques. Cette valorisation s'opère à travers différents outils et diverses pratiques : randonnées pédestres guidées, observation de la faune, kayak de mer, croisière, cueillette de baies en forêt, pêche, chasse, etc., dans les parcs nationaux et les réserves fauniques. Une fois sensibilisé, le visiteur est en mesure de comprendre les spécificités écologiques des territoires explorés et d'en établir une cartographie mentale. Cela peut l'amener à voyager autrement. La politique culturelle incite également à la pratique d'un tourisme responsable, afin de faire perdurer des lieux de la biodiversité, comme autant d'îlots vierges de toute trace de modernité, où la nature serait un espace mythifié, tel qu'il fut imaginé par le philosophe Jean-Jacques Rousseau, et tel qu'il est exprimé dans le Parc national du Fjord-du-Saguenay, par exemple.

⁵¹⁴ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, 3^e éd. rev. et aug., Québec, Presses de l'Université Laval, 2004 (2000), p. 28.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 15.

Dans l'intention d'offrir une expérience touristique unique au visiteur, le ministère du Tourisme du Québec a élaboré, depuis plus d'une décennie, les grandes lignes des stratégies d'une politique touristique axée sur des principes de tourisme durable. Son objectif est de protéger les ressources patrimoniales des effets néfastes du tourisme de masse, de manière à ce qu'elles demeurent accessibles aux générations futures.

Selon l'OMT, le tourisme durable peut être défini comme étant « un tourisme qui tient pleinement compte de ses impacts économiques, sociaux et environnementaux actuels et futurs, en répondant aux besoins des visiteurs, des professionnels, de l'environnement et des communautés d'accueil⁵¹⁶ ». Les principes de développement et les méthodes de gestion du tourisme durable sont applicables à toutes formes de tourisme et à tous types de destinations. Les principes du développement durable concernent les aspects environnementaux, économiques et socioculturels de l'optimisation du tourisme. Le but est de trouver un juste équilibre entre ces trois dimensions, en vue de garantir sa viabilité à long terme⁵¹⁷.

D'où il découle que le tourisme durable doit :

- 1) Faire un usage optimal des ressources environnementales qui sont un élément clé du développement du tourisme, en préservant les processus écologiques essentiels et en contribuant à la conservation des ressources naturelles et de la biodiversité ;
- 2) Respecter l'authenticité socioculturelle des communautés d'accueil, conserver leur patrimoine culturel bâti et vivant, ainsi que leurs valeurs traditionnelles, et contribuer à la tolérance et à la compréhension interculturelles ;
- 3) Garantir des activités économiques viables à long terme en apportant à tous les acteurs des retombées socio-économiques [*sic*] équitablement réparties, notamment des possibilités d'emploi et de revenus stables, des services sociaux aux communautés d'accueil, et en contribuant à la lutte contre la pauvreté⁵¹⁸.

La définition conceptuelle du tourisme durable comporte, notamment, les précisions suivantes :

Le développement d'un tourisme durable exige la participation éclairée de toutes les parties prenantes concernées, ainsi qu'une volonté politique forte pour garantir

⁵¹⁶ Sustainable Development of Tourism, « Définition », OMT [En ligne], <http://sdt.unwto.org/fr/content/definition> (Page consultée le 18 septembre 2018).

⁵¹⁷ *Ibid.*

⁵¹⁸ *Ibid.*

une large participation et un large consensus. Assurer la viabilité du tourisme est un processus continu qui exige un contrôle permanent des impacts, et l'introduction de mesures préventives et/ou correctives nécessaires en tant que de besoin.

Le tourisme durable doit également maintenir un haut niveau de satisfaction des touristes et leur permettre de vivre des expériences intéressantes, en les sensibilisant aux problèmes de développement durable et en leur faisant mieux connaître les pratiques de tourisme durable⁵¹⁹.

Dès 2002, un plan de développement et de promotion de l'écotourisme au Québec, a été développé dans le rapport intitulé : *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*⁵²⁰. Cette étude de 273 pages a été réalisée par Éco Tour Conseils Etc., pour Tourisme Québec, appellation officielle référant au site internet du ministère du Tourisme du Québec. Le document dresse le portrait de l'écotourisme au Québec, en 2002, année internationale de l'écotourisme célébrée à Québec, à l'occasion de la tenue du sommet mondial de l'écotourisme. L'événement fut conjointement organisé par l'OMT, le programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE), la Commission canadienne du tourisme (CCT) et Tourisme Québec.

Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002 propose un plan de développement et de promotion de l'écotourisme dans la province. Il identifie les orientations et les interventions à effectuer pour cette forme de tourisme, ainsi que les produits qui y correspondent en matière de développement de l'offre et de la mise en marché. Les produits sont les patrimoines à « utilisation durable » : les aires protégées⁵²¹,

⁵¹⁹ *Ibid.*

⁵²⁰ Tourisme Québec, *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*, 2002, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], https://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/eco_QC02.pdf (Page consultée le 18 septembre 2018).

⁵²¹ Définition d'« aire protégée » : « une portion de terre, de milieu aquatique ou de milieu marin, géographiquement délimitée, vouée spécialement à la protection et au maintien de la diversité biologique, aux ressources naturelles et culturelles associées ; pour ces fins, cet espace géographique doit être légalement désigné, réglementé et administré par des moyens efficaces, juridiques ou autres » dans Tourisme Québec, *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*, p. 20. La même définition est présentée dans l'article « Aires protégées au Québec : contexte, constats et enjeux pour l'avenir (suite) », chapitre « Définition d'une aire protégée », 2015, Ministère du Développement durable, Environnement et Lutte contre les changements climatiques du Québec [En ligne], http://www.mddelcc.gouv.qc.ca/biodiversite/aires_protegees/contexte/partie1.htm (Page consultée le 18 septembre 2018). Le gouvernement du Québec s'est inspiré des définitions internationales, notamment celle

les parcs nationaux du Canada⁵²² et du Québec⁵²³, les réserves fauniques (conservation et mise en valeur de la faune), les réserves mondiales de la biosphère (territoires où les concepts de développement durable doivent être mis en application), les autres territoires naturels non reconnus comme aires protégées (écosystèmes forestiers exceptionnels : forêts rares, forêts anciennes, forêts refuges d'espèces menacées ou vulnérables, forêts « modèles » grâce aux nouvelles approches en foresterie et aux aménagements durables, forêts habitées).

Le plan suggère un éclatement phénoménal de « défis » s'étalant sur sept pages. Le but ultime est l'adoption de pratiques issues du tourisme durable, tant au niveau du réseau des producteurs professionnels et des intervenants de l'écotourisme, qu'au niveau des patrimoines. L'intérêt est de faciliter la mise en place d'une approche privilégiant l'implication et l'adoption de nouvelles pratiques de gestion de la part des différents acteurs concernés. En l'occurrence, il s'agit des pouvoirs publics, du secteur privé, des organisations non gouvernementales, des associations communautaires, des institutions universitaires et des instituts de recherche, des institutions financières et des organismes d'aide au développement et des communautés locales et autochtones.

Alors, les défis consistent par exemple (1) à miser sur la qualité des expériences d'écotourisme offertes à tout type de visiteurs, en les considérant comme « une clientèle à sensibiliser à certaines valeurs de l'écotourisme – responsabilités envers la préservation de l'environnement, l'adoption de bonnes pratiques lors de leurs activités, la pertinence de choisir un producteur consciencieux, etc.⁵²⁴ ». Il est également question de (2)

adoptée par la Convention internationale sur la diversité biologique (1992) et celle proposée par l'Union mondiale pour la nature (1994).

⁵²² Définition de « parc national du Canada » : « aire naturelle représentative d'importance nationale, protégée en vertu de la loi pour favoriser la compréhension, l'appréciation et la jouissance du public, en plus d'être conservée intacte pour le bénéfice des générations à venir » dans Tourisme Québec, *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*, p. 23.

⁵²³ Définition de « parc national du Québec » : « parc national dont l'objectif prioritaire est d'assurer la conservation et la protection permanente de territoires représentatifs des régions naturelles du Québec ou de sites naturels à caractère exceptionnel, notamment en raison de leur diversité biologique, tout en les rendant accessibles au public pour des fins d'éducation et de récréation extensive » dans Tourisme Québec, *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*, p. 25.

⁵²⁴ Tourisme Québec, *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*, p. 148.

consolider le réseau de producteurs professionnels ; (3) d'intégrer l'écotourisme dans les outils de planification gouvernementale et dans les stratégies de développement local ; (4) de gérer la croissance de l'écotourisme ; (5) d'accroître les partenariats publics/privés dans les domaines de l'aménagement et de l'accessibilité des territoires, de la protection de milieux naturels, de développement des produits ou, encore, (6) de responsabiliser les milieux hôtes. Les autres défis, résolument, notables visent à augmenter les aires naturelles protégées et leur superficie, avec une attention particulière pour la forêt boréale, le Québec méridional, le fleuve Saint-Laurent et les rivières.

Par ailleurs, l'écotourisme est employé à des fins de conservation du territoire. À cet effet, un ensemble d'actions est mis en place. Il prône (1) la protection des territoires récréotouristiques utilisés sur les terres publiques (sentier récréatif) ; (2) l'adoption de mesures de protection des paysages présentant un intérêt particulier ; (3) la participation du secteur de l'écotourisme aux efforts de protection et au maintien de l'intégrité du patrimoine naturel par le développement des connaissances et par l'adoption de mesures de suivi sur les activités se déroulant en milieu naturel puis (4) la protection et la mise en valeur des composantes culturelles des environnements naturels et l'identification des aspects culturels et historiques les plus intéressants pour des fins de mise en valeur et d'interprétation.

En outre, l'écotourisme est appliqué en tant qu'outil d'éducation auprès des Québécois, de manière à supporter la vision de la stratégie québécoise sur la biodiversité : « Dans une perspective de développement durable, les Québécoises et les Québécois doivent s'imprégner davantage d'une culture écologique et évoluer en plus grande harmonie avec la nature⁵²⁵ ». Plus encore, on veut lui octroyer un rôle identitaire en l'utilisant comme mise en valeur de la diversité culturelle québécoise, notamment, l'identité culturelle autochtone dans une approche misant sur l'authenticité. Dans le but de satisfaire les clientèles, l'écotourisme devrait stimuler le développement et l'intégration de portions d'écotourisme à des produits majeurs plus traditionnels, comme

⁵²⁵ *Ibid.*, p. 116.

les circuits et les séjours de villégiature, afin de combler un marché majoritairement composé de touristes, jumelant l'écotourisme à d'autres motifs de voyage⁵²⁶.

L'« écotourisme » réfère aux formes du tourisme durable en milieu naturel. Il comporte certaines caractéristiques déclinées comme suit :

1. Toutes les formes de tourisme basées sur la nature dans lesquelles la principale motivation des touristes est l'observation et la jouissance de la nature ainsi que des cultures traditionnelles qui prévalent dans les zones naturelles.
2. Cette forme de tourisme intègre des caractéristiques éducatives et d'interprétation du milieu.
3. Elle est généralement, mais pas exclusivement, organisée à l'intention de petits groupes de personnes par des voyagistes spécialisés. Les partenaires fournisseurs de services à la destination sont en général de petites entreprises locales.
4. Elle minimise les impacts négatifs sur l'environnement naturel et socioculturel.
5. Elle contribue à la protection des zones naturelles utilisées comme centres d'intérêt écotouristique⁵²⁷.

L'accomplissement du cinquième point comporte trois conditions nécessaires à la pleine réalisation de l'écotourisme, comme facteur de conservation des zones naturelles :

- En étant source d'avantages économiques dont profitent les communautés, les organisations et les autorités de la région-hôte chargées de la préservation des zones naturelles ;
- En créant des emplois et des possibilités de revenus pour les communautés locales ;
- En renforçant la prise de conscience des résidents et des touristes quant à la nécessité de protéger le patrimoine naturel et culturel⁵²⁸.

L'écotourisme est un tourisme symbiotique entre les ressources culturelles d'un milieu et les touristes. Les producteurs professionnels du tourisme, les acteurs (communautés culturelles, locales et autochtones) et les visiteurs s'unissent pour transcender le simple contrat touristique qui les lie, en une expérience positive et constructive, élaborée de manière à minimiser les impacts néfastes sur l'environnement et les milieux hôtes.

⁵²⁶ *Ibid.*, p. 147-151.

⁵²⁷ Sustainable Development of Tourism, « Écotourisme et des aires protégées. Définition d'écotourisme de l'OMT », *OMT* [En ligne], <http://sdt.unwto.org/fr/content/ecotourisme-et-des-aires-protgees> (Page consultée le 18 septembre 2018).

⁵²⁸ *Ibid.*

À la suite du premier sommet mondial de l'écotourisme, tenu en 2002, à Québec, un autre plan de développement et de promotion de l'écotourisme et du tourisme de nature a été adopté, à l'automne 2003. Il est présenté dans le document intitulé : *Nature et tourisme au Québec : orientations et plan d'action 2003-2008*. Il est le résultat des réflexions engagées à l'occasion d'une table de concertation, formée de spécialistes et de partenaires publics et privés, ainsi que de celles d'un symposium ayant réuni, en janvier 2003, 120 acteurs des régions, de l'environnement et du tourisme. Ces deux événements avaient été organisés par Tourisme Québec.

Dans *Nature et tourisme au Québec : orientations et plan d'action 2003-2008*, une approche plus large des enjeux et des défis liés au tourisme de nature et à l'écotourisme est proposée.

En premier point, le terme « tourisme en milieu naturel », également appelé « tourisme de nature », est défini. Il « [...] correspond à toute forme de tourisme qui dépend principalement d'un milieu naturel en tant que principal attrait ou site pour prendre forme⁵²⁹ ».

Le plan d'action se concentre sur les activités axées sur l'observation ou l'appréciation de la nature à des fins de découverte ou de pratique d'activités de plein air. Le tourisme de nature incorpore différentes formes de tourisme et d'expériences en milieu naturel, comme le tourisme d'aventure et l'écotourisme. Voici quelques exemples d'activités de tourisme de nature pouvant être réalisées sur une base autonome (*pratique libre*) ou en groupes organisés et guidés (*pratique encadrée*) : visites de sites et de milieux naturels, activités de tourisme d'aventure, activités d'observation de la nature (formations géomorphologiques, faune, flore, phénomènes naturels), croisières d'observation, activités axées sur la découverte d'un milieu naturel et culturel autochtone. Actuellement, toutes ces activités de tourisme de nature ne sont pas nécessairement offertes en respectant les principes du tourisme durable⁵³⁰.

⁵²⁹ Maurice Couture (Éco Tour Conseils Etc.) et Hélène Huard, *Nature et tourisme au Québec : orientations et plan d'action 2003-2008*, mai 2003, p. 7, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/planeco.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018). Dans le document, la citation est référencée à David B. Weaver, *The Encyclopedia of Ecotourism*, [s.l.], Cabi Publishing, 2001, p. 657-661 [En ligne], http://shora.tabriz.ir/Uploads/83/cms/user/File/657/E_Book/Tourism/The%20Encyclopedia%20of%20Ecotourism.pdf (Page consultée le 20 septembre 2018).

⁵³⁰ *Ibid.*

En second point, le document identifie 1 040 entreprises ou établissements québécois susceptibles d'être concernés par ces deux formes de tourisms. Il expose, de surcroît, la vision du Québec basée sur les principes directeurs et les valeurs du développement durable. L'intention signifiante du plan de développement est d'adopter les valeurs de l'écotourisme. Celles-ci devraient favoriser les pratiques durables des acteurs du secteur du tourisme en milieu naturel, et des clientèles. Cette vision se base, en outre, sur le développement d'expériences d'écotourisme et de tourisme de nature de qualité, authentiques et adaptées aux attentes des différents types de visiteurs⁵³¹. Quatre orientations furent élaborées en vue d'encadrer les efforts des acteurs du secteur : (1) organiser et structurer le secteur ; (2) protéger et mettre en valeur les territoires naturels ; (3) développer des produits variés et adaptés, enfin (4) orienter la promotion, de manière à sensibiliser les clientèles et rejoindre des segments de marché variés⁵³². Ce plan s'adresse en priorité aux acteurs du tourisme de nature au Québec : organisations offrant des produits, des expériences ou des lieux de pratique ; regroupements d'entreprises ; partenaires publics ; partenaires du secteur de la conservation ; partenaires dans les domaines de la formation, de l'éducation et de l'expertise ; organisations touristiques ; communautés locales, régionales et autochtones.

En 2005, le gouvernement du Québec présente sa nouvelle politique touristique dans le document intitulé : *Vers un tourisme durable : politique touristique du Québec, un nouveau partenariat industrie-gouvernement*. La ministre du Tourisme du Québec de l'époque, Françoise Gauthier exprime en préface toute l'ambition de cette nouvelle vision : « [...] L'industrie est appelée à jouer un rôle clé dans la croissance du tourisme, pour que celui-ci devienne, durant toute l'année, une source de richesses économique, sociale et culturelle pour toutes les régions du Québec, et ce, dans le respect des principes du développement durable⁵³³ ». Ici, la problématique de l'écotourisme est évacuée,

⁵³¹ *Ibid.*, p. 13-14.

⁵³² *Ibid.*, p. 18.

⁵³³ Jacques Lavigne (ministère du Tourisme) et Maurice Couture (GPS Tourisme), *Vers un tourisme durable : politique touristique du Québec, un nouveau partenariat industrie-gouvernement*, Ministère du Tourisme, 2005, p. 3, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/politiqueTouristique.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

probablement en raison de ses exigences quasiment impossibles à appliquer sur la totalité du territoire de la province. La nouvelle politique touristique compte désormais trois objectifs de développement durable, pour l'industrie touristique québécoise :

- le premier objectif est d'ordre économique, car les exigences de rentabilité demeurent. Il est question de faire croître les recettes touristiques du Québec, les faisant passer de 9 milliards de dollars, en 2003, à 13 milliards de dollars, en 2010. Cet objectif vise une croissance annuelle moyenne des recettes de 5,3 %, soit 500 millions de dollars par année. Ce scénario suppose que le nombre de visiteurs devrait passer de 52 à 60 millions sur une période de sept ans (2003-2010) et de pourvoir à la création de plus de 38 000 nouveaux emplois dans le secteur⁵³⁴. Finalement, il en a été tout autrement. En 2009, selon les estimations du ministère du Tourisme basées sur les données préliminaires de Statistique Canada, l'industrie touristique du Québec a connu un recul de ses recettes touristiques par rapport à l'année 2008. La raison principale évoquée est la récession économique ayant sévi partout dans le monde et, de façon plus prononcée, dans les pays industrialisés, affectant les arrivées des touristes internationaux (- 4,2 %) et les recettes touristiques (- 5,7 %)⁵³⁵. De ce fait, « [...] La performance du tourisme au Québec s'est caractérisée par le fléchissement de 0,8 % du nombre de touristes (passant de 26,0 millions en 2008 à 25,8 millions en 2009) et de 2,2 % des recettes touristiques (passant de 10,7 milliards de dollars en 2008 à 10,4 milliards de dollars en 2009)⁵³⁶ » ;

- le second objectif consiste à « accroître le nombre d'exploitants et de touristes sensibilisés à l'utilisation durable de l'environnement⁵³⁷ » grâce, entre autres, à la gestion intégrée du territoire et à la responsabilité collective, qui doivent permettre de protéger l'environnement au profit des futures générations ;

- le dernier objectif socioculturel doit « [...] Favoriser une offre touristique développée et exploitée dans le respect des populations locales⁵³⁸ », ces communautés, à la fois, hôtes et bassins de main-d'œuvre. L'offre touristique mise sur l'authenticité et le

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁵³⁵ Tourisme Québec, *Rapport annuel de gestion 2009-2010 : ministère du Tourisme*, Gouvernement du Québec, octobre 2010, p. 9, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/RAG-2009-2010.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

⁵³⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁵³⁷ Lavigne et Couture, *Vers un tourisme durable...*, p. 15.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 16.

respect des diversités et des spécificités culturelles du Québec, c'est-à-dire sa culture francophone dominante et les nations autochtones⁵³⁹. Afin de réaliser ces trois objectifs, la politique touristique prévoit de confier au ministère du Tourisme le mandat d'informer, de sensibiliser et de guider l'industrie touristique (incluant les communautés) aux principes et aux pratiques du tourisme durable⁵⁴⁰.

Allégée de ses ambitieux « défis » et « principes directeurs » difficilement réalisables en raison de l'étendue éclatée des orientations et des actions qu'elle était censée recouvrir dans son ancienne version, la nouvelle politique touristique du Québec, de 2005, développe quatre regroupements d'expériences touristiques, à partir des produits les plus porteurs de l'industrie. Ces expériences touristiques constituent dès lors la seule plateforme rassembleuse des acteurs privés et publics du tourisme dans la promotion de l'offre touristique du Québec à l'étranger. L'objectif avoué est de permettre à l'ensemble des intervenants en tourisme « de travailler ensemble en toute transparence et d'afficher de nouvelles ambitions afin de faire prospérer, dans une approche de développement durable, le Québec, sa population, ses régions et ses entreprises touristiques⁵⁴¹ ». Ces quatre regroupements d'expériences constituent une nouvelle approche de promotion sur les marchés internationaux. Ils servent de fondement aux initiatives et aux propositions de partenariats faites à l'industrie, par le ministère du Tourisme. Il y a (1) le Québec de villégiature ; (2) le Québec des grandes villes ; (3) le Québec du Saint-Laurent et (4) le Québec de la grande nature. Le fait de regrouper de la sorte les expériences de visite par thématique contribue à simplifier l'image du Québec auprès des clientèles, à tenir compte des communautés et des spécificités culturelles significatives du territoire québécois, puis à créer un lien entre les expériences touristiques du Québec et les territoires⁵⁴². Un document par regroupement d'expérience est publié, en 2007, sur le site internet du ministère du Tourisme du Québec. Les quatre documents constituent des plans de promotion touristique, hors Québec. Ils analysent les partenaires, la clientèle, les forces et les faiblesses du programme expérientiel. Ils explorent les opportunités. Ils proposent des

⁵³⁹ *Ibid.*

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 16-17.

⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁴² *Ibid.*, p. 20.

orientations stratégiques à adopter. Ils frôlent la question du développement durable, d'ailleurs identique pour les quatre. En fait, cette question du développement durable se décline en deux points : (1) prioriser les projets qui souscrivent aux pratiques du tourisme durable et (2) inviter les intervenants à agir de manière à protéger les milieux naturels et les paysages à hauts potentiels de développement touristique⁵⁴³.

Ainsi, au début des années 2000, les documents témoignent d'une forte volonté ministérielle dans la mise en place d'une politique touristique basée sur des principes de tourisme durable. Toutefois, au fil des années, la place majeure qui était faite à cette forme de tourisme dans l'industrie touristique se réduit finalement de manière considérable. D'ailleurs, il n'est plus tellement question de tourisme durable, mais bien de développement durable. Le tourisme serait un moyen de réalisation, aux dires de la ministre du Tourisme de l'époque. Il y a en effet une approche revisitée du tourisme ; ce dernier étant envisagé comme phénomène globalisant, car il demeure un facteur de découverte, d'éducation et d'interprétation du monde. Il est également présenté comme élément unificateur et universel, parce qu'il s'apparente à un instrument encourageant la préservation de l'avenir des ressources et des cultures, par le biais de leur promotion.

Le développement durable consiste en :

[...] Un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs. Deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de « besoins », et plus particulièrement des

⁵⁴³ Jacques Moisan *et al.*, *Le Québec de la villégiature : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, p. 16, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanVillégiature.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Jean Bouffard *et al.*, *Le Québec des grandes villes : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, p. 26, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanGrandesVilles.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Suzanne Watson *et al.*, *Le Québec du Saint-Laurent : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, p. 15, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanStl.laurent.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Raynald Paquet *et al.*, *Le Québec de la grande nature : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, p. 16, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanGrandeNature.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir⁵⁴⁴.

À cet égard, le ministère du Tourisme du Québec publie sur son site internet, le *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020 : un itinéraire vers la croissance*⁵⁴⁵, en 2012. Il y est expliqué que le tourisme sera façonné de manière à en faire une industrie innovante et performante, afin de bâtir une économie prospère, selon les principes de développement durable⁵⁴⁶. Ces principes se résument à tenir pleinement compte des impacts économiques, sociaux, environnementaux actuels et futurs du tourisme, en répondant aux besoins des visiteurs, des professionnels, de l'environnement et des communautés d'accueil⁵⁴⁷. Les orientations du plan, c'est-à-dire le développement de l'offre, le positionnement sur les marchés et l'accueil, sont axées autour de ces principes de développement durable (mentionnés ci-dessus).

[...] Le développement de l'offre met en valeur les beautés de la nature dans le respect des écosystèmes, favorise le développement régional, celui de la main-d'œuvre ainsi que l'achat local tout en respectant la capacité des milieux biologiques et humains. L'accueil prend appui sur la santé et la qualité de vie, tant en cherchant la satisfaction des visiteurs que le bien-être des employés et des communautés locales⁵⁴⁸.

En outre, la promotion de l'industrie se fera par la mise en valeur d'une expérience touristique en harmonie avec la nature et les personnes. Cette directive correspond, au demeurant, à la perception que les touristes ont du Québec.

Des enquêtes révèlent d'ailleurs que les voyageurs sont de plus en plus sensibles à la gestion des espaces touristiques qu'ils visitent. Ils considèrent favorablement

⁵⁴⁴ L'odyssée du développement durable, *Rapport Brundtland*, chapitre 2 « Vers un développement durable », [s. p.], 1987, *Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères* [En ligne], https://www.diplomatie.gouv.fr/sites/odysee-developpement-durable/files/5/rapport_brundtland.pdf (Page consultée le 20 septembre 2018).

⁵⁴⁵ Tourisme Québec, *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020 : un itinéraire vers la croissance*, Gouvernement du Québec, mai 2012, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/plan-dev-tour-2012-2020.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 10 et 24.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁵⁴⁸ *Ibid.*

les destinations qui valorisent l'équité (qualité des emplois et équité sociale) et la protection du patrimoine (culture, biodiversité, environnement)⁵⁴⁹.

L'objectif est de proposer une offre touristique en adéquation avec la conception qu'ont les touristes du Québec. Pour cela, le plan propose une synthèse des mesures concrètes qui seront prises en matière de développement touristique durable, sous la forme de deux tableaux : (1) miser sur la synergie des partenariats ; (2) accroître l'investissement privé et stimuler l'innovation en renouvelant le parc hôtelier, en accordant des contributions financières aux régions et en accompagnant les entrepreneurs (formation aux gestionnaires, adoption de meilleures pratiques d'affaires) ; (3) améliorer l'accueil et l'accessibilité des destinations choisies et (4) renouveler l'image de marque et les activités de promotion à l'étranger. Toutefois, les efforts semblent plus concentrés sur le développement et le renforcement des produits à haut potentiel de rayonnement international. Montréal, Québec, le fleuve Saint-Laurent et la Route Verte sont ainsi présentés comme des produits touristiques phares. En prime, l'offre touristique des régions sera développée autour de thématiques spécifiques : tourisme hivernal, tourisme de nature et d'aventure, tourisme culturel et événementiel⁵⁵⁰.

C'est dans ce contexte évolutif de la politique touristique que la collecte de données a été effectuée, durant la saison estivale des années 2012, 2013 et 2014. En entrevue semi-dirigée, chacun des 22 touristes participants s'est volontiers penché sur sa perception du territoire québécois, au cours de son séjour. Globalement, certains ont exprimé le bonheur simple de s'adonner à la contemplation de la diversité culturelle, animant le territoire. D'autres ont vécu une prise de conscience de ce qui « existe » : ils ont su apprécier les différents modes de développement des régions, lors de leur traversée du territoire. Puis, quelques-uns ont témoigné d'un vif intérêt pour l'infinie variation du territoire québécois, qu'ils ont observé d'un point de vue esthétique et panoramique dans un premier temps. Ensuite, dans un second temps, ils ont souligné la diversité des populations, des patrimoines et des actions locales œuvrant au sein des régions visitées.

⁵⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 92-93.

En définitive, les objectifs de la nouvelle politique touristique, élaborés en fonction des principes du développement durable, ont été atteints.

Voyager sur le territoire québécois a permis aux touristes participants de se rapprocher des communautés, d'en saisir les particularités culturelles et de s'ouvrir sur le monde. Pour certains, explorer le territoire québécois revêt une démarche d'ordre identitaire : la conscience de circuler au cœur de patrimoines naturels, dont la beauté (esthétique), la richesse (historique) et la diversité (genre) sont mis en valeur, encourage le visiteur à considérer leur nécessaire préservation et, par extension, la conservation des écosystèmes, des ressources et de l'environnement. Plus encore, la valorisation écologique du territoire suscite des effets inattendus : elle attise la curiosité du visiteur étranger et exalte la fierté du visiteur local. Celui-ci se sent lié à un territoire remarquablement préservé et habilement valorisé. Ce sentiment conduit à exacerber en lui un sentiment d'appropriation territoriale, identitaire et culturel.

Après une telle réflexion, il convient de définir ce que comprend intégralement le concept de culture, mis en relation avec le phénomène du tourisme et la notion de patrimoine. Dans cette équation, il sera démontré que les effets de la culture postmoderne sont des facteurs de vagabondage social et de nomadisme identitaire.

2.3 EFFETS DE CULTURE POSTMODERNE : VAGABONDAGE SOCIAL ET NOMADISME IDENTITAIRE

2.3.1 La culture comme fait social global

Du latin *cultura*, le mot « culture » apparaît dans la langue française vers la fin du XIII^e siècle, désignant soit une pièce de terre cultivée, soit le culte religieux. *Cultura* définit l'action de cultiver la terre, au sens premier, puis celle de cultiver l'esprit, l'âme, au sens figuré. L'emploi du mot s'est progressivement élargi aux êtres humains. Le terme « culte », d'étymologie voisine, en latin *cultus*, est employé pour désigner l'hommage rendu à une divinité, mais réfère également à l'action de cultiver, de soigner, de pratiquer

un art. Aujourd'hui, le terme « culture » admet une pluralité de sens et s'emploie dans les domaines les plus variés, désignant des phénomènes très dissemblables.

L'historique des travaux notables en sciences sociales tentant de définir le concept de culture est sommairement relatée par Guy Rocher, dans le chapitre 3 de son ouvrage intitulé : *Introduction à la sociologie générale*. Selon l'éminent sociologue québécois, l'origine du terme est à situer en Allemagne, où il est utilisé à la fin du XVIII^e siècle, dans les études d'histoire universelle. Ces études tentaient de reconstituer une histoire générale de l'humanité et des sociétés, depuis le commencement, en d'immenses fresques qui en faisaient la synthèse. Comme l'explique Guy Rocher, les historiens, auteurs de ces études, s'intéressaient davantage à l'histoire des mœurs, des institutions, des idées, des arts et des sciences, plutôt qu'à l'histoire politique et militaire. Intrigués par la diversité des sociétés et des civilisations, ils accumulaient une vaste et riche documentation sur toutes les périodes historiques et toutes les sociétés connues, convaincus que l'histoire humaine incarnait l'histoire du progrès de l'humanité et que, finalement, l'étude comparée des sociétés et des civilisations révélait le tracé de ce progrès⁵⁵¹.

Il s'agissait pour cela de déterminer les moments de l'histoire marqués par une extension des connaissances, une élévation des arts, un raffinement des mœurs, une bonification des institutions sociales ; on pouvait alors considérer qu'il s'était agi d'une phase plus avancée dans le progrès. Le terme *culture* fut employé précisément pour décrire cette évolution dans le progrès⁵⁵².

Selon Guy Rocher, l'un des plus célèbres de ces historiens était Johann Christoph Adelung. Dans son *Essai sur l'histoire de la culture de l'espèce humaine*⁵⁵³, publié en 1782, celui-ci distinguait huit périodes historiques depuis les origines de l'humanité qu'il comparait aux âges de la vie humaine individuelle. Les historiens, tels qu'Adelung empruntaient à la langue française le mot « culture ». Celui-ci n'avait alors pas de sens. Ils l'écrivaient d'ailleurs *Cultur*. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle, que l'on commençait

⁵⁵¹ Guy Rocher, *Introduction à la Sociologie Générale*, vol. 1 : *L'action sociale*, vol. 2 : *L'organisation Sociale*, vol. 3 : *Changement social*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2012 (1968), p. 185.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 185-186.

⁵⁵³ Johann Christoph Adelung, *Versuch einer Geschichte der Cultur des menschlichen Geschlechts*, Leipzig, Christian Gottlieb Hertel, 1782 ; voir à ce sujet Gérard Laudin, « Histoire universelle et histoire Anthropologique : Adelung et la Culturgeschichte », *Le Texte et l'Idée*, n° 17 (2002), p. 59-78.

à l'écrire *Kultur*, en allemand. Les termes de culture comme *coutiveure*, *cultiveure*, *cultivure*, *cultivoure* ou *cultivoison* référant à la culture du sol et au travail de la terre n'apparaissent qu'au XVII^e siècle⁵⁵⁴. Ensuite, ce fut seulement à partir du XVIII^e siècle que certains écrivains l'utilisèrent pour signifier de manière générale une « formation de l'esprit⁵⁵⁵ ». Le terme désignait « le progrès intellectuel d'une personne ou encore le travail nécessaire à ce progrès⁵⁵⁶ ». Plus tard, traduit en allemand par Adelung et ses collègues, « culture » prend un sens plus étendu pour qualifier « le progrès intellectuel et social de l'humain en général, des collectivités, de l'humanité. Il reçut alors pour la première fois une connotation collective. Mais, il continua à porter l'idée d'un mouvement en avant, d'une amélioration, d'un devenir⁵⁵⁷ ».

En passant de l'allemand à l'anglais, le terme « culture » subit une transformation que l'on doit à Edward Burnett Taylor. Il serait le premier chercheur à faire entrer « culture » dans les sciences étudiant l'homme, avec *Primitive Culture*, paru en 1871. L'anthropologue britannique s'inspira particulièrement des travaux de Gustav Friedrich Klemm, auteur de 10 volumes retraçant la monumentale *Histoire universelle de la culture de l'humanité*⁵⁵⁸, publiés de 1843 à 1852. Edward Burnett Taylor en préleva des éléments pour composer sa définition de la culture, utilisée comme synonyme de civilisation. À ce propos, il convient de la définir succinctement puisqu'elle est le principe liminaire à toute forme de construction sociale et individuelle.

Relativement proche du concept de culture, *civilisation* est définie par le sociologue québécois Guy Rocher, lors du bref portrait historique qu'il lui consacre⁵⁵⁹. Diverses propositions furent élaborées surtout en Allemagne. Cependant, elles peuvent quasiment toutes être condensées en deux principales positions distinctes. La première

⁵⁵⁴ Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, p.186-187.

⁵⁵⁵ Voir Émile Tonnellat, « Kultur : Histoire du mot, évolution du sens », dans le Centre International de Synthèse, dir., *Civilisation : le mot et l'idée*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930, p. 61-73.

⁵⁵⁶ Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, p.187.

⁵⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁵⁸ Gustav Friedrich Klemm, *Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit*, 10 volumes, Leipzig, Teubner, 1843-1852 ; *Allgemeine Culturwissenschaft*, 2 volumes, Leipzig, Verlag, 1844-1845.

⁵⁵⁹ Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, p. 191-195.

qualifie la civilisation comme « l'ensemble des moyens collectifs auxquels l'être humain peut recourir pour exercer un contrôle sur lui-même, pour se grandir intellectuellement, moralement, spirituellement. Les arts, la philosophie, la religion, le droit sont alors des faits de civilisation⁵⁶⁰ ». Puis, la seconde est l'inverse de la première. En effet, elle « s'applique alors aux moyens qui servent les fins utilitaires et matérielles de la vie humaine collective ; la civilisation porte un caractère rationnel, qu'exige le progrès des conditions physiques et matérielles du travail, de la production, de la technologie⁵⁶¹ ». Guy Rocher oppose ces définitions de la civilisation avec une définition sommaire de la culture, qu'il considère comme étant résolument plus appropriée pour référer à ce qui est de l'ordre du personnel et de l'humain. « La culture comprend plutôt les aspects plus désintéressés et plus spirituels de la vie collective, fruits de la réflexion et de la pensée "pures", de la sensibilité et de l'idéalisme⁵⁶² ». La civilisation concerne l'exploration extérieure de ce qui définit l'humain, tandis que la culture relève de la contemplation intérieure, voire du voyage introspectif de ce qui contribue à bâtir l'humanité de l'humain.

Pour en revenir au concept de culture, Guy Rocher reprend la définition que l'anthropologue britannique Edward Burnett Taylor introduit dès le début de *Primitive Culture* : « La culture ou la civilisation, entendue dans son sens ethnographique étendu, est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, la morale, les coutumes, et toutes les autres aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société⁵⁶³ ». Bien que datant de 1871, et en dépit de son caractère descriptif excluant toute perspective de progrès ou d'un devenir, cette définition serait étonnamment complète et précise, selon Guy Rocher.

La notion anthropologique de culture était née. [...] elle fut cependant reprise par les premiers anthropologues anglais et américains, tels que Sumner, Keller, Malinowski, Lowie, Wissler, Sapir, Boas, Benedict. Aux États-Unis, l'anthropologie en est même venue à se définir comme la "science de la culture" [...] ⁵⁶⁴.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 192.

⁵⁶¹ *Ibid.*

⁵⁶² *Ibid.*

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 189.

⁵⁶⁴ *Ibid.*

Dans cette définition, il convient de souligner la qualification accordée à la culture, appréhendée à l'époque comme une notion. Une notion recouvre une idée plutôt vague, aux contours généralement imprécis, communément admise, mais suffisamment partagée pour que tous soient en mesure de la comprendre. La notion est une perception de quelque chose. Au demeurant, d'après le sociologue québécois, la définition d'Edward Burnett Taylor ne met pas en lumière toutes les particularités aujourd'hui attribuées au concept de culture. Un concept est ce qui construit, conçoit et tient de l'analyse scientifique de ses caractéristiques. Il désigne un objet de savoir, du point de vue épistémologique, en renvoyant à une définition la plus précise possible⁵⁶⁵. La revue littéraire de la définition de culture à laquelle s'adonne Guy Rocher, permet de révéler toute l'évolution qu'a subi ce terme au cours de son histoire.

D'ailleurs, il soumet sa propre définition : la culture serait « un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte⁵⁶⁶ ». Par la suite, le sociologue explicite sa définition. Au préalable, « la culture s'adresse donc à toute activité humaine, qu'elle soit cognitive, affective ou "conative" (c'est-à-dire qui concerne l'agir au sens strict) ou même sensori-motrice⁵⁶⁷ ». La culture regroupe ces manières de penser, de sentir et d'agir, partagées par un groupe de personnes qui, peu importe le nombre de ses adhérents, les considère comme idéales ou normales et exige qu'elles soient significatives de leur groupe, afin que l'on reconnaisse ces règles de vie comme ayant acquis un caractère collectif, donc social. La culture concerne une pluralité

⁵⁶⁵ Pascal Duplessis, « La cartographie conceptuelle au service de la didactique de l'information : outil heuristique pour élucider, enseigner et apprendre les savoirs scolaires de l'information-documentation », Pascal Duplessis et Ivana Ballarini-Santonocito, dir., *Cartographie conceptuelle et didactique de l'information : dix cartes de concepts infodocumentaires et étude préliminaire*, 2007, p. 8-10. *Les Trois Couronnes* [En ligne], <http://lestroiscouronnes.esnerec.fv/uploads/La%20cartographie%20conceptuelle%20au%20service%20de%20Duplessis%202007%20La%20cartographie%20conceptuelle.pdf> (Page consultée le 3 août 2018).

⁵⁶⁶ Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, p. 196.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 198-199

de personnes. Elle n'est pas innée. Elle résulte de divers mécanismes d'apprentissage et elle est un héritage que l'on s'approprie⁵⁶⁸.

Du fait que la culture est relative à toute activité humaine et partagée collectivement, elle peut naturellement être appréhendée comme fait social global, faisant écho au concept de « fait social total », création de l'anthropologue français Marcel Mauss :

Les faits que nous avons étudiés sont tous, qu'on nous permette l'expression, des faits sociaux *totaux* ou, si l'on veut — mais nous aimons moins le mot — généraux : c'est-à-dire qu'ils mettent en branle dans certains cas la totalité de la société et de ses institutions (potlatch, clans affrontés, tribus se visitant, etc.) et dans d'autres cas, seulement un très grand nombre d'institutions, en particulier lorsque ces échanges et ces contrats concernent plutôt des individus⁵⁶⁹.

Un fait social total implique l'ensemble des individus, des groupes sociaux et des institutions qui forment la société. L'étude de cet ensemble permet de « percevoir l'essentiel, le mouvement du tout, l'aspect vivant, l'instant fugitif où la société prend, où les hommes prennent conscience sentimentale d'eux-mêmes et de leur situation vis-à-vis d'autrui⁵⁷⁰ ». Il est alors possible d'appréhender bien plus que des idées ou des règles, mais plutôt « des hommes, des groupes et leurs comportements⁵⁷¹ ».

Le fait social total concerne l'humain dans sa totalité. Par conséquent, la culture peut être comprise comme fait social global. D'abord, il faut comprendre par « global », le caractère entier de tout ce à quoi la culture réfère : l'homme, ses sociétés, ses peuples, ses groupes, ses ethnies, ses tribus et ses comportements. De plus, l'adjectif épithète « global » réfère au phénomène de mondialisation postmoderne, au contexte duquel la culture évolue, endossant autant de facettes et exprimant autant de dimensions que produisent les sociétés humaines. La culture comme fait social global intègre tous les

⁵⁶⁸ *Ibid.*

⁵⁶⁹ Marcel Mauss, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Présentation de Florence Weber, Paris, Presses Universitaires de France, 2012 (1923), p. 234.

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 236.

⁵⁷¹ *Ibid.*

phénomènes, tous les comportements, toutes les représentations idéologiques, symboliques, religieux, esthétiques et sociologiques, suffisamment fréquents dans la société pour être qualifiés de « réguliers », et suffisamment étendus pour être « collectifs », tout en considérant les identités des groupes et leurs différences. Appréhender la culture comme fait social global permet de saisir l'essence, le mouvement, l'aspect vibrant d'une société et d'identifier ce qui caractérise la culture même, c'est-à-dire l'expression protéiforme de l'humanité, comprise comme ensemble des particularités propres à la nature humaine.

2.3.2 La culture, entre différences et identités

Depuis l'anthropologue britannique Edward Burnett Taylor, cité par Guy Rocher, différentes définitions du mot « culture » reflètent des théories diverses pour comprendre ou évaluer l'activité humaine. En 1952, Alfred Kroeber et Clyde Kluckhohn rédigent une liste de plus de 150 définitions différentes de « culture », dans leur ouvrage intitulé : *Culture : A Critical Review of Concepts and Definitions*⁵⁷², afin de restituer le caractère complexe et fécond du terme.

D'ailleurs, celui-ci semble si abscons que l'anthropologue indien Arjun Appadurai, dont les recherches se basent sur l'étude de la modernité et de la globalisation, répugne à l'utiliser. En 1996, son ouvrage *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation* est publié. Il y décrit la globalisation comme un phénomène culturel faisant pénétrer notre civilisation dans une ère postcoloniale, au cours de laquelle l'imagination devient une force sociale, alors même que le modèle, supposément inébranlable de l'État-nation, est largement remis en cause, tandis que les relations entre les cultures occidentales et les autres sont profondément remodelées. Selon l'auteur, il est impossible d'appréhender la culture comme si elle existait en dehors du groupe culturel, car cette vision présente un risque d'amalgamer la culture avec l'ethnie ou la race, alors qu'elle doit notamment être perçue en qualité d'instrument utilisé par les groupes

⁵⁷² Alfred L. Kroeber et Clyde Kluckhohn, *Culture : A Critical Review of Concepts and Definitions*, New York, Vintage Books, 1963 (1952), p. 30-42.

culturels, à des fins de mobilisation pour l'État ou, au contraire, pour se démarquer du contexte national. Dans cet ouvrage, il écrit :

L'emploi du substantif « culture » me met souvent mal à l'aise, tandis que sa forme adjectivale, « culturel », me convient parfaitement. En m'interrogeant sur les raisons de ce malaise, j'ai compris que le plus gênant pour moi, dans la forme substantivée, venait de cette conception implicite de la culture comme une sorte d'objet, de chose ou de substance, au sens aussi bien physique que métaphysique. Cette substantialisation a pour conséquence de rattacher la culture au contexte discursif de la race, notion qu'elle était pourtant censée combattre à l'origine. Parce qu'il renvoie à une substance mentale, il semble que le substantif *culture* privilégie le genre de partage d'accord et de liens abstraits où des faits inégalement documentés, ainsi que des styles de vie pour le moins hétérogènes, sont sommés de produire un sens univoque⁵⁷³.

Avec une telle démarche, il est difficile de se pencher sur les multiples conceptions du monde et les diverses activités des individus, considérés comme marginaux ou dominés. À l'inverse, l'adjectif « culturel » ouvre les portes d'un royaume de différences, de contrastes et de comparaisons. Celles-ci se révèlent plus utiles, parce que le terme de « différence » possède une valeur heuristique importante, selon Arjun Appadurai. Si une pratique, une distinction, une conception, un objet ou une idéologie comporte une dimension culturelle, on souligne alors une différence située, c'est-à-dire une différence qui se rapporte à quelque chose de local, de concret et de significatif. Par conséquent, il est inutile de considérer la culture comme une substance, mais il convient de la considérer comme dimension des phénomènes sociaux⁵⁷⁴, comme productrice de différences et comme problématique des identités de groupe, lesquelles sont constituées de certaines différences au sein d'un ensemble de différences⁵⁷⁵. Ainsi, ce qui fait « culture » est une dimension habitée de différences. Elle est un monde multifacette, appelé à saisir l'ensemble des faits sociaux.

Dans son autre ouvrage, plus récent, *Condition de l'homme global*, paru en 2013, l'anthropologue réitère son refus de définir proprement le substantif « culture » : « Nous

⁵⁷³ Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot & Rivages, 2005 (1996), p. 43.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 43-45.

⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 46.

n'avons pas besoin d'une autre définition fourre-tout de la culture⁵⁷⁶ » écrit-il, avant de nous renvoyer aux manuels et « vendeurs de définitions⁵⁷⁷ » qui ont eu vraisemblablement beaucoup à dire, selon lui. Toutefois, il se résout à résumer le champ des possibles, recouvert par ce substantif qui semble l'embarrasser quelque peu.

Les définitions générales de la culture couvrent un vaste terrain, qui comporte les idées générales sur la créativité et les valeurs humaines, les questions d'identité collective et d'organisation sociale, les questions d'intégrité et de propriété culturelle, et les questions d'héritage, de monuments et d'expressions⁵⁷⁸.

Si les précédentes définitions de la culture présentées ci-dessus en font surtout une manifestation immatérielle de l'homme, des modes d'expression de son humanité et de ses spécificités identitaires (individuelle et collective), ici, la définition de la culture est bidimensionnelle, matérielle et immatérielle, car elle est axée sur l'individu, la société et leurs objets. D'ailleurs, en incluant « les questions d'héritage, de monuments et d'expressions » à la définition, Arjun Appadurai confirme que la culture englobe aussi la vie sociale de ces objets, soit le caractère complexe de la valeur qui leur est attribuée et les significations sociales dont ils sont porteurs ; en somme, ce qui mène à considérer la notion de patrimoine. L'individu, la société et leurs objets sont donc un ensemble de différences traversés par des problématiques identitaires. Plus loin dans le texte, Arjun Appadurai prend soin de souligner que cette nouvelle approche de la culture rompt avec l'idée de culture qui perdura pendant un siècle comme étant liée à différents types de passé, dont les mot-clés sont l'habitude, la coutume, l'héritage et la tradition. Afin que le lecteur saisisse plus clairement son propos, il prend soin de résumer : « En un mot, l'acteur culturel est une personne du passé et l'acteur économique une personne de l'avenir », car la culture est en soi, opposée au développement⁵⁷⁹.

Cette acception dichotomique et dépourvue de nuances, qui consiste à penser la culture comme un mastodonte incapable d'évoluer tout en préservant son essence première, rejoint la vision du sociologue polonais Zygmunt Bauman. En effet, celui-ci

⁵⁷⁶ Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, Paris, Payot & Rivages, 2013, p. 225-226.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 226.

⁵⁷⁸ *Ibid.*

⁵⁷⁹ *Ibid.*

envisage une culture, en perte d'authenticité, paralysée par des impératifs socioéconomiques en contexte de modernité liquide.

Néanmoins, ces théories ne sont pas approuvées par l'UNESCO. L'institution proposa, en 1982, une définition en deux volets, encore aujourd'hui inchangée, afin de rendre compte des dimensions matérielles et immatérielles du concept de culture. À l'occasion de la Conférence mondiale sur les politiques culturelles à Mexico, l'organisation internationale la définit en exprimant l'espoir d'une convergence ultime des objectifs culturels et spirituels de l'humanité :

- que, dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances,

- et que la culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. C'est par elle que nous discernons des valeurs et effectuons des choix. C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, recherche inlassablement de nouvelles significations et crée des œuvres qui le transcendent⁵⁸⁰.

Le premier paragraphe reprend clairement cette idée de la culture comme fait social global, tout aussi descriptive que celle du Britannique Edward Burnett Taylor, en mettant l'accent sur la dimension civile, citoyenne et sociale avec « les droits fondamentaux de l'être humain » et « les systèmes de valeurs ». Ensuite, au second paragraphe, la définition s'éclate de sens de manière splendide et gracieuse dans toute sa beauté, son intelligence et sa subtilité à exprimer ce qu'est la culture. « La culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même ». Alors, elle est outil d'introspection. « C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. C'est par elle que nous discernons des valeurs et effectuons des

⁵⁸⁰ Conférence mondiale sur les politiques culturelles, « Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles », Mexico City, 26 juillet-6 août 1982, *UNESCO* [En ligne], http://portal.unesco.org/culture/fr/files/12762/11295422481mexico_fr.pdf/mexico_fr.pdf (Page consultée le 21 juillet 2014).

choix ». La culture est un outil qui permet à l'homme de bâtir son humanité, de comprendre la spécificité de son espèce, de se définir comme animal social et de tisser des liens avec les autres, en développant son propre système de valeurs. « C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, recherche inlassablement de nouvelles significations et crée des œuvres qui le transcendent ». Totalelement flexible, la définition intègre une part de mystères, d'aventures et de contingences, étoffée par tout ce qui est de l'ordre de l'humain. Elle exprime, également, cette idée d'une culture comme instrument d'expression et de construction d'un soi, perpétuellement en chantier. Elle est le prisme à travers lequel l'homme éprouve le désir de s'élever au-delà de sa simple condition humaine, afin de tendre vers quelque chose de plus grandiose, de plus beau et mystique. La dimension immatérielle de cette brillante définition est empreinte de psychologie et de philosophie, puis elle va surtout beaucoup plus loin que les définitions précédentes. En effet, elle rend compte du rôle que joue la culture sur le façonnement du caractère ontologique de l'être humain et de ses aspirations. Cependant, il est légitime de penser que cette définition âgée de trente-deux ans requerrait, sans nul doute, une révision appelée à prendre en compte une troisième dimension. Il s'agit de la dimension contextuelle relative à la postmodernité du XXI^e siècle, au sein de laquelle fleurit le phénomène de mondialisation.

Étudié dès les années 1990, notamment, par l'anthropologue indien Arjun Appadurai et le sociologue polonais Zygmunt Bauman, le phénomène de mondialisation ne doit pas être éclipsé. Loin d'être une chimère, la *globalization* est une réalité désormais partagée par des milliards d'individus peuplant la planète, qu'elle divise en deux camps : d'un côté, une élite mondialisée, minoritaire, très voyageuse, qui en retire tous les bénéfices, puis de l'autre côté, une masse de plus en plus nombreuse d'exclus, de laissés-pour-compte immobilisés, rejetés dans un espace restreint, poussés à la violence et aux replis identitaires.

Ce qui apparaît à certains comme mondialisation signifie localisation pour d'autres ; ce qui est le signe d'une nouvelle liberté pour certains s'impose à bien d'autres comme un destin cruel. La mobilité accède au premier rang des valeurs désirables, et la liberté de circulation, qui a toujours été un avantage rare et

inégalement réparti, devient rapidement le principal facteur de stratification sociale de l'âge moderne et postmoderne. [...] Certains d'entre nous deviennent totalement « mondiaux » ; d'autres sont cloués dans leur « localité » : un sort qui n'a rien d'agréable et qui est même insupportable dans un monde dont la tonalité générale et les règles du jeu sont établies par les « mondiaux ». Exister localement dans un univers mondialisé est un signe de dégradation et de dépossession sociales⁵⁸¹.

Ainsi, une définition actualisée du concept de culture devrait prendre en considération les particularités du monde globalisé et volatile. En effet, dans ce monde, producteur de différences et dimension des phénomènes sociaux se jouent les relations entre les individus, se dessinent leurs comportements (cognitifs et émotionnels) et se construisent leurs identités. Ces particularités du monde globalisé font, d'ailleurs, l'objet d'études menées par Zygmunt Bauman, depuis plus d'une décennie, dans lesquelles il analyse la postmodernité aliénante, l'effondrement des systèmes traditionnels et la course identitaire. Ces éléments condamnent les individus à un quasi-nomadisme de leurs habitudes, comportements et identités.

2.3.3 Noblesse et disgrâce de la culture : des Lumières à la Modernité liquide

Le sociologue polonais Zygmunt Bauman estime qu'aujourd'hui le concept de culture revêt une signification nettement plus spécifique, propre à façonner l'individu évoluant au cœur de ce que certains nomment postmodernité, modernité tardive, seconde modernité ou hypermodernité, mais qu'il a choisi de baptiser « modernité liquide ». La caractéristique essentielle de la société contemporaine liquide est qu'elle devient résolument aliénante et déshumanisante. Flexible, précaire, soumise à une évolution effrénée et perpétuelle, elle semble dépourvue de structures (qui limitent les choix individuels) et d'institutions stables (qui veillent au maintien des traditions et modes de comportement acceptable). L'individu est ballotté par des forces économiques et sociales. Elles le contraignent à s'adapter en permanence à une « conjoncture » en redéfinition permanente. Il est tenu de participer à un aliénant consumérisme de masse. Celui-ci

⁵⁸¹ Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010a (1998), p. 9.

transforme toute chose en objet de consommation et l'enferme dans un état d'insatisfaction perpétuelle.

Cette accélération de rythmes dans tous les aspects de la vie de l'individu est étudiée par Zygmunt Bauman, dans plusieurs de ses travaux en lien avec le concept de liquidité. *Culture in a Liquid Modern World*, publié en 2011, demeure un ouvrage majeur, ayant traité cette question. Il s'attarde sur les mécanismes à l'origine de la dérive de la société culturelle solide des Lumières, avide d'éducation et de liberté, vers une société mercantile liquide en proie à une consommation excessive perpétuelle du tout commercialisable⁵⁸².

Ainsi, les deux premiers chapitres de *Culture in a Liquid Modern World* présentent les causes du déclin de la culture, notamment, les éléments qui l'ont précipité dans un abîme de disgrâce, aux confins duquel le concept de liquidité prend racine. D'emblée, il explique qu'à l'époque actuelle les élites ne peuvent plus être distinguées des autres classes sociales en se basant uniquement sur des symboles démodés, tels que leurs pratiques et leurs goûts culturels plutôt sélectifs pour l'opéra et les concerts, un enthousiasme pour ce qui est considéré comme étant du grand Art ou un dédain affirmé pour ce qui est banal, à l'image d'une chanson pop ou d'un programme télévisé grand public⁵⁸³. Il prend comme point de départ réflexif l'ouvrage *La Distinction. Critique sociale du jugement* du sociologue français Pierre Bourdieu, publié en 1979. Celui-ci y développe une théorie des goûts et aborde la question de la consommation culturelle et des styles de vie que nous avons tendance à penser comme relevant d'un choix personnel ou d'un don, de quelque chose d'inné. Bourdieu démontre qu'au contraire, les goûts et les styles de vie sont déterminés par la position sociale. Ainsi, chaque offre artistique est

⁵⁸² Zygmunt Bauman, *Culture in a Liquid Modern World*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Polity Press, 2011 ; Zygmunt Bauman, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995) ; Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Librairie Arthème Fayard, 2013 (2005) ; Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010a (1998) ; Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Blackwell, 2000.

⁵⁸³ Zygmunt Bauman, *Culture in a Liquid Modern World*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Polity Press, 2011, p. 1.

habituellement adressée à une classe sociale spécifique et à cette classe seule, puis est acceptée seulement ou principalement par cette classe⁵⁸⁴. Zygmunt Bauman rapporte que la culture, selon Bourdieu, se manifeste surtout comme un appareil utile, consciemment résolu à délimiter les différences de classes et à les sauvegarder : comme une technologie conçue pour la création et la protection des divisions de classes et les hiérarchies sociales⁵⁸⁵. Le sociologue polonais effleure ici, sans toutefois jamais l'aborder ni même le nommer, le concept de l'*habitus* popularisé par Pierre Bourdieu. Produit d'éducation, variable selon les classes sociales, il met en évidence les mécanismes de l'inégalité sociale. L'*habitus* est cet ensemble de principes incorporés par l'individu, tels que la manière d'être, la manière de penser et la manière d'agir. Elles guident inconsciemment ses choix et font que toutes les pratiques sociales se rejoignent en un « style de vie ». Il aide à démontrer que les pratiques vécues les plus ineffables et personnelles ont une justification sociale. Son raisonnement permet une approche scientifique de la culture.

Cependant, il faut se rappeler que ce concept vieux de plus de 30 ans se situe dans un contexte particulier : celui d'une époque où la démocratisation de l'accès à la culture fut le cheval de bataille du ministère français des Affaires culturelles, dès sa création, le 3 février 1959. Spécifiquement institué pour l'écrivain André Malraux, sur conseil du Général de Gaulle à son Premier Ministre Michel Debré, le ministère devait signifier au monde que le rayonnement de la France se ferait aussi culturellement. Fraîchement nommé ministre des Affaires culturelles, André Malraux rédige le décret fondateur de son ministère, le 24 juillet 1959 et lui attribuera la mission « de rendre accessible les œuvres capitales de l'humanité, et d'abord de la France, au plus grand nombre possible de Français, d'assurer la plus vaste audience à notre patrimoine culturel et de favoriser la création de l'art et de l'esprit qui l'enrichisse⁵⁸⁶ ». Vingt ans plus tard, la démocratisation

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 4.

⁵⁸⁶ Legifrance, le service public de la diffusion du droit, « Décret n° 59-889 du 24 juillet 1959 portant organisation du Ministère Chargé des Affaires Culturelles (M. Malraux) », JORF du 26 juillet 1959, p. 7413, *Legifrance* [En ligne], https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.do?numJO=0&dateJO=19590726&numTexte=&pageDebut=07413&pageFin (Page consultée le 1^{er} septembre 2014).

culturelle devient une préoccupation nationale, car le décret du 10 mai 1982 modifie la mission du ministère, chargé de la culture, afin qu'il soit en mesure de :

[...] Permettre à tous les Français de cultiver leur capacité d'inventer et de créer, d'exprimer librement leurs talents et de recevoir la formation artistique de leur choix ; de préserver le patrimoine culturel national, régional ou des divers groupes sociaux pour le profit commun de la collectivité tout entière ; de favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit et de leur donner la plus vaste audience ; de contribuer au rayonnement de la culture et de l'art français dans le libre dialogue des cultures du monde⁵⁸⁷.

Il aura suffi de quelques décennies pour passer d'une noble vision de la culture, globale, ambitieuse, éducative et partagée collectivement, puisqu'il est tout de même question de rendre accessibles les « œuvres capitales de l'humanité », à une vision plus pragmatique de la culture, séductrice et vécue individuellement dans un monde que l'on synthétise, en un morcellement de communautés. Ce morcellement se traduit par les tournures « national, régional », « divers groupes sociaux » et « cultures du monde ».

La culture quittait donc son ère historique pour entrer dans son ère de marchandisation, une pratique aux antipodes des valeurs qu'elle était censée diffuser lors de son éclosion, au siècle des Lumières. Originellement, la culture était un accord planifié et attendu entre les supposés détenteurs du savoir (ou, du moins, assurés d'en être en possession) et les ignorants (ou ceux décrits comme tels par les aspirants confiants en leur éducation). Elle a été unilatéralement approuvée et réalisée sous la direction exclusive d'une classe éduquée fraîchement formée, sollicitant le droit d'élaborer un nouvel ordre amélioré et s'élevant des cendres de l'Ancien Régime. La déclaration d'intention de cette classe était l'éducation, l'illumination, l'élévation et l'ennoblissement du peuple, ce nouveau destinataire du rôle de citoyen au sein de l'État-nation nouvellement créé. Cet État-nation se révéla être l'alliance d'une nation naissante s'élevant elle-même d'une existence étatique souveraine à un nouvel état aspirant au rôle d'administrateur, de

⁵⁸⁷ Legifrance, le service public de la diffusion du droit, « Décret n° 82-394 du 10 mai 1982 relatif à l'organisation du ministère de la culture », JORF du 11 mai 1982, p. 1346, *Legifrance* [En ligne], http://legifrance.gouv.fr/jopdf/common/jo_pdf.jspnum.IO=0&dateJO=19820511&numTexte=&pageDebut=01346&pageFin= (Page consultée le 1^{er} septembre 2014).

défenseur et gardien de cette nation. Le projet des Lumières donna à la culture le statut d'outil basique de construction d'une nation, d'un état et d'une nation-état, tout en le confiant entre les mains des classes éduquées⁵⁸⁸.

Ensuite, la croissance de la population contraignit à rechercher de nouveaux territoires, au-delà des limites de ses frontières. Dans l'image au miroir de la vision de l'illumination du peuple, la mission de l'homme blanc fut forgée. Il s'agit alors de sauver des sauvages de leur état barbare. Bientôt, ces concepts furent accompagnés d'une théorie culturelle évolutionniste. Celle-ci promouvait le monde évolué dont le statut d'incontestable perfection devrait être imité et désiré tôt ou tard par le reste du globe. Afin d'atteindre cet objectif, le monde devait être activement aidé et, en cas de résistance, contraint⁵⁸⁹. Mais, dans les faits, les forces expéditionnaires furent contraintes au retour longtemps avant d'avoir réussi à amener les réalités de la vie des indigènes au niveau des standards préconisés dans les métropoles. Le concept de culture se transforma ainsi. Il passa d'un état de stimulant (lors de la création de l'État-nation) à un état de tranquillisant, soit provenant de l'arsenal d'une révolution moderne, à un entrepôt de produits de conservation⁵⁹⁰.

Selon sa conception première, la culture était censée être un agent pour le changement, plutôt que pour la conservation du *statu quo*. Elle devait nommer un but et une direction pour des efforts futurs et être un outil de navigation, afin de guider l'évolution sociale vers une condition humaine universelle⁵⁹¹. La *Distinction* de Pierre Bourdieu a capturé et immobilisé, inscrit et analysé la culture comme dans un arrêt sur image, à son étape homéostatique : une reproduction monotone de la société et de la maintenance d'un système équilibré, juste avant son inévitable et rapide perte de position. Au demeurant, pour Zygmunt Bauman, cette perte de position est le résultat d'un certain nombre de processus constitutifs de la transformation de la modernité solide à la

⁵⁸⁸ Bauman, *Culture in a Liquid Modern World*, p. 8.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁹⁰ *Ibid.*, p. 10.

⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 6-7.

modernité liquide. La modernité que décrit Bauman est qualifiée de « liquide », car elle est auto propulsée et auto intensifiée. La modernité liquide s'apparente à une modernisation compulsive et obsessionnelle au sein de laquelle aucune forme de vie sociale n'est capable de maintenir sa forme durablement.

Aujourd'hui, la culture perd rapidement sa fonction d'autoreproduction de hiérarchie sociale. Les tâches qui lui étaient confiées jusque-là furent abandonnées une à une ou commencèrent à être accomplies par d'autres moyens et avec différents outils. En outre, elle s'affranchit des obligations (résultant de son rôle, initialement, de missionnaire, et plus tard, homéostatique dans la société), imposées par ses créateurs et opérateurs. La culture est maintenant en mesure de se concentrer sur l'accomplissement de personnes, de résoudre des problèmes individuels et de débattre avec les défis et les difficultés de la vie personnelle. Combinée à des temps de modernité liquide, elle se construit en accord avec les libertés et responsabilités individuelles⁵⁹² dans une société de consommation où elle est devenue commune au reste du monde.

Loin des standards rigides et fastidieux, la culture d'aujourd'hui incarne l'acceptation de tous les goûts avec impartialité et sans préférences catégoriques. Elle est pensée et envisagée comme un département du monde, installé dans un gigantesque magasin et expérimenté par des gens convertis prioritairement en consommateurs. Dans les autres départements de ce grand magasin, les étagères débordent d'attractions changées régulièrement et ses comptoirs sont décorés des dernières promotions vouées à disparaître aussi instantanément que vieillissent les nouveautés qu'ils exposent. Les marchands de biens et les auteurs des publicités dépendent de ce mariage entre l'art de la séduction, soutenu par la propension des clients à rechercher l'admiration de leurs pairs, avec l'appréciation du sentiment de leur propre supériorité.

En somme, la culture de la modernité liquide n'a pas illuminé ni anobli le peuple. Elle a simplement trouvé des clients à séduire. La fonction de cette culture n'est pas de

⁵⁹² *Ibid.*, p. 12.

satisfaire les besoins existants, mais bien d'en créer de nouveaux, tout en maintenant simultanément les besoins déjà établis ou définitivement inassouvis. Sa principale préoccupation est d'éviter que s'installe un sentiment de satisfaction chez ses anciens sujets et chargés, devenus désormais des clients et, même, de contrecarrer un éventuel sentiment de satisfaction qui ne laisserait plus aucune place à de nouveaux besoins et caprices⁵⁹³.

Concernant la dimension identitaire du concept de culture, Zygmunt Bauman va encore plus loin en la rapprochant de celle de la mode. Cette dernière ne serait rien de moins que la tendance culturelle du XXI^e siècle. Considérée comme l'un des principaux moteurs du progrès, la mode est un genre de changement. Elle dévalorise tout ce qu'elle laisse derrière elle et remplace par quelque chose de nouveau⁵⁹⁴. La perpétuelle mobilité de la mode est un destructeur hautement qualifié, richement expérimenté et très efficace contre tout type d'inertie. Elle jette chaque style de vie dans un état de révolution permanente interminable, épousant à la perfection la modernité liquide dans laquelle elle évolue.

Today's all-encompassing culture demands that you acquire the ability to change your identity (or at least its public manifestation) as often, as fast and as efficiently as you change your shirt or your socks. And for a modest, or not so modest, price, the consumer market will assist you in the acquisition of this skill in obedience to culture's recommendation⁵⁹⁵.

Ainsi, cet état de redéfinition permanente, influencée par la mode, implique un changement infini où chacun est en recherche perpétuelle de sa propre identité, de son soi. On pourrait croire, au premier abord, que l'individu jouit d'une liberté illimitée, mais la véritable liberté ne contraint ni n'exige. Elle permettrait plutôt à chacun de s'affirmer autant dans l'unicité que dans la multiplicité. Pourtant, si l'individu s'éloigne du mode de fonctionnement institué par la modernité liquide, il sera impitoyablement écarté de la société. En effet, selon Zygmunt Bauman, le progrès s'est déplacé du discours d'une

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 16-17.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 25.

amélioration partagée de la vie à un discours de survie personnelle. Le progrès n'est plus pensé dans un contexte de désir de vitesse. Il est appréhendé dans un contexte d'effort désespéré pour ne pas tomber hors du chemin et éviter toute disqualification et exclusion de la course. Nous ne pensons donc pas au progrès en termes d'élévation de nos statuts, mais bien d'évitement de l'échec. Afin d'étayer son propos, le sociologue présente l'exemple des costumes rayés et des tee-shirts à la mode hier, mais aujourd'hui déjà dépassés. Le temps passe effectivement à une vitesse folle et il faut garder le rythme. Si vous ne voulez pas vous noyer, écrit-il, vous devez vous mettre à surfer. Il faut pour ainsi dire continuer à changer aussi souvent que vous le pouvez votre garde-robe, vos meubles, votre papier peint, votre apparence, vos habitudes, donc en fait, vous-mêmes⁵⁹⁶. Chacun participe à cette chasse constante, vit au cœur même de cette utopie des temps liquides, où la route n'a pas de fin dans ce rêve où l'infinitude du voyage attise les efforts déployés pour la rejoindre⁵⁹⁷.

La modernité liquide décrit un monde assujéti au phénomène de globalisation. Elle impose une mobilité et un changement perpétuels où seules comptent la pluralité et la diversité. Aucune forme de vie sociale ne pouvant maintenir sa forme durablement, la culture perd sa fonction d'autoreproduction de hiérarchie sociale, au sein de laquelle les classes sociales et les identités durables ne peuvent subsister. Dans l'intention d'éviter tout quiproquo, le sociologue Zygmunt Bauman n'a finalement pas nommé le concept d'*habitus* de Pierre Bourdieu tandis qu'il relatait l'heuristique du concept, car celui-ci est un outil de compréhension de la création et de la protection des divisions des classes et des hiérarchies sociales, dans la France des années 1970. Ce qui se situe bien loin des théories de liquidité de Zygmunt Bauman censées éclairer le phénomène de mondialisation, éclot dès les années 2000.

Désormais, la culture a été supplantée par une soif inextinguible de consommation du monde. Elle condamne chaque individu à vivre le supplice du mythologique Tantale

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 27-29.

puni par les Dieux, dans un premier temps, pour avoir volé de l'ambrosie qu'il désirait offrir à l'humanité, puis dans un second temps, pour leur avoir offert en ragoût son propre fils Pélopes, à l'occasion d'un banquet. Offusqués, les Dieux condamnent le roi de Phrygie (ou de Lydie) pour l'éternité, à souffrir d'un triple supplice dans le Tartare. Dans l'*Odyssée*, Homère relate que Tantale est placé au milieu d'un lac et sous des poiriers, grenadiers et pommiers aux fruits d'or. Le lac s'assèche quand il se penche pour s'y abreuver. Le vent éloigne les branches des arbres dès qu'il tend la main pour en attraper les fruits⁵⁹⁸. Au-dessus de sa tête, se tient en équilibre un énorme rocher qui menace de tomber à tout instant. Une angoisse mortelle étire sans cesse sa gorge, constituant ainsi le troisième supplice. Ce mythe métaphorise les caractéristiques que le sociologue polonais prête à l'actuel concept de culture : des besoins essentiels impossibles à satisfaire et une itération du cycle temporel produisent une identique insatiabilité, d'un jour à l'autre. À cela se rajoute le constant tourment qu'engendre la menace d'être dévié du chemin tracé ou d'être écrasé par le poids de son propre échec. Dans ce monde sans concession, que décrit Zygmunt Bauman, naît un urgent besoin d'authenticité que le patrimoine vient combler avec son lot de problématiques tout aussi perpétuelles que sont l'héritage, la transmission et la conservation des monuments et des artefacts.

2.3.4 *Liquid Modernity* : une culture de mobilités

La modernité liquide est autrement qualifiée de postmodernité, de modernité tardive, de seconde modernité ou de hypermodernité, par nombre de penseurs. Émergeant dans les années 1990-2000, l'hypermodernité est l'*épistémè*⁵⁹⁹ qui succède à la modernité et la postmodernité. Le terme « hyper » exprime en général, selon le Littré, « l'excès, le

⁵⁹⁸ Homère, *Odyssée*, Paris, Le livre de Poche, 2012 (Librairie Armand Colin, 1931), Chant XI, Vers 582-592, p. 294.

⁵⁹⁹ L'*épistémè* est un concept développé par le philosophe français Michel Foucault. Il caractérise une époque et désigne l'ensemble des phénomènes de rapports entre les sciences, les figures épistémologiques, les positivités et les pratiques discursives dans divers secteurs scientifiques. Les conditions du discours changeant avec le temps, Michel Foucault décline trois *épistémè* dans *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines* : l'*épistémè* de la Renaissance où domine la ressemblance et de la similitude, l'*épistémè* classique qui est l'âge de la représentation, l'ordre, l'identité et la différence et enfin l'*épistémè* moderne qui voit apparaître l'homme en tant que sujet dans le champ du savoir avec la valorisation des sciences humaines. Il est impossible d'extraire la notion d'*épistémè* foucauldienne du projet archéologique général de *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines* (1966) et de *L'archéologie du savoir* (1969).

plus haut degré ». Donc, il réfère à l'au-delà d'une norme ou d'un cadre. Il induit une connotation d'intensité, de dépassement constant et de maximum. Par conséquent, l'hypermodernité renvoie à l'idée d'une modernité exacerbée au sein de laquelle les individus fonctionnent dépendamment des logiques de trop-plein ou de vide, dans une société où tout est exacerbé. Dans la société hypermoderne, tout est poussé à outrance y compris la consommation, la concurrence, le profit, la recherche de jouissance, la violence, le terrorisme, le capitalisme, etc. Produit de la mondialisation économique, la société d'aujourd'hui implique des exigences de performance, d'adaptabilité, d'immédiateté et de réactivité, toujours poussées à l'extrême. Ce phénomène conduit à une modification profonde des comportements et une impossibilité de s'épanouir sur le long terme.

Notre époque n'est pas celle de la fin de la modernité, mais celle qui enregistre l'avènement d'une nouvelle modernité : l'hypermodernité. Un peu partout nos sociétés sont emportées par l'escalade du toujours plus, toujours plus vite, toujours plus extrême dans toutes les sphères de la vie sociale et individuelle : finance, consommation, communication, information, urbanisme, sport, spectacles... On peut dès lors définir l'hypermodernité par la radicalisation des trois logiques constitutives de l'âge moderne, à savoir :

- la technoscience,
- le marché,
- l'individu et sa transcription politique, la démocratie⁶⁰⁰.

L'hypermodernité est étudiée par des universitaires français comme Nicole Aubert ou, encore, Gilles Lipovetsky. Selon lui, il n'y a pas de postmodernité, mais une hypermodernité, c'est-à-dire une modernité hyperbolique, superlative qui caractérise le nouveau moment historique des sociétés libérales.

C'est, d'ailleurs, dans cette perspective que s'inscrivent les théories du sociologue polonais Zygmunt Bauman. Dans son cas, il est plutôt question de modernité liquide ou de seconde modernité, succédant à la modernité solide, au sens de liquéfaction, de déstructuration. Dans l'incontournable *Liquid Modernity*, il explique comment l'Homme a migré de la modernité lourde et solide basée sur le matériel à une modernité légère et

⁶⁰⁰ Gilles Lipovetsky, « Cycles de conférences "Grands Témoins" sur le thème de "l'hypermodernité" », Paris, Institut Paul Bocuse, 4 octobre 2010, p. 64.

liquide basée sur le logiciel. Ce passage a remis en question les concepts et les schémas cognitifs utilisés pour narrer l'expérience individuelle humaine et leur histoire commune. En outre, il serait imprudent de nier ou de minimiser le profond bouleversement que l'avènement de la modernité liquide aurait apporté à la condition humaine. L'éloignement et l'inaccessibilité de la structure systémique, couplés à l'état fluide et non structuré de la mise en place immédiate de la vie politique, changent cette condition de manière radicale et appellent à repenser les vieux concepts ayant encadré ses récits. Comme les zombies, ces concepts sont aujourd'hui simultanément morts et vivants. La question pratique consiste à savoir si leur résurrection ou leur remodelage dans une nouvelle forme est faisable ou, sinon, comment organiser leur fin de manière décente et efficace. L'ouvrage est donc consacré à cette question⁶⁰¹. De ce fait, Zygmunt Bauman étudie en profondeur les impacts de ces mutations sur la société et l'individu, dans le but de présenter le nouveau visage de la modernité dite liquide. À cette fin, il sélectionne cinq des concepts de base ayant servi à donner un sens à la vie humaine partagée : l'émancipation, l'individualité, l'espace/temps, le travail et la communauté. Il retrace leurs incarnations successives et les changements de sens. Dès la seconde page du livre, il définit sa notion de liquidité, en se basant sur la distinction entre fluides et solides :

What all these features of fluids amount to, in simple language, is that liquids, unlike solids, cannot easily hold their shape. Fluids, so to speak, neither fix space nor bind time. While solids have clear spatial dimensions but neutralize the impact, and thus downgrade the significance of time (effectively resist its flow or render it irrelevant), fluids do not keep to any shape for long and are constantly ready (and prone) to change it ; and so for them it is the flow of time that counts, more than the space they happen to occupy : that space, after all, they fill but 'for a moment'. In a sense, solids cancel time ; for liquids, on the contrary, it is mostly time that matters⁶⁰².

Il ajoute :

[...] Fluids travel easily. They 'flow', 'spill', 'run out', 'splash', 'pour over', 'leak', 'flood', 'spray', 'drip', 'seep', 'ooze' ; unlike solids, they are not easily stopped – they pass around some obstacles, dissolve some others and bore or soak their way through others still. [...] The extraordinary mobility of fluids is what associates them with the idea of 'lightness'. [...] We associate 'lightness' or

⁶⁰¹ Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Blackwell, 2000, p. 8.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 2.

‘weightlessness’ with mobility and inconstancy : we know from practice that the lighter we travel the easier and faster we move. These are reasons to consider ‘fluidity’ or ‘liquidity’ as fitting metaphors when we wish to grasp the nature of the present, in many ways novel, phase in the history of modernity⁶⁰³.

Au fil des décennies et des ouvrages publiés, l’infatigable et prolifique sociologue polonais poursuit sa réflexion sur ce concept de modernité liquide, qu’il approfondit et structure à travers divers champs de l’activité et de la psyché humaines : la vie avec son flux incessant de mobilité et de vitesse, le présent et ses insécurités sociales, l’amour et la fragilité des rapports entre les individus et la culture autrefois sanctifiée dans son rôle de missionnaire visant à éclairer l’esprit humain, aujourd’hui transformée en un moyen de séduction encourageant l’individu à une consommation frénétique de besoins qu’elle crée elle-même continuellement.

Les travaux majeurs du sociologue⁶⁰⁴ développent les caractéristiques de la modernité liquide en lien avec l’individu, plus précisément avec l’augmentation des sentiments d’incertitude et la privatisation de l’ambivalence. La modernité liquide est une sorte de suite chaotique de la modernité originale. Une personne peut passer d’une position sociale à une autre, de manière fluide. En fait, le nomadisme devient un trait général de l’homme liquide⁶⁰⁵ tandis qu’il circule à travers sa propre vie. Ainsi, il change de place, d’emplois, de conjoints, de valeurs ou même d’orientation sexuelle, s’excluant lui-même des réseaux traditionnels de soutien. Ce nomadisme anthropologique prolifère car « [...] les formes sociales (les structures qui limitent les choix individuels, les institutions qui veillent au maintien des traditions, les modes de comportement

⁶⁰³ *Ibid.*

⁶⁰⁴ Zygmunt Bauman, *Culture in a Liquid Modern World*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Polity Press, 2011 ; Zygmunt Bauman, « From Pilgrim to Tourist : A Short History of Identity », Stuart Hall et Paul Du Gay, dir., *Questions of Cultural Identity*, Londres, Thousand Oaks, Californie, Sage, 1996, p. 18-36, New York University [En ligne], <https://www.nyu.edu/classes/bkg/tourist/Baumann-pilgrim-tourist.pdf> (Page consultée le 7 novembre 2017) ; Zygmunt Bauman, *L’amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes*, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004 (2003) ; Zygmunt Bauman, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995) ; Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2013 (2005) ; Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010a (1998) ; Zygmunt Bauman, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Le Seuil, 2007 ; Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Blackwell, 2000.

⁶⁰⁵ Bauman, *Liquid Modernity*, p. 13.

acceptables) [...] se décomposent en moins de temps qu'il ne faut pour être forgées et se solidifier⁶⁰⁶ ». Par conséquent, elles ne peuvent plus servir de cadre de référence aux actions humaines. Il en résulte une modification des rapports entre les individus, car la société est de plus en plus envisagée comme un réseau, plutôt qu'un tout solide ou une structure tangible. « [...] Elle est perçue et traitée comme une matrice de connexions et de déconnexions qui sont le fruit du hasard et d'un nombre par essence infini de permutations possibles⁶⁰⁷ ».

L'avènement de la modernité liquide a rendu les relations humaines poreuses et volatiles : l'individu en situation de changement constant, tisse des liens fragiles avec les autres. Se projeter dans l'avenir s'avère être un exercice difficile, dès lors que l'engagement à long terme est perçu comme une contrainte et pensé en termes de crainte. Seules les attaches pouvant être défaites aussi rapidement qu'elles ont été nouées semblent s'épanouir. Seuls les engagements temporaires sont viables.

En contexte de modernité liquide, la tendance est à « [...] la flexibilité : l'aptitude à changer rapidement de tactique et de style, à abandonner sans regret ses engagements et ses loyautés, et à profiter des occasions dans l'ordre où elles se présentent plutôt que dans l'ordre de ses préférences personnelles⁶⁰⁸ ». L'individu est contraint d'épouser les changements sociaux constants qui se répercutent dans son centre, comme autant d'ondes progressives à mouvement oscillatoire sur une surface liquide. Alors, il se voit pratiquer un nomadisme physique et mental, faisant de lui un touriste endotique qui voyagerait à l'intérieur de sa propre vie, lui-même devenant un autre, voire des autres, au fil des expériences multiples imposées par la société liquide. En effet, il cumule différents types de relations professionnelles et personnelles, d'emplois, de familles parfois, organisés ou oubliés dans des bulles spatio-temporelles, cultivant, par voie de conséquence, une mobilité à tendance schizophrénique, de plus en plus déroutante et rapide au fur et à

⁶⁰⁶ Bauman, *Le présent liquide...*, p. 7-10.

⁶⁰⁷ *Ibid.*

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 10.

mesure que s'accélère l'évolution de la société liquide. Il est certain qu'une telle fuite en avant ne peut qu'engendrer un sentiment permanent d'insatisfaction.

La figure du touriste, selon Zygmunt Bauman, exprime incontestablement cet état de fait, dans la manière dont il aborde son activité touristique. Son but est la recherche systématique et consciente de l'expérience de la nouveauté et de la différence, puisque le familier a cessé depuis longtemps d'être attractif. En proie à une incessante insatisfaction et au désir de contraste, il veut plonger dans l'étrange, mais aussi le quitter quand bon lui semblera, dans une logique de consommation effrénée⁶⁰⁹. Il s'abreuve d'excitations et de plaisirs neufs. Il envisage ses rapports avec l'autre sur le mode du réseautage, au sein d'une société insouciante de l'avenir, égoïste et hédoniste. Il semble épouser le rythme ondulatoire infernal imposé par la modernité liquide, cette apologie de la nouveauté et du plaisir, sous toutes ses formes et ses manifestations. La source de sa jouissance est l'expérience exotique, qui permet de cumuler les découvertes originales dans une version inédite et sublimée du monde. En contexte de modernité liquide, chacun se doit d'être nomade, car il est contraint au changement perpétuel. Dans cet environnement, le voyage sur la route revêt une dimension particulière : il apparaît comme une retraite en dehors de la bulle spatio-temporelle bruyante, changeante, exigeante et étouffante qu'incarne la société liquide. Par ailleurs, si « rouler crée une sorte d'invisibilité, de transparence, de transversalité des choses par le vide⁶¹⁰ », il perdure un vide qui ne demande qu'à être rempli, voire défini, structuré et utilisé.

Ce contexte de modernité liquide et ce vide à combler sont les facteurs majeurs, œuvrant à l'intérieur du processus d'accumulation de statuts différents au sein de l'individu. Celui-ci endosse, tour à tour, et parfois même simultanément, les statuts de visiteur, voyageur, routard, néo-routard, campeur, nomade, touriste, aventurier, néo-nomade, durant le séjour, dépendamment des temporalités qui habite le voyage sur la route. Ainsi, il sera un visiteur quand il déambulera dans les couloirs d'un musée. Il se

⁶⁰⁹ Bauman, *La vie en miettes...*, p. 52-53.

⁶¹⁰ Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1986, p. 12.

fera voyageur au moment où il s'assiéra à la même table que les locaux, en compagnie des autres touristes, porté par le désir de nouer des liens authentiques et de partager le Nouveau Monde globalisé. Il deviendra un routard au volant de son 4x4 dès qu'il consommera des kilomètres et une mythologie de la route. Il incarnera un néo-routard aussitôt qu'il organisera son évasion : il partira en voyage après une préparation minutieuse en emportant ses cartes de crédit, son téléphone portable, ses assurances rapatriement, ses dates fixes de retour, etc., donc tout ce qui lui permettra d'encadrer strictement son séjour, afin de le rendre sécuritaire et agréable. Il sera nomade, parce qu'il ne restera pas longtemps au même endroit : au cours de ses déplacements continuels, il demeurera ouvert à l'altérité, car l'autre est l'occasion de la rencontre. Il se fera touriste au cours de ses visites des sites touristiques sacralisés, tels que la tour Eiffel à Paris, l'Empire State Building, Central Park ou Park Avenue, dans un New York bondé. Il sera aventurier quand il deviendra un professionnel du voyage organisé et suréquipé. Néo-nomade, il dégainera son ordinateur portable ou son iPhone au beau milieu du Lake Louise, dans le Parc national Banff, en Alberta, pour témoigner de ses expériences (touristiques et humaines) sur les réseaux sociaux, échanger et communiquer avec de la famille ou des amis, de manière à dupliquer et à retrouver les attaches qui caractérisent son sentiment du chez-soi, partout ailleurs aussi bien que s'il était resté à la maison.

L'actuelle figure du touriste est un *alter ego* abouti d'un individu nomade, dont l'identité s'érode sur la chaussée des routes parcourues, engendrant un allègement existentiel, un vide vertigineux dans lequel s'installent et se succèdent ses différents statuts, accumulés le temps du voyage. Alors, confronté à la succession de statuts emplissant ce vide et après une longue traversée du désert, cette forme extatique de la raréfaction, de la fuite et de l'évasion, le touriste voit surgir un instant fragile au cours duquel son expérience touristique s'embrace tout à coup de sens. Dès lors, le voyage sur la route flirte avec l'éthique du désert et l'« expérience de l'être ». Il transfigure le touriste en pèlerin et lui permet de renouer avec une certaine authenticité de son être à travers l'usure de la terre brûlée, du bitume et du temps, dans une tentative de revenir à l'essentiel : entendre parler le silence, s'oublier pour mieux se retrouver purifié et sentir palpiter à nouveau son humanité. De cette riche expérience touristique de la route et d'un

soi multiple et protéiforme, émerge un désir d'autocréation et de redéfinition d'un soi unique, après une immersion volontaire dans l'oubli identitaire.

2.3.5 Identités liquides

Aujourd'hui, le touriste vit en contexte de modernité liquide. Ce concept explique ses flâneries, ses déambulations et ses autres déplacements à la surface du globe. D'ailleurs, il serait opportun d'exposer immédiatement les caractéristiques de la vie liquide. En effet, celles-ci influencent, directement, la manière dont les individus envisagent leurs rapports avec les autres et avec soi. Ces interactions sont l'autel duquel s'élèvent et se cultivent leurs identités liquides.

Dans *La vie liquide*, Zygmunt Bauman produit un recueil d'aperçus de divers aspects de la vie liquide, vécue au sein d'une société moderne liquide. Il dissèque, notamment, la condition humaine, confrontée à la transformation d'un monde modelé par une ère de consommation et de nomadisme.

La « vie liquide » et la « modernité liquide » sont intimement liées. La « vie liquide » est celle que l'on a tendance à vivre dans une société moderne liquide. Une société « moderne liquide » est celle où les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et en routines. La liquidité de la vie et celle de la société se nourrissent et se renforcent l'une l'autre. La vie liquide, tout comme la société moderne liquide, ne peut conserver sa forme ni rester sur la bonne trajectoire longtemps⁶¹¹.

Vécue dans des conditions d'incertitude constante, la vie liquide est précaire, car elle se présente comme une succession de nouveaux départs.

Les soucis les plus vifs et persistants qui hantent cette vie sont des peurs : être pris en flagrant délit de sieste, ne pas tenir le rythme des événements en mouvement constant, se faire distancier, laisser passer une date limite de consommation, avoir sur les bras des biens qui ne sont plus désirables, rater l'instant qui nécessite un changement de cap avant d'arriver au point de non-retour⁶¹².

⁶¹¹ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2013 (2005), p. 7.

⁶¹² *Ibid.*, p. 8.

Savoir se débarrasser des choses plus que leur acquisition est un art primordial de la vie moderne liquide.

La vie dans une société moderne liquide ne peut rester immobile. Elle doit se moderniser (lire : continuer chaque jour de se défaire des attributs qui ont dépassé leur date limite de vente, continuer de démanteler/se dépouiller des identités actuellement assemblées/revêtues) – ou périr. Poussée par l'horreur de l'expiration, la vie dans une société moderne liquide n'a plus besoin d'être attirée par des merveilles imaginées à l'autre bout des travaux de modernisation. Ici, on est obligé de courir aussi vite qu'on peut pour rester au même endroit, à l'écart de la poubelle où les derniers sont condamnés à atterrir⁶¹³.

Immédiatement, il précise :

La « destruction créatrice » décrit le mode d'action de la vie liquide, mais ce que cette expression dissimule, ce qu'elle passe sous silence, c'est que ladite création détruit d'autres formes de vie et donc, indirectement, les humains qui les pratiquent. La vie dans la société moderne liquide est une version sinistre du jeu des chaises musicales – disputée pour de vrai. Le véritable enjeu de la course consiste à être sauvé (temporairement) de la relégation dans les rangs des détruits, et à éviter d'être jeté aux ordures. Or, la compétition se faisant globale, la course doit à présent se disputer sur une piste globale⁶¹⁴.

Ceux qui circulent à proximité du sommet de la pyramide globale du pouvoir ont les meilleures chances de victoire. Ils se sentent chez eux partout et nulle part en particulier, car ni l'espace ni la distance ne leur importent. Ils demeurent aussi vifs et légers que le commerce et les finances qui assistent à leur naissance et soutiennent leur existence nomade. Riches d'un actif portatif, ils connaissent les lois du labyrinthe. Ils vivent dans une société imprégnée de valeurs volatiles. Aimant créer, jouir, bouger, ils accueillent le neuf comme une bonne nouvelle, appréhendent la précarité comme une valeur, envisagent l'instabilité comme un impératif et célèbrent le métissage comme une richesse⁶¹⁵. Tous maîtrisent et pratiquent « [...] à des degrés variables, l'art de la "vie liquide" : "accepter d'être désorienté, de vivre hors de l'espace et du temps, d'avoir le vertige, le tournis, de ne connaître d'avance ni la durée ni le chemin"⁶¹⁶ ». Le jour où ils

⁶¹³ *Ibid.*, p. 10-11.

⁶¹⁴ *Ibid.*

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 11-12. Zygmunt Bauman reprend en partie une citation de Jacques Attali, *Chemins de sagesse : traité du labyrinthe*, Paris, Fayard, 1996, p. 79-80. « Le labyrinthe – tous les labyrinthes dont j'ai

se laisseront de leur métier, de leur famille, de leur maison et de leur vie, ils n'auront qu'à déménager ailleurs, pour prendre un autre métier, une autre femme, une autre maison dont la fenêtre ouvrira sur d'autres paysages⁶¹⁷. Face à de tels compétiteurs subsistent ceux qui n'aiment pas ou ne peuvent pas se permettre d'être en mouvement perpétuel. Ces individus n'ont d'autres choix que celui d'essayer de participer au jeu, même s'ils sont perdants d'avance :

Voleter de fleur en fleur à la recherche de la plus parfumée ne relève pas de leur choix ; bloqués en des endroits où les fleurs, qu'elles embaument ou non, sont rares, ils ne peuvent que les regarder faner ou pourrir. [...] Ils doivent cependant bel et bien « [s'attacher] doucement », dans la mesure où « les biens, situations ou personnes » continueront de filer et de disparaître à une vitesse ahurissante quoi qu'ils fassent⁶¹⁸.

La vie liquide est une vie de consommation. Elle traite le monde et tous ses fragments, animés et inanimés, comme autant d'objets de consommation. D'ailleurs, au fil de ses travaux, Zygmunt Bauman assimile les consommateurs de la modernité liquide à des touristes. De plus, il utilise le tourisme comme métaphore de la vie contemporaine dans les sociétés occidentales. Ainsi, dès 1998, il écrit dans *Le coût humain de la mondialisation* :

Aujourd'hui, nous sommes tous des gens du voyage. Nous sommes nombreux à changer de place – nous déménageons, ou nous voyageons d'un endroit à un autre, dont aucun n'est vraiment notre maison. Certains d'entre nous n'ont pas besoin de sortir pour voyager : nous pouvons foncer, ou filer, ou voler à travers la Toile, nous emparer sur l'écran de messages issus de l'autre face du globe et les mélanger à notre guise. Ainsi, la plupart d'entre nous voyagent, même si notre corps reste en place. Souvent, nous sommes collés à nos chaises et nous utilisons la télécommande pour zapper d'une chaîne à l'autre, que l'image vienne du câble ou du satellite, passant d'un endroit à l'autre à une vitesse dont sont incapables les avions supersoniques ou les fusées interplanétaires, mais sans jamais rester assez

parlé jusqu'ici – requiert pourtant une tout autre attitude. En y entrant, il faut accepter d'être désorienté, de vivre hors de l'espace et du temps, d'avoir le vertige, le tournoiement, de ne connaître d'avance ni la durée ni le chemin ; d'admettre, alors qu'on croit atteindre le centre, qu'on est peut-être en train de s'en éloigner ».

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 12. Zygmunt Bauman cite la phrase d'Italo Calvino, *Les villes invisibles*, Seuil, 1996, p. 39. Le jour où les habitants « se sentent accablés de fatigue, et que plus personne ne supporte son métier, ses parents, sa maison et sa vie [...] déménag[ent] dans la ville voisine [...] où chacun prendra un autre métier, une autre femme, verra en ouvrant sa fenêtre un autre paysage, passera ses soirées à d'autres passe-temps, amitiés, médisances ».

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 13.

longtemps pour être autre chose que de simples visiteurs, pour parvenir à se sentir *chez soi* [*sic*]⁶¹⁹.

Puis, il ajoute :

[...] Il n'y a plus de « frontières naturelles », et il n'y a plus de lieu de résidence qui l'impose avec évidence. Quel que soit l'endroit que nous occupons à un moment donné, nous ne pouvons nous empêcher de penser que nous pourrions tout aussi bien être ailleurs : il y a de moins en moins de raison d'être ici plutôt que là (ce qui explique que nous éprouvions souvent un besoin irrésistible de trouver -inventer- cette raison). [...] Nous sommes donc tous des voyageurs, au moins en esprit⁶²⁰.

Des voyageurs consomment un monde aux références évanescentes et aux structures de production éphémères, volatiles et précaires. Or, les biens, les services et les signaux doivent susciter le désir pour attirer les publics. Pour ce faire, ils doivent séduire les publics identifiés comme étant des consommateurs et écraser la concurrence. Pourtant, une fois l'objectif atteint, ils sont contraints de céder la place à de nouveaux objets de désir, de peur que la course au profit économique ne subisse un temps d'arrêt. Cette recherche de désirs nouveaux, plutôt que de leur satisfaction puisqu'aucun désir ne survit à sa satisfaction, paraît ne jamais connaître de limites⁶²¹. Tout ceci contribue à ériger la société moderne liquide en une société de consommation qui a soin de mobiliser ses membres à titre de consommateurs : « La façon dont la société actuelle modèle ses membres répond d'abord à la nécessité de les voir jouer le rôle de consommateurs⁶²² ». À cet égard, le consommateur ne devrait jamais considérer un besoin comme étant totalement satisfait ou un désir comme étant le désir ultime. En fait, tout acte de consommation exige un certain laps de temps. Mais, selon la logique de l'économie de consommation, la satisfaction devrait prendre fin instantanément, c'est-à-dire au moment précis où le temps nécessaire à la consommation est épuisé. Alors, pour réduire la durée de satisfaction d'un désir, le mieux est d'empêcher les consommateurs de désirer un objet trop longtemps. Ils doivent être impatients et irritables, afin que leurs désirs soient

⁶¹⁹ Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010a (1998), p. 119-120.

⁶²⁰ *Ibid.*

⁶²¹ *Ibid.*, p. 121-122.

⁶²² *Ibid.*, p. 123.

facilement éveillés et être en mesure de perdre rapidement leur intérêt pour un objet déterminé. La culture de la consommation est fondée sur l'oubli⁶²³.

Pour les consommateurs, être constamment en mouvement (se mettre en quête d'une chose, la rechercher, ne pas la trouver, ou plus exactement, ne pas encore la trouver) n'est pas ressenti comme un malaise mais comme la promesse de la félicité ; c'est peut-être la félicité elle-même. Les consommateurs voyagent, et considèrent l'arrivée comme une malédiction. [...] Ce n'est pas tant l'envie d'acquérir et de posséder, d'accumuler une richesse tangible et matérielle, que l'excitation procurée par une sensation nouvelle et inouïe qui représente le jeu auquel se livre le consommateur. Ce sont avant tout des individus qui accumulent des *sensations* ; ce n'est que de manière seconde et dérivée qu'ils collectionnent des *choses*⁶²⁴.

Selon Zygmunt Bauman, même si chacun peut souhaiter devenir un consommateur profitant des avantages offerts par ce mode de vie, tous ne peuvent prétendre à ce statut. En effet, la société postmoderne de consommation est une société stratifiée. Elle répartit ses membres en deux strates : ceux qui circulent au sommet donc en « haut », puis les autres qui subsistent en « bas ». L'élément de distinction entre les strates est leur degré de mobilité, soit leur liberté de choisir l'endroit où ils veulent être⁶²⁵. Pour les premiers, le monde de la mobilité mondiale, l'espace n'est pas une contrainte. Il peut être traversé aisément, aussi bien sous sa forme réelle que sous sa forme virtuelle. Pour les seconds, le monde de ceux qui sont cloués à la réalité, l'espace est une contrainte qui les enferme progressivement, car ils ne peuvent se déplacer à leur guise. En effet, ils doivent subir passivement les bouleversements qui s'abattent sur une localité dont ils sont prisonniers⁶²⁶. Les premiers (les habitants d'un monde cosmopolite et extraterritorial : des hommes d'affaires, des professionnels de la culture ou des universitaires mondiaux) voyagent quand ils le souhaitent. Ils en retirent beaucoup de plaisir, surtout en première classe et dans les avions privés. Les seconds (que Zygmunt Bauman décrit comme étant surtout des immigrants) voyagent dans l'illégalité. Ils payent parfois plus que les autres pour jouir du luxe de la classe affaires⁶²⁷. Ces strates ordonnent la division de la société

⁶²³ *Ibid.*, p. 126.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 127-128.

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 132.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 135.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 137.

moderne liquide. De plus, elles engendrent des conséquences culturelles et psychologiques importantes. Elles contribuent, notamment, à faire naître deux catégories de consommateurs : les touristes et les vagabonds.

Les touristes sont des voyageurs qui, plutôt que de rester chez eux, jouissent du plaisir doux-amer de celui qui est imaginativement loin de chez lui – ils voyagent d’abord parce qu’ils le veulent ; soit parce qu’ils considèrent que c’est la meilleure stratégie à adopter « compte tenu des circonstances », soit parce qu’ils ont été séduits par les plaisirs réels ou imaginaires d’une vie riche en sensations sans cesse renouvelées⁶²⁸.

Quant aux vagabonds, ils bougent sans arrêt :

[...] Dans un monde fait à la mesure du touriste, il est humiliant et fastidieux de « rester chez soi » [*sic*], ce qui ne constitue pas de toute manière une position tenable à long terme. Ils bougent parce qu’on les y a poussés – ils ont d’abord été spirituellement déracinés d’un lieu qui n’offrait plus de promesses par une force de séduction et de propulsion trop puissante, et souvent trop mystérieuse, pour qu’on songe à lui résister. Ils ne perçoivent jamais leur condition comme le produit d’un choix libre. [...] Les vagabonds constituent le déchet d’un monde qui se consacre entièrement au service des touristes⁶²⁹.

Les touristes restent à un endroit et le quittent au moment où ils sont attirés par de nouvelles possibilités, matérialisées ailleurs. Ils voyagent parce qu’ils le veulent bien. À l’inverse, les vagabonds ne s’attardent nulle part bien longtemps, peu importe leur désir de s’enraciner dans un lieu, car ils ne sont jamais les bienvenus. Ils voyagent parce qu’ils n’ont guère d’autres choix. Acteurs de la société moderne liquide, touristes et vagabonds sont soumis aux effets de la mondialisation. Celle-ci est entièrement élaborée en vue de satisfaire aux désirs d’exotisme du touriste, entraînant dans son sillage la transformation de toute une strate de population en vagabonds⁶³⁰. Le touriste et le vagabond sont des consommateurs. Mais, si le touriste et le vagabond sont les deux faces de la même médaille, le vagabond n’est rien de plus qu’un consommateur inachevé⁶³¹. En contexte de modernité liquide, le consommateur se définit par sa recherche de sensations nouvelles. Il est en quête d’expériences :

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 141.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 141-142.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 142.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 146-147.

[...] Sa relation au monde est d'abord une relation *esthétique* : il considère le monde comme un réservoir de sensations – une matrice d'expériences possibles (« expérience » au sens de *Erlebniss*, c'est-à-dire un état vécu, non au sens de *Erfahrung*, un événement qui m'arrive – distinction qui existe en allemand mais dont manque cruellement la langue française)⁶³².

D'après Zygmunt Bauman, la satisfaction des désirs d'ailleurs du touriste et la recherche de plaisirs nouveaux sont des caractéristiques importantes de l'expérience touristique. En effet, au cours d'une entrevue accordée au sociologue australien Adrian Franklin⁶³³, tandis qu'il évoque le tourisme et les touristes comme métaphores de la vie contemporaine dans les sociétés occidentales, le sociologue polonais réfléchit à certains aspects de la condition et de l'expérience touristiques. Être temporairement dans un lieu et le connaître sans y appartenir, ne pas s'enfermer dans la vie locale pour le meilleur ou pour le pire, constituent quelques-uns de ces aspects. Cette condition touristique se partage avec la modalité du quotidien ordinaire et avec la manière dont nous intégrons la compagnie des autres, partout. Par exemple, l'absence de connexion et d'engagement dont les touristes font preuve dans les lieux qu'ils visitent s'étend à leurs lieux de vie et de travail, pas seulement pendant les vacances, mais sept jours par semaine, tout au long de l'année, année après année. Il s'agit là de la caractéristique de la vie contemporaine à laquelle Zygmunt Bauman fait principalement référence quand il discute de son concept de *tourist syndrom*, « syndrome touristique », au cours de l'entrevue accordée à Adrian Franklin⁶³⁴. Il existe trois autres caractéristiques du syndrome touristique : le relâchement des liens avec le lieu physique, géographique, social, puis le *grazing behaviour* à traduire, vraisemblablement, par le « comportement de pâturage » et, enfin, la fragilité des relations que les touristes initient, partout où ils vont.

D'abord, le relâchement des liens avec le lieu s'opère parce qu'il n'y a pas d'engagement, pas de date fixe de séjour et que tout est « jusqu'à nouvel ordre⁶³⁵ ». « Such

⁶³² *Ibid.*, p. 144.

⁶³³ Adrian Franklin, « The Tourist Syndrome : An Interview with Zygmunt Bauman », London, Thousand Oaks & New Delhi, *Tourist Studies-Sage Publications*, vol. 3, n° 2 (1^{er} août 2003), p. 205-217.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 207.

⁶³⁵ *Ibid.*

looseness of attachment – being in but not of the place – makes tourism a well-aimed and pertinent metaphor for contemporary life⁶³⁶ ».

Pour la seconde caractéristique du *grazing behaviour*, Zygmunt Bauman donne l'exemple du troupeau de moutons paissant dans une prairie. Une fois toute l'herbe mangée, ceux-ci n'ont aucune raison d'y rester. Alors, ils se déplacent ou sont déplacés vers une autre source d'herbe fraîche. Par analogie, les touristes mangent – au sens de consommer – ce pour quoi ils sont venus dans le lieu visité. Ils y trouvent et dévorent les goûteuses friandises qui s'épuisent rapidement. Au préalable, les touristes recherchent des expériences différentes de celles qu'ils ont testées avant et contraires à tout ce qu'ils ont connu. Ils veulent des goûts non testés et des sensations non expérimentées. Or, les goûts sont non testés et les sensations sont non expérimentées, seulement une fois. En fait, les touristes établissent une relation pure avec le lieu visité ; « pure » signifiant que l'expérience touristique remplit un unique dessein de consommation de la sensation de plaisir. Aussitôt que la satisfaction diminue progressivement, elle se fane et disparaît. Ainsi, ils passent à une autre relation qu'ils espèrent aussi « pure » que la dernière. Ce monde de relations pures réunit une énorme collection de champs de pâturages. La vie, dans un tel monde, est façonnée d'après le modèle de l'errance, d'une prairie succulente et parfumée à une autre⁶³⁷. « This is a valid reason for a sociologist, whatever field of human life s/he focuses on, to study the 'tourist experience' : It grasps in a purified form what in ordinary life is mixed and obscured⁶³⁸ ».

Enfin, la fragilité des relations que les touristes initient dans les lieux où ils se rendent est liée aux deux premières caractéristiques. Étant dans le provisoire et réduits à la consommation (limitée et diminuant rapidement) de sensations, les touristes ne prennent pas la peine de construire des relations avec les autres, ni de se plier à des règles de conduites contraignantes. Pour eux, ces efforts sont davantage une perte de temps et d'énergie. Tout comme lors d'un voyage touristique, les soucis sur le long terme et les

⁶³⁶ *Ibid.*, p. 208.

⁶³⁷ *Ibid.*

⁶³⁸ *Ibid.*

conséquences de ce que font les individus sur le moment sont éliminés⁶³⁹. « Living from one moment to another, living for the moment, is a crucial trait of the 'tourist syndrome'⁶⁴⁰ ».

En d'autres termes, le tourisme saisit et reflète la nature des liens sociaux contemporains : éphémère, légère et facile, jusqu'à nouvel ordre, dont l'agencement est facilement produit et brisé.

Donc, la vie liquide dans la société moderne liquide se caractérise par une consommation continuellement renouvelée de sensations et de goûts inédits, par un nomadisme social et culturel hérité des pratiques touristiques, dont découle la volatilité des relations entre les individus. Ce cadre systémique accueille une explosion d'identités liquides, qui se succèdent telle une vague déferlante et habitent temporairement touristes en voyage et non-touristes.

Avant tout développement réflexif sur la question des identités liquides, il convient d'expliquer ce que signifie « être un individu ». Effectivement, de la manière dont celui-ci se construit, découlent les identités liquides. Zygmunt Bauman définit l'individu, ainsi :

[...] Être un individu signifie être différent de tout le monde. À l'occasion, un lointain écho de la formule employée par Dieu pour se présenter à Moïse peut s'entendre dans la réponse : être un individu signifie que « Je suis qui Je suis ». En d'autres termes : un être unique, une créature une et unique créée (ou, comme Dieu, autocréée) de cette façon-là⁶⁴¹.

Dans une société, les individus demeurent semblables « en ceci qu'ils doivent suivre la même stratégie de vie et utiliser des marques communes – communément reconnaissables et lisibles – pour convaincre les autres qu'ils suivent la même stratégie qu'eux⁶⁴² ». Le seul acte qui puisse rendre une personne différente et authentiquement

⁶³⁹ *Ibid.*, p. 208-209.

⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 209.

⁶⁴¹ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2013 (2005), p. 29-30.

⁶⁴² *Ibid.*, p. 30.

individuelle serait d'essayer de ne pas être un individu. Il existe un paradoxe inouï et une contradiction logique, selon le sociologue. La seule issue serait de rechercher à l'intérieur de soi, le « vrai moi » caché dans l'obscurité du moi d'origine, car non corrompu, non étouffé, non déformé par les pressions extérieures⁶⁴³. « J'analyse l'idéal d'"individualité" comme authenticité, comme le fait d'être "fidèle" à moi-même, d'être le "vrai moi" [...] en "mettant entre parenthèses", suspendant, supprimant et éliminant le moindre élément "étranger" admis à être importé de l'extérieur⁶⁴⁴ ». Dans cette situation, les classes savantes couramment désignées par le terme « classes supérieures », composent, décomposent et recomposent leurs identités.

Les « élites » s'enorgueillissent d'être des omnivores culturels : elles font ce qu'elles peuvent (et ce qui est couramment requis) pour apprécier toute la production disponible, et pour se sentir aussi à leur aise dans la culture d'élite que dans la culture populaire. Se sentir partout chez soi [*sic*] signifie cependant n'être jamais chez soi [*sic*] nulle part. Ce type de « chez soi » [*sic*] ressemble à s'y méprendre à un *no man's land*. Ce sont comme des chambres d'hôtel⁶⁴⁵.

Il poursuit :

Si la sorte de culture que l'on pratique est un instrument de distinction sociale, alors posséder et conserver un goût fluide ou flexible, éviter tout engagement et être prêt à accepter, promptement et rapidement, toute la production culturelle disponible, maintenant ou dans un futur inconnu, est devenu à notre époque LE signe de distinction. C'est aussi un dispositif de séparation, consistant à se maintenir à distance des groupes ou des classes qui sont englués dans un syndrome culturel résistant au changement. [...] Ces élites (aussi bien intellectuelles que culturelles) sont mobiles et extraterritoriales, contrairement à la majorité de ceux qui demeurent « attachés au sol⁶⁴⁶ ».

Cette activité est appelée hybridation. Ses pratiquants sont des hybrides culturels. « L'"hybridation" est une déclaration d'autonomie, ou plutôt d'indépendance, avec l'espoir qui s'ensuivra de la souveraineté des pratiques⁶⁴⁷ ». On retrouve la distinction que

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 31-32.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 32.

⁶⁴⁵ Xavier de la Vega, « Rencontre avec Zygmunt Bauman : vivre dans la "modernité liquide" », *Sciences Humaines* [En ligne], http://sspsd.ustrasbg.fr/IMGi/pdf/Vivre_dans_la_modernite_liquide_Entretien_avec_Zygmunt_Bauman.pdf (Page consultée le 11 octobre 2018).

⁶⁴⁶ *Ibid.*

⁶⁴⁷ Bauman, *La vie liquide*, p. 50-51.

Zygmunt Bauman faisait déjà dans *Le coût humain de la mondialisation*, publié en 1998, selon laquelle la société postmoderne de consommation est une société stratifiée, partagée entre les élites, les hybrides culturels au sommet, donc en « haut », puis « les autres » (ainsi nommés par le sociologue) en « bas »⁶⁴⁸. En effet, « La nouvelle élite globale, la “culture hybride” recherche son identité dans le fait de ne pas être à sa place : dans la liberté de braver et de ne tenir aucun compte des frontières qui brident les mouvements et les choix des autres, ces inférieurs – les “gens du coin”⁶⁴⁹ ». Les hybrides culturels nourrissent une identité hétérogène, éphémère, volatile, incohérente et mutable. Ils ont une identité non fixe, oublieuse de ses conséquences et ignorante de sa destination⁶⁵⁰.

L’unique “noyau d’identité” dont on peut être sûr qu’il ressortira de ce changement continu non seulement intact mais sans doute renforcé est celui de l’*homo eligens* – l’“homme choisissant” (mais toutefois pas l’“homme qui a choisi” !) : un moi constamment éphémère, complètement incomplet, tout à fait indéfini – et authentiquement toc⁶⁵¹.

Quant aux autres, ils sont tout simplement distanciés et coincés dans leurs cultures. Celles-ci sont étiquetées par les hybrides culturels, comme autant de réalités fixantes et liantes que des totalités renfermées et autonomes se propageant seules⁶⁵². Les autres, les « gens du coin » ont des « identités attribuées et inertes ». Leurs choix et leurs mouvements sont limités et irrémédiablement liés à un lieu⁶⁵³.

De ces considérations sur l’identité baumanienne, il ressort cette idée que les nouvelles structures sociales de la modernité liquide étant trop fluides et éphémères pour se solidifier en une forme reconnaissable et ne pouvant être conservées suffisamment longtemps pour être adoptées comme cadres de référence pour la composition de l’identité, celle-ci est alors devenue quelque chose que l’individu s’attribue seul⁶⁵⁴. Toutefois, le sociologue a choisi d’utiliser l’adjectif « hybride » pour désigner l’état

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 51.

⁶⁴⁹ *Ibid.*

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 51 et p. 57.

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 57.

⁶⁵² *Ibid.*, p. 55.

⁶⁵³ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁵⁴ *Ibid.*, p. 53-54.

nomade de l'identité des élites. Il passe quasiment sous silence l'identité des autres, uniquement définie dans le rapport de contradiction établi entre les deux classes d'individus. D'après le portail lexical du CNRTL, l'adjectif qualificatif « hybride » est défini comme ce⁶⁵⁵ :

- « Qui provient du croisement naturel ou artificiel de deux individus d'espèces, de races ou de variétés différentes » ;

- « Qui n'appartient à aucun type, genre, style particulier ; qui est bizarrement composé d'éléments divers ».

Ainsi, dans l'adjectif « hybride », il n'y a plus cet éclatement de dimensions inhérentes au principe de modernité liquide, telles que la fluidité, la légèreté, la limpidité, la faible résistance, le mouvement, l'immédiateté, l'organique, l'état à la fois actif et passif, l'absence de formes solides.

En considérant l'accumulation et le croisement de statuts en un même individu (touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventurier, vagabond ou néo-nomade), dépendamment des temporalités et des activités touristiques pratiquées lors du voyage, il serait aisé de penser que les visiteurs devraient être rapprochés des hybrides culturels de Zygmunt Bauman, en raison de leur phénoménale capacité d'adaptation à l'altérité. Néanmoins, même si la modernité liquide et ses hybridations culturelles semblent décrire parfaitement les mobilités sociales et culturelles des sociétés postmodernes, il n'en demeure pas moins qu'il apparaît délicat de schématiser la diversité infinie des intentions des visiteurs, en raison de la complexité de la psyché humaine. Effectivement, le voyage constitue un retrait du quotidien. En outre, il offre des temps de latence, au cours desquels une réflexion passive peut surgir dans l'esprit du visiteur relaxé. Tout ce qu'il voit, perçoit et ressent lors de ses visites dans les patrimoines, attrait et sites d'intérêt touristique peut l'amener à réaliser des observations sur ce qui le motive à voyager (désir d'ailleurs, goût de la rencontre avec l'autre, envie de se découvrir

⁶⁵⁵ Portail lexical du CNRTL, « Hybride », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/hybride> (Page consultée le 8 octobre 2019).

soi comme un autre, etc.), sur ses attentes et sur ses manières de percevoir l'altérité et l'évolution des sociétés à travers la contemplation des paysages défilant par sa fenêtre. Le principal attrait du voyage est de tenter d'appriivoiser et de s'adapter à la culture hôte, en pratiquant des activités de découvertes touristiques et patrimoniales. Alors, au lieu de cultiver des identités hybrides, il serait plus judicieux d'affirmer que s'épanouissent au sein des visiteurs des identités liquides, c'est-à-dire un noyau d'identité de l'*homo eligens* – l'"homme choisissant" – auquel se greffent et se superposent, temporairement et successivement, des identités ondulatoires, fluides, légères, mouvantes, à la fois actives et passives, donc liquides, certaines étant éphémères et d'autres pouvant se fixer durablement, le tout élaborant un soi hétérogène, complet, mais en potentielle évolution, en constante redéfinition et authentiquement entier. Les identités liquides sont induites par le mode de vie dans la société liquide. En voyageant, le visiteur absorbe, telle une éponge, et accueille en lui l'essence des sociétés et des patrimoines visités comme autant de mémoires du monde. Caméléon et nomade, il est capable de s'adapter à la culture hôte et il a autant de plaisir à déjeuner au Fouquet's des Champs-Élysées de Paris qu'à traverser le désert saoudien à dos de chameau, par exemple.

En définitive, Zygmunt Bauman affirme que nous vivons dans une société moderne liquide où la prépondérance et l'omniprésence des choix individuels dans le quotidien isolent les individus les uns des autres et les éloignent de leurs réseaux de soutien, créant ainsi un certain malaise, une insatisfaction, une insécurité, une peur de l'avenir et des autres. Or, nous sommes en phase de dépassement de la modernité liquide de Zygmunt Bauman. Nous entamons un nouveau chapitre de la modernité, soit une modernité consacrée aux questionnements écologiques, c'est-à-dire ceux qui permettent à l'individu de s'interroger sur sa place au cœur du milieu organique ou inorganique dans lequel il évolue. Le document officiel du ministère du Tourisme, intitulé : *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, présente un aperçu de la sensibilisation des visiteurs à la réflexion écologique. L'objectif principal de l'étude était d'analyser les différentes problématiques recensées, en vue d'actualiser le programme gouvernemental de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec, afin qu'il réponde adéquatement aux besoins de la clientèle touristique, des

promoteurs, des ATR et des autres organismes impliqués. L'étude a été réalisée en collaboration avec le ministère des Transports et les ATR associées du Québec et avec l'appui de la Chaire de tourisme Transat ESG UQAM. L'étude condense les résultats de l'analyse de données collectées, du 26 septembre au 21 octobre 2012, auprès de 2 943 personnes ayant voyagé sur les routes et les circuits touristiques du Québec. L'intérêt du document est la confirmation factuelle du degré de conscientisation des visiteurs face aux enjeux environnementaux :

Dans le monde du tourisme, les voyageurs sont sensibles à leurs propres comportements et se veulent plus responsables et équitables. Engagés, ils apprécient les entreprises ou expériences touristiques leur apportant la possibilité de « bien agir ». Fiers, ils partagent ensuite ce type d'information autour d'eux. Le tourisme durable est passé, en quelques années, de l'écotourisme, auparavant un marché de niche pour les écolos, à une condition sine qua non à tout développement et expérience touristiques. Tout ce qui est éco, carbone neutre, respectueux de l'environnement continue d'avoir la cote auprès des voyageurs⁶⁵⁶.

Nombre de visiteurs utilisent l'offre touristique des régions tel un menu à la carte d'un restaurant, afin de se préparer un voyage à la mesure de leurs intérêts, envie de découverte et intention de connexion avec l'altérité. Puis, ils arpentent les territoires. Ils explorent les patrimoines culturels, avec une certaine conscience écologique ou, tout du moins, se soucient de leur empreinte sur l'environnement. Ils s'interrogent sur la préservation de la faune et de la flore. Cette réflexion les conduit à se questionner sur leur place dans le monde et dans l'Histoire, en tant qu'animal social. À cet égard, ils veulent échanger avec les autres et posent un regard concerné sur leur propre culture comme sur les cultures inconnues. Ils ne se contentent pas de consommer des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique de manière frénétique, vorace, égoïste et désengagée, tels que l'affirme Zygmunt Bauman dans ses travaux. Sur le terrain, les visiteurs n'incarnent pas de simples statistiques ou probabilités. Ils sont des individus habitant le territoire, curieux de découvrir des aspects d'une culture et initiant des connexions avec les autres.

⁶⁵⁶ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 3 : « Aperçu des tendances pouvant influencer l'évolution du programme québécois de signalisation des routes et des circuits touristiques », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, novembre 2012, p. 3, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-3-rapport-tendances-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

Ils ne cherchent pas à maintenir à distance les communautés d'accueil supposément engluées dans un syndrome culturel résistant au changement, comme l'assure le sociologue polonais dans sa réflexion, précédemment évoquée, sur les élites, hybrides culturels. Au contraire, dans tous ces efforts déployés pour connecter à l'altérité s'exprime leur humanité renouvelée, à la faveur de leurs expériences touristiques intenses, neuves et exaltantes. Le visiteur du XXI^e siècle n'est pas le touriste des siècles précédents. Le touriste de l'ère moderne était ce collectionneur effréné d'expériences exotiques, l'hyper consommateur d'un monde quasiment virginal qui s'offrait à lui. Alors, dans l'ici et dans le présent, au début de notre siècle, il semble que la modernité liquide tire à sa fin. Nous débutons une nouvelle phase de la modernité dans l'histoire, celle où l'homme prend pleinement conscience de sa vraie place au sein de l'univers. En fait, il n'est pas celui qui donne mesure à toute chose. Il n'est pas au centre du monde, contrairement à la conception fondatrice des Humanistes de la Renaissance italienne, ayant affirmé et justifié une idée toute simple qui allait séduire, flatter, contaminer et conquérir les esprits du XIV^e siècle et dont la résonance allait se propager jusqu'aux confins du XX^e siècle : dans un monde ordonné, hiérarchisé, stable et définitif, l'homme, au sommet des créatures créées par Dieu, est au centre du monde. De nos jours, l'homme comprend que ce qui perdure au centre de son monde indomptable, chaotique et sauvage demeure ce monde lui-même, marquise des sociétés et temple d'une nature généreuse qui l'abrite et pourvoit à ses besoins.

Voyager permet de mieux se rendre compte de la diversité des cultures et de l'immensité des territoires. Ce processus participe à une seconde prise conscience, d'une autre nature : celle la fragilité de la condition humaine écrasée par l'infinité de l'univers et de l'espace-temps. De cette révélation anxiogène naît chez l'homme une appétence pour un devoir de mémoire. Premièrement, celui-ci s'effectue naturellement dans l'acte de reproduction, obligée par un besoin primitif d'ordre biologique. Deuxièmement, il s'accomplit au moyen d'un désir partagé de préservation de la planète, ce musée de tous les musées, destinée à perdurer plusieurs millénaires après le passage de l'homme et à porter les vestiges de ses civilisations.

En somme, dans ce chapitre, il était nécessaire de faire le point sur les aspects sémantiques et théoriques des concepts et des notions clés que sont le tourisme, le patrimoine et la culture, puis de les mettre en relation avec les angles de recherche doctorale, c'est-à-dire (1) la distinction touriste/voyageur ; (2) la pratique touristique utilitaire et mythique de la route ; (3) la manière dont les pratiques touristiques influencent le touriste quant à la perception de son identité et du monde en contexte de modernité liquide, enfin, subsidiairement (4) la réception de la politique touristique de mise en valeur du territoire suscitant en lui une prise de conscience environnementale.

Le tourisme, le patrimoine et la culture sont liés aux structures économiques, sociales et culturelles des sociétés enracinées dans l'espace et le temps. Cultes dans les sciences humaines et sociales, ils témoignent de l'évolution de l'humain et de ses technologies à travers les époques. De plus, ils appellent à un questionnement concernant les identités de l'individu. En effet, ils sont le révélateur éclatant d'un état schizophrénique de la société postmoderne ainsi que des questions qui l'habitent. Avec le temps, « le tourisme est devenu un phénomène de civilisation [...] le sujet d'une ethnologie nécessaire à l'interprétation de notre propre société⁶⁵⁷ ». Par conséquent, le tourisme articule le patrimoine à la culture, et réciproquement, au sein d'un dialogue où tous trois s'interpénètrent et s'influencent. À ce titre, la pratique des routes et des circuits touristiques exemplifie ce jeu de relations entre tourisme, patrimoine et culture, si je puis dire, et c'est exactement ce que l'ethnographie multi-située appliquée comme méthode principale de la recherche doctorale, tend à mettre en lumière. Le chapitre suivant est consacré à la présentation du cadre méthodologique de la collecte de données.

⁶⁵⁷ Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, 3^e éd., Paris, Payot, 2002 (1991), p. 138.

CHAPITRE 3

LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Établir le cadre méthodologique sert à présenter la méthode utilisée pour recueillir les données, les traiter, les analyser et, enfin, les interpréter en vue de répondre aux questions de recherche. La collecte de données sur le terrain exigeait de partir « directement » à la rencontre des touristes, dans les attractions et les sites majeurs d'intérêt patrimonial et touristique des cinq routes et circuits touristiques du Québec, retenus aux fins de la recherche doctorale : le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France, la Route du Fjord, la Route des Vins et le Circuit du Paysan. Ceux-ci ont été soigneusement sélectionnés en fonction de la pertinence de la proposition culturelle faite au visiteur. Dans ce chapitre, la méthodologie encadrant la collecte de données menée durant la période estivale des années 2012, 2013 et 2014 dans la province de Québec est développée.

En premier lieu, il importe de justifier l'approche qualitative choisie, soit celle de la phénoménologie herméneutique du philosophe allemand Martin Heidegger. En second lieu, la pertinence de l'usage de l'ethnographie multi-située comme méthode d'observation directe et de recueil des données est démontrée. S'il demeure incontestable que l'ethnographie traditionnelle ait pu être multi-située dans les recherches impliquant l'étude des logiques culturelles tant prisées par l'anthropologie, l'américain George E. Marcus théorise le paradigme du multi-site avec son célèbre article « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », publié en 1995. D'ailleurs, il en existe une traduction française dans l'ouvrage collectif dirigé par Daniel Cefaï, et intitulé : *L'engagement ethnographique*, publié en 2010. Ensuite, les outils de collecte de données ethnographiques utilisés sont présentés, à savoir l'appareil photographique, la caméra, le journal de pratique réflexive appelé journal de bord et dans

lequel sont regroupées toutes les notes de terrain (*fieldnotes*). Concernant ce dernier point, il est également question de l'ultime outil de recueil de données : le chercheur lui-même. Il s'impose comme une note de terrain à part entière, tel que l'affirme l'anthropologue américaine Jean E. Jackson, en 1990 : « I'am a Fieldnote¹ ». Cette affirmation consacre la présence de l'ethnographe dans son terrain et resitue le rôle qu'il s'attribue en qualité de porteur de mémoires et d'identités. En dernier lieu, les routes et les circuits touristiques inclus dans la recherche doctorale sont documentés, notamment, à l'aide de cartes géographiques sur lesquelles sont affichés les trajets, les sites visités et les rencontres avec les touristes ayant collaboré à la collecte de données.

En outre, la présentation du cadre méthodologique de la collecte de données est agrémentée de plusieurs photographies. Que leur sujet soit des portions de routes empruntées, des activités touristiques en compagnie des touristes participants de la recherche ou des portraits des sites, des lieux et des institutions visités, chaque photographie aide à décoder, organiser et assembler une réalité ou un phénomène social observé sur le terrain : l'implication émotionnelle et la conscientisation des touristes à la transmission ludique et pédagogique des patrimoines dans des lieux faisant office de conserverie mémorielle de l'histoire et de l'identité québécoises.

3.1 LA MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

3.1.1 Le paradigme

Un paradigme désigne une conception du monde décliné en concepts et postulats dominants, soit un système de représentation de valeurs et de normes qui impriment une conduite particulière à la pensée et à l'action. Il est un modèle de référence fondamental sur lequel s'appuie la communauté scientifique d'une discipline donnée pour diriger ses recherches dans leurs aspects ontologiques (nature des phénomènes à l'étude, existence d'une réalité objective) et épistémologiques (analyse de la connaissance à acquérir), selon

¹ Jean E. Jackson, « "I Am a Fieldnote" : Fieldnotes as a Symbol of Professional Identity », Roger Sanjek, dir., *Fieldnotes : The making of Anthropology*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 3-33.

une orientation philosophique, en étant guidée dans ses choix méthodologiques (méthodes et techniques utilisées pour développer cette connaissance)².

Le paradigme de recherche doctorale est de type qualitatif constructiviste, voire socioconstructiviste. Faisant partie du paradigme interprétatif, le constructivisme a pour intérêt majeur la signification qu'accordent les acteurs aux actions auxquelles ils participent³. Dans le paradigme constructiviste, la recherche est inductive, les phénomènes à l'étude sont perçus dépendamment des perceptions humaines, et toute connaissance s'avère subjective et socialement construite. La recherche vise à comprendre les situations individuelles. Ainsi, l'accent est mis sur la signification fournie par les différents acteurs, laquelle éclaire l'essence de leur vécu et les manières dont ils interagissent avec leur environnement⁴.

3.1.2 Le type d'étude

La recherche doctorale est qualitative, car elle investit le comportement humain. « La recherche qualitative sert à comprendre le sens de la réalité sociale dans laquelle s'inscrit l'action ; elle fait usage du raisonnement inductif et vise une compréhension élargie des phénomènes. Le chercheur observe, décrit, interprète et apprécie le milieu et le phénomène tels qu'ils existent, mais il ne les mesure ni ne les contrôle⁵ ». Ainsi, elle aide à faire surgir la signification que le phénomène à l'étude revêt pour les participants. Elle est de nature descriptive et compréhensive. Le déroulement de ses activités s'effectue dans une certaine flexibilité. En effet, le chercheur peut procéder plusieurs fois à reconstituer l'échantillon, à collecter des données, à les analyser et à les interpréter. Contrairement à ce qui se produit dans une recherche quantitative, le nombre de participants à une étude qualitative ne se décide pas à l'avance, car la taille de l'échantillon dépend des données recueillies. Le chercheur s'appuie sur le principe de saturation empirique pour déterminer le nombre de participants. La saturation survient

² Marie-Fabienne Fortin et Johanne Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*, 3^e éd., Montréal, Chenelière Éducation, 2016 (2005), p. 25-26.

³ *Ibid.*, p. 26.

⁴ *Ibid.*, p. 27. Voir le tableau.

⁵ *Ibid.*, p. 31.

alors quand les thèmes, les catégories et les unités de sens deviennent répétitifs et que la collecte de données n'apporte plus d'informations suffisamment nouvelles ou différentes. Au cours du processus de recrutement, le chercheur entre en contact avec des personnes ayant vécu le phénomène à l'étude et examine la documentation (écrite et audiovisuelle) qui y réfère. Sur le terrain, il les soumet à ses instruments de collecte de données (par exemple : l'observation, la tenue d'une entrevue dirigée ou semi-dirigée, le journal de bord, les notes de terrain, etc.). L'élaboration et la tenue modérément structurées de l'entrevue garantissent aux participants la libre expression de leurs croyances et de leurs sentiments, et la description spontanée voire impulsive de leurs comportements face à une situation donnée ou un phénomène à l'étude. Toutefois, le chercheur doit s'assurer que les données recueillies reflètent fidèlement leurs expériences et leurs points de vue. Il fait appel à l'analyse et l'interprétation pour aider les participants à formuler des questions, témoins problématiques de son objet d'étude⁶.

3.1.3 L'approche de la recherche

L'approche de la recherche doctorale qualitative s'inscrit dans la doctrine philosophique de la phénoménologie herméneutique heideggérienne. La phénoménologie est à la fois une philosophie et une méthode de recherche. Comme philosophie, la phénoménologie herméneutique heideggérienne s'inspire des recherches de l'allemand Martin Heidegger ; celui-ci s'intéressant en particulier à l'interprétation et à la question ontologique. Comme méthode de recherche, elle vise à comprendre la réalité sociale d'un phénomène à l'étude, à en saisir son essence, sa nature et son sens du point de vue des personnes qui ont en fait l'expérience et à étudier la signification de celle-ci telle qu'elle a été vécue par elles⁷.

L'être, l'étant et le Dasein

L'être, l'étant et le *Dasein* sont les concepts fondateurs de la philosophie de Martin Heidegger. Il les définit dans *Être et temps*, originellement publié en 1927⁸. Par

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 191-192.

⁸ Martin Heidegger, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1986 (1927).

conséquent, il convient de les présenter, afin de saisir l'originalité de sa définition de l'herméneutique.

Le verbe « être » étant devenu réellement banal, au point de ne plus apparaître comme question, Heidegger en déduit que, par son usage incessant, l'homme en a nécessairement acquis une précompréhension spontanée et naturelle⁹. De ce fait, il faut partir de son existence concrète et de son interprétation, de manière à trouver l'être. Ce processus engendre une herméneutique, soit une auto-interprétation de l'existant par lui-même. Telle est la tournure que le philosophe allemand a fait prendre à la phénoménologie husserlienne. Celle-ci devient, avec lui, essentiellement une phénoménologie herméneutique. Heidegger nomme *Dasein*, de traduction littérale « être-là », cet homme, ce pur concept, dont l'être consiste, par construction, contrairement aux autres étants, à avoir une précompréhension d'être, dans son double sens nominatif et verbal. En réalité, la question du sens de l'être se confond avec celle du sens d'être du *Dasein*.

Selon Heidegger, le concept de l'être est le plus général et le plus obscur de tous les concepts. Plus large que toutes les sortes d'étants, il est indéfinissable, mais va de soi. Il peut être appréhendé de différentes manières : comme propriété, possibilité, actualité, vérité ou schème de catégories. L'« être » ne peut être conçu comme un étant, la détermination d'« être » ne saurait s'obtenir en lui donnant un étant pour attribut et « être » n'est pas quelque chose de tel qu'un étant¹⁰. « L'être se trouve dans le fait d'être comme dans l'être tel, il se trouve dans la réalité, dans l'être-là-devant, dans le fonds subsistant, dans la valeur, dans l'*existentia* (*Dasein*), dans le "il y a"¹¹ », donc dans l'être-là (le *Dasein*), dans l'existence. La question de l'être porte sur l'être en tant qu'il permet de comprendre l'étant. L'être est l'être de l'étant, alors c'est l'étant qui est interrogé.

Dans la mesure où l'être constitue le questionné et où être veut dire être de l'étant, la question de l'être va avoir pour *interrogé* l'étant lui-même. Soumis à interrogation, celui-ci a, en quelque sorte, à répondre de son être. Mais pour être en mesure de livrer sans altération les caractères de son être, encore faut-il qu'il

⁹ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰ *Ibid.*, p. 27.

¹¹ *Ibid.*, p. 30.

soit devenu, à son tour, accessible tel qu'il est en lui-même. En ce qui concerne son interrogé, la question de l'être est dans la nécessité de trouver et de commencer par s'assurer le bon moyen d'accès à l'étant. Mais « étant », nous le disons de beaucoup de choses et en des sens différents. Est étant tout ce dont nous parlons, tout ce que nous pensons, tout ce à l'égard de quoi nous nous comportons de telle ou telle façon ; ce que nous sommes et comment nous le sommes, c'est encore l'étant¹².

« Les hommes aussi, ainsi que les choses produites par l'homme, et les effets et circonstances résultant de l'effet de l'activité humaine, tout cela fait partie de l'étant. Les choses démoniques et divines appartiennent, elles aussi, à l'étant¹³ ». Tous les étants sont et sont quelque chose, mais un seul a la parole : l'homme.

L'homme n'est pas un étant comme les autres. Il possède l'idée d'être. Il se comprend aussi dans son être : son être lui est ouvert. Seul parmi les étants, il est doué du pouvoir de faire irruption dans leur ensemble, de les tirer de l'obscurité par son « ek-sistence¹⁴ » : cette structure singulière qui le caractérise le plus profondément comme homme (son essence), en l'ouvrant à l'Être et à son être¹⁵.

De plus, dans le dessein d'accéder à l'horizon nécessaire à la compréhension et à l'explicitation de l'être, il faut analyser l'être de l'homme, de son mode d'être, de son « être-là », de son *Dasein*, tel qu'il constitue pour lui la possibilité de se rendre les étants manifestes, dans leur ultime profondeur ontologique. L'être-là de l'homme, disons sa capacité fondamentale à atteindre l'être, ne se limite pas à un savoir théorique. L'être se pense dans son intime corrélation avec l'essence de l'homme en sa totalité, non pas seulement avec sa raison¹⁶.

Regarder vers, entendre et concevoir, choisir, accéder à, sont des comportements constitutifs du questionnement en même temps que des modes d'être d'un étant bien précis, *cet* étant que nous, les questionnants, sommes chaque fois nous-mêmes. Qui dit élaboration de la question de l'être dit par conséquent qu'un étant, celui qui questionne, se rend transparent à lui-même en son être. Dès lors que poser

¹² *Ibid.*

¹³ Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962 (1950), p. 269.

¹⁴ Dans *Être et temps*, ek-sistence réfère à la nécessité de souligner une « possibilité d'être » offerte au *Dasein*, soit qu'il l'ait choisie, soit qu'il soit tombé en elle. Ek-sistence s'apparente à l'être du *Dasein* en tant que celui-ci se rapporte à lui-même.

¹⁵ Maurice Corvez, « L'Être et l'étant dans la philosophie de Martin Heidegger », *Revue Philosophique de Louvain*, troisième série, t. 63, n° 78 (1965), p. 260. *Persée* [En ligne], https://www.persee.fr/doc/AsPDF/phlou_0035-3841_1965_num_63_78_5305.pdf (Page consultée le 19 décembre 2018).

¹⁶ *Ibid.*

cette question est un mode d'être d'un étant, le questionnement qu'elle instaure doit lui-même l'essentiel de sa détermination au questionné qui est visé en lui, à l'être. Cet étant que nous sommes chaque fois nous-mêmes et qui a, entre autres possibilités d'être, celle de questionner, nous lui faisons place dans notre terminologie sous le nom de *Dasein*. Pour poser expressément et en toute clarté la question du sens de être, il est requis d'en passer d'abord par une explication d'un étant (*Dasein*) en considérant justement son être¹⁷.

Heidegger n'emploie pas explicitement le terme d'« homme », afin d'éviter les imprécisions qui y sont liées. En effet, l'homme demeure un phénomène complexe : il est le sujet de diverses disciplines (anthropologie, sociologie, histoire, biologie, etc.), pouvant être appréhendé à partir de différents points de vue. De ce fait, le philosophe préfère forger le néologisme *Dasein*, car il ne veut étudier l'homme que de la seule perspective ontologique. À ce titre, l'homme est cet étant ayant un rapport insigne, privilégié, à l'être. L'usage de *Dasein* pour évoquer l'homme revient à insister sur le fait qu'il est uniquement envisagé dans son rapport à l'être. Toutefois, l'homme ne se contente pas d'avoir une simple compréhension du rapport à l'être. Il est, lui-même. Il existe. L'existence s'apparente à ce rapport à l'être, soit ce mode d'être qui caractérise le *Dasein*. *Dasein* est la capacité fondamentale d'atteindre l'être. *Dasein* désigne la manière tout à fait singulière pour l'être humain, d'être. Son mode d'être spécifique est l'« existence », selon la formule de Heidegger : « L'« essence » du *Dasein* tient dans son existence¹⁸ ». « Le *Dasein* se définit comme l'existant, celui qui « ex-siste », qui séjourne en dehors (« ex ») de l'étant, s'ouvrant ainsi à l'être¹⁹ ».

L'être même, par rapport auquel le *Dasein* peut se comporter de telle ou telle manière et vis-à-vis duquel il a toujours une certaine attitude, nous le nommons *existence*. Et comme la détermination de cet étant dans son essence ne peut s'accomplir en donnant de lui une définition qui exprimerait sa réalité ; comme son essence repose bien plutôt en ce qu'il a, chaque fois, à être son être en tant que celui-ci n'est qu'à lui, c'est le terme *Dasein*, pure expression d'être, qui est choisi comme marque distinctive de cet étant²⁰.

¹⁷ Heidegger, *Être et temps*, p. 30-31.

¹⁸ *Ibid.*, p. 73.

¹⁹ Jean Grondin, *Le Tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, 1^{ère} éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 18.

²⁰ Heidegger, *Être et temps*, p. 36-37.

Il poursuit :

Le Dasein s'entend soi-même toujours à partir de son existence, une possibilité de soi-même, possibilité d'être soi-même ou de ne pas l'être. Ces possibilités, ou bien le Dasein les a choisies lui-même, ou bien il y est tombé, ou bien il a chaque fois déjà grandi en elles. Se prendre en main ou négliger de le faire, ces manières d'exister, il appartient chaque fois au Dasein et à lui seul d'en décider. La question de l'existence ne se clarifie jamais qu'en en passant par l'exister lui-même²¹.

Ces quelques lignes présentent, pour la première fois, le principe fondateur de l'existentialisme repris par le philosophe français Jean-Paul Sartre, quelques années plus tard, comme point de départ de sa propre pensée. D'ailleurs, celui-ci propose une relecture de ce passage inspiré de Heidegger dans *L'existentialisme est un humanisme*, compte rendu d'une conférence réalisée en octobre 1945, à Paris, puis publié sous la forme d'un essai philosophique.

Il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et [...] cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait²².

L'idée originale du philosophe allemand y est exprimée en des termes plus accessibles au grand public. Alors, on comprend bien que ce qui se joue à chaque instant, pour le *Dasein*, est son être, car il le choisit, le construit, en tant qu'il existe. Il a un rapport unique, spécifique et privilégié à l'être, par le simple fait d'exister.

²¹ *Ibid.*, p. 37.

²² Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996 (1946), p. 29.

Les concepts de « phénomène » et de « phénoménologie »

La signification de l'expression « phénomène » doit s'en tenir à : le « se montrant-de-soi-même », le manifeste, selon Martin Heidegger dans *Être et temps*²³. Les phénomènes sont l'ensemble de ce qui se tient au jour ou de ce qui peut être amené à la lumière. Ainsi, ils comprennent ce qui se-montre et ce qui semble. « Ce n'est donc que dans la mesure où une chose quelconque prétend, selon son sens, se montrer, c'est-à-dire être phénomène, qu'elle *peut* se montrer *comme* quelque chose qu'elle *n'est pas*, qu'elle *peut* "avoir seulement l'air de..."²⁴ ». Ce phénomène désigne un genre insigne de rencontre de quelque chose.

Logiquement, le sens formel de l'investigation qui se donne pour nom « phénoménologie » est : ce qui se montre, tel qu'il se montre de lui-même, le faire voir à partir de lui-même²⁵. À l'inverse des désignations, telles que théologie et autres « -logies », qui nomment les objets de leur science en fonction du contenu de leurs recherches, la phénoménologie ne réfère pas à l'objet de ses investigations ni au terme caractéristique de son contenu²⁶. Elle renseigne uniquement sur « [...] le *comment* de la monstration et sur la façon de traiter de *ce qu'il* revient à cette science de traiter²⁷ ». La science des phénomènes est une telle manière de saisir ses objets que tout ce qu'elle a à élucider, à leur propos, doit être traité par monstration directe et par justification directe²⁸. En fait, il s'agit du sens qu'a, également, l'expression tautologique « phénoménologie descriptive ». La description ne signifie pas une démarche calquée sur celle de la morphologie botanique, par exemple. Le caractère de la description « [...] ne peut se fixer qu'en partant de la "nature" de la chose même à "décrire", c'est-à-dire en l'amenant à se présenter comme phénomène pour recevoir sa détermination scientifique²⁹ ». En fait, « Sous l'angle formel, la signification du concept formel et courant de phénomène permet d'appeler phénoménologie toute monstration de l'étant tel qu'il se montre par lui-

²³ Heidegger, *Être et temps*, p. 55.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, p. 61-62.

²⁶ *Ibid.*, p. 62.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

même³⁰ ». En somme, « [L]a phénoménologie est la manière d'accéder à et de déterminer légitimement ce que l'ontologie a pour thème. *L'ontologie n'est possible que comme phénoménologie*. Ce qu'a en vue en tant que ce qui se montre le concept phénoménologique de phénomène, c'est l'être de l'étant, son sens, ses modifications et ses dérivés³¹ ».

De la phénoménologie herméneutique

De l'allemand *Der Hermeneutik*, l'herméneutique provient du verbe grec *ἐρμηνεύειν* (hermeneuein). Elle englobe trois significations : exprimer, interpréter et traduire. Toutefois, à partir du XVII^e siècle, l'herméneutique ne désigne plus uniquement l'activité de l'interprétation (des textes) elle-même, mais la réflexion sur ses conditions de possibilité, sa méthodologie et sa mise en œuvre.

« La phénoménologie du Dasein est l'*herméneutique* dans la signification originale du mot d'après laquelle il désigne la tâche de l'explicitation³² ».

La tâche de l'herméneutique est de rendre accessible, dans son caractère d'être, le *Dasein* à chaque fois propre et de le rendre accessible au *Dasein* lui-même, de le communiquer, et d'examiner l'étrangeté à soi-même [*Selbstentfremdung*] dont le *Dasein* est pour ainsi dire frappé. Dans l'herméneutique se configure pour le *Dasein* une possibilité d'être et de devenir *ententif* pour lui-même³³.

L'herméneutique heideggérienne ne se résume pas à une simple doctrine d'interprétation ou d'investigation. Elle est tout ce qui a trait à la façon dont il faut s'y prendre pour pénétrer la signification de ce que veut dire quelque chose. Elle réfère à l'horizon temporel du sens où s'inscrit l'exister humain. Il ne s'agit pas d'un rapport de connaissance, mais d'une entente indissociable d'une expérience vécue.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 63.

³² *Ibid.*, p. 65.

³³ Martin Heidegger, *Ontologie. Herméneutique de la factivité*, Paris, Gallimard, 2012, p. 34.

Spécifiquement, l'inspiration herméneutique découle d'une aventure de créations aux sens pluriels. En mettant l'accent sur l'humain en tant qu' « être-au-monde » impliqué dans des expériences, des projets et des situations, l'herméneutique concourt à penser soi-même, les autres et le monde, à isoler leurs rapports et les phénomènes qu'ils engendrent pour leur donner un sens. Son objet consiste à approfondir la compréhension d'une expérience humaine, sans prétention d'aboutir à une conclusion. Elle offre un espace de réflexion où le sens d'un phénomène émerge à la genèse des expériences humaines au sein desquelles est reconnu le primat ontologique de la conscience.

En somme, la phénoménologie herméneutique se concentre sur l'expérience humaine telle qu'elle est vécue. Cependant, elle met l'accent sur la compréhension et l'interprétation d'expériences diverses vécues, plutôt que sur leur simple description. Le phénomène concerné par la phénoménologie est la signification de l' « être au monde », donc de devenir conscient de son propre être³⁴. « Dans la conduite d'une recherche phénoménologique, le but et les questions de recherche concernent une expérience de vie particulière³⁵ ».

Le cœur de la phénoménologie étant l'expérience humaine vécue, le chercheur choisira vraisemblablement une dimension d'une expérience de vie particulière d'un groupe de personnes. Les participants sont sélectionnés par choix raisonné sur la base des caractéristiques recherchées, bien que d'autres critères puissent inclure des aspects démographiques et sociaux. Le chercheur est le principal instrument de collecte des données. L'étude phénoménologique exige que les participants soient capables de refléter et de rapporter le plus fidèlement possible leurs réactions à un phénomène précis de leur vie. À l'aide d'entrevues non dirigées ou semi-dirigées et de récits de vie, le participant rapporte l'événement tel qu'il le perçoit, et le chercheur tente de dégager les significations que le participant donne à cet événement³⁶.

Dans la conduite de la recherche doctorale, plusieurs phénomènes sont étudiés :

- la nomadisation du touriste entre différents sites d'exploration ;

³⁴ Marie-Fabienne Fortin et Johanne Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*, 3^e éd., Montréal, Chenelière Éducation, 2016 (2005), p. 192.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

- la manifestation tangible de la survivance du mythe de la route dans la pratique des routes et des circuits touristiques du Québec, ainsi que son influence sur la découverte des patrimoines (en constante production) du territoire québécois ;
- les évolutions culturelles découlant de questionnements métaphysiques soulevés par le tourisme ; celles-ci provoquant, chez le touriste, une réflexion identitaire relative à l'effet de rencontre avec l'altérité.

L'orientation heideggérienne, ainsi que les outils méthodologiques utilisés pour en faciliter l'application permettent d'interpréter les phénomènes précités. Ils contribuent à rendre ceux-ci *ententifs*, c'est-à-dire à faire en sorte qu'ils se manifestent à la lumière comme compréhensifs et accessibles au *Dasein*, puis à les communiquer aux *Dasein* des autres étants.

À ce titre, la méthode et les instruments de collecte de données de la recherche doctorale qualitative sont présentés dans ce qui suit.

3.1.4 La stratégie de recherche

La stratégie de la recherche est exploratoire, car son objet consiste à identifier et à étudier des problèmes et des propriétés de phénomènes nouveaux, peu ou pas documentés, de manière à produire des connaissances à leur sujet et rendre leur fonctionnement intelligible, en répondant aux interrogations : « Quoi et comment ? »

3.1.5 La méthode de recherche

L'ethnographie multi-située

La thèse identifie et analyse les manières dont le touriste appréhende la découverte des patrimoines du Québec, tandis qu'il emprunte des routes et des circuits touristiques en automobile. Plus explicitement, il s'agit de comprendre de quelle manière la pratique de la route au Québec peut être appréhendée comme miroir d'un tourisme rhizomique faisant du monde un macadam planétaire sur lequel le touriste nomadise, entre différents

sites d'exploration, plutôt que de s'enfermer dans des destinations délimitées. De cette hypothèse découle une question : qui est ce touriste pratiquant un tourisme automobile, dans la province la plus vaste du Canada, d'une superficie de 1 667 441 km² ? Afin d'y répondre, la thèse s'articule autour de deux axes de réflexion. Le premier consiste à étudier la route comme instrument d'une expérience touristique au cours de laquelle le voyageur se voit endosser différents statuts (touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventuriers, vagabond ou néo-nomade), dépendamment des temporalités du voyage et des activités touristiques qui l'animent. Le second axe réfère à la route en tant que support d'une démarche identitaire, car elle est étudiée comme espace de mobilités, médium de communication et outil d'introspection. Les thématiques principales sont la route comme métaphore de mobilités et quête d'identité, ainsi que le rapport du touriste au territoire, aux patrimoines, à soi et à l'autre.

Un sujet d'étude dont les idées principales sont la route, les mobilités et les pratiques touristiques, le rapport au patrimoine, la rencontre avec les autres ou l'introspection identitaire requiert un va-et-vient constant entre immatérialité des notions et de la théorie, et matérialité du terrain et des données recueillies. Ce mouvement imprime le rythme de la construction de la thèse. Il se répercute aussi, dès le départ, sur la manière d'aborder le terrain. Les touristes sont amenés à transiter d'un lieu à d'autres. Ils sont, de ce fait, des entités mobiles qu'il convient de suivre et dont il est nécessaire d'intercepter les flux de circulation. La subjectivité dans la compréhension et l'interprétation de leurs conduites humaines et sociales³⁷ sont à examiner attentivement.

Par conséquent, l'observation participante est utilisée de manière à saisir et explorer ces dimensions. Il s'agit d'une méthode d'étude ethnographique initiée par l'anthropologue américain Franz Boas et le polonais Bronislaw Malinowski³⁸, au début

³⁷ Marta Anadon, « La recherche dite "qualitative" : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents », *Recherches Qualitatives*, vol. 26, n° 1 (2006), p. 15 [En ligne], [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero26\(1\)/manadon_ch.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero26(1)/manadon_ch.pdf) (Page consultée le 10 janvier 2019).

³⁸ C'est avec l'introduction des *Argonautes du Pacifique occidental* paru en 1922 que Bronislaw Malinowski questionne l'importance jusqu'alors accordée au travail de terrain scientifique. Il expérimente

du XX^e siècle. L'observation participante plonge le chercheur en immersion prolongée sur son terrain, facilitant sa rencontre avec l'autre, en réduisant la tendance naturelle à l'ethnocentrisme. Elle lui permet de découvrir le sens et la dynamique des groupes de sujets qu'il a choisi d'observer en s'imprégnant personnellement de leur milieu pour comprendre leur fonctionnement, la signification des comportements et les phénomènes d'interaction. Au centre de la recherche ethnographique, l'observation participante se caractérise par des interactions sociales intenses entre le chercheur et ses groupes de sujets dans leur milieu naturel, sur une période au cours de laquelle les données sont systématiquement recueillies. En s'intégrant à ses groupes de sujets étudiés, le chercheur devient un participant des activités pratiquées par ceux-ci. Il est alors en mesure d'appréhender leurs observations selon leurs points de vue, de décrire leurs interactions à l'intérieur d'un contexte social et d'analyser leurs comportements en fonction de leurs réalités personnelles. L'observation participante est flexible et peu contraignante. Elle assure une grande liberté d'interprétation et la prise en compte de l'expérience des sujets observés. Elle vise à aider ces derniers à dégager le sens et la portée de leurs actions. Les observations, les impressions, les conversations (contenus et formes) et les expériences relatives aux phénomènes à l'étude sont notées par le chercheur³⁹.

De plus, l'ethnographie multi-située et la technique du *Following* ou *Tracking* s'imposent naturellement comme méthode d'observation directe supplémentaire, pour constituer le recueil des données. Bien que l'ethnographie traditionnelle ait pu être multi-située dans les recherches impliquant l'étude des logiques culturelles tant prisées par l'anthropologie, l'américain George E. Marcus la théorise dans son article, intitulé : « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », publié en 1995⁴⁰. Il en existe une traduction française dans l'ouvrage

cette méthode de l'observation participante, lors d'un séjour de deux ans (1915-1916 et 1918) chez les Mélanésien des îles Trobriand, au nord-est de la Nouvelle-Guinée. Isolé, sans autre contact que la fréquentation quotidienne des indigènes, il acquiert une connaissance parfaite de leur langue vernaculaire. Malinowski est indiscutablement associé à la naissance des méthodes de terrain intensives qui ont révolutionné la méthode anthropologique.

³⁹ Fortin et Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche...*, p. 317.

⁴⁰ George E. Marcus, « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24 (1995), p. 95-117.

collectif, intitulé : *L'engagement ethnographique*⁴¹. L'ethnographie multi-située emploie la méthode traditionnelle à divers endroits dans l'espace et le temps. Elle consiste à suivre en parallèle plusieurs terrains, plusieurs acteurs, plusieurs objets dans plusieurs lieux. Elle exige des allers-retours fréquents entre la vision théorique et le terrain, contrairement à ce qui est le cas lors des longues permanences sur des terrains éloignés. Par exemple, une ethnographie multi-située peut suivre une « chose » comme un produit particulier, les histoires ou les rumeurs qui apparaissent dans des endroits « multiples » et dans les périodes de temps « multiples », les métaphores qui apparaissent dans des endroits ethnographiques « multiples » ou, même, les biographies de différentes personnes ou de différents groupes pendant qu'ils se déplacent dans l'espace et le temps. Elle privilégie l'observation et la prise en compte de plusieurs sites, leur comparaison et leur traduction, leurs différents niveaux d'interaction, l'examen des trajectoires mouvantes des gens, des récits et des objets. Cette ethnographie vise à cartographier les sites où les mécanismes de la mondialisation s'expriment dans les pratiques culturelles de la vie quotidienne⁴².

En somme, le sujet de recherche convoque une méthodologie susceptible de cerner la figure nomadisante du touriste en fonction des temporalités du voyage et des sites visités, d'identifier les mécanismes qui font que l'automobilité s'impose comme instrument d'une fuite du monde et d'investiguer sur la découverte des patrimoines comme mise en tourisme de la poétique du déplacement. L'ethnographie multi-située se concentre habituellement sur les sujets subalternes, c'est-à-dire ceux qui subissent une domination systémique⁴³. Elle consiste à saisir un phénomène en repérant ses expressions à travers plusieurs sites. Selon cette méthode ethnographique, le site ne saurait être réduit au seul sens du lieu. Il implique tout au plus des flux de personnes, de marchandises, d'informations, des objets et des faits saillants. Dans le cadre de la recherche doctorale, le site désigne également des localités spatiales et temporelles, où se déroulent activités

⁴¹ George E. Marcus, « Ethnographie du/dans le système-monde. L'émergence d'une ethnographie multi-située » Daniel Céfaï, dir., *L'engagement ethnographique*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 371-395.

⁴² Laurier Turgeon, dir., *Regards croisés sur le métissage*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 214.

⁴³ Marcus, « Ethnography in/of the World System ... », p. 101.

et séjours, ainsi que les endroits où se jouent les interactions entre les touristes et leur consommation des patrimoines. Donc, cette méthode semble tout à fait indiquée pour mener la recherche doctorale. Effectivement, elle juxtapose différents sites, dans la mesure où ce qui prime est de *pister* le touriste qui s'apparente à un atome mobile traversant des territoires et des cultures à des fins de loisirs. L'ethnographie multi-située apparaît incontournable dans l'appréhension de cette réalité, en diversifiant les angles d'approche à partir desquels un portrait représentatif et contrasté du touriste automobile est réalisé. Cette méthode a été mise à profit, en vue de suivre les découvertes qu'ont fait les touristes sur eux-mêmes, les autres, le territoire, les patrimoines et le monde.

La technique du *Following* ou *Tracking* est « [...] cette logique d'espace mouvant de l'ethnographie issue des confins du travail de terrain⁴⁴ ». Elle permet d'étudier les origines du phénomène de la rencontre touristique (avec soi, les autres et les patrimoines), ses manifestations, ses ramifications à l'échelle de la culture et de la société québécoise, son évolution au sein du tourisme actuel, imprégné par les mouvances perpétuelles de la modernité liquide, ce système-monde auquel le touriste est subalterne. L'essence de la méthode de recherche consiste à faire le *Following* ou *Tracking* de cet effet de rencontre, en conduisant une automobile de site en site, à la croisée des touristes et des patrimoines.

Les « raisons d'être » de l'ethnographie multi-située comme méthode de recherche

Il convient de présenter les cinq « raisons d'être » permettant de justifier le choix de l'ethnographie multi-située, soutenue par la technique du *Following* ou *Tracking*, comme méthode de recherche appliquée à la collecte de données : la flexibilité de la méthode, l'impératif de mobilité, l'exploration des mondes vécus des touristes participants, la cartographie du monde et la mise en contact des lieux de production culturelle.

⁴⁴ George E. Marcus, « Au-delà de Malinowski et après Writing Culture : À propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie », *Ethnographiques.org*, n° 1 (2002), p. 4 [En ligne], http://www.ethnographiques.org/spip.php?page=article&id_article=51 (Consultée le 8 juin 2017).

La première raison relève de la flexibilité de la méthode. Elle concerne son ouverture à une grande mobilité géographique, spatiale et symbolique sur un large territoire. La technique du *Following* ou *Tracking* prônée par George E. Marcus⁴⁵ a ainsi été appliquée, certes en étant réduite à une parenthèse, soit à l'espace-temps circonscrit de la rencontre entre le touriste participant et l'étudiante-chercheuse. La flexibilité de la méthode a été étirée à son maximum, tandis que l'étudiante-chercheuse endossait deux rôles situés à l'extrême opposé l'un de l'autre : la touriste et la chercheuse.

D'une part, l'étudiante-chercheuse était une touriste, lors de ses déplacements, circulant d'un site à l'autre, pratiquant des activités touristiques de groupe, plongée dans la contemplation pure des patrimoines commentés, au même titre que les autres touristes. Elle incarnait ce que George E. Marcus appelle une ethnographe devenue activiste circonstanciée. Il est question de la perception de soi dont l'ethnographe fait couramment l'expérience sur son terrain. Il s'agit d'un activisme spécifique lié aux conditions de la pratique d'une recherche multi-située. Il n'est nullement subordonné à la revendication d'une affiliation à un mouvement social particulier hors du monde universitaire et n'a pas la prétention d'appartenir à une avant-garde universitaire fantasmée. L'ethnographe se retrouve pris dans toutes sortes d'engagements personnels qui se croisent et se contredisent. Ces conflits se résolvent en assumant une posture engagée d'ethnographe-activiste qui renégocie ses identités de site en site, à mesure qu'il en apprend davantage sur telle ou telle partie du système-monde⁴⁶. L'ethnographe-activiste endosse autant de rôles que les sites le nécessitent, semblant coopérer sur certains ou protester sur d'autres. Ainsi, l'activisme circonstancié décrit l'implication pleine et entière de l'ethnographe, embrassant totalement son terrain.

This condition of shifting personal positions in relation to one's subjects and other active discourses in a field that overlap with one's own generates a definite sense of doing more than just ethnography, and it is this quality that provides a sense of being an activist for and against positioning in even the most self-perceived apolitical fieldworker⁴⁷.

⁴⁵ Marcus, « Ethnography in/of the World System ... », p. 106-110.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 113-114.

⁴⁷ *Ibid.*

D'autre part, l'étudiante-chercheuse n'oubliait pas son rôle premier ; toute exploration devant lui permettre d'appréhender pleinement les phénomènes à l'étude. Par conséquent, les touristes ont été suivis afin de recueillir leurs récits de vie et les métaphores induites par le sujet de recherche, puisque « [...] the procedure is to follow and stay with the movements of a particular group of initial subjects⁴⁸ ». Pratiquée au cours de la collecte de données, la technique du *Following* ou *Tracking* conduisait à multiplier les visites dans les musées et les sites d'intérêt patrimonial et touristique, de manière à accumuler les entrevues semi-dirigées avec de potentiels touristes participants.

Ceci amène à la deuxième raison justifiant le choix de la méthode de recherche. Elle concerne l'impératif de mobilité dans l'application de la méthode. Les lieux de rencontres avec les touristes englobaient des attractions et des sites d'intérêt patrimonial et touristique, à même de leur proposer un éventail relativement large d'animations et d'activités culturelles, ainsi que des visites guidées à effectuer en groupe. À cet égard, la rencontre pouvait aussi bien avoir lieu au cœur des centres urbains, à l'occasion d'événements culturels, tels que des festivals, dans des lieux historiques reconnus d'importance nationale gérés par Parcs Canada, au détour des allées de musées, dans les profondeurs sauvages des parcs nationaux, dans la cacophonie des rassemblements collectifs culturels. Parfois, la rencontre se faisait dans des « non-lieux », soit dans un café de musée, dans un restaurant en ville, à la terrasse d'une auberge ou, encore, sur un terrain de camping. Ces lieux de rencontre structurent l'analyse empirique au cours de laquelle les liens et les pistes qui s'associent les uns aux autres révèlent la substance des phénomènes étudiés. Cette démarche embrasse l'essence du paradigme du multi-site :

Multi-sited research is designed around chains, paths, threads, conjunctions, or juxtapositions of locations in which the ethnographer establishes some form of literal, physical presence, with an explicit, posited logic of association or connection among sites that in fact defines the argument of the ethnography⁴⁹.

Effectivement, cette deuxième raison s'appuie sur le fait que les trois sessions de collecte de données menées, de 2012 à 2014, en période estivale, dans le cadre de cette

⁴⁸ *Ibid.*, p. 106.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 105.

recherche doctorale ne se limitent pas à une localité bien délimitée, « a single site », mais concernent plusieurs routes et circuits touristiques se déployant à l'échelle d'un territoire immense de 1 667 441 km² de superficie. Loin de se cantonner à un village ou autour d'un unique groupe social qu'il s'agirait de circonscrire dans une étude approfondie, au contraire, l'étudiante-chercheuse a suivi des groupes de touristes séparés, auprès desquels des entrevues semi-dirigées ont été menées dans des sites totalement dissemblables et parfois inattendus. Les questions posées et les hypothèses postulées se rapportent au Québec dans le sens d'un territoire qui porte ce nom, qui accueille la « communauté imaginée » des touristes regroupés dans un *ethnoscape*.

L'*ethnoscape* est l'une des cinq dimensions des paysages qu'Arjun Appadurai invoque pour catégoriser les flux culturels globaux. Il y a les *ethnoscapes*, les *médiascapes*, les *technoscapes*, les *financescapes* et les *idéoscapes*. Le suffixe *-scape*, tiré de *landscape* ou « paysage », ambitionne de mettre en lumière les formes fluides et irrégulières des paysages sociaux. Les *scapes* sont des paysages :

[...] Des briques de construction de ce que j'aimerais appeler, élargissant ainsi le concept de Benedict Anderson, *les mondes imaginés*, c'est-à-dire les multiples mondes constitués par les imaginaires historiquement situés de personnes et de groupes dispersés sur toute la planète. De nombreuses personnes, aujourd'hui, vivent dans de tels mondes imaginés (et non pas seulement dans des communautés imaginées)⁵⁰.

Par *ethnoscape*, il faut comprendre :

[...] Le paysage formé par les individus qui constituent le monde mouvant dans lequel nous vivons : touristes, immigrants, réfugiés, exilés, travailleurs invités et d'autres groupes et individus mouvants constituent un trait essentiel du monde qui semble affecter comme jamais la politique des nations. [...] La chaîne de ces stabilités est partout transpercée par la trame du mouvement humain, à mesure que davantage de personnes et de groupes affrontent les réalités du déplacement par la contrainte ou le fantasme du désir de déplacement⁵¹.

⁵⁰ Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot & Rivages, 2005 (1996), p. 71. Toutefois il convient de souligner que les *scapes* ont originellement fait l'objet de l'article suivant : Arjun Appadurai, « Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy », *Sage Publications, Theory, Culture & Society*, vol. 7, n° 2 (Juin 1990), p. 295-310.

⁵¹ *Ibid.*, p. 71-72.

L'*ethnoscape* se réfère à la migration de personnes à travers les cultures et les frontières, présentant le monde et ses nombreuses communautés comme fluides et mobiles au lieu de statiques. L'*ethnoscape* permet aux voyageurs de développer la faculté à nouer des relations affectives et effectives avec des gens issus de cultures différentes, de conserver et de répéter certaines habitudes culturelles dans un « espace autre ». En tant que forme d'existence méta-nationale, il préserve les déracinés et les voyageurs d'un contact trop stressant avec l'autre. Il produit une distance impénétrable à travers la proximité géographique et aide les déracinés à établir un continuum entre la vie d'avant et la vie de maintenant, le là-bas et l'ici. Autrement dit, ce concept d'un paysage regroupant une communauté imaginée partagée par les touristes du monde met en avant le désir commun du déplacement et de sa poétique. Plus particulièrement, les pratiques touristiques du déplacement sont l'un des flux globaux qui contribuent à la consolidation de ce qu'Immanuel Wallerstein qualifie de système-monde. Néanmoins, cela signifie également que le tourisme, au-delà de sa condition d'industrie, est parfois une pratique permanente et inconsciente, car on peut être touriste même à trente minutes de chez soi, dans la mesure où le déplacement est finalement une action élémentaire du corps humain vivant. En effet, le tourisme revient à faire expérience d'un monde qui nous traverse et dont on se révèle être la matrice. Il est l'agissant servant à « endotiser » son corps et à « exotiser » son quotidien.

Concernant l'impératif de mobilité comme seconde « raison d'être » de la méthode de recherche, le fait de cibler la province de Québec ne signifie pas pour autant que la recherche doctorale prétend fournir une représentation holiste ou qu'elle vise à appliquer aveuglément les phénomènes observés à l'échelle du monde. Le sens de la totalité est à saisir ici dans le cadre de la problématique générale qui fonde la thèse par rapport aux sites visités et sur la base des entrevues semi-dirigées réalisées auprès des touristes participants de la recherche. Il ne s'agit pas de dresser un portrait du système-monde dans sa totalité, mais de réfléchir plutôt à certains aspects du tourisme au Québec, appréhendé selon une problématique déterminée.

La troisième raison incarne l'objectif premier de l'ethnographie multi-située : explorer les mondes vécus des touristes participants en dépliant les connexions qui relient ces mondes entre eux. Pour ce faire, il faut prendre en considération les brèves biographies confiées par ceux-ci à l'ethnographe durant l'entrevue. Sur le terrain, ils ont fait le récit de leurs expériences de touristes et de tourisms. Ils ont raconté leurs voyages et partagé des ressouvenances lointaines, intimes, voire émouvantes. Par un processus de remémoration, ils ont appelé à leur mémoire des souvenirs qui, pour certains, ont fait ressurgir des émotions inattendues et intenses. Il est indéniable que les récits biographiques constituent une source riche d'associations et de relations reflétant des moments de tragédies ou de bonheurs personnels subitement dévoilés. Les récits de vie révèlent des juxtapositions et des imbrications de contextes sociaux, rendus sensibles par la succession de récits d'expériences individuelles, qui pourraient être méconnues si l'on s'en tenait à l'analyse structurale de processus en tant que tels. Elles sont des guides potentiels pour décrire des « espaces ethnographiques » configurés par des associations inédites entre des sites et des contextes sociaux, exprimées dans des récits de vie⁵².

La quatrième raison motivant le choix de la méthode de recherche se niche dans la formidable capacité de l'ethnographie multi-située à cartographier et à révéler le monde sous le prisme des connexions, des associations et des interactions entre différents sites, en vue de permettre l'étude d'un phénomène culturel complexe. L'ethnographe est en mouvement. Il cartographie le monde à travers son objet d'étude, qui l'amène à se déplacer de site en site, puis à découvrir des logiques de relation, d'association et de traduction entre ces sites. Dans cet exercice de cartographie, la comparaison que l'ethnographe est amené à faire entre les sites fait émerger des questions en rapport avec l'objet d'étude. Ces questions ont des contours, des lieux et des relations non connus d'avance, mais qui se dessinent lors du parcours entre les différents sites d'investigation, lesquels sont connectés entre eux de manière complexe. Aussi, un tel objet d'étude est fondamentalement mobile et possède des localisations multiples. La collecte de données qui circonscrit tous ces paramètres a forcément une dimension comparative, laquelle

⁵² Marcus, « Ethnography in/of the World System ... », p. 110.

s'exprime sous la forme de juxtapositions de phénomènes considérés jusque-là par convention ou maintenus conceptuellement comme des mondes séparés⁵³. Concrètement, la mobilité des touristes sur le territoire est à rapprocher de la densité de l'offre patrimoniale (sites et villes à visiter, activités et loisirs à pratiquer) qui, combinée aux exigences de la route, les encourage à adopter l'automobile et à faire plus facilement l'expérience du Québec, de la route et des patrimoines. L'ethnographie multi-située permet de cartographier les déplacements et les pratiques touristiques des touristes participants dans la province, de mettre en exergue la manière dont ils appréhendent la route comme vecteur d'aventures et symbole de liberté, tout en poursuivant des objectifs de découverte de soi, de l'autre, des patrimoines et du territoire. Ces trois objectifs de la recherche constituent les trois métaphores dont le suivi sur le terrain apparaît comme l'un des modes de matérialisation du paradigme du multi-site. Donc, l'ethnographie multi-située se révèle être incontournable dans l'appréhension de cette réalité en diversifiant les angles d'approche à partir desquels il convient de réaliser un portrait représentatif du tourisme automobile dans la province et de faire contraster les traits qui le distinguent. C'est en cela l'un des avantages du multi-site, selon Laurier Turgeon :

L'ethnographie multi-site [*sic*] privilégie l'observation et la prise en compte de plusieurs sites, leur comparaison et leur traduction, l'étude de différents niveaux d'interaction, l'examen des trajectoires mouvantes des gens, des récits et des objets. Elle vise non pas à fournir une représentation holistique ou à dresser un portrait du système planétaire dans sa totalité, mais plutôt à cartographier les sites où les mécanismes de la mondialisation s'expriment localement dans les pratiques culturelles de la vie quotidienne⁵⁴.

La cinquième raison est que l'ethnographie multi-située est particulièrement efficace pour mettre en contact des lieux de production culturelle n'ayant pas été rapprochés jusque-là et, donc, pour dessiner empiriquement de nouvelles représentations des paysages sociaux : « This mode of constructing multi-sited research is thus especially potent for suturing locations of cultural production that had not been obviously connected and, consequently, for creating empirically argued new envisionings of social

⁵³ *Ibid.*, p. 102.

⁵⁴ Laurier Turgeon, *Patrimoines métissés : contextes coloniaux et postcoloniaux*, Paris, Maison des Sciences de l'homme ; Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 165.

landscapes⁵⁵ ». L'ethnographie multi-située permet ainsi de mettre en contact la route, lieu de production culturelle du mythe de la route né dans les États-Unis des années 1960, avec la pratique du tourisme actuel dans la province de Québec, au Canada. La route comme métaphore d'une ethnologie du voyage n'avait *de facto* jamais été mise en relation avec les routes et les circuits touristiques qui fleurissent sur le territoire québécois. Ceux-ci sont certainement des réminiscences et des incarnations du Grand Tour, à l'origine du tourisme au XVIII^e siècle, en ce sens qu'ils sont des itinéraires proposés pour distraire, amuser et éduquer les touristes. En rapprochant le mythe de la route des routes et des circuits touristiques québécois, l'ethnographie multi-située aide à matérialiser de nouvelles représentations touristiques des paysages socioculturels d'un Occident constamment sur le départ, à l'affût de nouvelles destinations et de nouveaux frissons d'évasion.

Il convient de revenir aux aspects pratiques de la méthode de recherche, c'est-à-dire à sa mise en place pour la collecte, le traitement, l'analyse et l'interprétation des données. En raison de la diversité des sites de rencontre avec les touristes participants, du nombre de sessions et de la durée de la collecte de données, l'application de la méthode de recherche est centrée sur la technique du *Following* ou *Tracking* recommandée par George E. Marcus. Selon l'anthropologue américain, cette technique caractérise l'ethnographie multi-située dans différents domaines de recherche, particulièrement en anthropologie. Tel que l'indique son nom, elle repose sur un travail de « poursuite » que l'ethnographe doit réaliser, en se déplaçant d'un site à d'autres, lors de sa collecte de données, afin de traquer les manifestations du phénomène étudié, dans le but d'interroger les processus de délocalisation et les flux de personnes ou d'idées. À cet effet, les ethnographies multi-situées définissent leurs objets d'étude à l'aide de techniques ou de modalités différentes. Celles-ci peuvent être comprises comme des pratiques de construction à travers un mouvement planifié ou opportuniste et de tracés entre différents sites d'un phénomène culturel complexe⁵⁶.

⁵⁵ Marcus, « Ethnography in/of the World System ... », p. 108-109.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 106.

En citant quelques exemples d'études anthropologiques, George E. Marcus développe les modalités du *Following* dans son article, intitulé : « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography ». Il distingue : « *Follow the People* », « *Follow the Thing* », « *Follow the Metaphor* », « *Follow the Plot, Story, or Allegory* », « *Follow the Life or Biography* » et « *Follow the Conflict* »⁵⁷. Chaque mode de poursuite correspond à une nature spécifique d'enquête. C'est la nature de celle-ci, des pistes et des stratégies visant à suivre les relations, les connexions et les associations établies entre les sites, qui déterminent le choix de la technique d'investigation.

Dans le cadre de la recherche doctorale, le choix de « poursuivre » les personnes, leurs récits de vie et les métaphores a été posé, afin d'étudier le phénomène d'ambivalence de la pratique touristique de la route dans un Québec à l'immensité spatiale qui pousse certains à utiliser l'automobile à toutes fins utiles, tandis que d'autres, voyageurs du monde, vivent leur mythe de la route à leur propre mesure. Parallèlement, la création des routes et des circuits touristiques dans la province s'est accélérée depuis ces dernières décennies, induisant un phénomène nouveau. Le touriste nomadise entre différents sites d'exploration plutôt que de s'enfermer dans des destinations délimitées. Il papillonne le temps d'un *week-end* ou à l'occasion de plus longs séjours, à proximité ou à des milliers de kilomètres de chez lui et de son quotidien, dans des régions déjà visitées ou inexplorées, et culturellement éloignées de ce qu'il connaît. Mais pour tous, le but du voyage est de « [...] se sentir proche des Lointains et consanguins des Différents. Se sentir chez soi dans la coquille des autres. Comme un bernard-l'hermite. Mais un bernard-l'hermite planétaire⁵⁸ ».

Follow the People, *Follow the Life or Biography* et *Follow the metaphor* servent à suivre les découvertes que font les touristes sur eux-mêmes, les autres, les patrimoines, le territoire et le monde. Ce va-et-vient constant aboutit à la multiplication des modes de tourisms pratiqués à mesure qu'ils parcourent les routes et les circuits touristiques de la

⁵⁷ *Ibid.*, p. 106-110.

⁵⁸ Jacques Lacarrière, « Le Bernard-L'Hermitte ou le treizième voyage », Alain Borer *et al.* *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1999 (1992), p. 106-107.

province. La poursuite consiste à étudier les origines de ce phénomène d'ambivalence, ses manifestations, ses ramifications à l'échelle de la culture et de la société québécoise, ainsi que son évolution au sein du tourisme actuel imprégné par les mouvances perpétuelles de la modernité liquide, ce système-monde auquel le touriste est subalterne. Pour ce faire, l'analyse de plusieurs objets de recherche répartis par routes et circuits touristiques parcourus a été effectuée. L'essence de cette approche méthodologique est de faire le *Following* de cet état d'ambivalence, pour l'étudiante-chercheuse, en conduisant une automobile de site en site, à la rencontre des touristes et des patrimoines.

Avant de présenter les instruments de collecte de données ethnographiques, il faut préciser qu'un traitement qualitatif du matériel recueilli a été privilégié : observation participante sur le terrain, dépouillement des corpus textuels, filmiques et photographiques, lecture des patrimoines et *verbatim* des entrevues semi-dirigées effectuées avec les touristes participants. L'analyse de contenu de ce matériel a permis d'établir des liens entre les objectifs initiaux de la recherche et les résultats (présentés dans le Chapitre 5).

3.1.6 Les instruments de collecte de données

Le guide d'entrevue semi-dirigée

Le guide d'entrevue semi-dirigé (annexe 1) structure l'entretien. Il suscite, par des questions semi-ouvertes, des réflexions, des souvenirs et des émotions chez les touristes participants, afin de permettre la collecte de leurs expériences personnelles. L'objectif de l'étudiante-chercheuse consiste à récupérer des données ciblées, qualitatives et contextuelles, soit toutes informations nécessaires à la construction d'une analyse pertinente, découlant des questions de la recherche doctorale, générale et secondaires.

À cet égard, le guide d'entrevue semi-dirigée utilisé pour la collecte de données comprend six sections découlant des questions de recherche :

(1) la biographie touristique : les habitudes de voyage, les intentions de découverte et le rapport à la route ;

(2) les perceptions de la route et du mythe qui l'entoure : les perceptions de la route que se font les touristes, leurs conceptions du voyage et leurs motivations pour l'entreprendre. Les différentes manières de découvrir les attractions et les patrimoines offerts le long des routes et des circuits touristiques (flânerie automobile sur la route, randonnée pédestre dans les parcs nationaux, excursion en bateau sur les cours d'eau, promenade en train dans un zoo, tour de calèche dans certains vignobles, etc.) densifient l'expérience de visite et alimentent le fantasme d'un ailleurs sublimement exotique ;

(3) les corrélations entre les perceptions et les motivations de voyage ;

(4) les dispositifs de patrimonialisation favorisant une appropriation identitaire : dans quelles mesures ces dispositifs, appliqués par les acteurs du secteur, appuyant une mise en tourisme des patrimoines (sites, lieux, monuments) offerts le long des routes et des circuits touristiques, sont perceptibles sur le terrain par les touristes ? De plus, dans quelle mesure et de quelle manière, favorise-t-elle le processus d'appropriation identitaire ?

(5) la prise de conscience environnementale progressive : questionnements des touristes participants quant à la conservation des patrimoines et des écosystèmes visités est pris en compte ;

(6) les données sociodémographiques des touristes participants.

En premier lieu, le guide comporte des pré-questions ayant pour but de recueillir des données destinées à élaborer le profil sociodémographique des touristes, de tracer leurs habitudes de voyage et de répertorier leurs activités de loisirs. En second lieu, des questions découlent de la question générale de recherche. Elles portent sur les perceptions que se font les touristes, voyageant dans la province de Québec, de la route et du mythe qui l'entoure. En troisième lieu, des questions découlent des questions secondaires de recherche, divisées en thématiques, se rapportant aux corrélations entre leurs perceptions et leurs motivations de voyage, aux dispositifs de patrimonialisation favorisant une appropriation identitaire et, enfin, aux pratiques touristiques participant à une prise de conscience environnementale progressive.

Ces questions semi-ouvertes ont été construites de manière à inspirer des réponses propices à l'instauration d'un dialogue productif avec l'étudiante-chercheuse et à encourager une transcendance de la pensée chez le touriste interrogé. La finalisation de cet exercice culmine avec la réalisation d'une biographie de voyage par touriste participant à la collecte de données. La biographie résume les particularités de leurs caractéristiques statutaires, leurs appréciations en matière de destinations touristiques, leurs perceptions et leurs positionnements quant au mythe de la route, leurs habitudes et leurs logistiques de voyages.

L'entrevue semi-dirigée fait l'objet d'un enregistrement vidéo. La transcription des données enregistrées et recueillies durant l'entrevue s'effectue en *verbatim*⁵⁹.

L'analyse des données succède à leur enregistrement et à leur transcription. Elle consiste essentiellement en une analyse de contenu ou en une autre méthode appropriée et sert à mesurer la fréquence, l'ordre ou l'intensité de certains mots, de phrases ou d'expressions ainsi que de certains faits ou événements. Le chercheur classe les éléments par catégories, mais en général, il détermine et définit les caractéristiques du contenu à évaluer⁶⁰.

L'appareil photographique

Initialement, l'appareil photographique est un moyen simple d'enregistrer des éléments visuels du terrain et d'en prolonger l'étude en laboratoire. Bien qu'elle soit utilisée depuis le début du XX^e siècle, la photographie est rarement considérée en sciences sociales comme un matériau de recherche à part entière. En effet, la plupart des travaux qui y font appel ne lui donnent pas un rôle argumentatif, contrairement à l'analyse statistique ou lexicale. Elle demeure souvent cantonnée à un rôle de simple illustration du propos construit sans elle et hors d'elle⁶¹. Néanmoins, quelques ethnologues et anthropologues utilisent la photographie comme mode d'investigation et outil de

⁵⁹ Marie-Fabienne Fortin et Johanne Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*, 3^e éd., Montréal, Chenelière Éducation, 2016 (2005), p. 321.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Delphine Dion et Richard Ladwein, « La photographie comme matériel de recherche », Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne, Dijon, 2005, *Nachez.info (publications et ressources anthropologiques)* [En ligne], http://www.nachez.info/meth21f/La_photographie_comme_materiel_de_recherche.pdf (Page consultée le 22 janvier 2019).

cueillette de données. C'est notamment le cas de l'anthropologue, ethnologue et sociologue polonais Bronislaw Malinowski. Il est l'un des pionniers de l'usage de la photographie avec son étude sur les Trobriandais *Les Argonautes du Pacifique occidental*, publié en 1922, bien que l'introduction intitulée : « Sujet, méthode et but de cette enquête » n'en fait mention nulle part. Toutefois, son exposé renvoie le lecteur aux nombreuses photographies regroupées en épais dossier au centre de l'ouvrage de l'édition Gallimard de 1989. Ensuite, l'utilisation de la photographie connaît un tournant majeur en 1942, grâce aux travaux de Gregory Bateson et de son épouse Margaret Mead. Cette année-là, les deux anthropologues américains publient ensemble *Balinese Character : a Photographic Analysis*, à l'issue d'une collecte de données réalisée dans un village de Bali, de 1936 à 1938. Tous deux consacrent la photographie comme véritable matériau de recherche dans cette enquête. Margaret Mead interroge et prend des notes, tandis que Gregory Bateson photographie et filme : 25 000 photographies et 7 000 mètres de pellicule d'une caméra 16 millimètres sont ainsi collectés. La date et l'heure de chaque prise de vue sont soigneusement consignées, afin de les faire correspondre exactement avec les notes de Margaret⁶². De retour à New York, ils sélectionnent et commentent 750 photographies condensées sur 200 pages de planches. Ce matériel constitue le corps de *Balinese Character : a Photographic Analysis*. Les photographies leur permettent d'identifier nombre de comportements. Le résultat final aboutit à un formidable travail d'observation, d'organisation et d'analyse qui brosse un portrait vivant de la vie balinaise.

En sciences sociales, l'image photographique doit servir à développer une argumentation. À cet égard, le travail de l'ethnologue consiste à sélectionner, décoder, organiser et assembler les photographies. Son objectif est de reconstruire une réalité ou un phénomène social observé sur le terrain, qu'il cherche à analyser et à interpréter. À l'origine, les photographies sont utilisées comme carnet de notes visuel. L'appareil photographique est perçu comme un moyen objectif d'enregistrer des éléments de la collecte, des comportements et des faits. Son instantanéité permet de saisir les interactions, les actions et les détails. La photographie fixe les perceptions de l'œil

⁶² *Ibid.*

humain. Elle prolonge le processus d'observation au-delà de la collecte de données, ce qui améliore l'analyse d'événements collectifs, complexes et techniques⁶³.

Par conséquent, dans la collecte de données de la recherche doctorale, la photographie a été utilisée comme méthode d'observation matérielle et médium principal de captation du réel. Il a été question de capter un réel (1) contextuel : les routes et les circuits touristiques pratiqués pour partir à la rencontre des touristes, les attraits et les sites d'intérêt patrimonial et touristique ; (2) situationnel : les attitudes des touristes durant les activités de groupe et les entrevues semi-dirigées, de manière à situer l'action dans la chronologie de la journée et, plus largement, de la collecte de données ; (3) mémoriel : les photographies fixent les expériences mémorables de la collecte de données et (4) esthétique et introspectif : la réalisation d'un bouquet visuel des routes et des circuits touristiques du Québec peut aider à appréhender la philosophie du mythe de la route, afin de comprendre les représentations et les symboles qu'il véhicule dans l'imaginaire collectif de la communauté touristique, visitant la province. En fait, l'appareil photographique a été l'instrument premier d'investigation pour cartographier et reconstituer l'intégralité de la collecte de données.

La caméra

Historiquement, la caméra et le film documentaire se sont progressivement ajoutés à l'équipement de collecte de données ethnographiques, en sciences sociales, depuis le XX^e siècle. Aujourd'hui, nombre de laboratoires d'anthropologie et d'ethnologie sont équipés en matériel audiovisuel. Cependant, l'usage des instruments, sources et supports filmiques demeure limité. Selon Angèle Christin, diplômée au Doctorat en sociologie à la Princeton University, en 2014, et post-doctorante à la New School for Social Research, de New York, cette diffusion restreinte est sans doute due au fait que la caméra et le film sont symboliquement associés au monde du cinéma et du journalisme, des univers partiellement en concurrence avec l'approche sociologique pour la production d'un

⁶³ *Ibid.*

discours sur le monde social⁶⁴. Mais, il conviendrait également de se demander si cette diffusion est restreinte plutôt en raison de questions récurrentes engendrées par l'usage de la caméra sur le terrain, à savoir : celle-ci peut-elle enrichir la recherche en sciences sociales ? De quelle manière la présence du chercheur équipé d'outils audiovisuels affecte-t-elle la recherche ? L'effet de distanciation induite par la nature même de la caméra influence-t-il la tentative de collecter des données sur le mode de l'observation participante ? Ces questions se sont effectivement imposées d'elles-mêmes lors de la collecte de données menées au Québec, dans le cadre de la recherche doctorale, durant laquelle la caméra a été un instrument de recherche secondaire parmi d'autres outils. Elle est un moyen d'exploration supplémentaire du terrain d'investigation, car le médium premier demeure le chercheur lui-même.

Le journal de bord

L'origine du journal de bord remonte aux premiers écrits laissés pour faire œuvre scientifique, telle que les journaux de voyage, les récits de marine, les carnets d'observation en sciences, les récits, les autobiographies et les correspondances diverses de l'ordre du témoignage⁶⁵. Recueil de traces écrites, le journal de bord est tenu par un chercheur œuvrant scientifiquement sur un sujet d'étude. Il contient ses réflexions personnelles et ses impressions relatives aux divers aspects de sa recherche et de son intégration dans le milieu, transcrites au fur et à mesure de leur émergence.

Le journal de bord est constitué de traces écrites, laissées par un chercheur, dont le contenu concerne la narration d'événements (au sens très large ; les événements peuvent concerner des idées, des émotions, des pensées, des décisions, des faits, des citations ou des extraits de lecture, des descriptions de choses vues ou de paroles entendues) contextualisés (le temps, les personnes, les lieux, l'argumentation) dont le but est de [...] se souvenir des événements, d'établir un

⁶⁴ Angèle Christin et Paul Pasquali, « Caméras, terrain et sciences sociales », Angèle Christin *et al.*, *Caméras, terrain et sciences sociales*, *Revue de Synthèse*, tome 132, 6^e série, n° 3 (septembre 2011), p. 320. *Revue de Synthèse* [En ligne], <http://www.revue-de-synthese.eu/documents/RS-2011-3.pdf> (Page consultée le 22 janvier 2019).

⁶⁵ Colette Baribeau, « Le journal de bord du chercheur », *L'instrumentation dans la collecte des données*, Actes de colloque, Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), Trois-Rivières, Québec, Canada, 26 novembre 2004, *Recherches Qualitatives*, Hors-Série, n° 2 (2005), p. 100 [En ligne], http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie_v2/CBaribeau%20HS2-issn.pdf (Page consultée le 22 janvier 2019).

dialogue entre les données et le chercheur à la fois comme observateur et comme analyste, de se regarder soi-même comme un autre⁶⁶.

Concrètement, le journal de bord permet au chercheur de réaliser un indispensable travail de captation et de reconstitution du réel, afin de rappeler à sa mémoire les chroniques de la collecte de données, de dialoguer avec les données ethnographiques recueillies et d'en extraire une connaissance livrée de l'intérieur de réalités saisies à une échelle microscopique. De plus, il lui offre l'opportunité de se sentir étranger dans sa « coquille », de s'expérimenter comme « autre », car mis en contexte de personnes, de milieux et de phénomènes sociaux étudiés sous le prisme de ses questions de recherche.

Concernant la recherche effectuée dans le cadre de ce projet de thèse, le journal de bord regroupe les trois volumes suivants :

- (1) le journal d'enquête retranscrit avec minutie les rencontres avec les touristes participants, les faits, les noms, les dates et les lieux, les descriptions et les impressions ;
- (2) le journal de recherche contient un début d'analyse des événements, des réalités et des phénomènes sociaux observés ;
- (3) les notes de terrains (*fieldnotes*), les notes descriptives, méthodologiques et théoriques constituent la partie la plus aboutie et réflexive du journal. Les notes de terrain y sont ainsi intégrées, car il demeure important d'organiser et de hiérarchiser chaque jour les souvenirs, les perceptions et les idées, afin de ne rien négliger, car la mémoire est une faculté qui oublie aisément.

La rédaction d'un journal de bord a servi à restituer la chronologie des événements, à souligner les liens entre les faits, à mettre en valeur les récits d'observation significative, et à capter, à travers une poussière de détails, l'authenticité des phénomènes sociaux étudiés. Il témoigne du déroulement de la recherche et reflète la transparence du processus. Instrument nécessaire à la consignation de données ethnographiques, les

⁶⁶ *Ibid.*, p. 108.

contenus écrits du journal de bord amènent à penser l'utilisation des notes de terrain (*fieldnotes*), un incontournable du courant anthropologique.

« *I Am a Fieldnote* »

Dans son guide pratique consacré à la recherche qualitative, Jean-Pierre Deslauriers distingue trois types de notes de terrain (*fieldnotes*) :

Les *notes descriptives* qui concernent les données de recherche, les observations, la description de faits, d'événements, la consignation de conversations, etc. Trois composantes doivent s'y retrouver : le lieu, les acteurs, la description des événements et des activités. Le tout peut être agrémenté d'images, d'illustrations, de diagrammes ou de photos. On y retrouve aussi les pensées, les sentiments, les impressions, les émotions du chercheur lui-même. Le but de ce type d'inscription est de comprendre son propre état d'esprit lorsque la rédaction du rapport devra être faite. Pour lui, les notes descriptives s'apparentent au journal de bord⁶⁷.

Les notes descriptives sont l'espace dédié aux épanchements émotionnels du chercheur. Il peut également y développer le fruit de ses observations, observer et disséquer l'évolution du soi (celui des autres et même du sien) en devenir autre.

Ensuite :

Les *notes méthodologiques*, comme le nom l'indique, condensent les opérations tentées ou planifiées, les événements relatifs aux choix des sites, les problèmes rencontrés, les modifications apportées au devis de recherche et les critères des choix qui ont été faits, les solutions envisagées ou encore les réaménagements de canevas d'entrevue. Il s'agit en quelque sorte de l'histoire méthodologique du projet. Dans cet esprit, elles président à la rédaction de la partie méthodologique du travail de recherche⁶⁸.

Enfin :

Les *notes théoriques* concernent la recherche de sens, de cohérence des observations faites, les interprétations, les déductions, les conclusions. Elles font état des questions et des explications, des liens, des opinions contrastées, des réflexions ; elles peuvent être des parties d'analyses ou des essais pour tester des modèles théoriques. Le chercheur y fait des liens avec ses lectures. Dans cette

⁶⁷ *Ibid.*, p. 105.

⁶⁸ *Ibid.*

visée, elles sont un support à l'analyse et s'avèrent très utiles lors de la présentation et de la discussion des résultats⁶⁹.

Cette dernière catégorie de notes constitue un pré-traitement des données collectées et leur mise en perspective vis-à-vis des questions de la recherche doctorale, générale et secondaires.

L'accumulation des notes au cours de la collecte de données atteste du bon déroulement de la recherche et, si tous ne s'entendent pas sur leurs définitions et leurs fonctions, la majorité des chercheurs s'accordent à dire qu'elles sont de nature hautement personnelle, voire quasiment sacrée. Pour quelques-uns, les enquêtes orales et les journaux d'enquête ne sont pas des notes. Pour certains, ce sont des données, tandis que d'autres pensent que ce sont les observations du chercheur qui font les notes. Puis, il y a l'originale position de l'anthropologue américaine Jean E. Jackson. Dans son essai intitulé : « "I Am a Fieldnote" : Fieldnotes as a Symbol of Professional Identity⁷⁰ », elle reprend l'affirmation d'un collègue anthropologue qui se voit lui-même comme une note de terrain : « I Am a Fieldnote ». Basé sur un échantillon de 70 personnes soigneusement sélectionnées, composé de tous les anthropologues contactés, aucun n'ayant refusé de lui accorder une entrevue, l'essai est né de l'exploration de sa propre relation avec ses notes de terrain, à l'occasion de sa préparation pour un colloque consacré à ce sujet. Les personnes interrogées viennent principalement de la côte est ; la région de Boston étant particulièrement sur-représentée. À l'exception d'un archéologue, d'un psychologue, de deux sociologues, de deux scientifiques politiques et d'une linguiste (chacun d'entre eux faisant de la recherche « sur le terrain »), tous sont anthropologues de formation et d'emploi. La seule représentativité qu'elle admet avoir essayé de maintenir est un équilibre entre le ratio sexe/tranches d'âges. Afin de respecter le principe de protection des données confidentielles, elle a changé tous les détails pouvant potentiellement identifier les répondants dans les nombreuses citations qui fleurissent tout au long des 33

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ Jean E. Jackson, « "I Am a Fieldnote" : Fieldnotes as a Symbol of Professional Identity », Roger Sanjek, dir., *Fieldnotes : The making of Anthropology*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 3-33.

pages de l'essai. Parmi tous les répondants, l'un d'entre eux se demande si les notes de terrain (*fieldnotes*) sont des souvenirs, car il les utilise de cette manière. Dépourvu de notes prises sur le terrain, il doit se contenter de ses souvenirs et faire l'effort d'un travail de mémoire :

Are memories fieldnotes ? I use them that way, even though they aren't the same kind of evidence. It took a while for me to be able to rely on my memory. But I had to, since the idea of what I was doing had changed, and I had memories but no notes. I had to say, « Well, I saw that happen ». I am a fieldnote⁷¹.

Les notes de terrain (*fieldnotes*) sont un outil de création d'histoires authentiques, de versions culturelles multiples du monde. Rédiger des notes de terrain (*fieldnotes*) revient à devenir créateur de ce dont on est témoin. La prise de notes se révèle emblématique au point que tous les répondants de la collecte de données réalisée par Jean E. Jackson disent considérer les notes de terrain (*fieldnotes*) comme symbolisant l'effort anthropologique. D'ailleurs, certains affirment qu'elles sont le symbole de la profession, « a material symbol⁷² ».

« I Am a Fieldnote » résume la relation entre les notes de terrain (*fieldnotes*) et l'identité professionnelle du chercheur. Il est l'outil premier de son enquête : sa mémoire enregistre et stocke les informations recueillies. En outre, il utilise ses notes pour consigner les réflexions qui l'assaillent et l'habitent, ses expériences d'anxiété, de confusion, de culpabilité, d'épuisement, de déception, d'insuffisance et de ressentiment vécues. Il observe, recueille, analyse et théorise les données. Il crée ses propres documents et construit une dialectique avec ses informateurs. Ensemble, ils produisent des sens, des versions de l'histoire politique et culturelle du monde que l'exercice de la recherche qualitative souligne comme des faits⁷³.

Alors, en ma qualité d'étudiante-chercheuse, « I Am a Fieldnote » car : (1) c'est en moi que s'imprime la violence de la captation du réel sur les terrains d'investigation

⁷¹ *Ibid.*, p. 21.

⁷² *Ibid.*, p. 14-15.

⁷³ *Ibid.*

de la collecte de données, à la fois terre promise et épreuve du feu ; (2) c'est en ma présence qu'implose l'authentique mystique des ailleurs inviolés et des autres jusqu'alors inaccessibles et (3) c'est au contact de mon inspiration aventurière que s'est révélée l'ambivalence des réalités et des phénomènes sociaux à l'étude.

Le chercheur est donc une clé, celle du terrain et des authenticités culturelles suivis, qui s'accomplit tangiblement à travers l'utilisation des instruments de collecte de données sélectionnés en fonction de son type d'étude et son approche de la recherche.

3.2 LA POPULATION À L'ÉTUDE

3.2.1 La méthode d'échantillonnage

La méthode d'échantillonnage de la recherche doctorale qualitative est non probabiliste.

Les échantillons non probabilistes sont constitués sans que tous les éléments qui les composent soient obtenus par un processus aléatoire. Cela signifie que chaque élément de la population n'a pas une chance égale de faire partie de l'échantillon. Les échantillons non probabilistes sont plutôt choisis sur la base des caractéristiques de la population cible. [...] Comme il est souvent difficile, voire impossible, d'obtenir un échantillon probabiliste dans la pratique, le chercheur se tourne alors vers des techniques d'échantillonnage non probabiliste⁷⁴.

Dans la recherche qualitative, on privilégie un type d'échantillonnage délibéré à partir duquel un petit nombre de participants est étudié en profondeur dans leur contexte de vie⁷⁵.

L'échantillonnage non probabiliste est de type accidentel également appelé « par convenance ». Selon cette méthode, les participants qui répondent à des critères d'inclusion précis sont choisis en fonction de leur disponibilité et de leur accessibilité

⁷⁴ Marie-Fabienne Fortin et Johanne Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*, 3^e éd., Montréal, Chenelière Éducation, 2016 (2005), p. 263.

⁷⁵ *Ibid.*

dans un lieu déterminé et à un moment précis⁷⁶. « Par exemple, un chercheur se poste à la sortie d'un magasin d'alimentation et y interroge des clients qui viennent de dépenser de 20 à 30 \$ en produits biologiques. Il choisit les clients au fur et à mesure qu'ils se présentent et leur pose des questions sur le sujet. Il poursuit le processus jusqu'à l'atteinte de la taille souhaitée de l'échantillon⁷⁷ ». Couramment utilisé, l'échantillonnage accidentel se définit par la recherche et le recrutement de participants volontaires.

3.2.2 Le recrutement des touristes participants potentiels

La population cible, la population accessible et l'échantillon

La population cible désigne le groupe de tous les sujets potentiels qui satisfont aux critères de sélection déterminés et pour lesquels le chercheur souhaite généraliser les résultats⁷⁸. En l'occurrence, la population cible de la recherche doctorale englobe tous les touristes majeurs du Québec (âgés de 18 à 75 ans, indépendamment des données sociodémographiques de chacun) ayant pratiqué la totalité ou une portion de l'un ou l'intégralité des cinq routes et circuits touristiques choisis en fonction de la diversité et de la pertinence de la proposition culturelle faite aux visiteurs : le Chemin du Roy, le Circuit du Paysan, la Route des Vins, la Route de la Nouvelle-France et la Route du Fjord.

Comme il est résolument impossible d'avoir accès à chaque touriste empruntant la totalité ou une portion de l'un ou l'intégralité des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés pour la collecte de données à l'échelle de la province, seulement une partie de la population cible qui présente cette caractéristique sera prise en compte. Il s'agit de la population accessible. Celle-ci désigne la partie de la population cible pour laquelle le chercheur peut avoir un accès raisonnable⁷⁹. Dans le cadre de la recherche doctorale, la population accessible comprend l'échantillon constitué de tous les touristes volontaires et

⁷⁶ *Ibid.*, p. 269.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*, p. 261.

⁷⁹ *Ibid.*

majeurs du Québec ayant pratiqué la totalité ou une portion de l'un ou l'intégralité des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés.

Les moyens et les stratégies pour les rejoindre

À l'origine, il a été question de sélectionner une vingtaine de touristes qui auraient acceptés d'être accompagnés par l'étudiante-chercheuse pendant quelques jours, durant leur voyage au Québec. Les touristes participants sélectionnés ont prévu emprunter la totalité ou une portion de l'un ou l'intégralité des cinq routes et circuits touristiques choisis en fonction de la diversité et de la pertinence de la proposition culturelle faite aux visiteurs : le Chemin du Roy, le Circuit du Paysan, la Route des Vins, la Route de la Nouvelle-France et la Route du Fjord. L'objectif était de les accompagner dans leur automobile, caméra à l'épaule, au cours de leurs déplacements, de leurs activités de loisirs et de découverte, dans la limite imposée par leur besoin d'intimité. Le concept de la collecte de données prévoyait que l'étudiante-chercheuse voyage d'un premier groupe sélectionné à un autre, jusqu'au Saguenay, là où se niche la Route du Fjord. Le point de départ était la ville de Repentigny (aux alentours de Montréal). Elle constitue l'extrémité sud de la route historique du Chemin du Roy. La route à emprunter combinait les cinq routes et circuits touristiques sélectionnés pour la collecte de données. À la fin du séjour, des entrevues individuelles semi-dirigées auraient été réalisées avec les touristes participants, avant la séparation définitive avec l'étudiante-chercheuse, lui permettant ainsi de retracer leur biographie de voyage.

Afin de trouver ces touristes prêts à sacrifier leur intimité pour participer à la collecte de données, l'étudiante-chercheuse s'est inspirée du mode opératoire de l'anthropologue Julia D. Harrison⁸⁰. En ce sens, une annonce de recrutement a été publiée dans différents forums de voyages animés sur divers sites internet : ForumVoyage.com, qui regroupe 1,2 million de membres dans le monde, le *Guide du Routard* et le *Journal de Montréal*, qui demeure le plus grand quotidien francophone en Amérique du Nord, en

⁸⁰ Julia D. Harrison, *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel*, Vancouver, Toronto, UBC Press, 2003, p. 49-50.

termes de tirage. Elle a également été publiée dans des quotidiens nationaux comme *Le Devoir* (Montréal) et *Le Soleil* (Québec). De plus, l'annonce a été diffusée électroniquement auprès de l'ensemble de la communauté universitaire (professeurs, étudiants, personnel administratif, etc.). En outre, un article accompagné de l'annonce de recrutement a présenté le projet de thèse dans le journal universitaire et sur la page internet de l'université. Enfin, en juin 2012⁸¹, une entrevue radiophonique a été accordée dans l'émission de radio « Retour sur le Monde », sur les ondes de Radio-Canada. Le contenu de cette rencontre consistait principalement à présenter la recherche doctorale et à susciter la curiosité des auditeurs quant à l'exploration touristique du Québec.

Toutefois, l'inefficacité des modes de recrutement a rendu impossible tout recrutement de touristes participants sur cette base, anéantissant la faisabilité de la collecte de données telle qu'elle a été initialement envisagée. Il a donc fallu opter pour une réalisation encore plus libre et inventive de la collecte de données. Au volant d'une automobile, l'étudiante-chercheuse est donc partie directement à la rencontre des touristes dans les lieux d'intérêt patrimonial et touristique incontournables, disséminés le long des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés. Alors, deux stratégies ont été adoptées sur le terrain, afin de faciliter le recrutement des touristes participants.

D'abord, la participation à divers types d'événements culturels (expositions, festivals, manifestations, etc.) a favorisé le recrutement des touristes participants et la cueillette des données. En effet, l'étudiante-chercheuse a suivi et observé attentivement les groupes de touristes durant les animations, visites guidées et autres activités de découverte offertes dans les musées et les sites d'intérêt patrimonial et touristique, auxquelles elle participait avec eux, au même titre que n'importe quel touriste. Ces activités collectives permettaient de rendre la présence de l'étudiante-chercheuse familière aux visiteurs, donc de dépasser son statut d'inconnue : ensemble, ils ont ri aux

⁸¹ Sabrina Alais, « Partager vos découvertes sur les routes patrimoniales du Québec », Émission *Retour sur le Monde*, 25 juin 2012, *Radio-Canada* [En ligne], http://www.radio-canada.ca/emissions/retour_sur_le_monde/2011-2012/archives.asp?date=2012-06-25 (Page consultée le 10 janvier 2019).

anecdotes du guide-animateur, ont admiré des patrimoines et ont été instruits des mêmes choses. Par la suite, les touristes étaient sollicités pour réaliser une entrevue semi-dirigée, immédiatement sur les lieux mêmes de la rencontre.

De plus, l'étudiante-chercheuse a opté pour l'établissement implicite d'une sorte de contrat social basé sur le don, l'échange et la réciprocité. Le recrutement des touristes participants a parfois été facilité grâce à ses « dons », en échange de leurs témoignages et de leurs récits de vie. Par exemple, elle a pu offrir des cafés et des grignotines au village historique de Val-Jalbert (Lac-Saint-Jean, Route du Fjord). Elle a également proposé une dégustation de cidre de glace, de vin blanc et de vin rouge accompagnée de bouchées gourmandes au vignoble de l'Orpailleur (Route des Vins Brome-Missisquoi des Cantons-de-l'Est). Sur ce site, il a été prévu de donner aux touristes participants de petits savons artisanaux présentés dans leur panier d'osier. Ils étaient fabriqués par Guylaine Dubois, propriétaire de la Savonnerie Poussière d'étoiles (aujourd'hui déménagée en Gaspésie) dont la boutique se situait à Dunham, à quelques kilomètres du vignoble. Elle les avait offerts à l'étudiante-chercheuse dans un geste de générosité couplé à un désir de promotion de son établissement auprès des publics touristiques.

L'objectif du recrutement a été de rejoindre une population touristique constituée de profils hétérogènes, tant au niveau des données sociodémographiques des touristes participants qu'au niveau de leurs habitudes de voyage et de leurs activités culturelles et touristiques. En effet, l'analyse des données brutes doit surpasser le glacié du simple statut sociodémographique, afin de percer les réalités sociales construites et les phénomènes sociaux à l'étude : la pratique touristique du mythe libertaire de la route, origine et inspiration d'une réflexion identitaire agissant à l'intérieur des touristes et faisant éclore en eux une perception nouvelle du monde.

La population à l'étude devait participer à des entrevues semi-dirigées conduites par l'étudiante-chercheuse. Dans les faits, celles-ci ont eu lieu dans différents sites et à diverses occasions :

- escapades gourmandes : activités de dégustation, de cueillette et d'interprétation des patrimoines immatériels du terroir dans des fermes agrotouristiques ;
- espaces naturels : parcs nationaux, jardins, promenades vertes ;
- institutions patrimoniales et touristiques : événements culturels, festivals, musées, etc. ;
- lieux d'hébergement : *bed & breakfast*, campings, gîtes, hôtels.

Avant la tenue de chaque entretien semi-dirigé dont la durée pouvait varier de 30 à 90 minutes, une lettre d'information (Annexe 2) a été remise aux touristes participants. Elle comporte des éléments qui leur ont été communiqués oralement : l'idée directrice, les objectifs et les questions de recherche doctorale. Par ailleurs, les données brutes recueillies les concernant leur ont été présentées comme étant des informations confidentielles, dont la conservation et la protection seront assurées par l'étudiante-chercheuse, au moyen des nouvelles technologies. Leur contribution appréciée à l'avancement des connaissances, au sujet des routes et des circuits touristiques du Québec, leur a été témoignée. De même, leur participation inaliénablement volontaire, sur la base d'un consentement obtenu de manière libre, éclairée et continue, leur a été signifiée. Enfin, leur droit au retrait à tout moment de l'entrevue et à toute étape du travail de recherche, sans préjudice, et ce, même une fois l'entrevue débutée, leur a également été communiqué.

Ensuite, le formulaire de consentement libre, éclairé et continu (Annexe 3) a été transmis aux touristes participants. Il met l'accent sur leur participation inaliénablement volontaire, sur la base d'un consentement obtenu de manière libre, éclairée et continue. Leur droit au retrait à tout moment de l'entrevue et à toute étape du travail de recherche, sans préjudice, et ce, même une fois l'entrevue débutée, y est également spécifié. Le formulaire de consentement offre la possibilité aux touristes participants d'autoriser l'utilisation des données collectées pour une durée de cinq ans après la sanction des études doctorales à des fins de diffusion scientifique : publications d'articles, de parties ou de la totalité de la thèse, ouvrages scientifiques, conférences, présentations orales dans des

colloques et dans d'autres événements à vocation culturelle et scientifique. Enfin, un encadré du formulaire de consentement permet aux touristes participants d'inscrire leurs coordonnées, postale et/ou électronique, advenant le cas où ils souhaitaient recevoir un résumé des résultats de la recherche doctorale.

3.2.3 La présentation de l'échantillon et sa représentativité

L'échantillon comprend 13 femmes et 9 hommes. Dans le détail, 7 femmes se situent dans la tranche d'âge des 20 à 50 ans, contre 5 pour les hommes. Dans les 50 à 60 ans, il reste 6 femmes et 4 hommes.

Les critères de sélection de l'échantillon : inclusion

La collecte de données a ciblé les individus ou les groupes d'individus majeurs, s'adonnant à diverses activités touristiques, afin d'obtenir un échantillon d'une vingtaine de touristes âgés de 18 à 75 ans, indépendamment des données sociodémographiques de chacun.

Les critères de sélection de l'échantillon : exclusion

Les mineurs ont été exclus de la recherche, car une collaboration aux entrevues semi-dirigées exige un effort de réflexion plutôt complexe. De surcroît, cet exercice de réflexion nécessite, quant à lui, un certain degré de maturité et d'expérience de vie.

Justification de la taille de l'échantillon

Le nombre de touristes participants est basé sur la suggestion méthodologique que donnent les professeures Marie-Fabienne Fortin et Johanne Gagnon, dans leur monographie consacrée aux étapes du processus de recherche, intitulée : *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*⁷⁴. Elles y précisent qu'une étude qualitative phénoménologique requiert un échantillonnage de 5 à 20 participants. Théoriquement, ce nombre permet d'atteindre la saturation empirique des

⁷⁴ Marie-Fabienne Fortin et Johanne Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*, 3^e éd., Montréal, Chenelière Éducation, 2016 (2005), p. 200.

données, c'est-à-dire quand (1) les données recueillies n'apportent plus aucune nouvelle information ; (2) les éléments du phénomène à l'étude ne sont plus enrichis par de nouvelles données et (3) tous les liens possibles entre les segments des objectifs et des questions de recherche sont établis et validés.

Le biais d'échantillonnage

Dans cette recherche doctorale qualitative, le biais d'échantillonnage à souligner est la proportion plus importante de touristes participants de sexe féminin, en dépit des efforts fournis pour recruter davantage de touristes participants de sexe masculin ; la collecte de données étant basée sur la participation volontaire de chacun.

3.3 LES DIMENSIONS ET LES THÈMES À L'ÉTUDE

Les dimensions et les thèmes à l'étude sont présentés sous la forme d'une mise en cohérence avec les objectifs de la recherche dans le Tableau 1, introduit ci-après.

TABLEAU 1
Mise en cohérence des dimensions et des thèmes à l'étude avec les objectifs de la recherche

Dimensions et thèmes à l'étude	Objectifs de la recherche
Section 1. Données sociodémographiques	- Établir les profils sociodémographiques des touristes participants
Section 2. Présentation du touriste et de ses habitudes de voyages (étude de cas)	- Situer leur voyage au Québec dans leur biographie de touriste - Identifier leur(s) méthode(s) de voyage et de découverte touristique
Questions de recherche générale : <i>Identifier les impacts des pratiques touristiques sur les modes de consommation culturelle, sociale et économique du monde</i>	
Section 3. Perceptions des touristes du voyage et du mythe de la route	- Définir leur pratique automobile de la route touristique (utilitaire ou mythique) - Évaluer et interroger l'authenticité de leurs connexions antérieures avec les routes et les circuits touristiques québécois - Déterminer leurs motivations de voyage pour comprendre leur vision du monde et la place qu'ils s'y octroient
Questions de recherche secondaires : <i>Démontrer que l'intérêt de conservation patrimoniale est insufflé chez les touristes par une médiation culturelle efficace des patrimoines</i>	
Section 4. Corrélations entre les perceptions et les motivations de voyage	- Mesurer le rapport de cohérence entre les perceptions et les motivations de voyage des touristes
Section 5. Dispositifs de patrimonialisation et appropriation identitaire	- Évaluer l'efficacité des dispositifs de patrimonialisation servant à la valorisation culturelle du territoire et à son appropriation identitaire
Section 6. Conscientisation environnementale progressive	- La valorisation culturelle du territoire (par le biais de la médiation culturelle) participe à la conscientisation environnementale progressive

3.4 LE TRAITEMENT DES DONNÉES

Le traitement s'effectue sur les données qualitatives brutes issues de l'observation participante, de l'application de la technique du *Following* ou *Tracking* et des entrevues semi-dirigées, recueillies par l'entremise de l'appareil photographique, de la caméra, du journal de bord et des notes de terrain, et du guide d'entrevue semi-dirigée. Le traitement des données comprend plusieurs étapes préliminaires nécessaires avant leur analyse et leur interprétation :

- le tri des informations sociodémographiques ;
- la classification thématique des documents visuels (photographies et vidéos) sert à mettre en lumière la réalité sociale des touristes participants dans un milieu naturel lors de leur découverte patrimoniale et touristique du Québec, afin de comprendre leur fonctionnement et la signification de leurs comportements et de leurs interactions avec les autres et l'environnement ;
- le codage des cas à l'étude, soit l'anonymisation des données confidentielles des touristes participants garantit leur confidentialité assurée par les précautions éthiques ;
- l'examen, la fracture, la comparaison et le croisement des *verbatim* sont opérés à l'aide du logiciel d'analyse des données qualitatives NVivo 12 Pro for Windows de manière à faire émerger des thèmes, des catégories, des unités de sens et des modèles de référence en lien avec les questions de recherche, principale et secondaires.

Concernant les données collectées durant les périodes d'observation participante et d'application de la technique du *Following* ou *Tracking*, les photographies et les vidéos ont donc été triées et classées en fonction des thématiques, des situations et des phénomènes auxquels elles réfèrent ou qu'elles illustrent. Les écrits du journal de bord et des notes de terrain ont bénéficié d'un traitement similaire.

Le traitement des transcriptions en *verbatim* des entrevues semi-dirigées enregistrées par caméra constitue une étape essentielle du travail scientifique en recherche qualitative. À l'issue d'une première lecture minutieuse, ligne à ligne, une pré-sélection

des *verbatim* axés sur les questions de recherche, principale et secondaires, a été effectuée. Les *verbatim* restants ont fait l'objet d'une catégorisation par thématiques et d'une codification en surface du contenu. De plus, une codification transversale à l'aide du logiciel d'analyse des données qualitatives NVivo 12 Pro for Windows a été réalisée. Cette étape a permis de découper les données brutes par codage sous forme de nœuds, dont les titres reprenaient les idées directrices des six sections du guide d'entrevue semi-dirigée découlant des questions de recherche. Le traitement du contenu des données s'est également fait au moyen des requêtes (interrogation des données brutes et exploration des idées), des études de cas des touristes participants (données sociodémographiques, profil touristique, préférences culturelles, etc.) et des visualisations graphiques des résultats. La codification transversale a servi à identifier les liens thématiques entre les *verbatim* (connexions, différences, répétitions, similarités). En fait, la procédure consiste à créer des requêtes d'encodages matriciels. Celles-ci servent à comparer des paires d'unité de sens et à afficher les résultats dans une matrice. Chaque cellule de la matrice correspond à un nœud distinct qui s'applique à différents cas. La requête de croisements matriciels par nœuds (en lien avec les questions de recherche principale et secondaires) et par cas (les touristes participants) a été schématisée sous forme de tableau présenté au « Chapitre 5. La présentation des résultats ».

3.5 L'ANALYSE DES DONNÉES

L'analyse s'accomplit sur la base des données qualitatives brutes provenant de différentes méthodes de collecte, soit l'observation participante, l'application de la technique du *Following* ou *Tracking* et les entrevues semi-dirigées, recueillies par l'entremise de l'appareil photographique, de la caméra, du journal de bord et des notes de terrain, et du guide d'entrevue semi-dirigée. L'analyse des données a été réalisée à l'aide des étapes déclinées ci-dessous⁷⁵.

⁷⁵ Les étapes de l'analyse des données brutes présentées ici sont analogues aux six étapes citées dans Fortin et Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche*..., p. 359-365.

Premièrement, l'organisation des données commence par la transcription de celles-ci. La transcription en *verbatim* des entrevues semi-dirigées enregistrées par caméra produit des données riches et complètes. La transcription du journal de bord et des notes de terrain a permis à l'étudiante-chercheuse de prendre conscience de la pertinence de ses données. La transcription écrite de l'analyse des photographies et des vidéos conçues durant la collecte de données conduit à saisir l'atmosphère du milieu, les interactions entre les touristes participants et leurs réactions sociales conscientes ou non confrontés au phénomène à l'étude. En fait, l'organisation des données vise à apporter un sens qui fournit une compréhension du phénomène étudié.

Deuxièmement, l'étudiante-chercheuse s'est familiarisée avec le contenu des données au cours de leur révision attentive (transcriptions, lecture du journal de bord et des notes de terrain, écoute des enregistrements vidéos, visualisation des photographies, etc.). « Le chercheur peut déjà mettre en évidence les aspects importants des données. Le véritable but de la révision à cette étape est l'immersion totale du chercheur dans les données, dont il est en mesure de découvrir toutes les possibilités d'analyse et d'interprétation⁷⁶ ».

Troisièmement, le codage des données succède à leur segmentation ; une activité au cours de laquelle l'étudiante-chercheuse a sélectionné les données pertinentes relatives aux questions de recherche, principale et secondaires, de manière à dégager des unités analytiques significatives ou unités de sens qui, elles, font l'objet du codage⁷⁷. « Une unité analytique significative correspond aux segments du texte qui possèdent un sens exhaustif en eux-mêmes⁷⁸ ». En fait, l'étudiante-chercheuse a appliqué le processus de codage qualitatif qui consiste à reconnaître dans les données recueillies et traitées, les mots, les thèmes ou les concepts récurrents et à leur attribuer des marqueurs, à savoir des mots clés servant de descripteur à un concept. Ceux-ci sont appelés « codes ». L'objectif du codage

⁷⁶ *Ibid.*, p. 360.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*

est de repérer, classer, ordonner et résumer les données afin de procéder à leur analyse⁷⁹. « Le codage a lieu au début de l'analyse et conduit à l'établissement de catégories, de thèmes ou de construits. Les données sont ainsi fragmentées en des sections plus malléables. [...] Les éléments à coder dans les données sont des unités de sens, parfois des mots seuls (concepts) ou des segments de texte⁸⁰ ». Et, les unités de sens déduites du texte constituent des catégories significatives⁸¹. Durant le codage initial, l'étudiante-chercheuse a repris pour son usage certains mots ou certaines phrases utilisés par les touristes participants, comme l'expression « effet de rencontre » de la touriste française Marie R. Ces emprunts sont appelés « codes *in vivo*⁸² ». « Ce type de codage met le chercheur à l'abri de l'imposition de son propre cadre d'analyse en mettant l'accent sur les mots des participants⁸³ ». Les codages initiaux servent de base à la création de codes plus complexes sur le plan conceptuel pour résumer les données, les regrouper par thèmes et en dégager des modèles de référence⁸⁴.

Quatrièmement, l'élaboration de catégories et l'émergence de thèmes consistent à relever dans les segments de texte des thèmes saillants et des phrases récurrentes qui ont une signification particulière (unité de sens) en vue de dégager des catégories significatives portant un nom (étiquette)⁸⁵. « Une catégorie est une entité générale abstraite qui représente la signification de sujets semblables. C'est un regroupement de codes apparentés. [...] [L]a catégorie constitue une brève expression permettant de nommer un phénomène par la lecture du texte. Étant donné les diverses connotations d'un phénomène, celui-ci peut faire partie de plus d'une catégorie⁸⁶ ». Ainsi, l'étudiante-chercheuse a développé un codage thématique de manière à faire émerger des thèmes de l'examen des données et des codes. Ces thèmes englobent plusieurs codes. Tirés des données par la catégorisation et l'analyse d'unités de signification, les thèmes sont des

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Ibid.*, p. 361.

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*, p. 362.

⁸⁶ *Ibid.*

modèles généraux, des significations récurrentes qui semblent entrelacées dans l'ensemble des données. En essayant de comprendre les liens complexes qui unissent les différents aspects de la situation des touristes participants, leurs réflexions, leurs perceptions de l'altérité et leurs actions dans leur processus mental de découverte patrimoniale et touristique du Québec, l'étudiante-chercheuse a cherché à dégager des modèles au moyen de la formulation d'énoncés généraux sur les relations entre les catégories dévoilées par le codage des données⁸⁷.

Cinquièmement, la recherche de modèles de référence passe par l'examen approfondi des données. L'étudiante-chercheuse a donc opéré une réflexion globale dans un mouvement de va-et-vient entre les thèmes, les catégories (concepts) et les modèles possibles de confirmation de ses intuitions concernant les relations entre les catégories⁸⁸. Les modèles de référence découlent du cadre conceptuel élaboré pour la recherche doctorale et servent d'ossature à l'analyse, l'interprétation et la discussion des résultats.

Sixièmement, l'interprétation des résultats est un processus réflexif ayant imprégné l'étudiante-chercheuse à mesure de son immersion dans le contenu des données qu'elle a catégorisées et codées en élaborant une analyse thématique intégrant les thèmes dans une totalité cohérente. Elle permet de dégager des unités de sens pour expliquer les données présentées, relever des régularités et déceler des tendances, dès la collecte de données. Elle attribue une signification et une cohérence aux thèmes, aux catégories et aux modèles. Elle consiste à accorder une certaine valeur à ce qui a été trouvé dans les données, à extraire un sens aux résultats et à tirer des conclusions. La vérification des conclusions quant à leur vraisemblance, leur rigueur et leur confirmation est une partie intégrante de l'interprétation des résultats. À ce titre, le contrôle de la représentativité (échantillonnage de participants non représentatifs), le contrôle des effets du chercheur (influence du chercheur sur le terrain pouvant occasionner des biais) ou la pondération des résultats (le fait d'accorder plus de poids à des données fortes) sont quelques-unes des

⁸⁷ *Ibid.*, p. 363.

⁸⁸ *Ibid.*

stratégies adoptées par l'étudiante-chercheuse pour vérifier et confirmer la validité des conclusions⁸⁹.

3.6 LA MÉTHODE D'INTERPRÉTATION DES DONNÉES

À l'effet de documenter la signification, la structure et l'essence des phénomènes à travers la compréhension des expériences humaines vécues, l'étudiante-chercheuse a utilisé la méthode qualitative d'analyse phénoménologique selon l'approche herméneutique. Dans la logique de cette conduite analytique, les stratégies suivantes ont été appliquées : la description de leurs expériences par les participants et l'analyse des écrits phénoménologiques (transcriptions des données brutes : photographies, journal de bord et notes de terrain et enregistrements vidéos)⁹⁰.

Selon la vision de Martin Heidegger, l'interprétation de l'expérience dépasse sa simple description. Cette conduite est typique de la phénoménologie herméneutique ou interprétative. Son objet est de dévoiler les unités de sens cachées de la description des phénomènes par les participants. Elle s'apparente à une narration de l'essence tirée de l'expérience vécue⁹¹.

En ce sens, l'analyse interprétative des données opérée par l'étudiante-chercheuse porte sur le repérage d'exemplaires « [...] frappants qui fournissent des distinctions qualitatives dans et entre les thèmes⁹² » des phénomènes sociaux construits à l'étude.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 365.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 366.

⁹¹ *Ibid.*, p. 367-368.

⁹² *Ibid.*, p. 368.

3.7 LES PRÉCAUTIONS ÉTHIQUES

Trois principes éthiques généraux ont guidé la recherche doctorale menée auprès d'informateurs non professionnels des milieux patrimonial et touristique, c'est-à-dire des touristes participants ayant collaboré à la collecte de données. Ces principes sont : (1) le consentement libre, éclairé et continu ; (2) la protection des données confidentielles et (3) leur conservation.

3.7.1 Les certifications éthiques obtenues

Le protocole de recherche doctorale intitulé : *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poésie du déplacement à la rencontre des patrimoines* a initialement été développé au sein d'une université québécoise autre que l'UQTR, de la session d'hiver 2010 à la session d'automne 2016. Le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de cette université a délivré un certificat d'éthique annexé de deux renouvellements de l'approbation éthique et de deux amendements approuvant des modifications apportées au protocole d'une recherche qui a évolué à la suite des observations et des situations constatées sur les différents terrains d'investigation :

- le certificat d'éthique porte le numéro (2012-084 / 26-04-2012) en date du 26 avril 2012. Sa période de validité s'étendait jusqu'au 1^{er} mai 2013 ;
- l'amendement (2012-084 A-1 / 20-07-2012) en date du 20 juillet 2012 a été valide jusqu'au 1^{er} avril 2013 ;
- l'amendement (2012-084 A-2 / 25-11-2013) en date du 25 novembre 2013 a été valide jusqu'au 1^{er} mai 2014
- le renouvellement de l'approbation éthique du protocole de recherche doctorale porte le numéro (2012-084 R-1 / 09-04-2013) en date du 9 avril 2013. Sa période de validité s'étendait jusqu'au 1^{er} mai 2014 ;
- le renouvellement de l'approbation éthique du protocole de recherche doctorale porte le numéro (2012-084 R-2 / 17-04-2014) en date du 17 avril 2014. Sa période de validité s'étendait jusqu'au 30 septembre 2014.

Les modifications sanctionnées par les amendements permettaient d'améliorer l'annonce de recrutement, le formulaire de consentement et le guide d'entrevue semi-dirigée, afin de mieux cerner la population à l'étude, d'atteindre la saturation empirique des données pour la constitution de l'échantillon et d'élargir le nombre de routes et de circuits touristiques étudiés.

Le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQTR a délivré un certificat d'éthique pour le protocole de recherche doctorale intitulé : *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines* en date du 9 février 2017. Le certificat porte le numéro (CER-17-232-07.10). Sa période de validité s'étend du 1^{er} mars 2017 au 1^{er} mars 2018.

Ainsi, la recherche doctorale a été couverte par des certifications éthiques durant toutes les étapes de son déroulement, assurant le principe fondamental de respect de la dignité humaine ; une valeur essentielle des obligations éthiques prônées par l'Énoncé Politique des Trois Conseils⁹³ qui s'exprime selon trois principes directeurs : le respect de l'intégrité de la personne, la préoccupation pour le bien-être et la justice.

3.7.2 Le processus de consentement libre, éclairé et continu

Les touristes participants ont été sollicités de manière libre et sans recours à aucun moyen de pression. Ils n'ont pas été placés dans une situation où leur liberté de décision de participer à la recherche aurait pu être compromise. Ils n'ont bénéficié d'aucune compensation monétaire et autre mesure qui auraient pu faciliter leur recrutement. L'idée directrice, les objectifs et les questions de recherche doctorale leur ont été expliqués dans un niveau de langage approprié, c'est-à-dire selon un souci de vulgarisation scientifique et sans user du vocabulaire universitaire. Ces informations devaient être clairement

⁹³ Conseil de recherches en sciences humaines, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, Instituts de recherche en santé du Canada, *Énoncé de politique des trois Conseils : éthique de la recherche avec des êtres humains 2*, décembre 2018, p. 6, Fonds de recherche du Québec – Société et Culture [En ligne], <http://www.frqsc.gouv.qc.ca/documents/10191/186009/ÉP1C2+%282018%29/b785341f-c94b-408d-9f92-425aef3c8009> (Page consultée le 8 février 2020).

comprises afin qu'ils aient pleinement conscience de ce à quoi ils consentaient. À ce titre, ils ont été informés des exigences de leur participation à cette recherche, avant même de s'y engager : la tenue d'une entrevue semi-dirigée conduite par l'étudiante-chercheuse et l'utilisation des données brutes recueillies à des fins de diffusion scientifique. En outre, la liberté de participation comprend également la liberté d'y mettre fin, et ce, même une fois l'entrevue débutée. Ainsi, ils pouvaient et peuvent encore se retirer de la recherche à tout moment, de façon verbale, sans avoir à fournir la moindre justification. Par ailleurs, ils ont le droit de demander à ce que les données brutes recueillies les concernant soient retirées ou détruites, sans délai. Afin que le consentement soit continu, la procédure exige de s'assurer que le consentement des participants demeure libre, éclairé et continu tout au long de la recherche. Cela implique de leur faire part de tout nouveau développement susceptible de leur faire reconsidérer leur participation. Tous ces éléments, communiqués verbalement avant l'entrevue semi-dirigée, sont inscrits dans la lettre d'information et le formulaire de consentement libre, éclairé et continu à signer par le participant et l'étudiante-chercheuse avant la tenue de l'entrevue.

3.7.3 La protection des données confidentielles

La confidentialité des données a été assurée par l'application de différentes mesures. Les touristes participants ont été avisés que leurs informations nominatives ne paraîtront dans aucun rapport ni dans les résultats de la recherche, à l'exception du formulaire de consentement libre, éclairé et continu, gardé confidentiel. Leurs noms ont été remplacés par des noms fictifs lors du traitement, de l'analyse et de l'interprétation des données. Il en sera de même concernant la diffusion des résultats. Advenant que le produit de la recherche doctorale puisse faire l'objet de diffusion scientifique, les règles de la confidentialité précédemment citées seront rigoureusement respectées. Néanmoins, certains enregistrements audiovisuels (photographies, sources audio, vidéos) permettraient l'identification du participant par le biais de son image et de sa voix. À cet égard, il a été nécessaire de lui demander son accord dans le formulaire de consentement libre, éclairé et continu, afin d'autoriser l'utilisation des données recueillies le concernant, à des fins de diffusion scientifique. Tous ces éléments, communiqués verbalement avant

l'entrevue semi-dirigée, sont inscrits dans la lettre d'information et le formulaire de consentement libre, éclairé et continu liant le participant et l'étudiante-chercheuse.

3.7.4 La conservation des données

D'une part, les formulaires de consentement libre, éclairé et continu sont conservés dans un classeur, enfermé sous clé, au bureau de l'adresse personnelle de l'étudiante-chercheuse, qui est la seule à en posséder la clé. D'autre part, les données brutes recensées ont été informatisées. Elles sont conservées sur un ordinateur portable Macintosh, tandis que le traitement, l'analyse et l'interprétation des résultats sont enregistrés sur un ordinateur portable ThinkPad Lenovo. La saisie d'un mot de passe connu uniquement de l'étudiante-chercheuse et son empreinte digitale sont les seuls moyens de déverrouiller les deux ordinateurs. Ceux-ci sont détenus au bureau de son adresse personnelle où elle est la seule personne à y avoir accès. L'accès aux données confidentielles est donc sécurisé. Tous ces éléments, communiqués verbalement avant l'entrevue semi-dirigée, sont inscrits dans la lettre d'information remise au participant.

3.8 LES FORCES ET LES LIMITES DE L'ÉTUDE

Les principales forces de la recherche doctorale qualitative consacrée à l'analyse socioculturelle du tourisme automobile au Québec en contexte de modernité liquide sont la valorisation des thèmes et l'émergence des modèles de références établies sur l'exploration analytique des phénomènes sociaux construits à l'étude.

Orientée sur l'ethnographie multi-située, la recherche identifie des phénomènes de transformations sociales et culturelles, opérées par le biais d'un tourisme en révolution, observées directement sur le terrain, dans des endroits « multiples » et dans les périodes de temps « multiples », auprès de différentes personnes ou de différents groupes tandis qu'ils se déplacent dans l'espace et le temps. Ces phénomènes correspondent aux rayons d'action analytique des objectifs de la recherche. De ce fait, ils sont relatifs à la compréhension des perceptions que se font les touristes de la route et du mythe qui

l'entoure, des corrélations entre les perceptions qu'ils en ont et leurs motivations de voyage, des dispositifs de mise en tourisme des patrimoines offerts à la visite le long des routes et des circuits touristiques et de la pratique touristique de la route participant à une prise de conscience environnementale progressive. Par conséquent, ils constituent l'essence de la question de recherche générale. Celle-ci consiste à dévoiler, au-delà de la simple expérience de découverte du monde découpé en routes et en circuits touristiques par le biais des dispositifs de patrimonialisation de l'espace, ce que révèlent les pratiques du tourisme des sociétés postmodernes. En fait, il s'agit d'analyser les changements socioculturels que l'éventail des activités touristiques leur insuffle, tout en provoquant chez les touristes, une réflexion en rapport avec la mémoire du lieu visité, une introspection de nature identitaire sur leur pratique touristique, leur milieu, leur conception de l'environnement et leur rapport avec l'altérité.

La force secondaire de la recherche doctorale dévolue aux pratiques touristiques singulières demeure son ouverture à un sujet résolument plus vaste, celui de l'énonciation de nouveaux phénomènes de conquête touristique du monde menant à la formulation d'une nouvelle modernité à une époque où le poids des enjeux et des défis environnementaux impacte sur le quotidien et les pratiques culturelles des touristes ; ce que l'étudiante-chercheuse a nommé « la modernité consciente ».

Méthodologiquement, la notion de contrôle n'est pas utilisée dans les études qualitatives⁹⁴. « De manière à accroître l'intégrité de la recherche qualitative, les chercheurs font plutôt appel à la réflexivité pour se prémunir des biais personnels étant donné leur implication dans l'étude. Le chercheur, une figure centrale dans le processus de recherche qualitative, est susceptible d'influencer la collecte et l'interprétation des données⁹⁵ ». Cette situation engendre à la fois des forces et des limites de l'étude. Effectivement, la prédominance du chercheur dans la recherche qualitative nécessite la prise de précautions méthodologiques dont l'objectif est de contrebalancer les effets de sa

⁹⁴ Marie-Fabienne Fortin et Johanne Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*, 3^e éd., Montréal, Chenelière Éducation, 2016 (2005), p. 174.

⁹⁵ *Ibid.*

présence dans les résultats de la recherche. L'étudiante-chercheuse s'est donc pliée à l'exercice de la réflexivité. Il s'agit d'une introspection et d'un examen critique entre soi et les données durant la collecte et l'analyse qualitative de celles-ci, sur ce qui a été pensé et fait au cours de la recherche. La réflexivité a contraint l'étudiante-chercheuse à visiter les dimensions de ses propres sentiments et de ses expériences, alors qu'une certaine tension poignit en elle face à son devoir d'évaluation critique et continue des réponses subjectives des participants, des dynamiques interactionnelles et du processus de recherche⁹⁶.

3.9 LA VALIDITÉ DU DEVIS DE RECHERCHE

Si la notion de contrôle n'est pas applicable aux études qualitatives, il n'en demeure pas moins que des variables étrangères peuvent influencer la situation de recherche (cueillette des données brutes, observation participante, recrutement des participants, etc.) et, par effet de conséquence, les résultats eux-mêmes. Donc, il importe que les conditions de la recherche demeurent constantes. Les variables étrangères provenant de l'environnement sont des facteurs extrinsèques et celles relevant des participants sont des facteurs intrinsèques. Leur présence peut avoir une incidence sur les phénomènes à l'étude⁹⁷.

De manière à neutraliser les facteurs extrinsèques, l'étudiante-chercheuse a pris soin d'effectuer un recrutement le plus uniforme possible des touristes participants avec l'échantillonnage non probabiliste de type accidentel également appelé « par convenance ». Elle a communiqué le même formulaire de consentement et a assuré des garanties éthiques identiques d'un touriste participant à un autre. Elle a réalisé des entrevues semi-dirigées enregistrées avec une caméra sur la base d'un unique guide d'entrevue administré mêmement à tous.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*, p. 171.

Quant aux facteurs intrinsèques, ils renvoient aux différences individuelles entre les touristes participants telles que l'âge, le sexe, la scolarité et leurs réflexions personnelles concernant leurs habitudes de voyage, leurs activités de loisirs, leurs perceptions de la route et du mythe qui l'entoure, les corrélations qu'ils établissent entre leurs perceptions et leurs motivations de voyage, et enfin, leur appropriation identitaire au miroir des dispositifs de patrimonialisation. Afin de contrôler ces facteurs intrinsèques, l'étudiante-chercheuse a opté pour la stratégie de l'homogénéité qui vise à réduire la variabilité⁹⁸ entre les touristes participants. L'échantillon se définit par son uniformité avec la caractéristique suivante : tous les touristes participants interrogés visitent la province de Québec, en automobile, tandis qu'ils empruntent la totalité ou une portion de l'un ou l'intégralité des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés pour la collecte de données.

Par ailleurs, la rigueur et l'authenticité étant des qualités impérieuses gouvernant toute recherche, certains critères permettent de préserver leur incorruptibilité dans une étude qualitative.

D'abord, le critère de crédibilité renvoie à l'exactitude de la description du phénomène vécu, par les participants, confrontée à la représentation du réel que le chercheur se fait d'eux et de la situation. Il s'agit de se demander : « Dans quelle mesure les interprétations élaborées par le chercheur sont-elles révélatrices de l'expérience vécue ? La réalité doit être fidèlement représentée, et l'interprétation qui en est donnée doit paraître plausible aux participants⁹⁹ ». À cet égard, l'étudiante-chercheuse a utilisé plusieurs techniques en vue d'établir la crédibilité des données : (1) un engagement prolongé sur le terrain pour cerner les points de vue des touristes participants et renforcer le climat de confiance ; (2) des observations soutenues de manière à assurer un meilleur contrôle des biais et (3) une triangulation afin de combiner des méthodes de collecte et d'interprétation de données, comme l'échantillonnage par réseaux qui s'est naturellement

⁹⁸ *Ibid.*, p. 172-173.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 376-377.

exprimée pour la touriste participante Katherine S. (en plus de l'échantillonnage non probabiliste de type accidentel appliqué au reste des touristes participants) et les autres sources documentaires à l'exemple de la recherche quantitative intitulée : *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*¹⁰⁰ réalisée par la Chaire de tourisme Transat ESG de l'UQAM, en 2013. Le recours à des différentes sources permet « [...] de tirer des conclusions valables sur ce qui constitue la réalité à propos d'un même phénomène. Si des conclusions comparables sont tirées de chaque méthode, la crédibilité de l'interprétation s'en trouve renforcée¹⁰¹ ». Ce qui apparaît être le cas tel que démontré dans le « Chapitre 5. La présentation des résultats ».

Puis, le critère de transférabilité appelle à l'exactitude analytique des résultats transposables à d'autres contextes similaires. L'étudiante-chercheuse démontre dans le Chapitre 5, sur la base d'extraits de *verbatim*, comment les thèmes et les unités de sens se répètent d'une situation, d'un contexte, d'un événement culturel et/ou touristique à d'autres¹⁰², rapportés dans les descriptions des phénomènes à l'étude par les touristes participants.

Ensuite, le critère de fiabilité est lié à la stabilité des données dans le temps et à la constance des résultats dans différentes conditions. Le codage et le processus d'analyse des données couplés à la triangulation¹⁰³ sont employés par l'étudiante-chercheuse afin de garantir l'intégrité des données de la recherche doctorale qualitative.

Enfin, le critère de confirmabilité renvoie à l'objectivité dans les données et leur interprétation. Il sert à évaluer l'impartialité de la recherche doctorale qualitative en référant à la neutralité des données brutes recueillies et à leur interprétation. L'objectif de

¹⁰⁰ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volets 1, 2, 3, 4, 5 et 6, Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, juin 2012-avril 2013, Montréal, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/publication/etude-programme-signalisation-routes-circuits-touristiques-quebec-318.html?categorie=127> (Page consultée le 28 février 2018).

¹⁰¹ Fortin et Gagnon, *Fondements et étapes du processus de recherche...*, p. 377.

¹⁰² *Ibid.*, p. 378.

¹⁰³ *Ibid.*

l'étudiante-chercheuse est de s'assurer que les résultats reflètent les données et non son point de vue. Les unités de sens émergentes ont été vérifiées par la directrice de recherche de l'étudiante-chercheuse afin d'évaluer la vraisemblance, la solidité et la certitude des données, et de confirmer que les inférences logiques et les interprétations sont valides¹⁰⁴.

En définitive, réaliser une étude sur le tourisme automobile au Québec concourt à identifier les manières dont les touristes abordent leur déplacement sur un vaste territoire, et dont la route intervient dans ce désir de découverte de l'ailleurs. En outre, le mythe de la route intégré aux pratiques touristiques met en relief des thématiques propres au voyage en tant que produit culturel et dévoile la figure du touriste comme métaphore de l'individu habitant une société en contexte de modernité liquide.

En vue d'apporter des réponses à la problématique et aux questions de recherche, la méthode de recherche qualitative orientée sur l'ethnographie multi-située théorisée par Georges E. Marcus et la technique du *Following* ou *Tracking* ont été choisies comme mode d'observation directe et de collecte de données. L'approche multi-située respecte l'impératif de mobilité dans l'application de la méthode, c'est-à-dire qu'elle permet de prendre en compte aussi bien la diversité des sites visités que celle des activités qui y sont pratiquées, tels que des activités patrimoniales et touristiques, des animations en groupe dans des lieux historiques, des événements culturels, des fêtes dans des points de rassemblement ou des regroupements dans des non-lieux : auberges, cafés, musées, restaurants, etc. Ce sont autant de sites à considérer si on veut élaborer une analyse empirique dans laquelle les pistes et les liens s'associent les uns aux autres pour révéler la substance du phénomène étudié.

L'objectif premier de l'ethnographie multi-située est d'explorer les mondes vécus des touristes participants, tout en dépliant les connexions qui relient ces mondes entre eux. De plus, il convient de souligner la formidable capacité du multi-site à cartographier et à révéler le monde à travers les connexions, les associations et les interactions entre

¹⁰⁴ *Ibid.*

différents sites d'un phénomène culturel complexe à l'étude. Ethnographe, l'étudiante-chercheuse était en mouvement. Elle cartographiait le monde à travers l'objet de son étude doctorale : les routes et les circuits touristiques au Québec. Ceci l'amenait à se déplacer entre différents sites d'intérêt patrimonial et touristique dispersés le long des routes et des circuits touristiques québécois sélectionnés, puis à en découvrir les logiques de relation, de traduction et d'association. Dans cet exercice de cartographie, la comparaison entre ces sites fait émerger des questions en rapport avec l'objet d'étude. Celles-ci ont des contours, des lieux et des relations non connus d'avance, mais qui se dessinent lors du parcours entre les différents sites d'investigation, lesquels sont connectés entre eux de manière complexe. Après la collecte de données, ces logiques d'association se sont imposées d'elles-mêmes et sont traitées dans le développement de la thèse. Il s'agit par exemple de réflexions concernant les figures symboliques du touriste et les représentations attachées à la pratique de la route, l'aventure et la découverte nomadisante du territoire, la politique patrimoniale des routes et des circuits touristiques du Québec, tant la soigneuse mise en valeur des patrimoines éclatait de toute sa présence. D'ailleurs, de cette étude de la politique patrimoniale, découlent des questionnements : (1) sur la mise en scène des patrimoines ; (2) sur les processus de patrimonialisation et de muséalisation du monde ainsi que (3) sur les effets de rencontres multiples entre le touriste, l'ailleurs (les territoires), les autres (hôtes et autres touristes) et soi, qui devaient aboutir inévitablement à une réflexion sur l'identité du touriste, révélée comme étant des identités liquides en contexte d'une nouvelle modernité.

Enfin, l'ethnographie multi-située est particulièrement efficace pour mettre en contact des lieux de production culturelle qui n'avaient pas été rapprochés jusque-là, et donc pour dessiner empiriquement de nouvelles représentations des paysages sociaux. Le paradigme du multi-site appliqué à la recherche doctorale permet de mettre en contact la route, lieu de production culturelle du mythe de la route né dans les États-Unis des années 1960, avec la pratique du tourisme actuel dans la province de Québec au Canada, impliquant de ce fait la découverte des patrimoines et l'éclatement des identités. La route comme métaphore d'une ethnologie du déplacement et du voyage n'avait *de facto* jamais été mise en relation avec les routes et les circuits touristiques qui fleurissent sur le

territoire québécois. En rapprochant le mythe de la route des routes et des circuits touristiques québécois, l'ethnographie multi-située aide à matérialiser de nouvelles représentations touristiques des paysages socioculturels d'un Occident constamment sur le départ, à l'affût de nouvelles destinations et de nouveaux frissons d'évasion. De plus, elles sont certainement des réminiscences du Grand Tour, à l'origine du tourisme au XVIII^e siècle, en ce sens qu'elles sont des circuits proposés pour distraire, amuser et éduquer les touristes. En réalité, l'ethnographie multi-située devait contribuer à cerner la figure nomadisante du touriste, dépendamment des temporalités du voyage et des sites visités, d'identifier les mécanismes qui font que l'automobilité s'impose comme instrument d'une fuite du monde et d'investiguer sur la découverte mobile des patrimoines comme poétique du déplacement.

CHAPITRE 4

LE DÉROULEMENT DE LA COLLECTE DE DONNÉES

Après la présentation du cadre méthodologique de la recherche doctorale, il convient de décrire la manière dont s'est déroulée la collecte de données sur le terrain, dans les différents sites d'investigation où ont été accomplis la méthode de l'observation participante, la technique du *Following* ou *Tracking* et le paradigme du multi-site.

La collecte de données a nécessité des rencontres avec les touristes dans les attractions et les sites incontournables d'intérêt patrimonial et touristique des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés. Ceux-ci ont été parcourus dans cet ordre : le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France, la Route du Fjord, la Route des Vins et le Circuit du Paysan (documentation iconographique disponible à l'Annexe 4). À des fins d'analyse des données, ils ont été regroupés par genre (1) historique et symbolique : le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France ; (2) aventure et plein air : la Route du Fjord et (3) gastronomie et produits du terroir : la Route des Vins, le Circuit du Paysan, tous oscillant entre culture et nature.

Les routes et les circuits touristiques ont été choisis en fonction de la richesse et de la pertinence des attractions et des sites d'intérêt patrimonial et touristique offerts à la visite, et selon leur importance patrimoniale pour les régions, l'histoire, la mémoire et l'identité nationale du Québec. Certaines routes et circuits touristiques sont de purs artefacts patrimoniaux. D'autres conduisent à des formations géologiques vieilles de plusieurs millions d'années, témoins d'une nature encore vierge. Plusieurs mettent à disposition des publics diverses aventures agrotouristiques par le biais d'activités de dégustation et de découvertes gastronomiques proposées le long de leur itinéraire.

De ce fait, ils ont ainsi été sélectionnés en raison de leurs dimensions exotiques recherchées par la majorité des touristes en déplacement. L'aspect historique permet de s'instruire sur la culture visitée. L'immersion dans les grands espaces et l'exploration des territoires sont des moyens d'élaborer une cartographie mentale d'un monde qui renverse par sa beauté et fascine par son caractère sauvage donc authentique. L'enchantement des papilles demeure intemporellement une manière à la fois traditionnelle et originale d'explorer une culture inconnue ; en effet, expérimenter des goûts nouveaux revient à « manger » l'autre, à ingérer cet autre représentatif de spécialités culinaires et de spécificités culturelles inédites, avec un étonnement ravi et satisfait, donc de s'approprier la culture de l'autre.

4.1 AU RYTHME DES SAISONS

La collecte de données a uniquement été réalisée durant l'été et l'automne, principalement pour des raisons de sécurité de conduite. Les déplacements sur la route sont plus aisés et ne sont plus tributaires des intempéries hivernales. Toutefois, chaque saison va de pair avec une gamme touristique spécifique en vue d'offrir aux touristes des activités intéressantes toute l'année.

À l'automne, des milliers de visiteurs sont attirés par les couleurs chatoyantes des forêts, les excursions gourmandes (cueillette de fruits dans des vergers ou dégustation de vins, de liqueurs artisanales, de cidres et de bières dans les vignobles et les brasseries de la province), l'animation des festivals, les promenades culturelles, les randonnées en plein air ou, encore, l'observation du retour de l'outarde ou l'oie des neiges.

L'hiver permet de participer à toutes sortes de fêtes et de divertissements. On peut assister au Carnaval de Québec, visiter l'hôtel de glace, pratiquer la pêche blanche à la manière des Amérindiens, s'adonner à des activités plutôt physiques comme la motoneige, les excursions en traîneau à chiens, les ballades en raquettes ou en ski de fond, les randonnées en motoneige ou raids en quad sur les pistes blanches et les ascensions de

cascades de glace. Toutes ces activités hivernales sont autant d'occasions de pénétrer une nature statufiée dans la glace et d'expérimenter des types d'hébergement inusités, tels que la yourte, la tente de prospecteur, le refuge en bois rond ou, même, l'igloo. L'hiver est la période idéale pour découvrir les immensités territoriales du Grand Nord et de la forêt boréale.

Au printemps, la nature s'éveille. Les visiteurs peuvent déguster la cuisine familiale québécoise d'autrefois dans les cabanes à sucre, pique-niquer, se prélasser dans les spas et les hôtels de luxe qui proposent des formules intéressantes pour le week-end ou, encore, pratiquer du rafting dans les rivières en crues, fraîchement libérées des glaces.

Enfin, les longues journées d'été, gorgées de soleil, offrent un cadre festif aux feux d'artifice, aux festivals de musique, à la découverte des plaisirs d'eau (canot, kayak, baignade, etc.), aux randonnées pédestres ou à vélo dans les parcs nationaux, à la pratique des routes et des circuits touristiques et à l'exploration des régions de villégiature en bordure des lacs et du fleuve Saint-Laurent¹.

4.2 LE CHEMIN DU ROY

Le Chemin du Roy (260 km) est la plus ancienne route carrossable du Canada. Dès 1737, il reliait les trois villes les plus importantes de la Nouvelle-France : Montréal, Trois-Rivières et Québec. En 1706, le Conseil supérieur prenait la décision de construire une route qui longerait le fleuve Saint-Laurent. Grâce aux corvées du Roy, le grand voyer (responsable de la voirie) Jean-Eustache Lanouiller de Boiscler entreprenait les travaux, en 1731. Inaugurée en 1737, cette nouvelle voie mesurait 300 km de long et 7,3 m de large. Elle assurait une communication entre les 37 seigneuries et les différents rangs disposés aux abords du fleuve, là où vivait la majorité des habitants de la Nouvelle-France.

¹ Tourisme Québec, « Les saisons », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/decouvrir/les-saisons> (Page consultée le 5 février 2019).

Elle servait de voie de transport, de courrier et des voyageurs, pendant près d'un siècle et demi.

Aujourd'hui, une grande partie de son tracé est empruntée par la route 138, laquelle totalise plus de 1 300 km à travers la province, faisant d'elle l'une des plus longues routes du Québec. Le Chemin du Roy lie Repentigny dans la région de Lanaudière aux portes du Vieux-Québec dans la Capitale-Nationale, en traversant la Mauricie. Il est une route touristique reconnue, dont l'itinéraire est signalisé tant sur les cartes que sur la route avec le panneau suivant.

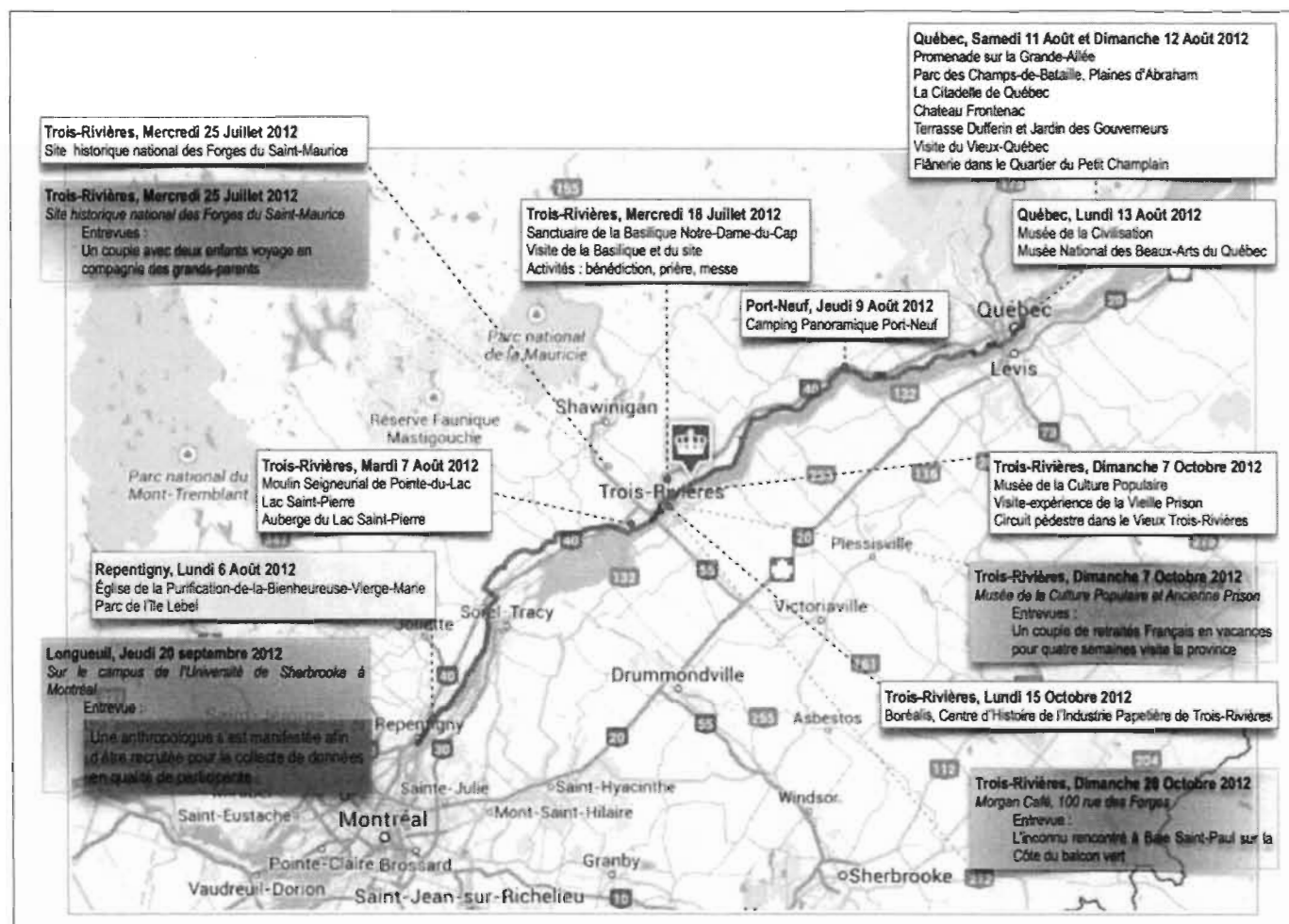


Il demeure une voie de circulation entre Montréal et Québec. Ces deux villes phares de la province se livrent une lutte acharnée pour la reconnaissance de leur statut, en tant que pôle économique pour la première et en tant qu'attraction touristique majeure pour la seconde. D'ailleurs, Québec fut consacrée « Ville du patrimoine mondial » par l'UNESCO, en 1985. Longeant le fleuve Saint-Laurent, le Chemin du Roy mène au lac Saint-Pierre, reconnu réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO. L'itinéraire du chemin dévoile la richesse du patrimoine québécois et met l'histoire séculaire de la Nouvelle-France à la portée des touristes. De plus, le Chemin du Roy est homologué Route verte, sur la presque totalité de son parcours, car il offre de nombreuses sections de pistes cyclables. Sacrée meilleure voie cyclable de la planète, en 2008, par la National Geographic Society, la Route verte a été développée par Vélo Québec. Elle a été officiellement inaugurée en 2007. Actuellement, elle totalise plus de 5 300 km sur les 5 357 km devant être aménagés au Québec. L'intérêt du Chemin du Roy aux fins du projet

de recherche doctorale demeure indiscutable : il est un patrimoine centenaire qui se conjugue au présent, car jumelé à une route nouvelle, construite afin de promouvoir un déplacement écologique, dans le respect du développement durable.

La carte ci-dessous présente en bleu le parcours du Chemin du Roy tel qu'il figure dans les brochures touristiques et sur le site touristique officiel du gouvernement du Québec. Y sont ajoutées des légendes qui rendent compte du trajet parcouru. Certaines mentions introduisent les dates importantes du voyage, les sites d'intérêt patrimonial et touristique majeurs visités, les lieux de rencontre avec les touristes participants, les événements ayant influencé le cours normal de la collecte de données, ainsi que les points d'hébergements (campings, gîtes, hôtels). Un procédé identique a été adopté pour la présentation des quatre autres routes et circuits touristiques de la collecte de données, successivement introduits dans ce qui suit.

FIGURE 14
Carte du Chemin du Roy



Sources : Données personnelles et Tourisme Québec, « Chemin du Roy », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/chemin-du-roy-46346667> (Page consultée le 5 février 2019).

4.3 LA ROUTE DE LA NOUVELLE-FRANCE

La Route de la Nouvelle-France (57 km) est un patrimoine dans la même lignée que le Chemin du Roy. Il s'agit de l'une des plus vieilles artères d'Amérique du Nord. Elle relie le Vieux-Québec à la Côte-de-Beaupré. Tracée par Monseigneur de Laval, elle était autrefois empruntée par les habitants de la côte de Beaupré pour acheminer des denrées au centre-ville de Québec. S'étendant d'ouest en est, le long de la route 360, son parcours est jalonné du panneau suivant.

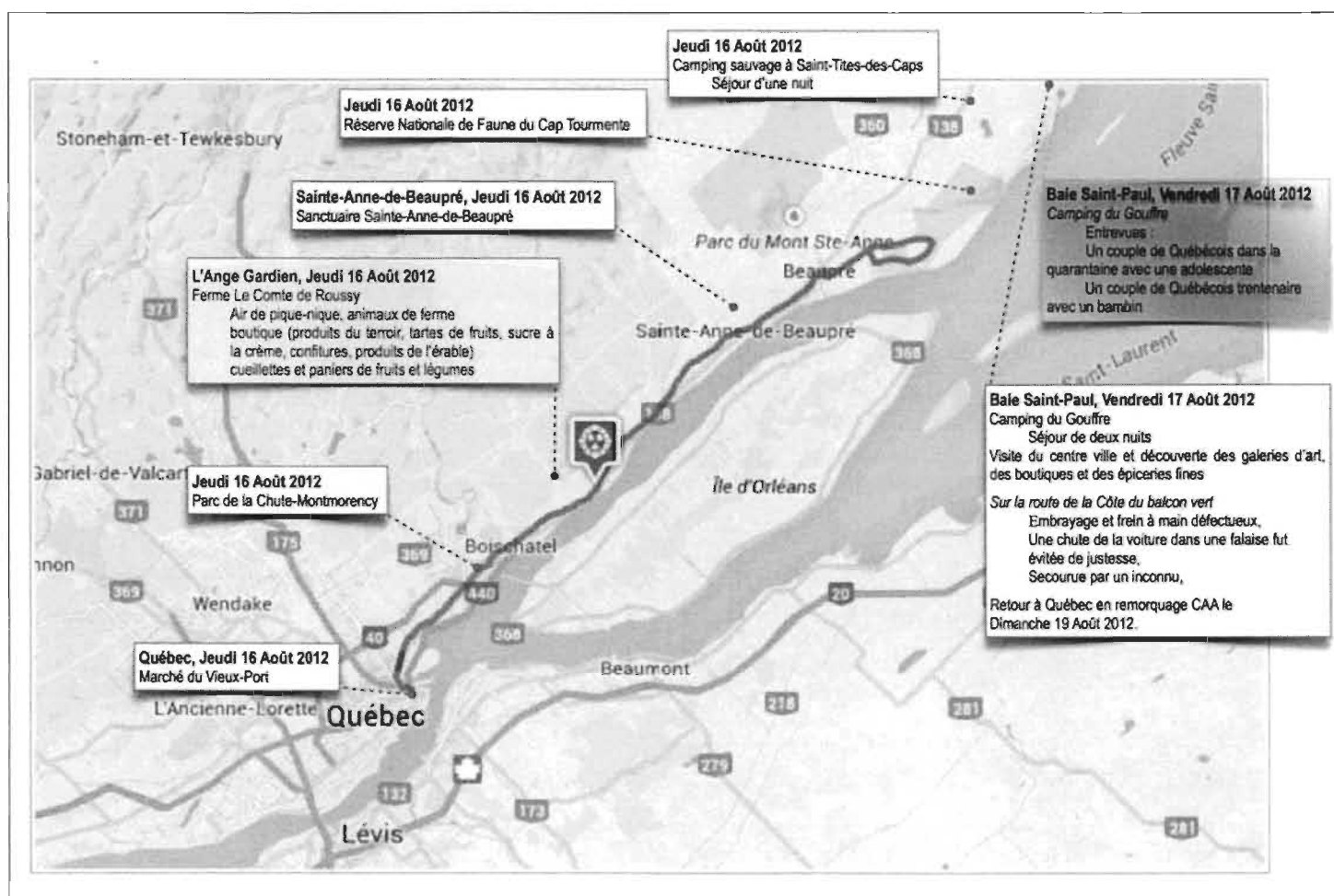


Il est possible de longer une partie de la Route de la Nouvelle-France à vélo en empruntant la Route verte, qui relie Québec au parc Chute-Montmorency, sur dix kilomètres en bordure du fleuve. Cette route particulièrement pittoresque offre aux touristes, des attraits agrotouristiques, des centres d'interprétation, des sites historiques, des maisons patrimoniales et de beaux villages à visiter. Sur certains tronçons de la route, les granges à demi-abandonnées, les chapelles de procession, les croix de chemin et les caveaux à légumes à demi enfouis sous la terre sont autant de témoins du passé agricole et du caractère rural de la Côte-de-Beaupré². Cependant, la Route de la Nouvelle-France est surtout connue pour conduire au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, le plus ancien lieu de pèlerinage d'Amérique du Nord, datant de 1658. Ce lieu sacré accueille plus d'un million et demi de visiteurs, chaque année. Elle mène également au Mont Saint-Anne (haut lieu de ski alpin dans l'est de l'Amérique du Nord), aux Chutes Montmorency, au

² Québec, l'accent d'Amérique, « Route de la Nouvelle-France », *Québec Région* [En ligne], <https://www.quebecregion.com/fr/quoi-faire/activites-attractions/circuits/route-de-la-nouvelle-france/> (Page consultée le 5 février 2019).

Canyon Sainte-Anne que l'on traverse sur un pont suspendu et à la Réserve nationale de Faune du Cap Tourmente.

FIGURE 15
Carte de la Route de la Nouvelle-France



Sources : Données personnelles et Tourisme Québec, « Route de la Nouvelle-France », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-de-la-nouvelle-france-46316733> (Page consultée le 5 février 2019).

Comme indiqué sur la carte ci-dessus, le vendredi 17 août 2012, à Baie-Saint-Paul, l'étudiante-chercheuse a eu un incident avec la Ford Focus ZX5 fraîchement acquise dans un garage de Trois-Rivières. Ce vendredi-là, elle s'était rendue à Baie-Saint-Paul, car il était initialement prévu qu'elle rejoigne la Route du Fjord après avoir emprunté la Route du Fleuve (50 km). Ensuite, elle devait prendre la route 138, afin de se rendre au Parc marin du Saguenay-Saint-Laurent avant de remonter vers le Parc national du Fjord-du-Saguenay, aller à Saguenay et au Lac-Saint-Jean. La région du Lac-Saint-Jean n'est certes pas intégrée dans le parcours de la Route du Fjord, mais elle y est géographiquement contigüe et demeure une destination très fréquentée, puisqu'elle offre des attractions incontournables comme le zoo sauvage de Saint-Félicien et le village historique de Val-Jalbert.

La Route du Fleuve traverse la région de Charlevoix. Cette dernière est reconnue Réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO, en partie à cause de la découpe des montagnes façonnées par un météorite de 2 km de diamètre, tombé il y a 350 millions d'années. Défilé de paysages grandioses, berceau de la villégiature au Canada et très prisée des peintres, cette région recèle de beautés naturelles exceptionnelles. La Route du Fleuve relie Baie-Saint-Paul à La Malbaie, par la route 362. Nichée au creux des montagnes dans un site incomparable, Baie-Saint-Paul est une petite ville animée, réputée pour ses restaurants, ses auberges sympathiques et ses galeries d'art. La Malbaie est très appréciée des vacanciers pour son golf, son casino et son hôtellerie de qualité. Elle accueille, également, le Manoir Richelieu et le Musée de Charlevoix. Entre Baie-Saint-Paul et La Malbaie, on trouve les pittoresques villages des Éboulements, Saint-Irénée et Saint-Joseph-de-la-Rive, tous trois membres de l'Association des plus beaux villages du Québec. Aux Éboulements, on peut visiter le Musée maritime de Charlevoix et à Saint-Joseph-de-la-Rive, le traversier (gratuit) permet de se rendre sur l'île aux Coudres³.

³ Tourisme Québec, « Route du Fleuve », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-du-fleuve-46312889> (Page consultée le 5 février 2019).

Mais, la Route du Fleuve emprunte un itinéraire peu fréquenté du fait de la dangerosité de la route dont la pente très raide décourage nombre d'automobilistes. À Baie-Saint-Paul, plusieurs personnes dont trois touristes participant à la collecte de données et l'agent de l'Office du Tourisme ont narré leurs aventures périlleuses sur la route 362, cette route de montagne où côtes et collines se succèdent de manière encore plus abrupte que sur la route empruntée jusqu'alors. L'étudiante-chercheuse a dû admettre que, dans sa naïveté, son excitation et sa soif de découverte, la question de sa sécurité routière ne l'avait pas particulièrement interpellée. Elle était sur le point de parcourir la Route du Fleuve et de visiter les pittoresques villages des Éboulements, Saint-Irénée et Saint-Joseph-de-la-Rive, quand un incident avec la Ford Focus a révélé son inaptitude à la circulation, ce vendredi 17 août 2012. En voulant se rendre à l'auberge du Balcon-Vert situé au 22, Côte du balcon vert, elle a évité de justesse un accident sur un étroit sentier montant à pic, tandis qu'elle tentait d'effectuer une manœuvre de recul avec son automobile, afin de permettre au camion campé à l'avant de circuler. Alors qu'elle repartait, la roue arrière s'enlisait dans un amas de boue rougeâtre. L'automobile ne pouvait plus avancer. Après maintes manœuvres de démarrage en côte infructueuses, l'étudiante-chercheuse devait se rendre à l'évidence : l'embrayage et le frein à main ne fonctionnaient pas. En fait, plus elle essayait d'extirper l'automobile de la boue, plus celle-ci reculait dangereusement vers la falaise qui bordait le sentier. L'étudiante-chercheuse était donc bloquée en travers de la route, le pied sur le frein, de manière à éviter de reculer dans le vide. Elle est restée ainsi figée durant de longues minutes, ne sachant que faire pour se sortir de cette situation. Soudain, un jeune homme est arrivé sur les lieux. En plaçant de lourdes pierres sous les roues arrière et en poussant de toutes ses forces, il a réussi à libérer l'automobile de sa prison de terre mouillée. Par la suite, elle s'est révélée non conforme à la circulation routière. Enfin, l'étudiante-chercheuse a dû abandonner le projet de faire la Route du Fleuve.

Par conséquent, elle est restée une journée supplémentaire à Baie-Saint-Paul. Elle y a rencontré deux familles au camping au Gouffre. Chacune lui a accordé une entrevue. Ensuite, elle a dû faire remorquer son automobile à Québec et s'occuper de sa mise à la ferraille. Après cela, elle a poursuivi la collecte de données en covoiturage, en bus, en taxi

à de rares occasions, à pied et en auto-stop. Elle a également eu recours à la location de véhicule lorsqu'elle a été confrontée à une route dépourvue de tout service de transport en commun, comme cela a été le cas pour le Circuit du Paysan. À l'été 2013, elle a pu acheter une autre automobile d'occasion, un GranDam GT Pontiac 1998, avec laquelle elle a parcouru la Route des Vins et le Circuit du Paysan, de 2013 à 2014, avant qu'elle subisse le même sort que sa prédécesseure, en septembre 2014.

Le mercredi 29 août 2012, l'étudiante-chercheuse repartait pour Chicoutimi par le biais du covoiturage Amigo Express. Cela lui a permis d'embarquer dans l'automobile d'un jeune homme, parti sur la route pour des raisons professionnelles. Voyageur chevronné et amateur des grands espaces de l'Amérique du Nord, il lui a accordé une entrevue au cours de laquelle il a relaté avec un grand enthousiasme ses expériences de voyages et sa passion de l'infini paysage. Arrivée à Chicoutimi, l'étudiante-chercheuse a parcouru un tronçon de la Route du Fjord avant de repartir dans l'autre sens pour se rendre au Lac-Saint-Jean.

4.4 LA ROUTE DU FJORD

L'étudiante-chercheuse a retenu la Route du Fjord (235 km), car il s'agit d'un circuit touristique dont la particularité est de mener le touriste dans des contrées éloignées, au plus près d'une nature sauvage. Cette route fait le tour du fjord, de Petit-Saguenay (route 170) à Sacré-Cœur (route 172). Elle permet de découvrir L'Anse-Saint-Jean et Sainte-Rose-du-Nord, deux villages membres de l'Association des plus beaux villages du Québec. La Route du Fjord conduit à Saguenay, une ville composée des arrondissements urbains de La Baie, de Jonquière et de Chicoutimi, où l'on peut passer d'une rive à l'autre du fleuve Saint-Laurent. L'itinéraire de cette route touristique est jalonné du panneau suivant.



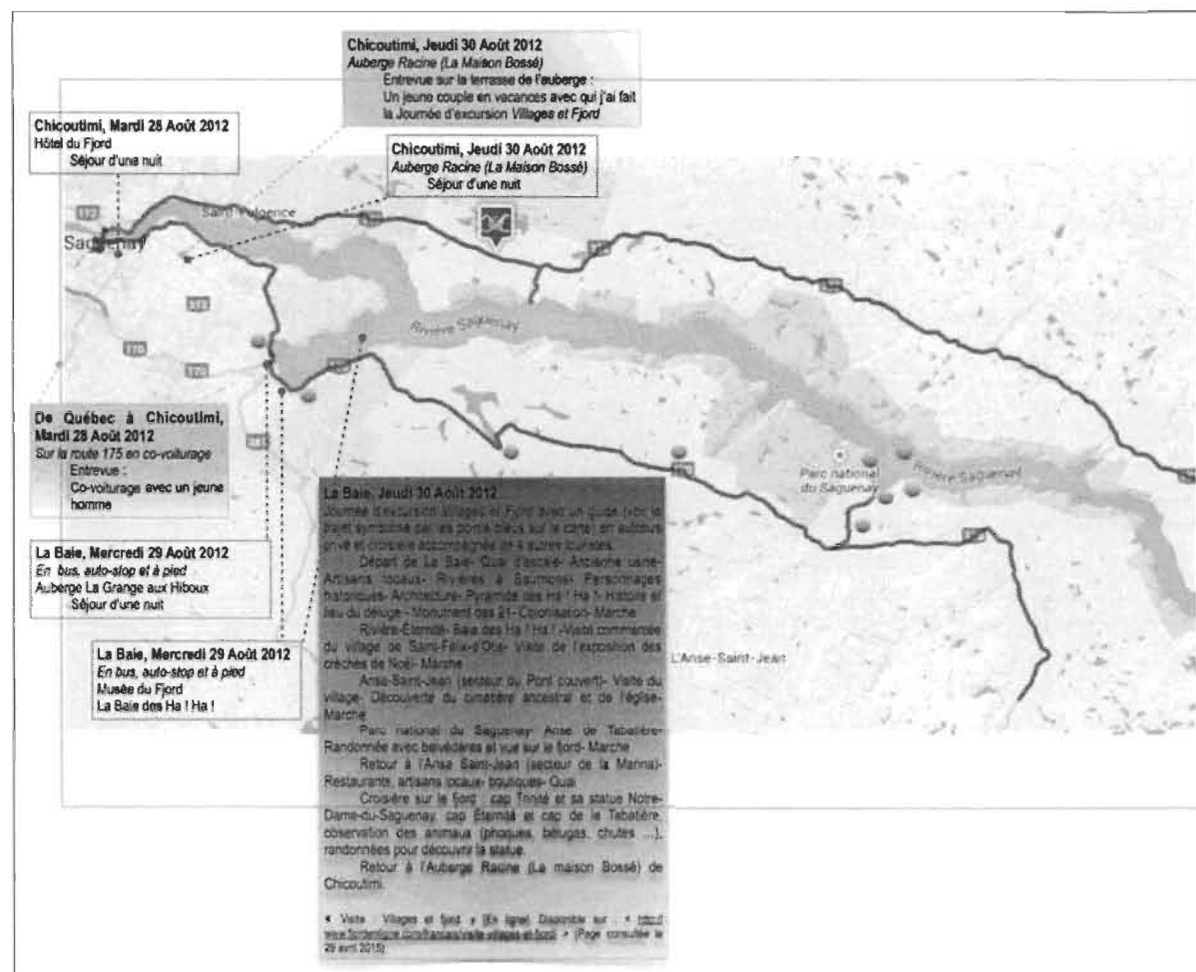
À La Baie, il convient de s'arrêter pour admirer la majestueuse Baie des Ha! Ha! et visiter le musée du Fjord. Celui-ci expose un immense aquarium d'eau salée, propose des expositions vivantes sur l'histoire du fjord et offre des expériences multimédias et sensorielles (observation et toucher d'espèces animales) pour tous les publics. Plus loin se trouve le petit village Rivière-Éternité dont l'attrait principal est le secteur de la baie Éternité du Parc national du Fjord-du-Saguenay, là où le fjord atteint sa profondeur maximale. De plus, le sentier du cap Trinité qui mène à la statue de Notre-Dame-du-Saguenay offre l'un des meilleurs points de vue sur le fjord. À cet endroit, la démesure des paysages du fjord est la plus spectaculaire.

Unique en Amérique du Nord, le fjord du Saguenay possède d'immenses murailles de roc et des caps vertigineux. Au creux de ce colossal amphithéâtre naturel, coule la rivière Saguenay. Ce cours d'eau, un affluent du Saint-Laurent, est une véritable mer, avec des marées imposantes et une eau saumâtre. Il abrite le béluga et 54 espèces de poissons, dont le requin du Groenland. Un secteur de la Route du Fjord, nommé « vallée de la biodiversité », est unique au Québec en raison de la grande variété de sa faune : béluga, saumon de l'Atlantique, orignal, sauvagine, ours noir, omble de fontaine, amphibiens, etc. Les richesses des environnements, terrestre, maritime et faunique, du fjord sont protégées par le Parc national du Fjord-du-Saguenay, qui ceinture une grande partie de ses rives, et le Parc marin du Saguenay-Saint-Laurent, qui couvre le milieu aquatique. Ces parcs proposent une multitude d'activités permettant de profiter de cette nature omniprésente aussi bien durant l'été (croisières, kayak de mer, pêche, etc.) que l'hiver (sentiers de raquette et de ski nordique aménagés pour des expéditions de courte

et longue durée)⁴. La Route du Fjord conduit au plus près d'une nature sauvage sans être aussi isolée et difficile d'accès que la route Trans-Québec-Labrador et les Monts Groulx (route 389), envisagée pendant un temps, comme terrain d'investigation de la collecte de données.

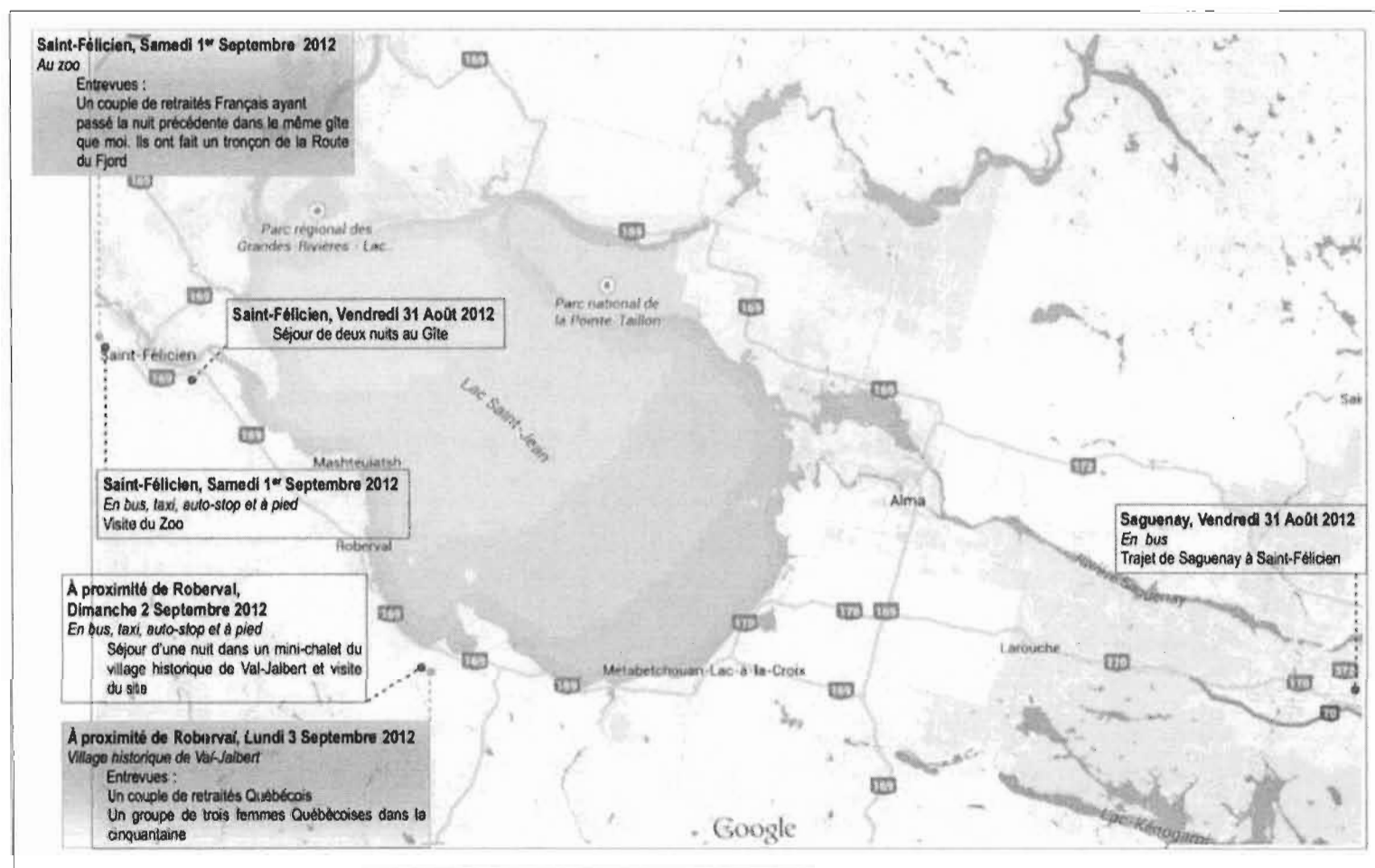
⁴ Tourisme Québec, « Route du Fjord », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-du-fjord-49128190> (Page consultée le 5 février 2019).

FIGURE 16
Carte de la Route du Fjord



Sources : Données personnelles et Tourisme Québec, « Route du Fjord », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-du-fjord-49128190> (Page consultée le 5 février 2019).

FIGURE 17
Carte du Lac-Saint-Jean



Sources : Données personnelles et Google Maps.

4.5 LA ROUTE DES VINS BROME-MISSISQUOI

De retour du Saguenay en 2012, l'étudiante-chercheuse est partie une journée sur la Route des Vins. Elle réitérait l'expérience de manières différentes en 2013 et 2014 tel qu'indiqué sur la carte, à la page suivante. La Route des Vins regroupe les 21 vignobles les plus réputés de la région de Brome-Missisquoi, dans les Cantons-de-l'Est. Elle s'étend de Farnham au Lac-Brome (ville de Knowlton), relie neuf municipalités sur un circuit de 140 km et est identifiable à ce panneau :

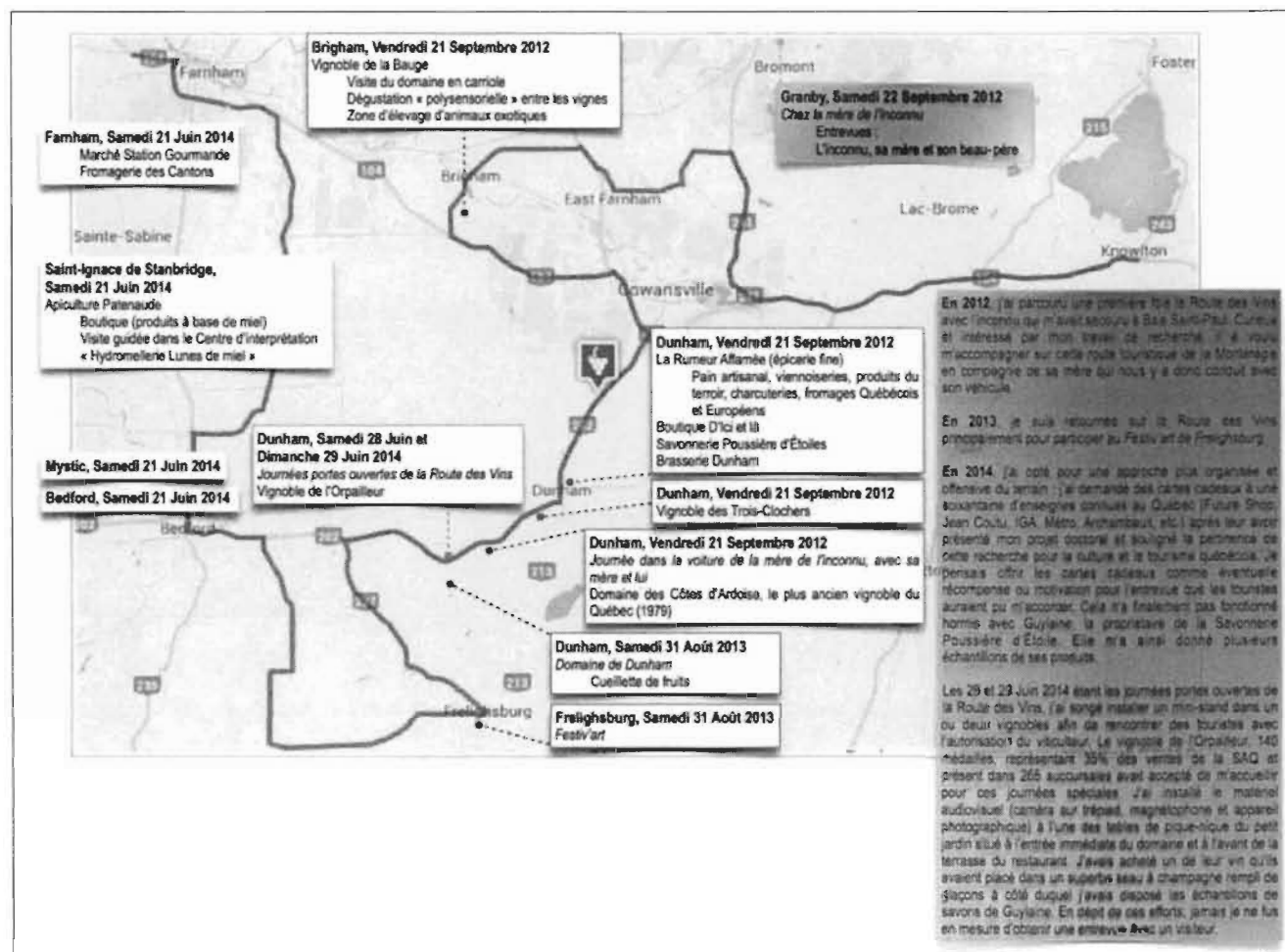


Berceau de l'industrie vinicole au Québec depuis les années 1980, la région compte la plus grande concentration de vignobles de la province. Établi dès 1979, le Domaine des Côtes d'Ardoise est le premier vignoble de Dunham. Quant au vignoble de l'Orpailleur, il implanta ses premières vignes en 1982, dans la vallée de Dunham. Il demeure le plus connu et est considéré comme un véritable pionnier de l'industrie au Québec. La Route des Vins Brome-Missisquoi produit à elle seule 60 % de la production viticole du Québec. Les vignobles qu'elle regroupe offrent un éventail de vins blancs, rouges, rosés, apéritifs et digestifs en tout genre : le célèbre vin de glace et de vendange tardive, ainsi que des boissons plus concentrées en sucres qui se dégustent en apéritif ou au dessert. Par ailleurs, chaque vignoble tend à diversifier la présentation de ses produits aux visiteurs, de manière à transformer leur passage en séjour inoubliable : visites guidées du domaine agrémentées de dégustations vins et fromages de la région, pique-niques, tables champêtres et expositions d'art en plein air. Outre l'aspect viticole, la région de Brome-Missisquoi est reconnue pour ses paysages de campagne avec vue sur les

montagnes et ses hameaux pittoresques de style Nouvelle-Angleterre. Antiquaires, ateliers d'artistes, repas de fine cuisine du terroir (le fameux canard du Lac-Brome est une spécialité régionale) et petites auberges coquettes font de ce circuit des Cantons-de-l'Est un itinéraire propice à l'exploration d'un art de vivre à la Québécoise⁵.

⁵ Tourisme Québec, « Route des Vins », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-des-vins-46159046> (Page consultée le 5 février 2019).

FIGURE 18
Carte de la Route des Vins Brome-Missisquoi



Sources : Données personnelles et Tourisme Québec, « Route des Vins », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-des-vins-46159046> (Page consultée le 5 février 2019).

4.6 LE CIRCUIT DU PAYSAN

Enfin, le Circuit du Paysan (197 km) longe la frontière des États-Unis aux pieds des monts Adirondacks. Il débute et se termine à Napierville, municipalité située à 48 km de Montréal (sortie 21 de l'autoroute 15 Sud). Ce circuit et le Chemin du Terroir sont les seuls circuits touristiques présentés sur le site touristique officiel du gouvernement du Québec. Ce sont des circuits, car l'itinéraire est en boucle, le départ et l'arrivée se faisant au même point. Le Circuit du Paysan est jalonné du panneau bleu suivant :

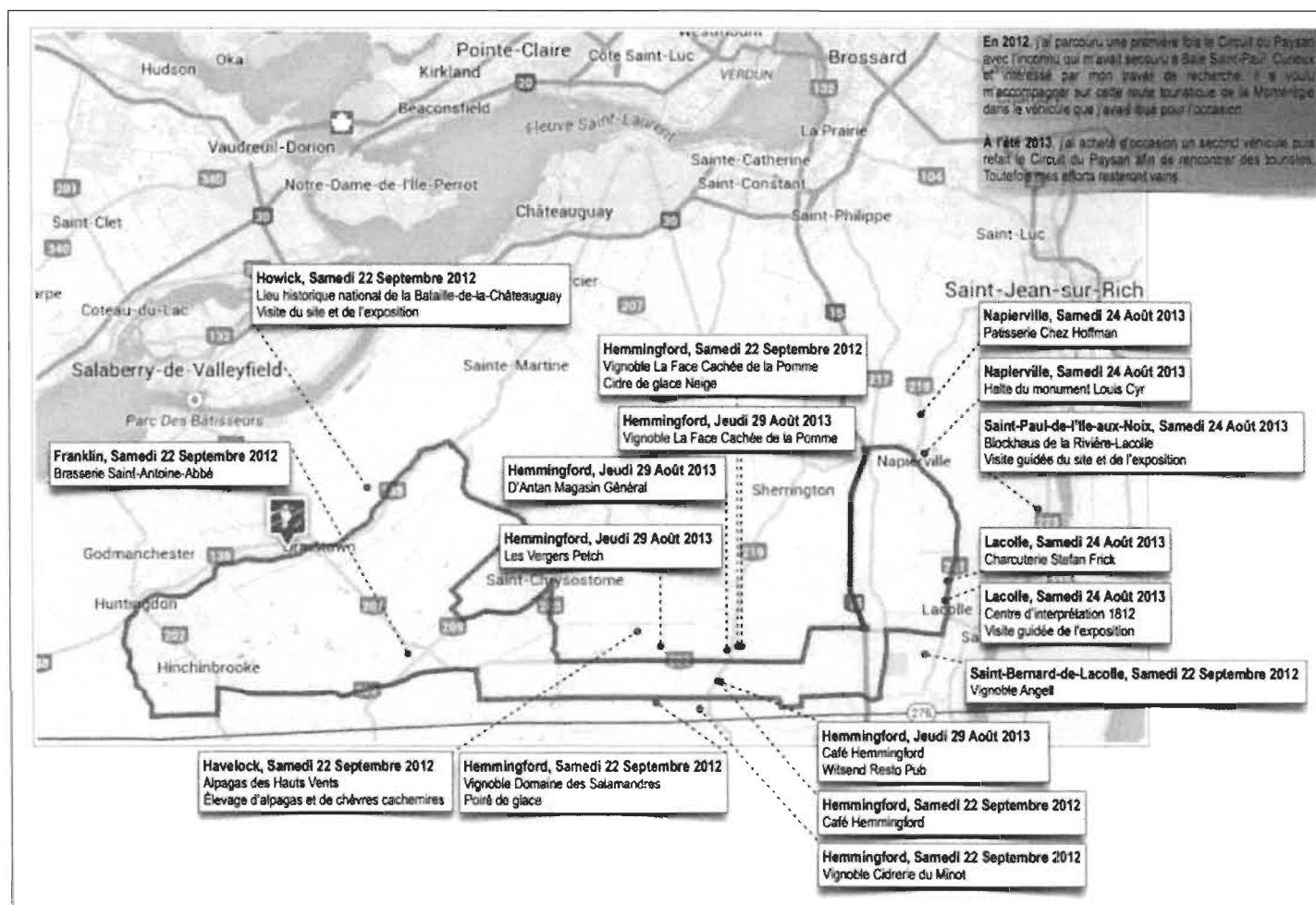


Le Circuit du Paysan incarne toute la tradition rurale du Québec, à portée de route. Il traverse les terres riches et fertiles du Sud-Ouest de la Montérégie avec un itinéraire qui rejoint des agriculteurs, des vignerons, des cidriculteurs et des entreprises (fromageries, charcuteries, pâtisseries, épicerie fines) dont le sacerdoce est la mise en valeur des produits du terroir. Les différentes haltes proposées le long du circuit offrent des dégustations de produits régionaux, des visites de fermes et d'élevages, des activités de cueillette de fruits et de légumes. Il est également possible de se familiariser avec la fabrication du cidre de glace, boisson alcoolisée reconnue pour son fin bouquet sucré et élaborée à partir de pommes ayant subi le gel de l'hiver. En outre, le visiteur peut se rendre sur la colline de Covey (335 m) parsemée de vergers. Elle offre un vaste panorama à son sommet. Lorsqu'il fait beau et que le ciel ensoleillé est dégagé, on jouit d'un point de vue exceptionnel sur les collines Montérégiennes, Montréal, les Appalaches, les montagnes Vertes et Blanches des États-Unis. De plus, le circuit permet de rejoindre des lieux chargés d'histoire tels que le hameau de Rockburn, très représentatif d'un patrimoine aux origines

multiples, puisque les Irlandais, les Écossais et les Loyalistes américains qui s'y sont installés au fil des siècles ont marqué la région. Dans les environs, de charmantes petites églises de différentes confessions sont à visiter, tandis qu'Ormstown séduit avec ses antiquaires. Près de Howick, le Lieu historique national de la Bataille-de-la-Châteauguay commémore la victoire des troupes canadiennes sur l'invasion de l'armée américaine, en 1813⁶. Durant son périple sur le Circuit du Paysan, l'étudiante-chercheuse songeait que le Chemin Covey Hill, longeant la frontière américaine, est sans conteste l'une des plus magnifiques routes qu'il lui ait été donné de pratiquer, au cours de ses voyages en Europe et en Amérique du Nord. En effet, la route se contente d'être ce qu'elle est supposée être : une timide bande de bitume étroite dominée par une nature sauvage qui croît avec fougue et mordue par les éléments qui se déchainent sans retenue autour d'elle. Ce spectacle offre une expérience authentique du terroir au visiteur, en situation liminale – où celui-ci éprouve une liberté crue et primitive – à la lumière de laquelle il se sent en contact avec son « vrai » soi, son soi authentique, à travers la dualité culture et nature qui se met en scène spontanément dans le théâtre des routes secondaires de Covey Hill.

⁶ Tourisme Québec, « Circuit du Paysan », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/circuit-du-paysan-45235137> (Page consultée le 5 février 2019).

FIGURE 19
Carte du Circuit du Paysan



Sources : Données personnelles et Tourisme Québec, « Circuit du Paysan », *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/circuit-du-paysan-45235137> (Page consultée le 5 février 2019).

4.7 LES LIEUX DE RENCONTRE

Le Tableau 2 présenté ci-après liste les touristes participants en identifiant leur lieu de rencontre avec l'étudiante-chercheuse, de manière à suivre le chemin parcouru, sur la piste des données brutes récoltées, au détour des routes et des circuits touristiques de la province de Québec.

TABLEAU 2
Les lieux de rencontre avec les touristes participants

Touriste participant	Tranche d'âge	Sexe	Lieu de résidence	Lieu de la rencontre et de l'entrevue	Date de la rencontre
Bérénice M.	Entre 60 et 70 ans	Femme	Saint-Quay-Portrieux, Côtes d'Armor, France	Zoo sauvage de Saint-Félicien, Centre de conservation de la Biodiversité boréale, Saint-Félicien, Saguenay-Lac-Saint-Jean	1 ^{er} septembre 2012
Carole L.	Entre 30 et 40 ans	Femme	Stoneham, Québec, Canada	Camping du Gouffre, Baie Saint-Paul, sur la route vers Tadoussac, pour rejoindre la Route du Fjord	17 août 2012
Christine B.	Entre 30 et 40 ans	Femme	Saint-Hyacinthe, Québec, Canada	Lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice, Trois-Rivières, sur le Chemin du Roy	25 juillet 2012
Doris S.	Entre 40 et 50 ans	Femme	Alma, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, Canada	Village historique de Val-Jalbert, Chambord, Lac-Saint-Jean	3 septembre 2012
Edward F.	Entre 50 et 60 ans	Homme	Granby, Québec, Canada	Granby, à l'appartement de sa conjointe, la touriste participante Louise L., après avoir fait la Route des Vins Brome-Missisquoi, Cantons-de-l'Est	22 septembre 2012
Florian S.	Entre 20 et 30 ans	Homme	Montréal, Québec, Canada	Auberge Racine (La Maison Bossé), Chicoutimi, Au retour de la journée d'excursion Villages et Fjord	30 août 2012
Gérard B.	Entre 60 et 70 ans	Homme	Amos, Abitibi-Témiscamingue, Québec, Canada	Village historique de Val-Jalbert, Chambord, Lac-Saint-Jean	3 septembre 2012
Elsie R.	Entre 30 et 40 ans	Femme	Québec, Québec, Canada	Camping du Gouffre, Baie Saint-Paul, sur la route vers Tadoussac, pour rejoindre la Route du Fjord	17 août 2012
Jean M.	Entre 60 et 70 ans	Homme	Saint-Quay-Portrieux, Côtes d'Armor, France	Zoo sauvage de Saint-Félicien, Centre de conservation de la Biodiversité boréale, Saint-Félicien, Saguenay-Lac-Saint-Jean	1 ^{er} septembre 2012
Jean P.	Entre 40 et 50 ans	Homme	Québec, Québec, Canada	Camping du Gouffre, Baie Saint-Paul, sur la route vers Tadoussac, pour rejoindre la Route du Fjord	17 août 2012

TABLEAU 2 (SUITE)

Touriste participant	Tranche d'âge	Sexe	Lieu de résidence	Lieu de la rencontre et de l'entrevue	Date de la rencontre
Jeanne B.	Entre 20 et 30 ans	Femme	Montréal, Québec, Canada	Auberge Racine (La Maison Bossé), Chicoutimi, Au retour de la journée d'excursion Villages et Fjord	30 août 2012
Katherine S.	Entre 30 et 40 ans	Femme	Montréal, Québec, Canada	Campus de l'Université de Sherbrooke à Montréal, Longueuil	20 septembre 2012
Louise L.	Entre 40 et 50 ans	Femme	Granby, Québec, Canada	Granby, à l'appartement de la touriste participante, après avoir fait la Route des Vins Brome-Missisquoi, Cantons-de-l'Est	22 septembre 2012
Line C.	Entre 60 et 70 ans	Femme	Saint-Basile-Le-Grand, Québec, Canada	Lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice, Trois-Rivières, sur le Chemin du Roy	25 juillet 2012
Lucie P.	Entre 60 et 70 ans	Femme	Amos, Abitibi-Témiscamingue, Québec, Canada	Village historique de Val-Jalbert, Chambord, Lac-Saint-Jean	3 septembre 2012
Lydia T.	Entre 50 et 60 ans	Femme	Saint-Hubert, Québec, Canada	Village historique de Val-Jalbert, Chambord, Lac-Saint-Jean	3 septembre 2012
Martin N.	Entre 30 et 40 ans	Homme	Saint-Hyacinthe, Québec, Canada	Lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice, Trois-Rivières, sur le Chemin du Roy	25 juillet 2012
Marie R.	Entre 60 et 70 ans	Femme	Saint-Gély-du-Fesc, Hérault, France	Musée québécois de culture populaire, rebaptisé Musée POP (mai 2018) et la Vieille Prison, Trois-Rivières, sur le Chemin du Roy	7 octobre 2012
Patrick R.	Entre 60 et 70 ans	Homme	Saint-Gély-du-Fesc, Hérault, France	Musée québécois de culture populaire, rebaptisé Musée POP (mai 2018) et la Vieille Prison, Trois-Rivières, sur le Chemin du Roy	7 octobre 2012
Samuel G.	Entre 20 et 30 ans	Homme	Chicoutimi au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, Canada	Sur la route 175, dans sa voiture, de Québec à Saguenay, en co-voiturage AlloStop	28 août 2012
Sophie B.	Entre 50 et 60 ans	Femme	Alma, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, Canada	Village historique de Val-Jalbert, Chambord, Lac-Saint-Jean	3 septembre 2012
Yvan D.	Entre 20 et 30 ans	Homme	Trois-Rivières, Québec, Canada	Granby, à l'appartement de sa mère, la touriste participante Louise L., après avoir fait la Route des Vins Brome-Missisquoi, Cantons-de-l'Est	22 septembre 2012

Les quelques données brutes exposées dans ce chapitre constituent les prémices de l'analyse et de l'interprétation des données et des résultats. En effet, les routes et les circuits touristiques mis en perspective des touristes participants se déplaçant sur leur itinéraire sont à la base de la recherche doctorale qualitative. Ces informations sont donc nécessairement introductives à la présentation des résultats développée dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 5

LA PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

L'originalité de la recherche doctorale se base sur les perceptions culturelles que les touristes automobiles se font des routes et des circuits touristiques, lesquelles influencent leur manière d'appréhender les patrimoines québécois offerts aux visiteurs. La route est étudiée à la fois comme instrument d'une expérience touristique multiple soutenant la découverte des patrimoines et comme support à une démarche identitaire de découverte de soi et de l'autre. Dans cet ordre d'idées, la problématique, le cadre théorique et la méthodologie proposent une réflexion qui tend vers l'ébauche d'une étude culturelle du tourisme automobile au Québec, en contexte de modernité liquide. La recherche qualitative orientée sur l'ethnographie multi-située, comme mode d'observation participante et comme méthode de collecte de données, conduit à identifier des phénomènes de transformations socioculturelles observées directement sur les terrains d'investigation : l'intérêt des touristes, voyageant dans la province de Québec, pour la découverte patrimoniale du territoire et leurs préoccupations des enjeux environnementaux, à travers la pratique des routes et des circuits touristiques du Québec. À cet effet, les questions de recherche guident la présentation des résultats ci-après, comme suit : (1) les perceptions que se font les touristes de la route et du mythe qui l'entoure ; (2) les corrélations entre les perceptions qu'ils en ont et leurs motivations de voyage ; (3) l'appropriation identitaire des patrimoines au miroir des dispositifs de patrimonialisation placés le long des routes et des circuits touristiques et (4) la prise de conscience environnementale progressive. La question de recherche générale consiste donc à savoir, au-delà de la simple expérience de découverte du monde découpé en routes et en circuits touristiques par le biais des dispositifs de patrimonialisation de l'espace, ce que révèlent les pratiques du tourisme des sociétés postmodernes.

En fait, il s'agit d'analyser les changements culturels que l'éventail des activités touristiques leur insuffle, tout en provoquant chez les touristes, une réflexion en rapport avec la mémoire du lieu visité, une introspection de nature identitaire sur leur pratique touristique, leur milieu, leur conception de l'environnement et leur rapport avec l'autre. L'interprétation des résultats présentée dans ce chapitre apporte des réponses à ces questions, en confrontant la théorie à la réalité du milieu touristique et des phénomènes sociaux à l'étude.

5.1 LE TRAITEMENT DES DONNÉES

Les données qualitatives recueillies ont été triées, classées, codées et retranscrites avant d'être analysées et interprétées à l'aide du logiciel d'analyse des données qualitatives NVivo 12 Pro for Windows. Celui-ci permet de créer des requêtes d'encodages matriciels ; lesquelles servent à comparer des paires d'unité de sens et à afficher les résultats dans une matrice dont chaque cellule correspond à un nœud distinct qui s'applique à différents cas. Les titres des nœuds reprennent les idées directrices des six sections du guide d'entrevue semi-dirigée découlant des questions de recherche.

La requête de croisements matriciels par nœuds (en lien avec les questions de recherche principale et secondaires) et par cas (les touristes participants) est présentée ci-après sous la forme du Tableau 3.

TABLEAU 3
Requête de croisements matriciels par nœuds et par cas

Encodage de nœuds par cas	Bérénice M.	Carole L.	Christine B.	Doris S.	Edward F.	Elsie R.	Florian S.	Gérard B.	Jean M.	Jean P.	Jeanne B.
1. Distinction touriste-voyageur		2	1			1				1	
2. Pratique touristique de la route											
2. 1 Pratique utilitaire	4			1	1	4	2		4	4	2
2. 2 Pratique mythique		3	4	2	2			2			
2. 3 Comme pèlerinage											
3. Usure du corps											
4. Impact des pratiques touristiques											
4. 1 Sur la recherche de l'authenticité [Conquérir]								1			
4. 2 Sur l'identité de soi [Introspecter]			1	2		2	1	2		2	1
4. 3 Sur la perception des autres [Découvrir]				2		1		3		1	
4. 4 Sur la vision du monde [Apprendre]	3	4	4			2	1	1	3	2	1
5. Réception de la valorisation territoriale											
5. 1 Exploration antérieure de routes et de circuits touristiques	1			1			1		1		1
5. 2 Appréciation de la mise en valeur du territoire	1	1	3	3	3	2	3	3	1	2	3
6. Prise de conscience environnementale							1				1

5.2 LE PORTRAIT DES TOURISTES PARTICIPANTS

Les données sociodémographiques et socioéconomiques des touristes participants, présentées sous forme de tableaux introduits ci-dessous, servent de cadre référentiel à l'élaboration de leurs profils.

TABEAU 4
Données sociodémographiques et socioéconomiques des touristes participants

	Âge	Sexe	Lieu de résidence	Diplôme	Profession	Revenu annuel	Situation immobilière
Bérénice M.	65 ans	F	Saint-Quay-Portrieux, Côtes d'Armor, France	Formation scientifique en optique	Retraitée, anciennement cadre dans la Fonction Publique	N'a pas voulu répondre donc Non Disponible (ND)	Propriétaire
Carole L.	30-40 ans	F	Stoneham, Québec, Canada	Formation professionnelle en communication	Réalisatrice pour la télévision	ND	Co-propriétaire (Résidence principale et tente-roulotte)
Christine B.	36 ans	F	Saint-Hyacinthe, Québec, Canada	Baccalauréat en loisirs, culture et tourisme	Technicienne en service de garde	ND	Propriétaire (Résidence principale et roulotte)
Doris S.	45 ans	F	Alma, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, Canada	DEC en bureautique	ND	ND	Propriétaire
Edward F.	50-60 ans	H	Granby, Québec, Canada	ND	Surveillant à l'auberge « Sous mon toit »	ND	Locataire de sa résidence principale et propriétaire d'une roulotte
Florian S.	29 ans	H	Montréal, Québec, Canada	Maîtrise professionnelle en orthophonie	Orthophoniste	ND	Propriétaire
Gérard B.	67 ans	H	Amos, Abitibi-Témiscamingue, Québec, Canada	DEC	Retraité, mécanicien de machine fixe	ND	Propriétaire
Elsie R.	30-40 ans	F	Québec, Québec, Canada	Certificat en planification financière	Conseillère en Finances Personnelles dans le Mouvement Desjardins	Entre 30 000 et 60 000 \$	Propriétaire (Résidence principale et condo)
Jean M.	66 ans	H	Saint-Quay-Portrieux, Côtes d'Armor, France	Formation scientifique en optique	Retraité, anciennement informaticien	ND	Propriétaire
Jean P.	42 ans	H	Québec, Québec, Canada	Baccalauréat en administration des affaires audit comptable à la CMA	Conseiller Gestion Financière à la ville de Québec	Entre 75 et 85 000 \$	Propriétaire (Résidence principale et condo)
Jeanne B.	25 ans	F	Montréal, Québec, Canada	Maîtrise professionnelle en orthophonie	Orthophoniste	ND	Propriétaire
Katherine S.	32 ans	F	Montréal, Québec, Canada	Maîtrise en anthropologie sociale et culturelle / Doctorat en philosophie spécialisé en éthique	Anthropologue institutionnelle / Chercheuse à l'école nationale des Pompiers du Québec	65 000 \$	Propriétaire
Louise L.	46 ans	F	Granby, Québec, Canada	Aucun	Cuisinière de restaurant d'une salle de jeux de Bingo de Loto-Québec	ND	Locataire de sa résidence principale et propriétaire d'une roulotte
Line C.	66 ans	F	Saint-Basile-Le-Grand, Québec, Canada	ND	Retraitée, technicienne de laboratoire	ND	ND

TABLEAU 4 (SUITE)

	Âge	Sexe	Lieu de résidence	Diplôme	Profession	Revenu annuel	Situation immobilière
Lucie P.	69 ans	F	Amos, Abitibi-Témiscamingue, Québec, Canada	ND	Retraitée, secrétaire juridique	ND	Propriétaire
Lydia T.	58 ans	F	Saint-Hubert, Québec, Canada	DEP Électromécanique	Retraitée, elle travaillait à la STM, Société de transport en autobus de la ville de Montréal	ND	Propriétaire
Martin N.	30-40 ans	H	Saint-Hyacinthe, Québec, Canada	DEP Ébénisterie / DEP Charpenterie-menuiserie	Travailleur autonome / Entrepreneur en construction	ND	Propriétaire (Résidence principale et roulotte)
Marie R.	60-70 ans	F	Saint-Gély-du-Fesc, Hérault, France	ND	Retraitée, elle travaillait dans les communications chez France Telecom (Orange)	65 500 \$ à deux, avec son époux	Propriétaire (Résidence principale et secondaire)
Patrick R.	60-70 ans	H	Saint-Gély-du-Fesc, Hérault, France	Études universitaires en biologie végétale	Retraité, il enseignait à l'Université des sciences de Montpellier	65 500 \$ à deux, avec son épouse	Propriétaire (Résidence principale et secondaire)
Samuel G.	26 ans	H	Chicoutimi au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, Canada	Baccalauréat en administration des affaires	Représentant pour le Mouvement Desjardins (Éducation Financière avec les jeunes)	50 000 \$	Locataire
Sophie B.	53 ans	F	Alma, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, Canada	DEC en technique d'hygiène dentaire / Certificat en toxicomanie / Certificat en réanimation	Hygiéniste dentaire	ND	Propriétaire
Yvan D.	28 ans	H	Trois-Rivières, Québec, Canada	Aucun	Ancien militaire, en recherche d'emploi	ND	Locataire

5.2.1 Sexe

L'échantillon globalise 22 touristes participant à la collecte de données.

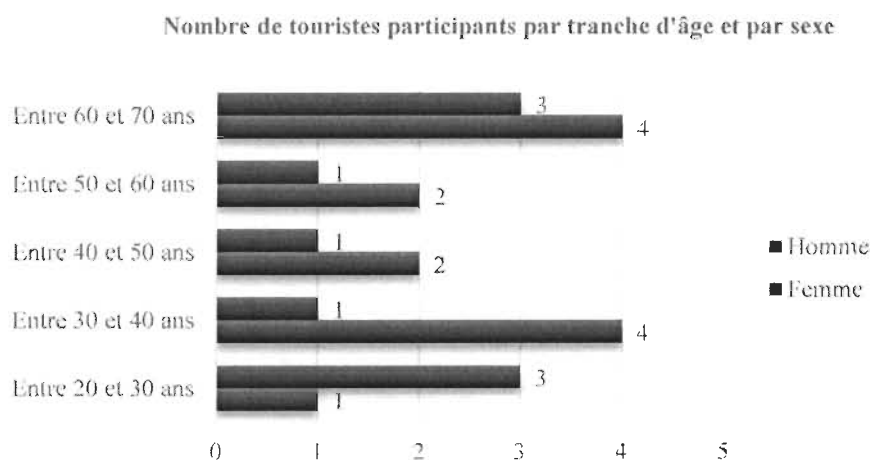
Sur la base du Tableau 4 et de la Figure 20, on dénombre que 13 touristes participants sont de sexe féminin, soit 59 %, contre 9 étant de sexe masculin, soit 41 %.

5.2.2 Âge

Sur la base du Tableau 4 et de la Figure 20, il apparaît que 22 % des touristes participants sont des femmes âgées de 20 à 40 ans, 18 % naviguent entre 40 et 60 ans et 18 %, également, pour celles âgées de 60 à 70 ans. Par ailleurs, 13 % des touristes participants sont des hommes âgés de 20 à 30 ans, 13 % se situent dans les tranches d'âge allant de 30 à 60 ans, et 13 % supplémentaires concernent les 60 à 70 ans.

Le nombre de touristes participants par tranche d'âge et par sexe est présenté sous forme de graphique dans la Figure 20 ci-après.

FIGURE 20
Nombre de touristes participants par tranche d'âge et par sexe



5.2.3 Niveau scolaire

Sur la base du Tableau 4, on constate que 18 % des touristes participants n'ont pas souhaité répondre à la question relative à la formation professionnelle et universitaire. Plus de 14 % des touristes participants sont titulaires d'un diplôme d'études collégiales. Ils sont également 14 % à avoir reçu une formation professionnelle ou sanctionnée de l'attestation d'études professionnelles. Plus de 45 % affirment avoir obtenu un diplôme universitaire.

À cet égard, les données du Tableau 5 révèlent un certain schéma : les touristes participants ayant le niveau d'instruction le plus bas, soit le degré collégial et professionnel, privilégient deux types de découvertes, prioritairement touristiques et non pas véritablement patrimoniales, axées sur l'exploration du territoire et les rencontres avec les locaux. La seule exception notable est le touriste participant titulaire d'une formation professionnelle en ébénisterie et charpenterie-menuiserie. Son profil soutient que ses voyages sont de nature hétérogène : « Culture, musées, patrimoines, rencontres avec les locaux, découverte du terroir et exploration du territoire ». La raison sous-jacente à cet état des faits est que sa conjointe (également participante à la collecte de données) s'occupe de la planification du voyage, à laquelle se soumet volontiers leur famille, selon les témoignages livrés au cours des entrevues semi-dirigées. Or, cette jeune femme détient un diplôme universitaire, c'est-à-dire un Baccalauréat en loisirs, culture et tourisme. À ce sujet, la tendance du touriste participant pétri d'une instruction universitaire pratiquant un voyage tous azimuts se confirme dans plusieurs profils.

Cette réalité transparait donc dans le rapport établi entre le type de voyage effectué et le niveau d'instruction, présenté au Tableau 5 ci-après.

TABLEAU 5
Rapport entre type de voyage et niveau d'instruction

Répartition du type de voyage pratiqué par niveau d'instruction	Nombre de Diplômés
(Voyage avec sa conjointe et un couple d'amis), exploration du territoire, rencontres avec les locaux, visite des amis et de la famille	
DEC	1
(Voyage avec son conjoint et un couple d'amis), exploration du territoire, rencontres avec les locaux, visite des amis et de la famille	
ND	1
Activités de plein air (randonnées dans les montagnes et dans les parcs nationaux), découverte du terroir et de la gastronomie, rencontres avec les locaux	
Formation scientifique en optique	2
Activités de plein air, exploration du territoire, découvertes gastronomiques, recherche de l'authenticité culturelle	
Maîtrise en anthropologie sociale et culturelle Doctorat en philosophie spécialisé en éthique	1
Attraits touristiques, culture, exploration du territoire, nature et plein air, rencontres avec les locaux	
Études universitaires en biologie végétale	1
ND	1
Attraits touristiques, découverte du terroir et de la gastronomie, exploration du territoire, rencontres avec les locaux	
Aucun	2
ND	1
Attraits touristiques, découvertes gastronomiques, exploration du territoire de type nature (randonnées dans les parcs nationaux) et patrimoine (musées), rencontres avec les locaux	
Maîtrise professionnelle en orthophonie	2

TABLEAU 5 (SUITE)

Répartition du type de voyage pratiqué par niveau d'instruction	Nombre de Diplômés
Culture, musées, patrimoines, rencontres avec les locaux, découverte du terroir, exploration du territoire	
Baccalauréat en loisirs, culture et tourisme	1
DEP Ébénisterie / DEP Charpenterie-menuiserie	1
ND	1
Déambulation (exploration du territoire), découvertes culturelles	
DEC en technique d'hygiène dentaire / Certificat en toxicomanie / Certificat en réanimation	1
Découvertes culturelles, rencontre avec les locaux, villégiature	
DEC en bureautique	1
Découvertes gastronomiques, rencontre avec les locaux	
DEP Électromécanique	1
Détente, culture, musées, patrimoines, rencontres avec les locaux, découverte du terroir, exploration du territoire	
Baccalauréat en administration des affaires audit comptable à la CMA	1
Certificat en planification financière	1
Rencontres avec les locaux, découverte du terroir, exploration du territoire, attraits touristiques	
Formation professionnelle en communication	1
Sports et activités de plein air (randonnées dans les montagnes, rafting), fêtes, rencontres avec les locaux	
Baccalauréat en administration des affaires	1
Total général	22

5.2.4 Statut professionnel

Sur la base du Tableau 4, on dénombre 8 touristes participants (dont 5 femmes) retraités ; ce qui représente 36 % de l'échantillon. On compte 9 touristes participants ayant le statut de salarié, soit 41 %, 8 ayant travaillé ou travaillant dans la fonction publique, soit 36 %, 2 exerçant une profession libérale, soit 9 %, et 2, également, étant des travailleurs indépendants, soit 9 %.

5.2.5 Statut familial

Il s'avère que 8 touristes participants sont mariés ; ce qui représente 36 % de l'échantillon. Sur ce nombre, 1 femme se situe dans la tranche d'âge allant de 40 à 50 ans, 1 femme se situe dans la tranche d'âge allant de 50 à 60 ans, puis 3 femmes et 3 hommes se situent dans les tranches d'âge allant de 60 à 70 ans. Tous ont des enfants d'âge adulte.

Ensuite, 11 touristes participants sont conjoints de fait ; ce qui représente 50 % de l'échantillon. Sur ce nombre, 1 femme et 1 homme se situent dans la tranche d'âge allant de 20 à 30 ans, 4 femmes et 1 homme se situent dans la tranche d'âge allant de 30 à 40 ans, 1 femme et 1 homme se situent dans la tranche d'âge allant de 40 à 50 ans, puis 1 femme et 1 homme se situent dans la tranche d'âge allant de 50 à 60 ans. Enfin, 5 femmes et 3 hommes ont des enfants : considérant les femmes en premier lieu, 3 femmes classées dans la tranche d'âge allant de 30 à 40 ans ont des enfants en bas âge, 1 femme classée dans la tranche d'âge allant de 40 à 50 ans et 1 femme classée dans la tranche d'âge allant de 50 à 60 ans ont des enfants d'âge adulte ; considérant les hommes en second lieu, 1 homme classé dans la tranche d'âge allant de 30 à 40 ans et 1 homme classé dans la tranche d'âge allant de 40 à 50 ans ont des enfants en bas âge tandis que 1 homme classé dans la tranche d'âge allant de 50 à 60 ans a un enfant d'âge adulte. Les 3 autres touristes participants n'ayant pas d'enfants se situent dans les tranches d'âge allant de 20 à 30 ans (1 femme et 1 homme) et de 30 à 40 ans (1 femme).

Enfin, 3 touristes participants sont célibataires : 1 femme classée dans la tranche d'âge allant de 60 à 70 ans a des enfants d'âge adulte, tandis que 2 hommes classés dans la tranche d'âge allant de 20 à 30 ans n'ont pas d'enfant.

5.2.6 Revenu socioéconomique

Des 22 touristes participants, 13 sont de sexe féminin et 9 sont de sexe masculin. Ils sont 11 à se situer dans la tranche d'âge 45-64 ans, soit 7 femmes et 4 hommes. Parmi eux, 18 sont des Québécois résidant dans la province et 4 sont des Français résidant en France. Seuls sept touristes participants ont accepté d'aborder le sujet de leur revenu socioéconomique, les autres ayant trouvé la question indiscrete. Ainsi, sur ces 7 touristes participants, 3 ont des revenus annuels d'environ 65 000 \$. Hormis cette petite moyenne, un touriste participant de sexe masculin se démarque avec 85 000 \$ de revenus annuels, tandis que les revenus annuels d'un autre atteignent 50 000 \$, et que ceux d'une touriste participante oscillent entre 30 000 \$ et 60 000 \$.

(1) Elsie R., âgée entre 30 et 40 ans, conseillère en Finances Personnelles au Mouvement Desjardins perçoit un salaire annuel de 30 000 \$ à 60 000 \$;

(2) son conjoint Jean P., 42 ans, conseiller Gestion Financière à la ville de Québec perçoit un salaire annuel de 75 000 \$ à 85 000 \$;

(3) Samuel G., 26 ans, représentant pour le Mouvement Desjardins (Éducation Financière avec les jeunes) perçoit un salaire annuel d'environ 50 000 \$;

(4) Katherine S., 32 ans, anthropologue institutionnelle et chercheuse à l'école nationale des Pompiers du Québec perçoit un salaire annuel de 65 000 \$;

(5) et (6) les époux français Marie et Patrick R., âgés entre 60 et 70 ans, retraités de la fonction publique française bénéficient, ensemble, de revenus annuels d'un montant de 70 000 \$;

(7) Yvan D., 28 ans, ancien militaire perçoit des revenus annuels de 15 000 \$.

Contrairement aux résultats de l'*Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, commanditée par les ministères québécois

du Tourisme et des Transports, aucun participant n'a affirmé engranger un revenu familial annuel supérieur à 100 000 \$.

Le nombre de touristes participants par revenu annuel en dollars canadiens est présenté sous la forme du Tableau 6, introduit ci-après.

TABLEAU 6
Nombre de touristes participants par revenu annuel en dollars canadiens

Tranche d'âge	Revenu annuel	Touristes participants
Entre 20 et 30 ans	50 000 \$	1
Entre 20 et 30 ans	ND	3
Entre 30 et 40 ans	65 000 \$	1
Entre 30 et 40 ans	Entre 30 000 et 60 000 \$	1
Entre 30 et 40 ans	ND	2
Entre 30 et 40 ans	ND	1
Entre 40 et 50 ans	Entre 75 et 85 000 \$	1
Entre 40 et 50 ans	ND	2
Entre 50 et 60 ans	ND	3
Entre 60 et 70 ans	65 500 \$ à deux, avec son épouse	1
Entre 60 et 70 ans	65 500 \$ à deux, avec son époux	1
Entre 60 et 70 ans	ND	5

5.2.7 Lieu de résidence

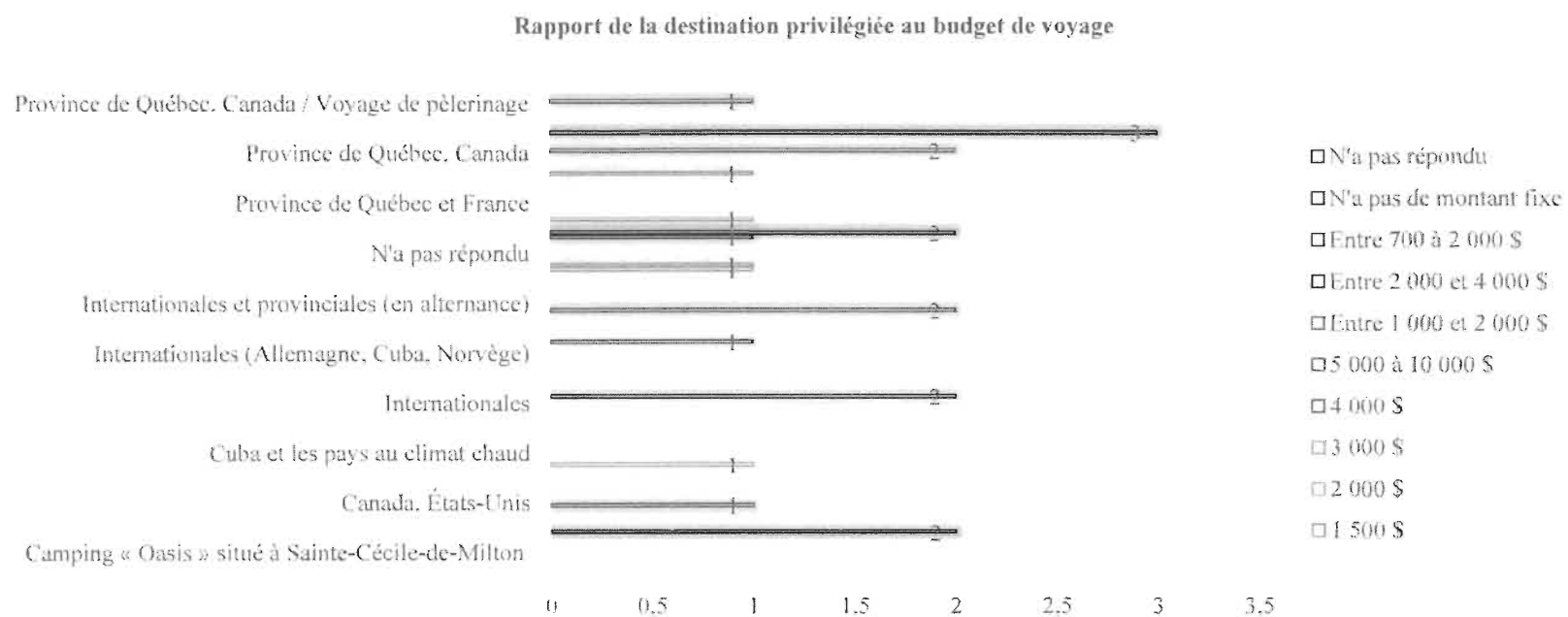
Sur la base du Tableau 4, il apparaît que 4 touristes participants (2 couples mariés) classés dans la tranche d'âge allant de 60 à 70 ans sont ressortissants de France ; ce qui représente 18 % de l'échantillon. Tous les autres touristes participants sont natifs et résidents de la province de Québec.

5.2.8 Habitudes de voyage

Sur la base de la Figure 21, on dénombre 68 % des touristes participants ayant fait de la province de Québec leur destination de voyage privilégiée. Quelque 23 % d'entre eux n'ont pas souhaité dévoiler le montant du budget alloué au séjour, tandis que 27 % dépensent entre 1 000 \$ et 3 000 \$ par séjour, et que 4 % n'ont pas de budget préétabli. La majorité des autres destinations privilégiées est internationale, là où le budget s'envole de 700 \$ à 10 000 \$, pour 32 % d'entre eux.

La corrélation entre destination privilégiée et budget alloué au voyage est présentée sous forme de graphique dans la Figure 21 ci-après.

FIGURE 21
Corrélation entre destination et budget



5.2.9 Hébergements

En ce qui concerne l'hébergement privilégié durant le voyage, les 22 touristes participants cumulent plusieurs modes d'hébergements au cours du même voyage et, également d'un voyage à un autre. La majorité privilégie le duo camping-auberge et gîte.

À ce titre, une grille de la répartition des types d'hébergement choisis par touriste participant voyageant en solitaire, en couple ou en groupe est présentée sous la forme du Tableau 7, introduit ci-après.

TABLEAU 7
Répartition des types d'hébergement par touriste participant

Auberge de jeunesse

- 2 touristes participants : Elsie R. et son conjoint, Jean P. (Québécois)
- 1 touriste participant : Samuel G. (Québécois)

Auberge et gîte

- 2 touristes participants : Jeanne B. et son conjoint, Florian S. (Québécois)
- 2 touristes participants : Bérénice et son époux, Jean M. (Français)
- 2 touristes participants : Lucie P. et son époux, Gérard B. (Québécois)
- 2 touristes participants : Marie et son époux, Patrick R. (Français)
- 1 touriste participant : Yvan D. (Québécois)

Camping et camping-car

- 4 touristes participants : Christine B. et son conjoint, Martin N., la mère de celui-ci
Line C. et son conjoint (Québécois)
- 2 touristes participants : Elsie R. et son conjoint, Jean P. (Québécois)
- 1 touriste participant : Carole L. (Québécois)
- 1 touriste participant : Samuel G. (Québécois)
- 1 touriste participant : Katherine S. (Québécois)
- 1 touriste participant : Louise L. (Québécois)
- 2 touristes participants : Marie et son époux, Patrick R. (Français)

Hôtel

- 2 touristes participants : Elsie R. et son conjoint, Jean P. (Québécois)
- 1 touriste participant : Carole L. (Québécois)
- 1 touriste participant : Samuel G. (Québécois)
- 2 touristes participants : Jeanne B. et son conjoint, Florian S. (Québécois)
- 2 touristes participants : Bérénice et son époux, Jean M. (Français)
- 1 touriste participant : Katherine S. (Québécois)
- 2 touristes participants : Marie et son époux, Patrick R. (Français)

Logement chez la famille ou des amis

- 3 touristes participants : Lydia T., Sophie B., Doris S. (Québécois)
- 2 touristes participants : Lucie P. et son époux, Gérard B. (Québécois)
- 1 touriste participant : Louise L. (Québécois)
- 2 touristes participants : Marie et son époux, Patrick R. (Français)
- 1 touriste participant : Yvan D. (Québécois)

5.3 L'ANALYSE, L'INTERPRÉTATION ET LA DISCUSSION DES RÉSULTATS

Toutes les rencontres avec les touristes participants ont été effectuées sur la route tandis qu'ils s'adonnaient à leurs activités touristiques dans différents sites choisis en fonction de leurs intérêts de découverte et de loisirs, hormis la rencontre de l'étudiante-chercheuse avec Katherine S. Celle-ci résulte du premier mode de recrutement retenu ; celui qui a consisté à rejoindre des touristes par le biais de plusieurs parutions de l'annonce de recrutement sur différentes plateformes médiatiques. De cette manière, Katherine S. a eu accès à l'article présentant le projet de thèse, accompagné de l'annonce de recrutement, quand celui-ci a été publié dans le journal universitaire *Le Fil* et sur la page internet de l'université. Après avoir contacté l'étudiante-chercheuse et quelques échanges électroniques plus tard, il était convenu de réaliser une entrevue semi-dirigée, à Longueuil, au campus de l'Université de Sherbrooke à Montréal.

Il convient de souligner ces aspects de la collecte de données, car il est important de ne pas perdre de vue le fait que toutes idées, observations, impressions, convictions ou conclusions exprimées par les touristes participants demeurent en relation étroite avec le contexte du voyage sur la route.

Leurs considérations introspectives sont partagées ci-dessous.

Les propos discursifs, digressifs, raisonneurs des touristes participants répondant à des problématiques qu'on ne songeait pas à effleurer, soulevant des réflexions inattendues, subtils dans leurs déclics et leurs circonvolutions, tantôt laconiques, tantôt prolixes, étourdissants dans leurs parenthèses qui leur fait prendre de la hauteur comme des montgolfières, vertigineux par leurs longueurs, surprenants par leur beauté cachée que dévoile la sincère confiance, et médités malgré leurs tâtonnements vous emmaillant dans un réseau rhizomique de biographies si fécondes qu'on se serait laissé engourdir par

leurs musiques, si l'on n'avait été sollicité soudainement par quelque pensée d'une profondeur inouïe et d'une nostalgie fulgurante que leur déclamation suscite en soi¹.

5.3.1 Perceptions touristiques de la route et du mythe de la route

Aventures, « autres expéditions minuscules »² et dwelling-in-travel : les statuts du touriste

Aucun des 22 touristes participants ne s'identifie à la figure du touriste au sens traditionnel du terme. Néanmoins, elle semble davantage être perçue comme un habit, un statut qu'il est possible d'endosser et de se défaire à volonté. Katherine S., 32 ans, anthropologue montréalaise s'est exprimée spontanément à ce sujet. Elle explique, plusieurs fois au cours de l'entrevue, qu'il lui arrive de « jouer au touriste », en compagnie de son conjoint :

Katherine S. : [...] Même un anthropologue peut se faire prendre au jeu, des fois, d'aller voir un café reconnu ou d'aller faire une activité touristique reconnue, par plaisir, pour aller jouer un peu au touriste.

Elle poursuit, en expliquant l'importance d'aller au bout de ses aventures touristiques :

Katherine S. : Mais, en même temps, il faut passer au-delà de ça, des fois. C'est ce que les gens ne font pas en vacances. [...] Ils vont prendre des circuits, ils vont prendre des circuits d'autobus, ils ne vont faire que des arrêts migratoires. [...] Malheureusement, souvent ce qu'il y a dans les guides est un petit peu conforme de l'endroit, un petit peu stéréotypé. [...] Mais, on dirait que, justement, les circuits touristiques, malheureusement, bon encore plus pour les circuits organisés, ça a l'air obligatoire.

¹ Inspirée de Paul Morand, *Le visiteur du soir, suivi de quarante-cinq lettres inédites de Marcel Proust*, Genève, La Palatine, 1949 : « Cette phrase chantante, argutieuse, raisonneuse, répondant à des objections qu'on ne songeait pas à formuler, soulevant des difficultés imprévues, subtile dans ses déclics et ses chicanes, étourdissante dans ses parenthèses qui la soutiennent en l'air comme des ballons, vertigineuse par sa longueur, surprenante par son assurance cachée sous la déférence, et bien construite malgré son décousu, vous engainant dans un réseau d'incidentes si emmêlées qu'on se serait laissé engourdir par sa musique, si l'on n'avait été sollicité soudain par quelque pensée d'une profondeur inouïe ou d'un comique fulgurant ».

² Terme emprunté à Jean-Didier Urbain, *Ethnologue, mais pas trop : ethnologie de proximité, voyages secrets et autres expéditions minuscules*, Paris, Payot & Rivages, 2003.

Selon Katherine S., le « jeu de rôle » auquel elle s'adonne en se disposant à « jouer au touriste » demeure une manière d'accéder à des plaisirs simples caractéristiques de tout ce qui constitue une expérience hautement touristique et relativement peu authentique. Celle-ci est irrémédiablement liée à la culture du tourisme de masse, au sein de laquelle le touriste se contente de suivre un parcours fléché à travers des activités planifiées d'avance, de garder le contact avec les marqueurs culturels qui émaillent son quotidien et de consommer le monde pour assouvir son désir frénétique de découverte, tel que l'observent Jean-Didier Urbain³, Marc Augé⁴ et Rodolphe Christin⁵. Toutefois, la principale aspiration de Katherine S. est d'aller au-delà de l'ordinaire. Elle veut voir ce qui se passe à l'arrière-scène des territoires et des quotidiens de ceux qu'elle visite, à l'image de ce que décrit Dean MacCannell⁶.

D'autres touristes participants sont également interpellés par le fait de « jouer au touriste ». Il s'agit des cas de ces trois amies rencontrées par l'étudiante-chercheuse au village historique de Val-Jalbert, à proximité de Roberval : Sophie B., 53 ans, hygiéniste dentaire et son amie Doris S., 45 ans, résidentes de la ville d'Alma au Saguenay-Lac-Saint-Jean voyagent en compagnie de Lydia T., 58 ans, retraitée, habitante de Saint-Hubert, en banlieue de Montréal. Originaire de Montréal, Sophie confie se rendre souvent dans la métropole, afin de rendre visite à sa famille et à ses amis. Elle déplore le peu de temps consacré à la découverte de sa propre culture, qu'elle lie à son lieu de naissance.

Sophie B. : [...] Quand je vais à Montréal, c'est le fun, je vois ma famille, mais je ne fais rien, t'sé... On s'est pris une journée juste à nous deux la dernière fois qu'on y est allé, parce qu'on était booké... On avait des fêtes, puis des ci, puis des ça. Là, le vendredi on a dit : « C'est à nous autres ! » C'est juste ! T'sé, là, on n'a pas à appeler personne, on s'est promené dans le Vieux-Montréal, on a fait les touristes ! On dirait qu'on ne fait pas les touristes chez nous.

Elle évoque, ici, un tourisme de proximité au cours duquel elle explore son environnement connu, habituel, confortable comme s'il s'agissait d'un lieu inconnu, afin

³ Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, 3^e éd., Paris, Payot, 2002 (1991), p. 16.

⁴ Marc Augé, *L'impossible voyage : le tourisme et ses images*, Paris, Payot, 1997, p. 24.

⁵ Rodolphe Christin, *Manuel de l'anti-tourisme*, Montréal, ÉcoSociété, 2010 (2008), p. 17-32.

⁶ Dean MacCannell, « Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings », *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3 (novembre 1973), p. 595-599.

de le percevoir autrement et de le saisir dans toute la complexité et la diversité de sa totalité.

Carole L., la trentaine, réalisatrice pour la télévision explique comment son conjoint et elle, aspirent à se dénuder de tout ce qui leur est familier, à s'imprégner de saveurs et de savoirs nouveaux :

Carole L. : [...] On se fond assez dans l'endroit où on va, dans le sens où on ne veut pas être nécessairement remarqué comme des touristes. On aime mieux essayer de se fondre dans la localité, plutôt que de nous exposer en tant que touriste.

Il s'agit d'une problématique similaire pour Elsie R., la trentaine, conseillère en Finances personnelles dans le Mouvement Desjardins et son conjoint Jean. P., 42 ans, conseiller en Gestion Financière à la ville de Québec. Se fondre dans l'ailleurs est constitutif de leur désir de voyage. Ce couple de Québécois veut vivre des expériences touristiques uniques et non stéréotypées, tel qu'elles peuvent l'être lors d'un voyage organisé par des tour-opérateurs, d'après leur opinion.

Jean P. : Maintenant, on voyage entre nous-mêmes et non pas avec un groupe de touristes avec des petits parapluies que l'on suit. On le fait nous-mêmes.

À cet égard, il évoque un souvenir précis :

Jean P. : Une fois, à New York, puis c'est la dernière fois que je fais un voyage comme ça. C'est correct pour ceux qui le font comme ça. Mais, en tout cas, moi ça ne me rejoint pas, là. Ce qui est le fun, c'est de vivre l'endroit où est-ce qu'on va, de le vivre, de vivre comme les gens là-bas le vivent... C'est vraiment en prenant les transports avec eux, puis en se mêlant aux gens... Se mêler aux gens... Puis, c'est un sentiment de liberté dans ce qu'il a de plus total. Alors que, quand tu es dans un groupe, t'es tout le temps encadré.

Carole L., Elsie R. et Jean P. estiment que l'expérience touristique est l'opportunité de créer des connexions avec les autres et le monde, motivée par une quête de sincérité de la rencontre touristique transculturelle entre les populations locales visitées

et eux-mêmes, comme le décrit Julia D. Harrison⁷, en s'appuyant sur la notion de « sincérité » développée par John Taylor⁸.

Donc, 4 touristes participants sur 22 ont pris soin de se démarquer de la figure traditionnelle du touriste au cours du récit de leurs pratiques de voyage. À leur opposé, Samuel G., 26 ans, représentant pour le Mouvement Desjardins section Éducation Financière avec les jeunes a été le seul à avoir dépassé l'image négative que véhicule la figure du touriste. Il en a souligné la nature impersonnelle à laquelle, parfois, il lui semble bon d'être assimilé, car l'anonymat qui en découle offre une certaine liberté, une désinvolture, absentes de son quotidien :

Samuel G. : Je suis parti trois fois. J'ai fait la Norvège, une fois. J'ai fait le Mexique, j'ai fait Cuba en tout inclus comme un vrai touriste québécois. [...] Je crois que dans ta propre ville natale, ou dans ta ville où tu demeures, de résidence, tu as peur un peu de l'opinion des gens. Tu as peur de dire que tu as fréquenté telle fille ou que t'es allé, ou il t'est arrivé telle aventure au travail, parce que tu veux protéger ton image, tandis que quand t'es en voyage, tu es purement un inconnu, donc tu es seulement un touriste parmi tant d'autres. Donc, tu as beau crier tout ce que tu veux faire... Il n'y a personne qui va le remarquer.

La profession de Samuel G. l'amène à voyager sur la route en automobile, plus de trois jours par semaine, dans la province de Québec. De ce fait, il est un voyageur à temps complet. En état de déplacement permanent, il s'incarne lui-même comme un autre continuellement, son soi étant perpétuellement confronté et éprouvé par sa rencontre avec l'autre et sa découverte de l'ailleurs. Sa connexion au monde devient son état naturel, tandis que pour les autres elle ne s'établit que lorsqu'ils se consacrent à leurs activités touristiques. Par conséquent, durant ses vacances, Samuel G. aspire à s'affranchir de cet état en se glissant dans la confortable figure du touriste. Celle-ci lui permet d'être lui-même, car le touriste conserve son soi intact en toutes circonstances de voyage au point d'imposer parfois sa spécificité postmoderne à ceux qui l'accueillent. Dans l'anonymat de la figure du touriste, refuge de la pleine conquête de lui-même, Samuel G. parvient à

⁷ Julia D. Harrison, *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel*, Vancouver, UBC University of British Columbia Press, 2003, p. 208.

⁸ John P. Taylor, « Authenticity and Sincerity in Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 1 (janvier 2001), p. 16.

explorer les facettes éloignées et étrangères de son soi. Donc, il adopte une posture inverse à celle des touristes ordinaires qui poursuivent leur désir d'ailleurs et des autres, afin de se (re) connecter à eux-mêmes et au monde. Au contraire, il est plutôt en quête de déconnexion et d'abandon de son état de connecté permanent induit par son statut de voyageur permanent. Il cherche la déconnexion de sa connexion. Il s'accomplit dans le tourisme de mode récréatif, au sens où l'entend Érik Cohen dans sa typologie de l'expérience touristique⁹.

Le touriste s'apparente à un consommateur d'ailleurs vorace auquel les participants de la collecte de données ne souhaitent pas être identifiés, tandis que le voyageur redevient cet idéal inspirant. Celui-ci évoque un mode de voyager librement, le vent soufflant dans ses bronches, ivre de toute la beauté du monde. À l'origine, le touriste fut l'héritier moderne du voyageur, pendant que ce dernier s'effaça afin de devenir une figure alternative du nomade. Mais, en fin de compte, les définitions et les caractéristiques des figures du touriste et du voyageur se sont entremêlées, au cours de leur histoire, s'inspirant l'une de l'autre, sont entrées en compétition, se sont inversées, puis réinventées, avant de renouer finalement avec leur définition originelle.

Par ailleurs, il existe des touristes dont la pratique de la route revêt une forme « jusqu'au-boutiste » et radicale ; ce que James Clifford nomme le *dwelling-in-travel*, soit l'habiter dans le voyage. L'accomplissement de cet absolu est vécu différemment par chacun. Il impacte sur la perception que le touriste participant a de sa pratique touristique de la route et de lui-même. Par conséquent, il agit sur l'accumulation de statuts que ce dernier est amené à endosser, davantage que dans le cas des autres touristes participants n'habitant pas dans le voyage.

Des 22 touristes participants, 5 ont choisi une manière originale d'aborder la route : ils l'habitent dans le voyage. D'abord, la routarde Carole L. adore voyager par la

⁹ Érik Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2 (mai 1979), p. 183-185.

route, au point d'acquérir une caravane de manière à profiter pleinement de l'aventure automobile :

Carole L. : On aime beaucoup le camping. On vient de s'acheter une superbe tente-roulotte ! [...] On aime ça partir à l'aventure. C'est pas mal ce qui nous dicte aussi quand on veut choisir une destination ou quand on décide de partir en vacances. On aime ça voyager, puis faire un peu de route, là.

Avec ses pratiques de voyage libertaire et son mode de vie automobile, Samuel G. endosse régulièrement les statuts de visiteur, touriste, routard, néo-routard, nomade et néo-nomade. Il est toutefois, plus particulièrement, nomade et néo-nomade dans le sens où il vit sur la route, utilise les nouvelles technologies et les réseaux sociaux pour conserver ses attaches émotionnelles :

Samuel G. : Maintenant, Facebook est quand même utile pour ça... Tu peux garder contact avec beaucoup de gens, partout dans le monde.

Ensuite, il y a le cas original de Louise L., 46 ans, cuisinière de restaurant. Elle a parcouru la Route des Vins Brome-Missisquoi, dans les Cantons-de-l'Est, accompagnée de son fils, Yvan D., 28 ans, ancien militaire et de l'étudiante-chercheuse. Au cours de l'entrevue, elle explique passer chaque été, avec son conjoint, Edward F., la cinquantaine, surveillant à l'auberge Sous mon toit, dans un camping, situé à Sainte-Cécile-de-Milton, à 20 minutes de Granby. Ils y ont installé une roulotte à l'année qu'ils réintègrent comme résidence secondaire, durant la saison estivale, de juillet à septembre. Ils peuvent donc continuer à travailler toute la semaine à Granby et se rendre au camping durant les week-ends et la totalité de leurs deux semaines de vacances. Pour elle, vivre en camping tient de la magie constamment renouvelée de la rencontre. Elle cultive ses amitiés avec ses voisins de roulotte qu'elle revoie d'année en année. Cette magie atteint son point culminant lors de la mise en scène d'un Noël célébré au cours de l'été, dédié aux campeurs (le Noël du campeur), consistant en une grande fête pour les familles et les amis :

Louise L. : Durant l'hiver, on ne se voit pas. Quand t'es sur un camping, ça devient comme un petit village, un groupe de personnes que tu connais, que tu vois tout l'été. Bien souvent après, c'est des amis que tu vas voisiner l'hiver aussi. Fait qu'on ne se voit pas nécessairement à Noël. Puis, tout ça fait qu'ils ont décidé de commencer à faire un Noël du campeur, l'été. [...] Nous autres, ça fait 17 ans qu'on est là, dans ce camping-là, puis c'était déjà là quand on est arrivé.

Louise L. et son conjoint exotent leur quotidien, c'est-à-dire qu'ils sortent de leur routine, s'en libèrent et s'imbibent d'autres pratiques qui leur permettent de se sentir autres, différents de soi pour arriver au moment où la culture de leur quotidien se heurte avec la culture de la nouveauté, celle du camping. Ils se retrouvent alors face à eux-mêmes et ressentent l'exotisme de la culture du caravaning. Ainsi, ils cumulent les statuts de touristes et de néo-nomades, évoluant entre sédentarité et nomadisme, à la fois partout et nulle part entre leurs deux chez-soi, leur appartement citadin représentant la stabilité du quotidien et la roulotte symbolisant la pratique aventurière de la route, toutefois investie comme alternative domiciliaire fixe. Louise L. et son conjoint empruntent symboliquement les outils d'un mode de vie que James Clifford nomme le *dwelling-in-travel*, soit l'habiter dans le voyage¹⁰, le fait d'être dans le mouvement et le voyage perpétuels, sauf qu'en définitive, leur véhicule demeure à quai.

La famille de Christine B., 36 ans, technicienne en service de garde et de son conjoint Martin N., la trentaine, entrepreneur autonome en construction incarne le mieux, certes temporairement et périodiquement, la pratique du *dwelling-in-travel*. Le couple est toujours accompagné de leurs deux enfants, de la mère de Martin N., Line C., 66 ans, retraitée technicienne de laboratoire et de son conjoint. Ils voyagent ensemble entre 10 à 15 jours par année avec deux roulottes ; chaque couple ayant la sienne. Ils sont successivement, visiteurs, touristes, routards, néo-routards, nomades et néo-nomades, parce qu'ils ont décidé d'habiter dans le voyage, de se nourrir de l'ailleurs et de s'installer dans l'immatérielle liberté qu'induit la mythologie de la route, à propos de laquelle ils s'enthousiasment :

Martin N. : La liberté ! La liberté ! Nous autres, on est tous autonomes, partout ! Fait que, si on a le goût de virer à gauche, on vire à gauche ; on a le goût de virer à droite, on vire à droite. Je n'ai pas d'heure d'arrivée.

Christine B. : Ce qui m'attire de la route, c'est que ce soit au niveau des yeux... Les champs, les cultures, les paysages. La route au niveau des saveurs, parce que s'il y a un kiosque à légumes... Ou, euh... Les pains, les boulangeries, mais artisanales... La route nous amène plein de surprises. Puis, aussi avec la médaille de notre roulotte, on peut pique-niquer. On arrête dans une cour d'école, les

¹⁰ James Clifford, *Routes : Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Massachusetts), London (England), Harvard University Press, 1997, p. 2.

enfants vont jouer, on fait notre manger, puis on continue notre voyage. On prend le GPS : « Bon, on a faim ! Il y a-tu une cour, une école pas loin ? » On ne sait pas où, mais sinon c'est un parc !

Christine B., Martin N., Line C. et le conjoint de celle-ci sont à rapprocher de cet autre type de visiteur, le *Full-time Rver*, situé à mi-chemin entre la figure conventionnelle du touriste, consommateur de séjours périodiques et celle plus exotique du voyageur aventurier, que dépeint Célia Forget dans sa thèse de doctorat¹¹.

Les différents cas présentés ci-dessus illustrent parfaitement l'assertion de Franck Michel, selon laquelle la figure du voyageur étant aussi multiple et complexe que peut l'être sa façon de voyager¹², il existerait donc autant de types de touristes que de tourisms¹³, dépendamment des modes forcément éphémères du voyage¹⁴. Dans ce contexte, les statuts des touristes se rejoignent toujours en point qui est : l'effet de rencontre et la notion du vivre-ensemble en dehors de l'enclosure et de l'assignation à résidence imposée par la bulle sociétale. Ainsi, le touriste tel qu'il était connu auparavant a cédé sa place à une sorte de touriste « liquide », c'est-à-dire apte à évoluer dans un monde en changement perpétuel, en proie à la modernité liquide. Voyager lui permet de s'extirper du temps liquide, de se redéfinir en tant que soi à travers une expérience touristique basée sur l'effet de rencontre tandis qu'il nomadise d'un artefact, d'une destination, d'un site à d'autres, à la recherche d'un centre qui apportera du sens et de l'authenticité à son cheminement. Contraint au nomadisme immanent à la modernité liquide, le touriste vit dans un cercle étrange « dont le centre est partout, la circonférence nulle part¹⁵ ».

¹¹ Célia Forget, « Le Full-time RVing : une nouvelle approche de la culture de la mobilité en Amérique du Nord », Thèse de Doctorat (Anthropologie), Université Laval en cotutelle avec l'Université d'Aix-Marseille, 2006.

¹² Franck Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, 3^e éd. rev. et aug., Québec, Presses de l'Université Laval, 2004 (2000), p. 45.

¹³ *Ibid.*, p. 57.

¹⁴ *Ibid.*, p. 46.

¹⁵ « [L'univers :] c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part » dans Blaise Pascal, *Pensées*, 2 vol., Gallimard, 1977 (1623-1662), fragment 185, p. 154.

De la manière dont le visiteur se perçoit (touriste ou voyageur) découle sa pratique touristique de la route : utilitaire ou mythique.

(1) La pratique utilitaire de la route, donc froide, relève du registre du pragmatisme. Elle réfère à une appréhension matérialiste de la vitesse et de l'espace, au service de l'automobile dont elle intensifie la puissance d'effraction dans les paysages traversés.

(2) La pratique mythique de la route, donc chaude, est de l'ordre de la domestication du « *wilderness*¹⁶ » et de l'aspiration au « *wanderlust*¹⁷ », pour reprendre les expressions chères à Nels Anderson et à Franck Michel. Elle repose sur l'expérience existentielle du visiteur. Elle est directement associée à sa quête identitaire s'accomplissant dans l'effet de rencontre avec l'authentique inviolée des autres, du monde et de soi, au sein d'un univers composite issu de son imaginaire touristique motivé par le désir d'ailleurs et la poursuite d'un idéal d'absolue liberté.

Pratique utilitaire de la route

La moitié des touristes participant à la collecte de données appréhende la route d'un point de vue relativement utilitaire. Ils sont 11 à la considérer comme un simple médium de communication leur permettant de rejoindre les différents lieux de leurs intérêts ; et, parmi ceux-ci, un petit nombre l'envisage également comme un outil de découverte territoriale.

Il s'agit des cas de Sophie B., de Doris S. et de Lydia T. dont la pratique automobile de la route satisfait à leurs différents impératifs de mobilités :

Sophie B. : Moi, [Voyager en automobile] c'est plus pour le côté pratique, là... Si on reste dans le Québec, finalement, pour aller voir notre famille. Mais, comme j'ai habité longtemps toute seule... Quand je suis toute seule, l'été, je prends l'auto ; l'hiver, je prends l'autobus. Ça dépend de la saison, mais là avec Daniel, on prend l'auto. Mais, c'est sûr que c'est la liberté. Mais, en même temps, c'est plus pour se déplacer.

¹⁶ Nels Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011 (1923), p. 152.

¹⁷ Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, p. 291.

Doris S. : C'est pour se déplacer ! Surtout, nous autres, on voyage en famille. C'est pratique ! On n'a pas besoin de payer trois passes d'autobus. Puis, en plus rendu à destination, tu as l'auto pour te déplacer.

Lydia T. : Pour se déplacer. C'est pratique et t'as pas le choix.

Louise L. affirme ressentir une certaine attirance à l'égard de la pratique automobile de la route tant qu'elle sert à voir le « plus de choses que l'on peut visiter ».

Son fils, Yvan D. estime que la route est : « juste un moyen de transport ».

Le couple d'orthophonistes québécois Jeanne B., 25 ans et Floriant S., 29 ans partagent volontiers ce dernier avis :

Jeanne B. : Moi, [prendre l'auto] je vois plus ça comme un moyen de déplacement comme un autre. Puis, je n'aime pas ça conduire. Fait que c'est sûr que c'est vraiment juste pour se rendre.

Floriant S. : Je conduis, seulement, depuis deux ans. Je trouve ça correct. On a une auto qui n'est pas une bombe... Pas du tout, donc ça, y'a pas d'agrément de ce côté-là. Il n'y a pas d'air climatisé dedans, non plus. Alors, ce qui fait que... Non, non... La route... Il n'y a pas vraiment un appel, il n'y a pas une résonance...

Puis, Jeanne B. apporte quelques nuances à ses propos. En effet, elle affirme apprécier le fait que la pratique automobile de la route lui permet de contempler les panoramas, de découvrir le territoire et d'atteindre ses lieux d'intérêt touristique :

Jeanne B. : Quoique, des fois, dépendamment pour aller où... Comme justement il y a deux ans pour aller à Charlevoix... Le chemin est beau... Donc, c'est sûr que faire de la route, ça permet... C'est en même temps une façon de voir les paysages, de profiter de la vue, mais là le parc des Laurentides, c'est de la forêt longtemps, là... Ce n'était pas ça qui était l'intérêt nécessairement [...]. En même temps, je trouve que l'auto permet de... Justement plus, ensuite, se déplacer comme on veut pour aller voir les différents attrait touristiques. Dans une grande ville, tu as tout à pieds, là. C'est facile. Mais, quand tu es plus en région comme ça, c'est plus facile de se rendre aux différents endroits en auto. Comment on se serait rendu aux Monts-Valin sinon si on n'avait pas eu d'auto ?

Pour les français Marie R. et son époux Patrick R., la soixantaine, elle, retraitée des communications chez France Telecom et, lui, ancien professeur d'université, l'autonomie offerte par la pratique automobile de la route dans leurs déplacements est un facteur décisif :

Marie R. : Ce qui m'intéresse est d'être indépendante.

Patrick R. : [La route] C'est le moyen où on est le plus libre aussi, parce qu'en bus on n'est pas libre. Puis, la route garantit une certaine indépendance, celle de pouvoir s'arrêter où on veut. Alors... Oui, oui, oui... La route, conduire... Ça ne me gêne pas, mais bon, j'aime bien aussi faire du vélo ou marcher, hein.

Elsie R. apprécie la pratique automobile de la route. Celle-ci lui ouvre des voies vers des lieux qu'elle ne rejoindrait pas sans elle. À l'inverse, son conjoint Jean P. nourrit des sentiments mitigés à son égard. Il affirme s'y soumettre dans le but d'assurer ses déplacements sans pour autant y adhérer totalement et évoque cet état de fait, non sans un certain agacement.

Elsie R. : J'aime la voiture... Ça ne me dérange pas de conduire, mais en étant toute seule, c'est plus ennuyant... Ça permet d'aller dans des endroits que... Un peu partout, c'est ça !

Jean P. : Moi, personnellement, le plus beau moyen de transport qui peut exister pour moi, c'est le train. [...] Mais, la voiture, souvent quand je la prends, c'est quand je fais des voyages de longues distances. Faut que je sois prêt, mentalement... Faut que ça me tente ! [...] Mais, on ne peut pas dire que je trippe, là. [...] C'est juste que je n'ai pas le choix. [Quand tu conduis], t'as pas le choix de te concentrer sur la route même si ce que tu vois de chaque côté, c'est superbe. Fait que c'est ça que je trouve dommage. C'est pour ça d'ailleurs qu'on ne se loue jamais de voiture en Europe, parce que je trouve que celui qui conduit est toujours pénalisé par rapport à l'autre. Puis, en train, comme je disais, c'est tellement agréable. Puis, c'est facile d'apprécier le paysage. C'est super beau. Puis, c'est relaxant, très relaxant. Un trois heures en train passe plus vite qu'un trois heures en voiture. Pour moi. On peut le résumer comme ça.

Plus loin dans l'entrevue, Jean P. déplore l'absence de diversité en matière de modes de transports offerts à la population québécoise. Il s'agit d'une situation qu'il subit avec beaucoup de frustration, le train étant son mode de transport favori :

Jean P. : Mais, c'est sûr qu'ici on n'a pas le choix d'utiliser la voiture... C'est tout le temps la route. Le train n'existe pratiquement pas. C'est Québec-Montréal,

Montréal-Ottawa. À part ça, on n'a pas le choix au Québec. C'est la route, c'est la route, tout le temps ! Si tu veux aller quelque part, c'est juste que tu vas choisir de le faire en autobus ou en auto, mais sinon ça va être la route.

La pratique automobile de la route pour les touristes participants demeure un facteur magnétique de vitesse et de mobilités. Elle garantit au conducteur la flexibilité de ses déplacements. Effectivement, celui-ci peut circuler à la vitesse voulue, à n'importe quel moment et dans n'importe quelle direction. Il a le loisir de rejoindre efficacement tous les ailleurs rêvés, d'apprécier les merveilles de la nature et voit, de ce fait, son rayon d'action s'élargir à l'infini, comme le relate John Urry¹⁸.

Pratique mythique de la route

Le désir d'aventure et l'érosion de son soi sur les macadams du monde à la lumière crue de la liberté sont deux aspects caractéristiques d'une pratique mythique de la route, c'est-à-dire d'une pratique automobile évoquant le mythe de la route, à l'ombre de Jack London, des poètes de la *Beat Generation*, de Jack Kerouac et de leurs épigones. Les touristes participants les ont invoqués comme raisons principales de leurs voyages.

La seule notion de liberté rend intéressante la pratique automobile de la route pour Lydia T. :

Lydia T. : J'aime beaucoup les voyages en auto, parce que t'es libre, t'arrêtes à l'heure que tu veux... [...] Moi, j'aime beaucoup la route aussi, puis tu vois les paysages, tu vois les villages, en passant. [...] Il y a une curiosité de voir, puis de... T'sé, il y a des choses, de belles choses, en passant, que tu vois, là. T'arrêtes, puis tu vas voir. Quand même, c'est cinq minutes, mais tu l'as vu, là !

Christine B. et son conjoint Martin N. veulent expérimenter, à chaque nouveau départ, le frisson de l'aventure et le goût exaltant de la liberté pure :

Martin N. : Nous autres, c'est l'aventure qu'on cherche. Pas des vacances. [...] La liberté ! La liberté ! Nous autres, on est tous autonomes, partout ! [...] Quand on arrête des fois dans des restaurants... Jaser avec le monde de la place. Moi, j'ai le

¹⁸ John Urry, *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?* Paris, Armand Colin, 2005, p. 71.

don de jaser avec le monde. Regarde, avec un sourire, ça développe quelque chose d'autre... C'est sur la route !

Christine B. : Tout le côté aventure. [...] Il y a plein de gens qui sont allés en Floride, qui n'ont jamais vu les champs d'oranger, parce qu'ils restent toujours dans la même place. Nous, en trois semaines, on a vu plein de choses que du monde n'a jamais vues dans leur vie, parce qu'ils restent dans la même place, parce qu'ils y vont en avion.

Selon Carole L., les rituels aux parenthèses du voyage sur la route sont aussi importants que la destination :

Carole L. : Ce qui nous plaît dans le fait de voyager est le principe qu'on part en vacances. Donc, il faut avoir autant de plaisir à se rendre qu'une fois rendue. Ça fait partie du voyage, donc c'est d'apporter musique, bouffe... Pouvoir être en mesure d'arrêter quand il y a quelque chose qui nous tente dans le bord du chemin et ne pas voir ça comme... Vite, vite, vite, il faut arriver.

La route est une invitation à des expériences « extra »-ordinaires et impulsives, pour Louise L. :

Louise L. : J'ai le projet de faire la Gaspésie, en auto, l'été prochain. Je veux voir la mer, tous les petits villages, en montant. C'est vieillot, c'est beau... C'est sûr que c'est tout ce qui est fruits de mer, là... Ça, c'est certain, ça l'embarque, mais c'est plus la visite touristique aussi, là, de sites peut-être plus qui ne sont pas nécessairement toujours indiqués... Pour sortir de l'ordinaire. [...] C'est déjà arrivé, là... Qu'on se dise : « OK ! »... On a décidé comme deux jours avant... « Les chutes Niagara, hein ?! » Puis, *let's go* ! On a décidé... Mettons... Comme le mercredi qu'on partait le vendredi. En fin de compte, on est parti jeudi, dans la nuit. C'était : « *Let's go* ! On s'en va, là ». Sans toute prévoir notre fin de semaine, là, t'sé.

Son fils, Yvan D. considère que le mythe de la route tient à l'effet de rencontre avec l'altérité, au détour des kilomètres défilant durant son voyage :

Yvan D. : Chaque été, je parcours toujours beaucoup de kilomètres. Toujours, toujours ! J'adore ça... C'est le fun, tu vois de la route, des grands lacs, des paysages. [...] Cette année, j'ai fait de l'automobile, du covoiturage, du stop, puis j'ai pris des autobus. Je voulais connaître le plus de monde possible. T'apprends à connaître du monde. J'en ai rencontré une bonne vingtaine. Puis, j'ai aussi visité des patrimoines et découvert plus le Québec.

Gérard B., 67 ans, retraité mécanicien de machine fixe vit la pratique de la route telle une intériorité lui permettant de se reconnecter avec lui-même :

Gérard B. : J'aime bien conduire en automobile. Dans une automobile, je vais conduire, je me sens à l'air. On dirait que je me repose. Je vais relaxer, c'est plaisant, hein. J'aime ça ! Il y en a qui n'aime pas ça. Moi, j'aime ça ! Et, c'est plaisant, on visite, on part... [...] Il y a une liberté que t'as, t'es sur la route... Une intériorité ?!

Samuel G. aménage son temps et sa vie autour de sa pratique de la route, qu'elle soit utilitaire durant ses déplacements professionnels ou mythiques durant ses séjours touristiques. De tous les touristes participant à la collecte de données, il est celui qui incarne le mieux l'aventureux du voyage, la transfiguration postmoderne du mythe de la route.

Samuel G. : [...] C'est ma vie de faire la route. J'adore faire la route. J'adore arrêter dans les endroits... Découvrir des auberges, des restaurants, des hôtels... Vivre dans ma valise. C'est ça que je fais depuis un an et demi, et j'adore.

Étudiante-chercheuse : Qu'appréciez-vous dans le fait de voyager par la route ?

Samuel G. : Je crois que c'est une liberté... C'est une liberté de choisir où je vais, quand je veux. Avoir un véhicule, ça te permet de ne pas avoir besoin de planifier tes déplacements. Tu fais seulement mettre de l'essence, puis partir. Tandis que, si tu voyages en train, en autobus... Je l'ai fait... En avion... Il faut que tu réserves, il faut que t'achètes, faut que tu magasines, faut que tu sois là à l'heure. Tu ne peux pas te permettre de manquer ton autobus, tandis qu'en voiture, ben t'es libre. Donc, c'est cette liberté, et je vous dirais c'est comme... Mon indépendance. Ma voiture, c'est moi. Donc, dans mon coffre c'est ma deuxième garde-robe. Je me traîne des vêtements, tout le temps prêt pour l'aventure, pour sortir. Et, c'est cette indépendance que je n'ai pas à attendre les autres. Je peux choisir mon trajet, ma liberté.

Katherine S. envisage la route davantage en fonction d'une approche mystique de sa pratique, qui lui permet d'accéder à l'authentique inviolée de l'altérité : un autre, une autre culture, un autre paysage, une autre région, finalement d'autres visions du monde.

Katherine S. : On est monté jusqu'à Natashquan, puis on s'était dit mon conjoint et moi, comme... C'est ma voiture... Mon conjoint n'a pas de voiture. Il m'avait dit : « Pas de problèmes, je vais en faire plusieurs kilomètres ». Et, rendus à Sept-Îles, c'était hors de question qu'il touche à ma voiture. J'avais besoin de conduire ma route. J'avais besoin de la refaire, carrément. Être à côté de lui quand il conduit,

pour moi, ça ne donne aucun plaisir. Mais, sentir les courbes... Je n'ai pas une grosse voiture, c'est loin d'être une voiture de course... C'est sentir les courbes que je connais. Savoir... OK ! Dans 3 km, dans 20 km, dans 130 km, on va être à tel endroit... Pour moi, ça fait aussi parti du voyage... D'arriver, mais aussi de faire la route, de sentir la route.

Étudiante-chercheuse : Que vis-tu, intérieurement, en toi quand tu pratiques la route de cette manière ?

Katherine S. : Moi, j'ai l'impression qu'on rentre complètement dans sa bulle, surtout quand on voyage tout seul. [...] On a l'impression de savoir tout ce qu'on a à savoir sur le Québec, puis de rouler sur des grandes routes, d'aller voir des villages qui ne sont pas dans les livres de géographie, dans les livres d'histoire, ça fait découvrir, ça te donne l'expérience... En fait, moi, j'ai vécu aussi en voyageant dans les pays étrangers. Tu vois autre chose, tu n'imaginais pas ces choses-là, pourtant elles sont chez toi. [...] Moi, je te dirais qu'en bas de 400 km, j'ai l'impression d'être encore chez moi. Passé 400 km, je ne suis plus chez moi [...]. Montréal-Québec, ça se fait bien. T'as encore l'impression d'être dans le sud du Québec. Quand tu commences à aller plus loin, quand tu passes Tadoussac, quand tu passes le Lac-Saint-Jean, quand tu passes Val-d'Or, même pas ! Mont-Laurier ! Quand t'arrives à Mont-Laurier, tu dépasses Mont-Laurier, tu t'en vas ailleurs, tu t'en vas dans un paysage que tu ne connais pas, tu t'en vas goûter à des saveurs que tu ne connais pas, tu t'en vas entendre des accents que tu ne connais pas. Les accents du Lac-Saint-Jean, ce n'est pas les accents de la Basse-Côte-Nord, ce n'est pas les accents de la Gaspésie, puis on l'oublie souvent... À la télévision québécoise, on entend très rarement ces accents-là, pourtant c'est nos accents aussi...

Les touristes participants évoqués ci-dessus vivent pleinement le mythe de la route : certes, leur séjour se compose d'arrêts dans des lieux touristes et d'explorations de sites patrimoniaux, pourtant le voyage demeure aussi important, sinon plus, que la destination. Chacune de leur pratique mythique de la route constitue une dimension fonctionnelle du *hobo*, ce personnage de l'Histoire américaine à l'origine du voyage libertaire et de la figure postmoderne du voyageur. Étudié par Nels Anderson¹⁹ et évoqué par Franck Michel, le *hobo* est « un jouisseur de la vie, un rescapé du romantisme²⁰ » ; il est mythique car il représente l'extrême voyage au bout du tourisme moyen, selon ce dernier. Figure idéaliste et poétique aspirant au *wanderlust*, le *hobo* est en proie à un

¹⁹ Nels Anderson, *Le hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011 (1923).

²⁰ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, 3^e éd. rev. et aug., Québec, Presses de l'Université Laval, 2004 (2000), p. 291.

ardent désir de nouveautés : de nouveaux paysages, de nouvelles situations, de nouvelles rencontres, de nouvelles sensations ; tous ces critères étant soumis à son désir d'expérimenter l'absolue liberté et le vertige de l'ailleurs. En ce sens, les touristes participants ayant adopté la pratique mythique de la route sont des héritiers du *hobo*, tel que l'affirme Franck Michel²¹.

Concrètement, la réponse à la question principale de recherche est développée dans ce qui suit.

Les touristes participants ont comme perceptions de la route que celle-ci satisfait à leurs impératifs de mobilités. Elle permet également de voir le plus de choses possibles. Mais, bien qu'elle soit juste un moyen de transport pour certains, elle est un moyen apprécié de contempler les paysages, de découvrir le territoire et de rejoindre les lieux de leurs intérêts touristiques. De plus, elle garantit l'autonomie des déplacements. Puis, elle ouvre la voie vers des endroits qui demeureraient inaccessibles sans elle. Ensuite, les touristes participants ont comme perceptions du mythe de la route, que celui-ci induit un sentiment de liberté, le frisson de l'aventure, l'exaltation du départ, une invitation à l'extra-ordinaire, un effet de rencontre avec l'autre, une intériorité soutenant une reconnexion avec soi et l'accès à l'authentique inviolée de l'altérité. Pour ainsi dire, les perceptions des touristes participants de la route et du mythe qui l'entoure sont de l'ordre des mobilités et de la quête de l'authenticité.

5.3.2 Corrélations entre perceptions de la route et motivations de voyage

La quête de l'authenticité

Tous les touristes participants cultivent des modes différents de connexion avec l'authentique. Rejoindre l'authenticité au cours de leurs expériences touristiques demeure un aspect particulièrement important du voyage pour six d'entre eux.

²¹ *Ibid.*

Selon Marie R., l'authenticité se mesure à l'effet de rencontre :

Marie R. : C'est être trempé au sein du pays qui apporte quelque chose. Maintenant, vous dites : « on va sur internet », on voit tout ce qu'on a vu, on peut le voir. Mais, c'est de se retrouver dans ce contexte-là qui importe, enfin qui est enrichissant, qui est intéressant, qui vous pénètre... Voilà ! Parce que le fait, finalement, de voir des images, ce n'est pas... Moi, je pencherai plus sur un effet de rencontre, après c'est aussi pour ça.

Marie R. accède à l'authenticité par le biais de ses rencontres avec l'altérité (un autre culturel, un autre ailleurs). Elle aspire à devenir témoin de l'arrière-scène, non pas uniquement des lieux visités, mais également, du monde. Elle espère, pour ainsi dire, pénétrer la réalité culturelle des autres, de la manière que décrit Dean MacCannell²².

Fondamentalement, Samuel G. partage cette conception du voyage bien qu'il s'adonne volontiers à un mode existentiel de sa pratique. Cette *manera*²³ rapproche l'accomplissement de ses voyages de l'expérience du pèlerinage.

Samuel G. : [...] C'est particulier, dans le sens de s'ouvrir un peu à des gens, à des inconnus que tu croises sur ta route. Mais, c'est là que les meilleurs moments sont... Je crois. C'est dans l'authenticité, puis dans le moment présent qu'il n'y a pas de menteries, c'est transparent, c'est véritable. C'est là qu'il y a les meilleures rencontres, je crois.

Avec un père saguenéen et une mère gaspésienne, Samuel G. voyage à plusieurs reprises au Saguenay-Lac-Saint-Jean et au moins une fois en Gaspésie, chaque année, dès son plus jeune âge. De plus, ses parents avaient l'habitude d'organiser un voyage annuel en famille, quelque part au Canada (Nouveau-Brunswick), sur la côte est américaine (Boston, New York) ou en Europe (France). À ce titre, il accomplit un pèlerinage identitaire de régions dont sa famille est originaire (le Saguenay-Lac-Saint-Jean et la Gaspésie) et de territoires connus, l'amenant à revisiter ses souvenirs d'enfance dans des lieux régulièrement explorés en compagnie des siens. Il s'agit d'un pèlerinage pratiqué au

²² Dean MacCannell, « Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings », *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3 (novembre 1973), p. 595-599.

²³ *Manera*, se dit en italien, pour référer à : une manière de faire, de se comporter, d'être ; la grâce, les bonnes manières ; le style, la technique particulière d'un artiste.

sens où l'entendent Zygmunt Bauman²⁴ et Jean Baudrillard²⁵, c'est-à-dire en tant qu'exercice d'autocréation et de dialogue dans un entre-deux de soi avec le monde. De ces expériences touristiques juvéniles est née son envie du monde. D'ailleurs, Samuel G. en témoigne longuement en ces termes tandis qu'il évoque son voyage solitaire aux États-Unis :

Samuel G. : Quand j'étais adolescent, je suis parti voyager à Vancouver, dans l'Ouest canadien. J'ai pris une année sabbatique d'école. Je suis parti 4 mois avec mon pack sac et j'avais 5 000 \$ en épargne, donc... [...] J'ai découvert le monde asiatique de l'Ouest canadien, j'ai habité avec des gens du Vietnam, j'ai pratiqué mon anglais, j'ai vu des paysages et je suis allé à Whistler Blackcomb, Banff... Je suis allé en Californie. [...] Fait que, pourquoi je suis parti seul ? C'est parce que mes amis ne voulaient pas me suivre. Ma copine ne voulait pas me suivre. J'ai dit : « Bin, je vais le faire seul, moi, je suis capable de faire ça ! ». Puis, je me suis découvert par moi-même des qualités, des aptitudes que je ne connaissais pas de moi : la débrouillardise, l'autonomie.

Il poursuit son récit :

Samuel G. : Je travaillais deux à trois mois à Vancouver, donc j'étais statique, là. Je n'étais pas nomade. [...] Après ça, j'ai paqueté tous mes trucs dans des boîtes pour les envoyer à mes parents. Je n'ai gardé que mon pack sac avec quelques vêtements, puis une trousse, puis je suis parti à l'aventure ! Autobus, puce, covoiturage. [...] J'ai descendu la côte ouest-américaine, donc Seattle, Portland, San Francisco. Aux États-Unis, le moyen de transport le moins cher c'est *Greyhound*. Ça coûte vraiment cher, 10 \$ US pour de ville en ville... Puis, dans les rencontres, dans les auberges de jeunesse, dans les campings, tu rencontres des gens, ils te disent : « Oh ! On s'en va demain à telle ville ! », « Oh ! J'embarque ! » Donc, tu fais du covoiturage comme ça.

Les contingences entravant son voyage sont analogues aux difficultés rencontrées par le pèlerin lors de sa traversée du désert :

Samuel G. : Ça a été dur ! J'ai eu des moments durs ! C'était un voyage solitaire. Combattre la solitude a été le plus gros défi, je crois. Quand t'es habitué à être entouré de tes amis, de ta famille, de ton cercle social... C'est vraiment dur de combattre cette solitude quotidienne. À un moment donné, tu viens que t'apprécies ces moments-là et l'autonomie. Des fois, je débarquais dans des villes que je n'avais pas planifiées dans mon itinéraire. Et là, j'étais seul. Là, tu sors de l'autobus, là. Tu réalises que tu es dans une ville américaine, que tu parles plus ou

²⁴ Zygmunt Bauman, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995), p. 36-37.

²⁵ Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1986, p. 11-12 et p. 67-70.

moins anglais et que tu es laissé à toi même. Donc, c'est l'autonomie. [...] Je ne suis pas quelqu'un qui dort sur un coin de rue, toutefois j'ai déjà dormi dans une voiture. J'ai dormi à la belle étoile quelques fois, mais c'était prévu... J'avais un *sleeping*, j'avais un matelas. Ce n'était quand même pas improvisé.

Quant à ce que ce voyage libertaire et solitaire lui a apporté sur le plan de l'enrichissement personnel, il estime que l'essentiel tient à l'effet de rencontre avec l'altérité :

Samuel G. : Je découvrais les gens ! Ma motivation, moi, c'était à la prochaine ville d'aller à l'auberge de jeunesse rencontrer [...] des gens de partout dans le monde. [...] C'est découvrir les gens. Tu découvres des nouvelles cultures.

Il est à noter que le réflexe premier de Samuel G. l'a poussé à se débarrasser de ses effets personnels pour mieux se lancer, allégé, sur les routes nord-américaines. Les périodes de solitude où il se retrouvait face à lui-même, interrompues brièvement par des rencontres de nature transitoire, concourent à rapprocher l'expérience touristique de Samuel G. de l'expérience existentielle du pèlerin traversant le désert. Il y a un parallèle à établir entre le pèlerin vibrant de l'éthique du désert et le visiteur pratiquant la route. Tous deux conquièrent l'altérité par l'élection de centres choisis qu'ils jugent porteurs de sens, tel que le décrit Érik Cohen dans sa typologie de l'expérience touristique²⁶. Cette procédure valorise leurs expériences métaphysiques pour le premier et touristiques pour le second, entraînant alors une redéfinition existentielle neuve de leur quotidien. Si la question de l'authenticité intervient dans le déplacement des visiteurs sur les routes et les circuits touristiques québécois, produisant l'impression d'un paroxysme sensoriel, culturel, social jamais atteint autrement, c'est parce que la route n'incarne pas qu'une simple liberté, mais également une intériorité contemplative indexée sur le désir de l'altérité et l'envie du monde.

Dans une moindre mesure, l'historique de voyage des retraités québécois, Lucie P., 69 ans, naguère secrétaire juridique et son conjoint Gérard B., dévoile un besoin

²⁶ Érik Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2 (mai 1979), p. 189-191.

d'authenticité nourri par leurs rencontres régulières avec leurs héritiers. Ils voyagent uniquement dans la limite de la province, soit au Saguenay-Lac-Saint-Jean et à Sherbrooke pour visiter leurs enfants et leurs petits-enfants, à une fréquence de trois fois par année :

Lucie P. : Maintenant, on vient à peu près trois fois par année. Mais quand les enfants étaient jeunes, puis que ma maman était encore vivante... Là, on venait trois à six fois année. [...] On va à plusieurs reprises à Sherbrooke, parce que mon fils et mes petits-enfants demeurent là.

Gérard B. : On vient surtout quand on passe à Roberval, on vient pour la parenté, voir les belles-sœurs, les beaux-frères, les belles-sœurs, après ça des amis aussi qu'il nous reste là, puisqu'on est parti de Roberval depuis '82, ça fait que... T'sé ça fait tout de même 30 ans, mais c'est plaisant de revenir dans son patelin. [...] Alors, on ne fait plus trop de visites touristiques pour une bonne raison : parce qu'on vient que quelques fois par année, fait que tu vas voir, tu vas souper chez un beau-frère, chez une belle-sœur... Tu vas souper ailleurs puis, à un moment donné, tu t'aperçois que le temps que tu rendes visite est passé. T'as pas le temps de faire du tourisme. T'as le temps de visiter la parenté, la parenté d'ici. Hein, ça fait que t'as pas le temps de visiter. Mais, c'est bien ! On vient pour ça !

Le couple pratique le tourisme de mode existentiel théorisé par Érik Cohen dans sa typologie de l'expérience touristique²⁷, car il est engagé dans un centre spirituel choisi, celui de leur descendance et des lieux de résidence de celle-ci.

Toutefois, la quête de l'authenticité atteint un point culminant dans le cas de Katherine S. Enfant, elle voyageait aux États-Unis et dans les petits secteurs touristiques du Québec, en compagnie de ses parents et de ses deux frères et sœurs. Aussitôt qu'elle a eu les moyens de s'offrir sa première voiture, elle a commencé à voyager seule sur les routes de la province, avant d'initier ce type de voyage libertaire à son conjoint, devenu par la suite son compagnon de route. Bénéficiant annuellement de deux mois de vacances, elle part avec lui, deux à trois fois par année pour une durée totale d'au moins trois semaines, vers des destinations uniquement provinciales. En effet, son objectif est de découvrir son territoire à travers un parcours alimentaire qu'elle expérimente depuis le début de ses pérégrinations, dont découlent d'ailleurs diverses expériences culturelles,

²⁷ *Ibid.*

sociales et touristiques. Pour Katherine S., voyager lui permet d'apprécier ce qui est représentatif des régions visitées et d'élaborer mentalement un portrait socioculturel contrasté du Québec d'aujourd'hui, par le biais d'une expérimentation sensorielle de l'autre et de l'ailleurs. Sa pratique l'aide à consolider ses identités d'anthropologue, de femme, de Québécoise et de touriste. Elle incarne l'« insoutenable légèreté de l'être voyageur ». Mais, qu'est-ce que l'« être voyageur » ?

D'après le portail lexical du CNRTL, « être » définit le fait d'« exister, d'être réellement comme le vérifie l'expérience ; [...] d'être conforme à la réalité²⁸ ». De ce fait, l'« être voyageur » réfère au soi existant de l'individu, tel qu'il se révèle réellement et triomphant quand il devient touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventurier, vagabond ou néo-nomade ; tous ces statuts lui servant à faire éclater les contraintes et les frontières psychiques imposées par la société postmoderne.

Dans le portail lexical du CNRTL, « insoutenable » désigne ce « qu'on ne parvient pas à supporter sans faiblir, sans défaillir, en raison du caractère excessif de la sensation (de la perception, de la douleur, de l'émotion vécue) qui dépasse les forces de l'individu²⁹ ».

Selon le portail lexical du CNRTL, la « légèreté » est le « caractère de ce qui donne une impression de sérénité, parfois de gaieté ou de bonheur³⁰ ».

À la lumière des définitions citées ci-dessus, l'« insoutenable légèreté de l'être voyageur » traduit ce bonheur, cette gaieté, cette sérénité ressentie par le touriste en voyage dès lors qu'il s'incarne réellement, assume ce qu'il est authentiquement, car libéré

²⁸ Portail lexical du CNRTL, « Être », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/être> (Page consultée le 30 décembre 2019).

²⁹ Portail lexical du CNRTL, « Insoutenable », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/insoutenable> (Page consultée le 30 décembre 2019).

³⁰ Portail lexical du CNRTL, « Légèreté », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/légèreté> (Page consultée le 30 décembre 2019).

de tout ce qui le contraint dans son quotidien à être une version altérée, contrôlée ou fausse de lui-même. Pour se hisser à un tel degré de bien-être, il doit se fier à l'expérience de ses sens. Il se construit des souvenirs qu'il peut vouloir revivre perpétuellement en revenant sur les lieux de leurs origines, là où il aura vécu ces moments heureux au cours desquels il s'est révélé lui-même comme un autre authentique. Katherine S. voyage dans cette perspective. Elle espère revoir les personnes qui ont rendu uniques chacun de ses voyages précédents, car riches en émotions. Elle souhaite être happée dans cette boucle temporelle, là où se nichent les souvenirs magnifiés de ses expériences humaines et touristiques passées. Son expérience touristique éclate en effets de sensualité. Elle devient un phénomène, puisqu'elle apparaît, se manifeste aux sens et à la conscience, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre psychique et constitue l'objet d'une connaissance de l'altérité. Cet état de fait participe à conférer une aura particulière à ce que vit Katherine S. comme touriste dans un laps de temps donné et dont la valeur s'évalue après coup, à l'intensité des souvenirs créés qui se doivent d'être empreints d'un sentiment de merveilleux, voire d'enchantement du monde, afin de valider ou non la qualité du voyage. L'intensité des souvenirs de Katherine S. est partiellement liée à une expérience gustative tellement spécifique et mémorable qu'elle l'a évoqué en sept occurrences, au cours de l'entrevue. Il s'agit du sandwich au crabe qu'elle savoure lors de chaque voyage à Pointe-aux-Anglais, un hameau de Port-Cartier, situé à mi-chemin entre Sept-Îles et Baie-Comeau. Manger ce sandwich au crabe transforme sa propre substance, c'est-à-dire qu'en consommant ce plat valorisé par un groupe social et en partageant cette consommation, elle s'intègre dans cette communauté, tel que le dépeint Jean-Pierre Poulain³¹. De plus, à l'image de la madeleine de Marcel Proust longuement traitée dans le premier tome *Du côté de chez Swan* de *À la recherche du temps perdu*, déguster ce sandwich au crabe fait appel à la mémoire sensorielle, aux autres souvenirs vécus et liés à ce rituel (chaque fois qu'elle savoure ledit sandwich), la propulsant alors dans un cycle temporel éternellement répété où finalement l'expérience se situe entre sensualisme, endotisme et exotisme. Le matériel convoque l'immatériel et renforce la matérialité de l'immatériel. Le sandwich au

³¹ Jean-Pierre Poulain, « Gastronomie française, gastronomies françaises », Darra Goldstein et Kathrin Merkle, dir., *Cultures culinaires d'Europe : identités, diversité et dialogue*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, Janvier 2006, p. 165-166.

crabe permet à Katherine S. de vivre différemment la même expérience familière et répétitive qu'elle s'organise pour l'explorer à chaque fois, comme s'il s'agissait d'une découverte neuve. Elle visite inlassablement un autre qu'elle connaît déjà, parcourt un ailleurs déjà vu, dans un lointain qu'elle a déjà exploré, mais œuvre à chaque fois comme s'il s'agissait de sa première expérience. Elle instille de l'étrangeté, de l'inconnu et de l'insolite au sein de ses altérités, extérieure (sa connaissance de soi avec les autres) et intérieure (sa connaissance de soi en soi, donc en elle-même). Elle adopte une posture de distanciation, tant envers l'autre et l'ailleurs qu'elle-même. Elle « exote » sa propre altérité : elle se rend elle-même exotique, différente de sa réalité durant ses pratiques touristiques. Exoter résulte d'une action volontaire visant à tenter de se faire assimiler à ce qui est étranger, pour arriver à ce point où son individualité (avec sa culture, son caractère et son identité propre) oppose une résistance à l'assimilation totale. À ce moment, Katherine S. ressent la différence fondamentale avec l'objet de son action et elle ne peut que mieux apprécier cet objet, qui ressort dans ce qu'il a de plus différent d'elle. En d'autres termes, elle opère une sortie de soi. Puis, elle se trempe dans une culture autre, pour arriver à cet instant où les deux cultures (la sienne et celle qu'elle visite) se heurtent, avant de se retrouver face à elle-même.

En réalité, Katherine S. effectue un pèlerinage tous les trois ans dans les mêmes régions du nord de la province de Québec, la Côte-Nord jusqu'au bout de la 138 à Natashquan, le Saguenay et l'Abitibi :

Katherine S. : Depuis que j'ai ma voiture, depuis 2000, à chaque trois ans, j'ai un circuit que je refais. Le premier été, je vais monter jusqu'au bout de la Côte-Nord, jusqu'au bout de la 138 Natashquan. L'année d'après, je vais monter au Saguenay, je fais le tour du lac, puis je reviens à Montréal. La troisième année, je monte en Abitibi. Cette année, on était rendu en Abitibi. L'année prochaine, on retourne à Natashquan. C'est décidé ! [...] C'est des routes que j'aime et j'aime revoir des gens que j'aime revoir. On parlait tantôt des crabes, des sandwiches au crabe. J'ai besoin d'aller remanger mon plat de sandwich au crabe, donc ça peut paraître paradoxal. Autant que je voyage pour changer la routine, autant j'aime revoir ce que j'ai déjà vu, voir comment ça l'a évolué, comment la vie économique des villages a changé, comment ça s'est développé, comment des fois aussi c'est l'inverse, ça ne se développe pas, ça ferme... Donc d'une année à l'autre, c'est intéressant de revoir les mêmes choses, pour voir comment ça l'a évolué, comment

les gens s'approprient des nouvelles industries, des nouveaux territoires, de nouveaux types d'économies. Donc, de voir l'évolution des villages, en fait.

Elle pratique un pèlerinage touristique de régions maintes fois visitées, un pèlerinage gastronomique de spécialités culinaires souvent savourées et un pèlerinage que l'on peut qualifier de « sentimental » ou d'« émotionnel » de ces autres avec qui elle a créé des liens et qu'elle souhaite retrouver. D'après ses dires, des intervenants touristiques l'attendent :

Katherine S. : Il y a des gens en camping à Natashquan, la dame qui tient le camping m'attend trois ans. Elle le sait que je vais revenir. Elle m'attend. C'est comme ça.

Katherine S. est une touriste relevant du mode existentiel, selon la typologie de l'expérience touristique d'Érik Cohen³². Dans ce mode, le touriste est capable de vivre en exil dans le centre choisi et également dans le centre duquel il est issu. Engagé dans deux ou même plusieurs centres, le voyageur poursuit sa vie matérielle dans sa culture et sa société d'origine, tout en revisitant périodiquement des lieux, qu'il juge porteurs de sens dans un centre autre que le sien. Katherine S. est en quête de spiritualité de sa propre culture. Elle nourrit celle-ci en se déplaçant aux abords du fleuve Saint-Laurent qu'elle affectionne comme symbolique et résonance de sa recherche de soi et en effectuant un rapprochement intime avec des autres qu'elle visite régulièrement. Elle l'exprime ainsi :

Katherine S. : J'ai besoin de voir le fleuve, et ça, les gens qui me connaissent le savent. Si je ne vois pas le fleuve régulièrement, je m'ennuie. [...] L'atmosphère des gens, les accents des gens aussi, ça... J'ai besoin de les revoir.

À la question : « Pourquoi un tel attachement pour la Côte-Nord ? », elle répond :

Katherine S. : Quelque chose de plus grand que soi. [...] L'odeur du fleuve... De sentir, comme je disais tantôt que ce n'est pas l'humain qui mène. Sauf, oui... Il y a quand même de très grands barrages d'hydroélectricité, il y a des mines, il y a des choses que l'humain a faites. Mais, une tempête de neige là, à Baie-Comeau, versus une tempête de neige à Montréal ou à Québec, c'est... On dirait que ce n'est pas la même neige. Il n'y en a pas autant. Il ne fait pas si... Il ne fait pas autant froid. Le vent ?! De traverser le fleuve pendant... À un moment donné, j'ai

³² Érik Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2 (mai 1979), p. 189-191.

été prise... L'année du déluge du Saguenay, j'ai été prise sur la Côte-Nord. Il a fallu revenir par un traversier qui nous a amenés à traverser la grande sortie (*inaudible*) du fleuve, l'Anse-Saint-Pierre jusqu'à Rivière-au-Renard, en Gaspésie. La traversée qui n'existe plus maintenant. C'était douze heures. De nuit ! Et, c'est de se rendre compte que le fleuve prend douze heures à tout traverser, douze heures. Jamais tu ne t'imagines ça à Montréal. Montréal, tu prends le métro, ça prend deux minutes. Tu prends un tunnel, ça prend deux minutes ! Mais, c'est plus grand, plus grand que ce qu'on peut imaginer de Montréal.

Tous les exemples de cas cités ci-dessus démontre que la recherche de l'authentique est principalement vécue comme un pèlerinage vers des centres choisis, liés aux expériences affectives du touriste. Elle influence la manière dont celui-ci envisage son voyage. À cet égard, les routes et les circuits touristiques sont les pendants du désert du pèlerin. Ils servent tout autant de plateformes de dialogue entre soi et l'altérité.

Sur l'identité de soi

La quête de l'authenticité, centrale dans les expériences touristiques menées par les touristes participants, les conduit à opérer un voyage de soi à soi, une retraite introspective de nature identitaire.

Pour Christine B., l'identitaire est relative à l'histoire séculaire de ses ancêtres :

Christine B. : C'est le côté histoire qui m'intéresse dans le choix des sites touristiques qu'on va visiter. Je trouve ça important que les enfants sachent d'où est-ce qu'on vient. Je ne veux pas qu'ils retiennent toute, mais je veux qu'ils retiennent comment nos ancêtres ont travaillé fort et comment ils vivaient.

Lydia T. évalue sa perception de soi de manière linéaire, car celle-ci passe par un rapport avec la ligne du temps :

Lydia T. : J'adore aller dans les campagnes, parce que je revois l'ancien temps. J'aime l'ancien temps ! La modernité, oui... Mais, j'aime les choses anciennes que tu vois. [...] Prendre conscience de comment que le temps a passé vite, puis que les gens d'aujourd'hui, ils ne voient même pas comment que c'était faite. [...] Mais, maintenant, t'sé... Avec les villes... C'est ça que je trouve dommage, parce que ça se fait tellement vite, puis quand je vois dans les villages... J'aime ça, parce que ça me recentre à mon enfance. [...] J'aime aller dans les

campagnes, pour me retrouver. Comme là quand je vais aller à Charlevoix, je vais aller où mon père est enterré... À Rivière-du-Loup [...], puis là... Les racines ! J'aime aller voir les anciennes racines.

Le voyage permet de grandir, de connaître l'altérité durant une procédure de retour réflexif vers, et, didactique de, soi, selon Jean P. et Elsie R. :

Jean P. : Voyager... Ça me faire grandir, effectivement, de rencontrer des gens d'ailleurs pour savoir ce qui se passe ailleurs, de voir de mes propres yeux, de ne pas voir à travers des reportages, des nouvelles. Ça me fait grandir, tu sais. Puis, il y a une confiance en soi aussi d'aller ailleurs...

Elsie R. : Voyager, c'est de grandir à travers différentes expériences. Mais, je pense qu'à chaque fois qu'on revient d'un voyage, j'ai appris plein de choses, là.

« Exotiser » son quotidien par la contemplation de paysages, la découverte d'un territoire, la sensibilisation à une culture lors d'une visite guidée, en somme confronter l'imaginaire à la réalité documentée peuvent contribuer à la consolidation de son identité, selon Floriant S. L'étudiante-chercheuse l'a rencontré au cours d'une journée excursionniste, à Chicoutimi, organisée par Joseph Simard, un citoyen passionné de sa région, s'improvisant guide-animateur et conteur. L'excursion est rythmée par l'usage de différents modes de transport : autobus, bateau et à pied. Elle mêle contemplation des vues panoramiques du Fjord du Saguenay, croisière sur la rivière Saguenay, observation de la faune et de la flore, folklore et récits historiques.

Floriant S. : Ça a l'air moins loin que ce que c'est quand tu es à Montréal, puis que t'entends parler du Saguenay. Moi, j'ai l'impression de me l'être approprié, là... Puis, d'avoir entendu l'histoire des échanges avec les Amérindiens, racontée par Joseph... De se dire [...] : « Oui, on est capable de survivre, de bâtir, de développer quelque chose », dans ce sens-là, ça va m'avoir changé, ça va m'avoir peut-être solidifié dans mon identité.

Sophie B. a une perception de soi éclatée, car elle est déstabilisée par la présence des communautés culturelles ayant conquis ses centres choisis. Elle évalue son identité dans son rapport avec l'altérité. Ainsi, elle affirme ressentir des difficultés à retrouver son identité de Montréalaise dans la métropole devenue autre ; autre que le Montréal de ses souvenirs, et qui ne colle plus à son identité individuelle.

Sophie B. : Moi, je suis originaire de Montréal, ma famille est là. Mais, Montréal... Il n'y a plus de Montréalais à Montréal. C'est difficile. Mais, c'est difficile, parce qu'ils parlent en Anglais, ils parlent en Chinois, ils parlent en Espagnol. On dirait que j'ai de la difficulté à trouver... C'est un ajustement à faire parce qu'en région, on n'a pas beaucoup de personnes immigrées. Puis, là, j'y vas sur une base moins régulière, parce que j'habite à Alma, mais je me dis : « Mais, mon doux ! Ils sont où les Montréalais ? » Mais, là, je ne veux pas tomber là-dedans, les accommodements, puis tout ça, mais c'est une nouvelle identité... Montréal... Hop ! Il y a des choses qui changent, puis il faut s'adapter. Peut-être que si je n'avais pas quitté Montréal, t'sé... Ça se serait fait petit à petit, mais là on dirait que... Ça fait un choc culturel.

Katherine S. partage un point de vue similaire. Toutefois, au lieu de limiter la reconnaissance de soi à sa ville natale comme c'est le cas de Sophie B., elle envisage son identité à travers l'exploration d'un territoire entier, à l'échelle de la province de Québec, qu'elle sillonne inlassablement, dans une quête de l'altérité oscillant entre pratique du voyage libertaire et pèlerinage.

Katherine S. : Cela m'importe d'avoir une représentation géographique mentale de ma région pour savoir qui on est... Bon, on entend souvent dire que les gens de Montréal ne connaissent que Montréal. Je suis née à Montréal, je vis à Montréal et c'est facile de penser de tomber dans ces préjugés-là, c'est facile de penser qu'il n'y a que Montréal au Québec. C'est quand même une plaque tournante économique. Les gens croient à la force de Montréal, politiquement, économiquement, mais il y a plein d'autres endroits au Québec... Des petits villages qui ne sont pas connus, des entreprises régionales qui font tourner le Québec et qui ne sont pas situées à Montréal, des habitudes alimentaires, des gestes, des industries, des artisanats. Quelques fois, on oublie à Montréal que ça existe partout, là, la plage... Embarquer sur un vrai bateau, la pêche... Jamais, on a la même odeur du fleuve, ici, à Montréal. Jamais... Je pense que mon identité passe par la connaissance de ma région, l'exploration de ma culture et les rencontres... Donc, c'est vraiment de connaître pas que Montréal, pas que ma région, mais de connaître ce que j'appelle, moi, mon pays, ma province, en fait mon territoire, connaître aussi les gens qui y vivent. [...] Bon, on ne se cachera pas que les premiers voyages que j'ai fait toute seule, c'était pour aller découvrir d'où je viens. Montréal, oui, régions immédiates, Québec, ça allait, je connaissais. Mais, d'où je viens pour moi, c'est... Je viens du Québec en entier. Les seules régions que je n'ai pas faites sont le Grand Nord, puis la Baie-James.

L'identité de soi se forge aux détours des routes et à la pratique répétée du voyage automobile. Elle se consolide différemment d'un touriste participant à un autre, chacun accomplissant sa conception personnelle du voyage. De ce fait, elle peut se révéler dans

la courbure de l'espace-temps qui rapprocherait le touriste participant de l'histoire séculaire de ses ancêtres. Elle peut s'éclater de sens dans un rapport que celui-ci établit avec sa propre ligne du temps. Elle peut s'épanouir à travers les immersions qu'il concrétise dans l'altérité, soit une découverte didactique de l'ailleurs, un lointain à explorer, des autres culturels à intégrer dans ses centres choisis ou un ici à explorer comme s'il s'agissait d'un ailleurs inviolé.

Principalement, l'identité de soi s'élabore par le biais des effets de rencontres ; lesquels s'apparentent à des séismes culturels et psychiques induits chez les touristes participants, à l'occasion de leurs interactions initiées avec les autres et l'ailleurs. Ces collisions les conduisent à se questionner, s'imaginer et se construire, car la construction de soi se fait souvent par rapport à l'autre culturel. En effet, l'approche de l'autre, de sa culture et des personnes qui la pratiquent éveille le soi. Le fait d'entrer en contact avec un autre individu, un autre peuple, une autre culture engendre un enrichissement culturel, social et intime pour les acteurs de la rencontre. Ainsi confrontés à des situations variées, les touristes participants procèdent à des innovations comportementales et modifient leurs réponses traditionnelles de manière à les ajuster à leurs expériences touristiques multiples qui les transforment, à l'image de ce que décrit Michel Leiris³³.

Sur la perception des autres

Tel qu'illustré et démontré ci-dessus, la pratique touristique de la route convoque inexorablement la rencontre avec l'altérité. Pour nombre de touristes participants, elle influence concrètement et directement la perception ressentie, construite et intellectualisée des autres, c'est-à-dire d'autres hôtes, d'autres locaux, d'autres touristes, etc.

³³ Michel Leiris, *Race et civilisation : la question raciale devant la science moderne*, Paris, UNESCO, 1951, p. 29-31, *UNESCO* [En ligne], <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001354/135448fo.pdf> (Page consultée le 26 septembre 2018).

Par exemple, les amies Lydia T. et Doris S. voyagent dans le but de rejoindre ces autres dans l'ailleurs :

Lydia T. : Moi, je visite un peu toute, mais c'est pour rencontrer des locaux, comment qu'ils vivent, comment qu'ils gagnent, qu'est-ce qu'ils font... Je m'intéresse à tout ce qu'il y a, là, pour savoir qu'est-ce qui se passe.

Doris S. : J'aime découvrir comment vivent les gens des places que je visite, et leurs coutumes.

Les époux français Marie R. et Patrick R. partagent un avis identique. De plus, ils élaborent une réflexion entre les pratiques culturelles québécoises et françaises, donc entre altérité et identité :

Marie R. : On aime bien [...] avoir un peu le ressenti des gens, ce qu'ils vivent, comment ils vivent, etc. D'ailleurs, on aime beaucoup lier des liens avec les locaux. En plus, j'ai trouvé que c'était très facile, ici, au Québec. Plus facile que partout ailleurs, à mon avis ! Je le dis, parce que c'est vrai. C'est ce qu'on a ressenti. On a découvert et rencontré l'ouverture et la chaleur humaine, voilà, hein, au niveau des personnes, déjà. Par exemple, l'habitat est ouvert. Rien que le fait de voir des maisons pas cloisonnées, ouvertes sur la rue, pas de volets, donc c'est l'ouverture.

Patrick R. : On aime bien rencontrer les gens, voir les différentes cultures... On apprécie le contact avec les gens. Tout à l'heure, on était au Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap, au Cap-de-la-Madeleine. On s'est fait aborder, on a commencé à discuter et voilà. Ici, les gens sont très sympathiques, très accueillants, et tout même le style d'habitat est ouvert. Or, chez nous, en France... Même dans les villages de banlieues, chacun a des murs de clôture, des cloisons, un gros portail, des volets. On individualise beaucoup son espace. Ici, c'est le contraire, c'est un peu comme en Angleterre.

D'après Samuel G., le voyage sur la route constitue un support à l'altérité :

Samuel G. : Je crois que la route est un vecteur de rencontres... Durant mon voyage en Gaspésie, on a fait [...] deux à trois jours de rencontres de locaux... On est allé dans les villages, dans les auberges, dans les restaurants, puis on s'est mis à jaser avec les gens. On a rencontré des pêcheurs, des artisans, des sculpteurs, etc. On a fait un voyage de locaux. [...] Plus que je rencontre des Québécois des régions, plus que je voyage, plus que je me rends compte de la diversité du peuple qu'on est. Les gens pensent qu'on est très urbains, mais on a juste Québec et Montréal comme grandes villes. Les régions du Québec... Les populations près de la campagne ou en régions non urbaines sont à découvrir.

Il demeure également un facteur important d'exploration du territoire :

Samuel G. : [La route] C'est le moyen de transport de l'être humain. C'est le moyen de communication, aussi. Il y a des signes. Il y a des signaux. Il y a des pancartes qui nous annoncent qu'est-ce qui s'en vient. Je crois que c'est incontournable pour un développement touristique. Et, oui, ça te fait rencontrer des paysages incroyables. [...] Le long de la côte, le long de la Gaspésie, il y a des couchers de soleil incroyables, des baies, des marinas, des petits villages... Le long de la Côte-Nord, également... Des paysages à couper le souffle... Donc, oui, ça fait partie du moment de sérénité d'admirer la beauté du monde.

Par ailleurs, il permet de rejoindre différents types de patrimoines :

Samuel G. : [Il faut découvrir] des petits bijoux, des coins de pays, des villégiatures, des auberges, des produits du terroir, la Route des Vins, la Route du Sirop d'Érable, la Route des Fromageries du Québec qui sont incroyables. [...] Au Saguenay, on a une nouvelle industrie qui est la micro-brasserie. Donc, on brasse notre propre bière. Il y a des expertises qui se sont développées avec des voyages en Alsace, en Suisse, en France. Ensuite, ils reviennent avec l'expertise. Puis, ils brassent des bières locales de qualité exceptionnelle qui sont embouteillées, en plus qui sont en mode commercial. On en a quatre tout autour du Lac-Saint-Jean et du Saguenay. C'est un modèle d'affaires exportable en ville. On le voit à Québec avec l'Archibald, la Barberie, les Trois Brasseurs à Montréal qui brassent leur bière. Donc, il y a de belles découvertes à faire. Donc oui ! J'ai une vision beaucoup plus humaine de mon Québec, depuis que je travaille sur la route.

Dans un premier temps, les propos de Samuel G. témoignent de son vif intérêt pour la diversité du territoire québécois qu'il observe d'un point de vue esthétique. Dans un second temps, il souligne l'effet de rencontre avec les populations locales, les patrimoines de nature agrotouristique et les actions locales à l'œuvre dans les régions visitées. Le voyage sur la route lui permet de se rapprocher des communautés et d'en saisir les particularités culturelles. Il lui offre l'opportunité de vivre des différences rencontrées et de s'ouvrir sur l'altérité.

Il est de même pour Katherine S. :

Katherine S. : Le plus grand voyage que j'ai fait avec mon conjoint est l'Abitibi, en partant de Montréal. On a traversé le parc de La Vérendrye, pris la 117, l'avenue des Laurentides, traversé le parc que mon conjoint n'a jamais vu, mais que je connais pratiquement par cœur. Donc, je lui ai dit : « Regarde, tu prends ton souffle et on traverse ! » Il pleuvait, en plus. Et, bon... Val-d'Or ! Étrangement,

c'est très multiethnique. Et, ça souvent on l'oublie. C'est des mineurs qui viennent beaucoup de l'Europe de l'Est, de la Russie, d'Europe du Nord (*inaudible*), mais ça, on oublie. Fait que, quand on arrive à Val d'Or, il y a des églises de toutes les confessions. Les gens parlent une multitude d'accents. Ce ne sont pas toutes des Québécois pure laine, comme on appelle des fois. Donc, voyager sur la route c'est d'aller découvrir ça.

Les touristes participants prennent donc le risque de la différence. Ils conquièrent leurs voyages, telle une épreuve susceptible de les changer ou une initiation qui les amènent à revisiter leur manière d'Être-au-monde (de faire l'expérience sensible de ce qui existe). Où qu'ils aillent, ils cherchent à réévaluer leurs valeurs culturelles à la lumière de l'altérité, tel que le souligne Rodolphe Christin³⁴. Conscients et captivés, les touristes participants apprécient volontiers la pluralité des mondes visités. Ils conjuguent leur vie au pluriel. Ils font l'effort de sortir d'eux-mêmes pour aller à la rencontre de l'autre. Ils voyagent dans leur peau d'étranger, sans pour autant être des intrus. Ils sont des connivents, comme l'explique Franck Michel³⁵. Le but ultime de leurs voyages est se sentir proche des Lointains et consanguins des Différents, de se sentir chez eux dans la coquille des autres, comme un bernard-l'hermite planétaire³⁶, au sens où l'entend Jacques Lacarrière.

Sur la vision du monde

Dans la même veine de réflexion, mais à un niveau autrement plus global, neuf touristes participant à la collecte de données ont rapproché la pratique du voyage d'une prise de conscience des différences culturelles animant le monde.

Jean P. apprécie particulièrement son retour chez lui, après une plongée dépayssante dans l'ailleurs des autres :

³⁴ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, Montréal, L'Harmattan, 2000, p. 24-25.

³⁵ Franck Michel, *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*, 3^e éd. rev. et aug., Québec, Presses de l'Université Laval, 2004 (2000), p. 10.

³⁶ Jacques Lacarrière, « Le Bernard-L'Hermite ou le treizième voyage », Alain Borer *et al.* *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1999 (1992), p. 106-107.

Jean P. : J'aime beaucoup partir, parce que j'aime ça revenir. Puis, je trouve qu'on est bien. On apprécie encore plus ce qu'on a ici. On se rend compte quand on va ailleurs comment qu'on est bien. On chiale un peu la bouche pleine parce que vraiment, là... Au Québec, là, on est tellement bien ! On a une belle qualité de vie.

D'après Carole L., le voyage est la culture de la différence :

Carole L. : Au fil des voyages, on prend conscience de ce qu'on a ici ou de ce qu'on n'a pas par rapport à [...] d'autres endroits qu'on visite. C'est vraiment une prise de conscience des développements de chacune des régions qu'on peut visiter. [...] Puis, connaître différentes cultures nous fait prendre conscience de ce qui est différent ailleurs ou des choses qui sont bien ou qui sont moins bien... Ça fait prendre conscience, aussi, que le monde est vaste, qu'il y a tellement de choses à voir, puis que... On voudrait juste faire ça, voyager ! Si on pouvait...

Pour Yvan D., le voyage tient de la mise en exergue du multiculturalisme :

Yvan D. : Voyager me permet de découvrir ma culture. [...] Je vois qu'on est multiculturel. J'ai vu sur la route au Saguenay, je ne m'en attendais pas, j'ai vu des Noirs, des Arabes, ces affaires-là, ensemble, là. Pour moi, ça montre qu'on est un peuple ouvert.

Pour Line C., la pratique du voyage constitue, en soi, un retour vers son passé de touriste, mais demeure un mode de découverte du monde :

Line C. : On était huit enfants. Puis, on avait une voiture. Ils appelaient ça une *Station Wagon*. Il y avait trois sièges là-dedans. [...] Puis, on a faite... Je ne sais pas combien de places à aller visiter, puis à aller en voyage. Ça coûtait trois fois rien. Mais, je suis devenue la première en Géographie à l'école en dixième année, parce qu'on avait un véhicule. C'est ce qui nous a donné le goût du voyage. Puis, quand je suis devenue grande, après j'ai été une coupe de fois en Europe. J'ai faite l'est du Canada, l'ouest du Canada... Un bon bout comme ça... La Floride, les Antilles... Toutes les choses comme ça.

Christine B. et Martin N. poursuivent certaines des découvertes culturelles ayant façonnées l'Histoire du monde, en fait de leur vision du monde. Elles les conscientisent sur la place qu'ils y occupent :

Christine B. : Dans nos présentes vacances, nous allons aller visiter le Vieux-Québec avec un guide, et le Château Frontenac. Alors, moi, pour me préparer, je me suis faite venir un guide touristique et historique de Yves Tessier. J'ai commencé à lire. Puis, je me suis rendue compte que mes cours d'histoire à l'école passaient très, très, vite... Toutes les spécificités-là... De tout ce qui s'est passé

dans la ville de Québec versus Montréal, puis Champlain, puis Jacques Cartier, puis tout ça... J'ai vraiment, mais vraiment hâte de vivre cette visite-là, parce que je sens qu'on va apprendre des choses qu'on n'a jamais retenu. Fait que, comment je me sens ?! Je me sens que c'est ma ville, c'est ma province, puis non je ne la connais pas tant que ça. Mon histoire, je ne la connais pas tant que ça. Tout ce qu'on retient c'est que les Anglais nous ont battus et protégeons notre langue.

Martin N. : Je voyage pour connaître les différentes versions de l'Histoire qu'on a... La version des Amérindiens, la version des Anglais...

Le Français Jean M., 66 ans, informaticien retraité a élaboré un portrait contrasté, économique et social, du Québec dans une réflexion construite en relation avec ce qu'il connaît et vit dans son pays :

Jean M. : [...] Dans la problématique économique et générale du Québec, les problèmes sont les mêmes que ceux de la France : pas d'infirmières, pas de médecins, des problèmes avec l'enseignement... Bon, des histoires avec des travaux publics et la Mafia... Alors, nous on en est sorti avec ces problèmes-là, mais pour autant, on ne sait jamais, ça pourrait revenir. Donc, une problématique générale qui ressemble beaucoup à la nôtre. Et, puis si vous voulez, parce que j'écoute tous les matins, les informations en France de Télé-Canada sur TV5 qui passent, l'édition de 22 heures, ici... [...] Vu comme ça, de mon côté, je pense que la situation des Québécois est assez ambiguë. [...] On a rencontré deux couples de personnes qui sont Montréalaises, qui étaient plus âgées que nous, hein. Par rapport aux élections qui se présentent, eux c'est : « On ne change rien ! Parce qu'on a nos petites habitudes, ça va bien... » Quand j'ai suivi tous les événements-là des étudiants qui étaient en grève, je me suis aperçu, quand même, qu'il y avait une majorité de personnes qui en avaient un peu ras le bol, aussi. Donc, ça balance toujours entre la souveraineté et pas la souveraineté. Les gens voudraient bien, MAIS ! Enfin, c'est-à-dire que ce que je trouve, c'est que ça dépend de la position du gouvernement fédéral. Plus le gouvernement fédéral prend des mesures de rétorsion plus ou moins directes sur le Québec, directement ou indirectement, d'ailleurs, en général c'est toujours indirect... Ça concerne tout le monde et les particularismes du Québec... À ce moment-là, on sent bien que [...] C'est très ambigu, quoi. [...] Par contre, je trouve que le Québécois et le Québec ont une vision beaucoup plus saine que nous les Français sur les événements et la manière de traiter les événements. Moi, je suis surpris de la qualité des journalistes de Radio-Canada quand ils font une enquête. Jamais l'enquête, elle fait un flop. Ça va toujours au bout et c'est toujours que la vérité. Alors que nous, 70 fois sur 100, ça fait un flop et ça ne va pas au bout. C'est beaucoup plus sain, je trouve de ce côté-là. Alors, si je veux des informations sur les États-Unis, j'écoute Radio-Canada et pas la télévision française. Ce qui paraît un peu normal vu la proximité, mais qui paraît anormal vu théoriquement l'objectivité du journaliste. Ça, c'est un peu embêtant.

Donc, Jean M. perçoit le monde comme un réseau d'interactions sociales et culturelles, un rhizome où le culturel percute et impacte la vie des citoyens.

Samuel G. cultive une vision locale du monde :

Samuel G. : Ma plus belle route est la route de la Côte-Nord. Je la fais environ une fois aux trois mois pour le travail, soit quatre fois par année. Et, j'ai commencé à découvrir mes auberges et mes restos, donc j'ai mes endroits favoris. Puis, je connais mes serveuses et mes serveurs. Mon nom est réservé dans les hôtels d'avance. J'appelle, je donne mon nom et mes réservations sont faites. J'ai découvert mes petits coins de paradis. Notamment, je peux faire une parenthèse, à Sept-Îles... Si une chance, vous allez un jour sur la Côte-Nord, à Sept-Îles, il y a un restaurant qui s'appelle le Edgar Café Bar. C'est un café d'artistes style poètes et de produits 100 % québécois de boulangerie, du terroir, de microbrasserie, donc des charcuteries, des fromages. Tu choisis une liste au mur. Les fromages et les charcuteries du jour sont écrits sur le mur. Tu choisis un pain, une baguette, un fromage, une charcuterie, une pinte de bière de microbrasserie. Tu t'assieds avec un livre, la petite musique sur le bord de l'eau. C'est magnifique ! C'est mon coup de cœur... Le Edgar Café Bar. En fait, j'ai des petits endroits à moi comme ça un peu partout. Ça me donne l'impression que le Québec m'appartient !

En outre, il nourrit une vision contrastée, multiethnique et exotopique du monde, constamment enrichie et renouvelée par ses expériences de voyages :

Samuel G. : [Voyager] c'est la culture, l'ouverture sur le monde : de développer l'ouverture, de connaître les autres pays, les autres cultures, les autres mets, la nutrition, la nourriture, les langues [...] Le fait de voir de nouveaux horizons, de découvrir d'autres environnements, la nature... Mais, de voir le quotidien, aussi. J'aime beaucoup observer la vie quotidienne des gens dans d'autres pays. On a un rythme de vie au Québec qui est très américanisé, qui est très basé sur la consommation, les voitures, les vêtements, et ainsi de suite. Comment se fait-il que ce soit tout le contraire pour d'autres cultures ? Ce sont des relations humaines, c'est la musique, c'est la famille. Donc, d'observer ça, puis de garder un œil critique là-dessus, c'est mon petit bijou à moi.

À cet égard, il évoque l'exemple de Cuba, comme étant une destination marquante et un souvenir mémorable :

Samuel G. : Cuba m'a semblé être la destination la plus éloignée de ce que je connaissais culturellement. [...] J'ai compris c'est quoi l'embargo américain depuis les années 1950, la pollution. Mais, en même temps, tu te vires à gauche et tu vois un puits de pétrole. Donc, le gouvernement est riche. Ils ont de la richesse, mais ne le redistribuent pas au peuple. [...] Il y a un gros écart entre les riches et

les pauvres. Donc, ça, c'est un choc. C'est un clash. Pour nous, on débarque avec notre dollar canadien qui vaut six pesos. On peut tout acheter le pays. On est comme riche pour une période temporaire. C'est un peu spécial ce phénomène-là.

Pour Katherine S., voyager permet de prendre conscience de la totalité composite du monde, de ses plus petites particularités culturelles à ses plus belles curiosités. Ainsi, elle affectionne le tour agrotouristique et gastronomique de la province :

Katherine S. : Pour moi, voyager, ça représente tout ! [...] Par exemple, la nourriture ! De savoir qu'à Pointe-aux-Anglais, il y a des clubs-sandwichs au crabe qu'il ne faut pas manquer ; de savoir qu'à Rouyn-Noranda, il y a deux bons cafés ; de savoir que sur la 3^e à Val-d'Or, il faut arrêter prendre une bière au premier café à la droite... Donc, de savoir le circuit alimentaire du Québec, les produits qu'on ne mange pas ailleurs, de la Chicouté à Natashquan, du crabe sur le bord de la Côte-Nord, les crevettes de Matane qui en fait ne sont pas pêchées à Matane, mais qui sont fraîches à Matane. Même chose sur la Rive-Sud de Montréal, pour les vins... Les vignobles ne sont pas tous de même qualité. Mais, d'aller goûter aux produits, puis de savoir qu'est-ce qu'on fait ici, comment les gens gagnent leur vie, qu'est-ce qu'ils font pour leur région, je trouve ça important. Bon, à titre d'anthropologue même si ce n'est pas dans mes sujets habituels de recherche, je voyage pour connaître qu'est-ce qui se passe dans notre coin de pays.

Elle admire la beauté des panoramas imageant le monde et questionne la capacité des habitants vivant à proximité à la recueillir dans leur quotidien. En somme, il est question de l'immensité spatiale et de la domestication du *wilderness* face à l'exiguïté de l'humain ; l'Homme en présence du monde :

Katherine S. : Il y a des paysages au Québec, on ne s'imagine même pas avoir ça ici. Moi, je pense à la Basse-Côte-Nord. On arrive dans la toundra... Mettre ses pieds dans la toundra... C'est à nous autres cette toundra-là. Il faut savoir où elle est. Il faut savoir à quoi qu'elle ressemble. Il faut savoir qui sont les gens qui vivent près de cette toundra-là. Qu'est-ce qu'ils en font ?

Au cours du temps, ses voyages lui ont permis d'assister à la renaissance de certaines régions et à leur remise en marche dans le monde :

Katherine S. : Étrangement, le fait de voyager sur la route depuis que je suis jeune m'a permis de réfléchir à certaines questions que je ne me serais pas posées sans avoir fait ces routes-là. En 2000, on n'était pas nécessairement dans une crise économique, mais les régions se vidaient. Les gens des régions n'avaient plus de travail au niveau de la pêche, au niveau de la déforestation... Donc, les gens quittaient. Là, je les ai vu repartir vers les régions. Des endroits où j'emmenais

habituellement ma nourriture, je ne l’emmène plus. Il y a des marchés, il y a des restaurants. Les villages ont grossi. Les gens veulent aller vivre en région. Il y a du travail en région. Il y a une vie en région. Mais, j’ai vu ce changement-là, j’étais jeune. Mon conjoint qui a moins voyagé dans ces régions plus éloignées-là du Québec... Quand je l’ai amené la première fois sur la Côte-Nord... Comment je te dirais ? Je pense qu’il a compris pourquoi j’aimais la Côte-Nord. Bête comme ça ! *(Elle pleure et éclate de rire)*.

Les propos des touristes participants tendent à énoncer le postulat selon lequel, le voyage est une entrée vers le monde. Selon Katherine S., on l’emprunte pour se faire surprendre par le résultat de la mise en présence de ce que l’on imagine avec ce qui est :

Katherine S. : Je nourris un réel attachement pour la Côte-Nord, parce que j’y ai découvert quelque chose de plus grand que soi. [...] Voyager dans cette région du Québec, c’est justement de partir avec l’idée qu’on a du monde... L’idée qu’on a de notre monde, de ce qu’on connaît, puis d’aller le confronter à quelque chose qu’on est incapable d’imaginer.

Concrètement, la réponse à la première question secondaire de recherche est développée dans ce qui suit.

Les corrélations entre les perceptions des touristes participants, de la route et du mythe qui l’entoure et leurs motivations de voyage tiennent en une unique assertion valide pour la totalité des touristes participants interrogés : les rencontres avec l’altérité – un autre, une autre culture, un autre paysage, une autre région, donc d’autres visions du monde – (perceptions de la route) s’accomplissent par le biais de la quête de l’authentique (perceptions du mythe de la route), de manière à accéder à la réalité didactique de soi, aux différences culturelles des autres et à la beauté composite du monde (motivations de voyage) ; certains exotant simplement leur quotidien sur le mode du voyage récréatif tandis que d’autres l’exécutent sur le mode existentiel le rapprochant alors de l’expérience du pèlerinage.

Les voyages automobiles des touristes participants sont rythmés par les dispositifs de patrimonialisation installés comme mise en tourisme des sites, des lieux et des monuments offerts à la découverte, le long des routes et des circuits touristiques du

Québec. À cet égard, il convient de se demander si ces mêmes dispositifs tendent à encourager une appropriation identitaire des biens présentés et valorisés.

5.3.3 L'appropriation identitaire des patrimoines au miroir des dispositifs de patrimonialisation

Explorations antérieures des routes et des circuits touristiques

Sur les 22 touristes participants, seuls 6 d'entre eux ont sciemment parcouru des routes ou des circuits touristiques, au cours de leurs expériences touristiques du territoire québécois. C'est le cas de Jeanne B. et Yvan D. S'ils mentionnent en avoir pratiqués, ils demeurent relativement succincts à ce sujet. Ce déficit d'enthousiasme reflète une lacune systémique de la valorisation culturelle du territoire par le biais des routes et des circuits touristiques.

Jeanne B. s'exprime ainsi en peu de mots :

Jeanne B. : J'ai déjà fait la Route des Vins.

Yvan D. se fait tout aussi laconique :

Yvan D. : J'ai voyagé dans toute la province de Québec. J'ai fait la Gaspésie, j'ai fait l'Abitibi... Le Saguenay... Ouais, c'est ça... Presque toute, là. Et, aussi, le Chemin du Roy, le Chemin de la Nouvelle-France.

La pratique d'une route ou d'un circuit touristiques est l'occasion pour Lydia T. de se questionner sur la mise en valeur et la conservation des patrimoines de sa culture :

Lydia T. : [...] J'ai déjà participé, une fois... Prendre la route, l'ancienne route, pas l'autoroute, puis faire toutes les églises et les villages. [...] C'était le Chemin du Roy ! C'est tellement beau ! Les églises, le patrimoine... On perd toute ça ! C'est triste, parce qu'on perd du patrimoine juste pour le monétaire, mais pas parce qu'on n'est pas riche, là. Rome est riche à n'en plus finir. Ils pourraient les garder des millénaires, à force qu'ils ont de l'argent ! Mais, c'est toujours l'argent qui fait perdre le patrimoine. C'est ça qui est triste. Comme là, j'ai vu les maisons, je trouve ça beau ! Je me dis : « Ça n'a pas de bon sens ! C'est là cent ans, que les maisons étaient là, là ! »

Les retraités français Bérénice M., 65 ans, anciennement cadre de la Fonction Publique et son époux Jean M. effectuaient leur troisième voyage au Québec, lors de leur rencontre au zoo de Saint-Félicien avec l'étudiante-chercheuse. Ils ont tenté de parcourir la Route du Fjord à deux reprises, mais ont rebroussé chemin avant de s'organiser réellement une troisième fois, afin de venir à bout du trajet. D'ailleurs, en phase d'approvisionnement d'une terre qu'ils ont à cœur de découvrir, Bérénice M. et Jean M. ont opté pour une organisation méthodique quasiment militaire de leur séjour. Ils ont réservé et prévu plusieurs mois à l'avance leurs hébergements et les lieux de restauration où se reposer, et les patrimoines, les attraits et les sites d'intérêt touristique à visiter en prévision de leur circulation sur la Route du Fjord. Ils étaient clairement habités par le désir de l'ailleurs ; celui qui les encourage à vouloir coloniser tout le pittoresque d'une culture inconnue et l'atypique d'un territoire inusité. Donc, en dépit d'un enthousiasme inébranlable à conquérir la Route du Fjord, Jean M. souligne la difficulté d'être confronté à une route touristique difficilement praticable en raison de la longueur interminable de son trajet :

Jean M. : On a du mal à intégrer la notion de distance au Québec, c'est-à-dire que quand on prend une carte ou sur internet, par exemple... Quand je prends une carte, d'abord les distances ne sont pas indiquées, et puis tout est ramassé. Quand on prend une carte du Saguenay, on ne se rend pas compte que ça fait plus de 250 km de tour, hein, ça, c'est sûr. Quand je dis plus de 250 km, je suis peut-être en dessous de la vérité. Alors, ce qui se passe, c'est que ça crée une difficulté supplémentaire. Donc, première année, on était à Tadoussac et on s'est dit : « Tiens, on va prendre la route, on va essayer d'aller dans le fond ». On a roulé une heure, et puis on s'est dit : « Non, on s'arrête, on n'en verra jamais le bout ! » [...] La fois d'après, on est passé par le bas, là... Par la Route du Fjord, par le petit Saguenay, etc. Puis, on a roulé, on a roulé, puis on était à combien... 30 ou 40 km de Saguenay, puis on s'est arrêté. Ça faisait déjà deux heures qu'on roulait ou une heure et demie, on a dit « On rentre parce que ce n'est pas possible, quoi. On va faire autre chose. On ne peut pas passer notre vie en voiture ! » Donc, LÀ, on a intégré dans le voyage, le fait de faire le tour du Saguenay et le tour du Lac-Saint-Jean, voilà ! On a planifié de faire le tour !

Katherine S. a exploré plusieurs routes et circuits touristiques au cours de ses voyages dans la province. Ses expériences l'ont amenée à douter de l'efficacité du programme des routes et des circuits touristiques à susciter le désir et à retenir l'intérêt de tous les touristes. Elle jette donc un regard sans concession sur la capacité des politiques

touristiques à mettre en valeur les patrimoines des régions par le biais de ce programme. À ce titre, elle donne l'exemple de la Route du Fjord dont l'itinéraire officiel ne serait pas celui qu'elle aime pratiquer, pour s'adonner à la découverte du Fjord-du-Saguenay. Elle affirme préférer aborder ses paysages escarpés par la route 172, qui ne serait pas incluse dans l'itinéraire officiel de la Route du Fjord, selon ses dires. Or, la carte officielle de la Route du Fjord disponible sur le site internet de Québec Original témoigne d'un itinéraire empruntant les routes 170 et 172. Quoiqu'il en soit, Katherine S. était persuadée que l'itinéraire officiel avait été mal pensé et choisi par les instances touristiques responsables :

Katherine S. : J'ai fait la Route du Fleuve, de jour, de nuit, d'été, d'hiver ! Plusieurs fois. [...] La Route du Fjord, je l'ai faite plusieurs fois, du mauvais bord comme du bon bord. Mais, en fait, quand on monte la Route du Fjord, c'est toujours du côté de Tadoussac. Personnellement, je trouve que c'est plus beau, parce que la vue sur les montagnes... On prend la 138 jusqu'à Tadoussac et, après, on prend la 172, et non pas la 170 qui est le circuit touristique. La 172, elle longe les rivières à saumons. Elle longe aussi, vers le nord, les flancs du Saguenay. Pour moi, c'est la plus belle des deux.

Ensuite, elle estime que le type de clientèle touristique visée changerait d'une route touristique à une autre et d'un circuit touristique à un autre, dépendamment des catégories de patrimoines (matériel, immatériel, naturel) offerts à la visite :

Katherine S. : La Route des Navigateurs... Ici, dans le coin de Laval, tu as... Je pense, c'est ça... La Route des Récoltes qu'ils appellent ou le Chemin du Terroir. Oui, peut-être les circuits du Chemin du Terroir... Ça fait partie de ça, je pense, où justement tu as encore plusieurs fermes. Tu as des polyculteurs. Bon, ça porte bien son nom ! J'ai l'impression, des fois, que ces petits circuits-là sont conçus pour faire justement ce qu'on appellerait une visite guidée. Donc, de partir... Bon, soit en autobus ou autrement, puis de faire des arrêts réglementaires, d'aller coucher dans les auberges obligatoires... Je ne pense pas que ce soit le même type de touriste [que celui qui pratique la Route du Fjord ou celui qui visite la province]. Pas du tout.

Enfin, la pertinence de quelques routes et circuits touristiques demeure floue. Certains attirent des excursionnistes à la recherche de produits locaux tandis que d'autres sont tout simplement invisibles, voire insignifiants car dilués dans le réseau routier :

Katherine S. : Mais, tu sais au niveau de l'économie locale, le Chemin des Récoltes est à Laval ! Les gens y vont pour aller chercher leurs citrouilles, leurs

pommes, leurs blés d'Inde, leurs fleurs au printemps et pas pour aller faire le touriste... Donc, le chemin est connu. Le chemin est facilement reconnaissable un peu partout. Il y a des pancartes identifiées. Mais, je ne pense pas que les gens vont en vacances sur ce chemin-là. C'est peut-être la même chose pour la Route de la Nouvelle-France, à Québec ? Je n'ai pas l'impression qu'on va volontairement sur cette route. Il faut déjà être à Québec pour y aller. C'est aussi pour les gens de la place. Quand je conduis le long du Chemin du Roy, en banlieue un petit peu de Montréal... On n'a jamais appelé ça le Chemin du Roy. Puis, pour nous, il n'avait rien d'intéressant ce Chemin du Roy. [...] Ça a beau être la même route, on dirait que ce n'est pas pensé de la même façon pour le touriste et pour les gens qui demeurent vraiment dans ces endroits-là.

Concernant l'attrait de la route touristique, 29 % des visiteurs ont affirmé que l'exploration de la route était la raison principale du séjour³⁷, selon la recherche quantitative intitulée : *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*³⁸ réalisée par la Chaire de tourisme Transat ESG de l'UQAM, en 2013, à la demande des ministères du Tourisme et des Transports. Ce pourcentage est proche de celui obtenu à l'issue des trois sessions de collecte de données de la recherche doctorale menées en 2012, 2013 et 2014. En effet, il s'avère que 27 % des touristes participants ont fait de l'exploration des routes et des circuits touristiques la principale raison de leur séjour. De plus, l'étude de la Chaire de tourisme Transat ESG de l'UQAM a révélé que les routes et les circuits touristiques situés à proximité de Montréal ont tendance à être moins souvent parcourus dans leur totalité et produisent les séjours les plus courts, attirant de nombreux excursionnistes³⁹, tel que le mentionne Katherine S., d'après ses observations de la clientèle et de la fréquentation touristiques, à l'occasion de ses explorations de quelques routes et circuits touristiques de la province.

³⁷ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 5 : « Évaluation du niveau de connaissance et de satisfaction des routes touristiques du Québec par la clientèle touristique », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, mars 2013, p. 26, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-5-rapport-sondages-clienteles-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

³⁸ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volets 1, 2, 3, 4, 5 et 6, Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, juin 2012-avril 2013, Montréal, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/publication/etude-programme-signalisation-routes-circuits-touristiques-quebec-318.html?categorie=127> (Page consultée le 28 février 2018).

³⁹ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 5 : « Évaluation du niveau de connaissance et de satisfaction des routes... », p. 24.

L'étudiante-chercheuse a principalement rencontré les 22 touristes participants dans des sites d'intérêt patrimonial et touristique disposés le long des routes et des circuits touristiques sélectionnés (ou sur leur trajet). Pourtant, seuls Jeanne B., Yvan D., Lydia T., le couple de Français Bérénice M. et Jean M. et Katherine S. ont intentionnellement fait de l'exploration d'une route ou d'un circuit touristiques la raison principale de leur séjour. À l'inverse, aucun des autres touristes participants n'en a jamais délibérément pratiqué. S'ils y ont circulé, ce ne fut que le fait du hasard, au détour de routes devant les conduire à un ou à plusieurs sites d'intérêt patrimonial et touristique, à une manifestation culturelle, à une dégustation de produits agrotouristiques ou à une parenté à visiter dans la région. Ils ignoraient également tout de ce que pouvait être une route ou un circuit touristiques. Pire, ils n'ont manifesté aucune curiosité tandis qu'ils étaient questionnés sur le sujet. Ce qui leur importait était de l'ordre de l'évasion et de la ligne d'horizon : le paysage, la vue panoramique, la contemplation de la nature sauvage, la rencontre avec l'altérité, l'exotisme, le lointain, l'impénétrable et l'infini qu'ils veulent vivre pleinement dans la parenthèse de leur séjour touristique. Leur désir est de ne se soucier de rien, de ne s'impliquer dans rien et de ne penser à rien qui complexifierait leur évanescence récréation certainement animée par des dispositifs de patrimonialisation aménagés le long des routes et des circuits touristiques.

Réception et appréciation de la valorisation culturelle du territoire

De la totalité des touristes participants, 18 d'entre eux ont témoigné de leur niveau de satisfaction quant à la valorisation culturelle soignée, esthétisante et efficace du territoire par le biais des dispositifs de patrimonialisation. Certains touristes participants ont émis des critiques constructives sur l'accessibilité des patrimoines tandis que d'autres ont formulé des questionnements suscités par l'observation de leur mise en valeur.

Au cours de ses voyages à travers le Québec, Jean P. a remarqué la valorisation des patrimoines qu'il a candidement apprécié :

Jean P. : Quand j'avais été à Chicoutimi, [...] la fameuse petite maison blanche qui avait résisté aux inondations du temps... Elle, je trouvais qu'elle avait été bien mise en valeur. En tout cas, c'était impressionnant de la voir, encore là. Là, il n'y

avait rien autour. Puis, elle était juste là, comme ça, là. Moi, je trouvais que c'était bien mis en valeur. Ils l'avaient bien conservé. À part ça, [...] Le Parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie est superbe ! Je trouve que c'est superbement mis en valeur. Puis, je sais que ça s'est amélioré. Ça fait quand même un bon nombre d'années que j'y suis allé, mais je sais que ça s'est beaucoup amélioré. Dans le temps, le chemin pour se rendre était assez rocheux, tout ça. Maintenant, c'est asphalté, si je me souviens bien... Puis, la Gaspésie, j'ai adoré ! Je trouve que le Parc national de la Gaspésie est superbement bien mis en valeur. Donc, ce sont mes expériences au Québec, là... Je trouve que c'est bien mis en valeur... Enfin, de ce que je connais !

Carole L. estime que les patrimoines offerts à la visite sont bien valorisés et identifiés. Ce qu'elle exprime, d'ailleurs, avec un certain enthousiasme :

Carole L. : Si les patrimoines de la province sont bien mis en valeur ? Oh oui ! Oui ! Oui ! C'est [...] assez accessible à tous et c'est bien identifié.

Louise L. partage cet avis :

Louise L. : Je trouve que sur la Route des Vins, tout a été vraiment bien mis en valeur. La route est belle, les paysages aussi. Il y a beaucoup de petites places à visiter... Chocolaterie, savonnerie... Et, tout est bien identifié.

Lydia T. apprécie la logistique efficace de mise en valeur des patrimoines qui en garantit l'accessibilité à tous les types de publics :

Lydia T. : Je trouve que les patrimoines québécois sont mis beaucoup en valeur ! Je trouve qu'on a un patrimoine, puis que même juste Québec, aller à Québec, là... C'est super beau ! [...] Et, je trouve qu'on a beaucoup, beaucoup d'accessibilité. Au prix d'autres places, je trouve qu'on a beaucoup d'accessibilité, que ce soit pour des chaises roulantes, que ce soit les métros... Je trouve que c'est très bien.

Katherine S. évoque la reconstitution d'un site historique qu'elle a apprécié :

Katherine S. : J'ai visité le site de la Nouvelle-France. C'est juste un petit peu au sud de Jonquière, de Saguenay, aujourd'hui. Ils ont refait un site. Je pense que c'est géré par Parcs Canada. Je peux me tromper, là... Mais, c'est un parc national où ils ont érigé une structure pour imiter le campement de Champlain. À côté, il y a une reconstruction d'un petit village indien.

Puis, elle souligne l'excellence de la valorisation des patrimoines naturels :

Katherine S. : Il y a des endroits tellement [...] beaux, puis bien aménagés, comme le Parc national du Fjord-du-Saguenay qui est extraordinaire. Qu'on le prenne d'un côté ou de l'autre du Saguenay, les circuits sont beaux et bien aménagés. Les cavités y sont accessibles. C'est bien publicisé. Moi, c'est plus le genre d'endroits que je vais rechercher en vacances. [...] Les parcs nationaux, les activités en kayak, des choses comme ça, aussi, les randonnées. Bon... C'est l'endroit, aussi. Ce fjord-là comme je disais tantôt, il est à nous autres !

Entre autres choses, elle questionne l'appellation donnée à la Route des Baleines. Ce faisant, elle rejoint l'avis de 82,6 % des promoteurs touristiques régionaux considérant « très pertinent » que le nom de la route doive être cohérent avec la thématique retenue ; 78,3 % considérant « très pertinent » que le nom de la route doive être évocateur et identitaire⁴⁰ :

Katherine S. : As-tu remarqué que la seule route qui porte mal son nom... La route touristique qui porte le plus mal son nom est la Route des Baleines ?! [...] Elle est la seule route où c'est la destination finale qui a donné son nom à la route touristique. La Route des Baleines commence dans Charlevoix et finit dans le coin de Tadoussac. Or, la seule place où on voit les baleines, là, c'est Tadoussac. Le pire, c'est qu'on peut surtout voir du petit rorqual, si on est chanceux. Bon, les baleines qu'on appelle les petits rorquals... Les gros rorquals se tiennent dans l'embouchure du Saguenay à cause des courants marins et parce que la nourriture est là. Puis, beaucoup plus haut, tu as des baleines à bosse. Mais, ça personne ne va se rendre aussi haut. À Mingan, à Longue-Pointe-Mingan, le nom exact du village, tu as une station scientifique d'identification des baleines à bosse. Jamais... Très rarement, tu as des baleines à bosse à Tadoussac. Pourtant, [...] c'est quand même à Tadoussac que les touristes veulent aller voir des baleines. Toute la route entre Charlevoix et Tadoussac traverse des villages avec une belle économie locale et des paysages à couper le souffle... Mais, non ! On te propose les baleines ??? Donc, je trouve ce choix de nom pour la Route des Baleines plus qu'étrange.

⁴⁰ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 4 : « Rapport des sondages menés auprès des promoteurs, des municipalités, des entreprises touristiques et des associations touristiques régionales (ATR) », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, février 2013, p. 25, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-4-rapport-sondages-intervenants-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

Toutefois, sa réflexion va plus loin. En effet, si elle comprend que la valorisation culturelle du territoire passe par la mise en scène de ses patrimoines, elle constate que celle-ci engendre des vagues de tourisme de masse déferlant dans les régions :

Katherine S. : Par ailleurs, il faut dire qu'il y a une sorte de surexploitation des sites. Il y a déjà des sentiers faits pour aller prendre la photo de la montagne la plus haute. Bon, ça, est-ce qu'on peut en vouloir... ? Ça, c'est le prétexte pour faire découvrir la région. Souvent, c'est ça. Dans le coin de Sainte-Rose-du-Nord, il y a un beau camping, puis un circuit, comme ça justement, qui redescend jusqu'à Tadoussac. Lui, il est vraiment plus pour les marcheurs expérimentés. Mais, les débuts de sentiers sont faits pour aller prendre des photos. Au bout du fjord, on voit pratiquement les autobus arrêtés pour aller prendre leurs photos.

Pour Christine B., Martin N. et Line C., l'appréciation de la mise en valeur des patrimoines se fait le palimpseste de leurs interrogations relatives à leurs ancêtres et à l'histoire commune des populations se partageant un territoire qu'ils habitent et explorent.

Christine B. l'exprime succinctement :

Christine B. : Quand on avait fait le tour du Lac-Saint-Jean, on a vu la Pulperie de Chicoutimi. Tu sais, c'est beau ce qu'ils ont fait. Ils ont repris ça. C'est l'activité économique de la région.

Selon Martin N. :

Martin N. : Tout est bien expliqué et mis en valeur. C'est intéressant de voir ce que les ancêtres ont fait.

Line C. pense que la visite d'un site historique est l'occasion de comparer l'ici et le naguère, de mesurer l'étendue des révolutions sociales et techniques des populations mises en lumière par le biais des expositions de leurs patrimoines :

Line C. : On est ici dans le Lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice. Et, c'est incroyable de voir, aussi, par tout ce qu'ils ont passé. On n'en revient pas, là. Tu te dis : « Mon dieu ! Qu'ils ont travaillé fort ce monde-là pour en arriver là ! » Puis, aujourd'hui... Écoute, c'était juste à la main, autrefois... Puis, là, les gens, ils arrivent à avoir des Baccalauréats et des Doctorats, tout le kit. Non, mais c'est vrai ! Ça n'allait pas à l'école. Je veux dire, c'est extraordinaire de voir l'avancement... Écoute, t'as une caméra ! Autrefois, il n'y avait pas ça !

D'après Samuel G., les populations hôtes sont, pour ainsi dire, des acteurs importants de la mise en valeur culturelle de leur territoire. Elles accueillent, conseillent, guident, inspirent les touristes dans leurs choix d'aventures et d'expéditions touristiques. Parfois, elles vont même jusqu'à animer une activité de découverte qu'elles pourraient considérer comme étant banale, mais révélée fascinante pour les touristes, car significative de patrimoines immatériels et matériels (savoir-faire artisanaux, traditions ancestrales ou écosystèmes) propres à la culture visitée :

Samuel G. : Je dirais que la Gaspésie vit du tourisme. Pratiquement, son seul gagne-pain sont les touristes qui passent, qui dépensent de l'argent dans leur endroit. Le tourisme est quand même très bien développé. Je crois qu'ils ont fait un bon travail. Comment pourrais-je dire ? Les attraites sont là. Les points sont bien mis sur la carte. La relation avec les locaux, par contre, n'est peut-être pas suffisamment développée : les gens ont peut-être peur de poser leur question, d'interrompre. Les gens sont très sympathiques en Gaspésie. Tu vas sur un quai d'un pêcheur à cinq heures, le matin... Là, tu pars des conversations incroyables avec des pêcheurs qui reviennent de la pêche. Tu vas, dans une auberge ou une maison, jaser avec la femme qui fait à manger, puis elle va te conter l'histoire de ses petits fruits et de ses jardins. Il y a tellement de belles rencontres à faire. Il y a peut-être ça à mettre plus de l'avant : des visites dans les familles, chez les locaux, ainsi de suite.

Deux couples de Québécois Lucie P. et Gérard B., Jeanne B. et Florian S. partagent l'avis de Samuel G. :

Lucie P. : On utilise beaucoup la population de l'endroit pour découvrir des choses-là, t'sé. Comme on allait dans les *Bed & Breakfast*, là... Bin, le matin pour déjeuner, t'es toute ensemble. Il y en avait qui allait visiter des affaires : ils allaient visiter telle affaire, telle affaire. Pis, là ils nous suggéraient telle affaire. Pis, [...] des fois, on changeait notre itinéraire parce que ça avait l'air plus intéressant que ce qu'on voulait faire.

Gérard B. : Les *Bed & Breakfast*, on l'a fait une fois, juste une fois, pour le tour de la Gaspésie. C'était toute des *Bed & Breakfast*. C'était la première fois qu'on faisait ça. Alors, on hésitait un petit peu. Je me disais : « Comment ça va se passer ? » Le matin, tu te lèves. Le Monsieur ou la Madame qui te fait ton petit déjeuner, là... Il reste là. Ça fait que nous autres, on avait l'intention d'aller là, mais ils donnent de meilleurs conseils. Tu n'as pas besoin d'aller au kiosque touristique. Le Monsieur te donne des bons conseils : « Va là, c'est mieux aller là qu'aller là ! » ou... « Passe par-là, ben ça va aller mieux ! » T'as des très bons conseils. Les *Bed & Breakfast* sont une bonne manière de voyager. Pis, t'es en contact avec la population locale. C'est très important. Ils donnent un certain poul, donc c'est plaisant.

Jeanne B. : J'ai beaucoup apprécié la journée excursionniste animée par Joseph, le guide. Le fait que c'était diversifié justement, qu'il y avait un peu de tout, qu'on avait de l'information. On a appris plein de choses, même des anecdotes, des trucs qui ne sont pas nécessairement dans les musées ou quoi que ce soit. Joseph est vraiment passionné par sa région. On sent qu'il aime la faire découvrir aux touristes. Je trouve que ça, ça fait une différence. Ça n'aurait pas été la même chose d'écouter un audioguide, là. Ça n'aurait pas du tout eu le même impact, tu sais.

Florian S. : Il y avait un côté humain. Ça, c'était intéressant. Puis, moi, ça, ça m'attire, tu sais... De faire des rencontres, parce qu'on peut apprendre dans des musées. On peut apprendre dans des livres. Mais là, il y a eu un contact avec ce guide-là qui était très bon, qui était très intéressant. Fait que la rencontre, c'est bien. Nos hôtes aussi au *Bed and Breakfast*, là... Au gîte... Ça aussi... Tu sais, eux, ils nous conseillent des places où aller. Ils prennent le temps de discuter avec nous de nos goûts. [...] Et, pour en revenir à la journée d'excursion avec Joseph, je pense qu'il donne du sens aux choses. Quand tu es seul, puis que tu voyages en auto par exemple, il y a beaucoup de choses que tu vas manquer, parce que tu ne peux pas donner du sens. Alors, tu vas être impressionné par des paysages, par des choses très grosses, mais lui, là... Ben, c'est ça ! Il met de l'histoire, des anecdotes, des chansons, des drapeaux, des trucs et ça, ça donne du sens. Alors, ça, c'est important. [...] Du coup, mon rapport avec ma propre culture a changé. Ça me renforce dans l'idée... OK ! Il y a un aspect avec la nature, ici... Ça, je trouve. Joseph l'a souligné... Se rapprocher de la nature, se rapprocher des richesses qu'on a ici, se rendre compte qu'on est très, très riche en fait, et se rapprocher de ça peut-être dans nos vacances futures.

Les Français, Bérénice M. et Jean M. élaborent une réflexion basée sur un comparatif entre la valorisation des patrimoines québécois et celle des patrimoines de leur propre culture. Leurs observations permettent de constater que les spécificités géographiques et culturelles d'une région ou d'un pays peuvent influencer sur le choix des stratégies portées par une politique de valorisation culturelle des territoires :

Bérénice M. : Le zoo de Saint-Félicien est extraordinaire ! Ah oui, oui ! Par rapport aux zoos qu'on connaît en France. Il y en a des biens dans le genre Thoiry, mais celui-là est quand même nettement supérieur. Les surfaces qui sont attribuées aux espèces, qui sont quand même bien plus importantes que ce qu'on peut faire chez nous. Et, puis c'est très bien ! Quand on prend le petit train et qu'on voit les habitats... Il y a des idées géniales un peu partout.

Jean M. : Ce qui le rend vraiment unique est le petit train et la mise en scène du petit train, là. Quand on traverse les différents décors... Cette mise en décor ! En Bretagne, à côté de chez nous, le département a repris un zoo qui existait déjà. Je

pense que dans le décor etc., ils ont dû venir ici, ils ont dû copier, parce que ça ressemble beaucoup, [...] mais c'est beaucoup plus petit, si vous voulez. Les tigres ont un espace qui est réduit de... Je ne sais pas... Ça représente 10 ou 20 % de ce qu'il y a ici. [...] Il y a toute une mise en scène qui se rapproche beaucoup de ce qui est fait ici, mais pas du tout dans le même volume. Ça se comprend un peu, aussi [...] Mais, il n'y a pas de train, et ça, ça fait partie des choses remarquables !

De plus, ils ont fait part de leur enthousiasme quant à la mise en valeur des patrimoines québécois visités :

Bérénice M. : Oui, on sait bien que le Québec a peu d'histoire par rapport à la nôtre. Enfin, elle est beaucoup plus récente. Mais, c'est intéressant puisqu'ils y tiennent et essaient de bien mettre en valeur ce qu'ils ont. À Percé, on a visité un ancien magasin général. Ah, ça nous a marqué ! Donc, voilà, les gens qui font visiter ce sont des acteurs. Ils sont habillés comme au début du siècle. Ils nous ont raconté comment les pêcheurs de morue étaient exploités par les Anglais qui ne les payaient pas pour leur travail, mais leur vendaient... Enfin troquaient les marchandises de l'épicerie en s'arrangeant toujours pour que ce soient les pêcheurs qui doivent quelque chose... Ah oui ! Oui, non, c'était très dur, mais c'était très intéressant ! Et, tout le magasin était plein de vieilles choses. Tous les rayons étaient pleins de ce qu'ils avaient à l'époque. C'était super !

Jean M. : Oui. Et, puis on a vécu une expérience, par exemple. On a été à Percé. Il y a là un ancien magasin général qui a été transformé en une espèce de musée et qui est présenté. C'est absolument exceptionnel ! C'est un truc absolument remarquable ! C'est figé dans les années 1950, si vous voulez. Ce truc, c'est toute une histoire. Mais, le magasin a été repris et il y a toute l'histoire des habitants de cette région au temps où les propriétaires étaient des Anglais. Alors, là, en matière de patrimoine, il y a vraiment un truc très, très bien. Alors, ça, c'est un bel exemple, justement, culturel de compréhension de l'Histoire, de préservation du patrimoine. C'était très, très intéressant.

Marie R. et Patrick R. critiquent l'appellation « musée » octroyée à certaines institutions muséales québécoises visitées :

Marie R. : Pour ce qui est de la mise en valeur des patrimoines... Moi, je vais vous dire quelque chose. Heureusement que je sais, avant d'aller voir des monuments ou avant de rentrer dans les musées, que le Québec est une récente population, si vous voulez, en dehors des autochtones qui étaient là bien avant, parce que je suis très surprise de voir dans des musées des expressions aussi courantes de la vie quotidienne, voilà. Ce que l'on voit en France, ce n'est pas ce type de musées. Celui d'ici, il n'y aurait pas eu la visite de la prison, j'étais absolument déçue, voilà. On a payé relativement cher et [...] voilà, c'est un truc de garderie.

Patrick R. : Selon moi, ce musée est un truc d'éveil pour enfants. Ça d'accord, très bien, ce sont les faits, c'est joli. Je veux dire [...] le mot musée m'a choqué, d'ailleurs. On ne fait pas de musée avec des salles politiques ou des salles de cinéma (?)... (*Inaudible*). Mais, celui-là est spécial. Je pense qu'il y a d'autres musées qui sont envisageables.

À l'inverse, ils admirent la manière dont la médiation culturelle est savamment utilisée, afin de servir à l'exercice d'interprétation des patrimoines et d'en offrir une expérience immersive aux visiteurs :

Marie R. : Quant à la visite de la Vieille Prison, j'étais hésitante. Déjà, je n'étais pas contente du musée, donc j'étais très hésitante pour aller voir cette visite-là. Par contre, au retour, alors la visite elle-même des salles... Bon, ben voilà, c'était impressionnant, quand même de se projeter vraiment. Et, puis l'intérêt c'est l'animateur, c'est celui qui conduit la visite. Alors, là ! C'est lui qui fait tout ! Éducativement parlant, c'est extra. Et, puis aussi l'expérience d'une prison qui a été, puis surtout l'expérience humaine. Et, c'est ça qui marque les gens. C'est ça qui est important : l'expérience humaine. À chaque fois qu'il y a des témoignages, je trouve que c'est bien plus riche.

Patrick R. : Par rapport à l'Europe, c'est récent. L'histoire est récente. Mais, par exemple, on a été hier à Québec sur les Plaines d'Abraham. Là, voir ce musée... J'ai trouvé ça intéressant. Toutes les histoires de batailles entre les Français et les Anglais, c'est l'histoire du Québec. C'est intéressant. Mais, moi ce que j'ai beaucoup aimé ce sont les sites naturels. Ça, c'est bien maîtrisé. Ça, c'est vrai ! Ça, c'est très bien ! Il y a des sentiers partout. C'est bien aménagé. Il y a des toilettes partout. Il y a des passerelles en bois... C'est beaucoup mieux qu'en France ! Vraiment beaucoup mieux qu'en France ! Les sites naturels sont très bien exploités, je trouve. Concernant la visite de la Vieille Prison, l'animateur est extra ! C'est vrai ! Et, effectivement, on lui a dit. On lui a demandé s'il faisait visiter des jeunes, des ados, parce que c'est faire de la prévention. La manière dont il fait ça, c'est impressionnant, c'est intéressant. Ça, je pense qu'on a à copier ça en France, parce que oui c'est vrai, les Québécois sont très forts sur l'expérience, la mise en expérience d'un monument, et puis aussi les parcs nationaux, les parcs naturels.

À travers la description de sa perception des patrimoines touristiquement mis en valeur, Sophie B. estime que les stratégies de valorisation culturelle du territoire sont plus que satisfaisantes. Toutefois, sur la base de ses habitudes de voyage, elle remarque le manque d'intérêt de la part des touristes à visiter l'ici et le tout près au même titre que l'ailleurs et le lointain :

Sophie B. : Je me dis que c'est vrai, qu'on est porté plus à aller voir ailleurs que dans notre Québec. [...] Il y a un site qui a gagné le prix du « Lauréat Or » dans la catégorie « Attractions touristiques 25 000 visiteurs et moins » au gala des Grands Prix du tourisme provincial, cette année... L'Odyssée des Bâtisseurs. C'est dans la ville d'Alma. C'est à dix minutes de chez nous, puis je n'étais jamais allée, honnêtement. Mais, là, j'ai dit : « Ça n'a pas de bon sens, je ne suis jamais allée là ! » Puis, c'est chez nous ! OK ! Cet été, on y est allé, puis on a emmené du monde. Je trouve que le problème n'est pas la mise en valeur, mais l'intérêt des gens, qui n'ont pas l'air d'avoir le goût de visiter le Québec.

Effectivement, il s'agit d'une problématique fondamentale du tourisme de proximité, l'une des alternatives au tourisme de masse : comment susciter le désir d'ici et le rendre tout aussi exotique que l'ailleurs ? Aujourd'hui, le tourisme subit un renouveau.

Extirpé du déni volontaire par l'urgence de préservation des écosystèmes et des espèces, l'éveil d'une conscience écologique conduit à rechercher des modes alternatifs d'exploration de l'altérité. Ainsi, le tourisme produit de nouveaux besoins et de nouvelles valeurs, de manière à répondre aux défis nés de la conscientisation du monde. Développer l'idée que le dépaysement peut être de proximité constitue l'une des voies empruntées par les instances touristiques. Cette perception se révèle relativement intéressante. En effet, elle postule que la diversité demeure actuelle, présente et foisonnante à condition de comprendre que chaque municipalité, chaque région, chaque territoire, aussi petit soit-il, possède une variété d'attraits, de patrimoines, de sites, donc de référents imaginaires communs et partagés en termes d'histoires et de mémoires. Les différentes expériences immersives planifiées autour de ces sites d'intérêt patrimonial et touristique permettent la conquête d'une connaissance empirique de la culture hôte. Celle-ci recèle sa propre diversité à la fois endogène et exogène par ses échanges avec l'extérieur. Dans ce cas, il s'agira de déployer des stratégies locales de mise en valeur culturelle du territoire, promptes à susciter l'intérêt de potentiels touristes de proximité.

En définitive, les témoignages des 18 touristes participants sont le miroir des actions préconisées par les programmes culturels successifs, adoptés de 2002 à 2020. Ceux-ci comportent différents plans de croissance et de rayonnement touristique prévus

pour la province de Québec. L'analyse de ces documents ministériels dévoile la mise en place d'une politique touristique globale basée sur des principes de développement durable. Cette approche du tourisme le présente comme un phénomène globalisant, car il demeure un facteur de découverte, d'éducation et d'interprétation du monde. Il est également introduit comme élément unificateur et universel, parce qu'il s'apparente à un instrument encourageant la préservation de l'avenir des ressources et des cultures, par le biais de leur promotion⁴¹.

Dans le dernier document étudié intitulé : *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020 : un itinéraire vers la croissance*, publié en 2012, il est stipulé que le tourisme doit être façonné de manière à en faire une industrie innovante et performante, en vue de bâtir une économie prospère, selon les principes de développement durable⁴².

⁴¹ Tourisme Québec, *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*, 2002, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], https://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/eco_QC02.pdf (Page consultée le 18 septembre 2018) ; Maurice Couture (Éco Tour Conseils Etc.) et Hélène Huard, *Nature et tourisme au Québec : orientations et plan d'action 2003-2008*, mai 2003, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/planeco.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Jacques Lavigne (ministère du Tourisme) et Maurice Couture (GPS Tourisme), *Vers un tourisme durable : politique touristique du Québec, un nouveau partenariat industrie-gouvernement*, Ministère du Tourisme, 2005, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/politiqueTouristique.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Jacques Moisan *et al.*, *Le Québec de la villégiature : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanVillégiature.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Jean Bouffard *et al.*, *Le Québec des grandes villes : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanGrandesVilles.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Suzanne Watson *et al.*, *Le Québec du Saint-Laurent : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanStLaurent.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Raynald Paquet *et al.*, *Le Québec de la grande nature : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*, Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanGrandeNature.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018) ; Tourisme Québec, *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020 : un itinéraire vers la croissance*, Gouvernement du Québec, mai 2012, Ministère du Tourisme du Québec [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/plan-dev-tour-2012-2020.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

⁴² Tourisme Québec, *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020...*, p. 10 et 24.

Ces principes se résument à tenir pleinement compte des impacts économiques, sociaux, environnementaux actuels et futurs du tourisme, en répondant aux besoins des visiteurs, des professionnels, de l'environnement et des communautés d'accueil⁴³. La promotion de l'industrie se fait par la mise en valeur d'expériences touristiques en harmonie avec la nature et les personnes. Cette directive correspond, au demeurant, à la perception que les visiteurs ont du Québec, c'est-à-dire une destination où ils se sentent libres d'être de plus en plus sensibles à la gestion des espaces touristiques qu'ils explorent, et où l'équité (qualité des emplois et équité sociale) et la protection du patrimoine (culture, biodiversité, environnement) sont valorisées⁴⁴. Dans l'ensemble, l'objectif de ce plan de développement est de proposer une offre touristique diversifiée en adéquation avec la perception qu'acquière les touristes des patrimoines du Québec ; ces derniers étant conservés par le biais de leur mise en valeur immersive et interprétative.

En parallèle, la *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, publié en 2006, de Simon Trépanier et Jacinthe Dumoulin, décrit la genèse des routes et des circuits touristiques signalisés et officiellement reconnus en vertu du programme gouvernemental du Québec⁴⁵. Le but général du programme est de diriger les automobilistes circulant sur les grands axes routiers vers une route ou un circuit touristiques, afin de mettre en valeur l'offre touristique régionale située le long de cette route en vue de faire découvrir aux visiteurs qui l'empruntent des paysages pittoresques, des attraits ou des activités touristiques en lien avec une thématique particulière⁴⁶. Plus précisément, les objectifs visés par le programme sont : (1) améliorer l'expérience touristique des visiteurs en offrant des parcours qui mettent en valeur le caractère distinctif

⁴³ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Jacinthe Dumoulin (ministère du Tourisme du Québec) et Simon Trépanier (ministère des Transports du Québec), *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*, Québec, Direction des communications du ministère des Transports, 2006, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/programmes/routes.pdf> (Page consultée le 19 septembre 2017).

⁴⁶ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 6 : « Diagnostic global et pistes d'amélioration pour le programme », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, avril 2013, p. 2, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-6-diagnostic-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

d'une région ; (2) contribuer au développement touristique régional par la promotion de tout un éventail d'activités, d'attraites et de services, et de l'accès à divers outils d'informations touristiques ; (3) favoriser la collaboration interrégionale sur le plan de la valorisation du produit touristique et (4) compléter le système de signalisation touristique⁴⁷.

Au cours de la collecte de données de la recherche doctorale effectuée durant la saison estivale des années 2012, 2013 et 2014, tous les touristes participants se sont volontiers penchés sur leurs perceptions du Québec et l'accessibilité à ses patrimoines, pendant leur séjour. Plus encore, les stratégies de valorisation du territoire guidées par les mesures prônées dans le *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020* et dans la *Politique de signalisation touristique* des routes et des circuits touristiques contribuent à proposer une expérience touristique unique du Québec aux visiteurs. Considérant ces documents et les témoignages des 18 touristes participants présentés ci-dessus, il apparaît clairement que les objectifs de la politique touristique en vigueur, élaborés en fonction des principes de développement durable, ont été atteints.

Concrètement, la réponse à la deuxième question secondaire de recherche est développée dans ce qui suit.

Il s'est donc avéré que 18 touristes participants ont apprécié la valorisation culturelle soignée, esthétisante et efficace du territoire par le biais des dispositifs de patrimonialisation tels que ceux décrits ci-dessous :

des expositions muséales témoignent des patrimoines, des traditions et de l'histoire d'une culture et/ou d'une région ;

des expositions *extra-muros* rendent l'espace public culturellement intelligibles ;

des musées tels que le musée du Fjord à La Baie (Saguenay) mettent en lumière la biodiversité de tout un territoire ;

⁴⁷ Jacinthe Dumoulin et Simon Trépanier, *Politique de signalisation touristique...*, p. 6-7.

- des cartels et des panneaux explicatifs placés dans des zones naturelles de type jardins, boisés et forêts, parcs nationaux patrimonialisent l'espace naturel afin de faire découvrir les composantes de leurs écosystèmes ;

- des parcs nationaux, dont les activités de randonnées et de visites guidées, permettent au visiteur d'observer *in situ* les mécanismes de fonctionnement d'une nature sauvage à des fins de contemplation, d'éducation et de sensibilisation écologique ;

- des visites interprétatives de sites patrimoniaux ;

- des expériences immersives de découverte produites par la médiation culturelle : animations proposées dans des sites historiques reconstitués, à l'image de la visite guidée menée par un ex-détenu à la Vieille prison de Trois-Rivières dont la dimension didactique repose sur une narration mêlant récits personnels et chroniques historiques ;

- des exploitations agricoles telles que le Domaine de Dunham sur la Route des Vins Brome-Missisquoi proposent au visiteur d'appréhender les problématiques du terroir à travers des activités d'autocueillette et de dégustation à pratiquer sur leurs terres ;

- des activités « guidées » par exemple offertes dans des vignobles de la Route des Vins Brome-Missisquoi exposent le processus de fabrication du vin ;

- des routes à moitié abandonnées et des villages fantômes restaurés, tels que le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France et le Village historique de Val-Jalbert (aux abords du lac Saint-Jean). Ils font revivre un temps passé au présent.

Tous ces dispositifs de patrimonialisation sont utilisés comme instruments de mise en valeur (touristique) des patrimoines et (culturelle) du territoire. Ils contribuent à induire chez le visiteur une appropriation identitaire des biens présentés ; cette procédure se faisant le lit d'une réflexion de nature introspective. Manifestement, le visiteur international a vu sa curiosité pour l'altérité et l'inconnu être attisée tandis que le visiteur national a éprouvé une fierté, ressentie comme neuve, pour un territoire qu'il découvre remarquablement préservé et habilement valorisé. Ce sentiment conduit à exacerber en eux, un sentiment d'appropriation territoriale d'ordre identitaire. En effet, la découverte touristique des patrimoines et l'exploration culturelle du territoire sont vécues comme un regard introspectif sur soi (donc de ce que l'on connaît de sa propre culture) à travers la

perception du caractère distinctif d'une région mise en lumière par les dispositifs de patrimonialisation (donc des activités, des attraits et des services pratiqués). Le touriste international entame toujours une réflexion entre le connu (son pays et sa culture) et l'inconnu (le Québec et sa culture). Ce faisant, il opère un retour vers soi par le biais de l'altérité. Cette procédure le rattache plus fixement à sa propre culture. Cette réalité est plusieurs fois confirmée par les touristes participants internationaux dans les comparaisons qu'ils élaborent entre ce qu'ils expérimentent au Québec et ce à quoi ils sont quotidiennement confrontés dans leur pays. Il en est de même pour le touriste national qui reçoit son expérience touristique des régions de son pays, comme s'il s'agissait d'une culture inconnue. Il exote sa propre altérité culturelle qu'il rend exotique, différente de sa réalité en devenant touriste dans sa culture. Sortir de ce qu'il connaît et visiter son territoire (car nativement lié à lui) dans une coquille d'étranger lui permet de se le réapproprier identitairement par l'expérience touristique.

Ce point est remarquablement illustré dans ce qui suit.

5.3.4 Conscientisation environnementale progressive

Dans cette recherche qualitative, seule Jeanne B. exprime clairement sa prise de conscience environnementale. En réalité, la valorisation culturelle du territoire menée par les dispositifs de patrimonialisation participe à la conscientisation environnementale progressive du touriste, sur les lieux de ses explorations :

Jeanne B. : Tu sais, j'habite à Montréal et c'est une ville que j'adore. On s'entend que c'est la ville. C'est les *buildings*. Ce n'est pas tant les coins verts et tout. Mais, avec ce voyage au Saguenay, ma randonnée dans le Parc national des Monts-Valin, je me rends compte que je suis quand même attachée à cette richesse qu'on a. Des forêts, des plans d'eaux extraordinaires qu'on a, au Québec, et qu'il n'y a pas ailleurs. Puis, de les voir, de constater que c'est préservé, ça donne d'autant plus envie de se dire : « Bin, oui ! Là, l'environnement... Oui ! Ça vaut la peine... Oui ! » Il faut faire quelque chose pour toute garder ça, parce que même si moi je n'en profite pas au quotidien, sur mes trottoirs montréalais, ça fait partie de ma culture, aussi, plus que ça fait partie de ma province... J'allais dire de mon pays ! Ahahaha ! On se sent Québécois !

Ce « On se sent Québécois ! » fait éclater la primitivité de l'identitaire dans la conscientisation environnementale : le territoire est une extension matérielle du soi réflexif immatériel. Conserver le territoire revient à préserver l'intégrité de sa propre culture, donc de soi-même. En effet, la culture du groupe social auquel l'individu est rattachée l'habite et façonne ses *habitus* au point d'en faire un animal résolument culturel, enrichissant de manière complexe son essentiel soi, telles les couches superposées d'un oignon.

Le témoignage de Jeanne B. confirme les résultats obtenus par l'*Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*. Cette étude condense les résultats de l'analyse de données collectées du 26 septembre au 21 octobre 2012 auprès de 2 943 personnes ayant voyagé sur les routes et les circuits touristiques du Québec. Le document fait état de la confirmation factuelle du degré de conscientisation des visiteurs face aux enjeux environnementaux. En effet, il y est spécifié que les visiteurs sont sensibles à leurs propres comportements. Ils se veulent plus responsables et équitables. Engagés, ils apprécient les expériences touristiques leur apportant la possibilité d'agir autrement, en fonction du tourisme durable ; ce dernier étant devenu une condition *sine qua non* à tout développement et expérience touristiques⁴⁸. À cet égard, les ambitions du *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020* qui projettent de façonner le tourisme en une industrie innovante et performante pour bâtir une économie prospère selon les principes de développement durable sont pleinement accomplies⁴⁹. Cette assertion est d'autant plus significative que l'une des orientations du plan de développement est la mise en valeur des beautés de la nature dans le respect des

⁴⁸ Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 3 : « Aperçu des tendances pouvant influencer l'évolution du programme québécois de signalisation des routes et des circuits touristiques », Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, novembre 2012, p. 3, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-3-rapport-tendances-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

⁴⁹ Tourisme Québec, *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020 : un itinéraire vers la croissance*, Gouvernement du Québec, mai 2012, p. 10 et 24, *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne] <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/plan-dev-tour-2012-2020.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

écosystèmes⁵⁰ ; « des enquêtes » ayant révélé que les voyageurs se montrent de plus en plus sensibles à la protection des patrimoines (culture, biodiversité, environnement)⁵¹.

Concrètement, la réponse à la troisième et dernière question secondaire de recherche est développée dans ce qui suit.

La pratique des routes et des circuits touristiques participe à une prise de conscience environnementale, parce qu'elle permet au visiteur subjugué de découvrir l'originalité, la beauté et la majestuosité des patrimoines matériels et immatériels présentés à son regard contemplatif. En somme, la conscientisation environnementale éclate de sens au sein du visiteur, car elle est véhiculée par un sentiment d'émerveillement de la découverte qui anime celui-ci au cours de ses voyages et qui est provoqué par le biais des dispositifs de patrimonialisation valorisant habilement le territoire.

5.4 LA SYNTHÈSE DES RÉSULTATS

Globalement, la collecte de données a révélé que les 22 touristes participants ont les moyens financiers de voyager fréquemment. D'ailleurs, la pratique du voyage est une activité intégrée à leurs habitudes de vie et constitue un moment phare de l'année, car attendu et préparé. Ils bénéficient d'une situation sociale, professionnelle ou universitaire qui leur permet d'assouvir leur goût du voyage et d'en élaborer une réflexion métaphysique basée sur leurs diverses expériences touristiques.

Certains touristes participants ayant fréquenté l'université ont tendance à préparer soigneusement leur voyage. Ils se renseignent sur leur prochaine destination en lisant des articles de presse, des guides touristiques, des magazines de voyages et effectuent des recherches sur internet. Une fois sur place, ils ont déjà acquis des repères culturels de la

⁵⁰ *Ibid.*, p. 24.

⁵¹ *Ibid.*

région à visiter. Ils ont planifié leurs activités touristiques, à l'exemple de Katherine S. La jeune femme sait exactement où elle va. Elle connaît les territoires qu'elle visite régulièrement tous les trois ans, en empruntant les mêmes itinéraires. Elle pratique ce qui s'apparente à un pèlerinage. Elle est un pèlerin, ce prédécesseur du touriste, au sens où l'entend Zygmunt Bauman, dans le chapitre « Vies brisées, stratégies brisées » de son ouvrage *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*⁵². Son voyage obéit à un désir d'autocréation et de redéfinition de son soi après une plongée volontaire dans l'oubli identitaire (vertige du vide), généré par la pratique intensive des routes et des circuits touristiques, la conduisant à vivre une expérience touristique du monde (vertige de l'immensité spatiale et de la surcharge cognitive), de la manière que décrit Michel Maffesoli dans *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*⁵³.

Les retraités français Bérénice M. et son époux Jean M. ont minutieusement préparé leur séjour de trois semaines au Québec, des réservations jusqu'au coût de leurs repas. À l'inverse, Samuel G. a adopté une approche libertaire pour son voyage dans le continent nord-américain. À 19 ans, après son Cégep et avant son Baccalauréat en administration des affaires, il est parti seul dans l'Ouest canadien. Il a voyagé jusqu'à San Francisco, sans planification, en auto-stop, en bus, en covoiturage et à pied.

À mi-chemin entre ces deux approches extrêmes, tous les autres ont opté pour une programmation minimale de leur séjour, laissant volontiers place à l'inattendu et à l'aventure. Cette manière de faire les a parfois entraînés dans des situations qui ont totalement sublimé leur voyage, selon leurs dires. Par ailleurs, ils pratiquent un tourisme de mode récréatif, tel qu'Érik Cohen le développe dans sa typologie de l'expérience touristique⁵⁴. Ce mode est celui qui se vit le plus de manière hédoniste et consumériste. Il est une forme de divertissement comme une autre utilisée par le touriste afin de jouir de

⁵² Zygmunt Bauman, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995), p. 36-37.

⁵³ Michel Maffesoli, *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*, Paris, La Table Ronde, 2006 (1997), p. 191.

⁵⁴ Érik Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2 (mai 1979), p. 183-185.

ses expériences de voyages. Celles-ci lui permettent de restaurer ses forces. Elles lui donnent également un sentiment général de bien-être, sans qu'elles soient pour autant personnellement significatives. En effet, le touriste « récréatif » ne s'implique nullement dans le voyage.

Autrement, aucun des 22 touristes participants ne s'est identifié à la figure traditionnelle du touriste. Toutefois, quatre d'entre eux ont pris soin d'expliquer comment leurs pratiques touristiques les éloignent de la qualification négativement perçue de « touriste ». Ils endossent consciemment et, parfois, successivement des statuts alternatifs du touriste : voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventureux, vagabond ou néo-nomade. Dans ce contexte, leur connexion avec l'authenticité est un prérequis de leurs voyages. Celle-ci demeure l'unique lien tangible avec le substrat du réel installé dans une ère liquide, fuyante et changeante. Tous y accèdent par le biais de leurs rencontres avec l'altérité dans le but de pénétrer la réalité culturelle des autres et la vérité vibrante des ailleurs qu'ils visitent. À cet effet, la recherche de l'authentique produit en eux l'impression d'un paroxysme sensoriel, culturel, social jamais atteint autrement au cours de leurs déplacements sur les routes et les circuits touristiques du Québec. Il en est ainsi, car selon Gérard B. la route ne représente pas une simple liberté. Elle incarne une intériorité.

La pratique résolument utilitaire de la route est le fait de 11 touristes participants. Pourtant, ils envisagent pareillement la route comme un outil de découverte territoriale. Médium premier de communication, celle-ci rend les différents lieux de leurs intérêts patrimoniaux et touristiques facilement accessibles. La pratique mythique de la route est une réalité partagée par neuf touristes participants. L'érosion de soi sur les routes du monde et le désir d'aventure aiguillé par l'exigence de liberté sont des aspects primordiaux du mythe de la route. L'exaltation ressentie par les touristes vient du frisson d'évasion, le vent dans les voiles, ivres du désir d'ailleurs et grisés du goût des autres.

Primairement, tous les touristes participants conviennent que voyager leur permet de goûter à des mets atypiques, de flirter avec l'histoire de la culture hôte, de découvrir de nouveaux territoires et, pour certains, de recevoir une leçon d'humilité. Effectivement, en expérimentant le mode de vie des populations d'accueil, ils sont amenés à mieux apprécier le leur.

Secondairement, la pratique du voyage offre à tous l'occasion de circuler dans des lieux inusités connus seulement d'une poignée de leurs semblables, de communier avec la nature sauvage explorée dans laquelle ils veulent se fondre pour faire corps avec le monde, pour Être-au-Monde, c'est-à-dire faire l'expérience (sensible) du monde. En fin de compte, tel que l'affirme Yvan D., voyager c'est emprunter des routes que d'autres ont parcouru en d'autres temps. Cela revient à courber symboliquement l'espace-temps, afin de palper l'histoire du bout des doigts. En somme, les touristes participants partagent cette idée que le voyage est, en quelque sorte, un moyen de sortir de soi pour être mis en contexte de la culture hôte et de se laisser pénétrer par elle de manière à être en effet de rencontre avec l'altérité. Il permet de reconquérir son identité dans son cocon d'étranger. Il s'agit de « savoir qui on est », comme l'a souligné Katherine S., mais également de redécouvrir son identité que l'on croyait acquise.

En effet, les touristes participants en viennent à questionner leur identité à travers l'exploration physique du territoire québécois valorisé par des dispositifs de patrimonialisation. Ceux-ci sont aménagés dans les animations les plus populaires auprès des touristes, c'est-à-dire les activités de plein air (découverte de jardins, boisés et forêts, lacs et rivières, parcs naturels, etc.), les attractions culturelles d'intérêt patrimonial (institutions muséales, centres d'interprétation, zoos, villages et maisons historiques, etc.) et les attraits d'intérêt touristique (exploitations agricoles et viticoles, boutiques et commerces locaux, festivals, manifestations culturelles, etc.). Du reste, 18 touristes participants ont apprécié la mise en valeur culturelle soignée, esthétique et efficace du territoire, par le biais des dispositifs de patrimonialisation ; celui-ci étant empreint des traces d'histoires humaines savamment mises en scène dans des sites d'intérêt patrimonial

et touristique, tels que le village historique de Val-Jalbert, au Lac-Saint-Jean. Pour les touristes participants, la mise en valeur des histoires qui y sont contées constitue autant de questionnements sur leur propre culture, leur finitude et la fugacité de toute vie humaine en comparaison avec l'infinité vertigineuse et inexorable du temps universel condensé et incarné dans chaque patrimoine. Dans une certaine mesure, le tourisme se fait le miroir de la condition humaine, car la diversité culturelle des peuples, la majestuosité de la nature sauvage et l'immensité du monde sont autant d'éléments renvoyant l'homme au caractère éphémère de son existence, dont elles accentuent néanmoins l'intensité. Conséquemment, la pratique automobile des routes et des circuits touristiques a un impact sur l'identité de soi, la perception des autres et la vision du monde. Les perceptions des touristes quant à l'identitaire sont de l'ordre de la connaissance de leur histoire ancestrale, d'un retour réflexif vers soi ou, encore, d'une assimilation des environnements visités à ses centres choisis. Les perceptions des autres s'élaborent au fil des rencontres dans l'ailleurs, oscillant entre altérité et identité. Les perceptions du monde aboutissent à la prise de conscience des différences culturelles qui le composent.

Au cœur de ces données qualitatives, il en est une qu'il convient de souligner : la conscientisation environnementale. Apparaissant dans un témoignage, elle associe primitivité identitaire et matérialité du territoire. Cette problématique constitue une révolution du tourisme, tel qu'il est connu aujourd'hui.

5.5 RECOMMANDATIONS

L'essentiel des recommandations tient en deux perspectives d'amélioration du programme de signalisation routière des routes et des circuits touristiques du Québec.

En premier lieu, il serait intéressant d'effectuer quelques corrections, dans le programme de signalisation routière des routes et des circuits touristiques. En effet, sur la route ou le circuit touristiques empruntés, les panneaux de signalisation sont souvent inexistantes, les haltes routières sont peu nombreuses et les accès wi-fi sont plutôt rares.

De plus, le programme gagnerait à développer systématiquement des applications mobiles géoréférencées, une forme de médiation numérique, par route et circuit touristiques. Celles-ci offriraient des contenus informatifs et ludiques aux visiteurs. Dans le prolongement de ces modifications, la création d'un nouveau programme de signalisation routière des patrimoines et des attraits d'intérêt culturel et touristique mis à disposition le long des routes et des circuits touristiques doit être envisagée. L'objectif serait de matérialiser leur présence au plus près des touristes potentiels, donc de les rendre visibles et accessibles.

En second lieu, l'élaboration de nouvelles stratégies de médiation culturelle permettrait une mise en lumière signifiante des patrimoines et des attraits d'intérêt culturel et touristique. L'excellente réception de diverses expériences de médiation culturelle existantes par les publics (à l'exemple du magasin général de Percé par les époux français Bérénice M. et Jean M. et de la Vieille prison de Trois-Rivières par les époux français Marie R. et Patrick R.) devrait encourager le développement de ce type de valorisation culturelle du territoire.

Le mandat de la médiation culturelle est « [...] de permettre par l'action elle-même à des hommes et des femmes de mieux s'appartenir en se saisissant d'une opportunité de confrontation à eux-mêmes et aux autres, au travers d'un médium, par exemple une œuvre⁵⁵ ». La médiation culturelle réunit les publics avec la collectivité par l'intermédiaire d'un médium, sur lequel ils s'appuient, afin de s'élever vers la réception de son sens, dans un processus qui vise à les connecter à un savoir partagé et à initier un dialogue avec l'autre, tout en réduisant les écarts socioculturels entre les différents milieux sociaux représentés, au sein d'une démarche qui prendra en compte leur identité et leurs pratiques culturelles. En outre, « La médiation est processus du temps présent. Qu'elle se mobilise à partir d'une énonciation singulière ou en interlocution à la parole de l'autre, elle doit laisser, à chaque instant, la possibilité d'une faille qui autorise l'émergence de

⁵⁵ Serge Chaumier et François Mairesse, *La médiation culturelle*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 32.

l'innovation, ou de la trouvaille⁵⁶ ». Or, « d'innovation » est la question. Si la médiation culturelle doit laisser la possibilité d'une faille, elle produit une trouvaille au cœur même du visiteur qui se découvre au monde comme un autre au cours d'une expérience esthétique du médium ; ce dernier advenant le support d'une pratique multiple et intériorisée de l'autre et du monde. Ce processus s'applique dans la mise en médiation culturelle de la route et du circuit touristiques objectifiés comme artefacts et destinations touristiques.

Dans cet ordre d'idées, il serait pertinent de proposer une activité ludique alimentée par les touristes eux-mêmes. À ce titre, on peut imaginer créer un site internet, à l'image d'un coffre à outils, pour chaque région touristique. Le site présenterait une carte interactive des routes et des circuits touristiques qui la traversent. Le touriste serait invité à ajouter du matériel audiovisuel personnel : des photographies et des vidéos des patrimoines et des attraits touristiques visités, des enregistrements sonores dans lequel il formule ses propres commentaires en rapport avec ce qu'il découvre, et bien plus encore, par exemple, des écrits, des poèmes, des pages de son journal de voyage, des dessins, des peintures, des extraits musicaux originaux inspirés par la route touristique (afin de permettre à des écrivains et à des artistes d'exprimer leur art). Le touriste téléchargerait ses données directement sur la carte interactive en fonction des lieux correspondant à l'endroit de leur captation, création et inspiration. Par la suite, des expositions temporaires présentant les meilleures productions sélectionnées dans cette banque de données pourraient régulièrement être organisées en ligne. Un prix serait décerné aux candidats dont les œuvres auraient été retenues. Parallèlement, la mise en place d'un forum de discussion sur le site permettrait de favoriser les échanges de conseils, les partages d'expériences et les bons plans entre touristes pratiquant les routes et les circuits touristiques de la région. Il s'agirait donc d'une médiation participative, contributive et interactive. Le touriste contribuerait à enrichir la connaissance des routes et des circuits touristiques du Québec, car il créerait des contenus qui y seraient relatifs. Il alimenterait le site internet. Il déploierait des contacts avec les autres touristes, à qui s'adresseraient

⁵⁶ Jean Caune, *La médiation culturelle : expérience esthétique et construction du vivre-ensemble*, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble, 2017, p. 27.

les messages qu'il produirait, favorisant par ses actions, la communication et la réception de l'information touristique. L'intérêt d'une telle plateforme de créations serait de rendre attractive une médiation culturelle basée sur la participation volontaire de chacun à des activités d'animation communes. Elle s'autoalimenterait avec les expériences personnelles des touristes. Présentée tel un livre d'or des routes et des circuits touristiques d'une région, elle s'afficherait comme une découverte de l'espace, dans le temps. La documentation laissée sur la plateforme de partage constituerait la conscience d'une époque. Elle incarnerait une courbe du temps contemporain ; laquelle deviendra, pour nos descendants, un témoignage du passé. Elle serait une animation du temps archéologique.

La seconde proposition de médiation culturelle consisterait à élaborer une application mobile téléchargeable par les systèmes d'exploitation Android et IOS. Celle-ci présenterait en détail les activités, les attraits d'intérêt culturel et touristique et les patrimoines offerts à la visite pour la totalité des routes et des circuits touristiques de la province de Québec. La documentation serait présentée sous forme de cartes géographiques et de contenus audiovisuels. L'application mobile proposerait également une fonction GPS qui permettrait d'activer un guide vocal virtuel officiant en temps réel, c'est-à-dire que celui-ci dévoilerait successivement les activités, les attraits d'intérêt culturel et touristique et les patrimoines disponibles dans le périmètre de la route parcourue par le touriste, au fur et à mesure de sa progression. Ensuite, le touriste aurait le choix de laisser des commentaires relatifs à son expérience, à chaque étape de son itinéraire ou à la fin. D'ailleurs, des questions pourraient lui être posées concernant la qualité des équipements, son appréciation des patrimoines, la beauté des paysages, la praticabilité et la signalisation touristique de la route, la satisfaction de son expérience. L'objectif du projet serait d'améliorer le réseau actuel des routes et des circuits touristiques ou d'en créer de nouveaux, en ciblant les activités, les attraits d'intérêt culturel et touristique et les patrimoines les plus attrayants pour le touriste. Concentrer les efforts sur des éléments précis permettrait d'optimiser l'accueil des touristes *in situ*, dans le but ultime, de sublimer leur expérience de visite. Cette proposition est principalement une médiation informative à visée collaborative. Effectivement, il est demandé au touriste de prendre part à une collaboration visant à créer et à envisager ensemble des actions de

prises en valeur culturelle du territoire. Une telle démarche aurait tendance à renouveler chez le touriste collaborateur, un sentiment d'appartenance identitaire à une communauté.

La troisième proposition de médiation culturelle consisterait à créer une chaîne de radio communautaire animée par des étudiants en sciences humaines et sociales (arts, patrimoine, histoire, sociologie, anthropologie, tourisme et culture). Chaque route et circuit touristiques aurait sa chaîne de radio dont les émissions accompagneraient le touriste dans sa découverte de la région pour une pratique immersive du territoire. Les invités seraient les acteurs des activités, des attraits d'intérêt culturel et touristique et des patrimoines actifs le long de la route ou du circuit touristiques : propriétaires de vignobles, de microbrasseries et de fermes offrant des activités de dégustation et d'expérimentation du terroir, chefs cuisiniers de restaurants, animateurs d'activités sportives et de plein air, organisateurs de festivals, médiateurs culturels d'institutions muséales et artistiques, etc. Tous viendraient présenter leurs produits et leurs projets culturels en soulignant la diversité des animations, reflets de l'originalité de leur région. Les touristes seraient encouragés à réagir aux idées échangées dans les émissions en ondes par le biais d'appels téléphoniques, afin d'amorcer un dialogue pertinent avec les invités concernant leurs perceptions des activités, des attraits d'intérêt culturel et touristique et des patrimoines visités. De plus, la radio pourrait diffuser des contes et des légendes, des chansons folkloriques et autres œuvres musicales originales d'artistes locaux. L'objectif serait de proposer une immersion culturelle et sociale, une traversée active et initiatique de la culture hôte basée sur une sélection de lieux et d'activités. Ici, le touriste est principalement récepteur de l'information, qu'il trie avant de sélectionner les activités qui l'intéresseraient. D'ailleurs, la chaîne de radio opérerait davantage comme un médiateur culturel qui l'accompagnerait au cours de ses déplacements sur les routes et les circuits touristiques choisis selon ses intérêts de découvertes.

Ces trois propositions sont présentées de façon liminaire comme options possibles de médiation culturelle des routes et des circuits touristiques du Québec. Toutefois, s'il fallait les considérer comme des projets devant concrètement aboutir sur le terrain, il

faudrait alors définir de manière plus approfondie, le contexte de chaque projet soit sa problématique et ses motivations, identifier les objectifs généraux et les résultats attendus, désigner les publics cibles, introduire un déroulé du projet (les activités envisagées avec leurs séquences et leurs objectifs intrinsèques selon un programme général), mobiliser les acteurs impliqués, trouver des partenaires et des spécialistes, choisir les lieux d'implantation, prévoir les moyens alloués à un budget d'investissement et de fonctionnement réaliste, enfin, établir un calendrier de la conception du projet, de réalisation et de mise en exécution⁵⁷.

5.6 PISTES DE RECHERCHE : PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA MODERNITÉ CONSCIENTE

Depuis moins d'une décennie, nombre d'articles relatifs aux enjeux et aux défis environnementaux fleurissent quotidiennement dans la presse écrite internationale. Ils reflètent l'air du temps, qui est à la conservation des espèces et à la préservation des habitats naturels face au réchauffement climatique annoncé. Ils révèlent les engagements de pays, de populations et d'individus ayant fait de ces problématiques leur cheval de bataille.

5.6.1 Le réchauffement climatique en question

Publiée dans la revue scientifique *Nature climate change*⁵⁸, une étude menée par des chercheurs des universités de Sidney, du Queensland et de Cheng Kung analyse les données de flux touristiques de 160 pays entre 2009 et 2013. Elle révèle que le tourisme mondial serait à l'origine de 8 % des émissions de gaz à effet de serre ; ce qui en fait l'un des principaux vecteurs du réchauffement climatique. « Les vecteurs de pollution liés au tourisme sont nombreux : on y retrouve aussi bien les transports que l'alimentation,

⁵⁷ La méthode de conduite de projet est détaillée dans Chaumier et Mairesse, *La médiation culturelle*, p. 239-242.

⁵⁸ Manfred Lenzen, Ya-Yen Sun, Futu Faturay et al. « The Carbon Footprint of Global Tourism ». *Nature Climate Change*, vol. 8, n° 522-528 (2018). [En Ligne], <https://www.nature.com/articles/s41558-018-0141-x> (Page consultée le 2 janvier 2021).

l'hébergement ou les achats voyageurs. Jusqu'à-là, les études portant sur l'impact environnemental du tourisme n'avaient jamais pris en compte la consommation de biens et services dans leurs mesures⁵⁹ ». Il faut toutefois préciser que dans ce compte-rendu, les déplacements professionnels n'ont pas été dissociés du tourisme vacancier⁶⁰.

En outre, l'article « Le réchauffement climatique en 10 questions »⁶¹ publié sur le site internet du quotidien *Le Monde* fait le point sur les causes et les effets du changement climatique. Il présente également quelques solutions envisageables à la résolution de ce problème. D'abord, qu'est-ce que le réchauffement climatique ? Inondations, canicules, cyclones, fonte des glaciers ne sont que quelques-unes des manifestations du dérèglement climatique en cours et à l'œuvre depuis ces trois dernières décennies, les plus chaudes en 1 400 ans. Si le réchauffement est proche de 1°C en France, il est déjà de 2°C à 4°C dans les régions polaires. Selon les conclusions du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), publiées dans son cinquième rapport⁶², le niveau moyen de la mer s'est élevé de 19 cm entre 1901 et 2010, soit à un rythme supérieur à celui enregistré durant les deux derniers millénaires. Ces experts ont démontré que l'accumulation de gaz à effet de serre d'origine anthropique est la cause du réchauffement climatique.

Les principaux gaz à effet de serre (GES) d'origine humaine sont le dioxyde de carbone (CO₂), issu à 80 % de la combustion des ressources fossiles (charbon, pétrole et gaz), le méthane (CH₄), produit notamment par l'élevage (digestion des ruminants et lisier), ainsi que l'exploitation pétrolière et gazière, et le protoxyde d'azote (N₂O) issu des engrais azotés et de certains procédés industriels. Certains gaz fluorés jouent un rôle mineur. Historiquement, les pays riches, pour l'essentiel États-Unis et Europe, sont les principaux responsables des rejets carbonés. Environ les deux tiers des émissions cumulées depuis 1850 leur sont imputables. Mais, ces dernières années, la part des nations émergentes a

⁵⁹ Juliette Heuzebroc, « Le tourisme serait l'un des vecteurs principaux du réchauffement climatique », 14 mai 2018, *National Geographic*. [En ligne], <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/le-tourisme-serait-lun-des-vecteurs-principaux-du-rechauffement-climatique> (Page consultée le 2 janvier 2021).

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Audrey Garric et Pierre Le Hir, « Le réchauffement climatique en 10 questions », 6 novembre 2015, *Le Monde Paris Climat 2015-COP21* [En ligne], https://www.lemonde.fr/cop21/article/2015/11/27/le-rechauffement-climatique-en-10-questions_4819175_4527432.html (Page consultée le 10 avril 2019).

⁶² Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, « Climate Change 2014, Synthesis Report, Summary for Policymakers », 2014, *Ipcc Intergovernmental Panel on Climate Change* [En ligne], https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2018/02/AR5_SYR_FINAL_SPM.pdf (Page consultée le 10 avril 2019).

fortement augmenté. La Chine est maintenant le premier émetteur de GES (23,2 % du total mondial en 2012), devant les États-Unis (12,6 %), l'Union européenne (8,9 %), l'Inde (6,3 %), la Russie (4,9 %), l'Indonésie (4,3 %) et le Japon (2,6 %) [...]⁶³.

Les modèles climatiques du GIEC prévoient une élévation de la température comprise entre 0,3°C et 4,8°C pour la période 2081-2100. L'élévation du niveau de la mer passerait de 26 cm à 98 cm d'ici 2100. La banquise arctique continuerait à se rétracter, les glaciers reculeraient et les mers s'acidifieraient. Dans un monde plus chaud, les canicules, les sécheresses, les pluies diluviennes et les cyclones seront plus fréquents et violents. Les rendements agricoles pourraient baisser de 2 %, tandis que la demande mondiale exigerait une croissance de la production de 14 %. Les espèces marines seraient moins nombreuses autour des tropiques, et on observerait de forts taux d'extinction au niveau local. Les pénuries d'eau en Afrique, en Asie et dans le sud de l'Australie affecteraient la sécurité alimentaire et la santé. De plus, on prévoit le déplacement de près de 250 millions de réfugiés climatiques d'ici 2050, en raison de conditions météorologiques extrêmes, de la baisse des réserves d'eau et de la dégradation des terres agricoles.

Les pays les plus menacés par les dérèglements du climat sont les plus pauvres. Ils se trouvent en Afrique ou en Asie, bien qu'ils aient une faible part dans la responsabilité historique du réchauffement et que leurs émissions demeurent très basses comparativement à celles des nations riches. Alors, 20 pays les plus pauvres et vulnérables totalisant 700 millions d'habitants ont créé le V20, en contrepoids au G20, afin d'agir collectivement pour une augmentation significative des financements publics et privés au service de la prévention du risque climatique.

Les solutions consistent à baisser drastiquement la consommation d'énergie. L'Union européenne prévoit d'améliorer de 27 % son efficacité énergétique d'ici 2030. La France a comme projet de diviser sa consommation par deux, d'ici 2050. En outre, il est impératif de sortir des combustibles fossiles tels que le charbon, le pétrole et le gaz

⁶³ Garric et Le Hir, « Le réchauffement climatique en 10 questions ».

naturel. Il faut remplacer les hydrocarbures par les énergies renouvelables en particulier l'éolien et le solaire. Par ailleurs, selon le GIEC, « une politique climatique ambitieuse permettant de rester sous le seuil des 2°C de réchauffement, ne ferait baisser que de 0,04 % à 0,14 % la croissance de la consommation mondiale, évaluée à 1,6 % et 3 % par an⁶⁴ ».

5.6.2 Vers une redéfinition du lien écologique

Actuellement, de nombreuses actions gouvernementales et initiatives individuelles éclosent, afin de limiter voire même de renverser les effets des activités humaines. Des mesures officielles sont également prises dans des tentatives répétées de créer des modes alternatifs d'habiter le monde harmonieusement avec les autres espèces.

La première route solaire au monde fut inaugurée en Normandie (France), en décembre 2016, par la ministre de l'Environnement, Ségolène Royal. Le prototype en phase de test promeut le concept de routes à énergie positive, car les surfaces routières ont la particularité de transformer le rayonnement solaire en énergie. Le réseau électrique est raccordé à la route solaire, constituée de cellules photovoltaïques encapsulées dans une résine et collées sur la chaussée à Tourouvre, dans l'Orne⁶⁵.

Tandis que les États-Unis reculent face à leurs engagements climatiques pris sous l'ère Obama avec la décision du président américain Donald Trump de se retirer des accords de Paris signés par 194 pays, fin 2015, la Chine a inauguré la plus grande centrale solaire flottante du monde, en mai 2017. Les milliers de panneaux solaires cumulent une puissance de 40 mégawatts, soit de quoi alimenter 15 000 foyers en électricité. La centrale solaire a été mise en activité, à proximité de la ville de Huainan, à environ 200 km au

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ Le Monde, « La première route solaire au monde inaugurée en Normandie », 22 décembre 2016, *Le Monde – Économie* [En ligne], https://www.lemonde.fr/economie/video/2016/12/22/la-premiere-route-solaire-au-monde-inauguree-en-normandie_5053070_3234.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1482424032 (Page consultée le 10 avril 2019).

nord-ouest de Shanghai, dans une mine de charbon à ciel ouvert, désaffectée, puis inondée. Cette information est très importante, car la Chine, plus gros pollueur mondial, responsable de presque 30 % des émissions de CO₂, souhaite faire figure de pionnière en matière de développement des énergies renouvelables⁶⁶. Le pays a un autre projet d'envergure : la création d'une ferme de panneaux solaires installés sur des milliers d'hectares dans une zone désertique du Ningxia, une région peu développée, mais très ensoleillée du centre de la Chine. Cette ferme sera la plus grande du monde avec une capacité de 2 gigawatts⁶⁷. Toujours en Chine, l'architecte italien Stefano Boeri exécute son ambitieux projet *Nanjing Green Towers*. L'objectif est de créer, à Nanjing, une série d'immeubles capables d'absorber le CO₂ ambiant et de produire 60 kg d'oxygène par immeuble et par jour. Chaque immeuble porte des centaines d'arbres et d'arbustes, composantes d'une forêt d'immeubles-forêts verticales. Les premières tours chinoises sont achevées en 2018. Elles devraient éclore dans les villes de Shijiazhuang, Liuzhou, Guizhou, Shanghai et Chongqing⁶⁸.

Aujourd'hui, l'approche des forêts urbaines est reconnue comme une solution sérieuse pour les changements climatiques. En Chine, la construction d'une première « ville-forêt » est déjà en cours. D'ici 2020, il est prévu que la ville écologique Liuzhou Forest City accueillera quelque 30 000 habitants au sein de ses bâtiments verts et absorbera annuellement 10 000 tonnes de CO₂⁶⁹.

En fait, les efforts en matière d'écologie s'étendent également à la construction d'habitations. D'ailleurs, le premier immeuble en bois massif de quatre étages à Ris-Orangis dans l'Essonne (France) a été annoncé par la presse, au début de 2016. Il a été finalisé à la fin de la même année. Un autre projet d'envergure prévoit d'ériger deux tours

⁶⁶ Erwan Lecomte, « La Chine met en fonctionnement la plus grande centrale solaire flottante du monde », 7 juin 2017, *Sciences et Avenir* [En ligne], https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/developpement-durable/la-chine-met-en-fonctionnement-la-plus-grande-centrale-solaire-flottante-du-monde_113632 (Page consultée le 10 avril 2019).

⁶⁷ Simon Leplâtre, « La Chine championne du solaire », 30 janvier 2017, *Le Monde – Économie* [En ligne], https://www.lemonde.fr/economie/article/2017/01/30/la-chine-championne-du-solaire_5071465_3234.html (Page consultée le 10 avril 2019).

⁶⁸ Nouvelobs.com, « La Chine construit des immeubles-forêts », 10 février 2017, *Le Nouvel Observateur* [En ligne], <http://o.nouvelobs.com/art-design/20170210.OBS5135/la-chine-construit-des-immeubles-forets.html> (Page consultée le 10 avril 2019).

⁶⁹ La Presse, « Une forêt verticale parmi les gratte-ciels de Milan », 7 avril 2019, *La Presse* [En ligne], http://plus.lapresse.ca/screens/62ab2dd8-0b0b-48f3-8f36-f8ed0de510c3_7C_0.html (Page consultée le 10 avril 2019).

de logements en bois massif, s'élevant à 57 m et à 50 m, entre la fin 2019 et le début de 2020, dans la ville de Bordeaux. La rigidité et la légèreté du matériau de construction, le bois lamellé croisé (Cross Laminated Timber, CLT), déjà utilisé et réglementé au Canada, permettra de relever le défi de la hauteur. Il est biosourcé et recyclable à 100 %. Il arrive en kilt sur le chantier sous forme de panneaux prédécoupés aux bonnes dimensions qu'il suffit d'assembler. Cette méthode génère moins de rotations de camions, moins de déchets, moins de poussières et nécessite moins d'eau. Les deux tours bordelaises sont un projet pilote du nouveau label Bâtiment bas carbone. Ce label est lancé le 18 février 2016 par l'association du même nom BBKA créée en septembre 2015. Celle-ci compte 80 membres, dont des acteurs incontournables du bâtiment tels que Bouygues Immobilier, Eiffage Construction, Kaufman & Braud et Vinci Immobilier. Le label est parrainé par le climatologue Jean Jouzel. Il inaugure la prochaine réglementation énergétique des bâtiments qui s'intéressera à l'empreinte carbone (quantité de carbone en tonnes émises par une activité ou une organisation) d'un édifice tout au long de sa vie⁷⁰.

Les efforts se concentrent autant sur une réévaluation de la production alimentaire. À cet égard, il convient de citer le projet d'agroécologie de l'ingénieur et payculteur français Maxime de Rostolan. Celui-ci pilote son projet de micro-ferme selon les méthodes de la permaculture et du biomimétisme dans sa ferme expérimentale de la Bourdaisière, située dans la commune de Montlouis-sur-Loire, en Indre-et-Loire, à proximité de Tours. Cette forme d'agriculture biologique cherche à élaborer une production harmonieuse avec la nature, durable, économe en travail et en énergie, en utilisant des écosystèmes naturels. Dans son schéma, la fertilisation des sols se fait uniquement par la décomposition de matière organique (feuilles mortes, pailles, etc.). Les rangées de légumes destinés à la vente alternent avec celles de fleurs dont les odeurs font fuir les insectes nuisibles. Les légumes perpétuels (qui repoussent naturellement chaque année) sont privilégiés : artichauts, rhubarbe, oseille, etc. Des tours à pommes de terre

⁷⁰ Laetitia Van Eeckhout, « Deux tours en bois vont se dresser dans le ciel de Bordeaux », 16 mars 2016, *Le Monde – Smart Cities* [En ligne], https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2016/03/16/deux-tours-en-bois-vont-se-dresser-dans-le-ciel-de-bordeaux_4884187_4811534.html?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&utm_campaign=Echobox&utm_term=Autofeed#link_time=1458159033 (Page consultée le 10 avril 2019).

permettent de les faire pousser à la verticale, afin d'optimiser l'espace. Des cochons sont utilisés pour labourer la terre. Ainsi de suite, car la liste des interactions naturelles entre les êtres vivants est longue. Sous la supervision d'un chercheur de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), ce projet doit valider par l'expérience les éléments pouvant présider à la viabilité de l'installation d'une ferme de ce type. À terme, l'idée est de créer une boîte à outils permettant la reproduction de ce système agroécologique partout ailleurs⁷¹.

Ailleurs, le Japonais Nobuyoshi Yamasaki, créateur de l'entreprise TBM Co basée à Ginza (Tokyo), a développé une technique permettant d'obtenir du papier à partir de roche calcaire, et ce, sans utiliser aucune goutte d'eau. Ce procédé soulagerait l'environnement et limiterait la déforestation, puisqu'encore aujourd'hui, la confection du papier à partir du bois nécessite l'abattage de forêts et de grandes quantités d'eau : on dénombre 20 arbres et 100 tonnes d'eau pour une tonne de papier⁷².

L'ambitieux projet du Hollandais Boyan Slat, qualifié d'utopique par certains, consiste à nettoyer les océans grâce à l'installation d'immenses pièges flottants destinés à récupérer les déchets de plastique dans l'océan Pacifique⁷³.

Les explorateurs québécois Michel Labrecque et Julie Ouimet ont constaté que Clipperton, l'atoll le plus isolé de la planète, entouré d'une eau turquoise et de coraux uniques est recouvert de déchets de plastique, de filets de pêche et de munitions datant de

⁷¹ Séverin Graveleau, « Maxime de Rostolan, ingénieur et “payculteur” », 2 mars 2016, *Le Monde – Campus, Le Monde des Étudiants* [En ligne], https://www.lemonde.fr/campus/article/2016/03/02/maxime-de-rostolan-ingenieur-et-payculteur_4874738_4401467.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1456902590 (Page consultée le 10 avril 2019).

⁷² Stéphanie Barret, « Un japonais crée du papier à partir de roche contre la déforestation », 28 juin 2017, *Japanization* [En ligne], <http://japanization.org/du-papier-a-partir-de-roche-contre-la-deforestation/> (Page consultée le 10 avril 2019).

⁷³ Jean-Luc Goudet, « Ocean Cleanup, le projet de Boyan Slat pour nettoyer l'océan, commencera en 2018 », 15 mai 2017, *FuturaPlanète* [En ligne], <https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/oceanographie-ocean-cleanup-projet-boyan-slat-nettoyer-ocean-commencera-2018-54459/> (Page consultée le 10 avril 2019).

la Seconde Guerre mondiale⁷⁴. Leur objectif à moyen terme est d'assurer une surveillance de la pêche illégale et une gestion responsable. Néanmoins, leurs buts ultimes sont la création d'un corridor de protection en collaboration avec le Costa Rica, la Colombie, l'Équateur, le Panama, le Mexique, et son inscription à la réserve mondiale de l'UNESCO.

La campagne de communication lancée par l'ONG Expédition Med, visible en ligne, poursuit un objectif de mobilisation pour lutter contre la multiplication des déchets plastiques en mer, estimés à une masse de 268 940 tonnes en 2014. Ceux-ci seraient responsables de la mort de 1 000 000 d'oiseaux de mer et de 100 000 mammifères marins, chaque année. Aussi, l'ONG invite 1 000 000 de citoyens européens à soutenir sa démarche dans le but d'inciter l'Union européenne à bâtir une réglementation solide, ambitieuse et exhaustive sur les questions des déchets plastiques et de la préservation de l'environnement marin. De ce fait, une pétition circule dans tous les pays pour atteindre le nombre de signatures nécessaires⁷⁵.

La problématique du traitement des animaux, du respect de leurs conditions de vie et de la préservation de leurs habitats naturels est devenue prédominante dans la presse ; la question préoccupant nombre de citoyens, comme en témoigne un article consacré à l'usage des tests sur les animaux par l'industrie des cosmétiques⁷⁶. Confrontées au rejet de ces pratiques par les consommateurs et à des législations de plus en plus fermes, les marques trouvent des alternatives aux expériences sur les animaux. D'ailleurs, on dénombre plus de 200 méthodes alternatives à l'expérimentation animale développées et

⁷⁴ Radio-Canada Ici Mauricie-Centre-du-Québec, « Des explorateurs du Centre-du-Québec veulent sauver une île paradisiaque pleine de déchets », 27 juin 2017, *Radio Canada* [En ligne], <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1042082/ile-pacifique-environnement-chercheurs-aventuriers-sauver> (Page consultée le 10 avril 2019).

⁷⁵ Anne-Sophie Novel, « Le Grand Bleu en 2016 ? C'est plus trash ! » 13 mars 2016, *Le Monde – Blogs* [En ligne], http://alternatives.blog.lemonde.fr/2016/03/13/le-grand-bleu-en-2016-cest-plus-trash/?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1458124043 (Page consultée le 10 avril 2019).

⁷⁶ Kati Chitrakorn, « Cosmétiques : vers la fin des tests sur les animaux ? » 15 mars 2016, *Le Magazine du Monde* en partenariat avec *The Business of Fashion* [En ligne], https://www.lemonde.fr/m-mode-business-of-fashion/article/2016/03/15/cosmetiques-vers-la-fin-des-tests-sur-les-animaux_4883437_4497393.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1458116823 (Page consultée le 10 avril 2019).

validées par l'OCDE, dont le microdosage, les tests in vitro, la peau artificielle. Selon la Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux, 27 000 animaux sont encore utilisés annuellement lors d'expérimentations cruelles (produits dans les yeux, gavage forcé, exposition cutanée, inhalations, etc.) par plus de 250 marques de cosmétiques.

En 2013, l'Union européenne, qui représente le plus grand marché au monde des cosmétiques et des soins, a été l'une des premières régions du monde à interdire les tests sur les animaux pour cette industrie. L'Inde, Israël, et la Norvège ont fait de même l'année suivante. Et l'an dernier, la Nouvelle-Zélande, l'Argentine, la Turquie, l'État de São Paulo, la Russie, la Corée du Sud, le Canada et Taïwan ont instauré de nouvelles lois et fait des propositions visant à bannir ces pratiques⁷⁷.

Une étude réalisée auprès de 1 000 personnes démontre que la mention « non testé sur les animaux » est l'argument premier pour les consommateurs de produits de beauté. En effet, 57 % des interrogés préfèrent cette information à tout autre argument de vente, tandis que 43 % des interrogés se disent prêts à dépenser plus d'argent pour les produits n'étant pas testés sur les animaux.

Dans la même veine, le parc aquatique américain SeaWorld a annoncé mettre un terme à son programme controversé de reproduction d'orques, le jeudi 17 mars 2016. Cette décision intervient après le succès populaire, en 2013, du documentaire intitulé : *Blackfish*, faisant état des conditions de vie des orques à SeaWorld. Largement récompensé à travers le monde, le film avait résolument terni la réputation du parc dont la fréquentation n'avait cessé de diminuer depuis. Cette annonce implique qu'à terme, il n'y aura plus d'orques en captivité aux États-Unis, le parc ayant cessé depuis 40 ans de les capturer dans leur milieu naturel ; la plupart de leurs animaux étant nés en captivité. L'entreprise a communiqué sa volonté d'écouter et de s'adapter à l'évolution de la société, au point de promettre un don de 50 000 000 \$ US, sur cinq ans, destinés au sauvetage et à la réinsertion des animaux marins et au financement d'une campagne de sensibilisation en collaboration avec la société protectrice des animaux The Humane Society of the United States⁷⁸.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Le Monde – Biodiversité, « Aux États-Unis, il n'y aura bientôt plus d'orques en captivité », 17 mars 2016, *Le Monde* [En ligne], <https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/03/17/seaworld-annonce-la-fin-de->

En France, le 6 mai 2017, un arrêté interministériel⁷⁹ sur « Les règles de fonctionnement des établissements détenant des cétacés » a été publié au Journal officiel avec un changement majeur : « la reproduction des orques et des dauphins détenus en France est désormais interdite, de même que les échanges avec d'autres bassins. Ce qui signifie, à terme, l'arrêt de la captivité de ces animaux dans le pays⁸⁰ ».

La sanctuarisation de la plus grande forêt humide de la planète par le Canada sur son sol célèbre l'aboutissement de plus d'une décennie de conflit entourant l'exploitation forestière de la Great Bear Rainforest. Lundi 1^{er} février 2016, le gouvernement provincial de Colombie-Britannique a annoncé qu'un accord avait été paraphé par les autochtones, les écologistes et l'industrie. Les négociations pour la protection de la forêt humide du Grand-Ours avaient débuté en 2006 entre la province, les premières nations, les compagnies forestières et les groupes environnementaux, dont Greenpeace⁸¹. « L'accord fait suite à une longue “guerre des bois” entamée il y a vingt ans, avec blocages de routes, boycottage international du bois de la région, écologistes enchaînés aux arbres de Clayoquot Sound, sur l'île de Vancouver, dont les images ont fait le tour du monde⁸² ». Le texte permet d'assurer la protection de l'ours Kermode, une espèce d'ursidé noir rare connu également sous le nom d'« ours esprit », uniquement présent dans cette zone. L'accord prévoit que 85 % du territoire forestier, soit plus de 3 millions d'hectares sont

[son-programme-de-reproduction-d-orques-en-captivite_4885017_1652692.html?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&utm_campaign=Echobox&utm_term=Autofeed#link_time=1458226778](https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000034598383&dateTexte=&oldAction=rechJO&categorieLien=id&idJO=JORFCONT000034598275) (Page consultée le 10 avril 2019).

⁷⁹ Ségolène Royal et al., « Arrêté du 3 mai 2017 fixant les caractéristiques générales et les règles de fonctionnement des établissements présentant au public des spécimens vivants de cétacés », 6 mai 2017, *Legifrance.gouv.fr Le service public de la diffusion du droit* [En ligne], https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?sessionId=B4EC701CCFE29A168B1434DE5ECBB01D.tpdila13v_3?cidTexte=JORFTEXT000034598383&dateTexte=&oldAction=rechJO&categorieLien=id&idJO=JORFCONT000034598275 (Page consultée le 10 avril 2019).

⁸⁰ Audrey Garric, « La captivité de dauphins et d'orques sera à terme interdite en France », 6 mai 2017, *Le Monde – Biodiversité* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2017/05/06/la-captivite-des-dauphins-et-des-orques-sera-interdite-a-terme-en-france_5123541_1652692.html (Page consultée le 10 avril 2019).

⁸¹ Le Monde – Biodiversité, « Le Canada sanctuarise la vaste forêt du Grand Ours, sur la côte pacifique », 2 février 2016, *Le Monde* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/02/02/le-canada-sanctuarise-une-vaste-forêt-de-la-cote-pacifique_4857572_1652692.html (Page consultée le 10 avril 2019).

⁸² Anne Pélovas, « Le Canada sanctuarise la plus grande forêt humide du monde », 15 février 2016, *Le Monde – Biodiversité* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/02/15/le-canada-sanctuarise-la-plus-grande-forêt-humide-du-monde_4865576_1652692.html (Page consultée le 10 avril 2019).

désormais interdits de coupe. Les 15 % restants demeureront ouverts à la sylviculture pour soutenir les emplois locaux, mais seront soumis aux normes nord-américaines les plus strictes⁸³. Le cèdre rouge et l'if de l'ouest seront exclus de toute exploitation arboricole. Les rivages et les habitats de l'ours devront être préservés. Les huit zones d'exploitation devront tenir compte de la biodiversité, du tourisme et de l'activité minière. Avec 3 000 600 ha, la Great Bear Rainforest est la plus vaste forêt humide tempérée de la planète, s'étirant de l'Alaska au sud de la Colombie-Britannique. Elle abrite des arbres millénaires et une biodiversité d'une rare richesse⁸⁴.

Un article pose la question de l'écotourisme comme moyen de sauver les espèces menacées d'extinction⁸⁵. Il y est affirmé que l'écotourisme devient, aujourd'hui, la principale source de financement pour les parcs nationaux et la conservation de la biodiversité à l'échelle mondiale. Ce tourisme vert progresse d'environ 20 % par année et 88 % des Français se disent prêts à agir en faveur de l'environnement lorsqu'ils organisent leurs voyages. Les recherches effectuées par l'université australienne de Griffith ont démontré que l'écotourisme s'étend globalement en nombre de visiteurs et en surfaces protégées, engendrant des impacts positifs comme négatifs⁸⁶. Toutefois, les résultats montrent que l'écotourisme a un effet favorable sur les animaux menacés : huit des neuf espèces étudiées en bénéficient. L'effet le plus frappant est observé sur les Orangs-Outans de Sumatra dont l'espèce était vouée à l'extinction, sans écotourisme. Selon l'équipe de recherche, l'objectif à terme serait d'impliquer les populations locales, afin de mettre en place un écotourisme adapté à la région.

⁸³ Le Monde – Biodiversité, « Le Canada sanctuarise la vaste forêt du Grand-Ours... »

⁸⁴ Anne Pélouas, « Le Canada sanctuarise la plus grande forêt humide... »

⁸⁵ Clémentine Thiberge, « L'écotourisme peut-il sauver les espèces menacées ? » 9 mars 2016, *Le Monde – Biodiversité* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/03/09/l-ecotourisme-peut-il-sauver-les-especes-menacees_4879328_1652692.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1457536427 (Page consultée le 10 avril 2019).

⁸⁶ Ralf C. Buckley et al., « Net Effects of Ecotourism on Threatened Species Survival », 17 février 2016, *Plos | One* [En ligne], <https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0147988> (Page consultée le 10 avril 2019).

Tous ces articles ne sont qu'une partie infinitésimale des nombreux autres de ce type, quotidiennement publiés. Ils rendent compte de la révolution culturelle et sociale ayant cours aujourd'hui à travers le monde. Les consommateurs ne veulent plus épuiser les ressources, de manière insouciante et hédoniste. Tous s'intéressent à leur impact sur l'environnement et s'informent de la santé des écosystèmes dont ils ont parfaitement compris le rôle dans l'équilibre écologique de la planète. Ils sont de plus en plus nombreux à remettre en cause le système d'exploitation des ressources naturelles en place qui hypothèque grandement leur devenir, puisqu'elles sont sacrifiées pour alimenter des processus de consommations immodérées et forcément provisoires, ceux-ci s'épuisant à mesure qu'elles s'étiolent. De ce fait, certains écologistes et autres groupes de personnes sensibilisées aux problématiques environnementales (réchauffement climatique, dégradation de l'environnement, pollutions, migrations de populations, extinction d'espèces animales, surpêche, etc.) recherchent activement des alternatives aux modes et techniques traditionnelles de consommation des ressources naturelles, allant jusqu'à remodeler les habitudes de vie des individus, bouleverser leurs repères culturels et influencer leur compréhension du monde. En ce sens, la nouvelle modernité que je me propose d'introduire à la suite de la modernité liquide de Zygmunt Bauman est la « modernité consciente », éclairée, éveillée et lucide face aux enjeux et défis d'un siècle nécessairement écologique. Elle fait de la lutte contre les effets du réchauffement climatique, un point de ralliement et d'unification globale des peuples, un socle sur lequel l'édification de la paix ne serait plus une utopie, mais bien une voie à considérer pour la survie de toutes les espèces animales et la préservation du monde tel qu'il est connu actuellement.

5.6.3 La notion de conscience

La nouvelle modernité est appelée « modernité consciente ».

Dans le portail lexical du CNRTL, l'adjectif « conscient » se définit ainsi⁸⁷ :

- « Qui a une connaissance claire et réfléchie de quelque chose, qui saisit quelque chose avec suffisamment de netteté pour en tenir compte le cas échéant ».

Le substantif féminin « conscience » désigne chez l'homme, à la différence des autres êtres animés⁸⁸ :

- une « organisation de son psychisme qui, en lui permettant d'avoir connaissance de ses états, de ses actes et de leur valeur morale, lui permet de se sentir exister, d'être présent à lui-même » ;

- « l'intuition par laquelle l'homme prend à tout instant une connaissance immédiate et directe, plus ou moins complète et claire, de son existence, de ses états et de ses actes ».

En ce sens, prendre conscience est signifié comme le fait⁸⁹ :

- d' « acquérir la connaissance claire de quelque chose ; apercevoir quelque chose avec suffisamment de netteté pour en tenir compte le cas échéant » ;

- de « prendre connaissance, conscience de quelque chose, en particulier de l'existence d'un problème, par une démarche intérieure souvent plus morale qu'intellectuelle ».

Ces définitions témoignent d'une relative proximité entre conscience et connaissance.

⁸⁷ Portail lexical du CNRTL, « Conscient », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/conscient> (Page consultée le 8 octobre 2019).

⁸⁸ Portail lexical du CNRTL, « Conscience », *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/conscience> (Page consultée le 8 octobre 2019).

⁸⁹ *Ibid.*

En outre, la modernité est définie comme « consciente » en s'inspirant des théories du philosophe autrichien Edmund Husserl. Celui-ci considère la phénoménologie comme science des phénomènes, de l'expérience vécue et des contenus de conscience, soit la science de la conscience, pour ainsi dire, de ce qui apparaît dans l'expérience et se donne à la conscience. Il élabore l'une des structures fondamentales de la phénoménologie : la notion d'intentionnalité qui définit la propriété de la conscience d'« être consciente de ». L'intentionnalité de la conscience est le mouvement dans lequel la conscience vise un *cogitatum*, c'est-à-dire une chose qui n'est pas elle. Cela signifie qu'elle existe comme un acte de mise en relation. Toute conscience est intentionnelle. Elle a un objet, car toute conscience est conscience de quelque chose :

Ainsi, à toute conscience en tant qu'elle est conscience de quelque chose appartient la propriété essentielle, non seulement de pouvoir parcourir des modes de conscience toujours nouveaux – en restant conscience du même objet qui, dans l'unité de la synthèse, est intentionnellement inhérent à ces modes de conscience en tant que sens objectif identique –, mais aussi d'en être capable uniquement selon la modalité de cette *intentionnalité d'horizon*⁹⁰.

La conscience est toujours conscience d'un objet réel, là-bas dans le monde. La conscience est une visée de quelque chose qui se distingue d'elle, d'un objet d'une autre nature qui soit extérieur à elle. Elle est une fenêtre ou un projecteur qui choisit nécessairement ce qu'elle éclaire. Elle est orientée vis-à-vis d'un objet quel qu'il soit et est donc tournée vers autre chose qu'elle-même. Sans conscience, on ne peut rendre compte des choses à l'extérieur et en nous, car la conscience est un acte d'un être, par lequel il se rapporte au monde. D'ailleurs, la conscience étant toujours dirigée vers l'extérieur, elle n'a pas de dedans, ni de vie intérieure. Aussi, la découverte de soi ne se fait pas par la quête en soi-même, mais par le monde et dans le monde.

À ce sujet, il est intéressant de citer la définition vulgarisée de la conscience husserlienne, que propose le philosophe français Jean-Paul Sartre :

Connaître, c'est « s'éclater vers » ; s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer, là-bas, par-delà soi, vers ce qui n'est pas soi, là-bas, près de l'arbre et

⁹⁰ Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes et les conférences de Paris*, Marc De Launay, dir., Présentation, traduction et notes, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (1986), p. 91.

cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne se peut diluer en moi : hors de lui, hors de moi.

Il poursuit ainsi :

[...] Du même coup, la conscience s'est purifiée, elle est claire comme un grand vent, il n'y a plus rien en elle, sauf un mouvement pour se fuir, un glissement hors de soi; si, par impossible, vous entriez « dans » une conscience, vous seriez saisi par un tourbillon et rejetés au dehors, près de l'arbre, en pleine poussière, car la conscience n'a pas de « dedans » ; elle n'est rien que le dehors d'elle-même et c'est cette fuite absolue, ce refus d'être substance qui la constituent comme une conscience. Imaginez à présent une suite liée d'éclatements qui nous arrachent à nous-mêmes, qui ne laissent même pas à un « nous-mêmes » le loisir de se former derrière eux, mais qui nous jettent au contraire au-delà d'eux, dans la poussière sèche du monde, sur la terre rude, parmi les choses ; imaginez que nous sommes ainsi rejetés, délaissés par notre nature même dans un monde indifférent, hostile et rétif ; vous aurez saisi le sens profond de la découverte que Husserl exprime dans cette fameuse phrase : « Toute conscience est conscience *de* quelque chose ».

Il conclue :

[...] Être, dit Heidegger, c'est être-dans-le-monde. Comprenez cet « être-dans » au sens de mouvement. Être, c'est éclater dans le monde, c'est partir d'un néant de monde et de conscience pour soudain s'éclater-conscience-dans-le-monde. Que la conscience essaye de se reprendre, de coïncider enfin avec elle-même, tout au chaud, volets clos, elle s'anéantit. Cette nécessité pour la conscience d'exister comme conscience d'autre chose que soi, Husserl la nomme « intentionnalité⁹¹ ».

Ce texte de Jean-Paul Sartre présente la conscience comme un mouvement vers le monde, une visée du monde, tandis que la connaissance est un arrachement de soi, un éclatement vers le réel. Toutefois, même si le philosophe français rejoint les théories d'Edmund Husserl sur la conscience définie comme conscience de quelque chose, essentiellement en relation à autre chose, il ajoute cette idée d'une conscience étant toujours en même temps, conscience de soi, c'est-à-dire qu'elle est à la fois conscience de quelque chose et conscience de cette réalité elle-même. Cette conscience de soi d'un autre type que la conscience de quelque chose est une conscience de soi immédiate, sans distance ni réflexion, qui accompagne toute conscience réflexive de quelque chose. Par exemple, quand je réfléchis à quelque chose, je sais que j'y réfléchis, mais cela ne signifie

⁹¹ Jean-Paul Sartre, *Situations I. Essais critiques*, Paris, Gallimard, 1947, p. 32.

pas pour autant que je réfléchisse au fait de réfléchir, parce qu'on ne pourrait alors jamais penser à rien. L'objet apparaît à une conscience qui est elle-même une présence à soi irréfléchie⁹².

L'étudiante-chercheuse a donc choisi le terme de « modernité consciente » dans la qualification de la modernité actuelle. Elle réfère au siècle en cours, qui voit naître en l'Homme la conscientisation des impacts négatifs de ses actions sur son environnement, mesurés pour la première fois de sa longue évolution par le biais des nouveaux moyens scientifiques d'évaluation dont il dispose. Nous avons ainsi migré vers une autre ère : celle où l'Homme consent à bouleverser ses habitudes culturelles et ses techniques de consommation traditionnelle du monde, afin d'en préserver les ressources naturelles. La modernité consciente est un mouvement de l'Homme vers le monde, une visée nouvellement écologique du monde. Elle est le cadre structurel de l'organisation de son psychisme grâce auquel il prend connaissance de ses états, de ses actes et de leur valeur morale ; ce qui lui permet alors de se sentir exister, d'être instinctivement présent à lui-même. La modernité consciente traduit, donc, le fait que l'Homme a certainement acquis la conscience des réalités de son environnement, du péril de son habitat, soit une conscience tournée vers autre chose qu'elle-même. Elle indique également qu'il a compris que cette conscience visant le *cogitatum* écologique est liée à la conscience de soi, d'un soi dont la quête s'opère par le monde et dans le monde.

⁹² Frédéric Guillaud et Maël Lemoine, *Philosophie auteurs et concepts ; terminales L, ES, et S [plus de 90 fiches sur les auteurs, les définitions essentielles, un index pour l'étude des notions]*, 4^e éd., Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'intérêt ethnologique de *Routes et circuits touristiques au Québec : de la poétique du déplacement à la rencontre des patrimoines* consiste à identifier les perceptions et les motivations qui incitent le touriste à voyager en automobile sur une route ou un circuit touristiques à une époque où la route au miroir d'un tourisme planétaire rhizome un monde touristiquement mis à nu, et au sein duquel le touriste nomadise entre différents sites d'exploration plutôt que de s'enfermer dans des destinations délimitées. La problématique formulée « Quel est le nouveau visage du touriste automobile postmoderne ? » permet de comprendre de quelle manière le mythe moderne de la route habite celui-ci, tandis qu'il cristallise en définitive l'essence même de la pratique millénaire du voyage. Concrètement, la thèse traite des façons dont le touriste appréhende la découverte des patrimoines du Québec lorsqu'il emprunte des routes et des circuits touristiques en automobile. Il devient alors possible d'expliquer de quelle manière la pratique touristique de la route au Québec peut être appréhendée comme reflet d'un tourisme rhizomique faisant du monde, un macadam planétaire sur lequel le touriste se déplace d'un site touristique à d'autres, en contexte de modernité liquide. À ce titre, l'étudiante-chercheuse s'est intéressée au vagabondage identitaire et social déferlant au cœur du touriste ; celui qui l'amène à endosser différents statuts à l'occasion d'un même voyage en terre québécoise.

En ce sens, les objectifs de la recherche sont les suivants :

- (1) interroger les perceptions que se font les touristes, voyageant dans la province de Québec, de la route et du mythe qui l'entoure, un demi-siècle après son institution en Amérique du Nord ;
- (2) établir des corrélations entre les perceptions qu'ils en ont et leurs motivations de voyage. L'intérêt sera d'analyser la valeur ajoutée par la poétique du déplacement dès lors qu'il y a rencontre avec des patrimoines culturels et naturels ;

(3) étudier les dispositifs de patrimonialisation comme mise en tourisme des sites, des lieux et des monuments offerts à la découverte, le long des routes et des circuits touristiques du Québec. En outre, il est pertinent de se demander si ces mêmes dispositifs tendent à encourager une appropriation identitaire des biens présentés ;

(4) démontrer que l'exploration touristique de la route participe à une prise de conscience environnementale progressive.

Les objectifs de la recherche menée ont permis d'appréhender concrètement :

(1) les perceptions des touristes concernant : a) la pratique utilitaire de la route, néanmoins envisagée subsidiairement comme un outil de découverte territoriale et b) la pratique mythique de la route perçue et vécue comme matérialisation du désir d'aventure, du fantasme de liberté absolue et du goût de l'altérité (l'ailleurs, l'inconnu et les autres) ; autant de prérogatives permettant de connecter authentiquement avec soi ;

(2) les corrélations entre les perceptions qu'ont les touristes du mythe de la route et leurs motivations de voyage : la pratique automobile et touristique de la route s'oriente toujours vers la conquête de l'authenticité dans leurs rapports avec l'altérité, de manière à opérer un rapprochement significatif avec leurs hôtes visités, dont ils aspirent à pénétrer la réalité culturelle. La recherche de l'authentique est principalement vécue comme un pèlerinage vers des centres choisis, liés aux expériences affectives des touristes. Tous conquièrent l'altérité par l'élection de centres choisis. Cette procédure valorise leurs expériences touristiques et métaphysiques, engendrant une redéfinition existentielle neuve de leur quotidien. L'authentique s'annexe à la poétique du déplacement sur les routes et les circuits touristiques, faisant éclater au cœur des touristes l'impression d'un paroxysme sensoriel, culturel, social jamais atteint autrement, car la route n'incarne pas qu'une simple liberté, mais bien une intériorité ;

(3) les dispositifs de patrimonialisation (expositions muséales, expositions *extra-muros*, musées, cartels et panneaux explicatifs dans des zones naturelles de type jardins, boisés et forêts et parcs nationaux, activités et visites guidées dans des parcs nationaux, visites interprétatives de sites patrimoniaux, expériences immersives de découverte produites par la médiation culturelle, animations dans des exploitations agricoles, pratique de routes à moitié abandonnées et de villages fantômes restaurés, etc.)

sont utilisés comme mise en tourisme des monuments, des lieux et des sites offerts à la découverte, le long des routes et des circuits touristiques du Québec. Le problème mis en lumière par ce processus de valorisation culturelle du territoire demeure la difficulté des instances touristiques à rendre l'ici et le tout près aussi désirables que l'ailleurs et le lointain. Toutefois, il incite clairement les touristes à une appropriation identitaire. Jeanne B. l'a confirmé avec ce : « On se sent Québécois ! », tandis qu'elle se remémorait les patrimoines naturels pratiqués et mis en valeur par les dispositifs de patrimonialisation à l'échelle du territoire ;

(4) l'acception selon laquelle l'exploration touristique de la route participe à la conscientisation progressive environnementale. Or, un paradoxe émerge : d'une part, le déplacement sur la route touristique constitue un cheminement conduisant le touriste à la prise de conscience des problématiques environnementales (réchauffement climatique, dégradation de l'environnement, pollutions, migrations de populations, extinction d'espèces animales, surpêche, etc.). Mais, d'autre part, il circule en automobile, un instrument de déplacement relativement polluant. Néanmoins, il convient d'aller au-delà cette dichotomie, car on ne peut limiter la réflexion à cette équation. La prise de conscience environnementale demeure une révolution progressive. Elle confronte chacun aux effets néfastes de ses actions sur l'environnement. Elle est à considérer comme une lumière, incitant chacun à franchir le pas des bouleversements de ses pratiques culturelles et sociales, dans le futur. Elle est une voie vers laquelle il serait opportun de tendre, dans le cadre d'efforts communs et partagés de tous les types de publics.

Ainsi, la thèse s'articule autour de deux axes de réflexion. Le premier consiste à étudier la route comme instrument d'une expérience touristique au cours de laquelle le voyageur se voit endosser différents statuts (touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventurier, vagabond ou néo-nomade) dépendamment des temporalités du voyage et des activités touristiques qui l'animent. Le second axe réfère à la route touristique en tant que support d'une démarche identitaire, car elle est étudiée comme espace de mobilités, médium de communication et outil d'introspection. Les thématiques principales sont la route comme métaphore de mobilités, conquête de l'altérité, quête d'identité, ainsi que le rapport du touriste aux patrimoines et au territoire.

Réaliser une ethnologie du tourisme de la route québécoise est un projet inusité qui permet également d'appréhender la manière dont les touristes abordent leur déplacement dans la province de Québec, puis de saisir la manière dont la route touristique intervient dans ce désir de découverte. En outre, le mythe de la route intégré aux pratiques touristiques met en relief des thématiques propres au voyage en tant que produit culturel et dévoile la figure du touriste comme métaphore de l'individu habitant une société liquide. Route et tourisme se font écho, car tous deux sont des rhizomes interconnectant les hommes à tout.

Dans le but d'apporter des éléments de réponses aux interrogations engendrées par la problématique, la méthode de recherche qualitative orientée sur l'ethnographie multi-située de Georges E. Marcus a été utilisée comme mode d'observation directe et collecte de données. À cet effet, l'étudiante-chercheuse a voyagé en automobile, en vue de rencontrer les touristes sur le Chemin du Roy, la Route de la Nouvelle-France, la Route du Fjord, la Route des Vins Brome-Missisquoi et le Circuit du Paysan. L'intérêt du multi-site dans le cadre de cette recherche est à décliner en cinq points.

En premier point, il convient de noter sa flexibilité en ce qui concerne son ouverture à une grande mobilité géographique, spatiale et symbolique sur un large territoire. Au volant d'une automobile, l'étudiante-chercheuse est partie à la rencontre des touristes, dans les patrimoines, les attraits et les sites majeurs d'intérêt culturel, patrimonial et touristique des cinq routes et circuits touristiques sélectionnés. Elle a participé à différents types d'événements culturels et autres visites guidées, au cours desquels elle suivait et observait des groupes de touristes avant de réaliser une entrevue semi-dirigée avec les volontaires. De ce fait, la technique du *Following* ou *Tracking* prônée par George E. Marcus a été spontanément mise en pratique, certes réduite à un espace-temps circonscrit à l'activité touristique.

En second point, l'approche multi-située respecte l'impératif de mobilité dans l'application de la méthode, c'est-à-dire qu'elle permet de prendre en compte aussi bien la diversité des sites visités que celle des activités qui y sont pratiquées tels que des

animations en groupe dans des lieux historiques, des activités touristiques et patrimoniales, des événements culturels, des fêtes dans des points de rassemblement ou des regroupements dans des non-lieux : cafés, restaurants, auberges, musées, etc. Ce sont autant de sites à considérer si on veut élaborer une analyse empirique dans laquelle les pistes et les liens s'associent les uns aux autres pour révéler la substance du phénomène étudié.

En troisième point, le plus important est de souligner que l'objectif premier de l'ethnographie multi-située demeure l'exploration des mondes vécus des touristes participant à la collecte de données, tout en dépliant les connexions qui relient ces mondes entre eux. Pour ce faire, il est nécessaire d'examiner les brèves de biographies qu'ils ont consenti à confier à l'ethnographe, en entrevue.

En quatrième point, il est pertinent de citer la formidable capacité de l'ethnographie multi-située à cartographier et révéler le monde à travers les connexions, les associations et les interactions entre différents sites d'un phénomène culturel étudié. Ethnographe, l'étudiante-chercheuse était en mouvement. Elle cartographiait le monde à travers son objet d'étude, c'est-à-dire les routes et les circuits touristiques ; ce qui l'amenait à se déplacer entre les sites et sur les routes, puis à découvrir des logiques de relation, de traduction et d'association entre ces sites et ces routes. Dans cet exercice de cartographie, la comparaison entre les sites fait émerger des questions en rapport avec l'objet d'étude. Ces questions ont des contours, des lieux et des relations non connus d'avance, mais qui se dessinent lors du parcours entre les différents sites d'investigation, lesquels sont connectés entre eux de manière complexe. Après la collecte de données, ces questions et ces logiques d'association se sont imposées d'elles-mêmes, et ont été traitées dans le développement de la thèse. Il s'agit, par exemple, de réflexions concernant les figures symboliques du touriste et les représentations attachées à la pratique mythique de la route, à l'aventure et à la découverte nomadisante du territoire, à la gestion des routes et des circuits touristiques du Québec et aux dispositifs de patrimonialisation. À cet égard, plusieurs touristes participants s'interrogeaient sur la genèse des routes touristiques, tant la soigneuse mise en valeur des

patrimoines éclatait de toute sa présence à chaque regard et à chaque visite. D'ailleurs, de l'étude des stratégies de valorisation culturelle du territoire découlaient des questionnements sur la mise en scène des patrimoines, sur les processus de patrimonialisation et de muséalisation du monde, ainsi que sur les effets de rencontres multiples entre le touriste, l'ailleurs (les territoires), les autres (hôtes et autres touristes) et soi. Ils devaient inévitablement aboutir à une réflexion relative à l'identité du touriste, révélée comme étant composite d'identités liquides, en contexte de modernité liquide. Effectivement, l'objet de l'étude, soit le touriste en déplacement automobile demeure résolument mobile. Il possède des localisations multiples.

Enfin, l'ethnographie multi-située reste efficace pour mettre en contact des lieux de production culturelle qui n'avaient pas été rapprochés jusque-là et, en définitive, pour dessiner empiriquement de nouvelles représentations des paysages sociaux. À ce titre, le paradigme du multi-site appliqué à la collecte de données a permis de mettre en contact la route, lieu de production culturelle du mythe de la route né dans les États-Unis des années 1960, avec la pratique du tourisme actuel dans la province de Québec, au Canada, en impliquant de ce fait, la découverte des patrimoines et l'éclatement des identités. La route comme métaphore d'une ethnologie du déplacement et, par extension métaphysique, du voyage n'avait *de facto* jamais été mise en relation avec les routes et les circuits touristiques qui fleurissent sur le territoire québécois. En rapprochant le mythe américain de la route des routes touristiques québécoises, l'ethnographie multi-située aide à matérialiser de nouvelles représentations touristiques des paysages socioculturels d'un Occident constamment sur le départ, à l'affût de nouvelles destinations et de nouveaux frissons d'évasion. De plus, elles sont certainement des réminiscences du Grand Tour à l'origine du tourisme au XVIII^e siècle, en ce sens qu'elles sont des circuits, des *tours* proposés pour distraire, amuser et éduquer les touristes. Finalement, l'ethnographie multi-située devait permettre de cerner la figure nomadisante du touriste, dépendamment des temporalités du voyage, d'identifier les mécanismes qui font que l'automobilité s'impose comme instrument d'une fuite du monde et d'investiguer sur la découverte automobile des patrimoines comme incarnation de la poétique du déplacement.

L'analyse des données brutes et l'interprétation des résultats de la recherche doctorale sont basées sur les données qualitatives recueillies au cours des trois sessions de collecte de données menées, de 2012 à 2014, en période estivale.

En parallèle, l'« Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec » a été réalisée par la Chaire de tourisme Transat ESG de l'UQAM, en 2013, à la demande des ministères du Tourisme et des Transports. Les résultats rejoignent ceux de la recherche doctorale. Le point fort de cette étude est son échantillon conséquent regroupant un total de 2 943 répondants réunis par la force d'une superposition de méthodes de cueillette. En dépit de la masse d'informations collectées, cette étude ne livre aucune indication quant aux motivations concrètes des touristes en voyage dans la province. Cependant, elle révèle que le tiers des touristes faisait de la visite de la route touristique, la raison principale de leur voyage, tandis que les deux tiers affirmaient la découvrir par le pur fruit du hasard. Pour les trois quarts des touristes interrogés, la beauté des paysages avait une importance capitale quant à leur appréhension du territoire. Néanmoins, tous estimaient que la qualité et la diversité des attraits touristiques placés le long des routes étaient des facteurs d'importance primordiale.

À l'inverse, la thèse a parfaitement identifié les motivations réelles des touristes participants interrogés. Elles relèvent du mythe de la route : appréciation des vues panoramiques, contemplation du paysage, exploration d'une nature sauvage, conquête du lointain, aspiration à l'horizon, désir d'exotisme, découverte de l'ailleurs et rencontre avec l'altérité, en vue d'appréhender le soi comme un autre et d'élever sa réflexion au point de se mettre soi-même en perspective d'un monde en rapide évolution. Ces motivations de l'ordre de l'évasion et de la contemplation, de l'impénétrable et de l'infini ont comme dénominateur commun le déplacement automobile sur la route. D'ailleurs, pour vivre ces moments de pure extase méditative durant lesquels, le touriste se sentira connecté à l'univers, celui-ci est prêt à consommer des kilomètres au cours d'un long voyage finalement vécu comme une initiation à l'humain et au divin (au sens de perfection, d'excellence, et de ce qui émerveille). La fidélité du touriste à ses motivations premières

de visite, le conduit à endosser successivement, et parfois même simultanément, différents statuts de touriste, voyageur, routard, néo-routard, nomade, touriste-voyageur, aventurier, vagabond ou néo-nomade durant son séjour, dépendamment des temporalités et des activités touristiques rythmant son voyage sur la route. Ce vagabondage identitaire et social est donc directement induit par le mythe moderne de la route. Réellement, le mythe de la route habite la figure du touriste pour la simple raison qu'il rejoint les aspirations de découverte plurielle que ce dernier brûle de concrétiser. Ce phénomène se manifeste à des degrés divers, du plus ordinaire des visiteurs au plus chevronné des nomades.

Sur le terrain, la manifestation de ce phénomène se traduit par la manière dont le touriste appréhende la découverte des patrimoines du Québec, lorsqu'il emprunte différentes routes et circuits touristiques en automobile. En réalité, cette approche découle directement de la façon dont le touriste aborde la route, soit comme artefact et comme *museum*. D'abord, la route est un artefact, parce qu'elle est une voie terrestre aménagée pour la circulation de véhicules à roues. Territoire de la collectivité, la route est un objet construit intentionnellement de la main de l'homme, afin de répondre à ses exigences premières de déplacement, de mobilités et de vitesse. Accessoirement, elle est admirable à l'image d'une œuvre d'art, puisque sa construction géodésique souligne les courbes des paysages qu'elle flatte de son tracé. Elle représente une réponse tangible à un besoin élémentaire de pratiquer l'espace. Elle permet à tout individu de demeurer en mouvement pour rejoindre les pôles essentiels de sa réalité spatiale, ainsi les différents lieux de son centre : lieu de travail, loisirs, vie privée, etc. Ensuite, la route touristique est un *museum*. En effet, elle expose de manière permanente ou éphémère, des patrimoines, des attraits et des sites d'intérêt touristique comme autant de *musealia* incarnant des fonctions de lieux de mémoire, de connaissance et de création d'identité qui s'accomplissent à travers la collection, la préservation, la transmission et la réception, l'exposition des patrimoines culturels des communautés. Mais, le touriste utilise également la route comme moyen de découvrir un territoire mis en scène par des dispositifs de patrimonialisation dernièrement axés sur des principes de tourisme durable. Cette valorisation du territoire est élaborée de manière à faire jaillir la fragilité des patrimoines culturels, tel un spectacle à part entière offert à tous les publics.

En conduisant le touriste à visiter le territoire à travers un dédale de routes et de circuits touristiques, l'artefact route ramène celui-ci à soi, après une plongée identitaire induite par ses rencontres avec l'altérité. Son soi est un soi composite au sein duquel s'épanouissent des identités liquides, c'est-à-dire un noyau d'identité de *l'homo eligens* – l'« homme choisissant » – auquel se greffent et se superposent, temporairement et successivement, des identités ondulatoires, fluides, légères, mouvantes, à la fois actives et passives, donc liquides ; certaines étant éphémères et d'autres pouvant se fixer durablement, le tout élaborant un soi hétérogène, complet, mais en potentielle évolution, en constante redéfinition et authentiquement entier. Ces identités liquides sont créées par le mode de vie dans la société liquide : en voyageant, le touriste absorbe et accueille en lui le substrat culturel des patrimoines, des régions et des sociétés visités. Ce faisant, il aborde les patrimoines comme autant d'îlots mémoriels du monde, comme autant de fragments archéologiques du monde au sein duquel ceux-ci s'éclatent de sens et s'exposent comme le vrai message de l'humain et du divin, car « le message, c'est le médium », au sens de Marshall McLuhan.

Déclinée en variations de chemins, de parcours, d'itinéraires, de routes et de circuits touristiques, la route se présente comme un réseau de connexions physiques et une matrice d'échanges. À la fois matérielle et immatérielle, la route est vectrice d'altérité pour le touriste, car en se déplaçant à sa surface il s'immerge dans sa propre culture comme dans une culture inconnue, et dans les cultures hôtes, à travers ses explorations des patrimoines. Conséquemment, la pratique touristique de la route se fait le miroir d'un tourisme qui rhizome le monde. Elle offre au touriste le monde sous la forme exaltante d'un macadam planétaire sur lequel il se déplacerait d'un site touristique à d'autres, d'un autre culturel à d'autres, faisant rayonner alors ces féconds effets de rencontres avec l'altérité et avec un soi authentiquement entier composé d'identités liquides. Au cœur de cette singularité, le touriste s'impose comme métaphore d'un individu évoluant vers une nouvelle étape de la modernité que j'ai nommée modernité consciente.

À travers une connexion authentique avec l'altérité, le touriste prend conscience de son monde. Arpenter les allées des musées d'ici et d'ailleurs ; goûter aux spécialités culinaires des régions visitées ; naviguer aux côtés des baleines aux alentours de Tadoussac, à l'embouchure de la rivière Saguenay, sur le fleuve Saint-Laurent ; faire des randonnées dans les parcs nationaux à la découverte de la faune et de la flore ; circuler sur la route à travers des paysages vierges de traces humaines ; humer les embruns salins du fleuve ; contempler le ciel ombragé percé de rayons lumineux qui soulignent gracieusement les courbes et les saillies du panorama sont autant de circonstances touristiques qui permettent au touriste de prendre la mesure de toute chose. Il prend conscience de la ligne d'horizon, c'est-à-dire d'un ailleurs qui existe sans qu'il puisse l'expérimenter, qui « est » au-delà de sa capacité à le connaître empiriquement. Il prend conscience du divin qui régit le monde, de son impalpable beauté, de la perfection de son autocréation, de sa silencieuse et poétique mécanique et de l'équilibre ténu des écosystèmes qui l'habite. La pratique touristique de la route est ce moyen immédiat d'assister au spectacle du monde, grâce auquel le touriste d'aujourd'hui réalise qu'il est une partie d'une totalité. Il prend également conscience qu'il est la cause d'un environnement dégradé par les effets néfastes de ses schémas de consommation du monde. De ce fait, et en dépit de son désir d'expériences neuves, il s'inquiète de son empreinte sur les écosystèmes qu'il visite au point de modifier progressivement ses habitudes de voyage et plus largement, ses modes de consommation. Cette nouvelle approche consciente du monde à visée écologique veut construire un futur où l'homme évoluerait harmonieusement avec son environnement, en accord avec les principes de développement durable, de manière à limiter les impacts de ses activités sur la planète. Cette révolution reflète le passage de la modernité liquide, culte de la consommation hédoniste à la modernité consciente, ère de la consommation responsable qui voit grandir l'Homme comme animal réfléchi, conscient du monde et de soi. En effet, un long processus réflexif à l'échelle du déroulement séculaire de l'Histoire aura provoqué en lui son désengagement du déni volontaire, alors remplacé par un désir authentique de participer à la préservation d'une nature millénaire constituant, à la fois, sa subsistance et sa demeure.

Telle est la contribution de la thèse au savoir des études culturelles relatives au tourisme.

L'originalité de la recherche réside dans le fait d'avoir extrait de l'analyse d'un échantillon de touristes automobiles circulant sur le territoire québécois, un schéma de production culturelle en l'objet du tourisme comme système réflexif des nouvelles représentations des paysages sociaux menant à la formulation d'une nouvelle modernité. Cela mène à penser le tourisme comme une ethnologie de la modernité, en ce sens qu'il reflète les pratiques et les évolutions culturelles concernant un grand nombre d'individus, tandis que l'OMT prévoyait 1,8 milliard de touristes internationaux en 2030, avant l'éclosion de la pandémie de COVID-19 en novembre 2019. Si le tourisme est usuellement institué comme une diversion du quotidien, il interroge les problématiques actuelles de l'identité culturelle et produit des formes alternatives d'appréhension du monde.

À cet égard, on peut considérer cette étude doctorale comme une introduction à une recherche qualitative de plus grande envergure. Celle-ci pourrait traiter du triomphe de la conscientisation environnementale à l'ère du tourisme durable. Un double objectif consisterait à comprendre en premier lieu, de quelles manières les pratiques touristiques influencent le processus de prise de conscience écologique chez les populations touristiques qui voyagent physiquement comme de celles qui ne voyagent que par l'esprit même si le corps reste en place, car tel que l'affirmait Zygmunt Bauman, aujourd'hui, nous sommes tous des gens du voyage, tous plus nombreux à changer de place, à déménager, ou à voyager d'un endroit à un autre, dont aucun n'est vraiment notre maison.

Certains d'entre nous n'ont pas besoin de sortir pour voyager : nous pouvons foncer, ou filer, ou voler à travers la Toile, nous emparer sur l'écran de messages issus de l'autre face du globe et les mélanger à notre guise. Ainsi, la plupart d'entre nous voyagent, même si notre corps reste en place. Souvent, nous sommes collés à nos chaises et nous utilisons la télécommande pour zapper d'une chaîne à l'autre, que l'image vienne du câble ou du satellite, passant d'un endroit à l'autre à une vitesse dont sont incapables les avions supersoniques ou les fusées interplanétaires [...]¹ ».

¹ Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010a (1998), p. 119-120.

Selon le sociologue polonais, il n'y a plus de frontières naturelles ni de lieu de résidence fixe. Quel que soit l'endroit que nous occupons à un moment donné, nous pensions que nous pourrions tout aussi bien être ailleurs. Pour lui, nous sommes tous des voyageurs. En second lieu, il conviendrait d'investiguer, afin de savoir comment les principes de tourisme durable sont concrètement appliqués en tant que moyens de préservation des espèces et des écosystèmes, à l'ère d'une nouvelle modernité succédant à la modernité liquide.

Cette nouvelle modernité est qualifiée de « consciente », car d'une part, elle exprime le fait que l'Homme a certainement acquis la conscience des impacts de ses activités et de sa responsabilité dans la mise en péril de son habitat. D'autre part, elle traduit le mouvement à visée écologique de l'Homme vers le monde, tandis qu'il prend conscience de l'étendue de sa capacité d'actions pour contrer la dégradation environnementale sur la base de nouvelles habitudes imposées par le contexte actuel de la pandémie de COVID-19.

Ma contribution au savoir ainsi identifiée consiste en l'ouverture de mon étude culturelle consacrée aux pratiques touristiques singulières à un sujet résolument plus vaste, celui de l'énonciation de nouveaux phénomènes de conquête touristique du monde, à une époque où chacun s'évade, voyage et nomadise par le corps et l'esprit, les deux entités étant constamment sur le départ, à l'affût de nouvelles destinations et palpitant à chaque promesse d'évasion, tandis que le poids des enjeux et des défis environnementaux impacte sur le quotidien et les pratiques culturelles des touristes.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

- ABBAS, Yasmine. *Le néo-nomadisme : mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines*. Limoges, Fyp, 2011. 141 p. (Coll. « Présence. Essai »).
- ADELUNG, Johann Christoph. *Versuch einer Geschichte der Cultur des menschlichen Geschlechts*. Leipzig, Christian Gottlieb Hertel.
- ALAÏS, Sabrina. « Partager vos découvertes sur les routes patrimoniales du Québec ». Émission *Retour sur le Monde*, 25 juin 2012. *Radio-Canada* [En ligne], http://www.radio-canada.ca/emissions/retour_sur_le_monde/2011-2012/archives.asp?date=2012-06-25 (Page consultée le 10 janvier 2019).
- AMIROU, Rachid. *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*. Paris, Presses Universitaires de France, 1995. 281 p. (Coll. « Sup. Le Sociologue »).
- AMIROU, Rachid. « Vers une herméneutique du voyage ». Rachid Amirou, dir. *Imaginaire, tourisme et exotisme*, Université Montpellier III, *Les Cahiers de l'Institut de Recherches Sociologiques et Anthropologiques (IRSA)*, n° 5 (mai 2001).
- ANADON, Marta. « La recherche dite “qualitative” : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents ». *Recherches Qualitatives*, vol. 26, n° 1 (2006), 27 p. [En ligne], [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero26\(1\)/manadon_ch.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero26(1)/manadon_ch.pdf) (Page consultée le 8 juin 2017).
- ANDERSON, Benedict R. O'G. *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris, La Découverte/Poche, 2002 (1983). 212 p.
- ANDERSON, Nels. *Le hobo : sociologie du sans-abri*. Paris, Armand Colin, 2011 (1923). 396 p.
- APPADURAI, Arjun. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot & Rivages, 2005 (1996). 333 p.

- APPADURAI, Arjun. *Condition de l'homme global*. Paris, Payot & Rivages, 2013. 421 p.
- APPADURAI, Arjun. « Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy ». *Sage Publications, Theory, Culture & Society*, vol. 7, n° 2 (juin 1990), p. 295-310.
- APPADURAI, Arjun, éd. *The social life of things : commodities in cultural perspective*. Cambridge, Cambridge University Press, 1986. 329 p.
- ARCAND, Bernard et Serge BOUCHARD. *Cow-boy dans l'âme. Sur la piste du western et du country*. Montréal, Éditions de l'Homme, 2002. 235 p.
- ATTALI, Jacques. *Chemins de sagesse : traité du labyrinthe*. Paris, Fayard, 1996. 235 p.
- AUGÉ, Marc. *L'impossible voyage : le tourisme et ses images*. Paris, Payot, 1997. 187 p. (Coll. « Rivages poche/Petite bibliothèque » 214).
- AUGÉ, Marc. *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Le Seuil, 1992. 149 p. (Coll. « Librairie du XXI^e siècle »).
- AUGÉ, Marc, dir. *Territoires de la mémoire : les collections du patrimoine ethnologique dans les écomusées*. Postface de Claude Lévi-Strauss. Salins-les-Bains, Fédération des écomusées et des musées de société, 1992. 133 p.
- [AUTRE]. « Termes muséologiques de base ». *Publics et Musées*, vol. 14, n° 1 (1998), p. 163-171. *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_1998_num_14_1_1128 (Page consultée le 8 septembre 2018).
- BAKHTINE, M. Mikhail. *Esthétique de la création verbale*. Paris, Gallimard, 1984. 400 p. (Coll. « Bibliothèque des idées »).
- BARIBEAU, Colette. « Le journal de bord du chercheur ». *L'instrumentation dans la collecte des données*. Actes de colloque, Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), Trois-Rivières, Québec, Canada, 26 novembre 2004, *Recherches Qualitatives*, Hors-Série, n° 2 (2005), 17 p. [En ligne], http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie_v2/CBaribeau%20HS2-issn.pdf (Page consultée le 22 janvier 2019).
- BATESON, Gregory. *Steps to an Ecology of Mind : Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology*. Chicago, University of Chicago Press, 1972, traduit sous le titre *Vers une écologie de l'esprit*. T. I, 1977. T. II, 1980. Paris, Seuil.
- BAUDRILLARD, Jean. *Amérique*. Paris, Grasset & Fasquelle, 1986. 122 p.
- BAUMAN, Zygmunt. *Culture in a Liquid Modern World*. Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Polity Press, 2011. 121 p.

- BAUMAN, Zygmunt. « From Pilgrim to Tourist : A Short History of Identity ». Stuart Hall et Paul Du Gay, dir. *Questions of Cultural Identity*. Londres, Thousand Oaks ; Californie, Sage, 1996, p.18-36. *New York University* [En ligne], <https://www.nyu.edu/classes/bkg/tourist/Baumann-pilgrim-tourist.pdf> (Page consultée le 7 novembre 2017).
- BAUMAN, Zygmunt. *L'amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes*. Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004 (*Liquid Love*, 2003). 189 p. (Coll. « Incorrects »).
- BAUMAN, Zygmunt. *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*. Paris, Hachette Littératures, 2010b (1995). 412 p. (Coll. « Pluriel »).
- BAUMAN, Zygmunt. *La vie liquide*. Librairie Arthème Fayard, 2013 (2005). 266 p. (Coll. « Pluriel »).
- BAUMAN, Zygmunt. *Le coût humain de la mondialisation*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010a (1998). 204 p. (Coll. « Pluriel »).
- BAUMAN, Zygmunt. *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*. Paris, Le Seuil, 2007. 141 p.
- BAUMAN, Zygmunt. *Liquid Modernity*. Cambridge, UK, Polity Press ; Malden, MA, Blackwell, 2000. 228 p.
- BENJAMIN, Walter. *Paris, capitale du XIX^e siècle*. 3^e éd. Paris, Cerf, 2009. 974 p. (Coll. « Les Passages »).
- BERGER, Peter L. « Sincerity and Authenticity in Modern Society ». *The Public interest* (janvier 1973).
- BOAS, Franz. *KwaKiutl Ethnography*. Chicago, University of Chicago Press, 1966. 439 p. (Coll. « Classics in anthropology »).
- BOORSTIN, Daniel Joseph. *Le triomphe de l'image : une histoire des pseudo-événements en Amérique*. Montréal, Lux Éditeur, 2012 (1961). 334 p. (Coll. « Mémoire des Amériques »).
- BOUCHARD, Gérard. *Raison et déraison du mythe, au coeur des imaginaires collectifs*. Montréal, Éditions du Boréal, 2014. 230 p.
- BOURDEAU, Laurent et Pascale MARCOTTE, dir. *Routes touristiques*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2015. 254 p. (Coll. « Géographie. Référence »).

- BOURDEAU, Laurent et Pascale MARCOTTE, dir. « Routes touristiques : lire le passé, lier l'avenir ». *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 57, n° 162 (décembre 2013), p. 327-526. *Érudit* [En ligne], <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2013-v57-n162-cgq01512/> (Page consultée le 7 mars 2018).
- BOYER, Marc. *Histoire générale du tourisme, du XVI^e au XXI^e siècle*. Paris, L'Harmattan, 2005. 327 p.
- BRETON, André. « Crise de l'objet ». André Breton, dir. *Le surréalisme et la peinture*. Paris, Folio, 1965 (1928), p. 353-361. (Coll. « Folio essais » 399).
- BRETON, André et Paul ÉLUARD, dir. *Dictionnaire abrégé du surréalisme*. Paris, José Corti, 1991 (1938). 75 p.
- CALVINO, Italo. *Les villes invisibles*. Seuil, 1996. 188 p.
- CAMELIN, Sylvaine et Sophie HOUDART. *L'ethnologie*. 1^{ère} éd. Paris, Presses Universitaires de France, 2010. 127 p. (Coll. « Que sais-je ? Société » 2312).
- CAMERON, Duncan. « A View Point : The Museum as a Communication System and Implications for Museums Education ». *Curator*, vol. 11, n° 1 (1968), p. 33-40.
- CASTANEDA, Carlos. *L'herbe du diable et la petite fumée*. Paris, Soleil noir, 1968. 342 p.
- CAUNE, Jean. *La médiation culturelle : expérience esthétique et construction du vivre-ensemble*. Fontaine, Presses universitaires de Grenoble, 2017. 276 p. (Coll. « Communication, médias et sociétés »).
- CÉFAÏ, Daniel, dir. *L'engagement ethnographique*. Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2010. 637 p. (Coll. « En temps & Lieux »).
- CÉFAÏ, Daniel, dir. *L'enquête de terrain*. Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 2003. 615 p. (Coll. « Recherches ». Série « Bibliothèque du MAUSS. Série économie solidaire et démocratie »).
- CHABRES, Marie-Sophie et Jean-Paul NADDEO. *Éternelle route 66, au cœur de l'Amérique*, Italie, Timée Éditions, 2008. 167 p.
- CHAUDROIR, Philippe. « La rue : une fabrique contemporaine de l'imaginaire urbain ». *Cultures et musées*, n° 12. Michel Rautenberg, dir. *L'imaginaire de la ville, le regard et le pas du citoyen*. Avignon, Actes Sud, 2008, p. 51-64. *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2008_num_12_1_1485?h=philippe&h=chaudoir (Page consultée le 11 septembre 2018).

- CHAUMIER, Serge et François MAIRESSE. *La médiation culturelle*. Paris, Armand Colin, 2013. 275 p. (Coll. « Collection U. Sciences humaines & sociales »).
- CHRISTIN, Angèle et Paul PASQUALI. « Caméras, terrain et sciences sociales ». Angèle Christin *et al. Caméras, terrain et sciences sociales. Revue de Synthèse*, tome 132, 6^e série, n° 3 (septembre 2011), p. 319-324. *Revue de Synthèse* [En ligne], <http://www.revue-de-synthese.eu/documents/RS-2011-3.pdf> (Page consultée le 22 janvier 2019).
- CHRISTIN, Rodolphe. *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*. Paris, Montréal, L'Harmattan, 2000. 238 p. (Coll. « Logiques Sociales »).
- CHRISTIN, Rodolphe. *Manuel de l'anti-tourisme*. Montréal, ÉcoSociété, 2010. 106 p. ; Paris, Yago, 2008. 126 p. (Coll. « Actuels »).
- CLIFFORD, James. *Routes : Travel and Translation in the Late Twentieth Century*. Cambridge (Massachusetts), London (England), Harvard University Press, 1997. 408 p.
- COHEN, Érik. « A Phenomenology of Tourist Experiences ». *Sociology*, vol. 13, n° 2 (mai 1979), p. 179-201.
- COHEN, Érik. « Pilgrimage and Tourism : Convergence and Divergence ». Alan E. Morinis, dir. *Sacred Journeys : The Anthropology of Pilgrimage*. New York, Greenwood Press, 1992, p. 47-61.
- CORVEZ, Maurice. « L'Être et l'étant dans la philosophie de Martin Heidegger ». *Revue Philosophique de Louvain*, troisième série, t. 63, n° 78 (1965), p. 257-279. *Persée* [En ligne], https://www.persee.fr/doc/AsPDF/phlou_0035-3841_1965_num_63_78_5305.pdf (Page consultée le 19 décembre 2018).
- CRAVATTE, Céline. « L'anthropologie du tourisme et l'authenticité. Catégorie analytique ou catégorie indigène ? » *Cahiers d'études africaines*, vol. 193-194, n° ½ (2009), p. 603-619 [En ligne], <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18852#tocto1n2> (Page consultée le 6 décembre 2018).
- D'HAUTESERRE, Anne-Marie. « L'altérité et le tourisme : construction du soi et d'une identité sociale ». *Espace, populations, sociétés*, n° 2 : *Varia* (2009), p. 279-291 [En ligne], <https://journals.openedition.org/eps/3693> (Page consultée le 26 septembre 2018).

- DAGOGNET, François, dir. *Qu'est-ce qu'une route ?* Évreux, Gallimard, 1996. 332 p. (Coll. « Les Cahiers de Médiologie », 2) *Médiologie* [En ligne], https://www.mediologie.org/ancien-site/cahiers-de-mediologie/02_route/sommaire02.html (Page consultée le 3 août 2018).
- DAVALLON, Jean, dir. *Claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers : la mise en exposition*. Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, 1986. 302 p. (Coll. « Alors », 10).
- DAVALLON, Jean. « Le musée est-il vraiment un média ? ». *Publics et musées*, vol. 2, n° 1 (1992), p. 99-123. *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_1992_num_2_1_1017 (Page consultée le 8 septembre 2018).
- DE CERTEAU, Michel. *L'invention du quotidien*. Vol. 1 : *Arts de faire*. Vol. 2 : *Habiter, cuisiner*. Nouv. éd. établie et présentée par Luce Giard. Paris, Gallimard, 1990-1994 (1980). (Coll. « Folio essais » 146, 238).
- DE GRENAILLE, François. *Les Plaisirs des dames*. Paris, Clousier, 1641. 387 p. *Bibliothèque Nationale de France (BNF) Gallica* [En ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k109758k.image> (Page consultée le 17 août 2018).
- DECORET-AHIHA, Anne. « L'exotique, l'ethnique et l'authentique : regards et discours sur les danses d'ailleurs ». *Civilisations*, vol. 53, n° 1 (2005), p. 149-166 [En ligne], <https://journals.openedition.org/civilisations/600> (Page consultée le 6 décembre 2018).
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI. *Capitalisme et schizophrénie*. Vol. 1 : *L'Anti-Œdipe*. Paris, Minuit, 1972. 494 p. (Coll. « Critique »).
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI. *Capitalisme et schizophrénie*. Vol. 2 : *Mille Plateaux*. Paris, Minuit, 2009 (1980). 645 p. (Coll. « Critique »).
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI. *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, 2005 (1991). 219 p. (Coll. « Reprise » 13).
- DEPARDON, Raymond. *Donner la parole = Hear them speak ou Terre natale : ailleurs commence ici*. Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Göttingen, Steidl, 2008. 168 p.
- DESJEUX, Dominique. « Préface ». Dans Douglas Harper. *Les vagabonds du nord-ouest américain*. Paris, L'Harmattan, 1998 (1982).
- DESMOND, C. Jane. *Staging Tourism : Bodies on Display from Waikiki to Sea World*. Chicago, University of Chicago Press, 1999. 361 p.

- DESPORTES, Marc. *Paysages en mouvement : transports et perception de l'espace, XVIII^e-XX^e siècle*. Paris, Gallimard, 2005. 416 p. (Coll. « Bibliothèque illustrée des histoires »).
- DESVALLÉES, André et François MAIRESSE, dir. *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*. Paris, Armand Colin, 2011. 722 p.
- DESVALLÉES, André. « Les galeries du musée national des Arts et Traditions populaires : leçons d'une expérience muséologique ». *Musées et Collections publiques de France*, n° 134 (1976), p. 5-37.
- DIDEROT, Denis et Jean le Rond d'ALEMBERT. *L'encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris, Briasson, 1751-1765. Version électronique : University of Chicago, Department of Romance Languages & Literatures. *Encyclopédie Project*. Vol. 10, 1998. *American and French Research on the Treasury of the French Language* [En ligne], <http://artl1srv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.9:2329.encyclopedia0513.8842577> (Page consultée le 8 septembre 2018).
- DION, Delphine et Richard LADWEIN. « La photographie comme matériel de recherche ». Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne, Dijon, 2005. 18 p. *Nachez.info (publications et ressources anthropologiques)* [En ligne], [http://www.nachez.info/meth21/La photographie comme matériel de recherche.pdf](http://www.nachez.info/meth21/La%20photographie%20comme%20mat%C3%A9riel%20de%20recherche.pdf) (Page consultée le 22 janvier 2019).
- DISERENS, Corinne, Richard HAMILTON et Gesine TOSIN, dir. *Le Grand Déchiffreur : Richard Hamilton sur Marcel Duchamp : une sélection d'écrits, d'entretiens et de lettres*. Traduction de l'anglais de Jeanne Bouniort, Zurich, JRP Ringier ; Paris, La maison rouge, 2009. 272 p.
- DUBÉ, Philippe. « Le musée dans ses états gazeux, vu sous l'angle de deux concepts : muséalité et communalité ». *Sociétés, Revue des Sciences humaines et Sociales*, vol. 114, n° 4 (Avril 2011). p. 79-93. *Cairn.info* [En ligne], <https://www.cairn.info/revue-societes-2011-4-page-79.html> (Page consultée le 24 août 2018).
- DUCHAMP, Marcel. *Duchamp du signe : écrits de Marcel Duchamp réunis et présentés par Michel Sanouillet*. Paris, Flammarion, 1994. 314 p. (Coll. « Champs »).
- DUMOULIN, Jacinthe. « Les routes touristiques au Québec : de la conception à la signalisation ». *Téoros*, vol. 22, n° 2 (2003), p. 34-40 [En ligne], <http://journals.openedition.org/teoros/1763> (Page consultée le 6 mars 2018).

- DUPLESSIS, Pascal. « La cartographie conceptuelle au service de la didactique de l'information : outil heuristique pour élucider, enseigner et apprendre les savoirs scolaires de l'information-documentation ». Pascal Duplessis et Ivana Ballarini-Santonocito, dir. *Cartographie conceptuelle et didactique de l'information : dix cartes de concepts infodocumentaires et étude préliminaire*. 2007, 43 p. *Les Trois Couronnes* [En ligne], <http://lestroiscouronnes.esmeree.fr/uploads/La%20cartographie%20conceptuelle%20au%20service%20de/Duplessis%202007%20La%20cartographie%20conceptuelle.pdf> (Page consultée le 3 août 2018).
- EISENSTADT, Shmuel Noah. « Transformation of Social, Political and Cultural Orders in Modernisation ». Shmuel Noah Eisenstadt, dir. et éd. *Comparative Perspectives on Social Change*. Boston, Little, Brown and Co., 1968, p. 256-279.
- ELIADE, Mircea. *Le mythe de l'éternel retour : archétypes et répétition*. Nouv. éd. rev. et aug., Paris, Gallimard, 1969 (1943). 187 p. (Coll. « Idées »).
- EVANS-PRITCHARD, Edward Evan. *Les Nuer : description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*. Paris, Gallimard, 1968 (1940). 312 p. (Coll. « Bibliothèques des sciences humaines »).
- EVANS-PRITCHARD, Edward Evan. *Nuer Religion*. Oxford, Clarendon Press, 1956. 335 p.
- EVANS-PRITCHARD, Edward Evan. *Parenté et mariage chez les Nuer*. Paris, Payot, 1973 (1951). 222 p. (Coll. « Bibliothèque scientifique »).
- FERRO, Marc, dir. *Le livre noir du colonialisme, XVI^e-XXI^e siècle : de l'extermination à la repentance*. Paris, Robert Laffont, 2003. 843 p.
- FLONNEAU, Mathieu. *Les cultures du volant XX^e-XXI^e siècles : essai sur les mondes de l'automobilisme*. Paris, Autrement, 2008. 219 p. (Coll. « Mémoires/Culture »).
- FORGET, Célia. « Le Full-time RVing : une nouvelle approche de la culture de la mobilité en Amérique du Nord ». Thèse de Doctorat (Anthropologie), Université Laval en cotutelle avec l'Université d'Aix-Marseille, 2006. 550 p.
- FORTIN, Marie-Fabienne et Johanne GAGNON. *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives*. 3^e éd. Montréal, Chenelière Éducation, 2016 (2005). 518 p.
- FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard, 1969. 275 p. (Coll. « Bibliothèque des sciences humaines »).
- FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris, Gallimard, 1966. 400 p. (Coll. « Bibliothèque des sciences humaines »).

- FOURCADE, Marie-Blanche. *Lexique : la médiation culturelle et ses mots-clés*. Montréal, Culture pour tous, 2014. 9 p. [En ligne], https://www.culturepourtous.ca/professionnels-de-la-culture/mediation-culturelle/wp-content/uploads/sites/6/2015/05/lexique_mediation-culturelle.pdf (Page consultée le 9 avril 2019).
- FRANKLIN, Adrian. « Tourism as an Ordering : Towards a New Ontology of Tourism ». London, Thousand Oaks et New Delhi, *Tourist Studies-Sage Publications*, vol. 4, n° 3 (décembre 2004), p. 277-301.
- FREDOUILLE, Jean-Claude. *Dictionnaire de la civilisation romaine*. Paris, Larousse, 1999 (1968). 169 p. (Coll. « Référents »).
- GAGNON, Serge. *L'échiquier touristique québécois*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2003. 359 p. (Coll. « Tourisme »).
- GOB, André et Noémie DROUGUET. *La muséologie : histoire, développements, enjeux actuels*. 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2006. 293 p. (Coll. « Collection U. Sciences sociales »).
- GOB, André. « Le jardin des Viard ou les valeurs de la muséalisation ». *Conservation, Exposition, Restauration d'Objets d'Art (CeROArt)*, n° 4, 2009 [En ligne], <https://journals.openedition.org/ceroart/1326?lang=fr#bodyfin4> (Page consultée le 14 septembre 2018).
- GOFFMAN, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Vol. 1 : *La présentation de soi*. Paris, Minuit, 1973 (1956). 256 p. (Coll. « Sens Commun »).
- GOFFMAN, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Vol. 2 : *Les relations en public*. Paris, Minuit, 1973 (1956). 368 p. (Coll. « Sens Commun »).
- GONSETH, Marc-Olivier. « Routes et autres voies : approche ethnologique du voyage marginal ». *Mémoire de Licence, Suisse, Université de Neuchâtel, Institut d'Ethnologie*, 1982, n° 2. 134 p.
- GRIAULE, Marcel. *Jeux Dogons*. Paris, Institut d'ethnologie, 1938. 290 p.
- GRIAULE, Marcel. *Masques Dogons*. Paris, Institut d'ethnologie, 1938. 896 p.
- GRONDIN, Jean. *Le Tournant dans la pensée de Martin Heidegger*. 1^{ère} éd. Paris, Presses Universitaires de France, 1987. 136 p. (Coll. « Épiméthée »).
- GUILLAUD, Frédéric et Maël LEMOINE. *Philosophie auteurs et concepts ; terminales L, ES, et S [plus de 90 fiches sur les auteurs, les définitions essentielles, un index pour l'étude des notions]*. 4^e éd. Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008. 260 p.

- HARPER, Douglas. *Les vagabonds du nord-ouest américain*. Paris, L'Harmattan, 1998 (1982). 208 p. (Coll. « Logiques Sociales »).
- HARRISON, Julia D. *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel*. Vancouver, Toronto, UBC Press, 2003. 272 p.
- HAZARD, Paul Hazard. *La crise de la conscience européenne*. T. I, chapitre 1. « De la stabilité au changement ». [s.l. n. é. n. d.]. Pour référence, voir Paul Hazard. *La crise de la conscience européenne 1680-1715*. Paris, Livre de Poche, 1994. 444 p. (Coll. « Références »). Mis en ligne le 15 août 2005. UQAC-Université du Québec à Chicoutimi [En ligne], http://classiques.uqac.ca/classiques/hazard_paul/crise_conscience_europe/crise_conscience.html (Page consultée le 20 mars 2015).
- HEIDEGGER, Martin. *Acheminement vers la parole (Unterwegs zur Sprache)*. Paris, Gallimard, 1976 (1959). 260 p. (Coll. « Tel » 55).
- HEIDEGGER, Martin. *Chemins qui ne mènent nulle part*. Paris, Gallimard, 1962 (1950). 313 p.
- HEIDEGGER, Martin. *Être et temps*. Paris, Gallimard, 1986 (1927). 589 p.
- HEIDEGGER, Martin. *Ontologie. Herméneutique de la factivité*. Paris, Gallimard, 2012. 176 p. (Coll. « Bibliothèque de Philosophie »).
- HEWISON, Robert. « Field of Dreams ». *Sunday Times*, Hiver 1993, 3.
- HOMÈRE, *Odyssée*. Paris, Le livre de Poche, 2012 (Librairie Armand Colin, 1931). 539 p. (Coll. « Les Classiques de Poche » 602).
- HUSSERL, Edmund. *Méditations cartésiennes et les conférences de Paris*. Marc De Launay, dir., Présentation, traduction et notes, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (1986). 237 p. (Coll. « Épiméthée. Essais Philosophiques »).
- JACKSON, Jean E. « "I Am a Fieldnote" : Fieldnotes as a Symbol of Professional Identity ». Roger Sanjek, dir. *Fieldnotes : The making of Anthropology*. Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 3-33.
- JAFARI, Jafar, éd. *Encyclopedia of Tourism*. London, New York, Routledge, 2000. 683 p.
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir. *L'aventure, l'ennui, le sérieux*. Paris, Aubier, 1963. 222 p. (Coll. « Présence et pensée »).

- JOHNSON, Allen. « Union and Democracy ». Cambridge (Massachusetts), The Riverside Press, 1915. Mis en ligne le 30 août 2007. *The Project Gutenberg eBook* [En ligne], http://www.gutenberg.org/files/22461/22461-h/22461-h.htm#Page_318 (Page consultée le 7 août 2018).
- KADRI, Boualem, Mohamed Reda KHOMSI et Maria BONDARENKO. « Le concept de destination : diversité sémantique et réalité organisationnelle ». *Teoros*, vol. 30, n° 1 (2011), p. 12-24 [En ligne], <https://journals.openedition.org/teoros/1229> (Page consultée le 19 octobre 2018).
- KAVOLIS, Vytautas. « Post Modern Man : Psychocultural Responses to Social Trends ». *Social Problems*, vol. 17, n° 4 (printemps 1970), p. 435-448.
- KEROUAC, Jack. *Le vagabond américain en voie de disparition*. Paris, Gallimard, 1969 (1960). 92 p. (Coll. « Folio »).
- KEROUAC, Jack. *Sur la route*. Paris, Gallimard, 2007 (1960). 437 p. (Coll. « Folio » 766).
- KLEMM, Gustav Friedrich. *Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit*. 10 volumes, Leipzig, Teubner, 1843-1852 ; *Allgemeine Culturwissenschaft*, 2 volumes, Leipzig : Verlag, 1844-1845.
- KRAKAUER, Jon. *Voyage au bout de la solitude*. New York, Random House, 1996. 224 p.
- KRESTEV, Todor. « Routes culturelles de l'Europe du Sud-Est ». In 15th ICOMOS General Assembly and International Symposium : *Monuments and sites in their setting - conserving cultural heritage in changing townscapes and landscapes*. [Document issu d'une conférence ou d'un atelier]. Xi'an, China, du 17 au 21 octobre 2005. 9 p. *ICOMOS Open Archive* [En ligne], <http://openarchive.icomos.org/430/1/4-22.pdf> (Page consultée le 12 août 2018).
- KROEBER, Alfred L. et Clyde KLUCKHOHN. *Culture : A Critical Review of Concepts and Definitions*. New York, Vintage Books, 1963 (Peabody Museum of American Archeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 1952). 435 p. (Coll. « Vintage Book » V-226).
- KURTZ, Jean-Paul. *Dictionnaire étymologique, lexicologique et historique des anglicismes et des américanismes*. 3 vol. Paris, BoD - Books on Demand, 2013. 1495 p.
- LACARRIÈRE, Jacques. « Le Bernard-L'Hermite ou le treizième voyage ». Alain Borer *et al.* *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1999 (1992), p. 105-108.
- LAPLANTE, Marc. *L'expérience touristique contemporaine : fondements sociaux et culturels*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1996. 167 p.

- LAWTON, John, dir. *Étude intégrale des routes de la soie : routes du dialogue, un projet interculturel de l'UNESCO*. [s. l. n. d.], 36 p. UNESCO [En ligne], <http://unesdoc.unesco.org/images/0015/001592/159291fo.pdf> (Page consultée le 12 août 2018).
- LAMBERT, Maude-Emmanuelle. « À travers le pare-brise : la création des territoires touristiques à l'ère de l'automobile (Québec et Ontario, 1920-1967) ». Thèse de doctorat (histoire), Université de Montréal, Mai 2013. 379 p.
- LAY, Maxwell G. et Foreword-James VANCE. *Ways of the World : A History of the World's Roads and the Vehicles that Used Them*. New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1999 (1992). 401 p.
- LE BRETON, David. *Éloge de la marche*. Paris, Métailié, 2000. 176 p. (Coll « Suites sciences humaines » 3).
- LEFÈBVRE, Henri. *La production de l'espace*. 4^e éd. Paris, Anthropos, 2000 (1974). 485 p. (Coll. « Ethnosociologie »).
- LEIRIS, Michel. *Race et civilisation : la question raciale devant la science moderne*. Paris, UNESCO, 1951. 50 p. UNESCO [En ligne], <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001354/135448fo.pdf> (Page consultée le 26 septembre 2018).
- LE MAÎTRE DE CLAVILLE, Charles François Nicolas. *Traité du vrai mérite de l'homme*. La Haye, Van Duren, 1742.
- LENCLUD, Gérard. « Être un artefact ». Octave Debary et Laurier Turgeon, dir. *Objet & mémoire*. Paris, Maison des sciences de l'homme ; Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 59-90.
- LENZEN, Manfred, Ya-Yen SUN, Futu FATURAY et al. « The Carbon Footprint of Global Tourism ». *Nature Climate Change*, vol. 8, n° 522-528 (2018). [En ligne], <https://www.nature.com/articles/s41558-018-0141-x> (Page consultée le 2 janvier 2020).
- LÉVI-STRAUSS, Claude. *Mythologiques*. Vol. 3 : *L'origine des manières de table*. Paris, Plon, 1968. 478 p.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. *Race et histoire*. Paris, UNESCO, 1952, réédité à Paris, Gonthier, 1961 ; Paris, Denoël, 1987 ; Paris, Albin Michel et UNESCO, 2001 ; Paris, Gallimard, 2007.
- LÉVI-STRAUSS, Claude et Didier ÉRIBON. *De près et de loin ; suivi de Deux ans après*. Paris, Odile Jacob, 1990 (1988). 269 p.

- LIPOVETSKY, Gilles. « Cycles de conférences "Grands Témoins" sur le thème de "l'hypermodernité" ». Paris, Institut Paul Bocuse, 4 octobre 2010.
- MACCANNELL, Dean. « Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings ». *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3 (novembre 1973), p. 589-603.
- MACCANNELL, Dean. *The tourist : A new theory of the Leisure Class*. Berkeley et Los Angeles, Californie, University of California Press, 1999 (1976). 231 p.
- MAFFESOLI, Michel. *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*. Paris, La Table Ronde, 2006 (1997). 206 p.
- MAFFESOLI, Michel. *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*. Paris, Librairie Générale Française, 1997. 190 p. (Coll. « Livre de poche » 4255).
- MAIRESSE, François, André DESVALLÉES, Bernard DELOCHE avec la collaboration de Serge CHAUMIER et Martin SCHÄER, dir. « Concepts fondamentaux de la muséologie ». François Mairesse et André Desvallées, dir. *Museology : Back to Basics- Muséologie : revisiter nos fondamentaux*. 32^e Symposium annuel de l'Icofom, ICOFOM Study Series, Issue 38, Synthesis of the Symposium Sessions, Morlanwelz (Belgique), Royal Museum of Mariemont, Juin 2009, p. 17-56. *ICOM International Committee for Documentation* [En ligne], http://network.icom.museum/fileadmin/user_upload/minisites/icofom/pdf/ISS%2038-2009.pdf (Page consultée le 14 septembre 2018).
- MAIRESSE, François. « Musée ». André Desvallées et François Mairesse, dir. *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*. Paris, Armand Colin, 2011, p. 271-320.
- MALINOWSKI, Bronislaw. *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard, 1989 (1922). 606 p. (Coll. « Tel » 145).
- MALINOWSKI, Bronislaw. *Les jardins de corail*. Paris, La Découverte, 2002 (1935). (Coll. « Redécouverte. Sciences humaines et sociales »).
- MALINOWSKI, Bronislaw. *La vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*. Paris, Payot, 2000 (1929). 405 p. (Coll. « Petite bibliothèque Payot »).
- MALRAUX, André. *Le musée imaginaire*. Éd. remaniée et complétée. Paris, Gallimard, 1965 (1947). 251 p. (Coll. « Idées/arts » 1).

- MARCUS, George E. « Au-delà de Malinowski et après *Writing Culture* : à propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie ». *Ethnographiques.org*, n° 1 (avril 2002) [En ligne], http://www.ethnographiques.org/spip.php?page=article&id_article=51 (Consultée le 8 juin 2017).
- MARCUS, George E. « Ethnographie du/dans le système-monde. L'émergence d'une ethnographie multi-située ». Daniel Céfaï, dir. *L'engagement ethnographique*. Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 371-395.
- MARCUS, George E. « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography ». *Annual Review of Anthropology*, vol. 24 (octobre 1995), p. 95-117.
- MAUSS, Marcel. *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. 2^e éd. Présentation de Florence Weber, Paris, Presses Universitaires de France, 2012 (1923). 241 p. (Coll. « Quadrige »).
- MCADAM, John Loudon. *Remarks on the Present System of Road Making : with observations, deduced from practice and experience, with a view to a revision of the existing laws, and the introduction of improvement in the method of making, repairing, and preserving roads, and defending the road funds from misapplication*. 7^e éd. London, printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1823 (1821). Trois microfiches (134 images). Microfiches de l'exemplaire de l'édition originale se trouvant à la Library of Congress, Photoduplication Service, et Ottawa, Institut canadien de microreproductions historiques, 1984.
- MCCABE, Scott. « Who is a Tourist ? A Critical Review ». *Tourist Studies-Sage Publications* [London, Thousand Oaks et New Delhi], vol. 5, n° 1 (avril 2005), p. 85-106.
- MCLUHAN, Marshall. *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme*. Saint-Laurent, Québec, Bibliothèque Québécoise, 1993 (1964). 561 p. (Coll. « Sciences humaines BQ Firme »).
- MERLIN, Pierre et Françoise CHOAY, dir. *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*. 3^e éd. Paris, Presses Universitaires de France, 2010 (1996). 880 p. (Coll. « Quadrige. Dicos poche »).
- MICHEL, Franck. « De l'utopie à l'autonomadie, un autre voyage est possible ! » *Études caribéennes*, 37-38 (août-décembre 2017) [En ligne], <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/11151> (Page consultée le 21 mars 2018).
- MICHEL, Franck. *Désirs d'ailleurs : essai anthropologique de voyages*. 3^e éd. rev. et aug. Québec, Presses de l'Université Laval, 2004 (2000). 366 p.

- MICHEL, Franck. *L'autre sens du voyage : manifeste pour un nouveau départ*. Paris, Homnisphères, 2003. 118 p. (Coll. « Expression directe »).
- MICHEL, Franck. *L'autre voie* [En ligne], <http://www.croiseedesroutes.com/revue-lautre-voie> (Page consultée le 21 mars 2018).
- MICHEL, Franck. *La croisée des routes* [En ligne], <http://www.croiseedesroutes.com/franck-michel-assoc-deroutes-detours> (Page consultée le 21 mars 2018).
- MICHEL, Franck. « Mieux routard que jamais ! ». *L'autre voie*, n° 1 (printemps 2005) & *La croisée des Routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_c3568f77c0e54bc89aacdf35672d62e6.pdf (Page consultée le 19 juin 2018).
- MICHEL, Franck. « Nomadismes ». *L'autre voie*, n° 6 (printemps 2010) & *La croisée des routes* [En ligne], http://docs.wixstatic.com/ugd/ef6038_608b1a3f61b445b88860f3c2a2c14173.pdf (Page consultée le 13 juillet 2018).
- MICHEL, Franck. *Routes, Éloge de l'autonomadie : une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*. Québec, Presse Universitaire de l'Université Laval, 2009. 603 p.
- MICHEL, Franck. *Voyage au bout de la route : essai de socio-anthropologie*. La Tour d'Aigues, L'Aube, 2004. 283 p.
- MILLIOT, Vincent. « Laurent Turcot, Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle ». Paris, Gallimard, 2007 ; *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 56-3, n° 3 (mars 2009), p. 214-216. *Cairn.info* [En ligne], <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2009-3-page-214.htm> (Page consultée le 17 août 2018).
- MOHEN, Jean-Pierre. *Les sciences du patrimoine : identifier, conserver, restaurer*. Paris, Odile Jacob, 1999. 370 p. (Coll. « Sciences et art »).
- MONOD, Jacques. *Le hasard et la nécessité : essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris, Le Seuil, 1970. 248 p.
- MORAND, Paul. *Le visiteur du soir, suivi de quarante-cinq lettres inédites de Marcel Proust*. Genève, La Palatine, 1949. 133 p.

- MORISSONNEAU, Christian. « Le Chemin du Roy, entre Québec et Montréal ». *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique Française* [En ligne], [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-522/Le chemin du Roy, entre Québec et Montréal.html#.W49N-vZFzIX](http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-522/Le_chemin_du_Roy_entre_Quebec_et_Montreal.html#.W49N-vZFzIX) (Page consultée le 4 septembre 2018).
- NAUMANN, Francis, éd. *Affectionately, Marcel : The selected correspondence of Marcel Duchamp*. Ghent-Amsterdam, Ludion Press, 2000. 448 p.
- PASCAL, Blaise. *Pensées*. 2 vol., Gallimard, 1977 (1623-1662).
- PECQUET, Antoine. *Discours sur l'emploi du loisir*. Paris, Nyon fils, 1739. 202 p. BNF Gallica [En ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9628525v/f226.image.texteImage> (Page consultée le 17 août 2018).
- PORTER, Roy. « Les Anglais et les loisirs ». Alain Corbin, dir. *L'avènement des loisirs (1850-1960)*. Paris, Aubier, 1995, p. 21-54.
- POULAIN, Jean-Pierre. « Gastronomie française, gastronomies françaises ». Darra Goldstein et Kathrin Merkle, dir. *Cultures culinaires d'Europe : identités, diversité et dialogue*. Strasbourg, Conseil de l'Europe, Janvier 2006, p. 161-175.
- POULOT, Dominique. « Bilans et perspectives pour une histoire culturelle des musées ». *Publics et musées*, vol. 2, n° 1 (1992), p. 125-148. *Persée* [En ligne], http://www.persee.fr/doc/pumus_11645385_1992_num_2_1_1018 (Page consultée le 11 septembre 2018).
- RÉAU, Bertrand et Saskia COUSIN. « Tourisme. Une histoire de pouvoir ». 29 juillet 2009. *EspacesTemps.Net* [En ligne], <http://www.espacestems.net/articles/tourisme/> (Page consultée le 8 février 2018).
- RIVAL, Michel. *Grandes inventions de l'humanité*. Paris, Larousse, 2005 (1988). 360 p.
- ROCHER, Guy. *Introduction à la Sociologie Générale*. Vol. 1 : *L'action sociale*. Vol. 2 : *L'organisation sociale*. Vol. 3 : *Changement social*. Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2012 (1968).
- ROMANO, Claude. *L'événement et le monde*. Paris, Presses universitaires de France, 1998. 293 p. (Coll. « Épiméthée », Essais Philosophiques).
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Confessions*. T. 1. Lausanne, Rencontre, 1960 (1782-1789).
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Les rêveries du promeneur solitaire*. Paris, Garnier-Flammarion, 1995 (1782).

- SARTRE, Jean-Paul. *L'existentialisme est un humanisme*. Paris, Gallimard, 1996 (1946). 108 p. (Coll. « Folio essais » 284).
- SARTRE, Jean-Paul. *Situations I. Essais critiques*. Paris, Gallimard, 1947. 335 p.
- SASSO, Robert et Arnaud VILLANI, dir. *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*. Paris, Librairie Philosophie J. Vrin, Printemps 2003. 375 p. (Coll. « Cahiers de Noesis » 3).
- SCHAER, Roland. *L'invention des musées*. Paris, Gallimard-Réunion des Musées Nationaux, 1993. 144 p. (Coll. « Découvertes Gallimard » 187).
- SCHÄRER, Martin R. *Le musée et l'exposition : variation de langages, variation de signes*. Comité international de l'ICOM pour la muséologie, Cahiers d'études, 8, Groeninghe, Courtrai (Belgique), 2000, p. 9-10. *Archives de l'ICOM* [En ligne], http://archives.icom.museum/study_series_pdf/8_ICOM-ICOFOM.pdf (Page consultée le 14 septembre 2018).
- SCHEINER, Tereza. « Musée et muséologie : définition en cours ». François Mairesse et André Desvallées, dir. *Vers une redéfinition du musée ?* Paris, L'Harmattan, 2007, p. 147-167.
- SCHWARTZ, Olivier. « Présentation ». Dans la préface de Nels Anderson. *Le hobo : sociologie du sans-abri*. Paris, Armand Colin, 2011 (1923).
- SELWYN, Tom. « Introduction ». Tom Selwyn, dir. *The Tourist Image : Myths and Myth Making in Tourism*. Chichester, John Wiley & Sons, 1996, p. 1-32.
- SHILS, Edward. « Center and Periphery ». Edward Shils, dir. *Center and Periphery : Essays in Macro-Sociology* (Selected Papers of Edward Shils, Book 2), University of Chicago Press, 1975, p. 3-16.
- SIRE, Marie-Anne. *La France du patrimoine : les choix de la mémoire*. Paris, Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, 1996. 144 p. (Coll. « Découvertes Gallimard » 291).
- SMITH, Adam. *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Vol. 5, chapitre 1, Paris, Presses Universitaires de France, 1995 (1776). (Coll. « Pratiques théoriques »).
- SMITH, Laurajane. *Uses of Heritage*. New York, Routledge, 2006, xiv, 351 p.
- SMITH, Sir William, William WAYTE et George E. MARINDIN, dir. *A Dictionary of Greek and Roman Antiquities*. London, John Murray, 1890 (1842). 1072 p. *Internet Archive* [En ligne], <https://archive.org/details/adictionarygree01smitgoog> (Page consultée le 2 août 2018).

- STENDHAL Henri Beyle. *De l'amour*. Paris, Armand Colin, 1959 (1822). 461 p. (Coll. « Bibliothèque de Cluny »).
- STENDHAL, Henri Beyle. *Souvenirs d'égotisme*. Paris, Le Divan, 1927 (1892). 241 p. BNF Gallica [En ligne], <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6937c.texteBrut> (Page consultée le 12 décembre 2014).
- TAYLOR, John P. « Authenticity and Sincerity in Tourism ». *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 1 (janvier 2001), p. 7-26.
- THRIFT, Nigel. *Spatial Formations*. London, Thousand Oaks ; Californie, Sage, 1996. 367 p. (Coll. « Theory, Culture & Society »).
- TONNELAT, Émile. « Kultur : histoire du mot, évolution du sens ». Centre International de Synthèse, dir. *Civilisation : le mot et l'idée*. Paris, La Renaissance du Livre, 1930, p. 61-73. (Coll. « Classiques des sciences sociales » 1664).
- TURCOT, Laurent. *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*. Paris, Gallimard, 2007. 426 p.
- TURGEON, Laurier. *Patrimoines métissés : contextes coloniaux et postcoloniaux*. Paris, Maison des Sciences de l'homme ; Québec, Presses de l'Université Laval, 2003. 234 p.
- TURGEON, Laurier, dir. *Regards croisés sur le métissage*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002. 233 p. (Coll. « inter-cultures »).
- URBAIN, Jean-Didier. *Ethnologue, mais pas trop : ethnologie de proximité, voyages secrets et autres expéditions minuscules*. Paris, Payot & Rivages, 2003. 285 p. (Coll. « Petite bibliothèque Payot » 465).
- URBAIN, Jean-Didier. *L'envie du monde*. Paris, Bréal, 2011. 270 p.
- URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage : histoires de touristes*. 3^e éd. Paris, Payot, 2002 (1991). 353 p. (Coll. « Petite Bibliothèque Payot » 166).
- URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage : histoires de touristes*. 2^e éd. Paris, Payot, 1993 (1991). 270 p. (Coll. « Petite Bibliothèque Payot » P 166).
- URBAIN, Jean-Didier. *Paradis verts : désirs de campagne et passions résidentielles*. Paris, Payot, 2002. 392 p.
- URRY, John. *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?* Paris, Armand Colin, 2005. 253 p. (Coll. « U. Sociologie »).

- WALLERSTEIN, Immanuel. *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*. Paris, La Découverte, 2009 (2004). 173 p. (Coll. « Découverte/Poche »).
- WALLERSTEIN, Immanuel. *L'Après-libéralisme : essai sur un système-monde à réinventer*. La Tour d'Aigues, l'Aube, 2003 (1999). 217 p. (Coll. « Monde en cours »).
- WALLERSTEIN, Immanuel. *Le capitalisme historique*. Paris, La Découverte, 2002 (1983). 123 p. (Coll. « Repères. Thèses et débats » 29).
- WANG, Ning. « Rethinking Authenticity in Tourism Experience ». *Annals of Tourism Research*, vol. 26, n° 2 (1999), p. 349-370.
- WILSON, Alexander. *The Culture of Nature : North American Landscape from Disney to the Exxon Valdez*. Toronto, Between the Lines, 1991. 335 p.
- WHITE, Kenneth. *L'esprit nomade*. Paris, Grasset, 1987. 309 p.

SOURCES SECONDAIRES

- « Aires protégées au Québec : contexte, constats et enjeux pour l'avenir (suite) ». Chapitre « Définition d'une aire protégée ». 2015. *Ministère du Développement durable, Environnement et Lutte contre les changements climatiques du Québec* [En ligne], http://www.mddelcc.gouv.qc.ca/biodiversite/aires_protegees/contexte/partie1.htm (Page consultée le 18 septembre 2018).
- ARCHIVES DE L'ICOM. « Évolution de la définition du musée selon les statuts de l'ICOM (2007-1946) ». Statuts de l'ICOM amendés par la 20^e Assemblée générale de l'ICOM, Barcelone (Espagne), 6 juillet 2001. Ancien site de l'ICOM [En ligne], http://archives.icom.museum/hist_def_fr.html (Page consultée le 14 septembre 2018).
- BARRET, Stéphanie. « Un japonais crée du papier à partir de roche contre la déforestation ». 28 juin 2017. *Japanization* [En ligne], <http://japanization.org/du-papier-a-partir-de-roche-contre-la-deforestation/> (Page consultée le 10 avril 2019).
- BERNARD, Lise. « À L'Anse-à-Beaufils, un magasin authentique, une tradition familiale ». *Magazine Gaspésie*, vol. 47, n° 3, Dossier *Au temps des magasins généraux*, Hiver 2011, p. 21-25 [En ligne], https://docs.wixstatic.com/ugd/e706b4_d8b79a5df40c4c66be6a37a0666a5640.pdf (Page consultée le 13 septembre 2018).

- BOLICENNI, Lester. « Alaska : le bus 142 du film “Into the Wild” devient lieu de pèlerinage ». 24 septembre 2009. *Global Voices* [En ligne], <http://fr.globalvoicesonline.org/2009/09/24/20069/> (Page consultée le 22 août 2018).
- BONJOURQUEBEC. *Les routes touristiques officielles* [En ligne], <https://www.bonjourquebec.com/fr-ca/ou-aller/itineraires-et-routes> (Page consultée le 7 janvier 2021).
- BOUFFARD, Jean et al. *Le Québec des grandes villes : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*. Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, 36 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanGrandesVilles.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).
- BUZZETTI, Hélène. « Un lieu, un nom - L'auberge de jeunesse d'Ottawa ou comment dormir avec les fantômes ». Montréal, 25 juillet 2013. *Le Devoir* [En ligne], www.ledevoir.com/societe/383668/l-auberge-de-jeunesse-d-ottawa-ou-comment-dormir-avec-les-fantomes (Page consultée le 12 février 2018).
- C. BUCKLEY, Ralf et al. « Net Effects of Ecotourism on Threatened Species Survival ». 17 février 2016. *Plos | One* [En ligne], <https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0147988> (Page consultée le 10 avril 2019).
- CHAIRE DE TOURISME TRANSAT ESG UQAM. *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*. Volets 1, 2, 3, 4, 5 et 6. Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, juin 2012-avril 2013. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/publication/etude-programme-signalisation-routes-circuits-touristiques-quebec-318.html?categorie=127> (Page consultée le 28 février 2019).
- CHAIRE DE TOURISME TRANSAT ESG UQAM. *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 1 : « Inventaire et analyse comparative des routes touristiques québécoises, canadiennes et étrangères ». Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, juin 2012, 150 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-1-rapport-routes-touristiques-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

CHAIRE DE TOURISME TRANSAT ESG UQAM. *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 2 : « Analyse comparative des programmes étrangers de signalisation des routes touristiques par rapport au programme québécois ». Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, février 2013, 192 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-2-rapport-programmes-signalisation-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

CHAIRE DE TOURISME TRANSAT ESG UQAM. *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 3 : « Aperçu des tendances pouvant influencer l'évolution du programme québécois de signalisation des routes et des circuits touristiques ». Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, novembre 2012, 49 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-3-rapport-tendances-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

CHAIRE DE TOURISME TRANSAT ESG UQAM. *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 4 : « Rapport des sondages menés auprès des promoteurs, des municipalités, des entreprises touristiques et des associations touristiques régionales (ATR) ». Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, février 2013, 174 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-4-rapport-sondages-intervenants-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

CHAIRE DE TOURISME TRANSAT ESG UQAM. *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 5 : « Évaluation du niveau de connaissance et de satisfaction des routes touristiques du Québec par la clientèle touristique ». Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, mars 2013, 184 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-5-rapport-sondages-clienteles-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

CHAIRE DE TOURISME TRANSAT ESG UQAM. *Étude sur le Programme de signalisation des routes et des circuits touristiques du Québec*, volet 6 : « Diagnostic global et pistes d'amélioration pour le programme ». Montréal, Chaire de tourisme Transat ESG UQAM, avril 2013, 14 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/rapports-CDTT/Volet-6-diagnostic-mai-2013.pdf> (Page consultée le 28 février 2019).

CHITRAKORN, Kati. « Cosmétiques : vers la fin des tests sur les animaux ? » 15 mars 2016. *Le Magazine du Monde* en partenariat avec *The Business of Fashion* [En ligne], https://www.lemonde.fr/m-mode-business-of-fashion/article/2016/03/15/cosmetiques-vers-la-fin-des-tests-sur-les-animaux_4883437_4497393.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1458116823 (Page consultée le 10 avril 2019).

CONFÉRENCE MONDIALE SUR LES POLITIQUES CULTURELLES. « Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles ». Mexico City, 26 juillet-6 août 1982, 6 p. *UNESCO* [En ligne], http://portal.unesco.org/culture/fr/files/12762/1129542248/mexico_fr.pdf/mexico_fr.pdf (Page consultée le 21 juillet 2014).

CONSEIL INTERNATIONAL DES MONUMENTS ET DES SITES (ICOMOS). *Charte ICOMOS des Itinéraires Culturels*. Québec, 2008, 11 p. *ICOMOS* [En ligne], http://www.international.icomos.org/charters/culturalroutes_f.pdf (Page consultée le 12 août 2018).

CONSEIL DE RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES, CONSEIL DE RECHERCHES EN SCIENCES NATURELLES ET EN GÉNIE DU CANADA, INSTITUTS DE RECHERCHE EN SANTÉ DU CANADA. *Énoncé de politique des trois Conseils : éthique de la recherche avec des êtres humains 2*. Ottawa (Ontario), décembre 2018, 237 p. *Fonds de recherche du Québec – Société et Culture* [En ligne], <http://www.frqsc.gouv.qc.ca/documents/10191/186009/ÉPTC2+%282018%29/b785341f-c94b-408d-9f92-425aef3c8009> (Page consultée le 8 février 2020).

COUTURE, Maurice (Éco Tour Conseils Etc.) et Hélène HUARD. *Nature et tourisme au Québec : orientations et plan d'action 2003-2008*. Mai 2003, 76 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/planeco.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

DE LA VEGA, Xavier. « Rencontre avec Zygmunt Bauman : vivre dans la “modernité liquide” ». *Sciences Humaines* [En ligne], http://sspsd.ustrasbg.fr/IMG/pdf/Vivre_dans_la_modernite_liquide_Entretien_avec_Zygmunt_Bauman.pdf (Page consultée le 11 octobre 2018).

DEMEERSMAN, Xavier. « Sommes-nous faits de poussières d'étoiles ? » : [s. l. n. d.]. *Futura Sciences* [En ligne], <https://www.futura-sciences.com/sciences/questions-reponses/astrophysique-sommes-nous-faits-poussieres-etoiles-7275/> (Page consultée le 29 mai 2018).

DÉPARTEMENT DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES, DIVISION DE STATISTIQUE. *Compte satellite du tourisme : recommandations concernant le cadre conceptuel 2008*. Luxembourg, Madrid, New York, Paris, Nations Unies, 2010, 129 p. *United Nations Statistics Division* [En ligne], http://unstats.un.org/unsd/publication/SeriesF/SeriesF_80rev1f.pdf (Page consultée le 7 février 2018).

DICTIONNAIRE LITTRÉ. « Loisir, définition dans le dictionnaire Littré ». *Le Littré* [En ligne], <https://www.littre.org/définition/loisir> (Page consultée le 13 juillet 2018).

DOOLITTLE, Robyn. « Alaskans tired of rescuing “pilgrims” in the wild ». 16 octobre 2007. *The Star* [En ligne], http://www.thestar.com/news/world/2007/10/16/alaskans_tired_of_rescuing_pilgrims_in_the_wild.html (Page consultée le 22 août 2018).

DUMOULIN, Jacinthe (Ministère du Tourisme du Québec) et Simon TRÉPANIER (Ministère des Transports du Québec). *Politique de signalisation touristique : routes et circuits touristiques*. Québec, Direction des communications du Ministère des Transports, 2006, 42 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/programmes/routes.pdf> (Page consultée le 19 septembre 2017).

ENCYCLOPÉDIE LIBRE WIKIPÉDIA. « Histoire des routes ». *Wikipédia* [En ligne], http://fr.m.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_routes#La_voie_romaine (Page consultée le 31 juillet 2018).

ENCYCLOPÉDIE LIBRE WIKIPÉDIA. « Musée ». *Wikipédia* [En ligne], <https://fr.wikipedia.org/wiki/Musée> (Page consultée le 8 septembre 2018).

ENCYCLOPÉDIE LIBRE WIKIPÉDIA. « Rhizome ». *Wikipédia* [En ligne], <http://fr.wikipedia.org/wiki/Rhizome> (Page consultée le 12 février 2018).

ENCYCLOPÉDIE LIBRE WIKIPÉDIA. « Route ». *Wikipédia* [En ligne], <http://fr.wikipedia.org/wiki/Route> (Page consultée le 31 juillet 2018).

ENCYCLOPÉDIE LIBRE WIKIPÉDIA. « Route transcanadienne ». *Wikipédia* [En ligne], https://fr.wikipedia.org/wiki/Route_Transcanadienne (Page consultée le 7 août 2018).

FRANKLIN, Adrian. « The Tourist Syndrome : An Interview with Zygmunt Bauman ». London, Thousand Oaks & New Delhi, *Tourist Studies-Sage Publications*, vol. 3, n° 2 (1^{er} août 2003), p. 205-217.

- GARRIC, Audrey. « La captivité de dauphins et d'orques sera à terme interdite en France ». 6 mai 2017. *Le Monde – Biodiversité* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2017/05/06/la-captivite-des-dauphins-et-des-orques-sera-interdite-a-terme-en-france_5123541_1652692.html (Page consultée le 10 avril 2019).
- GARRIC, Audrey et Pierre LE HIR. « Le réchauffement climatique en 10 questions ». 6 novembre 2015. *Le Monde – Paris Climat 2015-COP21* [En ligne], https://www.lemonde.fr/cop21/article/2015/11/27/le-rechauffement-climatique-en-10-questions_4819175_4527432.html (Page consultée le 10 avril 2019).
- GÉLINAS, Geneviève. « L'histoire vivante à L'Anse-à-Beaufils ». *Journal culturel Graffiti*, vol. 13, n° 8, Été 2012 [En ligne], https://docs.wixstatic.com/ugd/e706b4_84b541b63ea14bd7a9a5a555f3143c83.pdf (Page consultée le 13 septembre 2018).
- GILCHRIST, Charles Willard. « Routes et autoroutes ». 7 février 2006. *The Canadian Encyclopedia* [En ligne], <http://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/m/article/roads-and-highways/> (Page consultée le 7 août 2018).
- GIRARD, Renaud. « Record de pèlerins attendus à la Mecque ». 24 octobre 2012. *Le Figaro* [En ligne], <http://www.lefigaro.fr/international/2012/10/24/01003-20121024ARTFIG00672-record-de-pelerins-attendus-a-lamecque.php> (Page consultée le 3 août 2018).
- GOUDET, Jean-Luc. « Ocean Cleanup, le projet de Boyan Slat pour nettoyer l'océan, commencera en 2018 ». 15 mai 2017. *FuturaPlanète* [En ligne], <https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/oceanographie-ocean-cleanup-projet-boyan-slat-nettoyer-ocean-commencera-2018-54459/> (Page consultée le 10 avril 2019).
- GRAVELEAU, Séverin. « Maxime de Rostolan, ingénieur et “payculteur” ». 2 mars 2016. *Le Monde – Campus, Le Monde des Étudiants* [En ligne], https://www.lemonde.fr/campus/article/2016/03/02/maxime-de-rostolan-ingenieur-et-payculteur_4874738_4401467.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1456902590 (Page consultée le 10 avril 2019).
- GROUPE D'EXPERTS INTERGOUVERNEMENTAL SUR L'ÉVOLUTION DU CLIMAT. « Climate Change 2014, Synthesis Report, Summary for Policymakers ». 2014. *Ippc Intergovernmental Panel on Climate Change* [En ligne], https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2018/02/AR5_SYR_FINAL_SPM.pdf (Page consultée le 10 avril 2019).

HEUZEBROC, Juliette. « Le tourisme serait l'un des vecteurs principaux du réchauffement climatique ». 14 mai 2018. *National Geographic*. [En ligne], <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/le-tourisme-serait-lun-des-vecteurs-principaux-du-rechauffement-climatique> (Page consultée le 2 janvier 2021).

ICOM. « Définition du musée ». *ICOM* [En ligne], <http://icom.museum/fr/activites/normes-et-lignes-directrices/definition-du-musee/> (Page consultée le 21 octobre 2019).

INSTITUT FRANÇAIS DES SCIENCES ET TECHNOLOGIES DES TRANSPORTS, DE L'AMÉNAGEMENT ET DES RÉSEAUX (IFSTTAR). « Au vingtième siècle jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale ». Chapitre « 9.1 -Jusqu'à la Première Guerre mondiale ». 8 mars 2010. *IFSTTAR* [En ligne], http://www.lcpc.fr/francais/sources-d-information/hist_routes/article/lcpc-sources-d-informations-391 (Page consultée le 24 décembre 2014).

KLEIN, Daniel B. et John MAJEWSKI. « Turnpikes and Toll Roads in Nineteenth Century America ». 10 février 2008. *EH.Net Encyclopedia* [En ligne], <http://eh.net/encyclopedia/turnpikes-and-toll-roads-in-nineteenth-century-america/> (Page consultée le 7 août 2018).

LA PRESSE. « Une forêt verticale parmi les gratte-ciels de Milan ». 7 avril 2019. *La Presse* [En ligne], http://plus.lapresse.ca/screens/62ab2dd8-0b0b-48f3-8f36-f8ed0de510c3_7C_0.html (Page consultée le 10 avril 2019).

LAVIGNE, Jacques (ministère du Tourisme) et Maurice COUTURE (GPS Tourisme). *Vers un tourisme durable : politique touristique du Québec, un nouveau partenariat industrie-gouvernement*. Ministère du Tourisme, 2005, 40 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/politiqueTouristique.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

LE COL TORUGART, VOYAGE CHINE-KIRGHIZISTAN, 2 MONDES DIFFÉRENTS. « L'aventure du passage de la frontière au col Torugart sur notre voyage Chine-Kirghizistan sur la Route de la Soie ». 31 juillet 2012. *Planète Découverte, Le voyage autrement* [En ligne], <http://www.planete-decouverte.com/blog/le-col-torugart-voyage-chine-kirghizistan/> (Page consultée le 3 août 2018).

LE MONDE. « La première route solaire au monde inaugurée en Normandie ». 22 décembre 2016. *Le Monde – Économie* [En ligne], https://www.lemonde.fr/economie/video/2016/12/22/la-premiere-route-solaire-au-monde-inauguree-en-normandie_5053070_3234.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1482424032 (Page consultée le 10 avril 2019).

LE MONDE – BIODIVERSITÉ. « Aux États-Unis, il n’y aura bientôt plus d’orques en captivité ». 17 mars 2016. *Le Monde* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/03/17/seaworld-annonce-la-fin-de-son-programme-de-reproduction-d-orques-en-captivite_4885017_1652692.html?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&utm_campaign=Echobox&utm_term=Autofeed#link_time=1458226778 (Page consultée le 10 avril 2019).

LE MONDE – BIODIVERSITÉ. « Le Canada sanctuarise la vaste forêt du Grand Ours, sur la côte pacifique ». 2 février 2016. *Le Monde* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/02/02/le-canada-sanctuarise-une-vaste-foret-de-la-cote-pacifique_4857572_1652692.html (Page consultée le 10 avril 2019).

LECOMTE, Erwan. « La Chine met en fonctionnement la plus grande centrale solaire flottante du monde ». 7 juin 2017. *Sciences et Avenir* [En ligne], https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/developpement-durable/la-chine-met-en-fonctionnement-la-plus-grande-centrale-solaire-flottante-du-monde_113632 (Page consultée le 10 avril 2019).

LEGIFRANCE, LE SERVICE PUBLIC DE LA DIFFUSION DU DROIT. « Décret n° 59-889 du 24 juillet 1959 portant organisation du Ministère Chargé des Affaires Culturelles (M. Malraux) ». JORF du 26 juillet 1959. *Legifrance* [En ligne], https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.do?numJO=0&dateJO=19590726&numTexte=&pageDebut=07413&pageFin (Page consultée le 1^{er} septembre 2014).

LEGIFRANCE, LE SERVICE PUBLIC DE LA DIFFUSION DU DROIT. « Décret n° 82-394 du 10 mai 1982 relatif à l’organisation du ministère de la culture ». JORF du 11 mai 1982. *Legifrance* [En ligne], http://legifrance.gouv.fr/jopdf/common/jo_pdf.jspnumJO=0&dateJO=19820511&numTexte=&pageDebut=01346&pageFin= (Page consultée le 1^{er} septembre 2014).

LÉGISQUÉBEC SOURCE OFFICIELLE. « Loi sur le patrimoine culturel ». *Publications Québec* [En ligne], <http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cs/P-9.002> (Page consultée le 28 avril 2018).

LEPLÂTRE, Simon. « La Chine championne du solaire ». 30 janvier 2017. *Le Monde – Économie* [En ligne], https://www.lemonde.fr/economie/article/2017/01/30/la-chine-championne-du-solaire_5071465_3234.html (Page consultée le 10 avril 2019).

« Les statistiques 2017 du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle ». *Les Chemins vers Compostelle* [En ligne], <http://www.chemin-compostelle.info/statistiques/statistiques-pelerinage-compostelle.php> (Page consultée le 3 août 2018).

« Les statistiques 2013 du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle ». *Les Chemins vers Compostelle* [En ligne], <http://www.chemin-compostelle.info/statistiques/statistiques-pelerinage-compostelle-2013.php> (Page consultée le 3 août 2018).

L'ODYSSÉE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE. *Rapport Brundtland*. [s. p.], 1987, 349 p. *Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères* [En ligne], https://www.diplomatie.gouv.fr/sites/odysee-developpement-durable/files/5/rapport_brundtland.pdf (Page consultée le 20 septembre 2018).

MAUSS, Marcel. « Les techniques du corps ». *Journal de Psychologie*, vol. XXXII, n° 3-4 (15 mars-15 avril 1936). Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934, 23 p. Mis en ligne le 17 février 2002. *UQAC-Université du Québec à Chicoutimi* [En ligne], http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/techniques_corps.pdf (Page consultée le 24 septembre 2018).

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DE QUÉBEC. « Glossaire de l'archéologie ». *Ministère de la Culture et des Communications de Québec* [En ligne], <https://www.mcc.gouv.qc.ca/index.php?id=5283> (Page consultée le 28 avril 2018).

MINISTÈRE DES FORÊTS, DE LA FAUNE ET DES PARCS DU QUÉBEC. « Qu'est-ce qu'un parc national ? » *Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec* [En ligne], <https://mffp.gouv.qc.ca/les-parcs/reseau-parcs-nationaux/quest-ce-parc-national/> (Page consultée le 17 septembre 2018).

MINISTÈRE DES FORÊTS, DE LA FAUNE ET DES PARCS DU QUÉBEC. « Réserves fauniques ». *Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec* [En ligne], <https://mffp.gouv.qc.ca/faune/territoires/reserve.jsp> (Page consultée le 17 septembre 2018).

MINISTÈRE DU TOURISME DU QUÉBEC. « Tourisme en chiffres ». 2014. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <https://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/tourisme-chiffres-2014.pdf> (Page consultée le 5 février 2019).

- MOISAN, Jacques *et al.* *Le Québec de la villégiature : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*. Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, 26 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanVillégiature.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).
- MÖLLER, Andrea. *Tourisme et environnement*. Chapitre 21, DWIF Munich, 2000. p. 201-202 [En ligne], <http://fama2.us.es:8080/turismo/turismonetl/economia%20del%20turismo/turismo%20y%20medio%20ambiente/tourism%20et%20environment.pdf> (Page consultée le 17 janvier 2011).
- NATIONS UNIES et ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME. « Code Mondial d'Éthique du Tourisme, pour un tourisme responsable ». 2001, 8 p. *OMT* [En ligne], <http://cf.cdn.unwto.org/sites/all/files/docpdf/gcetbrochureglobalcodefr.pdf> (Page consultée le 3 août 2018).
- NOUVELOBS.COM. « La Chine construit des immeubles-forêts ». 10 février 2017. *Le Nouvel Observateur* [En ligne], <http://o.nouvelobs.com/art-design/20170210.OBS5135/la-chine-construit-des-immeubles-forets.html> (Page consultée le 10 avril 2019).
- NOVEL, Anne-Sophie. « Le Grand Bleu en 2016 ? C'est plus trash ! » 13 mars 2016. *Le Monde – Blogs* [En ligne], http://alternatives.blog.lemonde.fr/2016/03/13/le-grand-bleu-en-2016-cest-plus-trash/?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1458124043 (Page consultée le 10 avril 2019).
- ORGANISATION DE COOPÉRATION ET DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUES et BUREAU DE STATISTIQUE DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES. *Recommandations de l'ONU et de l'OMT : mise à jour des Recommandations sur les Statistiques du Tourisme ONU-WTO*. Révisé le 20 octobre 1999, 27 p. *United Nations Statistics Division* [En ligne], <http://unstats.un.org/unsd/statcom/doc00/m83note-f.pdf> (Page consultée le 13 juillet 2018).
- ORGANISATION DE COOPÉRATION ET DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUES, BUREAU DE STATISTIQUE DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES, ORGANISATION DES NATIONS UNIES ET ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME. *Compte satellite du tourisme : recommandations concernant le cadre conceptuel*. 2000, 165 p. *Commission Européenne* [En ligne], http://ec.europa.eu/eurostat/ramon/statmanuals/files/TSA_method_framework_fr.pdf (Page consultée le 7 février 2018).

ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME. « Comprendre le tourisme : Glossaire de base ». *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/content/comprendre-le-tourisme-glossaire-de-base> (Page consultée le 7 février 2018).

ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME. « Congrès de l'OMT sur les liens entre le patrimoine culturel et le tourisme créatif ». 23 novembre 2016. *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2016-11-30/congres-de-l-omt-sur-les-liens-entre-le-patrimoine-culturel-et-le-tourisme-> (Page consultée le 6 décembre 2018).

ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME. « On s'attend à 1,8 milliard de touristes internationaux en 2030 ». 11 octobre 2011. *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2011-10-12/s-attend-18-milliard-de-touristes-internationaux-en-2030> (Page consultée le 8 février 2018).

ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME. « Les recettes du tourisme international en hausse de 4% en 2012 ». 15 mai 2013. *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2013-05-15/les-recettes-du-tourisme-international-en-hausse-de-4-en-2012-0> (Page consultée le 7 février 2018).

ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME. « Le tourisme international surpasse les attentes avec des arrivées en hausse de 52 millions en 2013 ». 20 janvier 2014. *OMT* [En ligne], <http://media.unwto.org/fr/press-release/2014-01-20/le-tourisme-international-surpasse-les-attentes-avec-des-arrivees-en-hausse> (Page consultée le 8 février 2018).

PAQUET, Raynald *et al.* *Le Québec de la grande nature : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*. Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, 24 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanGrandeNature.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).

« Paul Virilio, Terra Nova ». 8 juin 2012. *Culture Mobile, penser la société du numérique* [En ligne], <http://www.culturemobile.net/visions/paul-virilio-terra-nova> (Page consultée le 16 décembre 2014).

PÉLOUAS, Anne. « Le Canada sanctuarise la plus grande forêt humide du monde ». 15 février 2016. *Le Monde – Biodiversité* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/02/15/le-canada-sanctuarise-la-plus-grande-foret-humide-du-monde_4865576_1652692.html (Page consultée le 10 avril 2019).

PINNA, Giovanni. « Definition of Museum ». 3 décembre 2003. *ICOM-L-Archives* [En ligne], <http://home.ease.lsoft.com/scripts/wa-HOME.exe?A2=ind0312&L=ICOM-L&P=R568&l=ICOML.&9=A&J=on&d=No+Match%3BMatch%3BMatches&z=4> (Page consultée le 11 septembre 2018).

PIERRON, Maud. « Tourisme : Baroudeurs de l'extrême ». 27 février 2015. *20 Minutes* [En ligne],
<http://www.20minutes.fr/societe/1528135-20150227-tourisme-baroudeurs-extreme> (Page consultée le 12 juin 2015).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Chemin ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/chemin> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Circuit ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/circuit> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Conscient ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/conscient> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Conscience ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/conscience> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Déambulation ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/deambulation> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Être ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/etre> (Page consultée le 30 décembre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Hybride ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/hybride> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Insoutenable ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/insoutenable>
 (Page consultée le 30 décembre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Itinéraire ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/itineraire> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Légèreté ». *CNRTL* [En ligne],
<https://www.cnrtl.fr/definition/legerete> (Page consultée le 30 décembre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Parcours ». *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/parcours> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Pèlerinage ». *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/pelerinage> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Philologie ». *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/philologie> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Promenade ». *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/promenade> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Route ». *CNRTL* [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/route> (Page consultée le 8 octobre 2019).

PORTAIL LEXICAL DU CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL). « Travois ». *CNRTL* [En ligne], <http://www.cnrtl.fr/definition/travois/substantif> (Page consultée le 31 juillet 2018).

QUÉBEC, L'ACCENT D'AMÉRIQUE. « Route de la Nouvelle-France ». *Québec Région* [En ligne], <https://www.quebecregion.com/fr/quoi-faire/activites-attractions/circuits/route-de-la-nouvelle-france/> (Page consultée le 5 février 2019).

RADIO-CANADA ICI MAURICIE-CENTRE-DU-QUÉBEC. « Des explorateurs du Centre-du-Québec veulent sauver une île paradisiaque pleine de déchets ». 27 juin 2017. *Radio Canada* [En ligne], <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1042082/ile-pacifique-environnement-chercheurs-aventuriers-sauver> (Page consultée le 10 avril 2019).

« Railroad terms ». *Union Pacific Building America*. [En ligne], https://www.up.com/aboutup/reference/glossary/railroad_terms/index.htm (Page consultée le 22 août 2018).

« Routes, circuits et parcours gourmands ». *Terroirs et Saveurs du Québec* [En ligne], <http://www.terroirsaveurs.com/routes-circuits.html> (Page consultée le 24 septembre 2018).

ROYAL, Ségolène et al. « Arrêté du 3 mai 2017 fixant les caractéristiques générales et les règles de fonctionnement des établissements présentant au public des spécimens vivants de cétacés ». 6 mai 2017. *Legifrance.gouv.fr Le service public de la diffusion du droit* [En ligne], https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do;jsessionid=B4EC701CCFE29A168B1434DE5ECBB01D.tpdila13v_3?cidTexte=JORFTEXT000034598383&dateTexte=&oldAction=rechJO&categorieLien=id&idJO=JORFCONT000034598275 (Page consultée le 10 avril 2019).

RUEL, Sylvie. « Escapade vers nos vieux magasins généraux ». 31 juillet 2014, *Le Bel Âge* [En ligne], <https://www.lebelage.ca/mes-loisirs/tourisme/escapade-vers-nos-vieux-magasins-generaux?page=2> (Page consultée le 13 septembre 2018).

SAINT-PAUL, Patrick. « La Chine bétonne la nouvelle route de la soie ». 9 septembre 2013. *Le Figaro* [En ligne], <http://www.lefigaro.fr/international/2013/09/09/01003-20130909ARTFIG00777-la-chine-betonne-la-nouvelle-route-de-la-soie.php> (Page consultée le 7 août 2018).

« Sur les Routes de la Soie ». [s. d.], *L'Internaute* [En ligne], <http://www.linternaute.com/voyage/sur-les-routes-de-la-soie/sur-les-routes-de-la-soie.shtml> (Page consultée le 3 août 2018).

SUSTAINABLE DEVELOPMENT OF TOURISM. « Écotourisme et des aires protégées. Définition d'écotourisme de l'OMT ». *OMT* [En ligne], <http://sdt.unwto.org/fr/content/ecotourisme-et-des-aires-protegees> (Page consultée le 18 septembre 2018).

SUSTAINABLE DEVELOPMENT OF TOURISM. « Définition ». *OMT* [En ligne], <http://sdt.unwto.org/fr/content/definition> (Page consultée le 18 septembre 2018).

THIBERGE, Clémentine. « L'écotourisme peut-il sauver les espèces menacées ? » 9 mars 2016. *Le Monde – Biodiversité* [En ligne], https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2016/03/09/l-ecotourisme-peut-il-sauver-les-especes-menacees_4879328_1652692.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Facebook#link_time=1457536427 (Page consultée le 10 avril 2019).

TOURISME CULTUREL. « Itinéraires culturels : unesco et u.e ». *Institut Européen des Itinéraires Culturels (IEIC)* [En ligne], http://www.culture-routes.lu/php/fo_index.php?lng=fr&dest=bd_pa_det&id=00000095 (Page consultée le 24 décembre 2014).

- TOURISME QUÉBEC. « Chemin du Roy ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/chemin-du-roy-46346667> (Page consultée le 5 février 2019).
- TOURISME QUÉBEC. « Circuit du Paysan ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/circuit-du-paysan-45235137> (Page consultée le 5 février 2019).
- TOURISME QUÉBEC. « Les routes touristiques ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/ou-aller/routes-touristiques> (Page consultée le 25 février 2018).
- TOURISME QUÉBEC. « Les saisons ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/decouvrir/les-saisons> (Page consultée le 5 février 2019).
- TOURISME QUÉBEC. *Nature et tourisme : l'écotourisme au Québec en 2002*. 2002. 273 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], https://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/etudes-statistiques/eco_QC02.pdf (Page consultée le 18 septembre 2018).
- TOURISME QUÉBEC. *Plan de développement de l'industrie touristique 2012-2020 : un itinéraire vers la croissance*. Gouvernement du Québec, mai 2012, 110 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/plan-dev-tour-2012-2020.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).
- TOURISME QUÉBEC. *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca> (Page consultée le 21 novembre 2019).
- TOURISME QUÉBEC. *Rapport annuel de gestion 2009-2010 : ministère du Tourisme*. Gouvernement du Québec, octobre 2010, 76 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/publications-administratives/RAG-2009-2010.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).
- TOURISME QUÉBEC. « Route de la Nouvelle-France ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-de-la-nouvelle-france-46316733> (Page consultée le 5 février 2019).

- TOURISME QUÉBEC. « Route des Vins ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-des-vins-46159046> (Page consultée le 5 février 2019).
- TOURISME QUÉBEC. « Route du Fjord ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-du-fjord-49128190> (Page consultée le 5 février 2019).
- TOURISME QUÉBEC. « Route du Fleuve ». *Québec Original* [En ligne], <https://www.quebecoriginal.com/fr-ca/fiche/quoi-faire/visites-et-patrimoine/routes-et-circuits-touristiques/route-du-fleuve-46312889> (Page consultée le 5 février 2019).
- UNITED NATIONS, DEPARTMENT OF ECONOMIC AND SOCIAL AFFAIRS. Population Division, Population Estimates and Projections Section. « World Population Prospects : The 2012 Revision ». *United Nations, Department of Economic and Social Affairs* [En ligne], <http://esa.un.org/unpd/wpp/Excel-Data/population.htm> (Page consultée le 14 octobre 2014).
- UNITED NATIONS EDUCATIONAL, SCIENTIFIC AND CULTURAL ORGANIZATION. « Définition du patrimoine culturel ». 2008, *UNESCO* [En ligne], www.unesco.org/new/fr/culture/themes/illicit-trafficking-of-cultural-property/unesco-database-of-national-cultural-heritage-laws/frequently-asked-questions/definition-of-the-cultural-heritage/ (Page consultée le 29 janvier 2018).
- UNITED NATIONS EDUCATIONAL, SCIENTIFIC AND CULTURAL ORGANIZATION. « Liste du patrimoine mondial en péril ». *UNESCO* [En ligne], <http://whc.unesco.org/fr/peril/> (Page consultée le 17 octobre 2019).
- UNITED NATIONS EDUCATIONAL, SCIENTIFIC AND CULTURAL ORGANIZATION. « Liste du patrimoine mondial ». *UNESCO* [En ligne], <http://whc.unesco.org/fr/list> (Page consultée le 17 octobre 2019).
- VAN EECKHOUT, Laetitia. « Deux tours en bois vont se dresser dans le ciel de Bordeaux ». 16 mars 2016. *Le Monde – Smart Cities* [En ligne], https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2016/03/16/deux-tours-en-bois-vont-se-dresser-dans-le-ciel-de-bordeaux_4884187_4811534.html?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&utm_campaign=Echobox&utm_term=Autofeed#link_time=1458159033 (Page consultée le 10 avril 2019).

- VILLE DE MONTRÉAL. « Énoncé d'orientation pour une politique du patrimoine ». 2005, 40 p. *Ville de Montréal* [En ligne], http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/page/cons_pat_mtl_fr/media/documents/enonce_orientation_politique_patrimoine.pdf (Page consultée le 29 janvier 2018).
- WATSON, Suzanne *et al.* *Le Québec du Saint-Laurent : plan intégré de l'expérience, diagnostic et orientations*. Ministère du Tourisme du Québec, mai 2007, 23 p. *Ministère du Tourisme du Québec* [En ligne], <http://www.tourisme.gouv.qc.ca/publications/media/document/experiences/PlanStLaurent.pdf> (Page consultée le 20 septembre 2018).
- WEAVER, David B. *The Encyclopedia of Ecotourism*. [s.l.], Cabi Publising, 2001. 682 p. [En ligne], http://shora.tabriz.ir/Uploads/83/cms/user/File/657/E_Book/Tourism/The%20Encyclopedia%20of%20Ecotourism.pdf (Page consultée le 20 septembre 2018).

ANNEXES

ANNEXE 1
GUIDE D'ENTREVUE SEMI-DIRIGÉE

GUIDE D'ENTREVUE SEMI-DIRIGÉE

Introduction orale aux touristes participants :
présentation des objectifs du doctorat, explication du projet de thèse et
du formulaire de consentement libre, éclairé et continu

Pré-questions

Section 1. Données sociodémographiques

Nom et prénom du participant : _____
 Âge et sexe : _____
 Lieu de naissance : _____
 Lieu de résidence : _____
 Situation maritale : _____
 Formation universitaire et/ou professionnelle : _____
 Profession : _____
 Propriétaire immobilier ou locataire : _____
 Estimation de vos revenus annuels : _____
 Pourcentage de vos revenus annuels dévolus à vos voyages : _____
 Loisirs pratiqués régulièrement : _____
 Nombre et nature (culturel, sports et plein air, chasse et pêche, etc.) de voyages effectués
 par année : _____

Section 2. Présentation du touriste et de ses habitudes de voyage (biographie)

1. Quels sont les types de voyage que vous avez effectué par le passé et vers quelles destinations ?
 - a) Patrimoine et culture (musées, architecture, histoire des lieux, activités culturelles, etc.)
 - b) Rencontres avec les locaux
 - c) Découverte du terroir (produits locaux, gastronomie, activités de cueillette de fruits et de dégustations, etc.)
 - d) Exploration du territoire (nature et plein air)
 - e) Sports
 - f) Autres
2. Quels sont les types de voyages et de destinations que vous privilégiez ?
3. Quel type de voyage êtes-vous en train d'effectuer actuellement ?
4. Quelle en est la destination ?
5. Quand avez-vous débuté votre séjour actuel et de quelle durée est-il ?
6. Combien de personnes êtes-vous au total pour ce séjour ?
7. Voyagez-vous en :
 - a) Famille
 - b) Couple
 - c) Entre amis
 - d) En voyage organisé
 - e) Autre

8. Quel type d'hébergements avez-vous planifié ?
 - a) Chez de la famille
 - b) Chez des amis
 - c) Camping et système D
 - d) Auberges de jeunesse
 - e) Chambres d'hôtes
 - f) Hôtels
 - g) Autre
9. Quel est le coût quotidien, hebdomadaire ou mensuel alloué à votre séjour toutes charges comprises ?
10. Avez-vous planifié votre séjour du début à la fin, y compris l'itinéraire routier ?
Si oui, de quelle manière ?
 - a) Brochures touristiques distribuées par les régions
 - b) Guides touristiques de type Ulysse, Guide du Routard, Petit Futé, Lonely Planet, etc.
 - c) Informations recueillies sur internet
 - d) Sur les conseils d'amis, bouche-à-oreille
 - e) Non, je pars à l'aventure parce que... (Expliquez).
 - f) Autre
11. Pour votre voyage actuel, combien de kilomètres envisagez-vous de parcourir quotidiennement ? (Donnez une approximation).
 - a) 50 km.
 - Qu'est-ce qui vous intéresse dans le fait d'effectuer un court voyage ?
 - b) 100 à 400 km.
 - Que pensez-vous découvrir ou expérimenter ?
 - c) 800 à 1 000 km.
 - Qu'est-ce qui vous motive à en parcourir autant ?
 - Cela aurait-il un rapport avec un désir d'évasion, une attraction pour la pratique de la route en automobile ?
 - Que vivez-vous intérieurement lorsque vous conduisez ?
 - Qu'est-ce que la consommation de la route vous apporte émotionnellement et intellectuellement ?
12. Aviez-vous déjà pratiqué un voyage sur la route, dans les mois et les années précédentes ?

Questions de recherche générale

Section 3. Perceptions des touristes du voyage et du mythe de la route

13. Vous êtes ici sur une route ou un circuit touristiques. Que ressentez-vous à propos de votre voyage ?
14. Dans quelle mesure la route constitue-t-elle une partie importante de votre voyage ?
15. Que ressentez-vous à propos de la route ?
16. Quels sont ces circuits touristiques qui vous ont marqué ? Pourquoi ?

Questions de recherche secondaires

Section 4. Corrélations entre les perceptions et les motivations de voyage

17. Quels sont les bénéfices découlant de vos activités touristiques réalisées sur ces circuits et routes touristiques ? Qu'avez-vous retiré de votre expérience ?
18. Dans quelle mesure ces bénéfices ont-ils répondu à vos motivations de voyage ?

Section 5. Dispositifs de patrimonialisation et appropriation identitaire

17. Quelles sont les activités patrimoniales et touristiques (sites naturels, formations physiques et géologiques, réserves naturelles, parcs nationaux, musées, zoos, festivals, etc.) que vous avez le plus appréciées. Pourquoi ?
18. Quels sont les critères qui vous permettent de retenir certaines attractions et activités plutôt que d'autres ?
19. Que pensez-vous de la mise en valeur des patrimoines sur ce site dans lequel nous sommes rencontrés, mais aussi à l'échelle de la province ?
20. (Question adressée aux Québécois) Comment avez-vous vécu votre progression touristique, chez vous, dans votre province ?
 - Lorsque l'on voyage dans sa propre culture et sur un territoire auquel on s'identifie, le découvrez-vous que l'on comme s'il s'agissait de lieux inconnus et d'expériences nouvelles ?
 - Comment vit-on alors son identité en tant que Québécois à l'issue de ce voyage ?
 - Pensez-vous que votre rapport avec votre propre culture et votre territoire aura changé après cette expérience touristique ?
 - Si oui, de quelle manière ?
21. (Question adressée aux non-Québécois). Qu'avez-vous découvert de la culture québécoise au cours de ce voyage ? Que vous inspire cette expérience nouvelle ?

Section 6. Prise de conscience environnementale progressive.

22. Si on mettait en place une nouvelle politique de préservation des patrimoines culturels québécois, qui inciterait les touristes à la pratique d'un tourisme écoresponsable, qu'en penseriez-vous ?
23. Participeriez-vous aux activités touristiques qui seraient proposées ?
24. Avez-vous l'impression que les stratégies de protection des écosystèmes et de l'environnement sont des éléments perceptibles dans l'effort de mise en valeur des patrimoines ?
25. Diriez-vous que ce sont des sujets qui vous interpellent et auxquels vous pensez lorsque vous voyagez en automobile ?

ANNEXE 2
ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS :
LA LETTRE D'INFORMATION



Université du Québec
à Trois-Rivières

Savoir. Surprendre.

Lettre d'information

Routes et circuits touristiques au Québec : de la poésie du déplacement à la rencontre des patrimoines

Nom du Chercheur principal : Sabrina ALAÏS

Doctorat en Études Québécoises (3682)

Département des sciences humaines

**Codirecteur de recherche de l'étudiante : Laurent Turcot, Professeur titulaire de la
Chaire de recherche du Canada en histoire des loisirs et des divertissements,
Département des sciences humaines.**

**Codirectrice de recherche de l'étudiante : Maryse Paquin, Professeure titulaire,
Département d'études en loisir, culture et tourisme.**

Votre participation à la recherche, qui vise à mieux comprendre les perceptions des touristes au sujet des routes et des circuits touristiques du Québec, les perceptions du voyage et des motivations pour l'entreprendre, les dispositifs de mise en tourisme des patrimoines et la prise de conscience environnementale progressive, serait grandement appréciée.

Avant d'accepter de participer à cette recherche, veuillez prendre le temps de lire les renseignements qui suivent. Le but de cette lettre d'information est de vous aider à comprendre exactement ce qu'implique votre éventuelle participation à la recherche, de sorte que vous puissiez prendre une décision libre et éclairée à ce sujet. De plus, elle vous explique les objectifs du projet de recherche et ses procédures. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles à la personne responsable de la conduite de la présente recherche.

Objectifs

Les objectifs de ce projet de recherche sont : étudier les perceptions des touristes au sujet des routes et des circuits touristiques du Québec, les perceptions du voyage et des motivations pour l'entreprendre, les dispositifs de mise en tourisme des patrimoines et la prise de conscience environnementale progressive, alors qu'ils empruntent une portion ou la totalité des routes ou des circuits suivants : Chemin du Roy, Route de la Nouvelle-France, Route du Fjord, Circuit du Paysan, Route des Vins Brome-Missisquoi.

Tâche

Votre participation à ce projet de recherche consiste à m'accorder une entrevue semi-dirigée enregistrée sur une caméra numérique, d'une durée de 30 à 90 minutes, sur le site touristique de notre rencontre. Nous aborderons différentes thématiques telles que vos habitudes de voyage, votre pratique de la route touristique, votre appréhension des patrimoines et votre conception du tourisme, que celui-ci soit vécu comme étant global (tourisme de masse) ou local (tourisme responsable).

Risques, inconforts, inconvénients

Aucun risque n'est associé à votre participation. Le temps consacré à notre entrevue, soit environ 30 à 90 minutes, demeure le seul inconvénient. Toutefois, il est possible que le fait de raconter vos expériences personnelles suscite en vous une certaine émotion ou des sentiments vifs ou désagréables. Si cela se produit, n'hésitez pas en parler à la doctorante car elle pourra abréger l'entrevue si vous le souhaitez, vous permettre de prendre une pause, de passer à un autre sujet ou même de l'interrompre à votre demande, même une fois débutée, sans que cette situation ne vous cause de préjudice.

Bénéfices

La contribution à l'avancement des connaissances au sujet des routes et des circuits touristiques du Québec est le seul bénéfice direct prévu à votre participation. Vous aurez donc l'opportunité de participer à une expérience unique et novatrice dans le champ des Études Culturelles menant à l'élaboration d'un tourisme écoresponsable. En outre, le fait de participer à cette recherche vous offre une occasion de réfléchir et de discuter, en toute confidentialité, à votre expérience touristique et patrimoniale, au Québec, sur votre manière de découvrir et de vivre la route en automobile, mais aussi sur votre façon de voyager dans une région et un pays, connus ou inconnus, ou, encore, sur un territoire auquel vous vous identifiez.

Confidentialité

Les données recueillies dans le cadre de cette étude sont entièrement confidentielles et ne pourront en aucun cas mener à votre identification. Votre confidentialité sera assurée comme suit : les données nominatives vous concernant (nom, adresse, téléphone, etc.) ne paraîtront dans aucun rapport ni dans les résultats de la recherche, à l'exception du formulaire de consentement. Toutefois, celui-ci ne sera pas partagé et un nom fictif vous sera attribué tout au long du traitement et de la transcription des données, ce qui assurera votre anonymat.

Dans le cas d'entrevue de groupe

Comme participant à un groupe de discussion, vous connaîtrez l'identité des personnes participantes ainsi que les renseignements et opinions partagés lors de la discussion. Nous comptons sur votre collaboration pour conserver le caractère confidentiel de ces informations.

Les résultats de la recherche, qui pourront être diffusés sous forme écrite dans la thèse, dans des publications, en parties ou en la totalité de la thèse, dans des publications

d'articles et dans des ouvrages scientifiques, ne permettront pas d'identifier les participants.

Si la recherche fait l'objet de diffusion scientifique sous forme de présentations orales dans des colloques et autres événements à vocation culturelle et scientifique, avec l'appui du matériel audiovisuel (extraits de l'entrevue enregistrée, enregistrements audio, photographies, etc.), les règles de la confidentialité précédemment citées seront rigoureusement appliquées, y compris l'utilisation de nom fictif. Mais, en sachant que certains enregistrements audio, vidéo ou photographies permettraient de vous identifier par le biais de votre image et de votre voix, il est nécessaire que vous donniez votre accord, dans le formulaire de consentement, afin de permettre à la chercheuse doctorale Madame Sabrina Alaïs, de les utiliser aux fins de diffusion scientifique précédemment évoquées.

Toutes les données recueillies (enregistrements audio-vidéo, photographies, grilles d'analyse et journal de bord ainsi que tout autre document relatif à la collecte de données) seront conservées, de manière anonyme, pour de futures utilisations dans l'intérêt de la recherche scientifique car elles demeureront indispensables pour la thèse, la rédaction d'articles et la présentation de conférences dans des colloques et autres institutions. Elles seront gardées sur un disque dur externe et dans mon ordinateur portable personnel Lenovo ThinkPad, verrouillé par un mot de passe et uniquement dédié à mes recherches et à la rédaction de ma thèse. Les deux appareils seront placés dans mon bureau à mon adresse personnelle et je serai la seule personne à y avoir accès.

Participation volontaire

Votre participation à cette étude se fait sur une base volontaire. Vous êtes entièrement libre de participer ou non, de refuser de répondre à certaines questions ou de vous retirer en tout temps sans préjudice et sans avoir à fournir d'explications, et ce, même une fois l'entrevue débutée. Veuillez noter que si vous décidez de vous retirer du projet, toutes les données vous concernant seront détruites, sauf avis contraire de votre part, à signifier dans le formulaire de consentement.

Remerciement

Votre collaboration est précieuse. Nous l'apprécions et vous en remercions.

Responsable de la recherche

Pour obtenir de plus amples renseignements ou pour toute question concernant ce projet de recherche, vous pouvez communiquer avec Sabrina Alaïs, l'étudiante responsable du projet de recherche : sabrina.alais@uqtr.ca ou au 819 609-6954 (cellulaire personnel).

Question ou plainte concernant l'éthique de la recherche

Cette recherche est approuvée par le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Trois-Rivières (CEREH) et un certificat portant le numéro [CER-17-232-07.10] a été émis le [1^{er} mars 2017].

Pour toute question ou plainte d'ordre éthique concernant cette recherche, vous pouvez communiquer avec la secrétaire du Comité d'éthique de la recherche de l'Université du

Québec à Trois-Rivières, par téléphone (819) 376-5011, poste 2129 ou par courrier électronique à CEREH@uqtr.ca.

ANNEXE 3
ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRES HUMAINS :
LE FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



Formulaire de consentement

Engagement de la chercheuse

Moi, Sabrina Alais m'engage à procéder à cette étude conformément à toutes les normes éthiques qui s'appliquent aux projets comportant la participation de sujets humains.

Consentement du participant

Je, _____[nom du participant]_____, confirme avoir lu et compris la lettre d'information au sujet du projet [*titre*]. J'ai bien saisi les conditions, les risques et les bienfaits éventuels de ma participation. On a répondu à toutes mes questions à mon entière satisfaction. J'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer ou non à cette recherche. Je comprends que ma participation est entièrement volontaire et que je peux décider de me retirer en tout temps, sans aucun préjudice, même une fois l'entrevue débutée.

J'accepte librement et de manière éclairée de participer à ce projet de recherche

Nom du participant:	Nom de la chercheuse :
Signature :	Signature :
Adresse postale et/ou électronique :	Adresse postale et/ou électronique : Sabrina.alais@uqtr.ca 819 609-6954
Date :	Date :

Consentements spécifiques :

1) Au cas où je me retirerais du projet, j'autorise la chercheuse Sabrina Alaïs à utiliser toutes les données collectées me concernant pour une durée de cinq (5) ans après la sanction de ses études doctorales, dans le cadre de ses recherches et de ses diffusions scientifiques sous forme écrite et audiovisuelle :

Oui ____ / Non ____

2) J'autorise la chercheuse Madame Sabrina Alaïs à utiliser pour une durée de cinq (5) ans après la sanction de ses études doctorales, toutes les données audiovisuelles me concernant, tels que des enregistrements audio, vidéo ou photographies à des fins de diffusion scientifique (publications d'articles, de parties ou de la totalité de la thèse, ouvrages scientifiques, conférences, présentations orales dans des colloques et autres événements à vocation culturelle et scientifique). J'ai conscience que ce matériel pourrait permettre de m'identifier par le biais de mon image et de ma voix :

Oui ____ / Non ____

3) Je m'engage à respecter la confidentialité des participants et des renseignements partagés lors du groupe de discussion.

Oui ____ / Non ____

Les résultats aux participants

Un résumé des résultats sera envoyé aux participants qui le souhaitent. Ce résumé ne sera cependant pas disponible avant la soutenance de la thèse de doctorat. Indiquez l'adresse postale ou électronique à laquelle vous souhaitez que ce résumé vous parvienne :

Adresse postale et/ou électronique :

Si cette adresse venait à changer, il vous faudrait en informer la chercheuse doctorale.

ANNEXE 4.
LES ROUTES ET LES CIRCUITS TOURISTIQUES AU QUÉBEC
SOUS FORME DE DOCUMENTATION ICONOGRAPHIQUE
ISSUE DE LA COLLECTE DE DONNÉES

Le Chemin du Roy

FIGURE 22
Le Chemin du Roy, à l'entrée de Pointe-du-Lac,
à proximité immédiate du Lac Saint-Pierre



Source : Collecte de données, 7 août 2012.

FIGURE 23
Le Chemin du Roy, à proximité immédiate du Lac Saint-Pierre



Source : Collecte de données, 7 août 2012.

FIGURE 24
Lac Saint-Pierre, désigné réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO en 2000



Source : Collecte de données, 7 août 2012.

FIGURE 25
Lac Saint-Pierre, désigné réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO en 2000



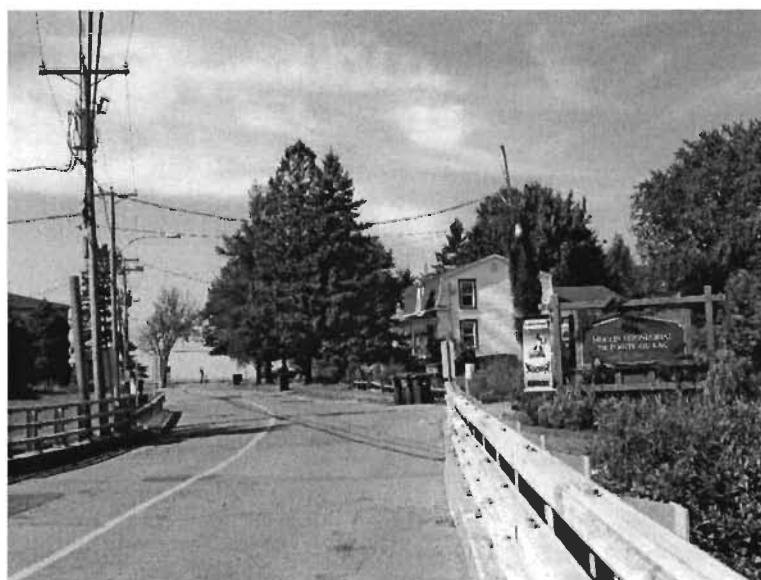
Source : Collecte de données, 7 août 2012.

FIGURE 26
Lac Saint-Pierre, désigné réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO en 2000



Source : Collecte de données, 7 août 2012.

FIGURE 27
Le Chemin du Roy, à l'entrée du Moulin seigneurial de Pointe-du-Lac



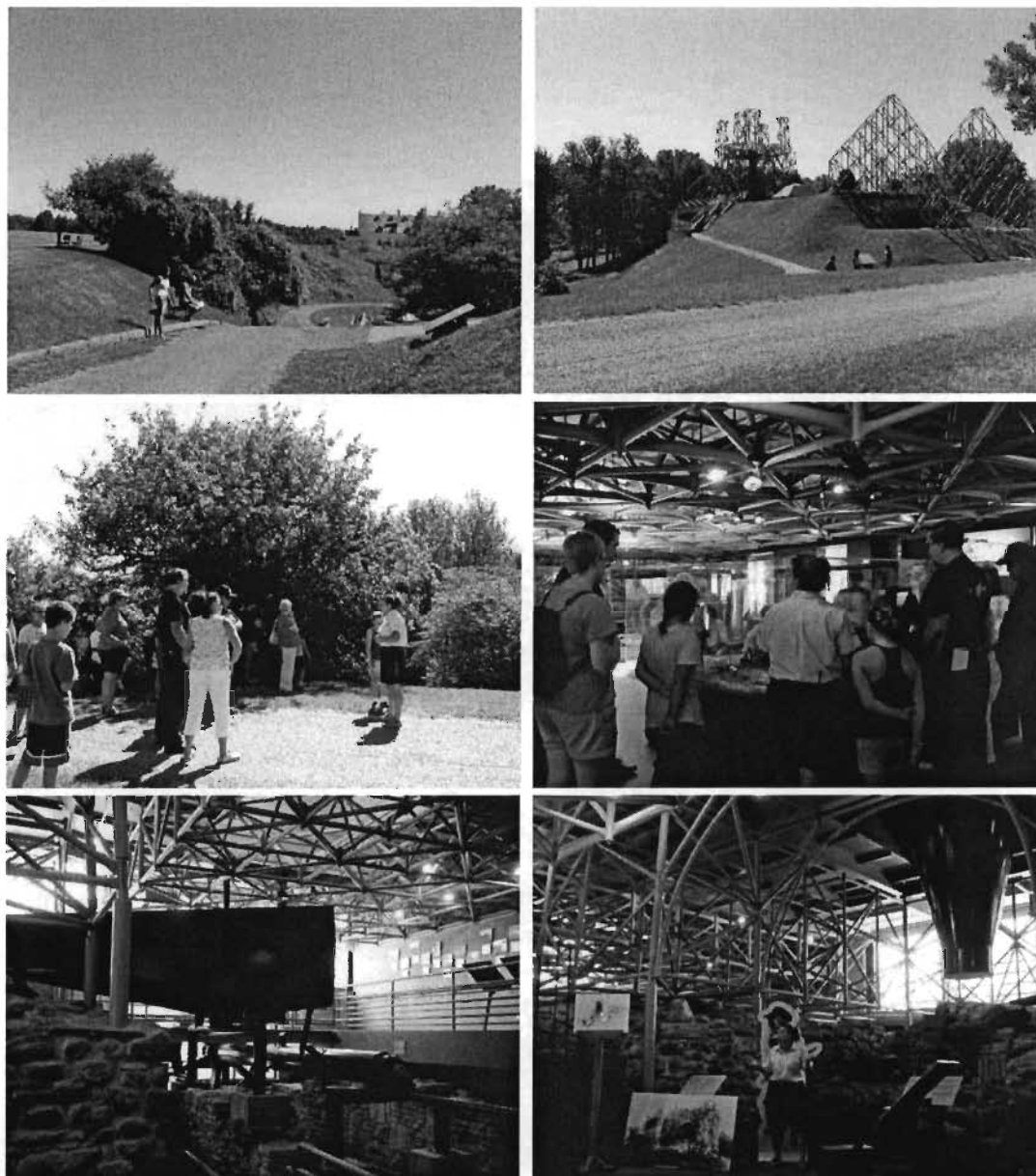
Source : Collecte de données, 7 août 2012.

FIGURE 28
Sur le Chemin du Roy, en direction de Trois-Rivières



Source : Collecte de données, 7 août 2012.

FIGURE 29
Circuit d'interprétation en groupe, dans le haut fourneau et la forge basse du
Lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice,
à proximité immédiate de Trois-Rivières



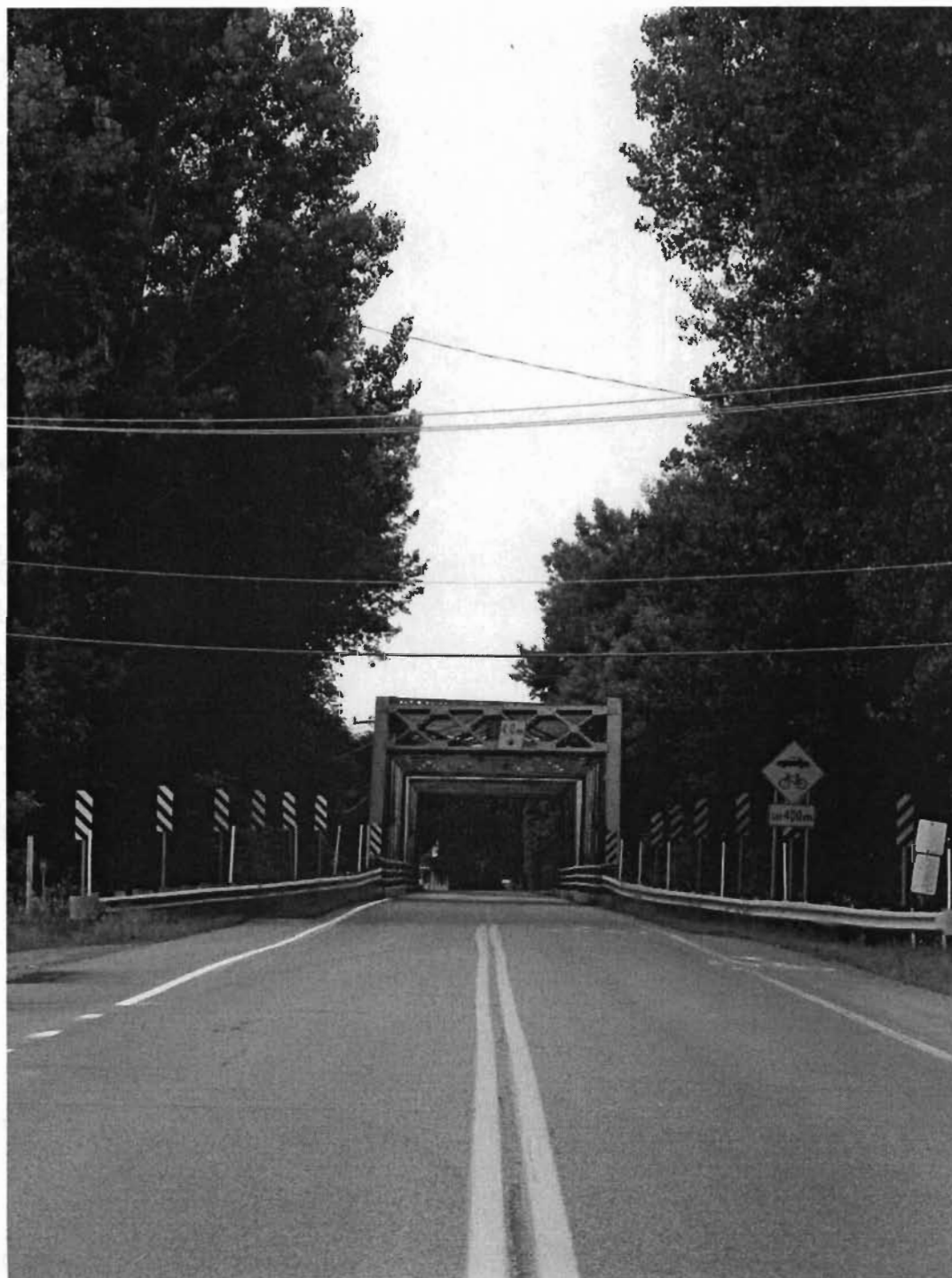
Source : Collecte de données, 25 juillet 2012.

FIGURE 30
Circuit d'interprétation mené par un ancien prisonnier, dans la Vieille prison de
Trois-Rivières, après un passage à travers le
Musée québécois de culture populaire, rebaptisé Musée POP



Source : Collecte de données, 7 octobre 2012.

FIGURE 31
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

FIGURE 32
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

FIGURE 33
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

FIGURE 34
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

FIGURE 35
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

FIGURE 36
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

FIGURE 37
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

FIGURE 38
Sur le Chemin du Roy, aux abords de Batiscan, en direction de Québec



Source : Collecte de données, 9 août 2012.

La Route de la Nouvelle-France

FIGURE 39
Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 40
Vue de la Route de la Nouvelle-France surplombant le Fleuve Saint-Laurent



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 41
Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 42
Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 43
Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 44
Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 45
Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 46
Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 47
Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 48
Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

FIGURE 49
Perdue : Errance sur la Route de la Nouvelle-France



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

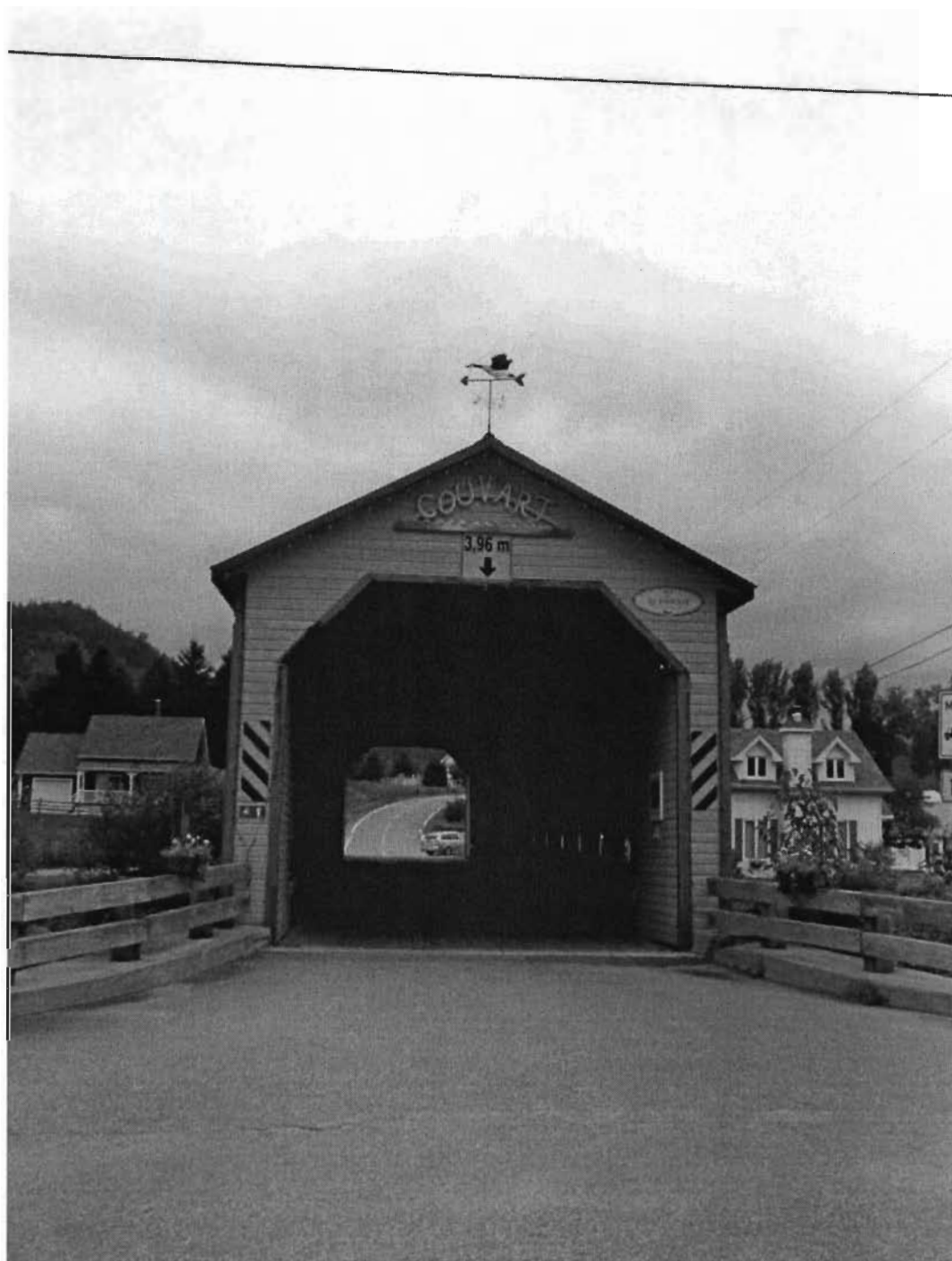
FIGURE 50
Sur la Route de la Nouvelle-France, en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré



Source : Collecte de données, 16 août 2012.

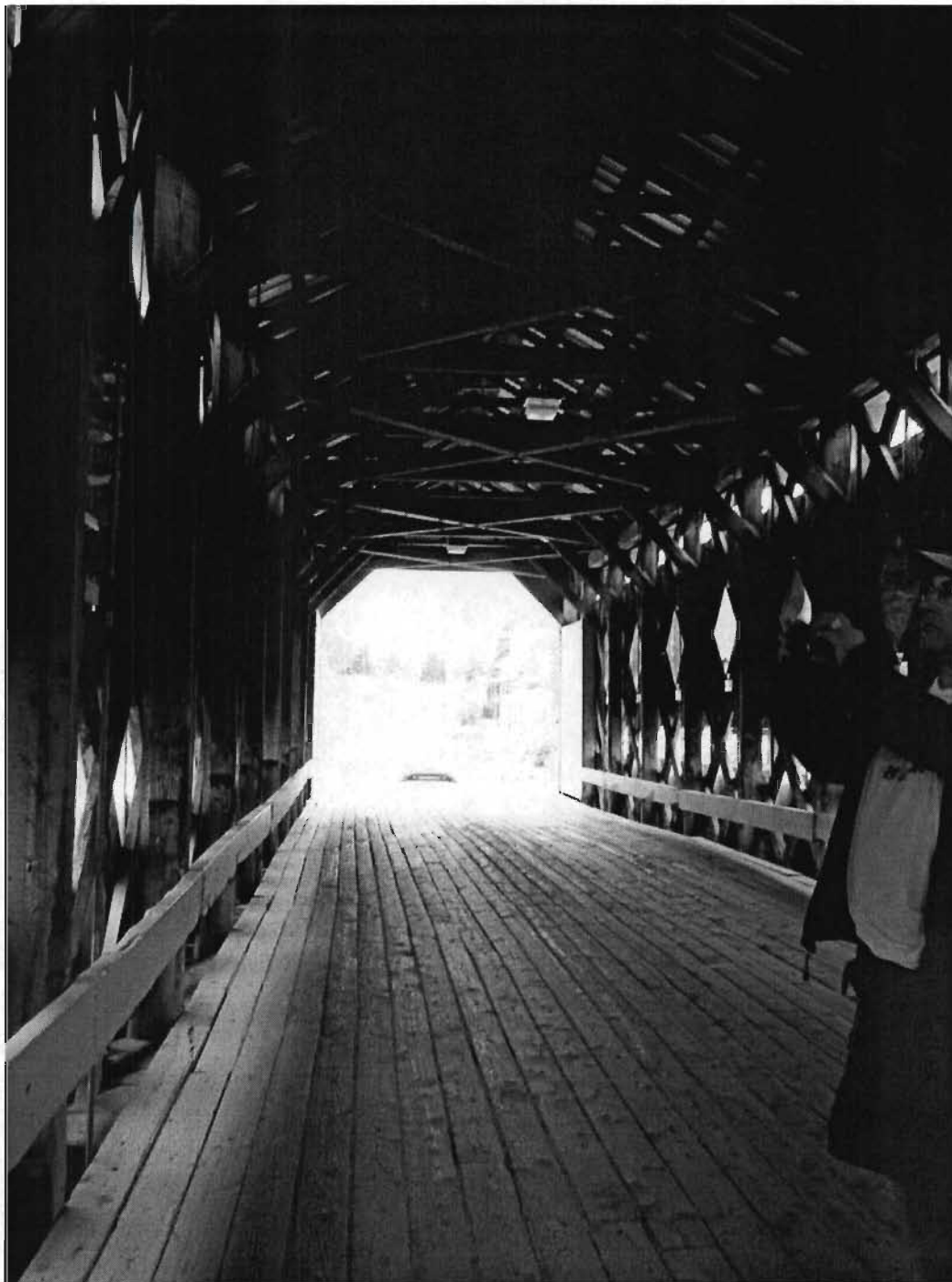
La Route du Fjord

FIGURE 51
À 20 km de la Route du Fjord, le pont couvert de l'Anse-Saint-Jean



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 52
Touriste photographiant une œuvre de l'exposition permanente
du pont couvert à l'Anse-Saint-Jean



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 53
Une œuvre de l'exposition permanente du pont couvert à l'Anse-Saint-Jean



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 54
Une œuvre de l'exposition permanente du pont couvert à l'Anse-Saint-Jean



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 55
Sur la Route du Fjord, à l'Anse-Saint-Jean



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 56
Voie navigable sur la Rivière Saguenay, à la Marina de l'Anse-Saint-Jean



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 57
Sur la Rivière Saguenay



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 58
Parc national du Fjord-du-Saguenay, à l'Anse de Tabatière
Belvédère et vue sur le Fjord du Saguenay



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

FIGURE 59
Vue de la Baie des Ha! Ha! à La Baie



Source : Collecte de données, 30 août 2012.

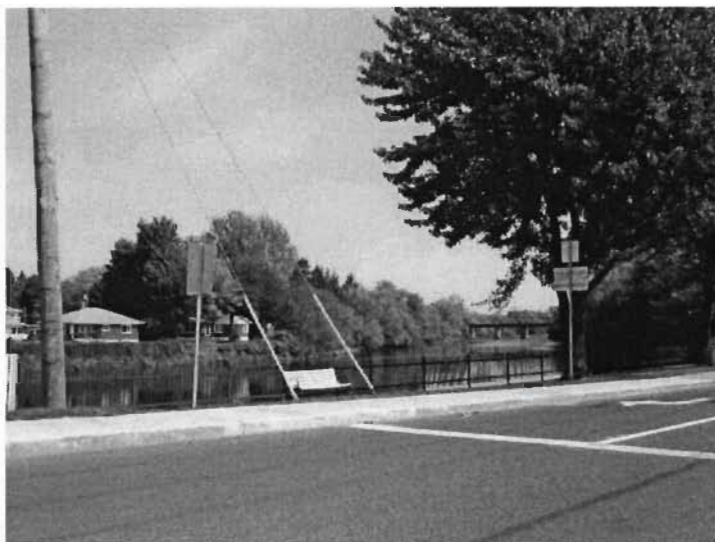
La Route des Vins Brome-Missisquoi

FIGURE 60
Sur la Route des Vins avec les touristes participants Louise L. et son fils Yvan D.



Source : Collecte de données, 21 septembre 2012.

FIGURE 61
Sur la Route des Vins, dans les ruelles de Farnham,
accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.



Source : Collecte de données, 21 septembre 2012.

FIGURE 62
Sur la Route des Vins, dans les ruelles de Farnham,
accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.



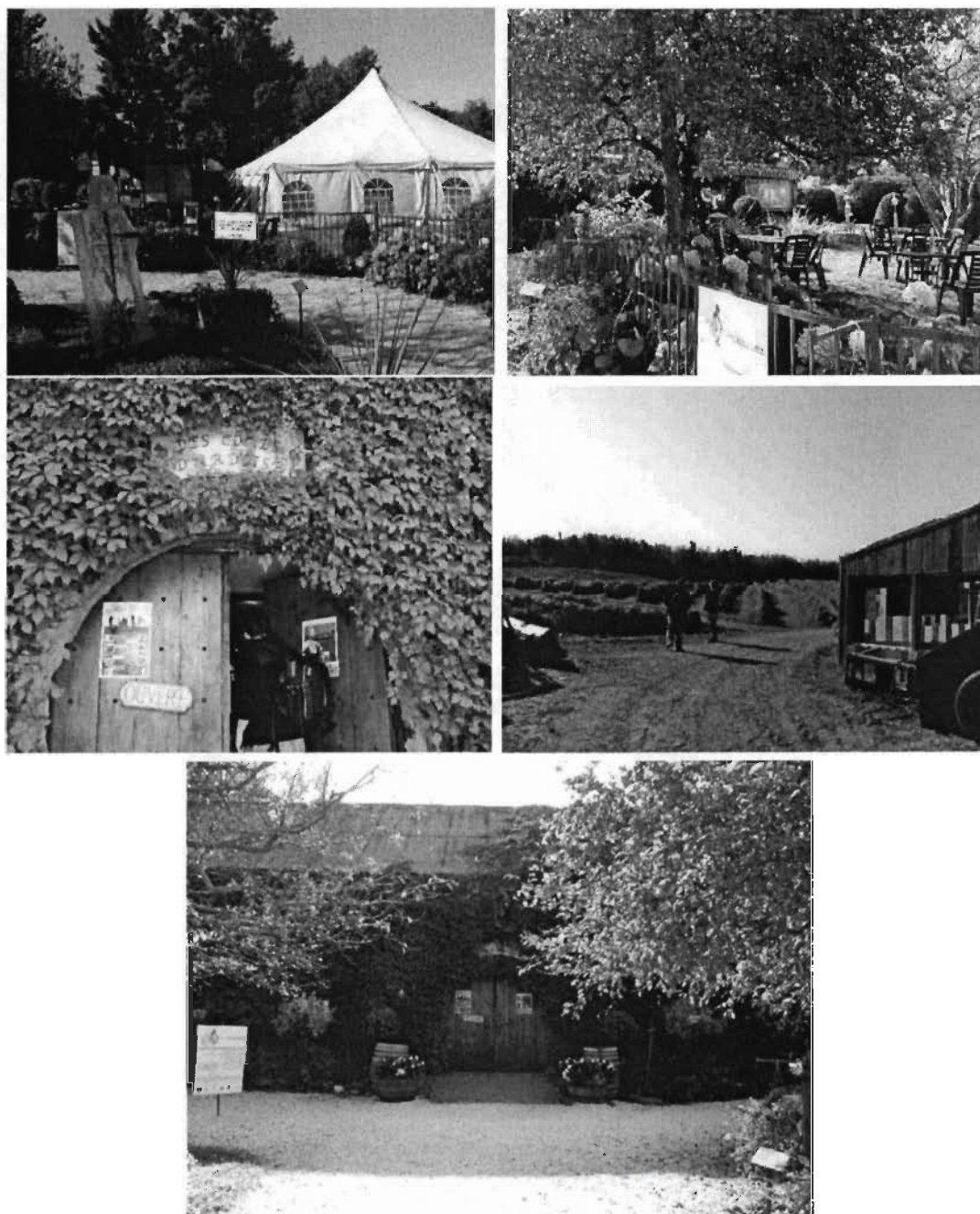
Source : Collecte de données, 21 septembre 2012.

FIGURE 63
Vue sur la Route des Vins du vignoble des Côtes d'Ardoise, à Dunham,
accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.



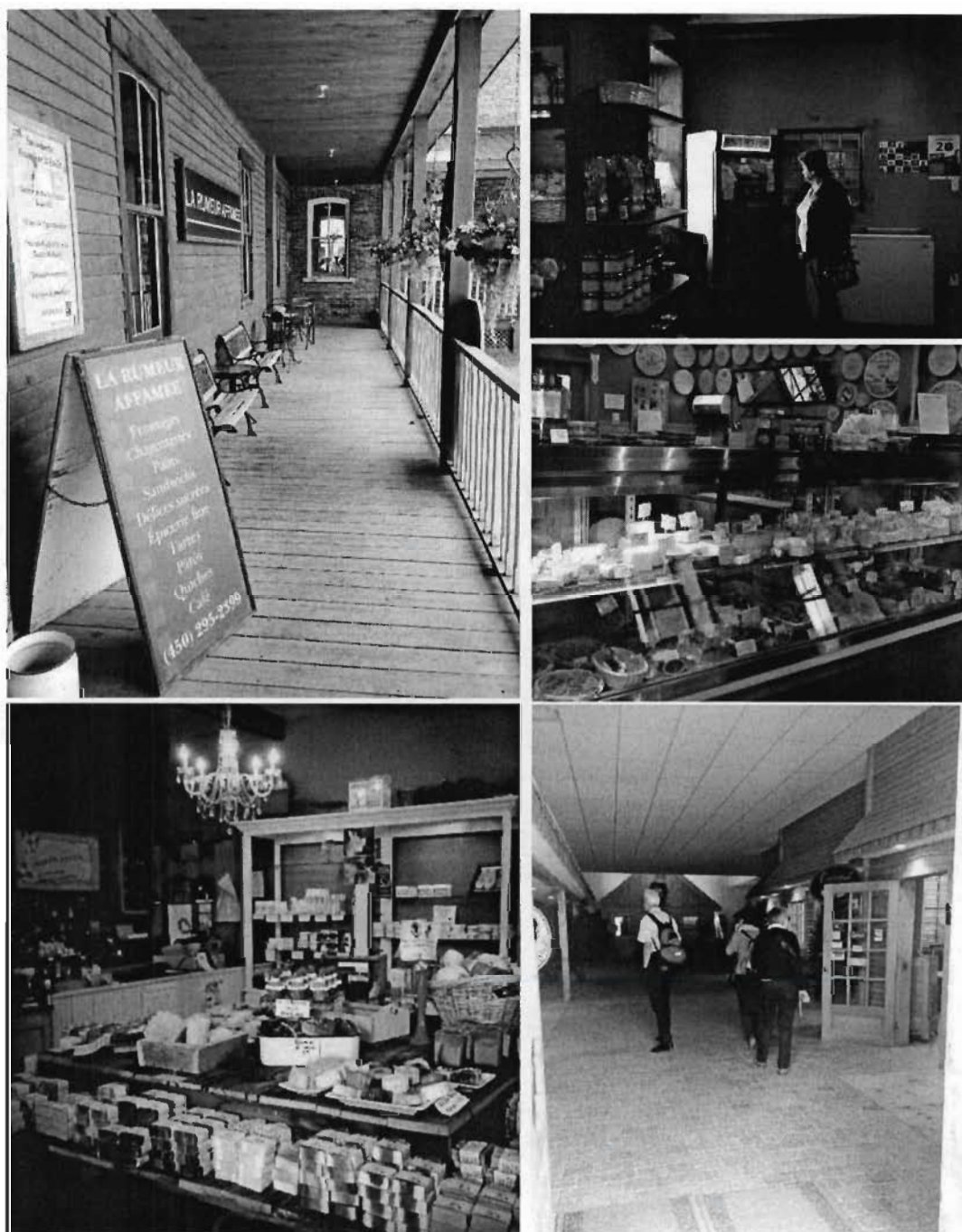
Source : Collecte de données, 21 septembre 2012.

FIGURE 64
Sur la Route des Vins,
à Dunham, au vignoble des Côtes d'Ardoise,
accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.



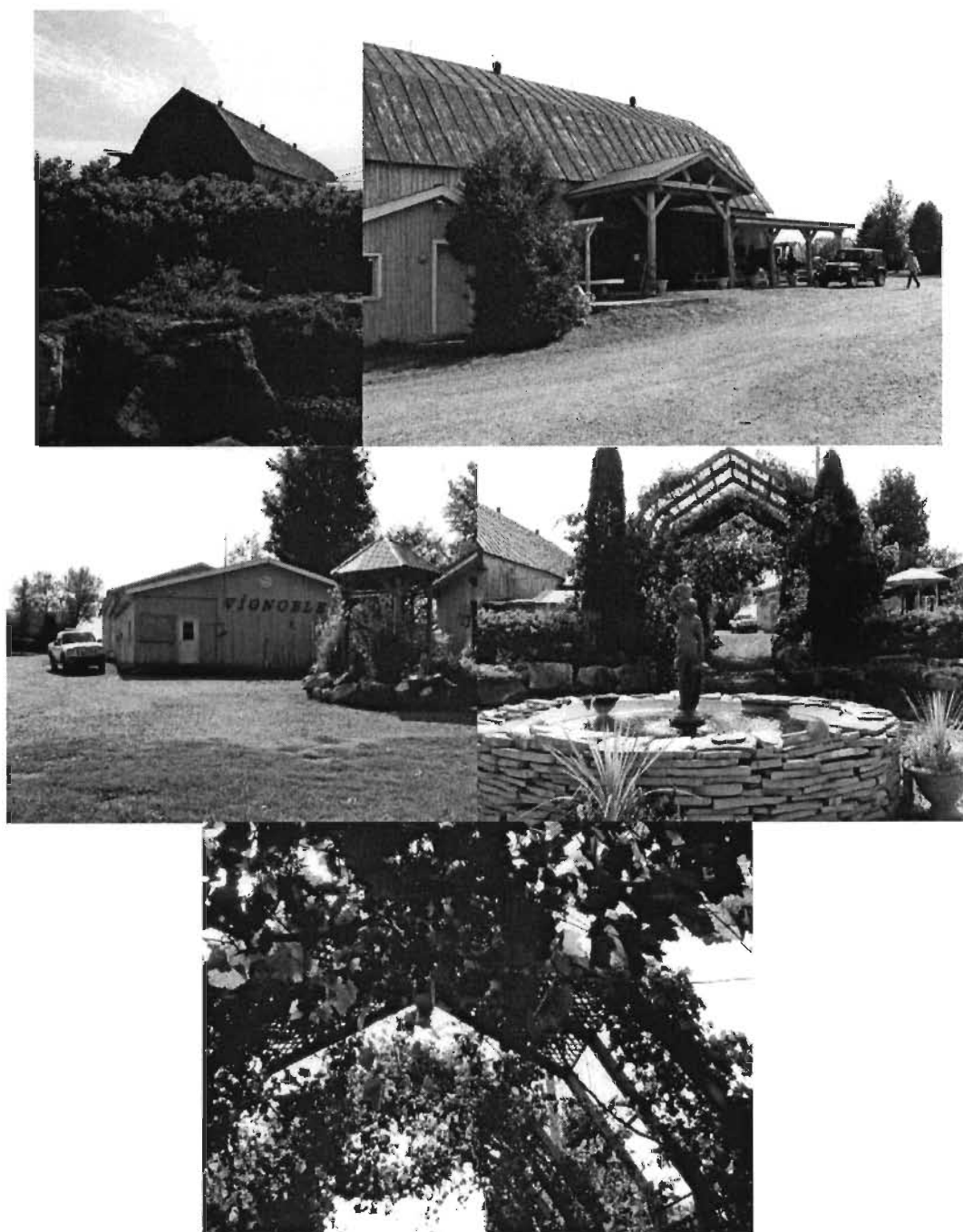
Source : Collecte de données, 21 septembre 2012.

FIGURE 65
Sur la Route des Vins, à Dunham,
dans le quartier gourmand « La Rumeur Affamée »,
accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.



Source : Collecte de données, 21 septembre 2012.

FIGURE 66
Sur la Route des Vins,
à Brigham, au vignoble de la Bauge
accompagnant Louise L. et son fils Yvan D.



Source : Collecte de données, 21 septembre 2012.

FIGURE 67
Vue sur la route conduisant à la Route des Vins,
après une autocueillette de pommes au Domaine Dunham



Source : Collecte de données, 31 août 2013.

FIGURE 68
Sur la Route des Vins, en direction de Frelighsburg



Source : Collecte de données, 31 août 2013.

FIGURE 69
Sur la Route des Vins, Festiv'Art de Frelighsburg



Source : Collecte de données, 31 août 2013.

FIGURE 70
Sur la Route des Vins, en direction de Dunham



Source : Collecte de données, 31 août 2013.

Le Circuit du Paysan

FIGURE 71
Sur le Circuit du Paysan, aux abords du Lac Champlain



Source : Collecte de données, 22 septembre 2012.

FIGURE 72
Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de Hemmingford



Source : Collecte de données, 22 septembre 2012.

FIGURE 73
Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de Hemmingford



Source : Collecte de données, 22 septembre 2012.

FIGURE 74
Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de Hemmingford



Source : Collecte de données, 22 septembre 2012.

FIGURE 75
Sur le Chemin Covey Hill, à proximité de la frontière américaine



Source : Collecte de données, 22 septembre 2012.

FIGURE 76
Perdue : Errance sur le Circuit du Paysan



Source : Collecte de données, 22 septembre 2012.